Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Fortuné Du Boisgobey

BOUCHE COUSUE

(1883)

Table des matières

TOME PREMIER

I

C'est samedi, un samedi du mois de mai, le mois des courses, le mois des étrangers ; et le samedi, c'est le jour élégant au cirque des Champs-Élysées, comme le mardi est le jour élégant au Théâtre-Français.

Seulement, au Français, les demi-mondaines se montrent peu, tandis qu'au Cirque elles sont en majorité, ce qui n'empêche pas les femmes du vrai monde d'y venir assidûment.

Au contraire, c'est pour elles une occasion de passer en revue l'armée des irrégulières, de demander à leurs amis, voire même à leurs maris, les noms de ces demoiselles et d'étudier leurs toilettes.

La salle est pleine à n'y pas trouver une place.

À droite, c'est le camp des grandes dames ; à gauche, c'est le camp des impures. Pourquoi ? Il serait difficile de le dire, mais ce classement se fait tout seul.

Les vieux Parisiens le savent ; mais les provinciaux s'y trompent ; car au théâtre rien ne ressemble plus à une duchesse qu'une fille à la mode.

Mêmes chapeaux, mêmes robes, achetées chez le même couturier, et souvent ce sont les duchesses qui copient les filles.

Dans le couloir où passent les chevaux, s'entassent les jolis messieurs de la haute et de la basse gomme. Ils servent de trait d'union entre les deux clans qui s'observent, et pen-

dant l'entr'acte, ils vont de l'un à l'autre rapporter les propos salés et commenter les scandales récents.

On en est là. L'exercice qui termine la première partie du programme vient de finir. L'écuyère a crevé le papier de son dernier cerceau ; le clown a quitté l'arène en faisant bouffer son large pantalon et en envoyant au public des baisers grotesques.

C'est un remue-ménage général d'ouvreuses récoltant le prix des petits bancs, de spectateurs haut perchés dégringolant pour aller rôder dans les écuries et de petits jeunes gens du corridor grimpant pour recruter des soupeuses.

Sur la banquette la plus élevée de l'amphithéâtre, tout près de l'escalier, deux femmes assises côte à côte causent entre elles : deux habituées évidemment, car elles échangent souvent des signes de tête avec les messieurs qui se pressent en bas contre la barrière.

L'une est blanche et rose, avec des cheveux blonds ébouriffés, des yeux bleus et un adorable petit nez retroussé. Une tête à la du Barry. Elle n'a guère plus de vingt ans et on voit qu'elle en est encore à ses débuts, car elle ne nuance pas ses sourires et, à chaque instant, elle demande à sa voisine des renseignements sur les cavaliers qui les saluent.

L'autre les connaît tous. Elle sait sur le bout du doigt son Paris viveur. C'est une merveilleuse créature, brune et pâle, avec de grands yeux noirs et des sourcils arqués, comme une Circassienne. Et ses traits à l'orientale sont relevés par une physionomie intelligente et expressive.

Elle a, d'ailleurs, l'air parfaitement distingué et les façons de la meilleure compagnie.

N'étaient ses frasques de jeunesse et la vie que plus tard elle a menée au grand jour, elle siégerait de plein droit parmi les femmes d'un monde où l'on ne pèche qu'en cachette, car elle est fort bien née et elle a été élevée à Saint-Denis.

Jeanne de Lorris a tenu et tient encore brillamment sa place dans le grand état-major de la galanterie. Elle est toujours belle et toujours recherchée. Seulement, les anciens de la chasse aux plaisirs commencent à rire au nez des nouveaux venus qui prétendent qu'elle n'a pas plus de trente ans.

La vérité est qu'elle en a trente-sept et qu'elle ne s'en cache pas avec ses intimes, car elle a trop d'esprit pour donner dans le travers ordinaire des coquettes sur le retour et, du reste, elle ne tient plus à faire des conquêtes.

Elle songe même, dit-on, à prendre sa retraite avant l'âge. On ne la voit plus comme autrefois partout où vont les princesses de la bicherie.

Elle est venue au Cirque par exception, pour patronner la petite Martine Ferrette qui lui a été présentée cet hiver et qui l'amuse parce qu'elle est naïvement vicieuse.

Un grand garçon élégant et bien tourné les a avisées là-haut et manœuvre pour les rejoindre.

— C'est Robert Desternay, n'est-ce pas ? dit Martine à demi-voix ; celui qui monte si bien à cheval ?

— Lui-même, chère petite. D'où le connaissez-vous ?

— Hier, au Bois, il a suivi ma victoria pendant dix minutes au moins. J'espérais qu'il me parlerait, mais…

— Robert est un gentleman accompli et un ami sûr, mais ce n'est pas l'homme qu'il vous faut. Croyez-moi. Ne vous jetez pas à sa tête.

— Oh ! soyez tranquille. Vous savez que je suis toujours vos conseils. Mais c'est dommage. Il me plairait bien.

— Voilà un événement, s'écria le jeune homme après avoir serré la main de Jeanne. Si j'avais su que vous viendriez ici ce soir, c'est moi qui aurais retenu une stalle à côté de la vôtre !

— Vous auriez eu tort, mon cher, car vous vous seriez fort ennuyé. J'ai mes papillons noirs et je ne resterai pas jusqu'à la fin.

— Ça me va. Nous irons faire la fête à la cascade du bois de Boulogne.

— Jamais de la vie ! J'ai renoncé à ces divertissements-là.

— C'est donc vrai ce qu'on raconte… que vous méditez sournoisement de vous retirer en province ?

— En province ou ailleurs, peu importe, mais je suis décidée à dételer. La preuve c'est que j'ai envoyé ce matin mes voitures et mes chevaux au Tattersall. Je ne garde que mon petit coupé et ma jument baie jusqu'à ce que mon hôtel soit vendu.

— Comment ! l'hôtel aussi ! mais c'est insensé !… à moins qu'il n'y ait là-dessous un amoureux.

— À mon âge ! vous êtes fou, cher ami.

— Alors, vous allez quitter Paris pour le plaisir de devenir femme de charité et de rendre le pain bénit dans une sous-préfecture !… Je ne vous vois pas très bien dans ce rôle-là. Et puis, ce n'est pas réjouissant pour vos amis, cette belle résolution. Quand vous aurez disparu, il ne nous restera plus que des grues.

— Merci, monsieur ! dit Martine en éclatant de rire.

— Pardon, mademoiselle, vous n'êtes pas de celles-là, puisque vous avez l'esprit de prendre gaiement les sottises que je lâche, et la première fois que je vous rencontrerai dans l'allée des Poteaux, je vous prouverai que…

— Dites-moi, Robert, interrompit madame de Lorris, qui est donc cette femme là-bas… en face de nous… à côté de la comtesse de Ganges ?

— Une femme en robe de drap de soie noire avec un chapeau Tallien en paille tête-de-nègre ?… Hein ! comme je parle toilette ! Eh bien ! celle-là, c'est toute une histoire.

— Une histoire ! racontez-la-moi.

— Je ne la sais pas, ou du moins je la sais mal. Il paraît que cette femme, qu'on voit ici à peu près tous les soirs, et toujours seule, est une noble étrangère fraîchement débarquée à Paris, où elle cherche quelqu'un.

— Un amant ?

— Je ne crois pas. Le gros Sartilly a essayé une fois de lui parler, et elle l'a remis à sa place avec une désinvolture de haut goût. Mais on a remarqué la persistance qu'elle met à lorgner les hommes de notre monde. L'autre jour, elle est partie brusquement au milieu de la représentation. On a supposé qu'elle avait aperçu le monsieur qu'elle poursuit, mais il

faut croire qu'elle ne l'a pas rattrapé, car elle est revenue le lendemain et vous voyez qu'elle lorgne avec plus d'acharnement que jamais. Puis-je savoir en quoi elle vous intéresse ?

— Elle ressemble à une Anglaise que j'ai connue autrefois, et je voudrais savoir si c'est elle.

— Il y a un moyen. Sartilly s'est amusé à la suivre à la sortie du Cirque, et il affirme qu'il l'a vue entrer dans un immeuble de la rue de Ponthieu, où la respectable madame Rodin exerce des industries variées.

— Quoi ! chez Valentine !… mais alors votre noble étrangère n'est qu'une aventurière.

— Ce n'est pas une raison, chère amie. Valentine a plusieurs cordes à son arc. Elle donne à jouer, c'est vrai ; elle accorde une hospitalité temporaire à des personnages de distinction qui veulent cacher leurs fredaines, c'est encore vrai ; mais elle loue aussi des appartements meublés. C'est même le seul métier qu'elle avoue. Une honnête femme a bien pu loger chez elle.

— J'ai beaucoup de peine à le croire.

— Pourquoi n'iriez-vous pas lui demander tout bonnement ce qu'il en est. Vous alliez à sa roulette, dans le temps, comme toutes vos amies et comme moi. Elle serait ravie de vous voir et de vous renseigner sur la dame qui vous intrigue. Tiens, elle s'en va, la dame. Voulez-vous que je la file ?

— Non, non, ce serait trop exiger. Je ne veux même pas vous retenir davantage. On va commencer, et on ne vous

permettrait pas de rester planté sur cet escalier. Votre place est sur le passage des écuyères.

— Me recevrez-vous si je me présente demain dans ce joli hôtel de l'avenue d'Eylau où on s'amusait tant avant votre conversion ?… Oui. Alors, je me résigne à descendre.

» Sans rancune, mademoiselle, ajouta Robert en souriant à la blonde qui le dévorait des yeux.

— Il est charmant, dit-elle assez haut pour qu'il l'entendît.

— Oui, charmant, murmura distraitement madame de Lorris.

Et la conversation tomba, au moment où l'orchestre annonçait l'entrée d'une troupe d'acrobates américains. Madame de Lorris ne daigna pas les regarder, et les plus désopilantes facéties des clowns ne réussirent pas à lui arracher un sourire.

Elle était beaucoup plus préoccupée qu'elle n'avait voulu en convenir de cette mystérieuse étrangère dont le visage lui avait rappelé un souvenir lointain.

La représentation s'acheva sans qu'elle changeât d'attitude.

La blonde Martine y perdit sa gaieté, et regretta plus d'une fois l'invitation à souper que sa protectrice avait refusée sans la consulter.

Elle espérait vaguement retrouver Robert Desternay à la sortie ; mais il n'était plus là quand madame de Lorris regagna son coupé qui l'attendait dans l'avenue Matignon, et elle se résigna à y monter avec elle.

Martine habitait encore le quartier des commençantes, et son opulente amie voulut bien la reconduire rue Mosnier, mais le voyage fut silencieux.

Les singulières indications fournies par un compagnon toujours bien informé trottaient par la tête de Jeanne de Lorris, et elle se demandait si elle irait, comme Desternay l'y engageait, aux renseignements chez cette Valentine qui tenait, dans la rue de Ponthieu, une maison dont elle avait depuis longtemps désappris le chemin.

Elle en avait bien envie, mais elle hésitait, parce qu'elle savait par expérience à quoi s'en tenir sur la véritable profession de la femme Rodin, plus connue dans le monde de la gomme sous le nom de Valentine.

Madame de Lorris n'avait pas toujours été si réservée et, à ses débuts dans la carrière qu'elle avait parcourue avec tant de succès, elle ne s'était pas privée de fréquenter les salons de la rue de Ponthieu où on jouait gros jeu et où on ne rencontrait que des irrégulières bien posées, sans compter les riches seigneurs qu'attiraient les parties fines organisées par la dame de ce logis équivoque.

Mais le temps des folies de jeunesse était passé. Jeanne avait bien des raisons pour se tenir à l'écart de ces fêtes compromettantes ; une raison surtout, et c'était précisément celle-là qui la poussait à se renseigner sur l'étrangère qu'elle avait cru reconnaître au Cirque.

À force de réfléchir, elle finit par se dire qu'après tout elle en serait quitte pour une conversation d'un quart d'heure avec une personne qui ne lui plaisait guère.

Valentine était discrète par état et de plus elle avait tout intérêt à ne pas se brouiller avec une des maréchales de la

galanterie. On pouvait donc compter qu'elle se tairait sur la visite d'une ancienne cliente arrivée à la fortune et presque à la considération, car depuis un an, madame de Lorris vivait aussi régulièrement qu'une bourgeoise.

— Prenez le boulevard Haussmann pour revenir à l'hôtel, dit-elle à son cocher, lorsque sa protégée fut rentrée dans son domicile de la rue Mosnier ; vous arrêterez au coin de la rue de Berry, et vous m'attendrez là.

Elle ne voulait pas que ce cocher, qui était fort au courant des choses de la vie parisienne, vît la maison où elle allait.

Au coin de la rue de Berry elle descendit et elle fit à pied le reste du trajet.

Valentine occupait, tout près de là, une habitation fort bien aménagée pour l'usage qu'elle en faisait : un corps de bâtiment entre cour et jardin, flanqué de deux pavillons qui avançaient sur la rue de Ponthieu, des deux côtés d'une majestueuse porte cochère.

Chacun de ces pavillons à trois étages, dont un rez-de-chaussée surélevé, avait une entrée séparée et contenait des appartements que la propriétaire de ce vaste immeuble prétendait louer à de respectables étrangers de passage à Paris.

Les soirées de jeu et de danse – car on dansait aussi chez elle – se donnaient dans le bâtiment principal qui s'élevait au fond de la cour.

L'ensemble avait grand air, et il fallait que madame Rodin fît d'excellentes affaires pour suffire au train que devait nécessiter le service d'un hôtel dont un fermier général de l'ancien régime se serait fort bien accommodé jadis.

Jeanne de Lorris n'avait point oublié que, pour arriver directement à Valentine, il fallait sonner à la petite porte du pavillon de gauche. Elle se rappelait même que les familiers sonnaient trois fois coup sur coup, et elle ne manqua pas de recourir à ce moyen d'introduction, qui évitait aux visiteurs des deux sexes le désagrément de passer sous les yeux d'un concierge.

La porte s'ouvrit sans retard et sans bruit. Madame de Lorris, après l'avoir refermée, reconnut le vestibule étroit, l'escalier garni de tapis épais et éclairé par la lumière adoucie que tamisaient des globes en cristal dépoli, les fleurs formant corbeille dans des vases en onyx : tout ce luxe confortable des riches maisons anglaises où les détails sont soignés depuis le perron jusqu'au grenier.

Elle ne s'étonna point de ne trouver personne pour la recevoir, et elle monta tout droit au second étage, où une femme de chambre la reçut, une camériste discrète et mûre qui avait ses dix ans d'exercice et la mémoire des figures, car elle dit avec le plus aimable sourire :

— Madame Valentine va être bien surprise et bien heureuse de recevoir madame de Lorris. Seulement elle a du monde ce soir. Mais la partie ne commencera qu'à minuit et je vais la prévenir que madame l'attend.

— Dites-lui que je ne la retiendrai pas longtemps, interrompit Jeanne. Je n'ai qu'un renseignement à lui demander.

Madame de Lorris se serait bien passée d'être reconnue par cette soubrette à tout faire qu'elle n'avait pas vue depuis des années, mais il n'était plus temps de reculer ; et elle se laissa conduire jusqu'à un boudoir coquet situé dans l'autre pavillon.

Pour y arriver, elle eut à traverser la galerie des fêtes, mais la fête, ce soir-là, n'était pas dansante, et la roulette ne tournait jamais qu'au rez-de-chaussée.

Le boudoir où la suivante la laissa était brillamment illuminé et elle ne le revit pas sans se souvenir d'y être entrée autrefois.

Jeanne avait résolument renoncé à la vie galante, mais elle ne pouvait pas effacer le passé, et ce passé se dressait devant elle à chaque pas qu'elle faisait dans le château du diable tenu par Valentine.

Au bout de quelques minutes, la châtelaine parut. Elle n'avait ni l'air, ni la tournure de ses pareilles. C'était une grande femme, encore jeune, un peu fanée de visage, mais l'oisiveté du métier ne l'avait pas surchargée d'embonpoint. Par exception, cette négociatrice en mariages temporaires était restée mince et elle avait gardé une physionomie avenante.

— Comment ! c'est toi ! s'écria-t-elle en entrant. À la bonne heure ! Tes anciens amis du club prétendaient que tu allais te faire carmélite.

À ce tutoiement, Jeanne fronça le sourcil. C'était encore un arrière-goût du passé que cette familiarité de madame Rodin. Mais il fallut bien faire contre fortune bon cœur.

— On exagère, dit-elle avec un sourire contraint ; mais la vérité est que je liquide et que je me retire à la campagne.

— Avec soixante bonnes mille livres de rente, hein ?

— Non, quarante à cinquante.

— Alors, tu ne viens pas pour affaires ?

— J’ai tout simplement besoin de savoir s’il est vrai que tu héberges dans ce pavillon…

— Le pavillon du bon motif, interrompit en riant Valentine.

— Oui. Eh bien ! on m’a assuré que tu avais en ce moment parmi tes locataires une étrangère qu’on voit à toutes les représentations du Cirque.

— Bon ! la mystérieuse. On s’est trompé. Elle ne loge pas chez moi, mais elle y vient tous les soirs à dix heures.

— Un rendez-vous quotidien, alors ?

— Un rendez-vous qui n’aboutit jamais. Ma chère, c’est tout ce qu’il y a de plus drôle. Imagine-toi que j’ai reçu, il y a un mois à peu près, la visite d’un monsieur que je soupçonne de n’être que l’intendant d’un riche seigneur. Il me propose de louer l’appartement du second… celui qui fait suite au petit salon où nous sommes… de me le louer mille francs par mois et de me payer trois mois d’avance, à une condition… tu ne devinerais jamais laquelle… à condition qu’il le meublera à sa fantaisie et à ses frais. J’accepte, naturellement. Tu crois peut-être que c’était pour l’habiter ? Pas du tout. C’était pour y recevoir une personne qui devait se présenter chez moi… et qui s’est présentée, en effet, quinze jours après, quand le nouveau mobilier a été en place.

— La femme du Cirque ?

— Parfaitement. Elle est venue voilée jusqu’aux dents, mais plus tard je l’ai vue ici à visage découvert, sans qu’elle s’en doutât, et comme je vais quelquefois passer une heure au Cirque, je l’ai reconnue dans sa stalle… toujours la même… côté des femmes honnêtes.

— Bon ! Et que te voulait-elle, lorsque tu l'as reçue ?

— Elle m'a dit de but en blanc qu'on devait avoir préparé un appartement que je devais mettre à sa disposition, et elle m'a demandé les clés, que je me suis empressée de lui donner. Le monsieur avait déjà les siennes, et je suppose qu'ils s'étaient entendus pour se rencontrer. Mais voilà où l'histoire s'embrouille. Elle vient tous les soirs et lui ne vient jamais.

— Qu'en sais-tu ?

— Ma chère, j'ai mes petits moyens de surveillance. La pièce qui sépare ce boudoir de l'appartement en question a une destination spéciale. Il y a des trous percés dans la cloison… quelque chose comme les verres par lesquels on regarde les tableaux d'optique à la foire de Neuilly… Tu comprends. Eh bien, je me suis servie de ces judas pour observer la dame, et je l'ai toujours vue seule. Elle arrive, elle allume deux bougies, elle ôte son chapeau et ses gants ; elle s'assied sur le canapé dans une pose mélancolique… Il lui arrive même assez souvent de pleurer. Elle a dû être très belle, mais je lui donne quarante-cinq ans, haut la main… C'est une femme comme il faut. Je m'y connais.

— Très bien, mais… comment expliques-tu l'absence perpétuelle de l'homme qu'elle attend ?

— Je ne l'explique pas. S'il pouvait se cacher dans le salon aux trous, je croirais que c'est un maniaque et qu'il prend plaisir à voir larmoyer la dame. Mais l'observatoire est fermé en dedans. Et d'ailleurs, je suis certaine qu'il n'a jamais mis les pieds dans le logement qu'il a fait meubler superbement… Il y a envoyé entre autres objets un lit splendide…

dont la dame ne s'est jamais servie… même pour se reposer. Mais, j'y pense… veux-tu la voir ?

— Elle y est donc ?

— Depuis vingt minutes. Si le cœur t'en dit, je vais t'introduire dans le petit salon et tu regarderas la délaissée tant que tu voudras.

— Il me suffira de la voir pour m'assurer que c'est bien la personne que je cherche. Plus tard je t'expliquerai…

— Oh ! Je ne te demande rien. Tu as bien le droit d'avoir des secrets. Et pour te mettre à l'aise, je te laisserai faire à ta guise. Mes fidèles de la roulette vont arriver. Je vais aller les attendre en bas. Quand tu en auras assez de contempler cette Ariane éplorée, tu t'en iras par où tu es venue. Tu connais le chemin et tu sais comment on sort dans la rue… le cordon est sur le palier du second étage du pavillon de gauche. Tu pourras partir sans que personne se doute que madame de Lorris, rentière, propriétaire et convertie à la vertu, est entrée chez Valentine. J'espère que je suis bonne fille !

— Je serai ton obligée et je m'acquitterai bientôt…

— Ne parlons pas de cela. Par exemple, je te préviens que, pendant ta séance d'examen, tu seras plongée dans une obscurité profonde… tu devines… la moindre lumière trahirait ta présence en brillant à travers les trous. Maintenant, es-tu décidée à te faire *voyeuse* ?

— Oui, et si tu savais pourquoi…

— Je n'ai pas besoin de le savoir. Viens ! dit Valentine, en soulevant une tapisserie qui cachait la porte de communication.

Madame de Lorris eut une velléité d'hésitation avant d'entrer dans cette cachette dont certains habitués de la maison faisaient un usage si peu édifiant.

— Bah ! dit Valentine qui devinait la pensée de cette pécheresse repentie : la fin justifie les moyens. Et puis, que crains-tu ? Alors même que la dame s'apercevrait qu'on la regarde, elle ne pourrait pas te prendre en flagrant délit, puisque tu seras protégée par un bon verrou. Elle ne sait même pas qu'il y a une porte percée dans la cloison, car cette porte est si habilement dissimulée sous la tenture que les locataires de l'appartement n'en ont jamais soupçonné l'existence.

Et comme Jeanne se taisait, madame Rodin reprit :

— Après tout, chère amie, si tu ne veux pas, restons-en là. Je te propose un procédé simple et commode pour satisfaire ton envie, mais je ne prétends pas te forcer à l'employer.

— Ah ! Si j'étais seule en cause, soupira Jeanne de Lorris, je te jure que je me sauverais de peur de succomber à la tentation. Mais il s'agit de l'avenir de… d'une personne qui m'intéresse…

— Alors, je ne comprends pas tes scrupules. Vas-y franchement… et que la lanterne magique te soit propice !

Pendant ce colloque à voix basse, l'obligeante Valentine avait doucement tourné le bouton de cuivre poli. La porte était entre-bâillée et madame de Lorris, vaincue par les raisonnements de son ancienne commettante, se glissa par l'étroite ouverture.

Elle n'eut pas plus tôt passé le seuil qu'elle se trouva dans l'obscurité, comme le lui avait annoncé la Rodin, qui s'empressa de refermer la porte sur elle, pour que les reflets de l'éclairage du boudoir ne pénétrassent pas dans la pièce intermédiaire, – l'observatoire, comme elle disait cyniquement.

Jeanne était avertie et pourtant elle éprouva une sensation inattendue. Ce n'était pas de la frayeur, car elle était persuadée qu'elle n'avait rien à redouter. C'était un pressentiment vague qui l'avertissait que son imprudente curiosité allait être le point de départ d'une longue suite d'événements graves.

Et, en même temps, il lui semblait qu'elle remettait les pieds dans la boue d'où elle était sortie depuis un an. Cet espionnage qui l'aurait amusée autrefois lui faisait maintenant l'effet d'une lâcheté.

Elle n'osait pas avancer, et peu s'en fallut qu'elle ne rebroussât chemin pour s'enfuir.

— Il le faut, murmura-t-elle. De cette femme, si c'est celle que je cherche, dépend peut-être le bonheur de ma fille. Je n'ai pas le droit de laisser échapper une occasion que je puis ne jamais retrouver.

Et elle reprit assez de calme pour se rendre compte des aménagements de ce local bizarre.

Valentine le lui avait montré jadis comme une des singularités de son hôtel à plusieurs fins. Elle savait qu'il n'avait ni fenêtres, ni meubles. Les fenêtres laissent passer le jour et les meubles qu'on renverse par mégarde font du bruit en tombant. On y foulait un tapis à haute laine choisi tout exprès pour qu'on n'entendît pas marcher.

En face d'elle, deux points lumineux, très rapprochés l'un de l'autre, se détachaient dans les ténèbres, comme ces faibles clartés qu'un chasseur attardé voit briller, la nuit, à travers les fentes d'une cabane de bûcheron.

Ces lueurs marquaient évidemment la place des deux ouvertures traîtresses qui permettaient aux gens dépravés de surprendre les mystères de la chambre à coucher contiguë à ce salon perfide.

Et l'étrangère y était, dans cette chambre à coucher, puisqu'il y avait de la lumière.

Résolue à aller jusqu'au bout de sa hasardeuse entreprise, Jeanne de Lorris s'avança à pas de loup et les bras étendus, pour éviter de se heurter trop brusquement à la cloison.

Ses mains la rencontrèrent bientôt, car le salon n'était pas large et ses genoux touchèrent en même temps une banquette capitonnée qui n'était placée là que pour la commodité des clients de Valentine.

Madame de Lorris fit taire ses dernières répugnances et prit la position indiquée. Elle s'agenouilla sur le divan étroit, et les deux trous se trouvèrent juste à la hauteur de ses yeux : deux trous presque imperceptibles, au bout de deux tubes faisant saillie du côté de la banquette et complètement invisibles de la chambre à coucher, grâce à cette disposition ingénieuse.

Le cœur lui battait, mais elle regarda.

Elle ne vit tout d'abord qu'un lit monumental, un lit à quatre colonnes torses et à baldaquin frangé, du plus pur style Louis XIII.

Ce lit sans rideaux, dont le chevet touchait au mur qui faisait face à la cloison percée, se trouvait précisément devant l'observateur caché dans la pièce obscure.

La place des trous avait été choisie avec discernement.

La chambre était carrée et spacieuse.

À gauche une cheminée surmontée d'un groupe en bronze et de chinoiseries variées.

À droite, une armoire en marqueterie et deux bergères, de vraies bergères d'autrefois, avec de larges dossiers et des coussins moelleux.

Rien de banal, rien qui sentît l'appartement au mois.

Un homme riche et intelligent avait certainement dirigé cette installation de bon goût. Madame Rodin faisait beaucoup moins bien les choses pour ses locataires.

Deux bougies brûlaient dans des flambeaux en vieux Saxe, sur un guéridon en laque, mais madame de Lorris ne voyait pas la personne qui avait dû les allumer en arrivant.

Elle aperçut bientôt sur un pouf le chapeau Tallien qu'elle avait remarqué au Cirque et deux gants noirs posés sur la cheminée.

Les indications données par Valentine étaient exactes. Mais où était la femme ?

Madame de Lorris finit par découvrir qu'elle se tenait assise sur une chaise longue adossée à la cloison, juste au-dessous des judas.

Cette chaise était basse, et les cheveux de l'étrangère arrivaient à peine au niveau des ouvertures : des cheveux blonds parsemés de quelques fils argentés.

Jeanne pensa qu'elle lisait ou qu'elle regardait un objet placé sur ses genoux, car elle avait la tête penchée en avant.

Tout à coup, elle se leva, et Jeanne put voir, non pas son visage, – elle tournait le dos, – mais sa taille, qui était fort élégante, et l'objet qu'elle tenait, car elle étendit le bras, un peu de côté, comme on fait quand on veut juger de l'effet qu'un tableau produit à distance.

Cet objet était un médaillon entouré de diamants qui scintillaient à la clarté des bougies : un portrait probablement.

Il n'en fallait pas tant pour émouvoir madame de Lorris qui observait les mouvements de l'étrangère.

Elle la vit baiser le médaillon, le serrer dans son corsage, passer sa main sur ses yeux, peut-être pour essuyer ses larmes, et se diriger lentement vers le lit.

— Est-ce elle ? se demandait Jeanne avec une anxiété indicible ; et ce portrait… serait-ce celui de ?…

L'inconnue monta les deux marches qui servaient de piédestal à l'immense lit à colonnes, et, en montant, elle se montra de profil.

Mais l'apparition ne dura qu'un instant et madame de Lorris eut à peine le temps d'entrevoir ses traits avant qu'elle s'étendît sur ce lit acheté par le seigneur qui ne venait jamais.

L'étrangère s'y coucha, le visage appliqué contre le couvre-pied en tapisserie, – la pose d'une femme brisée par la douleur qui cherche le repos du sommeil pour oublier ses maux.

Madame de Lorris restait plus troublée que jamais, et plus indécise. Elle avait risqué cette expédition chez madame Rodin uniquement pour se renseigner sur une personne qu'elle avait cru reconnaître ; madame Rodin lui avait offert de la lui montrer et, au moment où elle pouvait croire que ses incertitudes allaient prendre fin, l'espoir d'en sortir lui échappait tout à coup.

Que faire, si l'étrangère s'endormait ? Attendre qu'elle s'éveillât, et, qu'en se levant, elle se présentât enfin de face ? Cela pouvait mener très loin madame de Lorris.

La place n'était pas tenable longtemps, pour plus d'un motif. En dépit des assurances de Valentine, Jeanne craignait d'être surprise. Les habitués des deux sexes commençaient à arriver. Elle entendait des voitures rouler dans la cour, et elle savait que, pendant les soirées de jeu, on ne se gênait pas dans cette maison trop hospitalière. Chacun était libre d'entrer où il lui plaisait et, du côté du salon des fêtes, la chambre obscure était très accessible.

Or, l'étrangère, après quelques tressaillements, était tombée dans une immobilité absolue. Le sommeil la gagnait peu à peu. Sa respiration, d'abord précipitée, devenait plus régulière. Évidemment, elle allait dormir et il était peu probable que l'homme qu'elle attendait tous les soirs vînt la tirer de cet assoupissement.

Madame de Lorris jouait de malheur, car la Rodin affirmait que jamais la délaissée ne s'était reposée sur le lit Louis XIII.

Il y avait bien un moyen d'en finir. Ce moyen était d'entrer tout bonnement, d'aller droit à la dormeuse, de la réveiller et d'entrer en pourparlers avec elle.

Il existait une porte de communication, et la clé de cette porte, avait dit Valentine, était du côté de la chambre obscure.

Madame de Lorris songea un instant à tenter l'aventure, mais elle eut peur de se tromper. Si cette femme n'était pas celle qu'elle cherchait, que lui dire ? Comment justifier cette violation de domicile ? Et si, comme tout le faisait prévoir, on en venait à une explication orageuse, comment avouer l'espionnage dégradant, comment livrer le secret des trous percés dans la cloison, et confesser qu'elle s'en était servie ? Pour rien au monde, elle ne se serait exposée à cette humiliation.

Elle ne savait quel parti prendre et elle ne pouvait pas se décider à cesser d'épier. Ses yeux ne quittaient pas l'étrangère, qui ne bougeait pas, et à force de la regarder fixement, ils se troublèrent.

Il lui sembla que le baldaquin du lit était moins haut.

— C'est étrange, murmura-t-elle. Tout à l'heure, il touchait le plafond, et maintenant… Non, je me trompe… c'est une illusion… ou bien j'avais mal vu… Ce lit n'est pas machiné pour étouffer ceux qui s'y couchent.

Et pour se remettre de l'émotion qui lui serrait le cœur, elle se redressa. Elle s'éloigna même de la cloison et elle attendit que le sang-froid lui revînt.

Autour d'elle, le silence était profond, l'obscurité complète. Les deux points lumineux l'attiraient. Elle résista longtemps, mais l'angoisse la prit. Elle n'y tint plus ; elle regarda encore, et son sang se glaça dans ses veines.

Elle ne s'était pas trompée. Le ciel du lit s'abaissait. La distance qui le séparait du plafond avait augmenté d'un pied.

Muette d'horreur, Jeanne chercha encore à se persuader qu'elle se trompait. Elle fit appel à sa raison. Elle se dit que ce qu'elle croyait voir était impossible ; que les fabricants de meubles ne travaillent pas pour les assassins et que les colonnes torses qui soutenaient le baldaquin ne pouvaient pas avoir été disposées de façon à rentrer en elles-mêmes comme les tubes d'une lorgnette.

Puis, elle regarda avec plus d'attention ; elle prit un point de repère sur la cloison qui lui faisait face, et ensuite, elle ferma les yeux, pendant une minute, dont elle compta tout bas chaque seconde.

Quand elle les rouvrit, le baldaquin s'était encore abaissé de deux pouces. Le mouvement continuait, lent, mais régulier.

Si Jeanne eût été de sang-froid, elle aurait pu calculer combien de minutes il fallait pour que le dais touchât le lit.

Et la malheureuse qui reposait sur ce lit dormait toujours d'un profond sommeil.

Encore quelques instants, et l'énorme masse qui descendait peu à peu allait peser de tout son poids sur ce faible corps.

Le mécanisme opérait sans bruit. C'était sinistre et silencieux comme une inondation de la Loire.

Comment l'arrêter ? Comment arracher à la mort suspendue sur elle, cette femme qui ne l'entendait pas venir ?

En la réveillant ; ce fut la première pensée de Jeanne, qui se mit à frapper du poing contre la cloison.

Mais la cloison était capitonnée, comme la banquette sur laquelle s'agenouillaient, pour mieux voir, les clients blasés de l'entremetteuse Valentine.

Les coups portés par la main délicate de madame de Lorris ne résonnèrent point sur cette soie rembourrée.

Elle regarda encore. La dormeuse n'avait pas bougé, et le baldaquin qui la menaçait se rapprochait de plus en plus.

Jeanne commençait à perdre la tête. Elle ne songeait point à crier par les trous. Son imagination surexcitée lui suggérait une foule d'idées incohérentes et pas une seule qui fût pratique. Elle persistait à se demander, malgré l'évidence, si elle n'était pas dupe d'une illusion d'optique. Elle se demandait aussi pourquoi on avait condamné cette victime et qui voulait la tuer.

Assurément, ce n'était pas Valentine. La Rodin était capable de bien des vilenies, mais la Rodin n'était pas féroce. Elle avait toujours vécu en paix avec la justice de son pays et elle gagnait trop d'argent pour commettre des crimes.

D'ailleurs, si elle eût préparé celui-là, ou si seulement elle eût consenti à servir les projets abominables des inventeurs de cette infernale machine, elle se serait bien gardée d'amener un témoin pour la voir fonctionner.

Or, c'était elle qui avait proposé à madame de Lorris cet espionnage, absolument comme on propose une partie de plaisir.

De plus, ce soir-là, sa maison était pleine de monde, et elle n'aurait pas choisi pour cette exécution le jour et l'heure où on jouait chez elle.

L'étrangère qui allait mourir y était déjà venue dix fois et elle en était sortie saine et sauve ; elle devait y revenir encore jusqu'à ce qu'elle y rencontrât l'inconnu qu'elle attendait.

La tuer un samedi, c'eût été plus qu'un crime ; c'eût été une faute.

— Non, Valentine ne sait pas ce qui se passe ici, se dit madame de Lorris.

Et alors la pensée lui vint de sortir de cet observatoire maudit, de traverser les salons déserts du premier étage, et si elle ne trouvait pas la camériste à son poste, de descendre au rez-de-chaussée, de se jeter dans la salle où tournait la roulette et de crier à la maîtresse de la maison : « On assassine chez toi ! »

Mais presque aussitôt, une figure lui apparut, la figure d'une chaste jeune fille qui vivait loin de ce monde corrompu et qui ignorait, qui devait toujours ignorer ce qu'avait été sa mère.

— Moi, murmura-t-elle, me retrouver en contact avec des viveurs qui m'ont presque oubliée et qui publieraient partout que j'étais chez la Rodin… Tout Paris apprendrait demain cette histoire… et la police interviendrait… je serais appelée en témoignage… au moment où je vais me dégager de ce passé que je traîne comme un boulet… jamais ! j'aimerais mieux mourir.

» Je sauverai cette femme, mais je n'appellerai personne.

La sauver ! Comment ? Le dais n'était plus qu'à deux pieds de sa tête.

Jeanne se souvint tout à coup d'avoir entendu dire qu'il suffisait de siffler pour réveiller une personne endormie.

Elle colla sa bouche à un des trous, et elle siffla ou plutôt elle essaya de siffler ; car, pour produire avec les lèvres le son aigu et perçant d'un sifflet, il faut un apprentissage qui lui manquait.

Le faible souffle qu'elle réussit à émettre ne réveilla point la dormeuse, mais il se fit un bruit léger, quelque chose comme un craquement imperceptible, qui semblait partir du fond de l'appartement meublé.

Il était accessible par un escalier séparé cet appartement et, comme il se composait de plusieurs pièces, il se pouvait qu'il y eût quelqu'un dans celle qui précédait immédiatement la chambre à coucher.

Le pavillon n'ayant pas de concierge, les locataires allaient et venaient sans être vus, à toute heure, et surtout la nuit.

Pour entrer chez eux, il leur suffisait d'avoir deux clés : celle de la porte de la rue et celle du logement qu'ils avaient loué.

L'étrangère les avait ces deux clés, mais le personnage qui lui donnait des rendez-vous trompeurs en avait deux autres, et rien ne l'empêchait de s'en servir pour s'y glisser avant l'heure où elle arrivait.

Dans ce château périlleux où les cloisons étaient trouées, les murs devaient être creux, comme les murs du palais d'Angelo, tyran de Padoue.

L'homme avait bien pu se blottir dans quelque cachette ménagée pour l'usage de malintentionnés d'une autre espèce.

Assurément, la machine à étouffer ne s'était pas mise en mouvement toute seule. Quelqu'un, à un certain moment, avait dû toucher le ressort qui la faisait jouer.

Elle ne fonctionnait pas encore lorsque l'étrangère se tenait assise. Si elle avait fonctionné, l'étrangère s'en serait aperçue, et, au lieu de s'étendre sur ce lit, elle n'aurait songé qu'à s'enfuir.

Évidemment, le misérable qui lui avait tendu ce piège effroyable la guettait sans qu'elle s'en doutât ; il attendait que le sommeil la lui livrât sans défense.

Et Jeanne, qui fit toutes ces réflexions en moins de temps qu'il n'en faut pour les écrire, se souvint alors que Valentine lui avait dit, en lui parlant de l'étrangère : elle s'assied, elle pleure et elle s'en va ; mais il ne lui est pas encore arrivé de se coucher.

Tout s'expliquait. Accablée de fatigue et de douleur, la pauvre femme venait de se coucher pour la première fois et l'assassin qui la surveillait dans l'ombre avait profité de l'occasion.

— Il est là, murmura madame de Lorris ; il m'a entendue et s'il me tenait, il me tuerait. Mais il ne peut pas arriver jusqu'à moi. Il ne sait pas qu'il y a une porte de communication… et d'ailleurs, cette porte, moi seule je puis l'ouvrir, puisque la clé est de mon côté… Valentine me l'a juré… je n'ai rien à craindre, si je me tais… rien que ma conscience qui me reprochera d'avoir été assez lâche pour abandonner une femme, quand il dépendait de moi de l'arracher à la mort… Non, je ne l'abandonnerai pas… je ne permettrai pas que cette œuvre épouvantable s'accomplisse !… je vais appeler, crier de toutes mes forces… il est encore temps, j'espère…

Avant de jeter ces cris qui allaient trahir sa présence, elle voulut s'assurer que l'étrangère n'était pas sortie de ce funeste assoupissement qui la mettait à la discrétion du meurtrier et elle vit que la malheureuse était perdue.

Elle n'avait pas changé de position et les rouages impitoyables ne s'étaient pas arrêtés. L'air allait lui manquer.

Madame de Lorris essaya de crier. Mais sa voix expira dans sa gorge serrée par l'émotion.

Alors, elle n'y tint plus. Le danger qu'elle allait braver, sa fille qu'elle adorait, et que sa généreuse imprudence allait peut-être faire orpheline, elle oublia tout pour courir à cette porte qui la séparait de la victime et qui la protégeait contre l'assassin.

Elle la chercha dans l'obscurité en tâtant la cloison avec ses mains ; mais elle la chercha où elle n'était pas. Elle alla d'abord à gauche, quand il aurait fallu aller à droite. Et elle avait beau palper, elle ne sentait sous ses doigts que la soie de la tenture.

Enfin, elle toucha une serrure finement ciselée et une clé mignonne qu'elle tourna sans hésiter. La porte céda un peu, mais elle était retenue par un verrou que madame de Lorris ne trouvait pas.

Elle le trouva, elle le tira vivement et elle ouvrit.

Le brusque passage des ténèbres à la lumière l'éblouit et la contraignit à s'arrêter un instant.

En face d'elle, s'agitait une portière en tapisserie qu'elle n'avait pas pu apercevoir lorsqu'elle regardait, agenouillée sur le divan.

Au milieu de la chambre se dressait le lit, l'épouvantable lit qui n'était plus qu'un tombeau, car la femme avait disparu sous le dais.

Madame de Lorris se lança en avant et, dans sa précipitation, elle renversa la table qui portait les flambeaux.

Une des bougies s'éteignit en tombant ; l'autre continua à brûler sur le tapis, mais sa flamme vacillante éclairait à peine les objets qui l'entouraient.

Écrasé par un dôme aux franges sombres, le lit apparaissait comme un catafalque.

Autour d'elle, le silence ; un silence effrayant.

Elle le touchait, ce lit ; elle usait ses ongles à essayer de soulever le baldaquin fatal et elle comprenait que ses efforts seraient inutiles.

Le poids était trop lourd, l'adhérence trop parfaite. L'inventeur de cet engin de destruction avait tout calculé. La pression progressive était si bien réglée et si puissante que l'étrangère avait été saisie, enveloppée, anéantie, sans pouvoir faire un mouvement pour se soustraire à l'étreinte meurtrière.

Elle n'avait pas même eu le temps d'appeler au secours.

Et l'étau matelassé serrait de plus en plus pour compléter l'œuvre de mort.

Après quelques secondes de lutte désespérée contre cette force invincible, madame de Lorris, courbée sur l'impitoyable machine, se redressa.

Avant qu'elle se retournât, une main la saisit par la nuque et une autre main se posa sur ses yeux.

Jeanne de Lorris essaya de se dégager, mais la main qui lui serrait le cou était une main en fer.

Cette main l'empêcha de se retourner et la fit pirouetter.

— Si tu cries, ou si tu te débats, tu es morte, dit tout bas une voix.

Et on la poussa en avant.

Elle n'était pas de force à résister. Elle céda à l'impulsion et, en un clin d'œil, elle se trouva jetée, à travers la portière en tapisserie, dans un lieu où l'obscurité était complète.

Là, l'homme qui la tenait la colla contre la muraille et reprit :

— Parle maintenant. Comment es-tu entrée ?

Et comme elle se taisait, suffoquée par l'émotion :

— Parle, ou je t'étrangle. D'où viens-tu ?

— J'étais chez Valentine, balbutia madame de Lorris.

— Valentine c'est la procureuse qui tient cette maison. Tu es donc une fille ?

Madame de Lorris eut le courage et la présence d'esprit de répondre : oui.

— Et tu venais chez cette femme pour faire ton métier ?… C'est possible. Mais tu ne le faisais pas dans la chambre d'où tu es sortie. Tu t'y étais cachée pour m'espionner.

— Non, je vous le jure.

— Tu mens. Dis la vérité. C'est la seule chance qui te reste d'échapper au châtiment que tu mérites. Allons ! Avoue ! Si tu t'obstines à nier, je te jure, moi, que je ne t'épargnerai pas.

Madame de Lorris se sentait perdue, quoi qu'elle fît. L'assassin avait trop d'intérêt à supprimer l'unique témoin du crime, et elle était à la merci de l'assassin. Elle dédaigna d'inventer une explication.

— Je ne vous espionnais pas, répondit-elle, car je ne prévoyais pas que j'allais assister à un meurtre. J'étais venue demander un renseignement à Valentine. Elle m'a reçue dans une pièce où je n'étais jamais entrée et elle m'y a laissée,

parce qu'on l'appelait ailleurs… Ce soir, on joue chez elle. J'attendais qu'elle revînt, et lassée de l'attendre, j'allais partir, lorsque j'ai vu briller de la lumière à travers la cloison… cette cloison est percée de trous… alors.

— Prends garde ! Je vais m'assurer que tu ne me trompes pas, interrompit l'homme qui la tenait.

— Faites ! dit-elle.

Il la lâcha en lui jetant ces mots :

— Je te défends de bouger. Si je ne te retrouve pas dans la position où je te laisse, ton interrogatoire en restera là, car je te tordrai le cou, sans autre forme de procès.

Madame de Lorris n'avait garde de lui désobéir. Elle commençait à entrevoir une lueur d'espérance. Elle se disait que, si ce misérable eût été décidé à se défaire d'elle, il n'aurait pas tant tardé à en finir. Sans doute il hésitait, non pas à charger sa conscience d'un autre meurtre, mais à s'embarrasser d'un autre cadavre.

Elle resta, la face appliquée au mur, et elle ne songea ni à fuir, ni à regarder. À quoi bon ? Elle n'aurait rien vu, puisque le cabinet où il l'avait poussée n'était pas éclairé, et elle ne savait pas de quel côté on pouvait en sortir.

Mais elle écouta de toutes ses oreilles.

Elle entendit bientôt un bruit sec, dont elle devina la cause, car elle avait repris du sang-froid.

L'homme, après avoir visité l'observatoire, prenait ses précautions pour qu'on ne vînt pas le surprendre. Il avait enlevé la clé et fermé derrière lui la porte de communication.

Et, comme il ne revenait pas, elle pensa qu'il s'était arrêté pour relever le flambeau qu'elle avait renversé sur le tapis.

Il tenait sans doute à ne pas allumer un incendie, qui aurait attiré les gens de la maison.

Après quelques minutes qui lui parurent bien longues, madame de Lorris subit encore une fois le contact des mains qui l'avaient déjà saisie. Elles se posèrent sur ses épaules, et la voix, – une voix grave et sonore, – reprit :

— Tu n'as pas menti. Les trous y sont. Cette Rodin les a fait percer, je suppose, pour l'amusement des vieux drôles qui fréquentent sa maison, et probablement aussi pour surveiller les locataires de ce pavillon. Conviens qu'elle te les a montrés, ces trous.

— J'en conviens.

— Et qu'ils lui servent à espionner.

— Elle m'a dit qu'il lui était arrivé de regarder la femme qui venait tous les soirs et qu'elle s'étonnait de la voir toujours seule.

» La curiosité m'a poussée à regarder aussi… Valentine n'était plus là.

— Et quand tu as vu le baldaquin descendre sur cette femme endormie, tu as essayé de siffler pour la réveiller ; puis, comme tu n'y réussissais pas, tu es entrée pour la secourir.

— Pourquoi le nierais-je ? Vous m'avez prise au moment où je me penchais sur ce lit qui l'a étouffée. Je ne savais pas que vous étiez là. Si je l'avais su…

— Qu'aurais-tu fait ?

— J'aurais couru avertir Valentine de ce qui se passait ici, répondit hardiment madame de Lorris.

Sa franchise pouvait la perdre. Elle pouvait aussi la sauver.

Il y eut un silence, et Jeanne comprit que son sort se décidait en ce moment. Évidemment, l'homme pesait les réponses de sa prisonnière et se demandait s'il était possible de lui faire grâce sans compromettre sa propre sûreté.

— Tu es bien audacieuse de me parler ainsi, dit-il enfin.

— Vous ne me croiriez pas si je parlais autrement. Je ne suis qu'une malheureuse créature que les hommes méprisent parce qu'ils la paient, mais je me mépriserais moi-même si j'avais laissé périr une femme sans essayer de l'arracher à une mort affreuse.

— Affreuse ? non. Elle n'a pas souffert, ricana le meurtrier. Et tu as eu grand tort de tenter de la défendre, car ta générosité va te coûter cher. De quoi te mêlais-tu ? Est-ce que tu la connaissais ?

— Je ne l'avais jamais vue. Mais j'ai du cœur.

— Oh ! pas de phrases ! prépare-toi à la suivre dans l'autre monde où je viens de l'envoyer. Si je te permettais de vivre, tu me dénoncerais.

Madame de Lorris eut l'habileté de ne pas protester.

— Eh bien ! tuez-moi, dit-elle. Les domestiques de madame Rodin trouveront demain mon corps, et la justice saura bien trouver l'homme qui a loué cet appartement.

Les mains qui pesaient sur ses épaules tressaillirent. Elle avait touché juste.

— Il paraît que la Rodin t'a raconté l'histoire de cette location, reprit la voix, plus vibrante que jamais.

— Oui, répondit Jeanne, sans hésiter, et si elle avait prévu ce qui devait s'en suivre, elle aurait refusé vos offres. Mais l'idée ne lui est pas venue que vous prépariez l'exécution d'un crime.

— Elle ignorera toujours que ce crime a été commis.

Madame de Lorris se tut. Le cadavre était là, enseveli sous le baldaquin. Elle se demandait comment l'assassin osait se flatter qu'on ne le découvrirait pas.

— Tu doutes de ce que j'affirme ? demanda-t-il en la secouant rudement. Eh bien ! marche ! et quand tu auras vu ce que je vais te montrer, tu ne douteras plus.

Il saisit à deux mains la tête de l'imprudente qui s'était mise à sa discrétion. Il la saisit de façon à lui couvrir les yeux avec ses doigts et après lui avoir fait faire volte-face, il la contraignit à marcher devant lui.

Elle ne pouvait rien voir, mais un instant après, la portière en tapisserie lui frôla le visage. Son bourreau la ramenait dans la chambre à coucher.

Dans quel but ? C'est ce qu'elle ne devinait pas ; mais elle était redevenue maîtresse d'elle-même, à ce point qu'elle remarquait fort bien que la peau des mains qui lui servaient de bandeau était fine et douce.

Ces mains-là n'étaient pas les mains d'un ouvrier. Elles sentaient bon, et au petit doigt de la gauche, il y avait une

grosse bague, une chevalière probablement. Jeanne avait déjà noté le son de la voix et reconnu que le langage était celui d'un homme du monde. L'assassin affectait de parler brutalement, mais il s'exprimait en termes choisis.

Il la poussait avec son genou et quand il lui eut fait faire ainsi une dizaine de pas, il écarta les doigts, sans cesser de maintenir la tête dans la même position.

Madame de Lorris recula instinctivement, comme un condamné recule au moment où s'ouvre la grande porte de la Roquette et où il voit se dresser devant lui les bras rouges de la guillotine.

Le lit était là, sous ses yeux ; elle le touchait presque. Seulement, il avait repris sa forme primitive. Les colonnes s'étaient allongées ; le baldaquin était remonté. Et sur la couche à peine froissée, la femme étendue n'avait pas changé d'attitude.

On eût dit qu'elle dormait encore.

Madame de Lorris ne comprenait que trop ce qui s'était passé pendant qu'elle attendait, au fond du cabinet noir, le retour de l'assassin.

Il avait touché un ressort pour faire jouer le mécanisme en sens inverse et replacé la bougie sur la table.

Elle sut bientôt pourquoi il avait préparé cette mise en scène lugubre.

— Tu vois bien qu'elle n'a pas souffert, dit-il froidement. Elle n'a pas fait un mouvement et ses vêtements ne sont même pas froissés. Les gens de la Rodin iront demain matin apprendre à leur maîtresse que sa locataire est morte. On ira chercher un médecin qui constatera une apoplexie ou la rup-

ture d’un anévrisme, car le corps ne porte pas la moindre trace de violence, et les plus habiles policiers ne soupçonneront pas que le ciel du lit est descendu tout exprès pour l’étouffer. Le mécanicien qui l’a fabriqué est un homme à moi et il ne révélera pas le secret de l’ingénieuse machine qu’il a inventée.

» Toi seule l’as vue fonctionner, cette machine. Si tu te tais, nul ne saura jamais la vérité. Je pourrais te laisser sortir d’ici vivante, si j’étais sûr que tu seras muette. Mais je serais bien fou de compter sur la discrétion d’une fille de ton espèce. Il faut donc que tu meures.

Madame de Lorris frissonna, mais elle ne répondit pas un mot à cette terrible conclusion. Elle espérait encore et elle n’avait pas tort d’espérer.

— Allons, reprit l’homme après une pause, tu n’as pas peur. C’est bien. Tu ne ressembles pas à tes pareilles, et un serment de toi vaut peut-être qu’on s’y fie.

» Veux-tu jurer sur ce cadavre que tu te tairas ?

— À quoi bon jurer, puisque vous doutez de moi ? murmura madame de Lorris.

Elle n’hésitait que pour la forme, car elle pensait à sa fille et elle aurait acheté le droit de vivre au prix de bien d’autres concessions. Mais elle jugeait qu’il valait mieux ne pas montrer trop d’empressement à accepter la grâce que le meurtrier lui offrait.

Cette tactique lui avait déjà réussi. Elle s’était bien trouvée de jouer la résignation. Elle jouait maintenant l’indifférence.

— Je doute, répliqua l'homme, mais j'ai pitié de toi, et je consentirais peut-être à mettre ta discrétion à l'épreuve, si tes réponses me permettaient d'y croire. Ce n'est pas ici qu'il faut te taire. Parle… donne-moi de bonnes raisons.

» Et surtout ne t'imagine pas que j'hésiterai à te supprimer, si tu ne parviens pas à me convaincre que tu tiendrais ton serment. Je puis te tuer comme j'ai tué l'autre. Il y a de la place à côté d'elle sur ce lit, et le mécanisme est toujours prêt à fonctionner. Tu mourrais de la même mort, et personne ne saurait comment tu es morte, car personne ne peut nous voir. J'ai bouché les trous qui t'ont servi à m'épier. Et on n'entrera pas, car j'ai enlevé la clef. Allons ! plaide ta cause.

— Comment pourrais-je vous dénoncer ? dit madame de Lorris. J'ignore qui vous êtes ; je l'ignorerai toujours, car je n'ai pas vu votre visage, et, si je vous rencontrais, je ne vous reconnaîtrais pas.

Elle ne l'avait pas vu, mais elle cherchait à le voir, quoiqu'elle n'essayât point de tourner la tête. Elle comptait qu'une glace refléterait les traits de l'assassin qui se tenait derrière elle. Malheureusement, il n'y en avait qu'une dans cette chambre et elle n'était pas placée près du lit.

— Tu ne me rencontreras jamais, je te l'affirme, répondit l'homme. Mais cette certitude ne me suffit pas. Je veux qu'on croie à une mort naturelle. Je veux que, si on ouvre une enquête, cette enquête se borne à la constatation du décès. Je veux qu'on enterre un cadavre anonyme. Je veux que les journaux ne s'occupent de l'événement que pour le mentionner comme un fait divers sans importance. Or, un mot, que tu laisserais échapper, une allusion, même indirecte, à ton aventure suffirait à donner l'éveil.

— Croyez-vous donc que je me vanterai d’être venue dans cette maison ?

— Non ; mais tu y reviendras… tu reverras la Rodin.

— Jamais. Je n’ai plus besoin d’elle.

— Alors tu es riche ?

— Assez pour me passer de ses services. Et la preuve, c’est que je vais quitter Paris pour aller vivre honnêtement à la campagne.

— Je saurai si tu dis la vérité, car tu seras surveillée de près. Si je ne te demande ici ni ton nom, ni ton adresse, c’est que dès demain, je serai complètement renseigné sur toi, sur ton entourage, sur l’existence que tu mènes. Et si je t’avertis qu’on me rendra compte de tes actes et de tes paroles, c’est pour en venir à t’apprendre comment je procéderai dans le cas où tu me trahirais.

— Vous me tueriez, je le sais.

— Oui, je te tuerais, mais ce ne serait pas assez. Tu n’es pas seule en ce monde. Si tu n’as ni mère ni enfants, tu as un amant de cœur. Eh bien ! à la première imprudence que tu commettrais, même sans intention de me nuire, tu recevrais un avertissement, car il arriverait malheur à ceux qui te sont chers. Et parmi ceux-là, je choisirais le plus aimé.

Ce fut dit d’un tel ton que madame de Lorris pâlit. Elle se souvenait qu’elle avait une fille.

— Je jure de me taire, balbutia-t-elle.

— Jure, la main sur le cadavre de cette femme.

— La toucher !… Non ; je vous en supplie, n'exigez pas cela.

— Il le faut. Oh ! ne crains pas qu'elle se lève pour te reprocher de ne pas l'avoir secourue. Elle dort d'un sommeil dont elle ne se réveillera pas. Tu as peur… tu trembles… tant mieux ! tu n'oublieras pas que tu as juré, car tu la reverras dans tes rêves. Mais hâte-toi. Je n'ai pas le temps d'attendre que tu sois remise de tes émotions. S'il prenait fantaisie à la Rodin de revenir te chercher dans le boudoir où elle t'a laissée, elle pourrait nous entendre.

Jeanne de Lorris était décidée à tout souffrir pour sauver sa vie et pourtant elle hésitait.

Il lui semblait qu'elle allait commettre un sacrilège en posant sa main sur ce corps raidi dans l'immobilité éternelle.

L'étrangère n'avait pas pu faire un mouvement. Elle était restée le visage collé contre la soie du couvre-pied et Jeanne se demandait :

— Est-ce elle ? Lorsque j'ai cru la reconnaître au Cirque, ai-je été abusée par une ressemblance ?

Mais elle sentait bien que, si elle avait pu voir les traits décomposés de la victime, elle n'aurait pas eu le courage d'obéir au meurtrier.

Il était là ; il la pressait d'en finir.

Elle étendit le bras, elle effleura du bout de ses doigts les cheveux de la morte et elle dit d'une voix éteinte :

— Je jure que je ne parlerai jamais de ce que j'ai vu ici.

— C'est bien, reprit l'homme. Souviens-toi que désormais tu m'appartiens. Partout où tu iras, tu seras observée. Je saurai tout ce que tu as fait, tout ce que tu as dit, et j'agirai en conséquence. Maintenant, tu peux partir. Par où es-tu entrée chez la Rodin ?

— Par l'autre pavillon.

— Tu t'en iras par le même chemin. Et dès que tu seras sortie de cette chambre, tu refermeras la porte sur toi… je vais te remettre la clef… il m'importe qu'on ignore que cette porte a été ouverte cette nuit. Et je compte que tu ne t'arrêteras pas en route. Il faut que tu sois dans la rue avant moi. Je t'accorde cinq minutes pour y descendre. Si tu tardes davantage, je croirai que tu bavardes avec la Rodin ou avec les filles qui la servent, et ma vengeance sera prompte.

» Viens ! ajouta l'homme en lâchant madame de Lorris.

Et, avant qu'elle eût le temps de se retourner pour le voir, il éteignit la bougie qui se trouvait justement derrière lui.

Puis, revenant à Jeanne, il lui prit la main. Il y mit la clef qu'il avait retirée de la serrure et il l'entraîna.

Il arriva à la porte, sans se heurter aux meubles, dont il connaissait sans doute la place exacte, et avant de rendre la liberté à sa prisonnière, il lui dit tout bas :

— Bouche cousue ou la mort !

Elle n'entendit pas sans frémir cet arrêt sinistre, mais elle ne manqua pas d'exécuter l'ordre qu'elle avait reçu et, dès qu'elle eut donné un tour de clef et poussé le verrou qui la protégeait contre un retour offensif, elle ne songea plus qu'à fuir.

Elle était à peu près sûre de ne rencontrer personne en traversant les salons du premier étage et elle n'avait garde d'aller chercher Valentine au rez-de-chaussée, car elle était fermement résolue à tenir le serment prêté sur un cadavre.

Pourquoi aurait-elle parlé ? Le crime était consommé. En dénonçant l'assassin, elle n'aurait pas ressuscité la morte, et cette courageuse action aurait pu lui coûter cher.

Les menaces qu'elle venait d'entendre résonnaient encore à son oreille, et ce scélérat était très capable de les mettre à exécution.

L'homme qui avait si habilement préparé le meurtre auquel madame de Lorris venait d'assister était certes bien de force à retrouver un témoin gênant et à s'en débarrasser sans se laisser prendre.

— S'il n'avait pas les moyens d'arriver jusqu'à moi, se disait-elle, il ne m'aurait pas épargnée… et s'il parvient à savoir qui je suis, il découvrira aussi que j'ai une fille… j'aimerais mieux être brûlée vive que d'exposer Thérèse à ses atteintes.

Elle ne savait pas encore comment elle se déroberait à ses recherches, mais il allait sortir de cette maison, et elle tenait à en sortir avant lui.

La femme de chambre n'était pas à son poste sur le palier, mais madame de Lorris connaissait la manière d'ouvrir la porte de la rue et, après avoir descendu précipitamment l'escalier, elle se retrouva enfin sur le libre pavé de Paris.

Là, elle n'avait plus rien à redouter pour sa vie.

Son persécuteur était sans aucun doute un bandit du grand monde, et ceux-là n'attaquent pas les gens sur la voie publique.

Mais il pouvait la suivre, et elle tenait essentiellement à lui échapper, afin qu'il ne pût pas savoir où elle demeurait.

Aussi eut-elle soin de regarder de tous les côtés, avant de se risquer à regagner son coupé qui l'attendait.

Elle ne vit rien d'inquiétant. La rue de Ponthieu n'est pas très fréquentée, le soir, et on y ferme de bonne heure les boutiques.

Il tombait d'ailleurs une pluie fine. Quelques attardés se hâtaient de rentrer. Un fiacre descendait vers le rond-point des Champs-Élysées. À cinquante pas de la maison de Valentine, brillaient les lanternes d'une voiture qui stationnait au coin de la rue Fortin.

Rassurée par cette rapide inspection, madame de Lorris se lança, et en rasant les murs, elle arriva rue de Berry sans incident.

Son cocher, qui s'ennuyait d'une faction prolongée, s'empressa d'ouvrir la portière à sa maîtresse et de fouetter la jument baie qui fila rapidement.

Quelques instants après, Jeanne de Lorris rentrait dans son hôtel de l'avenue d'Eylau.

Elle espérait bien que l'étouffeur ne viendrait pas l'y chercher, car elle ne croyait pas qu'il l'eût suivie.

On croit volontiers ce qu'on désire, et il arrive souvent qu'on se trompe.

II

Trois jours après la scène nocturne à laquelle Jeanne de Lorris avait pris part sans le vouloir, il y avait foule à la Morgue.

On y faisait queue comme on fait queue à la porte d'un théâtre, un soir de première représentation.

L'histoire d'une mort mystérieuse chez une entremetteuse de haute volée avait couru Paris, dès le lendemain de l'événement, et les journaux, se trouvant justement à court de nouvelles, s'en étaient emparés.

Les reporters qui excellent dans l'art de grossir les faits et de les accommoder au goût du public, n'avaient pas manqué cette occasion de se lancer à fond.

L'aventure était assez ordinaire en elle-même. Il n'est pas très rare qu'une voyageuse anonyme meure subitement à l'auberge où elle logeait à la nuit. Mais la personnalité de la logeuse donnait du piquant à l'affaire.

Valentine, autrement dit la Rodin, jouissait d'une notoriété tellement spéciale, que ce décès prêtait aux suppositions les plus fantaisistes.

On racontait déjà qu'une dame, une très grande dame qui fréquentait, pour y recevoir ses amants, cette tour de Nesle de la rue de Ponthieu, était passée de vie à trépas en pleine orgie, et que de non moins grands personnages allaient être compromis.

Les friands de scandale se réjouissaient par avance de se régaler bientôt des détails scabreux que leur promettaient certaines feuilles boulevardières.

Quelques-unes allaient jusqu'à insinuer que la morte était une princesse étrangère et que l'ambassadeur d'un pays voisin était intervenu pour empêcher que le nom de cette altesse dévoyée fût imprimé en toutes lettres ou même désigné par de simples initiales.

Du reste, il n'était pas question de crime. On parlait d'une enquête ouverte par la police ; mais il ne paraissait pas que cette enquête eût abouti à la constatation d'un meurtre.

L'intérêt consistait dans l'incertitude où on restait sur les antécédents de cette jeune femme que personne n'avait reconnue, quoiqu'elle fût exposée à la Morgue depuis la veille.

Elle était, disait-on, d'une beauté merveilleuse, et il n'en faut pas davantage pour attirer les amateurs de ce genre de spectacle. La Morgue a ses habitués comme le Cirque et les débuts d'un sujet remarquable n'y passent jamais inaperçus.

Donc, ce jour-là, le funèbre édifice qui attriste la pointe orientale de la Cité ne désemplissait pas.

Et les visiteurs n'étaient pas tous des ouvriers en rupture d'atelier ou des grisettes en quête d'émotions fortes.

On voyait des voitures de maître stationner dans la rue du Cloître-Notre-Dame.

Les gommeux et les filles à la mode qu'elles avaient amenés n'osaient pas en descendre devant la halle aux cadavres, mais ils se mêlaient sans vergogne aux curieux sans préjugés qui y entraient.

La nouvelle Morgue ne ressemble guère à l'ancienne qui n'était qu'une laide et noire bâtisse, plantée comme une morne antithèse, en face d'un bruyant marché aux oiseaux, sur le quai où on a construit plus tard une énorme caserne municipale, entre le Parvis et le pont Saint-Michel.

La nouvelle est presque un monument.

On y monte par un large escalier en pierres de taille, et pour y pénétrer, il faut se glisser par une des deux entrées qu'on a ménagées aux deux bouts d'un mur, élevé là tout exprès, afin d'épargner aux passants trop impressionnables la vue du vitrage derrière lequel les corps sont étendus sur des dalles de marbre.

La salle d'exposition est spacieuse et largement éclairée ; sur les parois en stuc poli s'étalent des inscriptions qui avertissent les gens que les déclarations de reconnaissance ne leur occasionneront pas de frais. On a tout prévu.

Lorsqu'il y a grande *attraction*, comme on dit à Londres, des sergents de ville règlent le défilé.

C'était précisément le cas. Les visiteurs entraient par le couloir à droite, – et après avoir passé en colonne serrée devant la cloison de verre, ils sortaient par le couloir à gauche.

À quelques pas de là, sous les maigres arbres de l'étroite promenade qu'assombrissent les hauts contreforts de Notre-Dame, errait une femme simplement vêtue et soigneusement voilée. Elle avait déjà fait plusieurs fois le tour de ce jardin sans fleurs où se rassemblent les gavroches de la Cité.

Elle finit par s'arrêter en face de la Morgue, et évidemment elle avait envie d'y entrer, car elle la regardait avec persistance, mais elle n'osait pas.

Cette femme, c'était Jeanne de Lorris, et il était assez naturel qu'elle hésitât. Elle avait aperçu dans la foule d'anciens amis du Club et des irrégulières qu'elle rencontrait souvent ailleurs.

Elle craignait que sa tenue modeste ne la déguisât pas suffisamment.

Et cependant elle était bien résolue à revoir la femme qu'elle avait vue mourir, sans voir son visage.

Après deux journées d'attente inquiète, deux journées pendant lesquelles Desternay seul était venu chez elle, Jeanne de Lorris avait lu dans son journal le récit très embrouillé de l'événement de la rue de Ponthieu.

Desternay ne lui en avait pas parlé, parce qu'il ne le savait pas encore, mais le journal qui donnait des renseignements vagues sur l'affaire, annonçait que le corps avait été porté à la Morgue et qu'il y resterait exposé pendant les soixante heures réglementaires.

Jeanne n'avait donc pas de temps à perdre si elle voulait s'assurer que la victime du meurtre commis sous ses yeux était bien l'étrangère qui avait été mêlée autrefois à un incident de sa vie.

Elle commençait à croire le contraire ; mais il lui fallait une certitude, car cette certitude intéressait sa fille.

Et elle commençait aussi à se tranquilliser sur les suites de son imprudente visite à madame Rodin.

Depuis cette nuit fatale, ni Valentine, ni le meurtrier ne lui avaient donné signe d'existence. Elle en concluait que le crime resterait éternellement ignoré et elle n'était pas tentée

de le révéler, au risque d'attirer sur elle et sur son enfant adorée de terribles vengeances.

Aussi guettait-elle le moment où elle pourrait, sans inconvénient, s'aventurer dans la salle d'exposition, et après avoir vu sortir les clubmen et les demi-mondaines qu'elle voulait éviter, elle se décida à entrer.

Elle se trouva bientôt entourée de travailleurs en blouse et de commères en bonnet qui ne se doutaient guère qu'ils coudoyaient une femme élégante. Encore moins soupçonnaient-ils que cette femme n'aurait eu qu'un mot à dire pour éclaircir le mystère dont tout Paris se préoccupait.

Ce ne fut pas sans éprouver un serrement de cœur qu'elle aperçut la cloison de verre qui sépare les morts des vivants et les loques sinistres accrochées à la muraille, au-dessus des cadavres.

Parmi ces misérables dépouilles, pendait le chapeau Tallien que l'étrangère portait au Cirque et qu'elle avait quitté avant de monter sur le lit où elle était morte étouffée.

Jeanne de Lorris le reconnut, ce chapeau excentrique, et peu s'en fallut qu'elle ne renonçât à son projet, mais il était trop tard pour reculer, car elle avait déjà pris rang dans la file qui faisait le tour de la salle, sous la surveillance des gardiens de la paix, et le courant l'entraînait.

Elle se laissa porter par la foule et quand elle arriva devant le vitrage, elle eut le courage de regarder.

Elle ne vit d'abord que le cadavre hideux d'un noyé. L'étrangère était exposée plus loin, sur la première rangée des tables de marbre noir ; à la place d'honneur, disaient entre eux les habitués.

Par une intelligente dérogation au règlement, on lui avait laissé ses vêtements. Elle était habillée et chaussée comme elle l'était le jour où elle avait, pour la dernière fois, franchi le seuil de l'appartement où l'assassin l'attendait.

Mais sa tête apparaissait en pleine lumière et ses cheveux relevés sur son front ne cachaient pas ses traits que la mort avait à peine altérés.

Elle avait l'air de dormir encore.

Jeanne de Lorris pâlit. Elle ne doutait plus. C'était bien la femme qu'elle cherchait depuis tant d'années.

Il ne tenait qu'à elle de dire son nom, et elle venait de lire sur la muraille qu'il y avait, à côté de la salle des morts, un greffier toujours prêt à recevoir les renseignements qui peuvent aider à établir l'acte de décès d'une personne inconnue.

On ne permettait pas aux curieux de stationner. Il fallait avancer et pour gagner la sortie, passer précisément devant la porte du greffe.

Jeanne de Lorris n'avait pas oublié le serment prêté sur le cadavre et les menaces de l'assassin, mais elle se disait qu'elle pouvait bien déclarer ce qu'elle savait sur cette étrangère, sans déclarer ce qu'elle avait vu chez Valentine.

Elle ne songeait pas que cette simple déclaration la mènerait peut-être plus loin qu'elle ne voulait aller. Elle pensait seulement que, si elle se taisait, ce pauvre corps serait jeté dans la fosse commune et cette pensée lui faisait horreur.

Et, cédant à un mouvement de générosité assez irréfléchi, elle chercha à se dégager des gens qui l'entouraient.

La porte du greffe était à sa droite. Pour y sonner, elle n'avait qu'à quitter la file.

Elle y tâchait, lorsqu'une voix lui dit à l'oreille, si bas qu'elle seule put entendre :

— Gare à ta fille !

Jeanne de Lorris tourna vivement la tête ; c'était bien naturel, car on a beau ressentir une émotion profonde, on obéit d'abord à un mouvement instinctif.

Elle ne se demanda pas si elle allait, en se retournant, se trouver face à face avec l'assassin et si ce misérable en se voyant découvert, n'allait pas prendre cette action presque machinale pour une déclaration de guerre.

Le regarder, lui qui avait pris tant de précautions dans la chambre du crime, pour cacher sa figure, c'était rompre la trêve, c'était manquer au serment prêté sur le cadavre de sa victime.

Mais madame de Lorris ne prit pas le temps de réfléchir, et le trouble où l'avait jetée la menace qu'elle venait d'entendre se changea en stupéfaction, lorsqu'elle eut dévisagé d'un coup d'œil rapide les gens qui la serraient de près.

Ils étaient quatre ou cinq, car en approchant de la sortie, les curieux commençaient à se débander. Les rangs se confondaient. Au lieu d'une colonne qui défile en bon ordre, il n'y avait déjà plus qu'un attroupement, tout prêt à se disperser.

Jeanne vit derrière elle un individu, coiffé d'une casquette de soie, qui pouvait bien être un Alphonse, ou quelque chose d'approchant ; une grosse femme, haute en couleur, qui avait tout l'air d'une marchande de la halle ; deux com-

pagnons maçons, tout blancs de plâtre, et un petit homme de mine vieillote qu'on aurait pris pour un rentier du Marais, n'eût été sa longue barbe grise et ses sourcils en broussaille.

Celui-là seul lui parut suspect, d'autant plus suspect qu'il la touchait presque ; mais il était tranquillement occupé à allumer la pipe qu'il avait à la bouche.

Il n'aurait pas pu parler sans desserrer les dents. Ce n'était donc pas lui qui avait lancé l'avertissement comminatoire.

Il s'empressa, d'ailleurs, de passer son chemin comme les autres et madame de Lorris, qui avait obliqué à droite, se trouva isolée au milieu d'autres spectateurs qui s'avançaient à la file.

À coup sûr l'assassin n'était pas là. L'assassin ne pouvait être qu'un homme du monde, et elle n'apercevait autour d'elle que des ouvriers en habit de travail.

Elle resta clouée sur place, à deux pas de la porte du greffe, et elle s'aperçut bientôt que son attitude attirait l'attention des sergents de ville qui surveillaient le défilé.

Leur chef s'approcha d'elle et lui dit que si elle avait une déclaration à faire, il allait l'introduire dans le bureau du greffier.

Elle hésita une seconde, car il lui en coûtait d'abandonner ce malheureux corps aux fossoyeurs des hôpitaux, mais ces mots effrayants : gare à ta fille ! vibraient encore à son oreille.

Et, au lieu de répondre : oui, j'ai reconnu cette femme, elle balbutia une explication assez plausible dont le brigadier se contenta. Elle lui dit que ce lugubre spectacle l'avait bou-

leversée, qu'elle s'était arrêtée un instant pour se remettre, et elle se hâta de sortir.

Elle étouffait dans cette salle qui sentait la mort ; et il lui tardait de respirer librement au grand air.

Il lui tardait aussi de réfléchir à la situation nouvelle que lui signifiait cet avis mystérieusement jeté, et elle ne songea d'abord qu'à se tirer de la foule qui grouillait devant la Morgue.

La promenade où elle avait erré avant d'entrer était séparée des passants par une grille. Elle alla s'asseoir sur un banc, tout au fond de ce square abandonné.

— L'assassin sait que j'ai une fille, se disait-elle en frémissant de terreur. Il ne le savait pas quand il m'a surprise chez Valentine, car cette nuit-là, c'était moi seule qu'il menaçait. Il ajoutait bien que, si je le dénonçais, il s'en prendrait aussi à tous ceux qui me sont chers, mais il ne les désignait pas. Et maintenant, c'est sur elle qu'il veut se venger !… gare à ta fille ! m'a soufflé cette voix qui n'était pas la sienne, j'en suis sûre… je l'aurais reconnue… c'était la voix d'un scélérat comme lui, qui est à ses ordres, et qu'il a chargé de m'espionner… il a su qui j'étais… il me l'avait dit, qu'il le saurait, et il ne se vantait pas, puisqu'en trois jours, il a découvert le secret que je cache depuis vingt ans à mes meilleurs amis… Qui donc le lui a livré ?… Gudule ?… Non, Gudule se ferait tuer plutôt que de me trahir… Aurait-il trouvé la maison où vit Thérèse ?… C'est impossible… la maison est trop bien cachée et Gudule veille… Si un homme s'y était présenté, ou si seulement on l'avait vu rôder aux environs, Gudule m'aurait prévenue. Mais je ne resterai pas dans cette incertitude, conclut madame de Lorris. Il y a deux jours que je n'ai embrassé ma fille… je veux la voir.

Elle allait se lever et courir là où était cette enfant qu'elle adorait. Une pensée la retint.

— Il n'est peut-être pas loin, cet infâme agent de l'assassin. Il me regarde, il m'observe. Il s'attacherait à mes pas et je ne m'apercevrais pas qu'il me suit… tout à l'heure, il a bien trouvé le moyen de me parler sans se montrer… Non, je n'irai pas, car si j'y allais, je lui apprendrais un chemin que peut-être, il ne connaît pas encore… je vais rentrer chez moi… il y est déjà venu sans doute… peu m'importe qu'il y revienne.

Elle resta et elle retomba dans les conjectures.

— Jusqu'où va donc la puissance de cet homme ? se demandait-elle. Il a aposté son complice tout exprès pour me défendre de déclarer que j'avais reconnu sa victime. Il pouvait supposer que je lirais les journaux, et qu'après les avoir lus, la curiosité me pousserait à visiter la Morgue. Mais comment a-t-il pu prévoir que je reconnaîtrais la malheureuse qu'il a tuée ? Et que lui importait que je la reconnusse ?… Il devait croire que la crainte qu'il m'inspire m'empêcherait de le dénoncer. Tiendrait-il donc à cette femme par des liens tels que, si je la nommais, si je disais d'où elle vient et ce qu'elle a été, on soupçonnerait qu'un crime a été commis, et les soupçons se porteraient sur lui ?

Tout cela était possible, mais les problèmes que se posait Jeanne de Lorris n'étaient pas de ceux qu'on résout au premier examen.

Elle comprit qu'il y faudrait du temps, de la patience, beaucoup de sagacité et par-dessus tout une extrême prudence, car une démarche précipitée pouvait lui coûter cher.

Elle ne renonçait pas à agir plus tard, mais elle sentait que, pour le moment, il fallait obéir aux injonctions du meurtrier, sous peine d'exposer sa fille à des malheurs qu'elle n'osait pas même prévoir.

Il n'avait pas dit comment il se vengerait et il était très capable d'inventer des raffinements odieux. En ce genre, il avait fait ses preuves. Il ne se contenterait peut-être pas de tuer Thérèse. Il pouvait l'enlever, et madame de Lorris ne songeait pas sans frémir à ce qu'il ferait d'elle, si jamais elle tombait entre ses mains.

Mais le moment approchait où Jeanne de Lorris allait atteindre le but qu'elle poursuivait, depuis qu'elle était mère. Elle allait changer d'existence, effacer, par une vie nouvelle, un passé honteux. Elle allait quitter Paris et ne plus penser qu'à marier Thérèse à un honnête homme.

Tout était prêt ; elle avait pris ses mesures et ses précautions. Encore quelques mois, quelques semaines, peut-être, et ce rêve de bonheur allait se réaliser.

Et alors, elle n'aurait plus rien à redouter. Thérèse aurait un défenseur.

— J'attendrai, murmura-t-elle. Dieu me pardonnera de me taire, car je ne me tairai pas toujours. Et si celle que je n'ai pas pu sauver vivait encore, elle ne me demanderait pas de sacrifier, pour la protéger, la sûreté d'une enfant qu'elle a aimée.

Elle cherchait à se rassurer, et elle n'y réussissait qu'à demi ; mais bientôt ses idées prirent un autre cours.

Elle se souvint de Valentine, et elle s'étonna de n'avoir rien reçu d'elle, pas une visite, pas même une lettre, après un événement dont elle avait dû être informée la première.

Comment cette Rodin, si experte en intrigues, ne s'était-elle pas avisée de demander à son ancienne cliente ce qu'elle avait vu lorsqu'elle était restée seule dans la chambre obscure ? Et comment n'avait-elle pas songé à lui raconter ce qui s'était passé le lendemain matin, dans la chambre du crime, ce que ses domestiques pensaient de cette mort étrange, ce qu'en pensait le commissaire de police et quelles mesures il avait prises ?

Madame de Lorris ne pouvait que savoir gré à Valentine de ne pas l'avoir mêlée à une vilaine affaire, mais elle trouvait singulier et presque inquiétant ce silence absolu.

Il lui passa même par l'esprit que Valentine faisait peut-être cause commune avec les policiers qui avaient dû ouvrir une enquête sur sa locataire.

Valentine exerçait une profession qui l'obligeait à ménager ces gens-là et pour qu'ils la tolérassent, elle était tenue de les servir, dans de certaines occasions.

— Il faut à tout prix que je sache où elle en est, se disait Jeanne. Je ne veux pas aller chez elle et je ne tiens pas à la recevoir chez moi. Mais je puis lui écrire pour lui donner rendez-vous quelque part… sur un des boulevards extérieurs, par exemple… Je suis sûre de n'y rencontrer personne qui me connaisse… et comme je ne signerai pas ma lettre, je ne me compromettrai pas.

Elle avait assez réfléchi, et elle ne pouvait pas rester indéfiniment sur le banc où elle était assise. Elle quitta la place, et elle s'achemina vers la porte du square. Elle venait

de la franchir, et elle longeait extérieurement la grille, lorsqu'elle se trouva tout à coup nez à nez avec la Rodin, qui venait en sens inverse et qui lui dit de but en blanc :

— Je t'y prends. Tu as lu les journaux et tu as voulu la revoir. Mais puisque je te rencontre, tu m'accorderas bien un quart d'heure. Ce ne sera pas trop, car j'en ai long à te conter.

Ce début rassura tout d'abord madame de Lorris.

Évidemment, si Valentine avait su ou seulement soupçonné ce que Jeanne avait vu, elle n'aurait pas pris ce ton dégagé pour lui parler de l'affaire de la rue de Ponthieu.

— J'en ai long à te conter, reprit la Rodin, et aussi long à te demander ; car j'ai eu la discrétion de ne pas me présenter à ton hôtel, quoique j'en eusse bien envie. Mais puisque je te tiens, je ne te lâche plus. Nous allons causer à fond.

— Pas ici, dit vivement madame de Lorris.

— Pourquoi ? nous serions très bien sous ces arbres… Ah ! je comprends… tu crains qu'un de tes anciens amis ou une de mes clientes ne t'aperçoive en ma peu respectable compagnie, et tu n'as pas tort, car la Morgue est très courue en ce moment par la gomme et la bicherie. C'est le sport à la mode. Et je ne t'en veux pas d'éviter de t'afficher avec moi, puisque tu es décidée à te retirer, après fortune faite. Ça pourrait nuire à l'avenir bourgeois que tu rêves. Il faut pourtant que je te parle. Comment es-tu venue ici ? Pas dans ton coupé, je suppose ?

— J'ai pris un fiacre, et, au bout du pont Notre-Dame, je l'ai renvoyé pour suivre le quai à pied.

— Alors, j'ai été bien inspirée de garder mon *sapin*. Il m'attend au coin de la rue du Cloître. Je le vois d'ici. J'ai une proposition à te faire. Mais je voudrais d'abord savoir s'il n'y a rien de nouveau dans cette *boîte à Machabées,* dit Valentine qui ne se piquait pas de parler un langage académique. A-t-on reconnu le cadavre ?

— Non, je ne crois pas, balbutia madame de Lorris. Si on l'avait reconnu, il ne serait plus exposé et il est là… je l'ai vu.

— Ça suffit. Moi aussi, je l'ai vu et je ne tiens pas à le revoir. Si tu n'as pas peur de traverser Paris avec moi dans une voiture fermée, je vais te reconduire jusqu'à la place de l'Étoile. C'est à deux pas de ton hôtel. Tu descendras là et nous aurons tout le temps de causer en route. Je t'engage à profiter de l'occasion. Ça te compromettra moins que de me recevoir chez toi.

Jeanne de Lorris ne demandait pas mieux, mais elle pensait encore au sinistre donneur d'avis qui avait disparu si adroitement et qui se tenait peut-être caché quelque part.

Elle regardait de tous les côtés et elle n'apercevait ni le petit vieillard barbu, ni l'homme à la casquette de soie qui se trouvaient derrière elle au moment où une voix l'avait menacée.

— Eh bien ? demanda Valentine. Est-ce que tu songes à t'offrir une seconde tournée dans l'intérieur de ce monument ?

— Oh ! non. J'ai failli m'évanouir à la première.

— Alors, qu'attends-tu ?

— Rien. Marche devant. Je te suivrai.

— Et tu feras bien, car j'aperçois là-bas le museau rose et les cheveux ébouriffés de Martine Ferrette. Elle a de bons yeux, la coquine, et elle te reconnaîtrait à travers ta voilette. Je t'ai bien reconnue, moi… Filons au pas accéléré.

Ainsi fit la Rodin qui n'était jamais embarrassée dans les cas difficiles. Madame de Lorris régla ses mouvements sur ceux de cette habile personne ; et elles atteignirent sans incident le fiacre qui allait les abriter contre l'indiscrétion des passants.

Valentine y monta la dernière, après avoir donné ses ordres au cocher, et s'empressa de baisser les stores.

— Enfin ! s'écria-t-elle, nous voilà dans un confessionnal roulant, où personne ne peut nous entendre. Nous allons vider notre sac. À toi de commencer, chère amie. Narre-moi, par le menu, tout ce que tu as vu par les trous dont je t'ai enseigné l'usage.

Jeanne de Lorris tressaillit. Elle aurait dû s'attendre à cette invitation aux confidences, et cependant, faute de la prévoir, elle n'avait pas préparé son récit.

Mais elle n'hésita pas. Il fallait mentir ou livrer à la Rodin le terrible secret qu'elle avait juré de garder. Elle trouva un biais, qui consistait à ne dire qu'une partie de la vérité.

— J'ai vu fort peu de chose, répondit-elle. La femme était assise tout près de la cloison et elle me tournait le dos. Un instant après, elle s'est levée et elle est allée s'étendre sur le lit, sans me montrer sa figure. J'espérais qu'elle changerait de position, mais elle s'est endormie…

— C'était la première fois que ça lui arrivait… et ça ne lui a pas réussi. Tu n'as pas essayé de la réveiller ?

— Je n'ai pas osé. Et, comme je ne me souciais pas de rester toute la nuit en observation, je suis partie.

— À quelle heure donc ?

— Je n'en sais trop rien. J'ai attendu à peu près vingt minutes.

— Oh ! davantage. Justine m'a dit qu'elle ne t'avait pas vue sortir et elle n'est descendue au rez-de-chaussée qu'à minuit. Mais je comprends que tu n'aies pas regardé ta montre. Alors, tu es rentrée chez toi sans savoir à quoi t'en tenir sur cette femme ? tu as dû être bien étonnée en lisant les journaux, hier matin. Car je suppose que tu as deviné sans peine qu'il s'agissait d'elle et de moi, et je ne m'étonne pas que tu aies risqué l'excursion à la Morgue. Mais, maintenant, tu es fixée, puisque tu viens de l'examiner tout à ton aise… Est-ce l'Anglaise que tu cherchais ?

— Je… je ne crois pas.

— Comment ! tu ne crois pas ! Tu ne l'as donc pas regardée ?

— Si… mais j'étais tellement émue… Il y avait là des cadavres de noyés… C'est un spectacle épouvantable… J'ai passé très vite. Cependant, je suis à peu près sûre que ce n'est pas elle… Du reste, je ne tiens pas à acquérir une certitude… L'aventure de ma jeunesse où une Anglaise a joué un rôle est assez insignifiante. C'était pure curiosité de ma part… et j'en resterai là.

— J'ai donc eu raison de ne pas confier au commissaire qu'une de mes amies avait cru reconnaître au Cirque cette étrangère anonyme et qu'elle pourrait peut-être fournir des renseignements sur elle.

— Cent fois raison, car je ne sais rien… je m'étais trompée… et il me serait extrêmement désagréable d'être interrogée.

— Je le pense bien et tu me rendras cette justice que je me suis arrangée pour te mettre en dehors de l'affaire. Ce n'était pas trop facile, car ma femme de chambre t'avait reçue et elle aurait pu parler. Mais je lui ai fait la leçon et, d'ailleurs, c'est une brave fille et une fille intelligente. Il n'a pas été question de toi et il n'en sera pas question, je te le promets, quoique les gens de la police remuent ciel et terre pour savoir ce que c'était que ma locataire. J'ai été forcée de dire comment la location s'était faite, car ces messieurs ne badinent pas, et si j'avais tergiversé, il aurait pu m'en cuire… Si je te disais qu'ils ont cru d'abord à un assassinat ?

— Un assassinat ! répéta madame de Lorris, en se détournant pour cacher sa pâleur.

— Parfaitement, ma chère. Dame ! c'est leur état de flairer des crimes partout. Mais, puisque nous y sommes, voici le moment de te servir le récit des désagréments que m'a procurés cette morte subite. Et je ne suis pas au bout de mes peines. Ah ! si j'avais pu me douter que cette jeune femme *claquerait* chez moi, je te prie de croire qu'elle n'y aurait jamais mis les pieds. Pour trois malheureux billets de mille que j'ai empochés, j'ai failli être arrêtée. Mais on ne m'y reprendra plus à louer mes appartements à des messieurs qui gardent l'incognito.

— Enfin que s'est-il passé… après mon départ ? balbutia madame de Lorris, de plus en plus troublée.

— Pendant la nuit, rien… ou du moins, je n'ai rien su. La partie était superbe. On a joué jusqu'à cinq heures et je suis

allée me coucher tranquillement. À midi, je dormais encore, quand Justine est entrée tout effarée pour m'apprendre que la fille qui fait les chambres de mes locataires du pavillon venait de trouver une femme morte dans l'appartement du second. Tu penses si j'ai été saisie ! mais je n'ai pas perdu la tête. J'y ai couru ; j'ai vu que ce n'était que trop vrai ; j'ai défendu qu'on touchât au corps et j'ai envoyé chercher le commissaire. Il est arrivé dare-dare et c'est alors que j'ai passé un mauvais quart d'heure. Les interrogations pleuvaient comme grêle, et il n'a pas pris de gants pour me donner mon paquet… maison mal famée… Infraction au règlement qui régit les logements garnis… et patati, et patata !… heureusement, je suis bon cheval de trompette… le bruit ne m'effarouche pas… et puis, on a des amis… et quelques-uns des miens ont le bras long… ils me soutiendraient si on me tracassait par trop.

Ce flux de paroles incohérentes menaçait de ne pas s'arrêter et Jeanne de Lorris n'y trouvait pas son compte. Les tribulations subies par la Rodin ne l'intéressaient guère, et il lui tardait de connaître la suite de l'histoire, de savoir à quelle cause on attribuait la mort, ce qu'on disait du lit et ce qu'il adviendrait de cette affreuse machine à étouffer.

— Mais, demanda-t-elle, timidement, dans ce que tu me racontes, il ne me paraît pas qu'on ait accusé quelqu'un ?

— Attends un peu ; je n'ai pas fini. Cet excellent commissaire a, au contraire, accusé tout le monde, et j'ai vu le moment où moi, Justine, mon portier et mes domestiques, nous allions prendre le chemin du dépôt de la préfecture. Mais les médecins sont arrivés : ils ont examiné, tripoté, disserté… et finalement déclaré que la femme avait été tuée par une attaque d'apoplexie.

Madame de Lorris respira. Elle ne craignait plus d'être mise en cause.

— Et ils ne se sont pas trompés, reprit la Rodin, car elle avait la figure violette comme un de mes clients qui mourut chez moi, il y a une dizaine d'années… un vieux qui avait voulu faire le jeune homme… mais ce n'était pas sur un lit Louis XIII… Et à propos de ce meuble de style, je te dirai que je ne le garderai pas… C'est bête comme tout, mais je ne pourrais plus le revoir, sans penser à cette pauvre diablesse qui s'y est endormie pour ne plus se réveiller… J'enverrai le bibelot à l'Hôtel des Ventes.

La Rodin ne se doutait pas qu'en annonçant l'intention de se défaire du lit à baldaquin, elle ravivait cruellement les inquiétudes de madame de Lorris.

Comment fonctionnait le mécanisme meurtrier ? Était-il caché dans le bois de ce lit monumental ou dans la cloison derrière laquelle se tenait l'assassin ? Obéissait-il à une pression extérieure, ou bien se mettait-il en mouvement aussitôt que le poids de la personne qui se couchait pesait sur un ressort invisible ?

Jeanne de Lorris n'en savait rien, mais elle comprenait que le truc serait infailliblement découvert, quoi qu'il en fût. Si ce truc infernal était dans l'appartement, il apparaîtrait au moment où on déplacerait le lit ; s'il était dans le corps même du lit, l'acquéreur de cet abominable meuble n'aurait qu'à s'y étendre pour s'apercevoir qu'on l'avait fabriqué tout exprès pour étouffer les gens.

Pour peu qu'il eût le sommeil dur, son acquisition lui coûterait la vie, et, si le lit restait chez Valentine, il pouvait

en arriver autant au premier locataire qui occuperait la chambre.

Jeanne se trouvait donc tout à coup en face d'un cas de conscience des plus épineux.

Devait-elle, en se taisant, laisser s'accomplir des malheurs qu'elle pouvait empêcher en avertissant la Rodin ?

Dans la situation où la plaçait une fatale imprudence, le silence était presque un crime.

Mais comment parler sans raconter à la Rodin ce qu'elle avait vu ? Elle ne pouvait pas se fier à la discrétion d'une femme qui n'était pas aussi intéressée qu'elle à garder le secret. Elle ne pouvait même pas lui demander de se taire, sans lui dire pourquoi, sans lui révéler l'existence de cette enfant qu'elle élevait loin des impures.

Il aurait fallu faire une confession complète, et mettre le repos de sa fille à la merci des bavardages d'une créature tarée.

Ce sacrifice était au-dessus de ses forces.

Et elle n'avait pas le temps de délibérer, car elle espérait bien que ce tête-à-tête avec Valentine ne se renouvellerait pas, et le voyage s'avançait. Le fiacre avait suivi les quais et il entrait dans l'avenue des Champs-Élysées.

Jeanne essaya de tourner la difficulté.

— Je conçois qu'il te répugne de conserver ce lit, dit-elle ; mais je pensais qu'il ne t'appartenait pas. N'a-t-il pas été acheté par cet homme que l'étrangère attendait tous les soirs ?

— Oui, mais il a été convenu avec lui que je garderais le mobilier quand la location aurait pris fin, répliqua Valentine. Et d'ailleurs je ne crois pas qu'il s'avise de le réclamer.

— Mais… il reparaîtra…

— Jamais. Je t'en réponds. Vois-tu, ma chère, il y a du louche dans son cas. Un monsieur qui se met en frais pour recevoir une femme et qui ne se montre plus, ça n'est pas naturel. Et, entre nous, je ne m'étonne pas que le commissaire ait cru d'abord à un crime. Moi-même, dans le premier moment, j'ai été tentée d'y croire. C'est le rapport des médecins qui m'a fait changer d'opinion. Du reste, il ne m'est pas prouvé que la police a abandonné l'affaire. Mon portier a vu, hier, deux vilains bonshommes rôder autour de la maison. Je parierais que ce sont des agents de la sûreté et qu'ils guettent le monsieur en question. La preuve, c'est qu'on m'a demandé son signalement. Mais ils ne le pinceront pas, car il a dû lire les journaux… il sait que la dame qu'il faisait poser depuis trois semaines est partie subitement pour l'autre monde, et il se gardera bien de revenir chez moi.

C'était aussi l'avis de Jeanne, qui ne souhaitait pas du tout qu'on le prît, car elle en était arrivée, malgré elle et par la force des choses, pour ainsi dire, à désirer que ce meurtre restât impuni.

— Oui, murmura-t-elle, sa conduite est inexplicable, mais… ne m'as-tu pas raconté que tu n'as pas traité directement avec lui… il t'a envoyé, je crois, son intendant.

— Oh ! c'est une idée que j'ai eue, parce que l'individu qui s'est présenté n'avait pas la mine d'un gentleman, mais il y a des millionnaires, et même des seigneurs qui manquent complètement de chic.

— Comment est-il ? demanda Jeanne, de l'air le plus indifférent qu'elle put prendre.

— Comme tout le monde ; ni beau, ni laid ; ni grand, ni petit ; ni vieux, ni jeune. La seule chose que j'ai remarquée, c'est qu'il n'a pas un poil de barbe.

Madame de Lorris se disait : Ce n'est pas lui qui m'a parlé à la Morgue.

— Après tout, reprit-elle, peu t'importe ce qu'il est, pourvu qu'il ne te tourmente plus.

— Je l'espère bien s'écria la Rodin. J'ai assez d'ennuis comme ça, car Dieu sait quand je retrouverai des locataires. L'histoire a fait un tapage énorme et mon pavillon de droite est à l'index. Mes pratiques sont superstitieuses. Elles n'y donneront plus de rendez-vous… sans compter que je vais être obligée de suspendre les séances de la roulette. On a l'œil sur vous, m'a dit sévèrement le commissaire… et son œil me rappelle que j'ai oublié de t'en apprendre une bien bonne. Figure-toi qu'il a découvert les trous percés dans la cloison et qu'il m'a demandé à quoi ils servaient. J'ai avoué et j'ai reçu une de ces admonestations qui comptent dans la vie d'une femme… Ah ! si tu avais entendu le sermon, ce que tu aurais ri !… J'ai dû promettre à ce vertueux magistrat de tout boucher.

Jeanne de Lorris n'avait pas la moindre envie de rire. Ces détails la mettaient sur les épines et ce fut bien pis lorsque la Rodin ajouta :

— Mais j'y pense… comment diable as-tu fait pour voir la dame se coucher ? Nous avons trouvé une serviette attachée à la tenture avec des épingles, juste devant les deux trous. Elle seule a pu prendre cette précaution. Elle se sera

aperçue que le mur avait des yeux, et elle tenait à ne pas être espionnée… mais il est clair qu'elle a piqué la serviette avant de monter sur le lit.

— Elle s'est sans doute levée après mon départ, balbutia madame de Lorris qui savait bien que non et pour cause.

Elle se souvenait que l'assassin l'avait lâchée un instant et qu'il était entré dans la chambre à coucher, et elle se disait que c'était lui qui avait masqué les ouvertures pour se protéger contre les regards indiscrets des habitués de la maison.

— Eh bien ! si elle s'est levée, s'écria la Rodin, elle aurait dû s'en aller mourir ailleurs. Je n'en serais pas où j'en suis… Du reste, j'ai remis les choses en état, avant l'apparition du commissaire, de sorte qu'il ne m'a pas demandé de lui expliquer cette fermeture pudique. Mais, en vérité, ils ne sont pas forts les policiers. Quand je pense que celui-là n'a su découvrir ni le nom, ni le domicile d'une femme qu'on rencontrait tous les soirs au Cirque, depuis quinze jours. Elle ne logeait pourtant pas dans la rue, je suppose… et elle devait connaître quelqu'un à Paris. Il faut dire aussi que je ne les ai pas aidés.

— Ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'on n'ait trouvé sur elle aucun papier… pas une lettre, pas une carte de visite…

— On aurait trouvé mieux si j'avais voulu.

— Quoi donc ?

— Ah ! voilà !… je te le dirais bien, si j'étais sûre que tu n'en parleras à personne.

— Pour en parler, je serais obligée d'avouer que je t'ai vue…

— Et maintenant que tu te ranges, tu aimes autant qu'on ignore tes relations avec une vieille amie du bon temps. C'est juste. Ton intérêt me répond de ta discrétion. Je puis donc te confier que Justine, qui est une fine mouche, et qui a vu la morte avant qu'on ne m'appelât, a trouvé sur elle un petit objet qu'elle m'a apporté… un portrait encadré dans un médaillon.

— Et ce portrait… tu l'as gardé ?

— Ma foi ! oui. Je déteste les mouchards et je ne tenais pas du tout à leur être agréable. J'ai peut-être eu tort, car s'il leur prenait la fantaisie de pousser les recherches plus loin… je porte le médaillon sur moi, et j'espère qu'ils ne s'aviseront pas de me fouiller… mais c'est égal, il me gêne, et un de ces matins, pour m'en débarrasser, j'irai le jeter dans la Seine.

— Tu ne feras pas cela, dit vivement madame de Lorris. Songe donc qu'on découvrira peut-être plus tard la famille de cette pauvre femme… Ses parents seront heureux de rentrer en possession d'un objet qui lui appartenait, et ils te sauront gré de le leur remettre.

— Je me moque de ses parents et je n'ai que faire de leur reconnaissance. Le portrait doit être celui de sa fille ou de sa petite-fille, car elle était d'âge à être grand'mère. On ne me le réclamera pas, puisque personne ne sait que je le possède. Personne, excepté Justine… et Justine est discrète comme les muets du sérail. Je ne tiens pas à en tirer parti, et il pourrait me compromettre. C'est décidé ; il ira au fond de l'eau et il y restera jusqu'à ce qu'on le repêche… à moins que tu ne veuilles te charger de le mettre en lieu sûr, conclut en souriant la Rodin.

— Pourquoi pas ? dit Jeanne d'un ton dégagé. La police ne viendra pas le chercher chez moi, puisque tu as eu l'attention de ne pas parler de moi. Et je ne serais pas fâchée de garder un souvenir matériel de cette triste aventure. Si jamais j'étais tentée de commettre une nouvelle imprudence je n'aurais qu'à regarder cette relique…

— Et ça suffirait pour t'empêcher de faire des sottises. Alors, prends-la, chère amie, car pour jouer avec succès les honnêtes bourgeoises, la prudence est de rigueur. Ah ! j'ai oublié de te dire que le médaillon est entouré de diamants, ajouta Valentine en tirant l'objet d'une des poches de sa jupe.

Jeanne pâlit. Du premier coup d'œil, elle avait reconnu l'enfant que représentait ce portrait.

C'était une adorable tête de fillette, couronnée de cheveux blonds et illuminée par de grands yeux bleus.

L'enfant ne ressemblait pas du tout à Jeanne de Lorris qui était une brune accentuée, mais les mères ne se trompent jamais.

Ce portrait, c'était celui de Thérèse, à l'âge de quatre ans, de Thérèse qui en avait maintenant dix-neuf, et qui ne se serait probablement pas reconnue elle-même en le voyant, car elle avait beaucoup changé depuis sa première enfance.

Jeanne l'avait aperçu dans les mains de la pauvre femme au moment où elle allait monter sur le lit qui devait la tuer, et elle se demandait comment ce médaillon avait échappé aux recherches de l'assassin.

Elle se rappela alors que l'étrangère, après l'avoir baisé, l'avait caché dans son corsage. Sans doute le misérable, qui devait être pressé de fuir, n'avait pas songé à la fouiller.

— Avoue que Justine est honnête, dit la Rodin. Elle a cru d'abord que la morte n'était qu'évanouie… elle l'a dégrafée pour lui donner de l'air, et elle a trouvé ce bijou… rien ne l'empêchait de le garder, et il y avait de quoi la tenter, car les diamants sont superbes… de vrais diamants du Brésil… je m'y connais.

— C'est précisément parce qu'ils ont une grande valeur que je ne puis pas les accepter en cadeau, répliqua madame de Lorris, qui ne voulait pas laisser voir combien elle tenait à posséder le portrait. Tu as raison de t'en défaire, mais j'entends te les payer.

— Et moi, j'entends te les offrir, ma belle. Je n'y perdrai rien, car je ne pourrais ni les vendre, ni les envoyer au clou, sans me compromettre… et si ça ne suffit pas pour calmer tes scrupules, songe aux affaires que nous avons faites ensemble autrefois, et sois convaincue que je serai encore ton obligée. N'as-tu pas contribué à ma fortune ? Faut-il que je te cite les noms des millionnaires qui venaient à mes bals et à mes parties, rien que pour t'y rencontrer ?

— Non, non. C'est inutile. Je n'admets pas que tu me doives quoi que ce soit, mais je conserverai le médaillon, si tu me permets de te rendre les diamants. Je les démonterai moi-même.

— Comme ça, je veux bien. Après tout, cette stupide aventure m'a ruinée à moitié. Je puis bien me rattraper un peu, et puisque tu m'offres un moyen de rentrer sans risques dans une partie de mon argent, je me laisse faire. Empoche

le portrait avec ses accessoires que tu remettras un de ces jours à Justine. Elle passera chez toi quand tu voudras. Ça n'aura plus d'inconvénients. Tes gens ne la connaissent pas. Et je brocanterai les diamants avec le lit. Seulement, je le ferai démonter à la maison, ce maudit bric à brac. Si je l'envoyais à l'hôtel Drouot tel qu'il est, tous les boutiquiers de la rue Ponthieu se mettraient sur leurs portes pour le voir passer.

Madame de Lorris n'éleva pas d'objection. Ce n'était pas le moment. Il lui tardait d'être seule pour embrasser le portrait de sa fille, et d'ailleurs le fiacre débouchait sur la place de l'Étoile. Elle ne se souciait pas d'amener Valentine trop près de son hôtel. Il était donc temps de couper court au tête-à-tête.

La Rodin fut la première à dire au cocher de s'arrêter, au coin de l'avenue Marceau. Jeanne descendit. Elle emportait le médaillon et, en vérité, elle ne pouvait que savoir gré à cette ancienne amie de sa discrétion et de ses renseignements.

Elle lui serra la main avant de la quitter et elle voulut bien sourire quand la sceptique Valentine lui dit, en manière d'adieu :

— Tu sais, chère amie, que, si tu as besoin de moi, quand tu seras dame patronnesse, chanoinesse et tout ce qui s'ensuit, tu me trouveras toujours. J'aime ça, moi, la vertu, quoique je n'en use pas. Et depuis que j'exerce, j'ai obligé plus d'une femme honnête. Tu prends le sentier qui mène au Paradis, c'est parfait. Mais, en ce monde, il ne faut jurer de rien.

Elle parlait encore que madame de Lorris était déjà loin.

L'hôtel qu'habitait la pécheresse repentie et qu'elle avait acheté cinq ans auparavant sur ses économies de femme à la mode, se cachait au fond de la villa d'Eylau, une petite avenue qui s'embranche sur la grande et qui ressemble à une de ces cités fleuries qu'on trouve dans les faubourgs de Londres.

Jeanne y arriva, à pied, en quelques minutes et avant d'y entrer, elle n'oublia pas de se retourner plusieurs fois, pour s'assurer que personne ne l'avait suivie.

Aucune figure suspecte ne se montra et elle se hâta de se mettre à l'abri des rencontres fâcheuses en se réfugiant dans son *home*, comme disent les Anglais, – son chez soi.

Là, elle était entourée de gens dévoués qui la servaient depuis longtemps, car Jeanne de Lorris, en dépit de sa situation irrégulière, avait toujours tenu à ce que nos voisins d'outre-Manche appellent la *respectabilité*.

Ses fournisseurs la vénéraient et ses domestiques la prenaient au sérieux, ce qui n'arrive pas toujours aux demimondaines, même les plus lancées.

Depuis trois mois qu'elle était décidée à se retirer de la scène élégante où elle brillait au premier rang, elle avait commencé à restreindre son train, et il ne lui restait qu'un cocher, une cuisinière et une femme de chambre qu'elle ne comptait pas garder après sa retraite définitive. Ils le savaient, et ils ne se consolaient pas d'être forcés de la quitter.

Céleste surtout en séchait sur pied. Céleste, c'était la camériste intime, la confidente de tous les secrets, hors un seul qui n'était connu que de dame Gudule, la brave gouvernante de Thérèse. Céleste adorait sa maîtresse. Elle se serait jetée au feu pour elle et elle n'avait pas encore pu s'accoutumer à l'idée de la perdre, quoique madame de Lor-

ris lui eût promis de lui assurer une existence très sortable. Céleste regimbait contre le congé dont elle était menacée, et comme elle avait son franc parler, elle ne négligeait aucune occasion de dire ce qu'elle pensait des projets de conversion de madame de Lorris.

Elle n'y manqua pas, ce jour-là, en l'aidant à se déshabiller.

— Madame a bien tort de sortir à pied, commença-t-elle, car si elle se permettait de donner des conseils, elle les donnait toujours en parlant à la troisième personne. La marche fatigue madame… et ce sera bien pis quand madame habitera la campagne… sans compter que la jument se perd à rester des trois jours de suite à l'écurie. Jean ne peut plus la tenir quand il l'attelle.

— Fais-moi grâce de tes réflexions, interrompit sèchement madame de Lorris. Je n'ai plus besoin de toi et je veux être seule. Va-t'en et n'oublie pas que je n'y suis pour personne.

— Madame Ferrette est venue en allant au Bois… elle reviendra chercher madame pour l'emmener dîner.

— Tu lui diras que je ne suis pas rentrée. Laisse-moi.

Céleste obéit, bien à contre-cœur, et Jeanne de Lorris put enfin contempler sans témoins le portrait de sa fille.

C'était une miniature où on reconnaissait la main d'un habile artiste. Un amateur l'aurait payée cher, même sans la monture qui avait une grosse valeur intrinsèque et un cachet très particulier.

Les diamants, d'une très belle eau, n'étaient pas tous de la même grosseur. Un joaillier aurait deviné, en les exami-

nant, qu'ils avaient fait partie d'une parure qu'on avait démontée pour les sertir autour de ce cadre.

Le médaillon était en or massif et de forme carrée ; très lourd, très épais : une vraie boîte, qu'une femme ne pouvait pas porter comme on porte une broche ou un collier.

— C'est elle ! pensait madame de Lorris, c'est lady Cairness qui a fait monter ainsi le portrait de Thérèse… Elle se souvenait donc encore d'elle !… Et pourtant toutes les lettres que je lui ai adressées sont demeurées sans réponse.

» J'étais déchue, c'est vrai, et lady Cairness ne pouvait plus entretenir de relations avec une femme galante… Mais Thérèse était la fille de son frère. Thérèse était innocente de mes fautes… et ce frère, qui avait été mon premier amant, allait la reconnaître… lui donner son nom… lorsqu'il est mort, d'une mort mystérieuse.

» Sa sœur Alice savait cela quand elle a épousé lord Cairness, et elle avait juré de ne jamais abandonner cette enfant que Georges adorait… Georges Avor, le dernier de sa race. Qu'a-t-elle donc fait pour Thérèse depuis quinze ans ? Elle habitait un château, au fond de l'Écosse. Est-ce son mari qui lui défendait de me répondre ?… Peut-être… mais, il y a six mois, j'ai appris par hasard qu'elle était veuve… je voulais lui écrire encore, pour lui annoncer que j'allais changer d'existence et que ma fille, saintement élevée, ignorerait toujours comment j'avais vécu… je n'ai pas osé… et maintenant, Thérèse n'a plus que moi au monde… j'avais rêvé pour elle un rang, un nom illustre en Angleterre et elle portera le mien, elle s'appellera Thérèse Valdieu, jusqu'au jour où elle se mariera… si je parviens à la marier.

» Heureusement, ce nom, qui fut celui d'un brave soldat, je ne l'ai pas déshonoré, puisque dans le monde où je suis tombée, on ne connaît que Jeanne de Lorris.

» J'étais encore Jeanne Valdieu quand Georges m'a aimée, murmura-t-elle.

Et les larmes lui vinrent aux yeux.

À ce moment, elle entendit qu'on parlait dans le petit salon qui précédait le cabinet de toilette où elle était restée.

La voix flûtée de Céleste alternait avec une autre voix, très masculine, celle-là, et très bien timbrée ; une voix de commandement.

La fidèle camériste refusait d'introduire un monsieur qui insistait et la discussion s'animait.

Jeanne s'étonnait que ce visiteur indiscret eût réussi à arriver jusqu'à sa porte. Elle avait consigné tout le monde, même Desternay qui l'amusait assez, et d'ordinaire, ses ordres étaient mieux exécutés. Elle posa le précieux médaillon sur sa table de toilette et elle se leva pour écouter.

— Les consignes, je connais ça ; mais celle-ci n'est pas pour moi, reprit la voix qui, cette fois, fit tressaillir madame de Lorris. Tu dis que ta maîtresse ne m'attend pas. Parbleu ! je le sais bien. Elle n'en sera que plus contente de me revoir. Allons, petite, efface-toi, que je passe.

La porte s'ouvrit ; un homme entra, et Jeanne, stupéfaite, s'écria :

— Gontran !

— Gontran d'Arbois, lui-même, répondit gaiement le nouveau venu, Gontran d'Arbois, en chair et en os, quoiqu'il ait failli laisser les siens là-bas, le vrai, le seul Gontran.

Et s'adressant à Céleste, ébahie :

— Tu vois, soubrette de mon cœur, qu'on ne me met pas à la porte. Tourne-moi les talons et reviens… quand je te sonnerai.

L'intelligente camériste interrogea des yeux sa maîtresse et comprit la situation. Elle disparut d'autant plus volontiers qu'elle entrevoyait un vague espoir de conserver sa place, grâce à ce retour imprévu. Elle avait deviné que le cavalier qui s'annonçait ainsi ne se présentait pas pour encourager madame de Lorris à quitter la galanterie militante.

C'était un grand garçon, bien planté, bien tourné, maigre et vigoureux, brun comme un Arabe ; la physionomie ouverte, l'air gai et décidé. Un vrai type de soldat.

— Comment, c'est toi ! murmura madame de Lorris, plus émue qu'elle ne voulait le laisser voir.

— À la bonne heure ! s'écria Gontran. On se tutoie encore. J'ai cru un instant que tu allais me dire : Monsieur… ou mon lieutenant… car j'étais lieutenant, aux jours heureux où nous nous chérissions… on a fait son chemin, Dieu merci !… C'est rudement chic ici… et c'est beau de ne pas oublier les vieux amis quand on a un hôtel avenue d'Eylau.

— J'en ai oublié beaucoup, mais toi… jamais.

— Alors, Jeannette, laisse-moi t'embrasser. Oh ! sur les deux joues… en camarade… jusqu'à nouvel ordre.

Elle se laissa faire de bonne grâce et Gontran reprit, en s'asseyant sans façon sur le bord de la table de toilette :

— Tu sais, ma Jeanne ; je tombe ici comme un bœuf dans le magasin d'un faïencier, mais je ne veux pas te gêner. Il a dû passer beaucoup d'eau sous les ponts et beaucoup de messieurs autour du lac du bois de Boulogne, depuis le temps où tu venais me voir à Saint-Germain au quartier des hussards. C'est pourquoi…

— Enfin, qu'es-tu devenu ?… d'où viens-tu ?…

— De Gabès, en Tunisie, ma chère. Une fichue garnison, je le déclare. Et je suis devenu commandant. Ça t'étonne, hein ? Eh bien ! c'est pourtant vrai. J'ai fini par attraper la graine d'épinards et la croix, par-dessus le marché. Moi qui me moquais tant du gros major, tu te rappelles… il ne me manque plus que du ventre pour lui ressembler tout à fait… Mais le ventre, ça ne pousse pas en Afrique.

— Tu es mince comme autrefois et tu n'as pas vieilli.

— Merci ! j'aurai trente-cinq ans aux prunes et je les porte bien. Ah ! si tu veux parler du cœur… non, de ce côté-là, je ne suis pas changé.

— Tu es bien heureux, dit mélancoliquement Jeanne de Lorris.

— Est-ce que le tien aurait des peines ? demanda Gontran. Conte-les-moi, mignonne. Je te promets que je les calmerai. Tu sais que je suis de première force pour consoler les affligées. Et j'ai tout le temps de te guérir… Six mois de congé, Jeannette… nous allons nous en donner… J'ai un arriéré de sagesse à liquider… Jusqu'à mon départ, ce sera fête, sept jours par semaine… J'avais envie, en arrivant, de retenir

pour tout mon semestre un cabinet au Café Anglais… Le grand seize… Te rappelles-tu les bonnes parties que nous y avons faites ?… Nous en ferons de meilleures, car j'ai oublié de te dire que j'ai hérité cet hiver de mon oncle du Jura.

— Te voilà riche.

— Pas millionnaire, mais j'ai de quoi mener gaiement l'existence, et même de quoi payer tes dettes, si tu es dans l'embarras.

— Merci, Gontran. Je te reconnais bien là. Mais je n'ai besoin de personne. Je suis arrivée à la grande indépendance : cinquante mille francs de rente.

— Tous mes compliments, chère amie. Ça va me gêner un peu ce que tu m'apprends là, car je n'en possède pas autant, et je ne voudrais pas qu'on me prît pour ce que je ne suis pas. L'amour *à l'œil*, c'est bon pour les sous-lieutenants. Un officier supérieur doit payer sa stalle au théâtre. Mais tu me permettras bien de te défrayer pendant mon séjour à Paris.

— Tu seras toujours le même, dit Jeanne en souriant.

— Alors, c'est dit. Tu acceptes ?

— Impossible, mon ami. Je renonce à la vie joyeuse. Je vais me retirer en province.

— Quelle bonne blague !

— C'est très sérieux. Mes chevaux sont vendus et mon hôtel est en vente.

— Bon ! je devine. Tu rêves le mariage et tu te figures que tu vas trouver un gentilhomme rural qui fera ton bonheur. Es-tu bête ! Tu n'y tiendrais pas un an, à ce bonheur-là.

— J'en suis persuadée. Aussi, je ne songe pas à me marier.

— Et tu lâches tes amis pour rien… pour le plaisir de t'embourgeoiser… Allons donc ! avoue-moi plutôt que tu as du chagrin… un gros chagrin…

— À quoi bon ? Tu n'y pourrais rien, mon pauvre Gontran.

— Non, si tu t'es toquée d'un homme qui ne t'aime pas, je ne me charge pas de traiter ces maladies-là. Mais ça ne fait rien. Dis toujours… et quand je saurai de quoi il retourne, nous verrons.

Jeanne baissa la tête sans répondre. Elle était presque tentée de dire la vérité à ce brave garçon qui avait tant de droits à sa confiance. Depuis que sa première faute l'avait jetée dans le monde où les femmes sans préjugés font fortune en s'amusant, Gontran d'Arbois était le seul de ses amants qu'elle eût vraiment aimé. Ils s'étaient connus à une époque où ils étaient tous les deux jeunes et ardents au plaisir. Elle avait songé un instant à l'épouser et il n'aurait pas reculé, car il était fou d'elle. Mais il aurait fallu lui apprendre qu'elle avait une fille, lui demander de reconnaître l'enfant d'un autre homme. Elle n'avait pas osé et leur liaison avait fini, comme finissent les aventures de jeunesse. Gontran qui se ruinait pour elle était passé, par ordre supérieur, dans un régiment de chasseurs d'Afrique, sans avoir jamais su le grand secret de l'existence de Thérèse, et madame de Lorris, sa maîtresse adorée, l'avait remplacé par des amants sérieux.

Mais elle était heureuse de le revoir ; il lui rappelait le meilleur temps de sa vie et son cœur avait battu plus vite quand la longue moustache de Gontran avait effleuré ses lèvres.

Cependant, elle sentait bien qu'il était trop tard pour recommencer le passé et surtout pour lui avouer ce qu'elle lui avait caché autrefois, en pleine crise amoureuse.

— Ma parole d'honneur, Jeannette, on dirait que tu pleures, s'écria-t-il en se levant vivement. C'est donc bien grave ?

— Ne me demande rien, mon ami, murmura madame de Lorris. J'ai, pour me taire, des raisons…

— Que tu ne veux pas m'expliquer. N'en parlons plus, chère amie. Je serai avec toi ce qu'il te plaira que je sois et je ne te questionnerai plus… à une condition.

— Laquelle ?

— À condition que tu viendras dîner avec moi ce soir. J'arrive d'un pays où on ne mange que du couscoussou et où on ne boit que des vins fabriqués à Cette… Sans compter qu'en fait de femmes, je n'ai vu depuis un an que des négresses tatouées et des cantinières à trois chevrons. J'ai soif de Champagne-Clicquot et je ne prendrais aucun plaisir à en goûter sans toi…

» Hum ! Tu me fais l'effet de manquer d'enthousiasme. Voyons, ma petite Jeanne, sois bonne fille. Songe que je suis débarqué à Paris ce matin et que ma première visite a été pour toi… tu passes avant le ministre de la guerre… et j'ai eu assez de peine à découvrir ton nouveau domicile. Je t'avais laissée rue de Rome, au quatrième, sur le devant, et tu as déménagé trois fois avant de passer propriétaire. Tant

d'ardeur et de persévérance pour aboutir à dîner tout seul… Non, tu ne le voudrais pas… je serais capable de me griser pour me consoler.

— Je… Je ne suis pas libre, mon ami, balbutia madame de Lorris.

Elle se défiait des entraînements d'un dîner en tête-à-tête et, de plus, elle tenait à aller voir sa fille le plus tôt possible.

— Ah ! très bien, je comprends, dit Gontran, tu attends ton monsieur. C'est assez naturel… tu ne pouvais pas deviner que j'allais tomber chez toi aujourd'hui comme un obus.

— Je n'attends personne et je n'ai personne, mais…

— Est-ce ton seigneur et maître qui t'a donné ce médaillon ? interrompit le commandant qui venait d'apercevoir le bijou que Jeanne avait posé sur la table de toilette où il s'était assis. Diable ! il fait bien les choses : les brillants sont superbes.

Et il prit l'objet pour l'examiner de plus près.

— Tiens ! s'écria-t-il, c'est un portrait… le portrait d'un joli bébé, ma foi !… à qui est-elle cette charmante fillette ?… ni à lui, ni à toi, je suppose.

— Gontran !… je t'en prie… rends-moi ce médaillon, dit Jeanne sans songer à cacher son émotion.

La brusque entrée de son ancien amant lui avait fait oublier un instant que le portrait de Thérèse était là, à portée de la main de Gontran, et elle se repentait de l'y avoir laissé.

— Ne crains rien, dit-il gaiement, je n'ai pas le projet de l'emporter… Nous ne sommes pas en Tunisie, et je ne suis pas venu chez toi pour exécuter une razzia. Permets-moi seulement de le regarder. Elle est ravissante cette petite fille… elle est blonde comme les blés et pourtant elle a quelque chose de toi. Je voudrais être son père. Il est probable qu'elle perdrait au change, car le vrai doit être plus *calé* que moi. Il l'a encadrée de diamants. Et le cadre en or massif vaut au moins vingt-cinq louis. On dirait un reliquaire. Oh ! oh ! mais c'en est un… ça s'ouvre.

À force de retourner le médaillon entre ses doigts, il avait, sans le savoir, touché un ressort, caché dans la monture, et le couvercle s'était levé.

Jeanne, éperdue d'étonnement, s'avança pour voir.

— De plus en plus fort ! s'écria Gontran. Il y a un papier dedans. C'est une vraie boîte à surprises que cette machine-là. Dis donc, Jeannette, ce n'est pas un billet doux, je suppose, que ce papier jauni. Veux-tu que nous le lisions à nous deux ?

— Non… non… je le lirai seule, murmura madame de Lorris en tendant la main ; une main qui tremblait visiblement.

— Comme tu es émue ! dit le commandant. Il y a donc là des secrets bien terribles que tu te défies du plus dévoué de tes amis passés, présents et futurs ! Tu as tort, Jeanne. Je ne sais pas de quoi il s'agit, mais, quel que soit le cas, je suis sûr que je te donnerais un bon conseil.

» Écoute-moi, ma chère Jeanne. Tu sembles croire que je veux m'imposer et forcer ta confiance. Tu devrais mieux me connaître. Et je demande à m'expliquer.

» J'avais gardé de notre liaison un si doux souvenir que j'aurais été ravi de renouer avec toi. Tu ne le désires pas. C'est fort bien. Nous en resterons là. Mais je vois que tu traverses une crise douloureuse… ne nie pas… ton émotion t'a trahie. Eh bien ! je ne serais pas Gontran, le Gontran qui t'a aimée et qui t'aime encore, si je ne t'offrais pas de te soutenir dans tes épreuves. Tes ennemis, si tu en as, sont mes ennemis. Ne refuse pas mon appui et laisse-moi te défendre envers et contre tous. J'ai bonne tête et bon bras, tu le sais.

Cette protestation émue alla droit au cœur de Jeanne de Lorris. Où aurait-elle pu trouver un protecteur aussi dévoué, aussi brave que ce généreux soldat ? Et pourquoi lui aurait-elle caché maintenant qu'elle avait une fille ? Il n'était plus son amant, et il était plus que jamais son ami. Et elle se disait : nous ne serons pas trop de deux pour veiller sur Thérèse.

— Lis, répondit-elle dans un élan qu'elle ne chercha point à contenir, lis, je n'ai pas de secrets pour toi.

— Vrai ? bien vrai ? Eh bien ! je te jure que tu ne regretteras pas de m'avoir mis au courant de tes affaires intimes. Tu disposeras de moi comme il te plaira, et je te servirai vigoureusement.

» Pour commencer, puisque tu le permets, je vais voir ce que chante cet écrit mystérieux.

Gontran déplia le papier qu'il avait extrait du médaillon.

— Tiens ! s'écria-t-il après y avoir donné un premier coup d'œil ; c'est drôle… ça commence comme un testament.

— Un testament ! répéta madame de Lorris très surprise.

— Écoute plutôt ce préambule : « Ce qui suit est l'expression de ma dernière volonté. »

» Voilà bien, je pense, le style testamentaire. Seulement c'est la première fois que je vois un testament enfermé dans un médaillon comme une simple boucle de cheveux. Il faut croire que le testateur se défiait de son notaire.

— Continue, je t'en supplie.

— Ah ! le testateur est une testatrice… à preuve : « Moi, Alice Avor, veuve de lord Cairness. »

» Qu'est-ce que c'est que cette lady ?… Est-ce que tu la connais ?

— Je l'ai connue… autrefois… mais achève, au nom du ciel !

— J'achève : « Étant saine de corps et d'esprit, mais prévoyant que je serai surprise par la mort, et voulant, pour réparer, autant qu'il est en mon pouvoir de le faire, le malheur qui a frappé une innocente, réaliser les intentions manifestées à plusieurs reprises par mon frère regretté, Georges Avor, décédé à Douvres, le 13 juillet 1867, je donne et lègue la somme de cent mille livres sterling, déposée par moi chez messieurs Campbell, banquiers, à Londres. »

» Peste ! il vaut la peine d'être recueilli, ce legs. Cent mille livres sterling, ça veut dire en bon français deux millions et demi. Joli denier, ma foi ! Si cette excellente insulaire avait eu l'heureuse idée de te choisir pour héritière, je la bénirais jusqu'à la fin de mes jours.

— Le nom ! apprends-moi le nom de la légataire, tu me fais mourir d'impatience avec tes réflexions.

— Hélas ! ce nom, ce n'est pas le tien, chère amie. « Je donne et lègue… » tu sais quoi… « à Thérèse Valdieu, née à Paris, le 19 novembre 1862. » Une inconnue ! c'était bien la peine de me monter la tête. Je n'ai jamais entendu parler de cette Thérèse Valdieu… ni toi non plus.

— Il y a bien Thérèse Valdieu ?… tu en es sûr ?

— Parbleu ! je sais lire. Vois plutôt… Et je devine le mot de l'énigme. Lady Cairness avait cascadé avant d'épouser son lord, et de ses nobles cascades, il était résulté un enfant… qui n'est pas à plaindre… On a raison de prétendre que les bâtards ont toujours de la chance… Voyons la suite… Ah ! je calomniais la défunte… La voici, la suite : « … Fille de Jeanne Valdieu et de Georges Avor, mon frère, qui n'a pas eu le temps de la reconnaître avant de mourir… » La mère est française et s'appelle Jeanne comme toi. Ce Georges avait bon goût. Mais l'écrit ne s'arrête pas là… Écoute le reste : « Pour des motifs qu'il ne me convient pas de préciser, j'ai cessé, il y a quinze ans, de voir Thérèse Valdieu et sa mère… » Elles auront mal tourné probablement. « J'ignore où elles se trouvent en ce moment ; mais elles doivent habiter Paris, et la mère se fait appeler… »

» Pas possible ! s'écria tout à coup Gontran.

— Se fait appeler Jeanne de Lorris, n'est-ce pas ?

— Comment ! c'est de toi qu'il s'agit !… Quoi ! ce nom de Valdieu…

— Est le mien. Je ne te l'ai jamais dit parce que tu ne me l'as jamais demandé.

— Je n'osais pas de peur de te contrarier. Je savais que ton père était légionnaire, puisque tu avais été élevée à Saint-Denis, et alors tu comprends…

— Oui, tu craignais de m'humilier, en me rappelant que je déshonorais le nom d'un soldat et je t'ai toujours su gré de ta délicatesse.

— Bon ! mais… tu as donc une fille ?

— Une fille que j'adore et qui ne rougira pas de moi, car elle ne saura jamais comment j'ai vécu.

— Et tu me la cachais !… tu la voyais pourtant et nous ne nous quittions guère. Voilà donc pourquoi tu disparaissais de temps en temps… et moi qui te faisais des scènes de jalousie à propos de tes fugues !… Mais je l'aurais aimée, cette petite… et je suis encore très disposé à l'aimer… Où est-elle ?

Jeanne resta muette. L'émotion l'empêchait de parler.

— Ah çà ! mais la voilà deux fois millionnaire ta fille… et même deux fois et demie… car je suppose que sa tante d'Angleterre est morte… c'est elle, n'est-ce pas, qui t'a remis ce médaillon ?… Si elle ne t'a pas dit ce qu'il contenait, c'est qu'elle voulait te ménager une surprise agréable… et ce portrait c'est celui de Thérèse… Si l'enfant a tenu ce qu'elle promettait, elle doit être presque aussi jolie que toi. Quand me la montreras-tu ?

— Lis-moi le testament jusqu'au bout, murmura Jeanne.

— C'est juste. Je me suis arrêté au moment le plus intéressant, et je conçois que tu aies envie de connaître le reste… ne fût-ce que pour savoir s'il est valable…

« Je serai prochainement appelée en France pour une affaire qui m'y retiendra peut-être assez longtemps, et je profiterai de mon séjour à Paris pour y chercher la fille de mon frère. Mais comme, pendant ce voyage, je courrai des dangers qui mettront ma vie en péril, je déclare par ce présent écrit ma volonté expresse, et je prie les personnes qui trouveront sur moi ce médaillon de prendre les mesures nécessaires pour que cette volonté soit exécutée. Au cas où Thérèse Valdieu serait décédée avant moi, la somme que je lui lègue devra être répartie, par égale portion, entre les hôpitaux de Paris et les hôpitaux de Londres… »

» C'est tout, conclut Gontran. Il n'y a plus que la date : 20 janvier 1882… et la signature… Et maintenant, ma chère Jeanne, je reviens à ma question. Quand me présenteras-tu à mademoiselle Thérèse ? Le plus tôt sera le mieux, car j'aurai un plaisir infini à me trouver là quand tu lui annonceras la grande nouvelle.

— Je ne la lui annoncerai jamais, dit vivement madame de Lorris.

— Pourquoi donc ça ? aurais-tu par hasard l'intention de refuser cet héritage qui lui tombe des nues ? Je te préviens, mignonne, que tu n'en as pas le droit. La loi est très claire sur ce point.

— J'ai du moins le droit de me taire. Ma fille croit qu'elle porte le nom de son père… elle croit que j'étais mariée et que je suis veuve. Je ne lui dirai pas la vérité et elle la devinerait, si je lui apprenais qu'une pairesse d'Angleterre lui a légué une somme énorme.

— Bah ! tu la marieras un de ces jours, et le mari se chargera de lui révéler le secret de sa naissance, car il s'accommodera certainement des millions britanniques.

— La marier !… Un galant homme épouserait-il la fille de Jeanne de Lorris, que tout Paris connaît ?

— Parfaitement, s'il l'aime. Je l'épouserais, moi, si je l'aimais, et si je n'avais pas été ton amant… seulement, je tiendrais à l'épouser sans dot… c'est-à-dire, entendons-nous… je n'accepterais pas la fortune qui viendrait de toi, mais j'accepterais très bien celle que lui laisse la sœur de son père. Tu vois que je suis franc. Et c'est justement à cause de la différence que j'y fais qu'il ne faut pas repousser les libéralités d'une Anglaise honnête.

— Honnête, voilà le grand mot, dit amèrement madame de Lorris. J'aurai beau racheter mon passé je n'en aurai pas moins été une fille. La tâche est ineffaçable.

— Tu exagères, ma chère Jeanne, et tu sors de la question. Il ne s'agit point de discuter sur les effets du repentir. Tu n'es ni la Madeleine, ni Marion Delorme, qui prétendait que l'amour lui avait refait une virginité. Tu as perdu, en sortant de Saint-Denis, ce que Dumas fils appellerait ton capital. Ça devait arriver. Tu étais sans le sou et tu avais été élevée comme si tu avais dû vivre de tes rentes. Après ton premier amant, tu en as eu d'autres. La plupart des bourgeoises qui te jettent la pierre en auraient fait autant, si elles s'étaient trouvées, à dix-huit ans, dans la même situation que toi. Laisse-les dire et marie ta fille. Je t'y aiderai, si tu veux. Je connais, dans l'armée, des officiers qui ne demanderaient pas mieux que de l'épouser et qui valent bien les gommeux du boulevard.

— J'ai toujours rêvé pour elle un militaire… il saurait la défendre.

— Donc, nous sommes d'accord, et si tu me choisis comme négociateur, je te trouverai ce que tu cherches. Je me chargerai même, si tu le désires, de remplir les formalités nécessaires pour que le testament de lady Cairness soit exécuté… C'est-à-dire, j'en chargerai mon notaire… car j'ai un notaire maintenant, et je ne suis pas très fort sur le Code… Il est bien entendu, je suppose, que la succession est ouverte ?

— Oui. Alice Avor est morte.

— Eh bien ! tu n'as qu'à m'indiquer la date et le lieu du décès. On se procurera un extrait des actes de l'état civil, et…

— C'est impossible, murmura en frissonnant madame de Lorris.

Elle s'était trop pressée de répondre à Gontran, et elle se souvenait maintenant du serment prêté sur le cadavre d'Alice.

— Comment c'est impossible ? s'écria Gontran. Et pourquoi ? Puisque tu sais que cette Anglaise est morte, tu dois savoir où et quand. Rien ne t'empêche donc de me donner les renseignements dont j'ai besoin pour me procurer l'acte de décès qui fera ta fille millionnaire.

— Non… je ne peux pas… je ne peux pas, dit Jeanne en baissant la tête.

— Ma foi, chère amie, je n'y comprends plus rien. Et si c'est un secret que tu me caches, je ne chercherai pas à te l'arracher. Mais j'ai bien le droit de m'étonner de te retrouver mystérieuse, toi que j'ai connue jadis si ouverte et si

gaie… Car il y a un mystère… il y en a même plusieurs. Ainsi, je me suis déjà demandé comment tu pouvais ignorer que le testament de ta belle-sœur de la main gauche était caché dans ce médaillon. Évidemment, c'est elle qui te l'a donné avant de mourir. Elle a donc oublié de te dire ce qu'il contenait ?

— Ne m'interroge pas, je t'en supplie. Qu'il te suffise de savoir que Thérèse courrait les plus grands dangers, si je parlais.

— Des dangers ! c'est mon affaire. Ils m'attirent les dangers, surtout quand il s'agit d'en préserver une jeune fille. J'ai les instincts de Don Quichotte. Ma vocation est de protéger les faibles et de redresser les torts. Profite de l'occasion. Ta Thérèse est menacée. Prends-moi pour la défendre. Tu verras que je suis un chevalier dévoué… et solide.

— Crois-tu que j'en doute ? Ah ! Dieu m'est témoin que je m'estimerais trop heureuse de la mettre sous ta protection, mais je ne veux pas t'engager dans une lutte inégale… les armes qu'emploierait contre nous l'ennemi que tu aurais à combattre ne sont pas les tiennes… il ne nous attaquerait pas loyalement au grand jour… il ne se montrerait même pas.

— De plus en plus énigmatique. Tu rendrais des points au sphinx qui arrêtait les passants pour leur donner des rébus à deviner. Et ce n'est pas ma spécialité, les rébus… Mais tu as tort de n'avoir pas foi en mes talents. Je sais me servir d'un sabre et d'une épée, mais je sais aussi me débrouiller dans une intrigue. On est commandant de spahis, mais on a vécu à Paris, et on a pratiqué les gredins du grand monde. Nomme-le moi seulement, ce monsieur que tu redoutes, et je te réponds de t'en débarrasser sans faire d'esclandre. Est-ce

un maître chanteur qui se propose d'exploiter la situation vis-à-vis de ta fille ? Dis-moi où il perche et dans quelles eaux il nage. Je te jure qu'il lui en cuira.

— Je ne puis pas te le nommer. Je ne le connais pas.

— Ah ! c'est trop fort. Je commence à croire que tu te moques de moi, ma petite Jeanne !

— Tu ne vois donc pas dans quel état je suis !

— Mais si. Tu pâlis, tu rougis, tu balbuties, tu trembles… Il est clair comme le jour que la découverte de ce testament t'a bouleversée… je constate l'effet, et je n'aperçois pas la cause. Tu devrais être ravie, puisque ta fille hérite, et j'ai entendu condamner à mort des gens qui paraissaient beaucoup moins émus que tu ne l'es en ce moment.

— Alors, pourquoi insistes-tu pour me faire parler ?

— C'est fini. Je ne te demanderai plus rien. Laisse-moi seulement te dire que, si tu venais à changer de résolution, si tu regrettais plus tard d'avoir refusé mes services, tu me trouverais encore disposé à marcher… encore et toujours. Ainsi, ne te gêne pas. Je suis un vieil ami. Traite-moi comme tel.

Jeanne lui tendit la main, et se mit à le regarder, les yeux dans les yeux, mais elle ne répondit pas. Elle réfléchissait. Elle se demandait si elle ne pourrait pas accepter la coopération que ce brave Gontran lui offrait si généreusement, l'accepter sans manquer à l'engagement qu'elle avait pris de se taire.

Lui raconter ce qui s'était passé chez Valentine, elle ne pouvait pas s'y risquer, sous peine d'attirer sur Thérèse les vengeances de l'assassin. Mais ne pouvait-elle pas apprendre

à Gontran que le corps de lady Cairness était exposé à la Morgue et le prier de faire ce qu'elle n'avait pas osé faire elle-même ? Faute d'une déclaration de reconnaissance, le legs était perdu à tout jamais, puisqu'il serait impossible de prouver que la sœur de Georges Avor était morte. Et ce legs assurait à Thérèse une fortune dont elle n'aurait pas à rougir, puisqu'elle lui venait de sa famille paternelle. Sa mère avait-elle le droit de l'en priver ?

Cet argument que le commandant avait fait valoir avec tant de force, madame de Lorris en sentait la justesse, et, pour s'y rendre, il ne lui manquait que de découvrir un moyen d'assurer l'héritage à sa fille, sans compromettre la vie de l'héritière.

Elle le cherchait ce moyen et elle crut l'avoir trouvé. Elle crut qu'il suffirait de cacher une partie de la vérité, d'arranger à sa guise l'histoire de la fin tragique d'Alice Avor. Elle se persuada que ce mensonge pieux concilierait tout.

— Ce que craint l'assassin, se disait-elle, c'est d'être dénoncé, et je ne parlerai pas du crime que j'ai vu commettre. Que lui importe le reste ? Et d'ailleurs, ce misérable doit être un lâche. Il n'osera pas s'attaquer à Gontran. Il ne s'en prend qu'aux femmes.

— Eh bien ? demanda l'officier. Puis-je espérer que tu me permettras de servir sous tes ordres ?

— Pardonne-moi d'avoir hésité, dit Jeanne. J'étais si troublée que je n'envisageais pas la situation comme tu me l'as montrée… et comme elle est. Tu vas tout savoir.

— À la bonne heure ! tes réticences me donnaient envie de chanter : Non, non, vous n'êtes plus… Jeannette. Mainte-

nant, je suis bien sûr que c'est toi… la Jeannette du lieutenant d'Arbois, Vas-y de ton gros secret. Je suis tout oreilles.

— As-tu lu les journaux depuis deux jours ?

— Pas beaucoup. La politique m'ennuie, parce que je n'y entends rien.

— Si tu avais lu seulement les faits-divers, tu saurais qu'une femme est morte subitement dans un hôtel de la rue de Ponthieu.

— Chez Valentine. Tu appelles ça un hôtel, toi !… Je la connais, la maison en question, et il me semblait que toi-même, autrefois… Enfin, n'importe, je suis au courant de l'aventure… L'inconnue, qui s'est avisée de décéder sous le toit mal famé de la Rodin, a été portée à la Morgue. Après ?

Peu s'en fallut que madame de Lorris en restât là. Gontran venait de lui rappeler qu'elle parlait à un ancien viveur et qu'elle aurait beaucoup de peine à lui faire prendre le change sur certains détails de l'affaire. Mais il n'était plus temps de s'arrêter. Elle en avait déjà trop dit.

— Eh bien ! reprit-elle, ce matin, je passais par hasard devant la Morgue, j'ai eu la curiosité d'y entrer, et j'y ai reconnu la femme qui y est exposée. Cette femme, c'est Alice Avor.

— Pas possible ! une lady à la Morgue !… une lady logée chez une procureuse !

— Je ne voulais pas en croire mes yeux, mais je suis sûre que c'est elle.

— Ah ! celle-là est raide ! Et moi qui croyais à la vertu des Anglaises !

» En voilà une qui profite de son veuvage pour… mais, n'approfondissons pas… et revenons au sujet qui t'intéresse. Il ne sera pas difficile d'établir qu'elle est morte. On n'a qu'à sonner à la porte du greffe et à déclarer…

— Je n'ai pas osé. J'étais bouleversée… je n'ai pensé qu'à fuir un affreux spectacle. Et bien m'en a pris, car je n'étais pas rentrée chez moi depuis une heure, lorsqu'un commissionnaire a apporté un petit paquet à mon adresse et s'en est allé sans dire de quelle part il venait. Naturellement, j'ai ouvert ce paquet. J'y ai trouvé le portrait de Thérèse et une lettre… je l'ai lue, cette lettre, avec une émotion que tu comprendras quand je t'aurai dit ce que m'écrivait un inconnu… elle n'était pas signée.

— Montre-la-moi.

— Je l'ai brûlée.

— C'est fâcheux. L'écriture aurait pu nous aider à retrouver l'auteur.

— Il y avait à peu près ceci : « On vous renvoie le portrait de votre fille. Si vous voulez qu'elle vive, ne dites à personne que vous avez reconnu la morte. On veut que cette femme soit enterrée sans qu'on sache qu'elle a déshonoré son nom. Si vous parlez, Thérèse périra. »

— Et du testament, pas un mot ?

— Non. Si tu n'avais pas pressé, par hasard, le ressort caché dans la monture du portrait, j'aurais toujours ignoré que lady Cairness avait pensé à doter l'enfant de son frère.

— Et il est probable que ton correspondant anonyme n'est pas mieux informé que tu ne l'étais au moment où je suis entré. S'il avait su ce que renfermait le médaillon, il ne

te l'aurait pas envoyé, car il ne me paraît pas être animé à ton endroit de sentiments très tendres. Mais tu es bien bonne de t'effrayer de ses menaces. On ne tue pas les gens comme ça en plein Paris. Moque-toi de ce Croquemitaine. Reconnais carrément l'Anglaise et envoie le testament au président du tribunal de la Seine. Ça embêtera les Cairness et les Avor, s'il en reste. Tant pis pour eux, ma chère. Ce n'est pas ta faute si la défunte avait des mœurs légères. Tu hoches la tête ?… tu n'es pas convaincue ? Ah ! bon, je devine. Il te répugne de ternir la mémoire de la tante de Thérèse. Ce scrupule t'honore, mais l'intérêt de ta fille doit passer avant tout, que diable ! Et d'ailleurs, pour mettre ta conscience en repos, je puis me substituer à toi.

— Comment cela ? demanda madame de Lorris en feignant de ne pas comprendre.

— Eh ! parbleu ! c'est bien simple. Je vais courir à la Morgue. Je verrai la morte… elle a habité Paris autrefois, n'est-ce pas ?… Oui. Alors, je puis l'y avoir rencontrée dans le monde et la reconnaître sur la dalle des pauvres. Si on ne s'en rapporte pas à ma déclaration, on écrira à ses parents d'Angleterre, et il faudra bien qu'ils avouent. Une fois le décès constaté, rien ne t'empêchera de produire le testament. Tu pourras même, sans inconvénient aucun, raconter par quelle voie il est arrivé ici… Et tout ça peut se faire, chère amie, sans que ta fille s'en doute. Quand tu lui apprendras, la veille de ses noces, qu'elle est riche à millions, elle ne te demandera pas d'où les millions viennent. Est-ce dit ? me donnes-tu carte blanche ?

— Oui, dit Jeanne, subjuguée par l'éloquence entraînante de son ancien amant qu'elle n'était pas bien sûre de ne plus aimer.

— Alors, je file sur la Morgue. Je tiens à arriver avant la fermeture. Je serai de retour dans une heure ou deux, et je te rendrai compte de ma mission, en dînant avec toi… Oh ! ne crains rien… je connais un petit restaurant écarté où personne ne te verra entrer avec le commandant d'Arbois. Et si tu es contente de moi, un de ces jours, tu me présenteras à mademoiselle ta fille.

Qui ne dit mot consent et Jeanne se taisait. Mais elle sentait bien qu'elle jouait gros jeu en ouvrant la campagne contre l'assassin qui veillait dans l'ombre.

III

Très loin des Champs-Élysées, par-delà le Luxembourg et derrière l'Observatoire, s'étend un quartier bizarre.

Ce n'est pas encore la banlieue et ce n'est déjà plus Paris. Le Paris de la rive gauche, le Paris des étudiants, finit au bal Bullier. Quand on dépasse cette frontière du pays Latin, on entre dans un nouveau monde. C'est le calme de la province et la mélancolie du cloître, à quatre ou cinq kilomètres de la place de l'Opéra. Les édifices publics sont des hôpitaux ou des prisons. Il y a un cimetière et une maison de fous. Comme promenade, le parc de Montsouris qui ne ressemble pas du tout au bois de Boulogne ; comme rivière, la Bièvre, qui coule, noire et fangeuse, entre deux rangées de tanneries mal odorantes. Et en fait de curiosités, la fameuse Butte aux Cailles, le Mont Sacré des chiffonniers.

Les chemins ont des noms étranges et champêtres. Il y a la rue du Moulin-des-Prés, la rue du Pot-au-Lait, la rue du Champ-de-l'Alouette.

Le soir, aux tables des restaurants de nuit, les messieurs de la gomme que la passion des découvertes a entraînés dans ces régions lointaines, racontent leur voyage comme s'ils revenaient de l'Afrique centrale, et les demoiselles à chignon jaune les écoutent avec intérêt.

Il y a cependant là-bas des coins charmants, des oasis verdoyantes, au milieu de déserts de pierre ; il y a de larges routes plantées de vieux arbres.

Il y a le boulevard Saint-Jacques et surtout le boulevard d'Italie que les rêveurs et les sages préfèrent de beaucoup à son quasi homonyme le boulevard des Italiens.

Il n'est ni bruyant, ni tumultueux ; on n'y voit point parader des filles devant des cafés étincelants ; c'est à peine s'il est éclairé au gaz. Mais il a une physionomie à lui. Il n'est pas vulgaire. Il ne s'allonge pas platement comme les voies tirées au cordeau dont on a enlaidi le centre de la ville. Il a des accidents de terrain. Entre la rue de la Santé où il commence et la place d'Italie où il prend fin, il y a une côte et même une côte assez raide.

Et, à gauche en venant de la barrière d'Enfer, cette montée solitaire est bordée de jardins ombreux au fond desquels on entrevoit des maisons closes. De ces retraites silencieuses, il se dégage comme un parfum de mystère qui plaît aux amoureux et aux poètes. On voudrait vivre là avec une femme adorée et lui chanter des vers sous les feuillages.

Presque toutes semblent inhabitées. Il en est une pourtant qui montre, à travers une grille tout enrubannée de lierre, sa façade blanche et ses volets verts. On dirait de loin une bastide provençale. Les fenêtres sont ouvertes, les pelouses sont tondues.

Il y a des fleurs qu'on arrose et des allées qu'on ratisse.

C'était là que vivait, ignorée, la fille de madame de Lorris. Georges Avor, au temps de ses amours avec Jeanne Valdieu, avait acheté pour sa maîtresse cette villa, bâtie par un tanneur ambitieux qui venait de tomber en faillite. Thérèse y était née et y avait grandi, car après la mort imprévue de son père, sa mère l'y avait laissée sous la garde d'une vieille amie qui s'était dévouée corps et âme à l'enfant et qui l'avait éle-

vée beaucoup mieux que madame de Lorris ne l'aurait pu faire.

Cette surveillante, qui avait nom Gudule Brabant, savait tout : la littérature, l'histoire, le dessin, la musique et même la cuisine. Gudule était une institutrice doublée d'une ménagère. Institutrice par vocation, et en vertu de brevets réguliers ; ménagère par nécessité, car elle avait toujours été pauvre, jusqu'au jour où Jeanne Valdieu, son ancienne élève, était venue lui avouer sa première faute et lui demander de l'aider à sauver sa fille.

Georges Avor était mort en Angleterre et Jeanne restait sans appui et sans ressources, car elle ne possédait alors que cette maisonnette et ce jardinet qui ne lui auraient pas rapporté quinze cents francs par an, si elle les avait loués.

Gudule, déjà mûre, était seule au monde, n'ayant jamais trouvé à se marier, faute de dot et de beauté.

Jeanne, admirablement belle, avait juré d'être riche, afin de laisser une fortune à Thérèse. Ces deux déclassées s'étaient comprises.

Gudule qui végétait en donnant des leçons depuis son adolescence, ne savait rien de la vie. Elle admettait très bien que la fin justifie les moyens et elle ne désapprouvait pas le plan scabreux de l'ex-pensionnaire de Saint-Denis. Pourvu que l'enfant restât pure, peu lui importait que la mère se lançât dans une carrière aussi déshonorante que lucrative. Elle croyait naïvement que le jour où il plairait à madame de Lorris de redevenir Jeanne Valdieu, il lui suffirait de changer d'existence et de quartier pour effacer le passé, pour faire oublier ses caravanes à travers le monde de la galanterie vénale.

Le pacte avait été conclu et fidèlement observé de part et d'autre.

Jeanne voyait sa fille le soir, dans la semaine, et passait tous ses dimanches à la villa du boulevard d'Italie. Elle y venait toujours modestement vêtue, comme il convient à une employée de commerce, et elle y venait de préférence en omnibus.

Elle avait dit à Thérèse qu'elle était caissière dans une grande maison de modes, caissière et associée ; car il fallait bien se réserver un moyen d'expliquer l'origine de sa fortune, quand viendrait le moment d'en faire usage pour doter Thérèse. Et Thérèse ne doutait jamais de ce que lui disait sa mère. De son côté, Gudule soignait, enseignait et veillait, de sorte que la fille de madame de Lorris était plus heureuse, plus instruite et mieux gardée que bien des demoiselles de la bourgeoisie régulière.

Elle aimait beaucoup Gudule, qu'elle appelait sa tante, et, comme distraction unique, elle se contentait parfaitement de l'accompagner dans sa promenade quotidienne au Jardin des Plantes. Madame de Lorris ne sortait pas avec elle de peur d'être rencontrée et reconnue par des gens de son joyeux entourage. C'est tout au plus si, par les belles soirées d'été, elle osait se montrer dans le jardin de la villa.

Thérèse passait son temps à cultiver les roses, à dessiner, à jouer du piano, à faire de la gymnastique et à lire des livres choisis par sa gouvernante qui y regardait de près. Il n'y avait pas encore un an qu'elle permettait à sa nièce d'adoption les romans de Walter Scott. Elle lui interdisait ceux de Dickens, comme étant trop passionnés.

Et, en dépit de cette éducation presque claustrale, Thérèse, n'était point une de ces niaises Agnès qui baissent les yeux devant un homme et qui font semblant de croire que les nouveau-nés se trouvent sous les choux.

Thérèse était une grande et belle fille, au regard clair, au sourire franc. En véritable Anglaise qu'elle était par son père, elle aimait le mouvement, le grand air, les exercices du corps. Elle tenait de sa mère un esprit prompt et une imagination vive. Elle ignorait les mines pudibondes qu'on apprend aux jeunes personnes et les silences hypocrites qu'on leur impose. Elle disait tout ce qu'elle faisait et même tout ce qu'elle pensait. Elle n'avait point de secrets, et si elle en avait eu, elle n'aurait pas pu les garder, car son visage était un miroir qui reflétait toutes ses impressions.

Jeanne de Lorris savait par expérience que la compression est un mauvais système pour élever une fille, surtout quand on veut l'émanciper de bonne heure, et elle traitait la sienne en camarade. Elle avait souvent fort à faire pour esquiver les réponses aux questions délicates que Thérèse lui posait, mais elle y parvenait à force d'adresse et de tact. À dix-neuf ans passés, mademoiselle Valdieu n'avait sur l'amour que des notions vagues. Elle le considérait comme une préface obligée du mariage et l'idée de se marier ne lui déplaisait pas, mais elle n'était pas pressée d'en venir là. Les hommes l'intéressaient fort peu. Elle les trouvait laids.

Il faut ajouter que, dans ses excursions, elle ne rencontrait guère que de vieux professeurs qui lui semblaient ridicules et des étudiants dont les façons débraillées l'effarouchaient.

Depuis quelques mois cependant, elle avait un peu changé de caractère et d'allures. Il lui arrivait de se coucher

sur un banc de gazon, au fond du jardin, et d'y rester des heures entières à rêver. Parfois des rougeurs subites empourpraient ses joues ; ou bien, les larmes lui venaient aux yeux, sans qu'elle eût sujet de pleurer.

Gudule qui n'avait jamais eu de jeunesse, ne prenait pas garde à ces symptômes, mais leur signification n'échappait point à Jeanne de Lorris.

Et Jeanne de Lorris sentait bien qu'il était temps de mettre fin à la situation fausse qui la tenait éloignée de Thérèse.

Elle y tâchait et elle était à la veille d'y réussir, lorsque la catastrophe de la rue de Ponthieu l'avait jetée dans des complications qui la détournaient momentanément de ses projets de retraite.

Jeanne était venue le lendemain, dimanche, à la villa, et encore le surlendemain ; mais, depuis l'incident de la Morgue, elle n'avait plus osé y revenir, de peur d'être suivie par le scélérat qui l'avait menacée de se venger sur sa fille.

Gontran était aussi pour quelque chose dans cette interruption des visites à Thérèse. Gontran était rentré par la brèche dans ce poste d'amant aimé qu'il avait si vaillamment tenu jadis, et il s'occupait avec ardeur d'assurer l'exécution du testament. Jeanne attendait qu'il fût arrivé à un résultat, et en attendant, elle se laissait aller, non sans quelques remords, à goûter le charme du revenez-y.

Gudule s'étonnait de son absence ; Thérèse s'en affligeait, et, à la fin d'une semaine, qui leur avait paru longue, – le samedi soir, – elles étaient descendues au jardin, après leur dîner, pour voir, comme sœur Anne du conte de *Barbe-Bleue*, si elles ne verraient rien venir.

Gudule, avait fini par s'asseoir sur un siège rustique, au bas du perron de la maisonnette et tricotait des manchettes de laine. Thérèse allait et venait, en sautillant comme un oiseau, de la grille à sa gouvernante et de sa gouvernante à la grille.

— Tiens ! s'écria-t-elle tout à coup, une voiture qui s'arrête au coin de la rue Corvisart. En voilà un événement ! On en parlera demain dans tout le quartier. Si c'était maman qui nous arrive ?… Non, maman quitte l'omnibus à la station de la Glacière et elle monte la côte à pied. Ah ! on ouvre la portière… on descend… c'est une femme… elle a la tournure de maman, mais pas sa toilette.

— Laisse cette personne aller où elle voudra, répondit Gudule, et reviens près de moi, au lieu d'examiner les passants à travers cette grille.

— Les passants ! répéta Thérèse en riant. Tu sais bien qu'il ne passe jamais personne sur notre boulevard. Et en restant là, je verrai maman cinq minutes plus tôt.

— Il n'est pas certain que ta mère vienne ce soir.

— Si elle ne vient pas, j'irai la chercher, rue de la Paix. Son patron ne me mettra pas à la porte, je suppose, quand je lui aurai dit que je suis mademoiselle Valdieu.

— J'espère bien que tu ne feras pas cette démarche extravagante.

— Tant pis ! pourquoi maman me laisse-t-elle cinq jours sans la voir ?

— Elle aura été retenue à son magasin, et ce n'est pas une raison pour lui faire de la peine. Tu sais fort bien qu'elle

m'a défendu de t'amener dans une maison où entrent des gens de toute sorte.

— De beaux messieurs et les femmes les plus élégantes de Paris. Ça m'amuserait énormément !

» Ah ! la dame qui est descendue parle à son cocher. Elle le renvoie. Il s'en va ; elle se retourne, et elle a l'air de se diriger de ce côté-ci. C'est étonnant comme de loin elle ressemble à… Mais c'est elle !… c'est maman. Je ne l'avais pas reconnue tout d'abord, parce qu'elle a un chapeau que je ne lui ai jamais vu et une ombrelle couleur feu, au lieu du vilain en-tout-cas qu'elle prend toujours pour venir ici.

Gudule, qui attendait Jeanne avec impatience, quitta son siège et son tricot pour aller s'assurer que Thérèse ne se trompait pas ; mais lorsque la bonne gouvernante arriva à la grille, l'indocile enfant était déjà loin. Elle s'était lancée sur le boulevard d'Italie, et elle courait à toutes jambes au-devant de madame de Lorris, qu'elle rencontra au milieu de la montée.

Gudule n'essaya pas de la suivre et resta plantée sur le seuil, en gémissant de l'incartade de son élève. Dans cette attitude, elle avait un peu l'air d'une poule qui a couvé des œufs de cane et qui voit ses petits canards se jeter à l'eau.

Thérèse ne prenait nul souci de ses gestes et de ses appels désespérés. Elle avait sauté au cou de sa mère et elle la mangeait de baisers.

— Enfin, te voilà ! disait-elle entre deux accolades. Méchante, va ! oui, méchante ! Toute une semaine sans venir. Oh ! je t'en veux. Tiens ! tout à l'heure, quand je t'ai aperçue, j'ai eu bien envie de me cacher, pour te punir de m'avoir oubliée… Gudule aurait cru que je m'étais sauvée et nous au-

rions ri, après… mais j'avais encore plus envie de t'embrasser… je n'ai pas pu y tenir.

— Tu as eu tort de sortir du jardin, répondit doucement madame de Lorris. Une jeune fille de ton âge ne doit pas galoper par les chemins comme une écolière.

— C'est ta faute, aussi. Il ne fallait pas m'abandonner pendant quatre jours. Tu as joliment bien fait de ne pas tarder davantage. Un jour de plus, et je m'échappais pour aller te trouver.

— Tais-toi, folle… et essuie ton front… tu es en nage d'avoir couru… et dans quelle tenue !… le cou nu, les cheveux au vent… tu ne seras donc jamais convenable.

— Bah ! il n'y a pas un chat dehors. Et puis, maintenant que je te tiens, je vais être sage. Si tu savais comme je m'ennuie, quand tu n'es pas là. Viens ! appuie-toi sur mon bras pour grimper la côte. Tu restes avec nous jusqu'à lundi matin, pas ?

— Malheureusement, non ; je suis obligée de rentrer ce soir, au magasin. C'est la fin du mois et j'ai un surcroît de travail. Je crains même de ne pas pouvoir disposer de mon dimanche.

— Emmène-moi, alors. Je t'aiderai. Maintenant je suis de première force sur les additions.

— Non, chère petite. Tu n'es pas de la maison et mon patron pourrait se fâcher. Mais console-toi. Je vais très prochainement renoncer à un emploi dont je n'ai plus besoin pour vivre.

— Oh ! quel bonheur ! tu viendras demeurer avec moi… nous ne nous quitterons plus.

— Non, jusqu'au jour où tu te marieras.

— Jamais, alors. Mais j'aurais deviné à ta toilette qu'il y avait du changement dans ta position. Toi qui étais toujours en noir, tu as une robe bleu-gendarme, avec un corsage à basques, un chapeau de paille à trois nœuds papillons, et une amour d'ombrelle avec des volants de dentelle ; des gants de Suède qui te montent au-dessus du coude, et des souliers de chevreau, brodés de fleurettes de la couleur de ta robe. Tu es cent fois plus jolie comme ça.

Jeanne de Lorris rougit. Elle se sentait prise en faute. Elle avait dîné avec Gontran et elle tenait à lui plaire. Elle était femme après tout, et elle avait bien pu oublier un instant ce rôle de mère pauvre qu'elle jouait depuis quinze ans avec tant de persévérance.

D'ailleurs, il allait prendre fin et elle venait précisément préparer Thérèse à sa nouvelle fortune. Elle n'attendait, pour la lui annoncer, que le résultat des démarches entamées par le commandant. Mais le succès n'était pas certain, et les remarques de la fillette l'embarrassaient parce qu'elles arrivaient trop tôt.

— Je ne te savais pas si ferrée sur les modes, dit-elle en affectant de sourire. Où as-tu appris à parler si savamment chiffons ?

— Dans le journal des demoiselles. Mais n'aie pas peur, je n'ai pas le moindre penchant à la coquetterie, et je me contenterais volontiers de porter des robes de toile en été, et des robes de laine en hiver, jusqu'à la fin de mes jours.

— Je ne t'imposerai pas tant de simplicité. Comment va Gudule ? il ne s'est rien passé d'extraordinaire depuis lundi dernier ?

— Rien du tout. Gudule se porte à merveille… les ours du jardin des Plantes aussi… Je les vois tous les jours, et ils suffisent à mon bonheur. Mais, dis donc, maman, c'est à ton patron, cette belle voiture qui t'a amenée ?

— Non… je… où as-tu pris que j'étais venue dans une belle voiture ?

— Dans une voiture de maître. Je l'ai bien vu. Le cocher est en livrée. Tu lui as parlé, mais tu ne l'as pas payé en le renvoyant.

— Ce cocher est au service d'un monsieur de mes amis… que je te présenterai bientôt.

Le coupé était loué au mois par Gontran et Jeanne n'avait pas craint de s'en servir pour venir au boulevard d'Italie. Elle ne prévoyait pas que Thérèse guetterait son arrivée.

— Vraiment ? tu l'amèneras ici ? Ce sera la première fois qu'un homme entrera chez nous. Ah ! si… il y a le jardinier, mais celui-là ne compte pas. Et Gudule trouve qu'il est de trop. Aussi, elle va faire une moue quand tu lui annonceras la visite de ton ami !

Tout en causant ainsi, bras dessus, bras dessous, la mère et la fille étaient arrivées à la porte de la villa où Gudule les attendait.

— J'ai à te parler, lui dit de but en blanc madame de Lorris. Thérèse, mon enfant, fais-moi le plaisir d'aller arroser tes fleurs.

— Tu me renvoies !

— Pour cinq minutes, pas davantage. Tu reviendras, dès que j'aurai fini avec Gudule. Et ce ne sera pas long.

Thérèse se décida, bien à regret, à s'en aller au fond du jardin où étaient ses rosiers, – toute une plate-bande qu'elle aimait à cultiver de ses mains, – et Jeanne entraîna sa vieille amie sous une tonnelle qui se trouvait là juste à point pour leur permettre d'échanger des confidences, sans perdre de vue la jeune fille.

— Je t'apporte une grosse nouvelle, commença madame de Lorris.

— Il y a aussi du nouveau ici, grommela Gudule.

— La sœur de Georges Avor est morte. Elle laisse par testament plus de deux millions à Thérèse. Mais ce legs sera peut-être attaqué par les héritiers naturels. Je saurai, ce soir, à quoi m'en tenir sur ce point. Si, comme je l'espère, les droits de Thérèse sont reconnus, que me conseilles-tu de faire ?

— Je te conseille de la marier promptement, dit la vieille institutrice, qui n'avait pas sourcillé en apprenant que son élève devenait millionnaire.

— C'est bien mon intention. Mais dois-je lui dire qu'elle est légataire de cette tante dont je ne lui ai jamais parlé ? Si je le lui dis, elle me demandera des explications et je serai peut-être amenée malgré moi à lui avouer tout ce que je lui ai caché jusqu'à présent.

— Il faudra bien que tu en viennes là, tôt ou tard. Attends encore, si tu préfères attendre. Mais je te préviens que la situation ne peut plus durer telle qu'elle est. Je voulais te

déclarer cela, lundi, quand tu es venue, mais tu étais si agitée, et tu es restée si peu de temps.

— Oui, j'avais des raisons de croire que lady Cairness était morte ; mais je n'en étais pas sûre, et cette incertitude me préoccupait.

— Ma chère, ta fille est maintenant une femme, et elle a le malheur d'être beaucoup trop jolie. On se retourne quand elle passe. C'est au point que je redoute de sortir avec elle. Et je ne me charge plus de la garder.

— Pourquoi ? Qu'y a-t-il donc ? demanda vivement madame de Lorris.

— Il y a qu'on a vu un homme rôder autour de la maison.

— Qui l'a vu ?

— François, notre jardinier, et moi… de ma fenêtre. C'était précisément le lendemain de ta dernière visite. Ça n'a pas recommencé, c'est vrai, mais je crains que Thérèse ne s'amourache de quelque godelureau. Je n'entends rien aux sentiments qui tournent la cervelle aux filles, mais je remarque fort bien qu'elle n'est plus la même. Elle ne fait que rêvasser du matin au soir… et probablement, du soir au matin.

— Et tu ne m'as pas avertie !

— Oh ! c'est seulement depuis trois ou quatre jours et je comptais bien t'en parler, car ce n'est pas mon affaire de la questionner. D'ailleurs, elle ne me répondrait pas. Elle est plus rusée que tu ne crois, et elle ne m'ouvrira pas son cœur, tandis qu'à toi…

— Je vais l'interroger, dit madame de Lorris, très émue de ces confidences.

Et, laissant là Gudule, elle alla rejoindre sa fille qu'elle trouva occupée à arranger un bouquet.

— À la bonne heure, s'écria Thérèse, tu ne m'as pas fait languir. Ah ! c'est que j'ai un tas de choses à te conter et à te demander.

» Prends d'abord cette rose… la plus belle de ma collection ; maître François qui est très fort en botanique, prétend qu'elle a nom : l'archiduc Charles. C'est une fleur titrée… et à propos de titres, dis donc, maman… qu'est-ce que c'est qu'un vicomte ?

— Un vicomte ? répéta madame de Lorris, qui ne s'attendait guère à une pareille question.

— Oui, dit Thérèse. Je sais que c'est un titre de noblesse ; mais je voudrais savoir si c'est plus que duc ou marquis.

— C'est moins. Pourquoi me demandes-tu cela ?

— Parce que j'en connais un.

— Tu connais un vicomte ! Où l'as-tu rencontré, je te prie ?

— Au Jardin des Plantes, dans le labyrinthe.

— Es-tu folle ou te moques-tu de moi ?

— Mais non, maman. Je te jure que c'est vrai… ça t'étonne donc bien qu'un noble se promène au Jardin des Plantes ?

— Ce qui m'étonne, c'est que tu aies deviné la qualité d'un monsieur qui passait. Elle n'était pas écrite sur son chapeau, je suppose, et les vicomtes ne s'habillent pas autrement que les autres.

— Celui-ci s'habille mieux. Mais j'en serais encore à chercher ce qu'il est, s'il ne me l'avait pas dit.

— Il t'a parlé ?

— Mon Dieu, oui. Et je lui ai répondu. Est-ce que j'ai mal fait ?

— Assurément. Une jeune fille bien élevée ne doit pas adresser la parole à un homme qu'elle ne connaît pas et qui se permet de l'aborder dans un lieu public.

— Si je te disais comment c'est arrivé, tu trouverais ça tout naturel.

— J'en doute fort, et je te prie de…

— Tu veux que je te raconte l'histoire ? Je ne demande pas mieux. Promets-moi seulement que tu ne gronderas pas Gudule.

— C'est donc sa faute ? dit vivement madame de Lorris.

— Non, car elle ne pouvait pas prévoir ce qui s'est passé pendant qu'elle tricotait sur le banc qui est au pied du cèdre. Elle a la rage de se livrer à cet exercice, et moi, le tricot ne m'amuse pas.

— Alors tu t'es éloignée d'elle… je te l'avais défendu.

— Oh ! je lui ai demandé la permission de monter jusqu'au belvédère.

— Elle aurait dû te la refuser.

— J'y serais montée tout de même. Ainsi, tu aurais tort de lui adresser des reproches, et je compte que tu ne lui en feras pas.

— Non… si tu me dis tout.

— Est-ce que je t'ai jamais caché quelque chose ?… À Gudule, c'est différent. Je ne lui dis que ce que je veux qu'elle sache. Et je me suis bien gardée de lui narrer mon aventure. Elle m'aurait sermonnée pendant quarante-huit heures. Mais il me tardait de te voir pour te confier ce gros secret.

— Parle donc, car, en vérité, tu m'effraies.

— Il n'y a pas de quoi. Voilà, petite mère. J'ai un amoureux.

La foudre tombant aux pieds de Jeanne de Lorris ne l'aurait pas terrifiée plus que ne le fit cette déclaration.

Thérèse disait cela tranquillement ; elle n'avait pas l'air de se douter de la portée de cet aveu. Et sa mère, qui en sentait la gravité, pâlissait à vue d'œil.

— Quelle est cette plaisanterie ? balbutia-t-elle. Tu devrais réfléchir avant de te servir d'un mot dont tu ne comprends pas le sens.

— Mais si… mais si… je comprends très bien. Un amoureux, c'est un jeune homme qui vous fait la cour et qui vous plaît. Le mien remplit toutes les conditions du programme. Il m'a dit des douceurs et je le trouve charmant.

Jeanne respira. Le mal n'était peut-être pas si grand qu'elle l'avait cru.

— Explique-toi, je te prie, reprit-elle sévèrement.

— Je me serais déjà expliquée si tu ne m'interrompais pas à chaque instant ; mais je reviens à mon récit. J'en suis restée au moment où j'ai lâché Gudule. Elle ne voulait pas grimper là-haut. Les ascensions l'essoufflent, et moi j'aime à me dégourdir les jambes. Je me suis donc lancée dans les petits chemins qui tournent entre deux charmilles, et j'étais presque arrivée au sommet de la butte, lorsque je me suis aperçue qu'un très vilain individu me suivait. Quand je m'arrêtais, il s'arrêtait, et j'avais beau courir, il était toujours sur mes talons. Il marmottait des phrases que je n'écoutais pas.

— Comment était-il ?

— Je l'ai à peine regardé. Il m'a semblé pourtant qu'il était vêtu comme un monsieur, et j'ai remarqué qu'il n'avait pas de barbe… ni favoris, ni moustaches.

Ce signalement fit tressaillir madame de Lorris.

— Quel jour était-ce ? demanda-t-elle vivement.

— Mercredi ; tu es venue lundi soir. C'était le surlendemain, vers quatre heures.

— Deux heures après la menace que j'ai entendue à la Morgue, pensait Jeanne.

— Il ne me faisait pas peur, continua Thérèse, mais il m'ennuyait. Il m'a quittée au dernier tournant et je n'ai plus songé à lui. Je me suis assise sous le belvédère. Il y avait là des gens qui examinaient le panorama de Paris avec une lu-

nette, des bonnes, des bébés et je n'aurais pas trouvé de place sur le banc circulaire, si un grand garçon qui avait l'air de contempler les nuages ne s'était levé très poliment pour me céder la sienne.

— Et il a osé te parler ?

— Non, pas là. Il s'est même éloigné de moi, discrètement, mais je voyais très bien qu'il m'observait du coin de l'œil… et je ne me suis pas privée de le regarder, car il en valait la peine. Il a des moustaches, lui, de longues moustaches blondes, fines comme de la soie, des yeux bleus qui n'en finissent pas, un nez aquilin, la peau blanche comme une femme et des dents superbes.

— Tu l'as regardé, en effet, à ce qu'il me paraît… et beaucoup plus qu'il ne convenait.

— Peut-être bien. Mais c'était plus fort que moi. Il a une figure sympathique. Du reste, je ne suis pas restée longtemps. Je ne voulais pas m'attirer une semonce de Gudule et j'ai repris le chemin du Cèdre, sans me retourner, je te le jure. Je n'avais rien fait pour l'attirer.

— Et cependant, il t'a suivie.

— Heureusement, car à mi-chemin de la descente, le vilain homme, qui se tenait là tapi contre la haie, s'est montré tout à coup, m'a prise par la taille, et m'a embrassée de force. J'ai jeté un cri… Oh ! mais un cri !… Je ne sais pas comment Gudule ne l'a pas entendu. Et je crois bien que j'allais m'évanouir, quand mon sauveur est arrivé. Il a détaché à l'homme un coup de poing qui l'a fait reculer de trois pas et qui l'a mis en fuite.

— Alors… tu t'es trouvée seule avec celui que tu appelles ton sauveur, demanda Jeanne de plus en plus inquiète.

— Absolument seule, et c'est à ce moment-là qu'il s'est déclaré.

— Que t'a-t-il dit ?

— Qu'il était prêt à m'escorter jusque chez moi pour me protéger contre ce malotru qui n'était peut-être pas loin. Il a une voix douce, une voix musicale, une voix d'or.

— Mais tu n'as pas accepté sa proposition, j'espère.

— Non, quoique j'en fusse très tentée. Mais j'ai pensé que Gudule lui montrerait les dents… et Dieu sait si elle les a longues ! Je me suis bornée à le remercier… le mieux que j'ai pu, c'est-à-dire fort mal, car j'étais trop troublée pour tourner de beaux compliments. Tu crois peut-être qu'il a insisté ? Pas du tout. Il a ajouté très respectueusement deux ou trois phrases que j'ai retenues mot à mot. Il m'a dit : Mademoiselle, je vous prie de ne pas m'en vouloir si je suis intervenu au moment où ce drôle s'est jeté sur vous. Je n'avais d'autre intention que celle de vous défendre et je m'estimerais très heureux si vous ne gardiez pas de moi un mauvais souvenir. Permettez-moi donc de vous dire mon nom. Je crains bien que vous ne le reteniez pas, mais il m'est doux de vous l'apprendre. Je m'appelle le vicomte d'Elven. André d'Elven. Ah !… il n'y a pas de danger que je l'oublie.

Jeanne de Lorris connaissait beaucoup de messieurs titrés, et parmi ceux-là quelques vicomtes, mais elle n'avait jamais entendu parler du vicomte d'Elven. Elle était délivrée déjà d'une inquiétude, car elle craignait que l'amoureux ne fût quelque viveur de son entourage d'autrefois. Mais il lui

tardait de savoir si l'aventure en était restée à ce début innocent.

— N'est-ce pas que ses noms sont jolis, reprit Thérèse ; André d'Elven, c'est gracieux, c'est harmonieux.

— C'est Breton, à ce que je crois, dit Jeanne, qui se rappelait avoir visité la tour d'Elven, une des curiosités archéologiques du Morbihan.

Elle y était allée avec Gontran d'Arbois qui tenait alors garnison à Pontivy.

— Bon ! mais c'est très poétique la Bretagne, s'écria la jeune fille, et je ne serais pas étonnée que M. d'Elven fût poète.

— Un vicomte ! c'est invraisemblable. Mais comment a fini ta belle équipée ? Ce monsieur si galant s'est éloigné, j'imagine ?

— Pas tout à fait. Il m'a saluée, et comme je lui avais dit que ma tante m'attendait… Je voulais qu'il prît Gudule pour ma tante… il m'a suivie à distance respectueuse jusqu'au rond-point où est le cèdre. Gudule avait fini de tricoter ; elle s'est levée pour venir à ma rencontre et mon amoureux a disparu.

— Est-ce tout ? demanda Jeanne, en affectant de sourire, quoiqu'elle ne fût pas encore complètement rassurée.

— Oh ! que non. Tu sais que nous allons tous les jours au Jardin des Plantes. Gudule a une passion pour cet établissement botanique et zoologique. Seulement, elle varie ses plaisirs. Tantôt, elle me mène voir les singes, tantôt les lions, tantôt elle s'assied dans la grande allée, qui aboutit au Musée où il y a des bêtes empaillées.

— Eh bien ? interrompit madame de Lorris qui prévoyait la suite.

— Eh bien, mère, je ne sais pas comment s'y prend ce jeune homme, mais je le rencontre partout. Depuis mercredi, il n'a pas manqué une seule fois de passer devant nous, n'importe où nous sommes assises. Et il est d'une discrétion parfaite. Il n'ose même pas me saluer, quoiqu'il en meure d'envie, je le vois bien. Ah ! par exemple, il me regarde… et je le regarde aussi.

— Tu as tort.

— Pourquoi ? Il est si gentil et je lis dans ses yeux que ça lui fait tant de plaisir. Et puis, ce qui m'amuse, c'est que Gudule ne se doute de rien. Hier, figure-toi, elle a laissé tomber une pelote de laine au moment où il passait… il s'est précipité pour la ramasser, et si tu avais vu la mine qu'elle a prise… j'ai cru qu'elle allait le dévorer… Le pauvre garçon s'est enfui en me lançant une œillade désolée.

— À laquelle tu as répondu, avoue-le.

— Je l'avoue. J'avais pitié de sa peine et je crois que je l'aurais rappelé, si j'avais été avec toi au lieu d'être avec ce dragon de Gudule. Mais je m'étais promis de me tenir tranquille tant que je ne t'aurais pas parlé de lui.

— J'espère bien que tu continueras, même après m'en avoir parlé, dit vivement Jeanne de Lorris.

— Alors tu me défends de m'occuper davantage de mon vicomte ? demanda Thérèse d'un air attristé. Et moi qui comptais te prier de me laisser te le présenter.

— Me le présenter ! s'écria Jeanne de Lorris. Et pourquoi faire, je te prie ? Pour que je le tance, comme il le mérite ?

— Tu n'aurais pas le cœur de lui reprocher sa conduite, dit Thérèse sans s'émouvoir. Elle a été d'un correct ! Je me sers de ce mot-là, parce que Gudule l'emploie à tout bout de champ, et parce qu'il me semble avoir été inventé tout exprès pour caractériser les façons de mon vicomte.

— Je veux bien admettre qu'il a été convenable… le langage que tu lui prêtes est celui d'un homme bien élevé… mais je n'en dirais pas autant de la persistance qu'il met à se trouver sur ton passage… On ne pourchasse pas ainsi une jeune fille, au risque de la compromettre.

— Il ne m'a pas compromise, puisque personne ne s'est aperçu qu'il s'occupe de moi. Gudule elle-même n'y a vu que du feu. S'il me recherche, c'est que je lui plais. Où est le mal ? Est-ce que ça te fâche, qu'on me trouve jolie ?

Madame de Lorris ne put s'empêcher de sourire des arguments qu'inventait la jeune fille pour excuser celui qu'elle appelait naïvement : son amoureux, mais elle n'avait garde d'approuver Thérèse. Cette connaissance, ébauchée dans le labyrinthe du Jardin des Plantes, lui paraissait dangereuse.

— Non, dit-elle, ça ne me fâche pas du tout. Je suis très fière de toi. Mais je trouve que ce monsieur aurait dû se dispenser de t'aborder.

— Alors, tu aurais mieux aimé qu'il laissât le vilain homme m'embrasser tout à son aise ? Il m'a embrassée une fois, le monstre. C'est bien assez. C'est même beaucoup trop. Je crois toujours sentir le contact de ses grosses lèvres sur

ma joue et sa large main autour de ma taille. Il m'enlevait bel et bien lorsque André l'a repoussé.

— André ! Tu l'appelles par son petit nom ?

— Mais, maman, puisqu'il m'a sauvée !… ça crée un lien entre nous… M. d'Elven n'est plus pour moi le premier venu… ni pour toi non plus. Et si tu le voyais, tu ne songerais, j'en suis sûre, qu'à le remercier.

— J'espère bien ne jamais le voir. Tu n'as pas, je suppose, commis la sottise de lui dire où tu demeurais.

— Ça, non. D'abord, il ne me l'a pas demandé. Mais il n'aura pas de peine à le savoir, si le cœur lui en dit. Le cèdre du Liban n'est pas loin du boulevard d'Italie.

— Est-ce qu'il se serait permis de te suivre ?

— Je ne l'ai pas vu. Il est vrai que je ne me suis pas retournée en chemin.

— Mais il s'est montré près de la maison. Avoue-le. Gudule a surpris un homme qui rôdait autour de la grille.

— Ce n'est pas lui. Mon vicomte ne rôde pas. Seulement, ce matin, en m'éveillant, j'ai ouvert ma fenêtre et je l'ai aperçu, adossé à un gros arbre de l'autre côté de la chaussée.

— Et alors ?… il t'a fait signe peut-être ?…

— Pas du tout. Il s'est sauvé. Mon amoureux est timide… excepté quand il s'agit de me défendre.

Jeanne de Lorris tombait de son haut. Thérèse avait réponse à tout, et Thérèse en pensait évidemment plus qu'elle n'en disait. Sa mère ne pouvait plus s'y tromper. C'était bel

et bien un roman d'amour qui commençait, et la pauvre enfant s'y lançait avec toute l'ardeur et toute l'inexpérience de son âge. Comment l'arrêter sur la pente glissante du sentiment ? Jeanne était payée pour se défier des séducteurs, et elle ne croyait guère à la pureté des intentions de ce vicomte d'Elven qui se posait en protecteur de l'innocence attaquée. Un gentilhomme ne va pas chercher une fiancée parmi les demoiselles de la petite bourgeoisie qui fréquentent les bosquets du Jardin des Plantes.

D'un autre côté, elle connaissait le caractère de sa fille, et elle comprenait que les représentations n'y changeraient rien. Mieux valait la prendre par la douceur, feindre d'entrer dans ses idées, et en finir avec cette intrigue enfantine avant qu'elle devînt sérieuse.

— C'est fort bien, dit-elle, mais, ma chère petite, tu sens toi-même que tu ne dois pas encourager les folies de ce jeune homme, si respectueux qu'il soit. Il faudrait au moins savoir où il veut en venir.

— Je ne peux guère le lui demander, répliqua malicieusement Thérèse.

— Non, mais tu peux me dire ce que tu comptes faire, s'il continue les manèges que tu me signales.

— Je te l'ai dit. J'espérais que tu m'autoriserais à te le présenter. Si tu y consentais, tu serais à même de l'interroger. Tu lui demanderais, pour commencer, s'il se propose de m'épouser.

— Et, dans le cas où il me répondrait : oui ?…

— Alors, nous verrions.

— Comment, nous verrions ! qu'entends-tu par là ?

— C’est bien simple. Tu ferais ce qu’on fait quand on a une fille à marier. Tu te renseignerais sur le vicomte d’Elven, et comme les renseignements seraient excellents, je n’en doute pas, tu lui permettrais de venir ici. Alors, moi, je l’étudierais, je tâcherais de savoir ce qu’il vaut et s’il m’aime pour de bon. Ne crois pas que ça m’embarrasserait. Je trouverais une foule de moyens de mettre sa sincérité à l’épreuve. Tu souris. Tu crois donc que je ne suis qu’une petite niaise ? J’ai dix-neuf ans. Tu n’étais pas si vieille que moi, quand tu t’es mariée, et je parierais bien que tu t’y es prise comme je m’y prendrais.

Jeanne de Lorris tressaillit. Cette allusion au passé lui rappelait cruellement les difficultés du présent et les incertitudes de l’avenir. Le moment approchait où il faudrait avouer à sa fille la triste vérité. Elle tremblait à la pensée de lui apprendre que légalement elle n’avait pas de père, et si elle la mariait, l’aveu, le terrible aveu devenait inévitable. Que ce fût maintenant ou plus tard, il n’en serait pas moins pénible. Et cependant elle aurait voulu le reculer.

— Je croyais que tu n’avais pas de goût pour le mariage, murmura-t-elle.

— Ça dépend, répliqua Thérèse, sans hésiter. S’il fallait te quitter, j’aimerais mieux rester fille toute ma vie… comme Gudule… elle n’est pas malheureuse Gudule, puisqu’elle t’aura toujours. Et puis, je n’épouserai jamais qu’un homme qui me plaira.

— En cela, tu as raison. Mais tu pourrais te tromper dans ton choix et, d’ailleurs, il n’est pas prouvé que M. André d’Elven songe à demander ta main.

— Parce qu'il est vicomte et que, moi, je ne suis pas noble ?

— Mais, sans doute. Il doit chercher à se marier dans le monde où il est né, et ce monde n'est pas le tien. N'oublie pas que ta mère n'est qu'une employée de commerce.

— Ma mère est une honnête femme. Est-ce que ça ne suffit pas ?

Jeanne de Lorris baissa la tête. Elle n'avait jamais mieux senti le poids de sa honte.

— Je n'entends rien aux distinctions sociales, reprit Thérèse, mais je mépriserais un homme qui s'y arrêterait, s'il était amoureux. Il faudrait qu'il n'eût pas de cœur.

— C'est vrai, mais la vie est ainsi faite, ma chère enfant, et la sagesse consiste à ne pas rêver des chimères.

» Du reste, ajouta madame de Lorris pour couper court à cet entretien scabreux, nous n'en sommes pas là… et lorsque M. d'Elven viendra me demander ta main, il sera temps d'aviser.

— Le fait est que je ne peux pas décemment aller le chercher pour te l'amener, dit Thérèse en éclatant de rire. J'attendrai qu'il se décide… et je ne m'ennuierai pas en attendant, puisque tu vas venir demeurer avec nous… tu me l'as promis.

— Que dirais-tu si je te proposais de nous retirer à la campagne ?… Oh ! pas dans un village, ni dans une ferme… dans un joli château que j'achèterais, ou que je ferais bâtir…

— Pourvu que tu ne me quittes plus, tout me conviendra.

— Alors, tu ne regretterais pas Paris ?

— Paris ! mais je n'y suis pas à Paris. Ce quartier-ci, c'est la province. Et je commence à en avoir assez. J'aimerais bien mieux la Bretagne.

Jeanne s'abstint de demander pourquoi. Elle ne tenait pas à ramener la conversation sur le vicomte qu'elle soupçonnait d'être Breton.

— Je me figure qu'il n'y a que des braves gens dans ce pays-là, reprit Thérèse : et ici ce n'est pas tout à fait la même chose. D'abord, ce vilain individu qui m'a embrassée de force ne me sort pas de l'esprit… et si j'écoutais Gudule, je mourrais de frayeur. Elle prétend qu'au crépuscule on voit passer devant notre grille des figures sinistres. À l'en croire, on veut nous assassiner… ou m'enlever. Elle n'admet que ces deux hypothèses.

— J'espère qu'elle s'effraie à tort, dit madame de Lorris, beaucoup moins rassurée qu'elle n'en avait l'air, mais on ne saurait prendre trop de précautions. Je vais prier Gudule de s'arranger avec le jardinier pour qu'il couche ici tous les soirs.

» Allons la rejoindre.

— Me voilà. J'ai fini mon bouquet. Tu l'emporteras, puisque tu ne peux pas rester avec nous. Ah ! je vais passer un triste dimanche, si je ne te vois pas demain. Viens au moins faire le tour de notre parc, avant que la nuit soit close. Le jour baisse déjà et je veux te montrer ma volière. Dépêchons-nous, car, dans un quart d'heure, mes perruches seront couchées.

Le parc ne méritait pas ce nom ambitieux que Thérèse lui donnait en plaisantant, mais il était assez habilement dessiné pour faire illusion du dehors. Des charmilles épaisses y bordaient les allées et dissimulaient assez bien le manque de profondeur et d'étendue.

La jeune fille conduisit sa mère sous une voûte de feuillage formée par de vieux marronniers dont les hautes branches ombrageaient la grille de clôture.

À travers cette grille solide et protégée par une garniture de plantes grimpantes, on avait des échappées de vue sur le boulevard, et madame de Lorris, tout en cheminant appuyée sur le bras de Thérèse, regardait volontiers de ce côté-là, car elle avait la tête pleine des récits de Gudule, qui venait de lui signaler les apparitions répétées d'un homme de mauvaise mine.

Cette allée aboutissait à la porte grillée par laquelle on entrait dans la villa, et elles n'étaient plus qu'à quelques pas de cette porte, lorsque Thérèse s'arrêta brusquement.

— Qu'as-tu donc ? lui demanda Jeanne de Lorris.

Thérèse serra le bras de sa mère et, se penchant à son oreille.

— Le voilà… c'est lui, murmura-t-elle.

Madame de Lorris crut qu'il s'agissait du rôdeur qui avait déjà effrayé Gudule et, instinctivement, elle fit un pas en avant pour couvrir sa fille de son corps, si ce menaçant inconnu osait en venir aux voies de fait.

La grille les protégeait contre une attaque manuelle, mais on pouvait tirer un coup de feu à travers les barreaux.

Jeanne ne vit d'abord personne et Thérèse ne faisait pas mine de reculer. Elle étendit la main sans mot dire et en suivant cette indication, madame de Lorris finit par apercevoir un homme qui se tenait le visage presque collé contre la porte à claire-voie.

La nuit tombait et on ne distinguait pas très bien ses traits, mais on pouvait juger de sa taille et de sa tournure.

Il était grand, élancé, et il n'avait pas du tout l'air d'un malfaiteur. En fait d'armes offensives, il tenait à la main un jonc très mince. Et madame de Lorris qui avait de bons yeux, reconnut qu'il portait des gants.

Alors, elle comprit ; *Lui*, c'était le chevalier errant du labyrinthe ; c'était ce problématique vicomte d'Elven qui s'était constitué le défenseur de Thérèse.

Que venait-il faire là ? Il n'avait pas reçu mission de veiller sur elle ; on ne pouvait guère supposer qu'il agissait d'accord avec l'homme suspect que Gudule avait signalé.

Il fallait donc croire qu'il continuait à jouer son rôle d'amoureux passionné, ce rôle dont il s'acquittait si bien qu'il occupait plus que de raison l'imagination de la jeune fille. Où voulait-il en venir ? Jeanne de Lorris ne croyait guère à la pureté de ses intentions, et alors même qu'il eût agi pour le bon motif, elle n'aurait pas souffert que Thérèse se fiançât de sa propre autorité à un monsieur qu'elle connaissait à peine, à une espèce de héros de roman rencontré par hasard dans un jardin public. Il lui paraissait impossible de tolérer ses assiduités persistantes et ses apparitions nocturnes. Thérèse elle-même sentait l'inconvenance de cette situation fausse, puisqu'elle venait de prier sa mère d'interroger ce jeune homme, s'il se présentait à la villa, et

puisqu'elle se déclarait prête à se soumettre aux décisions qu'elle prendrait, à la suite de cette première entrevue.

Or, Jeanne surprenait le galant personnage en flagrant délit de contemplation sentimentale. L'occasion était bonne pour lui demander de justifier sa conduite, et pour en finir avec lui, si, comme tout le faisait prévoir, l'explication ne calmait pas les inquiétudes maternelles de madame de Lorris.

Il ne s'apercevait pas qu'on l'observait. Rien n'était donc plus facile que de l'aborder à l'improviste, et cependant Jeanne hésitait. Elle avait peur qu'il ne la reconnût pour l'avoir vue au théâtre ou ailleurs.

Et par ce qu'elle éprouvait, elle put juger des difficultés et des obstacles qu'elle aurait à vaincre pour marier sa fille.

Jeanne de Lorris pouvait reparaître sous Jeanne Valdieu. On ne tient pas impunément pendant des années le haut du pavé de la galanterie. Et il ne suffit pas de se déguiser en petite bourgeoise pour se faire oublier des Parisiens, quand on a brillé si longtemps aux courses, aux Champs-Élysées et aux avant-scènes.

Elle le comprenait bien et son projet de se fixer en province n'avait pas d'autre cause.

Mais, pour la circonstance présente, elle se dit, après réflexion, qu'il allait arriver de deux choses l'une : ou ce M. d'Elven n'avait jamais rencontré madame de Lorris dans les endroits où s'exhibent les femmes à la mode et où elle tenait, autrefois, une place si éclatante, ou, au contraire, il connaissait sa figure.

Dans le premier cas, il ne refuserait pas de répondre aux questions d'une mère qui avait bien le droit de lui demander ce qu'il voulait à sa fille. Dans le second, il se retirerait ; ou, s'il insistait pour être admis, ce serait la preuve qu'il ne visait point au mariage, et Jeanne se chargeait de l'éconduire. Elle savait remettre à sa place un insolent et elle se réservait de prendre des mesures pour l'empêcher de recommencer ; des mesures radicales, comme serait, par exemple, le déménagement immédiat de Thérèse et de sa gouvernante.

Forte de ce raisonnement, elle serra le bras de la jeune fille, qui comprit, et qui lui dit tout bas :

— Allons ! c'est le moment… ne le laisse pas partir. Fais-le entrer. Je vous laisserai en tête-à-tête, si tu aimes mieux que je ne me mêle pas de la conversation.

C'était précisément ce que voulait Jeanne.

Elles s'avancèrent à pas de loup, et le jeune homme était tellement absorbé dans ses méditations amoureuses qu'il ne les entendit pas venir.

— J'ai à vous parler, monsieur, lui dit madame de Lorris en ouvrant la porte à travers laquelle il regardait. Vous ne pouvez pas rester là.

Il recula de surprise et il se préparait visiblement à se sauver, ni plus ni moins qu'un voleur, mais Thérèse se montra et on voyait encore assez clair pour qu'il distinguât qu'elle lui souriait.

Il salua et balbutia cette phrase banale :

— Pardonnez-moi, madame, une indiscrétion que je me reproche ; je…

— Je sais qui vous êtes, monsieur, interrompit Jeanne de Lorris, et il est inutile de vous excuser, mais vous trouverez bon que je vous interroge. Ce qui se passe depuis quelques jours m'autorise à exiger de vous une explication.

— Je suis à vos ordres, madame.

— Alors, veuillez entrer.

» Thérèse, mon enfant, va rejoindre Gudule, et attends-moi avec elle dans le salon.

Thérèse s'enfuit, non sans avoir adressé à son chevalier un coup d'œil encourageant.

— Venez, monsieur, reprit madame de Lorris en se dirigeant vers le fond du jardin par l'allée des marronniers.

Le jeune homme qui paraissait avoir retrouvé son sang-froid, marchait à côté d'elle, et attendait qu'elle parlât.

— Une question avant tout, dit-elle. Êtes-vous vraiment le vicomte d'Elven ?… c'est le nom que vous avez donné à…

— Vous doutez donc, madame, que je sois un galant homme, interrompit l'amoureux. J'aurais cessé de l'être si j'avais pris un nom et un titre qui ne m'appartiendraient pas.

— Je vous crois et je vous prie maintenant de me dire où tendent vos poursuites. Vous avez rendu à ma fille un service dont je vous suis très reconnaissante, mais vous ne vous en êtes pas tenu là. Vous l'avez cherchée, guettée, attendue… et vous l'avez suivie, puisque vous avez découvert la maison qu'elle habite.

— J'en conviens, mais je n'ai rien fait de plus.

— Je le sais, ma fille m'a tout raconté. Je sais que vous ne lui avez pas adressé la parole depuis la scène du labyrinthe. Et je vous suis obligée jusqu'à un certain point de ne pas l'avoir compromise dans la rue ; mais vos fréquentes promenades devant la grille de notre jardin ne sauraient manquer d'attirer l'attention de nos voisins et je n'en comprends pas le but. Espérez-vous donc entrer en relations avec ma fille, à mon insu et contre mon gré ? S'il en était ainsi…

— Je vous jure, madame, que je n'ai jamais eu cette pensée. J'ai obéi à un sentiment plus fort que ma volonté ; mais je me proposais de me présenter ici ouvertement, dès que mademoiselle m'y aurait autorisé. J'ignorais qui elle était, je l'ignore encore, mais j'espérais parvenir à le savoir, et alors.

— Je vais vous l'apprendre. Je m'appelle madame Valdieu, je suis veuve et j'ai un emploi dans une maison de commerce, un emploi auquel je renoncerai prochainement pour aller vivre à la campagne avec Thérèse, ma fille unique, et mademoiselle Brabant, ma parente, que vous avez vue au Jardin des Plantes. Nous avons peu de fortune et nous ne sommes pas du monde où vous êtes né et où vous vivez sans doute.

» Vous voilà renseigné, monsieur. Et je puis maintenant vous demander ce que vous prétendez faire, puisque vous ne songez pas, dites-vous, à séduire une enfant simplement, mais honnêtement élevée.

— Madame, dit le jeune homme, après un instant de silence, si je vous répondais que je suis venu vous demander la main de mademoiselle votre fille, vous ne me croiriez pas. Ce n'est pas ainsi qu'on s'y prend, je le sais fort bien. Mais

j’espère ne pas vous blesser en vous priant de m’autoriser à vous revoir, et en vous déclarant que je n’ai que des intentions avouables. Si j’étais assez heureux pour lui plaire, je n’aspirerais qu’à l’épouser, car je l’aime.

— Vous l’aimez !… après l’avoir vue trois fois !… Vous qui êtes vicomte et sans doute beaucoup plus riche qu’elle, vous prendriez pour femme la fille d’une petite bourgeoise !… Vous ne parlez pas sérieusement.

— Je n’ai aucun préjugé de caste ; mon avoir se compose de trois fermes dans le Morbihan et d’un castel très délabré que j’habite par nécessité, car mon revenu ne me permet pas de vivre à Paris. Je suis donc plus pauvre que vous.

Le vicomte avait, sans le savoir, touché la corde sensible de Jeanne de Lorris. Un provincial sans relations parisiennes, c’était justement le gendre qu’elle rêvait et il se trouvait que ce provincial plaisait à Thérèse.

En causant ainsi, elle l’avait amené, après avoir fait à moitié le tour du jardin, devant la maison où Thérèse et Gudule venaient de rentrer. Les fenêtres du rez-de-chaussée étaient ouvertes et la lumière de deux lampes éclairait l’allée où Jeanne se promenait avec M. d’Elven. Elle s’arrêta et elle eut soin de se placer de telle sorte qu’il pouvait voir en plein son visage. C’était une épreuve et elle lui fut favorable, car il ne broncha point, quoiqu’il la regardât avec attention. Évidemment, il ne la connaissait pas.

Elle pensa qu’il convenait de prendre avec lui un ton plus conciliant, et elle se préparait à cette transition, lorsque le bruit de la grille violemment ouverte et refermée la fit tressaillir.

Qui pouvait venir à cette heure ? Elle lâcha sans façon le vicomte pour aller à la rencontre du visiteur.

— C'est moi, cria une voix qui lui était familière.

Elle avait oublié que Gontran devait lui apporter, s'il la recevait dans la soirée, une nouvelle impatiemment attendue, et il s'agissait maintenant de se tirer d'une situation très embarrassante.

Elle courut à son amant et, avant qu'il eût le temps d'articuler un mot :

— Ne me tutoie pas devant la personne qui est là, dit-elle vivement. Il faut que tu la voies… viens ! je t'expliquerai tout quand nous serons seuls.

— Sois tranquille, répondit Gontran, tout ébahi de cette réception, je ne suis pas assez mal appris pour te tutoyer devant ta fille.

— Je le sais, reprit Jeanne, mais ce n'est pas de ma fille qu'il s'agit. Il y a là un jeune homme qui est amoureux d'elle et qui s'annonce comme un prétendant à sa main. Quand tu l'auras vu, tu me diras ce que tu penses de ce garçon. Mais, je t'en prie, n'oublie pas l'histoire que nous sommes convenus de raconter… tu es mon parent… un cousin que je n'avais pas vu depuis quinze ans et qui vient d'arriver à Paris.

— J'ai appris par cœur la leçon que tu m'as faite et je suis en état de la réciter couramment. Tout ira bien. Mais d'où sort-il ce futur mari de mademoiselle Valdieu ? Pourquoi ne m'as-tu pas parlé de lui ?

— Parce que j'ignorais qu'il existât. C'est tout un roman… ou plutôt une aventure, que tu apprendras tout à

l'heure et dont je n'ai pas le temps de te faire le récit maintenant. Le jeune homme est à vingt pas d'ici et il m'attend.

— Et Thérèse ?

— Thérèse est dans le salon avec Gudule. Nous irons les rejoindre, après… quand j'aurai congédié ce monsieur… car je me propose de le congédier, à moins que tu ne me conseilles le contraire… je tiens à avoir ton avis.

— Tu l'auras… et très carré, je te le promets.

Ce colloque se tenait à voix basse et le vicomte n'en pouvait rien entendre, car il n'avait pas bougé de place, et son attention se concentrait tout entière sur les fenêtres ouvertes par lesquelles il espérait sans doute entrevoir la silhouette de la jeune fille.

Mais elle s'était mise au piano, et de temps à autre, son rire argentin éclatait comme une fusée à travers le bruit des notes d'une sonate qu'elle exécutait avec un *brio* étonnant.

Gontran n'avait pas bronché, quoiqu'il ne s'attendît guère à la proposition de Jeanne. La guerre d'Afrique l'avait accoutumé aux surprises.

Mais, au fond, il était médiocrement satisfait d'être pris pour arbitre dans la grosse question du choix d'un gendre et encore moins d'être présenté comme un cousin de province ou un oncle à succession.

Il voulait bien jouer ce rôle-là vis-à-vis d'une fillette sans conséquence ; mais il ne lui plaisait guère de tromper un inconnu, qui pouvait être un homme comme il faut.

Il céda cependant, pour ne pas contrarier Jeanne, qui lui tenait fort au cœur, depuis qu'il avait renoué avec elle ; mais

il se réservait de ne pas pousser trop loin cette comédie scabreuse.

En apercevant l'amoureux, il vit à sa tournure qu'il allait se trouver avec un gentleman, et ses scrupules le reprirent de plus belle.

Ce fut bien pis quand ce gentleman, ayant ôté son chapeau pour le saluer, lui montra son visage, éclairé par les lampes du salon.

Il aurait donné vingt-cinq louis pour n'être pas venu, mais il ne pouvait plus reculer, car le vicomte, qui l'avait reconnu au moment où il entrait dans la zone lumineuse, vint à lui en disant :

— Quoi ! c'est vous, capitaine ! Je n'espérais pas vous rencontrer ici… chez madame Valdieu, ajouta-t-il en se reprenant.

Le mot *ici* n'était pas assez poli en présence de la mère de Thérèse.

— Pas plus que je n'espérais vous y trouver, répliqua Gontran d'Arbois.

— Vous vous souvenez donc de moi ?

— Parbleu ! j'ai chassé vingt fois avec votre père et vous, pendant les six mois que j'ai passés à Pontivy… il y a dix ans de ça. Vous sortiez du collège et vos moustaches ont poussé depuis ce temps-là. Mais votre figure n'est pas de celles que l'on oublie.

C'était vrai. Le vicomte avait une tête fine et aristocratique, avec des yeux bleus d'une douceur infinie, une bouche

un peu dédaigneuse, et un menton carré, qui indiquait un caractère résolu.

— Comment va-t-il votre père ? reprit Gontran qui souhaitait de maintenir la conversation dans le cercle des banalités.

— J'ai eu le malheur de le perdre l'année dernière, mon cher capitaine.

— Appelez-moi commandant. J'ai un grade de plus… et pas mal de cheveux gris, que je n'avais pas quand j'étais hussard.

» Mais vous m'apprenez une mauvaise nouvelle. Votre père était un brave homme et je l'aimais beaucoup… alors, vous n'habitez plus le Morbihan… cette vieille Bretagne où on trouve encore des perdrix rouges ?

— Pas toute l'année. Je passe à Paris une partie de l'hiver et quelquefois le printemps, mais ma fortune ne me permet pas de m'y installer définitivement.

» C'est ce que j'avais l'honneur de dire à madame Valdieu, lorsque vous êtes arrivé, mon cher commandant.

Cette phrase de transition était évidemment destinée à ramener l'entretien sur le terrain glissant de l'actualité, et elle arrivait très à propos pour tout le monde.

Le vicomte désirait savoir sur quel pied M. d'Arbois était à la villa ; Jeanne, troublée par ces reconnaissances imprévues, ne demandait qu'à revenir au sujet qui la touchait pardessus tout, et son amant sentait la nécessité de sortir au plus vite d'une situation équivoque.

— Madame est mon amie depuis longtemps, dit-il, et je suis charmé, mon cher André, qu'elle soit aussi la vôtre.

« Mon amie » coupait court au projet de madame de Lorris. Par ce seul mot, Gontran reniait d'avance la parenté dont elle prétendait le décorer. Il aurait pu se résigner à la subir devant un individu quelconque, mais devant le vicomte d'Elven, il n'en voulait à aucun prix. Il eût été, d'ailleurs, difficile d'expliquer cette parenté entre une simple employée de commerce et un officier supérieur qui appartenait à une des plus riches et des plus anciennes familles de la Bourgogne.

Jeanne comprit cela et ne sut pas mauvais gré au commandant de modifier un plan qui était devenu impraticable, tel du moins qu'elle l'avait conçu. Mais elle prit la balle au bond et elle aborda aussitôt la grande question.

— Je n'ai pas l'honneur d'être l'amie de M. le vicomte d'Elven, dit-elle en s'efforçant de sourire. Je le vois ce soir pour la première fois, mais puisqu'il est lié avec vous, mon cher Gontran, je peux bien vous confier ce qui s'est passé. Monsieur a rencontré ma fille que vous n'avez pas vue depuis sa première enfance.

— Et à laquelle vous allez me présenter, interrompit le commandant. J'ai fait tout exprès le voyage du boulevard d'Italie.

D'un coup d'œil, Jeanne le remercia de lui venir en aide.

— Il l'a rencontrée dans une promenade publique, reprit-elle, et il l'a très courageusement délivrée d'un manant qui l'insultait. Mais il ne s'en est pas tenu là… il l'a suivie, et il se montre devant la grille de notre jardin plus souvent qu'il ne conviendrait. Je l'y ai trouvé tout à l'heure, et je l'ai prié d'entrer, afin de le mettre à même de s'expliquer. Il m'a ré-

pondu comme le devait faire un galant homme… et les intentions qu'il a exprimées sont flatteuses pour ma fille et pour moi ; je les crois sincères, mais pas assez réfléchies. J'allais donc remercier M. d'Elven et le prier de se retirer. Je m'en garderai bien maintenant. Vous le connaissez de longue date ; cela suffit pour que je m'estime heureuse de le recevoir aussi souvent qu'il lui plaira.

» Et pour le reste, ajouta malicieusement Jeanne, M. d'Elven s'expliquera plus aisément avec vous qu'avec moi.

Le vicomte allait répondre, quoique la réponse à une pareille ouverture fût embarrassante, mais Gontran para la botte qui les atteignait tous les deux.

— Où logez-vous, à Paris, mon cher André ? demanda-t-il.

— Rue et hôtel du Helder.

— Moi, je suis descendu au Grand-Hôtel. Nous sommes voisins. Voulez-vous venir déjeuner avec moi, demain matin, à midi.

— Avec grand plaisir.

— Alors, c'est convenu. Nous causerons de tout ce qui nous intéresse.

Jeanne ne savait trop si elle devait se réjouir de l'intervention du commandant. Elle se défiait de la solidarité qui lie entre eux les hommes du même monde et elle soupçonnait que Gontran d'Arbois ne voudrait pas assumer la responsabilité d'un mensonge. Mais, pour le moment, elle n'imaginait rien de mieux que de le laisser faire.

André d'Elven avait compris qu'en l'invitant pour le lendemain, M. d'Arbois lui donnait à entendre que la séance était levée, et il se disposait à prendre congé, lorsque Thérèse apparut tout à coup sur le perron.

— Maman, le thé est servi, cria-t-elle en sautant dans l'allée. Gudule est allée se coucher. Je l'ai endormie avec une symphonie de Beethoven. Viens-tu ?

— Tu ne vois donc pas que je ne suis pas seule, dit madame de Lorris.

— Je le vois très bien, mais je m'ennuie là-haut.

— Ce n'est pas une raison pour oublier de saluer ces messieurs.

Thérèse fit une révérence de pensionnaire.

André semblait beaucoup plus embarrassé qu'elle et Gontran la regardait de tous ses yeux.

— M. le vicomte d'Elven ne t'est pas inconnu, reprit Jeanne.

— Oh ! non. Monsieur m'a défendue contre un méchant homme. Je m'en souviens. Je m'en souviendrai toujours.

— Et voici un de mes plus anciens et de mes meilleurs amis, M. le commandant d'Arbois, que tu ne reconnais pas, car il est parti pour faire la guerre en Afrique quand tu étais encore en nourrice.

— Excusez-moi, monsieur. Ma mémoire ne s'est développée que plus tard, répondit en riant la jeune fille. Mais j'en veux à maman de ne jamais m'avoir parlé de vous.

Madame de Lorris se mordit les lèvres. Elle venait de se heurter à une des pierres d'achoppement qui hérissent les situations mensongères.

— Aimez-vous la musique, monsieur, reprit Thérèse, en s'adressant au vicomte. Oui, n'est-ce pas ? Je suis sûre que vous chantez.

— Fort mal, mademoiselle, et je…

— J'ai deviné à votre voix que vous devez, au contraire, chanter très bien, et je voudrais vous entendre.

Madame de Lorris et Gontran échangèrent un regard. Ils s'interrogeaient réciproquement. Jeanne pensait que l'occasion était bonne pour savoir comment son amant avait pris la présentation du vicomte d'Elven. Gontran pensait qu'autant valait expliquer tout de suite à sa maîtresse la conduite qu'il comptait tenir en cette conjoncture délicate, et, de plus, il avait d'importantes nouvelles à lui apprendre.

Jeanne et Gontran se disaient, chacun de son côté : pendant que Thérèse et M. d'Elven feront de la musique sous nos yeux, nous causerons. Et ils se connaissaient assez pour deviner, en échangeant un regard, qu'ils avaient tous les deux la même pensée.

On pouvait, sans danger, permettre aux amoureux ce tête-à-tête surveillé, car le salon n'était pas grand, et d'ailleurs le vicomte était trop bien élevé pour abuser de la liberté qu'on lui laissait. Il avait fait ses preuves en s'abstenant d'aborder mademoiselle Valdieu, depuis le jour où il l'avait tirée des mains d'un mauvais drôle.

— Ne niez pas, mon cher André, dit le commandant. Il me souvient que, chez votre père, le soir, après les plantu-

reux dîners qui suivaient nos journées de chasse, vous nous chantiez, avec une très jolie voix de ténor, des chansons bretonnes dont je ne comprenais pas les paroles.

— Oh ! s'écria Thérèse, en battant des mains, entendre un air breton, c'est mon rêve. Je vous en prie, monsieur, donnez-moi cette joie.

— Je me joins à ma fille pour vous prier de nous faire ce grand plaisir, appuya madame de Lorris.

— Donc, impossible de refuser, conclut Gontran. Montrez-nous le chemin, ma chère Jeanne.

Thérèse était déjà au haut du perron. Madame de Lorris la suivit, et le commandant prit le bras de M. d'Elven pour éviter les assauts de politesse à la porte.

Dans le salon, le piano était resté ouvert. La jeune fille y courut, et sa mère y conduisit le vicomte qui parut très heureux de cet arrangement improvisé.

Gontran prit position sur un canapé, assez loin de l'instrument pour pouvoir causer à demi-voix, sans gêner les exécutants et sans qu'ils entendissent la conversation.

— Sauras-tu accompagner monsieur ? demanda madame de Lorris. Ces chansons n'ont sans doute jamais été notées.

— Ça n'y fait rien du tout, répliqua Thérèse. Monsieur n'a qu'à me chanter les premières mesures. J'aurais bien mal profité des leçons de Gudule, si je n'attrapais pas l'air. D'ailleurs, j'en connais une… celle qui commence ainsi : *A la nigous*… je ne me doute pas de ce que ça veut dire, mais le motif me plaît.

» Vous devez la savoir, monsieur ; il paraît que tout le monde la sait en Bretagne.

— Elle y est, en effet, très populaire, dit André d'Elven.

— Eh bien ! allez. J'y suis, reprit Thérèse, déjà campée sur le tabouret.

Le vicomte obéit sans se faire prier. Il avait une voix douce et bien timbrée, et il disait avec âme.

— C'est charmant, s'écria la jeune fille, en plaquant des accords. Mais vous devriez bien me traduire le premier couplet. J'aime à comprendre ce que j'accompagne.

— Hélas ! mademoiselle, je vous désenchanterais fort, si je vous expliquais le sens de cette poésie armoricaine. On est pauvre dans mon pays, et on tient beaucoup trop à l'argent. Il s'agit d'un gars qui aime une jeune fille sans dot et qui est aimé d'une vieille femme très riche. Il voudrait épouser la jeune, mais les écus de la vieille le tentent et il finit par lui donner la préférence.

— Assez ! ne m'expliquez plus rien. Je ne sais pas le breton. Je pourrai me figurer que votre chanson dit tout le contraire. Maintenant, je tiens l'accompagnement. Nous pouvons commencer.

Madame de Lorris, jugeant que le moment était venu d'aller retrouver Gontran, s'éloigna discrètement, et le vicomte, qui espérait échanger quelques mots avec mademoiselle Valdieu pendant cet essai de concert, attaqua l'air sur un diapason bien choisi : assez bas pour lui permettre de saisir les paroles de Thérèse, assez élevé pour empêcher que ces paroles arrivassent aux oreilles de sa mère et du commandant.

Le difficile, c'était de répondre. On ne peut pas causer et chanter en même temps. Mais le vicomte comptait sur les points d'orgue et sur les suspensions entre deux couplets.

Thérèse ne le fit pas languir.

— Je savais bien que vous viendriez, dit-elle en martelant nerveusement les touches. Il était temps, car j'ai tout dit à ma mère, et elle m'a déjà grondée. Nous parlions de vous quand elle vous a vu caché derrière la grille, et elle prétendait que vos intentions n'étaient pas bonnes, parce que… Ne faites pas de fausses notes, elle se douterait que je vous parle… parce qu'un vicomte ne peut pas épouser la fille d'une commerçante… moi, je lui ai soutenu que si vous ne songiez pas à me demander en mariage, vous ne me suivriez pas comme vous le faites depuis trois jours… vous me direz tout à l'heure si j'ai eu raison… vous me le direz entre la fin de la première chanson et le commencement de la seconde, car je ne me contenterai pas d'une seule… Je veux épuiser tout votre répertoire… j'ai tant de choses à vous demander… et je vois dans la glace maman qui s'embarque avec votre ami dans une causerie vive et animée.

Thérèse ne se trompait pas. À peine assise madame de Lorris avait entamé avec le commandant un colloque intéressant et, pour le moment, ils ne s'occupaient pas des deux amoureux qui dialoguaient en musique, à l'autre bout du salon.

— Oui, ma chère Jeanne, disait Gontran, je viens de trouver chez moi la lettre que j'attendais de Londres. Je te la montrerais si nous étions seuls, mais tu la liras demain. Les renseignements qu'elle contient sont sûrs, car le camarade qui m'écrit est capitaine aux *horse-guards* et connaît à fond toute la noblesse d'Angleterre.

» Alice Avor n'a pas d'autre parent qu'un cousin au sixième degré qui a disparu depuis plusieurs années. Ledit cousin avait voulu l'épouser jadis. On prétend même qu'elle l'a aimé, mais elle lui a préféré lord Cairness, et elle a bien fait, car ce joli cousin qui flirtait avec elle, n'en voulait qu'à sa fortune. Il se nommait William Atkins et c'était un fort mauvais sujet. Il a été forcé de s'expatrier à la suite de vilaines affaires et il a laissé à Londres des dettes énormes. On croit qu'il est allé en Australie, et on suppose qu'il est mort, car on n'a jamais eu de ses nouvelles. Lui seul pourrait attaquer le testament et en supposant qu'il soit vivant, il n'en contestera pas la validité, puisqu'il ne sera pas avisé que ce testament existe.

» Sa cousine avait d'ailleurs parfaitement le droit de le déshériter et mon camarade des *horse-guards* a consulté deux *sollicitors* qui lui ont dit que l'envoi en possession ne souffrirait pas la moindre difficulté. Il a même pris sur lui de prévenir la maison de banque où la somme est déposée et messieurs Campbell sont tout prêts à payer.

» Quant à la famille du mari, il n'y a rien à craindre de ce côté. Les biens patrimoniaux de lord Cairness étaient substitués à un de ses neveux qui hérite de sa pairie. C'est ce neveu qui est venu reconnaître le corps de sa tante par alliance. Sur sa déclaration, l'acte de décès a été dressé, comme je te l'ai dit avant-hier. Il est régulier et naturellement il n'y est pas fait mention des circonstances de la mort. Alice Avor a été transportée en Écosse où elle sera inhumée dans les caveaux du château de Cairness.

» L'affaire est donc terminée et ta fille aura les millions. Tu les administreras jusqu'à ce qu'elle se marie, puisqu'elle

est encore mineure… et je ne plains pas celui qui l'épousera, car elle est jolie comme un cœur.

— Georges m'a parlé autrefois de ce William Atkins, murmura madame de Lorris. Il l'avait en horreur.

— Ça prouve que mon garde de la reine m'a dit la vérité sur le drôle en question.

— S'il allait reparaître ?… Je ne suis pas si rassurée que toi.

Jeanne avait de bonnes raisons pour ne pas l'être, des raisons qu'elle ne pouvait pas exposer à son amant puisqu'elle ne lui avait pas dit qu'Alice Avor était morte assassinée.

L'assassin devait être ce parent qui comptait sur la succession de lady Cairness pour payer ses dettes. Il l'avait aimée autrefois, disait-on ; peut-être avait-elle été sa maîtresse. Il avait donc un prétexte pour l'attirer dans cette maison où il voulait la tuer pour hériter d'elle. Mais on n'hérite que des morts et lady Cairness allait être enterrée sans qu'on sût qui elle était, si le commandant d'Arbois n'avait pas déclaré qu'il la reconnaissait.

Cette objection se présenta tout à coup à l'esprit de madame de Lorris.

— J'ai oublié de te dire, reprit Gontran, que j'aurais pu me dispenser d'intervenir. Le nouveau lord Cairness avait été avisé par une lettre anonyme que sa tante était à la Morgue. C'est peut-être le William Atkins qui l'a écrite… et, alors, il serait à Paris… retour d'Australie. Elle ne s'accorde guère avec celle que tu as reçue, car il doit lui être fort indifférent que sa parente ait déshonoré le nom de Cairness en

décédant chez Valentine. Il y a là un mystère que je ne me charge pas d'éclaircir. Mais, quoi qu'il en soit, il ne peut rien contre toi, ni contre ta fille, puisque le testament est valable.

— Il peut la tuer… il m'en a menacée.

Pendant que Gontran s'évertuait à démontrer que ces menaces étaient vaines, la chanson bretonne finissait, et André d'Elven profitait de l'occasion pour dire à Thérèse, qui continuait à tracasser le piano pour couvrir la voix de son amoureux :

— Je vous remercie de ne pas douter de moi, mademoiselle. Madame votre mère cessera d'en douter, lorsque je serai mieux connu d'elle, et je bénis le hasard qui m'a fait rencontrer ici M. d'Arbois. Il lui dira que je suis incapable d'abuser de l'autorisation de revenir qu'elle a bien voulu m'accorder.

— Je le sais, mais je voudrais savoir si… vite ! un autre air breton. Vous me répondrez après… je veux vous laisser le temps de réfléchir. Je voudrais savoir si vraiment vous m'aimez.

— Je vous jure que…

— Vous me répondez trop tôt. Attaquez une chanson quelconque. Je vous suivrai.

André s'exécuta. Il le fallait, car madame de Lorris commençait à se préoccuper de leur attitude. Ils se parlaient de trop près. Mais le vicomte se redressa et entama, sur un rythme plus vif, une ballade du pays de Léon. Jeanne, tranquillisée par cette mélodie, se remit à écouter Gontran qui lui disait :

— Le sujet me paraît épuisé. Passons à un autre qui doit t'intéresser tout autant. Tu m'as demandé mon avis sur ce jeune homme et sur ses intentions. Eh bien ! le voici, mon avis. André d'Elven est un brave garçon. Il doit avoir vingt-sept à vingt-huit ans et une dizaine de mille livres de rente. L'âge est assorti à celui de ta fille. Elle aura la fortune qui lui manque. Ils m'ont tout l'air de s'adorer. Ce serait donc un mariage très convenable.

» Malheureusement, pour des motifs que tu devines, ce mariage est impossible.

— Pourquoi serait-il impossible, si M. d'Elven le désire ? répondit Jeanne. Pourquoi lui refuserais-je la main de Thérèse, si…

— D'abord, il ne te l'a pas demandée, interrompit Gontran. Ce serait aller un peu vite, puisqu'il te voit ce soir pour la première fois ; mais j'admets qu'il te la demande, avant d'avoir pris des informations, ce qui est invraisemblable ; que lui répondras-tu ?… Que tu la lui accordes, soit ! Mais il faudra bien lui expliquer la situation de ta fille.

— Je pourrais lui avouer qu'elle est enfant naturel…

— Il te serait difficile de le lui cacher et tu aurais soin d'ajouter que la sœur de son père lui a laissé deux millions et demi. Peut-être André passerait-il sur cette tare. Il a l'esprit assez ouvert pour ne pas tenir essentiellement à la naissance. Mais ta situation, à toi, comment la lui présenteras-tu ? Continueras-tu à te poser en bourgeoise vertueuse ? Soutiendras-tu que tu es employée dans une maison de commerce ? La fable serait bientôt percée à jour.

— Non, si tu voulais m'aider, murmura timidement madame de Lorris.

— Ah ! nous y voilà donc ! Tu comptes sur moi pour tromper ce pauvre garçon. Eh bien ! ma petite Jeanne, tu as tort. Je pensais que tu me connaissais mieux. S'il s'agissait du premier venu, je ne l'empêcherais certes pas d'épouser ta fille. Si seulement André d'Elven ignorait que je suis ton ami, je pourrais encore me taire. Je le laisserais se renseigner tout seul. Tu vois que je n'ai pas de parti pris. Mais le diable s'en est mêlé. Je suis tombé chez toi juste à point pour m'aboucher avec le fils d'un homme que j'honorais infiniment et qui m'a donné vingt fois l'hospitalité dans son vieux castel, quand je m'ennuyais à Pontivy. Tu es venue m'y voir, à Pontivy, et j'ai dû te parler de lui.

— C'est probable, mais je l'avais oublié.

— Enfin, le mal est fait, André s'adressera naturellement à moi pour savoir sur quel terrain il marche. Il me consultera. Que puis-je lui répondre ?… Si je mentais, je serais le dernier des drôles, et il aurait le droit de me reprocher plus tard ce procédé indigne, car j'aurais beau lui raconter des histoires, il apprendrait un jour la vérité. J'aime mieux la lui dire.

— Ainsi, tu m'abandonnes !

— Non. Demande-moi tout ce que tu voudras, excepté ça. Je te donnerais de bon cœur ce que je possède, je me ferais même tuer pour te défendre ou pour défendre ta fille… Mais je ne puis pas te sacrifier mon honneur.

— Alors, demain, le vicomte d'Elven saura ce que je suis. Pauvre Thérèse ! Elle l'aime, j'en suis sûre.

— Je ne conseillerai pas à André d'en rester là avec elle. Et rien ne prouve qu'il se retirera lorsqu'il m'aura entendu ; car, après la confession, viendra l'apologie. Je plaiderai les circonstances atténuantes. Je ferai valoir ton dévouement,

ton courage… Tu as accompli un miracle en élevant ta fille comme tu l'as fait. Ta première faute était très excusable, et les autres en ont été la conséquence presque forcée. Enfin, j'appuierai sur ce fait que la fortune de mademoiselle Valdieu n'a pas une source impure, puisqu'elle lui vient de son père. J'ajouterai même que cette enfant a dans les veines du sang noble : sir Georges Avor était baronnet. Tu vois que je serai un bon avocat.

— Tu ne gagneras pas ma cause, dit tristement Jeanne de Lorris.

— Qui sait ? André est romanesque et sentimental comme on l'est dans le pays de Vannes. Je me rappelle qu'à la chasse il lui arrivait de rester en arrière ; nous le retrouvions, couché au pied d'une touffe de genêts et lisant *René*, de son compatriote Chateaubriand, ou *Jocelyn*, de Lamartine.

» Regarde-le chanter ses noëls bretons, en dévorant des yeux ta fille. Il est fou d'elle, ça se voit de reste, et je le crois très capable de sauter à pieds joints par-dessus les convenances sociales.

— Encore faudrait-il qu'il fût engagé avec Thérèse. S'il la connaissait seulement depuis deux mois, peut-être son amour résisterait-il à tes confidences ; mais tu vas le désillusionner dès demain puisque tu l'as invité à déjeuner.

— Si je ne l'avais pas invité, il serait venu me voir, n'en doute pas. Et il m'aurait questionné tout de même. J'ai pensé qu'il valait mieux aller au-devant du danger. Et, je te le répète, je serai sincère, mais je ne chercherai pas à le détourner de ce mariage, car ta fille n'en fera jamais un pareil. Il a surtout cet avantage que, le Morbihan étant un pays perdu, les hobereaux du voisinage d'André n'ont pas de relations à

Paris et ne s'inquiéteraient pas des origines de la vicomtesse d'Elven. Reste à savoir si Thérèse s'accommoderait de mener la vie de châtelaine au milieu des landes.

— La vie qu'elle mène ici n'est pas plus gaie. D'ailleurs, je ne la quitterais pas.

— Même si son mari faisait de ton éloignement une condition absolue ?

Jeanne de Lorris pâlit. Gontran l'avait blessée au vif.

— Tu es dur pour moi, murmura-t-elle.

— Dur et salutaire comme le bistouri du chirurgien qui ouvre un abcès dangereux, répliqua le commandant. Je mets à nu les graves inconvénients de la situation. Et j'ai mes raisons pour ne pas ménager ta sensibilité. Suppose que ce garçon me demande si tu consentirais à ne plus voir ta fille… ou à ne la voir qu'en cachette… il faut que je sache ce que je devrais lui répondre.

Il y eut un silence. Jeanne avait les larmes aux yeux.

— Tu lui répondrais, dit-elle avec effort, que pour assurer le bonheur de Thérèse, je renoncerais à elle. J'en serais quitte pour mourir de douleur.

— Oh ! j'espère qu'on ne me posera pas la question. Pour le reste, tu peux t'en rapporter à moi. Je dirai tout, mais je saurai présenter la vérité sous le jour le plus favorable.

— Diras-tu aussi que tu es mon amant ? demanda brusquement madame de Lorris.

— Non. Ça me paraît inutile. André se défierait de mes renseignements. Il devinera peut-être que je l'ai été autrefois,

mais c'est tout différent. Et d'ailleurs, maintenant, je le suis si peu, ajouta en riant l'officier. Dans six mois, je rejoindrai mon régiment. Un semestre, ça ne compte pas. Mais, dis donc, Jeannette, il me semble que nos amoureux ne chantent plus.

C'était vrai. L'air venait de finir. C'était le quatrième, et dans les intervalles, André et Thérèse avaient trouvé moyen d'échanger de douces confidences, sur un diapason discret. La réponse à la naïve question de Thérèse ne s'était pas fait attendre. Les lèvres d'André avaient murmuré ces trois mots si doux : Je vous aime, et ensuite les aveux étaient venus, des aveux entrecoupés, car il fallait chanter et accompagner. Mais ils se comprenaient sans se parler, de même que, la première fois qu'ils s'étaient rencontrés, ils avaient compris, sans se le dire, que Dieu les avait faits l'un pour l'autre.

Pendant ces vingt minutes, l'avenir de leurs amours s'était décidé, et madame de Lorris, troublée par les sévérités du commandant, les avait un peu oubliés. Gontran lui rappelait qu'il était temps d'intervenir. Elle se leva et vint à eux.

M. d'Elven sentait parfaitement que la séance musicale avait assez duré et il ne tenait pas à la prolonger, car il emportait une provision de bonheur et d'espérance qui le consolait de partir. Il ne lui restait plus qu'à prendre congé.

— Me pardonnerez-vous, madame, dit-il, debout et le chapeau à la main, d'avoir abusé des mélodies bretonnes ? Mademoiselle votre fille doit être guérie maintenant du goût qu'elle avait pour notre musique, avant de la connaître.

— Mais non, mais non, s'écria Thérèse, nous recommencerons quand vous reviendrez, monsieur, car vous reviendrez, j'espère.

— Nous y comptons, appuya madame de Lorris.

— Puisque vous m'y autorisez, madame, et puisque le commandant d'Arbois veut bien répondre de moi.

— Ah ! je le crois ! que je réponds de vous, mon cher, interrompit Gontran. J'aurais été ravi de vous présenter à madame Valdieu, si vous ne vous étiez pas présenté vous-même… et je souhaite que nous nous rencontrions souvent ici. Demain, en déjeunant, nous causerons de notre prochaine visite.

— Merci, mon cher commandant ; à midi précis, je serai chez vous, répondit André d'Elven, en serrant avec effusion la main de l'officier.

Jeanne de Lorris lui tendit la sienne et il y mit un baiser, à l'ancienne mode, avec une grâce aisée qui sentait d'une lieue son gentilhomme.

Thérèse mourait d'envie de faire comme sa mère, mais elle n'osa pas. Ses yeux en disaient assez pour faire battre de joie le cœur d'André.

Dès qu'il fut sorti du salon, elle s'écria :

— N'est-ce pas, monsieur, qu'il est charmant ?

— Il a toutes les qualités, et entre autres une que je prise fort, la bravoure, dit Gontran. Je l'ai vu un jour attaquer seul un vieux loup acculé qui venait d'étrangler une demi-douzaine de chiens et le tuer bellement avec son couteau de chasse.

— Et moi, il m'a délivrée d'un homme qui m'attaquait et qui avait l'air plus méchant qu'un loup.

— La villa aurait besoin d'un défenseur énergique, comme M. d'Elven, ou comme vous, mon ami, dit Jeanne. Gudule assure qu'on voit rôder la nuit devant la grille du jardin des gens de mauvaise mine.

— Ce n'est pas très surprenant dans ce quartier-ci.

— Non ; mais je m'imagine qu'ils en veulent à Thérèse… et j'ai peur. C'est à ce point que je vais coucher ici. J'avais promis à mon patron de rentrer ce soir, mais il se passera de moi.

— À la bonne heure ! dit la jeune fille en sautant au cou de sa mère.

— Quoi ! demanda Gontran, sérieusement, vous craignez une attaque nocturne ?

— Oui, mon ami, je n'ai pas oublié ce que vous m'avez appris… pendant que Thérèse était au piano.

— Alors, vous supposeriez que ce cousin d'Australie…

Le commandant, averti par un coup d'œil de Jeanne, s'arrêta au milieu de sa phrase.

— Quel cousin d'Australie ? demanda Thérèse. Est-ce que nous avons des parents dans ce pays-là ?

— Non, non. Je faisais allusion à une histoire ancienne qui ne vous intéresserait pas. Mais votre mère a peut-être raison de prendre des précautions. Cette maison est très isolée, et Paris foisonne de coquins prêts à tout faire. Il est bon de mettre ordre aux apparitions que signale votre gouver-

nante et je m'en charge. Maintenant, parlons un peu de vous, ma chère enfant. Vous ne me connaissez pas, et moi je désirais vivement vous connaître. Nous sommes destinés à nous revoir souvent. Voulez-vous que, pour commencer, nous soyons amis ?

Thérèse ne demandait pas mieux, car la figure mâle et franche de Gontran d'Arbois lui plaisait. Elle donna gaiement la réplique et la conversation commencée sur ce pied, se prolongea fort tard, à la grande satisfaction des trois causeurs. Le commandant avait un plan. Il voulait étudier la fille de Jeanne et attendre que la nuit fût assez avancée pour lui permettre de guetter et peut-être de prendre en flagrant délit d'escalade ou d'effraction l'homme dont la vigilante Gudule avait signalé les manœuvres. Lui aussi, il commençait à croire à l'existence de William Atkins.

IV

Il était près de minuit lorsque Gontran d'Arbois prit congé de Jeanne de Lorris et de sa fille.

Le charme d'une causerie intime, égayée par les amusantes saillies de Thérèse, leur avait fait oublier l'heure, car on ne se couchait jamais si tard à la villa et Gudule ronflait depuis longtemps dans sa chambre, pendant qu'on riait encore dans le salon du rez-de-chaussée.

Le commandant partait émerveillé de l'esprit, de la grâce et de la gaieté de mademoiselle Valdieu. Elle avait toutes les qualités de sa mère et quelques autres en plus qui n'appartiennent qu'à la jeunesse et à l'innocence. Pourquoi fallait-il que le malheur de sa naissance obligeât Gontran à lui nuire en disant la vérité au vicomte d'Elven ? Avec quelle joie il eût fait d'elle un éloge sans réserves et conseillé vigoureusement à ce jeune homme de l'épouser. Du moins, pouvait-il maintenant plaider pour elle en connaissance de cause, et il se jurait de n'y pas manquer le lendemain, en déjeunant avec l'amoureux.

Il s'était bien promis aussi de veiller à la sûreté de Thérèse, et les craintes manifestées par Jeanne de Lorris ne lui semblaient plus si chimériques. Il n'avait pas les mêmes raisons qu'elle pour croire qu'on en voulait à sa vie, puisqu'il ignorait que lady Cairness était morte assassinée ; mais il rapprochait dans son esprit, les apparitions nocturnes d'un inconnu avec les renseignements qu'il avait reçus de Londres, et il se disait que le cousin déshérité pouvait bien être vivant et préparer quelque mauvais coup.

La lettre anonyme adressée à lord Cairness pour l'informer du décès de sa tante avait peut-être été écrite par ce drôle. C'était même très probable, car il devait être pressé de recueillir la succession d'Alice Avor, et il ne pouvait faire valoir ses droits qu'après avoir prouvé qu'elle était morte.

Et s'il avait appris que cette fortune était réclamée, en vertu d'un testament régulier, par une jeune Française, nommée Thérèse Valdieu, il était intéressé à se débarrasser de cette légataire. On le disait capable de tout. Donc, il avait bien pu découvrir que la personne qui le gênait demeurait boulevard d'Italie, dans une maison isolée, et payer des chenapans pour la tuer à domicile.

— J'en aurai le cœur net, s'était dit le commandant, et je ferai ma police moi-même.

Mais il gardait ses réflexions pour lui et lorsque Thérèse et sa mère vinrent le reconduire jusqu'à la sortie du jardin, il se borna à leur recommander de soigner les fermetures avant de s'endormir.

Elles n'avaient garde d'y manquer, et les serrures étaient solides. Il ne s'éloigna qu'après avoir entendu barricader en dedans les portes et les volets de la maison.

La grille avait été, en sa présence, verrouillée à double tour.

Il avait laissé sa voiture au coin de la rue Corvisart. Jeanne, qui la lui avait renvoyée, après s'en être servie, l'avait prié de ne pas descendre devant la villa.

Gontran, qui voulait se donner toutes ses aises pendant son congé de semestre, avait pris des arrangements avec un loueur, lequel mettait à sa disposition, moyennant une

somme assez ronde, une victoria pour le jour et un coupé pour la nuit.

Et Gontran avait déniché chez cet industriel très connu des viveurs et des belles petites, un cocher qui avait été son brosseur au régiment et qui ne demandait qu'à servir encore sous ses ordres.

Ce vieux troupier conduisait à merveille et était resté l'admirateur fidèle de son ancien lieutenant qui avait le pourboire aussi facile qu'autrefois.

Gontran pouvait compter sur son dévouement et sa discrétion. Il était sûr de le retrouver droit sur son siège, à la place où il l'avait laissé, et il n'aurait pas craint, le cas échéant, de lui demander un coup de main.

En sortant du jardin, il vit, en effet, briller au bas de la côte les deux lanternes de la voiture, et il s'achemina au pas accéléré vers la rue Corvisart, qui débouche sur le boulevard d'Italie, à une centaine de mètres de la villa.

Le ciel se couvrait, la pluie menaçait et à l'heure qu'il était, les habitants de ce paisible quartier sont couchés depuis longtemps.

— Voilà une nuit faite pour les voleurs, se disait Gontran. Ils pourraient, sans crainte qu'on les dérangeât, piller une maison et égorger ceux qui l'habitent. Jeanne n'a vraiment pas tort de redouter une attaque et il faut que sa fille déménage le plus tôt possible. Jeanne devrait même, en attendant, lui donner des gardes du corps. Si je n'avais pas promis à un de mes vieux camarades de le rejoindre au cercle, entre une heure et deux, je me mettrais en faction devant la grille, pour voir si le rôdeur signalé par la gouver-

nante montrera son nez. Je ne serais pas gêné par les passants. Tiens, en voilà un pourtant !

En effet, un homme venait à lui sur la contre-allée ; mais cet homme changea tout à coup de direction. Il fit un crochet et continua à remonter le boulevard en se tenant au milieu de la chaussée.

Autant qu'on en pouvait juger à distance, il était vêtu comme un ouvrier qui revient de son travail, et il portait un paquet, ses outils probablement.

— C'est singulier, pensa le commandant. On jurerait que ce gaillard-là a obliqué à droite pour éviter de passer trop près de moi. Si je savais ?… Non, ce ne serait pas le moyen de le pincer, en supposant qu'il ait de mauvais desseins contre la villa. En me voyant sur ses talons, il se douterait que je le surveille, et il remettrait l'escalade à une meilleure occasion. Mais je voudrais bien savoir où il va.

Le coupé n'était pas loin, et l'idée vint à Gontran de l'utiliser pour observer les mouvements de ce personnage suspect. Il continua son chemin sans se retourner et il dit au cocher qui l'avait aperçu et qui rassemblait déjà ses rênes :

— As-tu vu cet individu que je viens de croiser ?

— Oui, mon commandant. Il marque joliment mal.

— Qu'est-ce qu'il a sous le bras ?

— Un sac et un rouleau de cordes.

— Un rouleau de cordes !… tu es sûr de ce que tu dis ?

— Très sûr, mon commandant. Je l'ai bien regardé, parce qu'il m'a fait l'effet d'aller en journée la nuit.

— Alors, tu crois que c'est un voleur ? Eh ! bien, moi aussi, je le crois, et je me demande s'il en veut à la maison d'où je sors.

— Ça, c'est facile à savoir. Il y a un bec de gaz à dix pas de la grille. Seulement, il se cachera peut-être tant que je serai là. Si vous voulez, mon commandant, je vais tourner dans la rue Corvisart. Il croira que je suis parti. *C'est* mes lanternes qui le gênent.

— Tu as raison. Avance et remise-toi derrière ce mur qui fait le coin… la tête de ton cheval du côté du boulevard.

Le mouvement fut exécuté avec la même précision et la même célérité qu'une manœuvre de peloton par l'ex-cavalier de deuxième classe au 9e hussards.

Le commandant se posta à l'angle de la rue et attendit.

Il ne vit rien d'abord, mais au bout de cinq minutes, l'homme reparut et s'adossa à un arbre juste en face de la grille. Évidemment, il examinait la villa, pour vérifier s'il y avait de la lumière.

— Je le vois, mon vieux Fournès, dit Gontran d'Arbois. Il guette et il ne tardera pas à se mettre à la besogne. Tu as eu une fameuse idée.

— J'en ai une meilleure, mon commandant. Je vais descendre, vous tiendrez mon cheval, je filerai tout doucement le long du boulevard et je tomberai sur le gueux, à la sourdine.

— C'est moi qui tomberai sur lui. Tu viendras si je t'appelle.

— Il vous verra, mon commandant, et il se sauvera. Vous tenez à l'empoigner, pas vrai ?

— Je ne tiens même qu'à ça, car je ne crains pas qu'il entre cette nuit dans la maison ; elle est trop bien close. J'y ai veillé moi-même en partant. Mais il faut que je sache d'où sort ce gredin, car je le soupçonne de ne pas opérer pour son compte. Et j'aime autant me passer des sergents de ville.

— Je me chargerais bien de le faire causer, si vous vouliez, mon commandant… et de lui mettre la main au collet, après que je lui aurai tiré les vers du nez.

— Comment t'y prendrais-tu ?

— J'ai ma tenue d'écurie dans le coffre de ma voiture : une blouse, une casquette, un pantalon de treillis et une cravate de laine. Quand je serai habillé comme ça, il ne se défiera pas de moi. Et pour le mettre à son aise, je lui offrirai de l'aider.

Gontran dressa l'oreille à cette proposition. Elle répondait parfaitement aux pensées que lui suggérait la situation. Il se persuadait de plus en plus que ce malandrin qui persistait à observer la maison habitée par Thérèse n'était pas un voleur ordinaire, mais un agent de l'héritier évincé, ou peut-être l'héritier lui-même, qui se serait déguisé pour qu'on ne le reconnût pas.

Préparait-il un meurtre ou un simple enlèvement ? impossible de le deviner ; mais ce qu'il importait à Gontran, c'était de découvrir qui il était ; et pour arriver à ce résultat, il fallait user de ruse, à moins de recourir à l'intervention des agents, au risque de mêler à cette affaire le nom de Jeanne de Lorris. Cette intervention, d'ailleurs, n'aurait probablement abouti à rien. On ne poursuit pas les crimes d'intention,

et l'homme ne bougeait pas. Il n'y avait pas le plus petit commencement d'exécution et Gontran ne pouvait pas attendre pour agir qu'il eût escaladé la clôture.

Le cocher venait de lui indiquer un moyen qui le tentait par son étrangeté. Seulement, il ne voulait pas confier à son ancien soldat d'ordonnance une mission si délicate.

— J'irai, moi, dit-il, après un instant de réflexion. Descends, ouvre ton coffre, et passe-moi ton fourniment de palefrenier. Nous sommes à peu près de la même taille et nous avons la même encolure. Ça m'ira comme un gant.

— Comment ! s'écria Fournès, vous, mon commandant, vous entreriez dans ma pelure de corvée !

— Très bien, mon garçon. Dépêchons-nous. J'ai peur que l'homme ne m'échappe.

— Mais, mon commandant, il est peut-être armé.

— Eh bien ! quand il le serait. J'ai mon revolver dans ma poche, et s'il veut faire le méchant, je le tuerai comme un chien.

— Ça n'empêche pas, mon commandant, que vous risqueriez de recevoir un mauvais coup, dit Fournès, en sautant à bas de son siège. Vaudrait mieux que ça soit moi qui l'attrape.

— Pourquoi donc ? répliqua Gontran. Tu es marié, n'est-ce pas ?

— Oui, et j'ai trois mioches.

— Eh bien ! moi, je n'ai que ma peau, et je n'y tiens pas énormément. Et puis, tu serais embarrassé pour interroger ce

gueux-là, car tu ne sais pas de quoi il retourne. Allons ! vite ! Tu ouvriras l'œil pendant que je vais m'habiller. S'il file, ce sera à recommencer demain, voilà tout.

Fournès, accoutumé à l'obéissance passive, tira du coffre de la voiture les vêtements qu'il venait d'énumérer.

— Prends ma place au bout du mur, et passe-les-moi, l'un après l'autre, lui dit le commandant. Le pantalon d'abord. Bon ! il est assez large pour que je puisse le mettre par-dessus le mien. La blouse maintenant… elle me tombe au-dessous du genou, c'est parfait. Et la cravate ? très bien, c'est un cache-nez qui fait trois fois le tour de mon cou… on ne verra pas un pouce de mon linge. La casquette ne va pas très bien avec le reste… elle est trop neuve et puis j'aurais préféré qu'elle fût à trois ponts… mais je vais la friper.

Gontran d'Arbois, tout en causant, s'habillait aussi tranquillement que s'il eût été dans le cabinet de toilette où Jeanne de Lorris l'avait reçu le jour de son arrivée à Paris.

Pendant ce temps-là, le cocher, embusqué à l'angle de la muraille, surveillait de loin le rôdeur de nuit.

— Eh bien ! lui demanda Gontran, dès qu'il eut fini de se travestir, qu'est-ce que tu dis de ma tenue ? Ai-je assez la dégaine d'un parfait voyou ?

— Pas tant que vous croyez, mon commandant. D'abord, vous n'en avez pas la binette. Et puis, il y a vos bottines qui passent sous le pantalon.

— Si ce n'est que ça, je vais les traîner dans ce tas de boue… tiens, c'est fait. Quant à ma tête, je ne peux pas la changer. Si l'homme trouve que j'ai trop de chic, je lui dirai

que je suis un Alphonse… c'est une profession qui exige un physique avantageux.

— Et vos mains, mon commandant ?

— Tu as raison. La bague que je porte au petit doigt me trahirait. Je l'ôte et je la mets dans la poche de mon gilet. Il ne me reste plus qu'à les tremper dans le ruisseau. L'eau qui coule ici n'est pas limpide. Les voilà noires comme de l'encre.

— Ah ! l'homme lâche son arbre… il traverse la contre-allée… il est maintenant collé contre la grille.

— Alors, je n'ai pas une minute à perdre. Toi, tu vas rester là.

— Puisque c'est la consigne, mon commandant… mais, au moins, prenez mon sifflet… vous vous en servirez pour m'appeler, si le gueux se rebiffe.

— Donne toujours… on dit que les rôdeurs de barrière en ont tous… ça leur sert à avertir les camarades que la police arrive et ça ne jurera pas avec le reste de mon équipement. Je crois que je n'aurai pas besoin de toi, mais après tout, on ne sait pas ce qui peut arriver. C'est pourquoi, mon vieux Fournès, voici ce que tu vas faire. Reste à ton poste, tant que tu me verras arrêté devant la grille. Mais il est possible que j'emboîte le pas à ce drôle ou que je l'accompagne, si je réussis à me faire prendre par lui pour un chenapan de son espèce. Dans ce cas, je ne serai pas fâché de t'avoir à ma portée, et je t'autorise à nous suivre de loin. Tu mettras ton cheval au pas et tu auras bien soin de garder ta distance. Il ne s'occupera pas de toi ou il croira que tu rentres chez ton patron, après ta journée faite. Si nous nous arrêtons en route,

tu t'arrêteras. Si nous entrons dans un cabaret, tu te placeras de façon à ne pas perdre de vue la sortie.

— Comment ! vous iriez boire avec un voleur !

— J'espère que je ne serai pas obligé d'en venir à cette extrémité, mais j'en passerai par là, plutôt que de le lâcher.

— Très bien, mon commandant, mais…

— Ça suffit. Mon chapeau et ma redingote sont dans la voiture. Enferme-les dans le coffre pour que je les retrouve en bon état, car je ne compte pas employer toute ma nuit à faire la chasse à ce coquin, et je ne pourrais pas décemment me présenter au cercle, fait comme me voilà. Attention, maintenant, Fournès. Les grandes manœuvres commencent.

Ayant dit, Gontran d'Arbois déboucha de la rue Corvisart, traversa vivement la contre-allée et se mit à remonter le boulevard, en suivant le bord du trottoir.

Il avait le coup d'œil militaire, et il avait trouvé tout de suite la stratégie qu'il convenait d'employer pour surprendre l'ennemi.

En se défilant derrière les arbres qui bordent la chaussée et en n'avançant qu'avec précaution, il pouvait tomber sur lui sans être vu et même sans être entendu, car le vent du sud s'était levé et le craquement des branches courbées par la rafale couvrait le bruit de ses pas sur le sol macadamisé du boulevard.

Fournès avait bien vu. L'homme s'était approché de la grille et semblait fort occupé à une opération manuelle dont le commandant ne pouvait se rendre compte à distance.

— On dirait qu'il compte les barreaux, dit-il entre ses dents. Un voleur de profession ne prendrait pas cette peine. Il chercherait à forcer la serrure et il serait déjà à la besogne. Décidément, je crois que je vais avoir affaire à un gredin qui n'est pas de la partie et qui n'en vaut pas mieux. Ce serait drôle si j'allais mettre la main sur cet héritier qui trouble le sommeil de Jeanne. Enfin, nous allons bien voir. Mais il s'agit de jouer serré. Heureusement, j'ai appris autrefois assez d'argot en courant les bastringues, et je peux me faire passer pour un *grinche*. C'est égal ; si mon colonel me voyait dans cette tenue, il me collerait bien un mois d'arrêts de rigueur. Ah ! Jeanne peut se vanter d'avoir en ma personne un ami qui pousse le dévouement jusqu'aux plus extrêmes limites. Ma foi ! elle vaut bien ça, cette bonne Jeanne, et sa Thérèse est charmante. On n'y touchera pas tant que je serai à Paris.

Gontran se tenait ce langage à lui-même pour s'exciter à suivre son dessein jusqu'au bout, mais au fond il se sentait un peu honteux de s'être embarqué dans cette mascarade, et il fallait en effet que madame de Lorris lui tînt fort au cœur pour qu'il oubliât ainsi ses épaulettes.

Mais Gontran cédait toujours à son premier mouvement et une fois lancé, il ne s'arrêtait plus.

Il atteignit sans incident l'arbre le plus rapproché de la grille, et là, à demi caché par le tronc, il put examiner de près l'homme qui lui tournait le dos.

Cet homme, vêtu comme un compagnon serrurier, était de petite taille et de chétive apparence. Il avait posé sur le rebord du mur qui supportait la grille une valise de cuir et un paquet de cordes. Il tenait à la main une règle de toiseur et il était occupé à mesurer la hauteur des barreaux. Évidem-

ment, il préparait une escalade et le commandant se demanda un instant s'il allait le laisser faire.

Une fois entré, le drôle serait pris au piège, puisqu'il ne pourrait plus sortir sans la permission de Gontran qui ne le perdait pas de vue, et qui n'aurait plus qu'à donner l'alarme.

Mais il aurait fallu réveiller en sursaut les habitants de la villa, et procéder à une arrestation, avec le concours des agents de l'autorité.

Pour plusieurs raisons, Gontran aimait mieux opérer seul.

Il s'assura que son revolver était dans la poche de son pantalon de treillis où il avait eu soin de le placer en se costumant, afin de l'avoir sous la main en cas d'attaque, et quittant son embuscade, il alla frapper sur l'épaule du travailleur nocturne qui se retourna vivement et leva sa règle pour se mettre en défense.

— C'est pas la peine de cogner, lui dit froidement Gontran d'Arbois. Je ne suis pas de la *rousse*.

— Passe ton chemin ! grommela l'homme.

— Non, mon petit. Part à deux.

— De quoi, part à deux ?

— Fais donc pas la bête. C'est pas le propriétaire ou son architecte qui t'a envoyé toiser c'te grille à minuit. Tu viens pour *barboter la tôle*.

Et comme l'homme le regardait d'un air étonné et soupçonneux, Gontran reprit en riant :

— Tu vois bien que je suis un bon *zig*, puisque je *rouscaille bigorne*.

— Possible. Mais je ne te connais pas.

— Parce que je travaille dans la *haute*. Si je me suis *camouflé* comme tu vois, c'est que j'avais idée de *vadrouiller* cette nuit dans le quartier des *biffins*. Ça n'est pas mon affaire de *rincer les cambrioles*. On risque dix ans de la *Nouvelle*. J'aime mieux *chambrer les pantes* au *bonneteau*. Mais, si le coup en vaut la peine, je t'aiderai tout de même.

L'homme ne se pressait pas de répondre. Il se défiait visiblement, et le commandant qui n'était pas très sûr de son argot, craignait de s'être trahi en se servant de locutions démodées.

La langue des voleurs se renouvelle sans cesse. C'est assez naturel, puisqu'elle leur sert à parler entre eux, sans être compris par les policiers. Dès que les agents commencent à connaître un mot, ils le remplacent par un autre.

Les termes que Gontran venait d'employer avec tant d'abondance ne paraissaient pas avoir produit l'effet qu'il en attendait. Il se crut obligé de corser ou de préciser.

— Écoute, vieux, reprit-il, si tu tiens à garder l'affaire pour toi seul, garde-la, mais je te préviens que tu la rateras, car *je mangerai le morceau*.

— Ça veut dire que tu me dénonceras. Je m'en bats l'œil. Je n'ai rien fait.

— Oh ! je n'irai pas chercher les *sergots*… tu te *cavalerais*, pendant ce temps-là. Mais je ne te lâcherai pas et je te *filerai*. Je saurai où tu *perches* à seule fin de te repincer plus

tard. Et demain matin, je viendrai sonner à la porte de la *cambuse* que voilà. Je *jaspinerai* au bourgeois ce que j'ai vu cette nuit et je lui conseillerai d'acheter un chien de garde. Il m'*aboulera* vingt *balles* pour le renseignement et ton coup sera manqué. Ça t'apprendra à travailler sans les camarades.

Cette fois le commandant avait touché juste, car l'homme changea de ton aussitôt.

— Ne t'*esquinte* donc pas à m'*esbrouffer*, dit-il en haussant les épaules. Je ne refuse pas de *turbiner* avec toi, mais pas ici. Tu ne vois donc pas qu'il y a de la lumière là-haut. Les *pantes* ne sont pas encore couchés.

C'était vrai. À travers les persiennes des fenêtres du premier étage, on voyait briller de la lumière.

Jeanne de Lorris et sa fille ne dormaient pas, quoiqu'elles ne se doutassent guère de ce qui se passait devant la grille du jardin.

— Ils ne veilleront pas toute la nuit, reprit Gontran qui voulait pousser l'homme jusque dans ses derniers retranchements.

— Ça se peut ; mais je n'ai pas envie de poser deux heures ici. Je ferai l'affaire une autre fois.

Le drôle ne paraissait pas tenir à continuer la conversation en argot, car il répondait en bon français. Et plus le commandant l'examinait, plus il se persuadait que ce suspect personnage n'était pas un voleur de profession.

Il avait une figure sournoise, presque entièrement cachée par une barbe grisonnante et par un feutre mou enfoncé jusqu'aux yeux. Les habits d'ouvrier qu'il portait semblaient ne pas avoir été faits pour lui, et il manquait de cette désin-

volture impudente qui s'acquiert par l'exercice prolongé des vilains métiers. Il parlait avec l'accent parisien, mais pas avec cet enrouement caractéristique auquel on reconnaît les rôdeurs de barrière.

Autant d'indices qui confirmaient les soupçons de Gontran d'Arbois.

— Combien sont-ils donc là-dedans ? demanda-t-il.

— Deux vieux avec deux domestiques. En tout, quatre et solides. Il n'y a rien à faire, on te dit.

Gontran ne douta plus. L'homme ne pouvait pas ignorer que la maison n'était habitée que par trois femmes. Il mentait. Donc, il avait d'autres projets que celui de piller la villa. Un véritable voleur n'aurait pas refusé l'aide que lui proposait un gaillard vigoureux et déterminé. Ces gens-là ne négligent pas les occasions qui se présentent et ils aiment encore mieux partager le produit d'un vol que de remettre le vol au lendemain.

— Alors, pourquoi es-tu venu *reluquer* la *cassine*, puisqu'elle est si bien gardée ? demanda le commandant.

— Pour voir si on pourrait y entrer quand elle sera vide. Les vieux et leurs *larbins* vont partir à la campagne. Ils n'emportent pas leur magot et, dès qu'ils n'y seront plus, je reviendrai faire un tour par ici. J'aime à travailler tranquillement et il n'y a que les coups bien préparés qui réussissent. J'ai mesuré la hauteur de la grille et inspecté la serrure ; ça ira tout seul.

— Bon ! j'en serai.

— Tu en seras à condition que tu me mettras de moitié dans une autre affaire. Donnant, donnant.

— Ça va sans dire.

— Alors, c’est convenu. Comment t’appelles-tu ?

Gontran ne s’attendait point à cette question ; mais il ne se déferra point. Rien ne déconcerte un vieil Africain.

— Lardier, dit Rupin, répliqua-t-il sans broncher. Tu as dû entendre parler de moi dans la pègre. *Non ? Ah ! voilà ! tu ne montes jamais à Montmartre, car je suis assez connu à la Boule-Noire* et au *Moulin de la Galette*. C’est là qu’il y a des petites femmes un peu *chouettes*. Si tu viens traîner tes guêtres par là, tu n’as qu’à leur demander des nouvelles d’Adrien. Et toi, mon vieux, c’est à ton tour. Donne-moi ton *centre*.

— Mon *centre* ? répéta l’homme d’un air ahuri.

Évidemment, il ne savait de l’argot que les mots qui ont passé dans la langue courante et dont se servent sans vergogne les beaux messieurs et les belles dames qui se piquent d’être dans le mouvement.

— Je suis fixé, pensa Gontran. Ce gredin-là opère pour le cousin déshérité. Et maintenant, je le tiens. Je saurai où il loge, quand je devrais subir son ignoble compagnie pendant vingt-quatre heures.

— Eh ! oui. Ton nom… tu ne comprends donc pas que je demande ton nom ?

— Si, si. Mais c’est qu’il est bête, mon nom… Pélican… Jean Pélican.

— Eh bien ! après ? Ce n’est pas de ta faute. Tu en aurais choisi un autre, si on t’avait consulté. Où loges-tu ?

— Où je peux. Dans les garnis. Je ne suis pas encore dans mes meubles.

— Ça ne va donc pas les affaires ?

— Pas fort. Pour une qu'on réussit, on en manque dix.

— Parce que tu ne sais pas t'y prendre. Écoute, vieux, tu me bottes et je veux te pousser dans la *haute*. Je te payerai des *frusques* neuves et je te présenterai aux petits *camaros* de mon quartier. Il n'y a rien à faire par ici… tandis que là-bas, rien qu'à la Reine Blanche, on n'a qu'à se baisser pour ramasser des *pantes*.

— Merci ! je n'ai pas assez de manières.

— Je te formerai. Et, pour commencer, je t'emmène gouaper ensemble jusqu'à demain matin. C'est moi qui paye.

— Non. Je suis *esquinté*. Je vas *pioncer*.

— Pas avant d'avoir fait une tournée chez les *mastroquets*. Je ne te lâcherai qu'à la porte de ta *turne*. Et encore, non. Puisque je suis en train de me *ballader*, je ne rentrerai pas à Montmartre. Je coucherai sur la rive gauche.

— C'est vrai qu'il y a loin d'ici à la butte. Comment que ça se fait que tu te *ballades* à minuit sur le boulevard d'Italie ? demanda l'homme en lançant à Gontran un regard en dessous.

— Une idée qui m'a pris de voir les cafés du boulevard de l'École et le *Vieux-Chêne* de la rue Mouffetard.

— Tout ça à pied !

— Pas si bête. Je veux bien me déguiser pour aller aux *claquedents* et au bal des chiffonniers, mais je ne veux pas user mes bottes.

— C'est donc que tu es venu dans la voiture qui attendait tout à l'heure au bas de la côte ?

— Quelle voiture ? Je n'ai pas vu de *roulante*. J'ai pris le tramway à la gare Montparnasse jusqu'à l'avenue des Gobelins. Je voulais entrer au *beuglant* de la place d'Italie, mais je suis arrivé trop tard. Le *beuglant* était fermé. Et j'attendais qu'il passât un *sapin*, quand je t'ai vu de loin… tu m'avais l'air de fourgonner une porte… ça m'amuse toujours, ces histoires-là. Alors, je suis venu tout doucement et je me suis caché pour te faire une farce. Tu as eu le *trac*, mais tu ne l'as plus, parce que tu sais maintenant que je suis un ami.

Gontran croyait avoir paré la botte que Pélican venait de lui pousser en l'interrogeant sur le coupé conduit par ce brave Pierre Fournès qui veillait pas loin de là, mais il ne tenait pas encore son homme.

— Ah çà ! reprit-il, nous n'allons pas moisir ici jusqu'à l'aurore. Tu dis toi-même qu'il n'y a rien à faire cette nuit chez les vieux, et si les *roussins* nous surprenaient blaguant devant la grille, ils se douteraient bien que nous ne parlons pas politique. Il s'agit de nous la *casser* et plus vite que ça. Où y a-t-il un *mannezingue* un peu propre dans ce sale quartier ?

— Je n'en connais pas. Et puis, je te dis que je veux aller me coucher.

— Allons donc ! Puisque je régale !

— Les *mastroquets* sont fermés.

— Parions que la *Bibine* du père Lunette est encore ouverte.

— Je ne sais pas où c'est.

— Alors, je vais te montrer ça. Très curieux, mon cher. Et puis, on est là en famille. Rien que des gens de la *pègre*. Pas un *pante*. Et la *rousse* n'ose pas y montrer son nez. Nous *rigolerons* là un brin et nous irons faire dodo après. Allons, en route. C'est pas loin… rue Galande, à côté de la place Maubert.

Gontran se rappelait avoir visité cet établissement bizarre autrefois, un soir qu'ayant bien dîné, ses camarades et lui avaient eu la fantaisie de s'offrir un divertissement excentrique. Et l'idée lui était venue tout à coup d'utiliser ce souvenir, pour retenir le plus longtemps possible cet équivoque gredin. Il était parfaitement décidé à ne pas le quitter avant de savoir à quoi s'en tenir sur son compte et il sentait bien qu'il finirait par lui échapper. Mais il voulait, du moins, le voir en pleine lumière, au milieu des voleurs qui fréquentent le cabaret mal famé de la rue Galande, l'examiner à fond, tâcher de le griser, et si le vin lui déliait la langue, lui soutirer des indications à l'aide desquelles on pourrait le retrouver.

Les réponses de Pélican, ses tergiversations, ses airs embarrassés, prouvaient assez qu'il avait quelque chose à cacher, et puisqu'il avouait qu'il était venu pour voler, le secret qu'il gardait si obstinément devait concerner la personne de Thérèse.

En entendant citer la place Maubert, il leva la tête ; on eût dit que le nom de ce carrefour lui ouvrait des horizons nouveaux.

— Si tu y tiens tant que ça, Rupin, je ne dis pas non, grommela-t-il ; va pour la *Bibine*, ça me fera voir du nouveau. Mais après, chacun chez soi, chacun pour soi.

— As-tu pas peur que je t'enlève comme si tu étais une jolie fille ? Viens toujours. Je ne te demande que de me reconduire chez moi, si je me pocharde chez le père Lunette. Allons, Pélican, mon garçon, prends ton sac et tes quilles… c'est-à-dire ta valise et tes cordes. Bon ! ça y est. Maintenant, *décanillons.*

— Quel chemin prenons-nous ?

Gontran n'avait garde d'indiquer la rue Corvisart. Il aurait fallu passer devant la voiture et le cocher qui avaient déjà attiré l'attention du coquin barbu.

— Le plus court et le plus simple, répondit le commandant, c'est de remonter jusqu'à la place d'Italie et de descendre ensuite l'avenue des Gobelins, jusqu'à la rue Monge, qui aboutit justement à la place Maubert.

Il avait encore un autre motif pour choisir cet itinéraire. Il aimait mieux suivre de larges voies que de se lancer dans des ruelles étroites où Pélican aurait pu lui échapper et où Pierre Fournès les aurait perdus de vue à quelque tournant.

— Ça me va, grommela l'homme qui paraissait avoir pris le parti de céder aux exigences de son compagnon d'aventure.

Et ils s'acheminèrent côte à côte vers le rond-point où se trouvait jadis la barrière.

— Tu as tes outils là-dedans ? demanda Gontran d'Arbois en tapotant la valise que Pélican portait. C'était pas

la peine de te charger de ça, puisque tu ne voulais pas *caroubler* cette nuit la porte de la boîte aux vieux.

— Je ne sors jamais sans mon nécessaire de voyage.

— Tiens ! tu as le mot pour rire, toi.

En arrivant à la place d'Italie, Gontran tourna la tête, et il eut la satisfaction d'apercevoir au bas de la côte, deux points lumineux qui se rapprochaient lentement.

Fidèle à la consigne et observateur intelligent, Pierre Fournès avait vu son officier s'éloigner. Il avait repris son siège et ses rênes, et il suivait au pas de son cheval.

Pélican marchait docilement ; mais il avait l'œil au guet, et le mouvement de son camarade n'échappa point à son attention.

— Qu'est-ce que tu as donc à te retourner comme ça ? demanda-t-il en se retournant aussi.

— Je regarde si on ne nous *file* pas, répondit le commandant.

— Pas de danger. Les *sergos* ne flânent jamais sur le boulevard d'Italie, après minuit. L'endroit n'est pas bon pour eux, et ils tiennent à leur peau. Il n'y a derrière nous qu'une voiture.

— Un *sapin* qui rentre au dépôt de la compagnie.

— Non. Les lanternes des fiacres ne brillent pas comme celles-là.

— Mettons que c'est une *roulante* de maître et n'en parlons plus. C'est pas pour nous qu'elle marche. On n'a pas encore formé le régiment des *roussins* à quatre roues.

— Savoir ? On invente tous les jours.

— Ceux qui essaieraient de m'embêter trouveraient à qui parler. J'ai dans ma poche un revolver à six coups et Adrien Lardier, dit Rupin, ne se laisse pas pincer comme ça.

Gontran n'était pas fâché de faire savoir à Pélican qu'il était armé, et le temps d'arrêt sur la place d'Italie entrait dans ses combinaisons.

Il fallait que Pierre Fournès pût voir du haut de son siège de quel côté se dirigeait le commandant, et Pierre était encore loin.

— Assez flâné, dit brusquement l'homme. Conduis-moi à ta… comment appelles-tu ça ?… à ta *Bibine*. J'ai soif.

— Sois tranquille. Tu boiras. C'est pas les liquides qui manquent chez le père Lunette. Nous allons nous *rincer la corne* dans les grands prix. En route !… par l'avenue des Gobelins.

Pour y entrer, le commandant eut soin de contourner la place, au lieu de la traverser diagonalement, et il s'y prit si bien que Fournès qui s'était rapproché ne le perdit pas de vue pendant cette évolution.

Sur le chemin qu'ils suivaient, il y avait un peu plus de mouvement. La gare d'Orléans n'est pas très loin et l'arrivée des trains attire des fiacres dans ces parages peu fréquentés. Des charrettes de maraîchers descendaient de Gentilly et de Villejuif pour gagner les Halles. Les passants étaient plus rares que les voitures. Il en résultait que Pélican devait moins remarquer le coupé et que Fournès ne pouvait guère se tromper, puisque le commandant et le voleur étaient

presque seuls au milieu de cette large chaussée, que bordent de nombreux becs de gaz.

Gontran ne craignait pas que Pélican s'avisât de l'attaquer. Le drôle n'était pas de sa force. Mais il pouvait songer à lui échapper. Gontran le surveillait du coin de l'œil et se tenait prêt à lui mettre la main au collet, à la première tentative de fuite.

Il aurait préféré de beaucoup n'en pas venir à cette extrémité, qui pouvait amener des complications fâcheuses, mais, comme ce chasseur d'Afrique ne doutait de rien, il se disait : « S'il fait mine de décamper, je l'empoigne, je siffle Fournès, j'emballe mon Pélican dans le coupé et je le dépose au poste le plus prochain, en racontant au brigadier que je l'ai surpris crochetant la porte d'un jardin. Il faudra bien que le gredin s'explique avec la police. J'aimerais mieux me passer d'elle… à cause de Jeanne… mais s'il n'y a pas d'autre moyen de savoir qui il est et pour qui il agit, j'aurai recours à celui-là. Se doute-t-il que je ne suis pas un coquin de son espèce ? »

C'était la grande question que se posait le commandant, et il n'était pas encore à même de la résoudre.

— Je verrai ça quand nous serons dans le bouge où je le mène, pensait-il ; surtout si je parviens à le griser.

La conversation languissait. Ils avaient dépassé la manufacture des Gobelins, traversé le boulevard Saint-Marcel, et l'homme n'avait pas desserré les dents depuis le rond-point.

— Bois-tu sec, toi ? lui demanda Gontran.

— Oui, assez, répondit l'homme. Seulement le vin me fait mal. Je ne porte bien que l'eau-de-vie.

— Celle du père Lunette est raide. Ça doit t'aller.

— Ça me va. Et à toi, hein ?

— Oh ! moi, avec cinq ou six setiers, j'ai mon plein. Si je dépasse ma jauge, il m'arrive plus souvent qu'à mon tour de m'affaler sous la table. Mais ça ne m'inquiète pas, puisque tu seras là pour me ramasser.

Le commandant était beaucoup trop modeste. Il buvait autant qu'il le voulait, sans jamais perdre la tête. En Angleterre, où il était allé suivre les grandes manœuvres, il avait mis par terre les plus célèbres ivrognes de l'armée britannique. Et il comptait bien sur le privilège de son tempérament pour rouler le Pélican et lui arracher son secret.

— Sois sans crainte, dit le drôle. Je n'ai jamais abandonné un camarade tombé devant le comptoir d'un *mastroquet*. Si ça t'arrive, où faudra-t-il te ramener ?

— Rue des Abbesses, 79, à Montmartre… au quatrième… tu demanderas Héloïse… c'est mon épouse, pour le quart d'heure… le nom est sur la porte.

— Ça suffit. Compte sur moi, Rupin. C'est comme si tu étais déjà dans ton lit. Et je reviendrai demain matin savoir comment tu vas. Nous mangerons la soupe à l'oignon.

— Tiens ! c'est une idée. Héloïse n'a pas sa pareille pour la soupe à l'oignon. Et après, je vous payerai à déjeuner au *Rocher Suisse* sur le haut de la butte.

— Je voudrais déjà y être. Mais c'est rudement loin, ta *Bibine*. Les jambes me rentrent dans le corps.

— Tais-toi donc, clampin. Il te faudrait pt'être un équipage, qui sait ! T'as pas de vocation pour être pousse-caillou, à ce qu'il paraît.

— Un équipage ? Il y en a un qui nous suit depuis la barrière.

— Ah ! oui, les lanternes… Faut-il que j'appelle le cocher ? Monsieur demande son huit-ressorts ?

Gontran blaguait pour donner le change à Pélican, mais au fond il n'avait pas envie de rire. Ses soupçons se corsaient et il trouvait que Fournès les serrait d'un peu trop près.

— T'as pas longtemps à souffrir, reprit-il ; nous sommes dans la rue Monge et la place Maubert est au bout.

— Oui, mais elle n'en finit pas la rue Monge. Je me reposerais volontiers.

— Ne te gêne pas. Nous v'là devant Pélagie. T'as qu'à te présenter au guichet. Le gardien-chef t'offrira un logement. Je la connais, la boîte. J'y ai fait six mois. On y est très bien. C'est là qu'on met les politiques.

En dépit de ses préoccupations, Gontran était si bien entré dans son rôle, qu'il avait fini par y prendre plaisir. Il le chargeait pour s'amuser.

Et il se promettait de faire rire Jeanne de Lorris en lui racontant le lendemain les péripéties de cette campagne nocturne ; surtout si, comme il l'espérait bien, il pouvait compléter son récit en lui annonçant la capture du malandrin sinistre qui effrayait Thérèse par ses apparitions.

— Merci, grommela Pélican. J'aime encore mieux *trimer* jusqu'à la *turne* où tu me mènes. Drôle d'idée que tu as tout de même d'aller là.

— Mon cher, les voyages forment la jeunesse, et quand on veut s'instruire, il faut voir un peu de tout.

Cette sentence ferma la bouche à l'homme barbu, qui, du reste, ne semblait pas tenir à parler. Tout en cheminant, il regardait sournoisement de côté chaque fois qu'une rue latérale se présentait. S'il eût osé jouer des jambes, il l'aurait fait ; mais il comprenait qu'à ce jeu-là il n'aurait pas le dessus, car le commandant était aussi bien taillé pour courir que pour boxer.

La voiture, sagement dirigée par Fournès, se maintenait à une centaine de pas en arrière. Pélican ne faisait pas mine de s'en apercevoir, mais on pouvait bien croire qu'il ne l'avait pas oubliée.

Le couple mal assorti arriva enfin à la place Maubert que les grands travaux entrepris il y a une quinzaine d'années ont fortement modifiée. C'était jadis un carrefour étroit où se tenait un marché en plein vent. Maintenant, le boulevard Saint-Germain la traverse et on y a bâti un pavillon en fer, copié sur ceux des Halles Centrales.

— Eh ! bien, nous y voilà, enfin, dit Pélican, après avoir donné un rapide coup d'œil à droite. Où est-il ton *mastroquet* ?

— Là-bas, au fond ; nous tournons à gauche par la rue Galande, et encore à gauche par la rue des Anglais ; c'est là, répondit Gontran, qui commençait à s'inquiéter de ce que son cocher allait faire.

Le coupé ne pouvait pas s'engager dans le dédale fangeux des ruelles qui s'enchevêtrent autour de la place Maubert. Il fallait donc que Fournès s'arrêtât, et qu'il perdît de vue son maître. Aurait-il l'esprit de deviner que le commandant se proposait de revenir le chercher là, après en avoir fini avec le rôdeur, et aurait-il la patience de l'attendre ? La séance au cabaret pouvait être longue. Gontran aurait bien voulu donner de nouvelles instructions à son cocher, mais comment s'aboucher avec lui ?

Il ne voulait pas lâcher Pélican et il ne voulait pas non plus le mettre en tiers dans un colloque avec Pierre. Il décida de s'en remettre à l'intelligence de ce brave garçon.

— Si je ne le retrouve pas, se dit-il, j'en serai quitte pour jeter au coin d'une borne sa blouse, son pantalon et sa casquette. Je rentrerai au Grand Hôtel en bras de chemise et tête nue. Je m'en moque.

— Alors, marchons, reprit l'homme. La langue me pèle et j'en ai assez d'être sur mes pattes.

Cet empressement prouvait surabondamment que le drôle ruminait un projet et qu'il n'était pas dupe des histoires inventées par Gontran d'Arbois.

Et Gontran se disait :

— Ce coquin-là sait que je ne le prends pas pour un voleur, et il fera tout pour m'empêcher de découvrir où il loge. Je parierais qu'il se flatte de me saouler et de me planter là quand je n'y verrai plus clair. Eh ! bien, je vais lui montrer comme on boit aux chasseurs d'Afrique. C'est moi qui le saoulerai.

Le commandant avait deviné. Pélican avait eu la même idée que lui. C'était un duel qui allait s'engager, un duel à l'eau-de-vie.

— Viens, dit le commandant, la *Bibine* est à deux pas. Il y a, un peu plus loin, le café de la *Guillotine*, où on est aussi entre amis. Rien que de bons *zigues*. Mais chez le père Lunette, la société est moins mêlée.

— Va pour le père Lunette, grommela Pélican, qui n'avait pas de préférence pour l'un ou pour l'autre de ces établissements.

Gontran, pour plus de sûreté, passa son bras sous le sien et lui fit traverser obliquement la place Maubert.

Avant de s'engager dans la rue Galande, il eut la joie de voir le coupé se ranger le long du trottoir sur le boulevard Saint-Germain, du côté qui aboutit au quai de la Tournelle.

Peu de gentlemen auraient été en état de trouver le bouge qu'il avait choisi. La *Bibine* est complètement inconnue dans le monde élégant, et il fallait être un vieux routier comme lui pour savoir qu'elle existait.

Mais Gontran avait toujours aimé Paris *jusque dans ses verrues*, comme a dit Montaigne, qui n'était pourtant qu'un Périgourdin. Gontran, Bourguignon de naissance, était devenu Parisien de très bonne heure. Il avait, jadis, pour son agrément, pratiqué et étudié les bas-fonds de la grande ville. Les tapis francs et les bals de barrières n'avaient plus de mystères pour lui. Il les avait tous visités, déguisé en voyou, et il lui était arrivé, plus d'une fois, d'y faire le coup de poing avec les chenapans qui les fréquentent. Il prenait même grand plaisir à les rosser pour essayer sa force et satisfaire ses instincts batailleurs.

Il est vrai qu'en ce temps-là, il était encore sous-lieutenant. Maintenant qu'il avait la grosse épaulette, son grade aurait dû le retenir, mais il était resté jeune et une fois lancé, il ne reculait jamais.

Et il avait ses raisons pour conduire son homme dans ce cabaret immonde. Il savait qu'il n'y entrait jamais que des voleurs, et qu'il ne risquait pas d'y être reconnu. Il savait aussi qu'il y serait plus à même que dans un café honnête de s'isoler avec son compagnon, car le local est vaste et les consommateurs qui se renouvellent sans cesse ne s'occupent pas de leurs voisins.

La rue des Anglais porte ce nom depuis le temps où les étudiants de toutes les nations venaient dans le quartier des écoles suivre les leçons du philosophe Abailard.

Ce n'est plus qu'un tronçon de ruelle, car le nouveau boulevard en a emporté la moitié.

Au bout de ce boyau fangeux, entre l'étalage sanglant d'un tripier, en face de la boutique d'un marchand de vieux habits où les défroques accrochées traînent jusque dans le ruisseau, s'ouvre une porte basse et vitrée.

C'est l'entrée de la *Bibine*.

Gontran fit à son camarade la politesse de le laisser passer le premier, – une politesse qui était en même temps une précaution. Pélican, qui se sentait serré de près, ne pouvait plus songer à se sauver, car ils se trouvaient dans un corridor où deux personnes auraient eu de la peine à passer de front.

Ce corridor pavé et resserré entre un sordide comptoir d'étain et une rangée de futailles vides, débouche dans une cour couverte d'une toiture en planches, qui forme une salle

carrée, garnie de tables graisseuses, de bancs boiteux et de tabourets dépaillés.

La lumière crue du gaz tombait d'aplomb sur les buveurs et Pélican, qui ne devait cependant pas être timide, recula de surprise devant ce dégoûtant spectacle.

Des hommes à la face abrutie, assis devant de lourds pots en grès, ou devant des saladiers en fer battu qu'on peut se jeter à la tête sans les casser ; d'autres, déjà abattus par l'ivresse, accotés à la muraille, couchés ou plutôt écroulés sur le sol boueux. Des femmes déguenillées rôdant autour des ivrognes pour mendier à boire d'une voix éraillée.

On ne criait pas. Ceux qui parlaient, parlaient bas. Le voisin est peut-être un traître qui dénoncera le méfait qu'on se raconte à l'oreille.

D'autres mangeaient des charcuteries apportées dans un papier ; ils mangeaient avidement, goulûment, comme mangent les bêtes féroces en cage.

Tous buvaient à grandes lampées, par à-coups, dans des gobelets qu'ils vidaient d'un seul trait. Quand on boit ainsi, l'ivresse vient plus vite.

L'entrée des deux hommes ne fit pas sensation. Ces brutes se tenaient les coudes sur la table, les mains cachant la figure. Ce fut à peine si quelques-uns tournèrent la tête pour jeter un regard soupçonneux aux nouveaux venus. Ceux-là se demandaient probablement si ces deux inconnus n'étaient pas des agents déguisés.

— Eh *ben* ! mon vieux, qu'est-ce que tu dis de ça, demanda Gontran. As-tu des amis, parmi ces messieurs ?

— Non. Et toi ? dit Pélican d'un ton bourru.

— Oh ! moi, c’est pas mon genre. Les *drogueurs* de la *haute* ne viennent pas ici. Mais toi, qui travailles dans le *caroublage* et qui es du quartier, je pensais que tu retrouverais des camarades. Allons boire. Il y a une table libre là-bas au fond.

— C’est ça. Nous pourrons causer.

Ils se glissèrent à travers les bancs et en enjambant les vaincus de l’alcool, vautrés dans des mares sans nom, ils arrivèrent à la place qui leur convenait.

— Tu sais, vieux, c’est moi qui paye, dit Gontran, et ici on paye avant de consommer. C’est écrit sur le mur. J’y vais d’un litre de trois six, pour commencer.

— Non… de l’absinthe plutôt.

— Comme tu voudras. Ça me va aussi, l’absinthe. Seulement, elle me tape sur la tête tout de suite. N’importe ! allons-y.

Gontran, qui prévoyait tout, avait eu l’astuce de prendre avant d’entrer une pièce de cent sous en or dans son gousset ; faute de quoi il eût été fort embarrassé, car il lui aurait fallu relever sa blouse à la clarté du gaz et laisser voir à Pélican le gilet élégant que cachait son costume d’emprunt.

Le garçon apporta un broc et deux godets en verre épais.

Il n’y avait pas moyen de tricher. Il fallait boire jusqu’à la dernière goutte du poison vert, et, bien entendu, sans eau. Ce liquide était sévèrement consigné à la porte de la *Bibine*.

Gontran versa et trinqua, tout en dévisageant son partner.

— Cet homme-là s'est mis une fausse barbe, se dit-il aussitôt.

— Mâtin ! s'écria Pélican, tu soignes tes ongles, toi. On voit bien que tu ne fais rien de tes dix doigts.

— Je ne m'en sers que pour tourner le roi à l'écarté.

— C'est drôle que tes mains soient si noires. On dirait que tu les as salies exprès.

Gontran se mordit les lèvres. Il avait péché par excès de précaution. Il n'avait pas songé que la couleur de ses mains trempées dans le ruisseau, jurerait avec la coupe élégante de ses ongles taillés en amande.

On ne pense pas à tout et on n'arrive pas du premier coup à la perfection du travestissement, – du *camoufflage*, comme disent les gens de la *pègre*. Il y faut un apprentissage qui lui manquait.

— T'es bête, dit-il sans se déconcerter. Le pied m'a glissé en traversant une sale petite rue avant de déboucher sur le boulevard d'Italie, je suis tombé sur un tas de boue, et je n'ai pas pu me laver parce que je n'ai pas trouvé de fontaine Wallace. Quant à mes ongles, c'est vrai qu'ils sont bien entretenus. C'est le métier qui veut ça. S'ils étaient en deuil, les *pantes* que je plume au jeu se défieraient de moi. Et puis, Héloïse tient à ces bagatelles. Mais dis donc, vieux, t'as une rude barbe de sapeur. Elle a dû te coûter bon.

— Je ne l'ai pas achetée. Elle est à moi. Avale donc ton absinthe, au lieu de me regarder comme si tu étais payé pour prendre mon signalement.

— S'il ne faut que ça pour te faire plaisir. Tiens, ça y est, répliqua Gontran d'Arbois en ingurgitant sans sourciller

l'affreuse mixture qu'il venait de se verser. À ton tour, Pélican de mon cœur.

Pélican s'exécuta, mais il fit une affreuse grimace quand la liqueur frelatée lui racla le gosier.

Évidemment, il était accoutumé à des boissons plus douces. Gontran, au contraire, avait connu l'absinthe des cantiniers de Gabès, et après cette épreuve africaine, son estomac pouvait tout supporter.

— Elle me fait l'effet d'être un peu fade, dit-il. Peut-être que je ne l'ai pas bien goûtée. Recommençons ça.

Il remplit les verres jusqu'au bord, et il vida le sien avec autant de facilité que s'il eût contenu de l'eau de puits.

Pélican essaya d'en faire autant, mais il fut obligé de reprendre haleine après la première gorgée.

— Qué que t'as donc ? lui demanda le commandant d'un air railleur.

— Ça ne me dit pas, ce soir.

— T'es malade ? Faut soigner ça. Veux-tu que je t'amène chez Héloïse ? Elle te fera du thé.

— Merci. Je n'aime pas la tisane.

— Et tu renâcles sur l'absinthe. *Quoi* qu'il te faut alors ?

— Rien. Mais ta *Bibine* m'embête. Il y a ici des types qui nous *friment* en dessous. Je suis sûr que c'est des *roussins* déguisés.

— Jamais de la vie. C'est nous qu'ils prennent pour des *roussins*, parce qu'ils ne nous ont jamais vus ici.

— Raison de plus pour filer. Ils n'auraient qu'à nous tomber dessus.

— Eh ben ! on cognera, quoi ! J'ai dans ma poche de quoi les servir… Sans compter mes deux poings. Bois donc.

— Non, j'en ai assez, grommela l'homme, en repoussant son verre.

Et il se plongea dans des réflexions que Gontran devinait à peu près. Pélican avait jugé, après la première lampée, qu'il n'aurait pas le dessus dans ce combat alcoolique, et il cherchait un moyen d'échapper à son persécuteur.

— Cherche, mon bonhomme, se disait le commandant, les Arabes sont plus malins que toi, et ils ne m'ont jamais mis dedans.

— Dis donc, Rupin, demanda Pélican, après un assez long silence, nous perdons notre temps ici, et puisque nous sommes convenus de travailler ensemble, nous devrions commencer cette nuit. Si je te proposais un coup à faire *illico*, consentirais-tu à m'aider ?

La proposition était inattendue et malgré le sang-froid qu'il possédait, le commandant dissimula assez mal un mouvement de surprise.

Ce qui l'étonnait, c'était que le soi-disant Pélican fût un véritable voleur, car il croyait de plus en plus que ce personnage en voulait uniquement à Jeanne de Lorris et à sa fille.

Mais, après tout, l'un n'empêchait pas l'autre, et il tenait à ne pas perdre sa piste.

— Ça dépend, répondit-il. Explique-le moi, ton coup, et je verrai s'il vaut qu'on l'essaie. Je ne demande qu'à travail-

ler, mais je ne veux pas être pincé, et s'il y a trop de risques à courir, je n'en suis pas.

— Peu, très peu de risques et un gros *bénef* assuré, si on réussit, répliqua Pélican. V'là ce que c'est : il y a pas loin d'ici un petit hôtel, où reste un richard, bien plus calé que les vieux du boulevard d'Italie. C'est un original qui n'a qu'un domestique et qui passe toutes ses nuits à jouer dans des Cercles.

— Qui t'a si bien renseigné ?

— Son *larbin* que j'ai rencontré souvent chez un marchand de vin du quai de la Tournelle. Il y est tous les soirs et ne rentre jamais que pochard. Je l'ai fait causer adroitement et je sais où sont les billets de banque et l'or… un vrai magot… le monsieur a toujours une centaine de mille francs dans son secrétaire.

— Bon ! mais ça ne doit pas être commode d'entrer chez lui.

— Très facile, au contraire, quand il n'y a personne. La maison a un jardin dont le mur n'a pas quatre mètres de haut. J'ai justement ma corde à nœuds et mes outils à crocheter les serrures. C'est ça qui m'a donné l'idée, tout à l'heure, en regardant la rue où est la boîte. Je me suis dit que c'était le vrai moment. Le maître est au Cercle, le valet de chambre est au cabaret. Je me chargerais bien de passer pardessus le mur, d'enlever l'argent et de revenir par le même chemin. Nous partagerions.

— C'est gentil de ta part, mon petit Pélican, d'autant plus gentil que pour cette affaire-là, tu n'as pas besoin de moi.

— Mais si. Tu guetteras dehors, pendant que je travaillerai dedans. Tu comprends que je n'ai pas envie de tomber, en sortant, dans les bras de deux sergents de ville. Toi, tu les verras venir. Nous conviendrons d'un signal que tu me donnerais pour m'avertir de ne pas me montrer. Tu vois bien que tu me seras très utile. Ce qui m'a empêché d'essayer jusqu'à présent, c'est que je n'avais pas d'associé. J'en aurais bien trouvé, mais je ne voulais pas m'adresser au premier venu.

— Tandis que moi tu me connais depuis une heure, au moins.

— La confiance ne se commande pas, je suis sûr que tu es incapable de me vendre.

— Tout ce qu'il y a de plus incapable. D'ailleurs, je ne pourrais pas te vendre, sans me dénoncer moi-même. Mais, toi, cher ami, une fois que tu seras dans la maison, tu pourrais me brûler la politesse, pendant que je ferais le pied de grue sur le trottoir.

— Impossible. Tu me verrais sortir. La maison n'a qu'une porte. Du reste, si tu te méfies de moi, nous pouvons changer de rôle. Je monterai la garde dans la rue et toi, tu escaladeras la muraille. Je te donnerai les indications nécessaires pour trouver le meuble où est l'argent et tu te serviras de mes outils.

La botte était droite et le commandant se sentait pris. Ce gredin lui offrait tranquillement d'opérer lui-même. Avec quel plaisir Gontran l'aurait rossé pour châtier tant d'insolence ! mais il s'était mis dans le cas de ne pas pouvoir se fâcher. Seulement, il avait bien le droit de refuser. Il ne s'agissait que de colorer le refus.

— Tu es vraiment trop aimable, dit-il, mais je suis trop gros pour grimper sur les murs. Et puis, l'affaire sort de ma spécialité. Je sais *maquiller* les cartes, mais je ne sais pas jouer du *rossignol* ou du *monseigneur*.

— Je comprends. Tu as peur de te salir les mains.

— Farceur, va ! J'ai peur de faire rater le coup. Je veux bien m'y intéresser, mais je ne me charge pas du gros ouvrage.

Gontran se disait : De deux choses l'une : ou ce coquin ne cherche qu'à m'échapper, ou il pense sérieusement à dévaliser un propriétaire. Quoi qu'il en soit, il faut qu'il entre et que je reste dehors. Quand il sera dedans, il ne tiendra qu'à moi de le faire arrêter. Ce serait même ce qu'il y aurait de mieux ; car, si je continue comme j'ai commencé, il me donnera du fil à retordre, et je ne peux pas passer ma vie à lui emboîter le pas. La nuit, ça va encore… mais le jour, merci !… et, en cette saison, il vient de bonne heure, le jour.

— Alors, rallie-toi à mon plan, reprit Pélican. C'est le meilleur. Et si tu l'adoptes, filons. Le *larbin* rentre tard, mais enfin il rentre. Je ne tiens pas à le rencontrer.

— Tu m'aideras bien à vider le broc avant de partir.

— Non. J'ai assez bu.

— La soif t'a passé vite. Je te croyais plus solide. Si j'avais su, j'aurais demandé de l'eau sucrée. Mais chacun son goût. Je ne te force pas, et comme je n'aime pas à boire seul, nous n'avons plus qu'à décamper. Où est-elle la *turne* que tu veux *barbotter* ?

Le commandant n'espérait plus griser son homme et il était décidé à en finir.

— Rue du Cardinal-Lemoine, à deux pas d'ici, répondit le drôle.

— Très bien. En route !

Pélican était déjà debout. Il n'avait pas lâché la valise pendue à son épaule, il tenait à la main son rouleau de cordes et sa règle était cachée sous son gilet.

La sortie s'effectua sans incident. Les ivrognes ne se dérangèrent pas pour suivre les deux buveurs qui leur faussaient compagnie. C'est tout au plus s'ils les regardèrent.

Gontran était résolu à pousser jusqu'au bout l'aventure où il s'était engagé un peu trop à la légère, mais il avait une inquiétude. Il se demandait s'il retrouverait Pierre Fournès et il avait besoin de lui et de sa voiture pour exécuter le projet hardi que venaient de lui suggérer les propositions du gredin qu'il surveillait.

En débouchant sur le boulevard Saint-Germain, il aperçut les lanternes. L'intelligent cocher n'avait pas bougé.

Le commandant eut soin de gagner le trottoir opposé, afin de ne pas passer trop près de la voiture et cette fois, Pélican ne la remarqua point ou fit semblant de ne pas la remarquer.

Il paraissait très pressé d'arriver, et il avait pris le pas accéléré. Ils eurent bientôt dépassé la rue des Bernardins, la rue de Pontoise, la rue de Poissy, et en arrivant au coin de la rue du Cardinal-Lemoine, Pélican dit, en désignant du doigt une maison assez coquette :

— C'est celle-là. Et, à droite de la porte, voici le mur. Pas de lumière, même dans les mansardes. Preuve que le larbin n'est pas rentré. Pas un chat sur le boulevard, ni dans

la rue. Profitons de l'occasion. Je vais te montrer comme je joue de la corde à nœuds.

— Laisse-moi d'abord passer l'inspection. Il s'agit de ne pas être pincés. Jusqu'où s'étend le jardin ?

— Jusqu'à la ruelle des Chantiers qui commence à vingt pas d'ici.

— Bon ! je veux tout voir avant de commencer. Marche devant pour me montrer le chemin.

Pélican n'éleva aucune objection et ils firent ensemble cette promenade préparatoire.

La maison était neuve et pouvait à la rigueur passer pour un petit hôtel. Elle n'avait que deux étages, y compris un rez-de-chaussée surélevé, et le toit mansardé ne manquait pas de style. C'était bien l'habitation d'un bourgeois qui se pique d'avoir du goût pour l'architecture.

Le jardin y attenant n'était pas grand non plus et le mur qui l'entourait tournait à angle droit au coin d'une voie très courte et assez étroite aboutissant à la rue des Fossés-Saint-Bernard.

Gontran s'assura que ce mur n'avait pas de portes et qu'au-delà du jardin s'élevait une bâtisse sans fenêtres dont la façade devait faire vis-à-vis à l'entrepôt des vins.

— Bon ! se dit-il, cet immeuble est une vraie souricière. Une fois que mon homme y sera entré, il n'en sortira plus sans ma permission.

— Tu vois qu'il n'y a personne, dit Pélican. C'est le moment.

— Je le crois. Par où vas-tu monter ?

— L'endroit n'y fait rien. Par la rue des Chantiers, puisque nous y sommes.

— Très bien. Je vais me placer à l'entrée de façon à voir venir des deux côtés. Mais je suis curieux de savoir comment tu vas t'y prendre, avec ta corde.

— C'est très simple. Elle se termine à un bout par un anneau et à l'autre par un crochet. Regarde ces piques plantées sur le mur. L'imbécile qui les a fait mettre là pour se garer des voleurs ne prévoyait pas qu'elles me serviraient. Elles sont recourbées par en haut tout exprès pour retenir mon anneau, quand mon poids tendra la corde. Il ne s'agit que d'en attraper une et je ne suis pas maladroit.

Pélican ne se vantait pas ; car, au troisième essai, l'anneau tomba juste et resta accroché au trèfle de fer.

Il fallait que le drôle eût déjà pratiqué cet exercice. Gontran n'en revenait pas et commençait à penser qu'il avait décidément affaire à un voleur de profession.

— Maintenant, convenons de nos faits, dit-il. Je vais m'embusquer à l'angle de la muraille. S'il arrive quelqu'un, je sifflerai. J'ai un sifflet dans ma poche. Combien de temps te faut-il pour forcer le secrétaire et revenir avec l'argent ?

— Vingt minutes… une demi-heure au plus. Je reviendrai par le même chemin. Ainsi tu peux rester là.

— Alors, tu vas laisser ta corde pendre le long du mur ?

— Naturellement. Je n'ai pas d'autre escalier pour sortir. Je la décrocherai avec ma règle une fois que je serai dehors. Quand le commissaire viendra demain pour constater le vol,

il ne devinera jamais par où le voleur est entré. Y sommes-nous ?… Oui. Je grimpe. À bientôt, mon vieux. Si tu t'ennuies de m'attendre, tu peux allumer une pipe. L'odeur du tabac ne m'incommode pas, et tu auras le temps d'en griller une.

Sur cet adieu ironique, Pélican sa valise à l'épaule, saisit à deux mains la corde à nœuds et, s'enlevant à la force des poignets, avec une vigueur et une agilité surprenantes, atteignit en quelques instants le faîte du mur.

Une fois arrivé là, Pélican se mit à quatre pattes. Il ne pouvait pas s'asseoir, à cause des trèfles pointus qui hérissaient le sommet de la muraille ; mais il n'avait qu'à les enjamber, car ils n'étaient pas très hauts. Il en empoigna un de la main gauche et, gardant son équilibre comme un véritable clown, il attira à lui de la main droite la corde qui pendait dans la rue, fit pivoter l'anneau autour du crochet et la rejeta dans le jardin.

C'était très simple, grâce à la sottise du propriétaire qui, au lieu de garnir son mur de broussailles de fer ou de tessons de bouteilles, l'avait fait couronner par des piques ouvragées qui ressemblaient à des fleurs de lys métalliques.

Il fallait aussi beaucoup d'adresse et ce coquin maigre et grêlé était de première force sur la gymnastique.

Après avoir salué d'un signe de tête Gontran d'Arbois, qui l'observait d'en bas, il se mit à descendre sur la face intérieure du mur, et en peu d'instants, il disparut.

Le commandant resta livré à ses réflexions mais il ne s'attarda pas à méditer sur le cas extraordinaire où il se trouvait.

Avant de se décider à accepter la bizarre proposition de ce drôle, il avait fait son plan et il ne songeait plus qu'à l'exécuter.

Las de jouer ce rôle de complice qui l'avait conduit dans l'immonde bouge où il comptait griser Pélican et lui arracher des aveux, il avait brusquement changé ses batteries, et résolu de faire tout bonnement arrêter ce coquin en flagrant délit de vol. Une fois pris, il faudrait bien qu'il s'expliquât. On saurait son véritable nom et sa véritable profession, et qu'il fût ou non à la solde de William Atkins, Jeanne de Lorris et sa fille n'auraient plus à redouter ses entreprises contre la villa.

Gontran aurait préféré ne pas recourir à l'intervention de la police, mais c'était le seul moyen qui lui restât pour en venir à ses fins, et il lui tardait d'en user.

En passant devant la rue de Poissy, il avait aperçu un factionnaire se promenant devant la porte d'une caserne de pompiers. Et quoiqu'il ne s'agit pas d'éteindre un incendie, le commandant espérait qu'en déclinant sa qualité d'officier supérieur, il obtiendrait que le chef du poste lui prêtât main forte, ou tout au moins envoyât un de ses hommes chercher les sergents de ville de service dans le quartier.

Mais il ne pouvait pas se présenter en blouse et en casquette, sous peine d'inspirer peu de confiance aux représentants de l'autorité. Il fallait donc commencer par rappeler Fournès, qu'il avait vu, ferme sur son siège, au coin de la place Maubert, et qui gardait dans le coffre de sa voiture la redingote et le chapeau du commandant d'Arbois.

Était-il resté à la même place ou avait-il suivi de loin son maître ? Grave question, car Gontran ne voulait s'éloigner du

mur que l'homme pouvait franchir en sens inverse pour se sauver, sans bruit.

Avec l'aide de Fournès, la surveillance devenait facile. Fournès pouvait prendre position, sans quitter sa voiture, à l'angle des deux rues, pendant que Gontran courrait à la caserne.

Et Gontran allait donner le signal convenu entre eux, le coup de sifflet d'alarme, au risque d'avertir le voleur, lorsqu'en arrivant au bout du mur, il aperçut le coupé arrêté à l'entrée de la rue du Cardinal-Lemoine, à trente pas tout au plus. Il pensa qu'il pouvait bien abandonner son embuscade pour cinq minutes.

Pélican venait à peine de mettre le pied dans le jardin. Il n'avait certes pas eu le temps de faire son coup et il ne songeait pas encore à déguerpir clandestinement.

Gontran se lança de toute la vitesse de ses jambes et apparut tout à coup aux yeux étonnés de Fournès, qui s'écria :

— Ah ! mon commandant, que je suis content de vous revoir. Je ne savais pas où vous étiez passé avec ce chenapan. Je vous avais suivis de loin mais je n'étais pas sûr que vous aviez pris cette rue d'où vous sortez, et j'avais peur qu'il ne vous fût arrivé malheur.

— Au contraire, mon brave. Je le tiens. Il a passé pardessus le mur que tu vois là-bas, et nous allons le pincer.

» Mes habits, vivement ! dit d'Arbois en se dépouillant de la blouse et du pantalon qu'il jeta dans la voiture avec la casquette et le cache-nez.

Il eut tôt fait d'ouvrir le coffre, d'en tirer sa redingote qu'il endossa et son chapeau qu'il mit sur sa tête.

— Ah ! enfin ! dit-il en poussant un soupir de satisfaction. Me voilà donc rentré dans la peau d'un honnête homme.

— Ça c'est vrai, mon commandant, s'écria Fournès, vous deviez en avoir assez de ce camarade-là. Il est donc entré dans une maison pour voler ?

— Oui, dans celle-ci. Tu vas avancer avec ta voiture jusqu'au coin de la ruelle à gauche. Tu quitteras ton siège, et, si tu vois le gredin descendre avec une corde à nœuds, tu l'empoigneras. Mon revolver est dans la poche du pantalon de treillis. Prends-le pour le tenir en respect jusqu'à ce que je revienne. Je vais chercher du renfort.

— Compris, mon commandant. Il n'échappera pas, le gueux… et il ne volera rien du tout, car dans la maison, il trouvera à qui parler.

— Non, il n'y a personne, mais ça ne fait rien…

— Pardon, mon commandant. Les locataires ne sont pas couchés. Je vois de la lumière au premier étage.

Gontran leva les yeux, et vit en effet une fenêtre éclairée. Elle ne l'était pas quand Pélican lui avait montré l'hôtel. On ne pouvait guère supposer que c'était ce gredin qui avait allumé une bougie. Les voleurs aiment mieux travailler dans l'obscurité.

— C'est le valet de chambre qui sera rentré pendant que j'étais dans la ruelle.

— Personne n'est entré depuis que je suis là, mon commandant.

— Alors, c'est qu'il était déjà rentré quand tu es arrivé. Mon homme va être pris sans que nous nous en mêlions, mais il doit être armé et il est très capable de tuer ce domestique. Je ne veux pas de ça. Changement de front, mon garçon. Tu vas aller prendre le poste que je t'ai indiqué, et ta consigne reste la même. Mais moi, je vais tout simplement sonner à la porte et avertir la personne qui viendra m'ouvrir. Quand il n'y aurait qu'elle dans la maison, nous serons bien assez de deux pour venir à bout d'un voleur.

— Prenez garde, mon commandant… si…

— Laisse-moi la paix avec tes observations, et fais-moi le plaisir d'aller te mettre en faction là-bas. L'homme n'aurait qu'à décamper pendant que nous bavardons. File, te dis-je, et attention à la muraille !

Fournès obéit à regret. Gontran attendit qu'il eût pris position, et quand il le vit établi à l'entrée de la ruelle, il alla droit à la porte, et il tira vigoureusement le bouton de la sonnette.

On le fit attendre et cependant la lumière ne s'éteignit pas.

— Pélican l'aurait soufflée au premier son de la cloche. Donc, ce n'est pas lui qui est là-haut, pensa Gontran.

Et il sonna une seconde fois, puis une troisième, et comme rien ne bougeait, il se mit à carillonner avec rage.

La fenêtre s'ouvrit et un homme se montra, demandant :

— Qu'est-ce que c'est ? que voulez-vous ?

— Il y a un voleur chez vous, répondit le commandant sans trop élever la voix, de peur que Pélican n'entendît.

— Un voleur ! ah ! mon Dieu ! Ce n'est pas possible.

— Descendez et je vous aiderai à l'empoigner.

— Je descends, monsieur, je descends.

La fenêtre fut refermée aussitôt, la lumière disparut et un instant après la porte s'ouvrit.

Gontran se trouva face à face avec un valet de chambre, très correctement vêtu de noir : un grand gaillard qui paraissait très solide.

— Mon garçon, lui dit le commandant, conduisez-moi au jardin. C'est par là que le voleur est entré. Vous avez de la chance que je me sois trouvé là au moment où ce gredin franchissait le mur. Allons vite ! laissez-moi passer. Il est peut-être déjà en train de forcer le secrétaire. Nous le prendrons la main dans le sac.

— Pardon, monsieur, répondit froidement le domestique, mais il faut d'abord que je consulte mon maître.

— Il est donc ici ?

— Oui, monsieur. Il s'habille, et j'allais sortir pour lui chercher un fiacre, lorsque vous avez sonné.

— Comment, il s'habille !… à une heure du matin ! Enfin, n'importe. Introduisez-moi. Je m'expliquerai avec lui. Mais, dépêchons-nous.

— Si monsieur veut bien me remettre sa carte…

— Que le diable vous emporte… il s'agit bien de ma carte ! je crois, du reste, que je n'en ai pas sur moi… allez dire à votre maître que je suis le commandant d'Arbois…

Gontran d'Arbois, chef d'escadrons au 1er régiment de chasseurs d'Afrique.

— J'y vais, monsieur. Veuillez entrer.

Gontran se précipita dans un escalier que le valet de chambre enfila, après avoir refermé la porte et posé sur une table le bougeoir qu'il portait.

Ce vestibule avait bon air. Il était plein de fleurs et garni de banquettes très confortables. Mais le commandant ne songeait guère à s'asseoir. Il lui tardait de s'aboucher avec ce propriétaire qui s'habillait pour sortir à l'heure où d'ordinaire on se déshabille pour se coucher.

— J'aime mieux avoir affaire à lui qu'à son domestique, pensa-t-il. Pour peu qu'il soit homme du monde, nous nous entendrons tout de suite.

Au bout de cinq longues minutes, le valet de chambre revint et dit :

— Mon maître attend monsieur.

— Il sait de quoi il est question ?

— Oui, monsieur, et il croit que monsieur s'est trompé.

— Je vais lui prouver que non. Comment s'appelle-t-il ?

— Le baron de Randal.

— Très bien ! conduisez-moi près de lui.

Gontran ne connaissait pas du tout ce nom-là, qui sonnait assez bien et qui lui parut de bon augure.

— Je ne sais pas d'où sort ce baron, se disait-il, mais je serai moins gêné avec lui qu'avec un bourgeois quelconque.

» C’est assurément un original et un misanthrope. S’il n’avait pas rompu avec le monde, il ne serait pas venu se loger rue du Cardinal-Lemoine. Tant mieux ! je ne serai pas exposé à le rencontrer ailleurs. Et je vais tâcher d’éviter d’entrer dans des explications qui m’embarrasseraient.

Il remarquait fort bien que le valet de chambre, au lieu de le conduire au premier étage, lui faisait traverser une enfilade de pièces de plain-pied.

M. de Randal était sans doute descendu au rez-de-chaussée pour mieux recevoir le visiteur qu’on venait de lui annoncer.

Gontran le trouva debout dans un salon élégamment meublé et l’examina d’un coup d’œil sagace.

C’était un homme de taille moyenne, maigre et osseux, qui avait l’air parfaitement distingué. Il pouvait avoir quarante ans, mais il paraissait plus jeune. Ses cheveux étaient d’un noir de jais comme ses moustaches et ses favoris qu’il portait taillés à la mode des Russes. Il avait les yeux vifs, le regard assuré, le nez aquilin, le front large et découvert, les lèvres rouges et charnues, les dents, qu’il montrait volontiers, un peu longues, mais très bien rangées.

L’ensemble était sympathique et l’accueil fut courtois.

— Monsieur, dit-il en venant à la rencontre de Gontran, j’apprends que vous avez vu un homme s’introduire chez moi et je vous suis très obligé de m’avertir. Voulez-vous que nous le cherchions ensemble ?

— Je ne demande pas mieux, répondit le commandant. Et je vous prie, monsieur, de me pardonner d’envahir votre domicile à des heures indues, sans avoir l’honneur d’être

connu de vous. J'ai vu ce drôle escalader le mur de votre jardin. Je ne pouvais pas permettre qu'il vous dévalisât.

— Le mur de mon jardin, dites-vous ?

— Oui, du côté de la petite rue des Chantiers… avec une corde à nœuds, qu'il a accrochée fort adroitement à des trèfles qui garnissent le faîte de la muraille.

— Voilà un coquin bien hardi ! Et je comprends que vous l'ayez laissé faire. Il est armé sans doute…

— Oh ! ce n'est pas cette crainte qui m'a retenu, mais j'étais en voiture… Je passais par la rue qui longe l'entrepôt des vins et je l'ai aperçu… il était déjà sur le haut du mur… j'ai laissé mon cocher dans la ruelle pour empêcher l'homme de se sauver par le même chemin… et je suis venu en toute hâte sonner à la porte de votre hôtel.

— Je vous en remercie, monsieur ; mais si le voleur est entré par le jardin, il doit y être encore. La fenêtre du cabinet de toilette où j'achevais de m'habiller donne de ce côté et je l'avais laissée entr'ouverte. S'il avait pénétré dans la maison, j'aurais entendu le bruit d'une effraction et même le bruit d'une fausse clé dans la serrure.

— Alors, nous allons le traquer.

— Oh ! la chasse ne durera pas longtemps. Mon jardin est très petit. Voyez plutôt, dit M. de Randal, en soulevant un rideau qui cachait une porte-fenêtre.

— Quoi ! ce salon communique avec le jardin ! s'écria Gontran tout surpris.

— Mais oui. Nous allons y descendre par un perron de six marches.

M. de Randal ouvrit la porte qui était fermée en dedans et sonna son valet de chambre.

— Prenez deux revolvers dans mon cabinet d'armes et accompagnez-nous, dit-il brièvement.

— Oh ! c'est inutile, interrompit le commandant. L'homme n'essayera pas de se défendre ; il n'est pas de force à résister. J'en viendrai à bout à moi tout seul.

— Je n'en doute pas, répondit en souriant le baron. Souffrez cependant que j'emmène mon domestique. Il vous répugnerait sans doute, comme il me répugne à moi, de toucher ce drôle. Auguste se chargera de mettre la main sur lui et de le conduire au poste.

— Comme il vous plaira, monsieur. Je ne tiens pas à faire moi-même cette vilaine besogne.

Le valet de chambre prit une lampe et s'avança sur le perron. C'était un brave serviteur, car il ne paraissait pas plus effrayé que son maître, qui le suivit aussitôt.

Le commandant ne voulait pas rester à l'arrière-garde, et il ne tarda guère à les dépasser.

Le jardin n'était pas plus grand que celui de la villa du boulevard d'Italie et n'était pas à beaucoup près si bien planté. Au lieu de marronniers et d'acacias, on n'y voyait que des arbustes et des plantes d'agrément, assez mal soignées.

Une pelouse au milieu, entourée d'une allée circulaire que des plates-bandes bordaient du côté du mur. C'était tout.

Rien ne gênait la vue. La pluie avait cessé, le vent était tombé et l'air était si calme que la lumière de la lampe ne vacillait pas. On aurait aperçu l'homme, s'il eût été là.

— Il me semble qu'il n'y a personne, dit doucement M. de Randal.

— Avançons, répondit Gontran, un peu déconcerté. Le gredin se sera caché dans un coin… à moins que. Êtes-vous bien sûr, monsieur, qu'il ne s'est point introduit dans votre hôtel ?

— Absolument sûr… L'unique porte de communication était close, vous l'avez vu. Je viens de l'ouvrir devant vous. Et vous pouvez vous assurer que les fenêtres sont intactes. Il y a bien les soupiraux des caves, mais ils sont garnis de barreaux très serrés… un chat y passerait difficilement.

— Il faut donc qu'il se soit réfugié chez votre voisin.

— Vous voulez dire dans cette grande bâtisse qui surplombe mon jardin. C'est impossible. Elle n'a pas d'ouvertures de ce côté-ci… ou du moins les jours de souffrance sont placés à vingt pieds au-dessus du sol.

— C'est vrai… je n'y comprends plus rien.

— Le fait est que cette disparition est inexplicable. Mais… ne pensez-vous pas, monsieur, que cet homme a bien pu s'en aller comme il était venu… par-dessus la muraille. Il aura entendu rouler votre voiture, et il aura pris peur.

— S'il s'était avisé de descendre dans la rue, mon cocher l'aurait arrêté. Nous pouvons, d'ailleurs, nous assurer qu'il n'a pas laissé de traces de son passage.

— Par où est-il entré ?

— Là-bas… au fond… par la rue des Chantiers… je retrouverai la place.

Ils y allèrent, escortés par le valet de chambre, qui portait la lampe.

— La corde n'y est plus, dit Gontran, mais la preuve que je n'ai pas rêvé, c'est que ses pas sont encore marqués sur la terre molle.

— En effet, murmura M. de Randal. Voici l'empreinte de deux larges semelles, juste au pied du mur. Donc, il a pris ce chemin pour se sauver.

— Non, pour entrer. S'il était revenu ici, il y aurait d'autres marques que celles-ci, car il est impossible qu'il ait marché précisément au même endroit, surtout dans l'obscurité.

— Pourquoi ? Le coquin sait son métier et il ne néglige aucune précaution. Il faut bien admettre qu'il a pris ce chemin… à moins de supposer qu'il s'est envolé…

— Ou qu'il a trouvé un moyen de se glisser dans la maison.

— Si vous désirez la visiter de fond en comble, je suis prêt, monsieur, à vous procurer cette satisfaction, dit M. de Randal, d'un ton légèrement ironique.

Le commandant baissa la tête. Il sentait qu'il commençait à devenir ridicule et qu'il ne pouvait pas insister, sous peine d'abuser de la complaisance de ce propriétaire qu'il avait dérangé pour rien au moment où il allait sortir, et qui n'allait peut-être pas tarder à lui adresser des questions indiscrètes.

Il se disait aussi qu'après tout l'équivoque Pélican avait pu se sauver pendant que lui, Gontran, parlementait avec Fournès et changeait de costume à l'entrée de la rue du Car-

dinal-Lemoine. Il avait beaucoup de peine à croire à une évasion si rapide et si audacieuse, mais il fallait bien l'admettre, à moins de supposer que M. de Randal avait donné asile à Pélican, ce qui était absurde.

— C'est inutile, monsieur, dit-il en se redressant. Je m'y suis mal pris et ce drôle a sans doute profité pour déguerpir du moment où je sonnais à votre porte. Je me console de l'avoir manqué, puisque je vous ai prévenu d'une tentative qui peut se renouveler. Il ne me reste qu'à m'excuser et à me retirer.

— Ne vous excusez pas, monsieur, car je vous dois des remerciements. Dorénavant, je me tiendrai sur mes gardes contre les attaques nocturnes. Si je mets la main sur le voleur, voulez-vous que je vous fasse savoir qu'il est pris ?

— Oui, répliqua vivement Gontran d'Arbois. Cette aventure m'intéresse, je l'avoue, et je serais curieux d'en connaître la suite. Vous avez ma carte… je loge au Grand-Hôtel et je suis à Paris pour six mois.

— Je ne l'oublierai pas, dit en s'inclinant M. de Randal. Auguste, reconduisez M. le commandant d'Arbois.

On rentra au salon, et avant de prendre congé du gentleman qui l'avait si bien reçu, Gontran voulut lui serrer la main.

Il était furieux, ce chef d'escadrons, mais ce n'était pas à M. de Randal qu'il en voulait. Il était furieux contre lui-même, il se reprochait d'avoir manœuvré comme un conscrit. Le 1er régiment de chasseurs d'Afrique avait eu le dessous dans cette campagne entreprise un peu trop à la légère, et il fallait renoncer à l'espoir prématurément conçu d'arriver jusqu'à William Atkins en arrêtant l'insaisissable Pélican.

— Enfin ! se disait-il en s'acheminant mélancoliquement vers la rue des Chantiers, je n'ai pas tout à fait perdu mon temps. Ce gredin n'osera pas recommencer, car il se doutera qu'on veille à la villa. Et d'ailleurs, je vais engager Jeanne à faire déménager sa fille le plus tôt possible. Elles ne se doutent pas du danger qu'elles ont couru. Mais j'aurai demain avec la mère une conférence sérieuse. Quel dommage que ce brave André ne puisse pas décemment épouser Thérèse ! il l'aurait emmenée au fin fond du Morbihan et le cousin déshérité ne l'y aurait pas relancée. Bah ! on lui trouvera un autre mari en province.

— Eh bien ! mon commandant, lui demanda Fournès, qui n'avait pas quitté son poste, vous le tenez ?

— Non. Il a repassé le mur ; tu ne l'as pas vu ?

— Pas du tout. Nous avons perdu cinq minutes là-bas. Il n'a pas été assez bête pour m'attendre, et à c't'heure il est loin.

— Je ne courrai pas après lui. J'en ai assez, de ce métier d'agent de la sûreté.

— Alors, nous rentrons au Grand-Hôtel ?

— Non, je n'ai pas envie de dormir et je veux me retremper dans la compagnie des honnêtes gens. Conduis-moi au Cercle, et rentre à la remise. Je n'aurai plus besoin de toi jusqu'à midi.

Gontran espérait bien en être quitte pour une nuit mal employée, mais il n'en avait pas fini avec les ennemis de Jeanne de Lorris.

V

Gontran d'Arbois guerroyait depuis des années en Afrique, mais il n'avait jamais renoncé à reprendre pied sur le pavé de Paris, et en attendant qu'un hasard de sa carrière l'y ramenât définitivement, il s'était bien gardé de rompre le dernier lien qui le rattachât à la vie du boulevard.

Il payait régulièrement sa cotisation au Cercle où on l'avait reçu lorsqu'il n'était encore que sous-lieutenant et où il se retrouvait comme chez lui après une longue absence, car on l'y aimait beaucoup.

Les anciens camarades avaient vieilli, quelques-uns avaient disparu et des nouveaux les avaient remplacés. Mais le souvenir du joyeux Gontran était resté vivant. Les échos du grand salon rouge retentissaient encore des éclats de sa gaieté d'autrefois et, à son retour, tout le monde lui avait fait fête.

Gontran possédait toutes les qualités qu'on apprécie dans une réunion de clubmen où on fuit les poseurs et les ennuyeux.

Il était boute-en-train, facile à vivre, toujours prêt à toutes les parties, grand joueur et beau joueur. Il causait bien et ne racontait jamais de longues histoires. Enfin, il perdait beaucoup plus souvent qu'il ne gagnait.

Il n'en fallait pas tant pour qu'on le préférât à des financiers gonflés de leur importance ou à des généraux prolixes dans leurs récits militaires, – deux catégories de fâcheux qui étaient largement représentées au cercle en question, un des

plus suivis et des mieux composés du quartier des Champs-Élysées.

Gontran y avait fait sa rentrée le lendemain de son arrivée à Paris et il y passait à peu près tous les instants qu'il ne consacrait pas à madame de Lorris.

C'est à peine s'il montait quelquefois le matin un cheval de selle qu'il s'était offert en débarquant et qu'il comptait revendre avant de retourner à Gabès.

Il avait été sevré assez longtemps des plaisirs qu'il aimait ; il pouvait bien s'en donner tout son saoul pendant son congé.

Avec Jeanne, il y mettait de la discrétion. Elle l'en avait prié et, pour beaucoup de raisons, il ne tenait pas à afficher son ancienne maîtresse. Ils ne se cachaient pas, mais ils évitaient de se montrer. La liaison qu'ils avaient renouée n'était ni clandestine, ni officielle.

Mais, au jeu, Gontran avait repris ses habitudes d'autrefois, avec cette différence que sa fortune lui permettait maintenant de jouer beaucoup plus cher et que son grade lui assurait une plus grande liberté d'action.

Aussi ne se gênait-il guère pour poser des banques au baccarat, et depuis son retour, il n'était pas malheureux. La veine lui était venue avec l'héritage de son oncle du Jura.

Il s'en étonnait lui-même, mais il y prenait goût et il y aurait volontiers passé toutes ses nuits, si Jeanne avait bien voulu l'y autoriser. Mais Jeanne n'entendait pas de cette oreille, et le commandant ne se plaignait pas de ses exigences.

Ce soir-là, elle était restée à la villa du boulevard d'Italie, et Gontran avait assez fait pour elle en s'acharnant à poursuivre le chenapan qui menaçait son repos. Il avait bien gagné le droit d'employer ses loisirs à une occupation plus coûteuse, mais moins compromettante.

Et d'ailleurs, il était écœuré de cette chasse au coquin. L'air de la *Bibine* lui avait donné des nausées, l'argot lui avait brûlé le gosier. Il éprouvait le besoin de se rincer la bouche en parlant la langue des braves gens, de prendre un bain d'honnêteté et aussi de se laver les mains.

Il n'était pas fâché non plus d'oublier momentanément la fin de l'aventure, cette fin humiliante pour son amour-propre. Et en montant l'escalier du Cercle, il se jurait de ne plus penser jusqu'au lendemain à l'ignoble Pélican et à cet aimable baron de Randal qui s'était montré si courtois, mais qui assaisonnait sa politesse d'une pointe d'ironie.

Le commandant arrivait précisément à l'heure où les habitués se rencontrent dans le grand salon, pour échanger les nouvelles recueillies çà et là pendant la soirée, pour parler politique et surtout pour médire du prochain.

Ce sont presque toujours les femmes que visent les propos salés. On les passe au crible, pour peu qu'elles soient en vue, celles du vrai monde comme les autres, et on ne gaze pas les anecdotes scandaleuses. Les plus raides sont les plus goûtées.

Jadis, Gontran d'Arbois faisait volontiers sa partie dans ce concert, mais depuis qu'il s'était remis avec Jeanne de Lorris, il ne se souciait plus de s'y mêler. Sa situation particulière le rendait un peu ombrageux sur ce chapitre. Il craignait qu'un hasard de conversation ne le mît dans

l'alternative de relever un mot malsonnant sur le passé de madame de Lorris, ou de le laisser passer sans protester : deux nécessités qui lui déplaisaient également. Si bien que le fougueux, l'exubérant garçon qui autrefois jetait au vent les discours les plus inconsidérés se renfermait maintenant dans une réserve prudente, de peur d'être obligé de se fâcher.

Cette prudence n'allait pas jusqu'à l'éloigner d'un groupe qu'il trouva rassemblé dans l'embrasure d'une fenêtre et où il ne comptait guère que des amis.

Il y avait là deux ou trois officiers de sa connaissance et quelques viveurs de son ancienne bande, tous gais compagnons et on ne peut mieux disposés à le bien accueillir.

Robert Desternay en était, ce Robert Desternay qui montait si bien à cheval et qui avait abordé Jeanne de Lorris au Cirque des Champs-Élysées, le soir où elle s'était lancée dans une aventure dont elle ne prévoyait pas les conséquences.

Robert l'y avait poussée, sans le vouloir, en lui signalant les visites de l'étrangère chez Valentine ; mais il ignorait la suite, et Gontran, qui recherchait volontiers sa compagnie, ne connaissait pas ce détail. Jeanne s'étant bien gardée de lui dire comment l'affaire avait commencé.

— Tiens ! le commandant ! s'écria Desternay. Bonsoir, cher ami. Par quel hasard ici à une heure du matin, vous qu'on n'y voit jamais qu'avant dîner ?

— C'est vrai, dit en riant Gontran d'Arbois, je me range. J'ai pris en Tunisie la triste habitude de me coucher comme les poules et de me lever au petit jour. On s'y fait… par nécessité. Mais je ne demande qu'à changer d'existence… d'autant que je viens au Cercle pour jouer et que la partie sé-

rieuse ne commence qu'à minuit. Jusqu'à présent, j'ai usé ma veine au petit baccarat de l'après-midi. J'en ai assez et je veux tenter la chance contre une banque qui en vaudra la peine.

— Vous tombez bien ce soir. On attend le gros ponte.

— Quel gros ponte ?

— Un créole que vous ne connaissez pas, car il n'est à Paris que depuis un an. Nous l'avons reçu le mois dernier. Il ne vient pas souvent, mais chaque fois qu'il paraît, c'est un événement. Il vous a une façon d'attaquer à cent louis !… et un estomac pour pousser ! Personne ne tient contre ses parolis.

— Diable ! ce n'est pas encourageant pour les banquiers. Comment sait-on qu'il viendra cette nuit ?

— Parce que c'est samedi. Le samedi est son jour. Samedi dernier il a levé quarante-cinq mille à Sartilly, qui s'était avisé de tailler.

— Vos renseignements m'excitent. J'ai envie de lui en poser une. Moi aussi, je suis en veine. Nous nous tâterons.

— Ce sera un magnifique spectacle, mon cher commandant, et je veux voir ça. Mais, dites donc, si vous gagnez, seriez-vous d'humeur à souper après ? J'ai arrangé tantôt au Cirque une fête avec des demoiselles.

— Certainement. Même si je ne gagne pas.

— À la bonne heure ! Qu'est-ce qu'on me racontait donc que là-bas vous étiez devenu vertueux ?

— C'est une calomnie. Je n'ai perdu aucun de mes goûts. Et je voudrais bien savoir quel est le farceur qui s'amuse à répandre un bruit de nature à porter atteinte à la réputation du 1er régiment de chasseurs d'Afrique.

— Personne et tout le monde. On ne vous rencontre nulle part et vos amies d'autrefois savent que vous êtes de retour. Il est assez naturel que ces dames s'inquiètent de vous.

— Elles ont bien de la bonté. Moi, je ne m'inquiète pas d'elles, car elles doivent être passées dans la vieille garde. Qui avez-vous à souper ?

— Oh ! soyez tranquille. Rien que des nouvelles, et toutes jolies, vous verrez. Il y a surtout la petite Martine Ferrette qui est à croquer.

— Inconnue à l'escadron.

— Parbleu ! elle n'a pas vingt ans et il y en a dix que vous avez quitté Paris. Martine débute, mais elle fera vite son chemin. Elle a une voiture depuis trois jours. C'est le premier avancement.

— Je lui souhaite le bâton de maréchal. Mais, en attendant, je vais voir un peu si on *abat* souvent *neuf*, au salon vert.

— Pas encore, cher ami. Le roi des *pontes* n'est pas arrivé. C'est même étonnant qu'il soit en retard, car il est d'une exactitude… royale. Il faut qu'une affaire imprévue l'ait retenu.

— Qu'est-ce qu'il est, votre monsieur ?

— Il n'est rien du tout. Il a de superbes propriétés à l'île de la Réunion ou à l'île Maurice, je ne sais plus trop, et il n'a d'autre occupation que de dépenser ses revenus. C'est, d'ailleurs, un original qui ne se montre presque jamais et qui n'a pas le moindre train. On ne le rencontre ni au Bois ni dans les théâtres.

— Alors, comment pouvez-vous affirmer qu'il est riche ?

— Sartilly, qui est un de ses parrains au Cercle, connaît très bien sa situation. Il pourra vous renseigner, si vous le désirez.

— Je n'y tiens pas du tout. À quelle heure votre souper, et où ?

— À trois heures, au Café de la Paix. Mes invitées jouent à la roulette chez Valentine, et elles ne seront pas libres plus tôt.

— Valentine, de la rue de Ponthieu ?

— Oui. Vous y alliez autrefois. Moi aussi. Mais il y a beau temps que je n'y ai mis les pieds. Ça ne m'amuse plus.

Le nom que Desternay venait de prononcer fit froncer le sourcil au commandant d'Arbois. Ce nom lui rappelait l'histoire à laquelle il se trouvait mêlé, et il ne s'attendait pas à l'entendre.

Il n'était pas au bout de ses étonnements.

— Ah ! dit tout à coup Robert Desternay, le proverbe a raison… quand on parle du loup. Voici le fameux baron.

— Quel baron ? demanda Gontran.

— Le baron de Randal, parbleu ! le ponte invincible dont je viens de vous raconter les triomphes.

» Je vous disais bien qu'il viendrait.

Gontran se retourna vivement et vit à l'autre bout du salon le monsieur qu'il avait laissé une demi-heure auparavant dans son hôtel de la rue du Cardinal-Lemoine.

La rencontre était bizarre, quoiqu'elle s'expliquât assez naturellement. Quand on est riche et bien élevé, on peut habiter un quartier retiré et cependant faire partie d'un cercle élégant, situé aux Champs-Élysées.

Mais le commandant se serait bien passé de retrouver si vite ce personnage. Il était venu chercher au jeu une distraction qui lui fît oublier les ennemis de Jeanne et la promenade en compagnie d'un coquin. L'arrivée du baron de Randal le ramenait brusquement à ces souvenirs déplaisants.

— Je vais vous présenter l'un à l'autre, dit Robert Desternay. Il est bon que vous vous connaissiez avant de commencer le combat. Et, au surplus, le baron est un joueur très veinard, mais c'est un très galant homme.

Gontran fut tenté un instant de se dérober à cet honneur, mais c'eût été faire affront à M. de Randal qui l'avait aperçu et qui venait à lui.

Il n'avait d'ailleurs aucun grief contre ce personnage en face duquel le hasard le plaçait pour la seconde fois, et il ne pouvait que se montrer poli.

Ce qui l'embarrassait un peu, c'était l'obligation où il allait se trouver d'expliquer à Desternay comment il avait déjà vu le baron et dans quelles singulières circonstances.

Et il ne fut pas peu surpris de constater que ce gentleman ne faisait pas mine de le connaître.

La présentation eut lieu, sans que M. de Randal, tout en s'y prêtant avec une courtoisie empressée, fit la moindre allusion à leur première rencontre.

Le commandant lui sut gré de cette réserve de bon goût et se promit de l'en remercier dès qu'il serait seul avec lui.

— Je ne l'avais pas bien jugé là-bas, quoique je n'aie pas eu à me plaindre de la réception qu'il m'a faite, pensait-il. Je constate maintenant qu'il a du tact. Il a compris qu'il me serait désagréable de parler devant Desternay d'une scène où j'ai joué un rôle assez sot et il s'est tu. Voilà qui me décide à entretenir des relations que je n'aurais pas recherchées s'il ne m'avait pas donné cette preuve de sa discrétion absolue. Et, puisqu'on peut se fier à lui, il pourra m'être utile par la suite.

— Mon cher baron, dit Desternay, vous allez trouver ce soir un adversaire digne de vous. Mon ami d'Arbois est un rude ponte, et j'étais en train précisément de lui raconter vos exploits au baccarat. L'affaire sera chaude.

— Mais demanda en souriant M. de Randal, n'est-elle pas déjà engagée… sans nous ? J'ai été retardé, à mon grand regret, et…

— On vous a attendu. Mais puisque vous voilà, la fête va commencer. Il y a déjà des joueurs au salon vert. Je vais battre le rappel pour vous en envoyer d'autres.

Dans cette louable intention, Desternay se dirigea vers la salle de billard, en passant par le cabinet de lecture.

Après l'entrée du commandant, les causeurs rassemblés près de la fenêtre s'étaient dispersés, de sorte que Gontran et le baron restèrent en tête-à-tête.

— J'espère, monsieur, commença M. de Randal, que vous ne m'en voulez pas d'avoir laissé M. Desternay me présenter à vous. Je ne savais pas s'il vous convenait de le mettre au courant de ce qui s'est passé chez moi.

— J'ai parfaitement compris, monsieur, pourquoi vous vous taisiez, répondit Gontran, et je vous suis très obligé de n'avoir rien dit. Robert est un excellent garçon que j'aime beaucoup, mais je ne tiens pas du tout à le prendre pour confident de mon aventure. Il rirait de ma naïveté, et il n'aurait pas tort, car je me suis laissé berner par un drôle qui a été plus fin que moi.

» Vous-même, monsieur, vous avez dû trouver mes façons d'agir plus que singulières.

— Mais non. Vous avez vu un voleur escalader le mur de mon jardin. Vous êtes venu sonner à ma porte pour m'avertir. Quoi de plus naturel ? Ce n'est pas votre faute si nous n'avons pas pris ce coquin. Et je vous dirai à ce propos qu'après votre départ, mon valet de chambre a visité toute ma maison, depuis la cave jusqu'au grenier. Il n'a pas trouvé l'homme et j'ai acquis la certitude qu'il n'est pas entré chez moi. Il faut croire qu'il a, comme je le supposais, repassé par-dessus la muraille. Votre cocher ne l'a-t-il pas vu se sauver ?

— Non. Et c'est ce qui me confond. Je ne m'explique pas que le voleur ait eu le temps de disparaître. Entre le moment où il a franchi votre mur et celui où mon cocher a conduit ma voiture au coin de la rue des Chantiers, il ne s'est pas écoulé

cinq minutes. Et notez que je causais avec lui sur le boulevard Saint-Germain, à cinquante pas de l'endroit où s'est accomplie cette évasion miraculeuse.

— Sur le boulevard Saint-Germain ? répéta M. de Randal. Il me semblait que vous m'aviez dit…

— Je vous ai dit une partie de la vérité, interrompit le commandant qui se serait reproché de cacher quelque chose à un si parfait gentleman ; j'aurais beaucoup mieux fait de vous la dire tout entière, mais je ne vous connaissais pas encore et il aurait fallu entrer dans des explications qui ne vous intéressaient guère. Maintenant, je puis parler, car je sais à qui je parle, et je…

— Je vous supplie, monsieur, de remarquer que je ne vous demande rien, dit M. de Randal avec le geste d'un homme bien élevé qui ne veut pas avoir l'air de provoquer une confidence délicate.

— Oh ! je rends pleine justice à votre discrétion, mais je me dois à moi-même de vous renseigner exactement… ne fût-ce que pour vous rassurer sur l'éventualité d'une nouvelle tentative.

» L'homme que je vous ai signalé est certainement un malfaiteur de la pire espèce, mais je crois qu'il n'en voulait pas à votre caisse.

— Pourquoi donc alors aurait-il essayé de s'introduire chez moi ?

— Pour m'échapper.

— Je vous avoue que je ne saisis pas très bien.

— Voici l'histoire, dit Gontran, après s'être assuré que personne n'était à portée de les entendre.

La conversation commencée dans le salon rouge se continuait dans une galerie qui conduisait au salon vert, le salon réservé aux joueurs de baccarat.

Ce sanctuaire était situé tout au fond du cercle et pour y arriver, il fallait traverser une enfilade de pièces, où, en ce moment il n'y avait absolument personne, Desternay n'ayant pas fini de racoler les pontes dispersés dans d'autres salles.

— J'avais passé la soirée chez une personne de mes amies qui habite encore beaucoup plus loin que vous… boulevard d'Italie, à l'autre bout de Paris. En sortant de chez elle, j'ai surpris ce gredin devant la grille du jardin. J'avais des raisons de penser qu'il n'était pas venu pour voler, mais dans une autre intention tout aussi coupable… et j'étais intéressé à savoir qui il était. Alors, j'ai eu la malencontreuse idée de m'attacher à lui, jusqu'à ce que j'eusse découvert où il logeait. J'ai donc lié conversation avec ce chenapan. J'aurais mille fois mieux fait de lui mettre tout simplement la main au collet. Mais je voulais éviter de recourir à la police… Il y a dans cette affaire un secret qui ne m'appartient pas… c'est pourquoi j'ai préféré user de ruse. Je lui ai proposé de l'aider en lui disant que j'appartenais comme lui à la grande corporation des coquins…

— Je parierais bien qu'il ne l'a pas cru, interrompit en souriant M. de Randal.

— C'est probable, mais il a fait semblant de le croire, et il m'a laissé l'accompagner. Il ne songeait qu'à se dérober et il y est parvenu. Je vous épargne le récit de mes pérégrinations à travers des quartiers déserts et des cabarets mal fa-

més et j'arrive à la scène finale. Il m'a montré votre maison en me disant que le propriétaire était absent, qu'il y avait beaucoup d'argent à prendre, et qu'il se chargeait de l'opération, si je consentais à faire le guet dans la rue.

» J'ai eu le tort de me prêter à cet arrangement. Je pensais tenir mon drôle, car j'étais revenu de ma première idée. Je me proposais de courir au poste le plus rapproché et de requérir les sergents de ville pour qu'ils l'arrêtassent en flagrant délit de vol. Je me disais que la fin justifie les moyens.

» J'ai été bien puni d'avoir mis en pratique cette maxime contestable. Le gredin a franchi votre mur. Il est descendu dans votre jardin, mais il a rebroussé chemin et il a décampé, pendant que j'allais chercher ma voiture. J'en ai été, comme on dit, pour ma courte honte. Vous voyez que je suis franc.

— Votre franchise vous honore, monsieur, et la confiance que vous me témoignez me flatte infiniment. Je tâcherai de vous prouver que je la mérite. Et je vous prie de compter sur moi pour vous aider à retrouver cet homme. Il est malheureusement à craindre qu'il s'abstienne de recommencer l'escalade qui lui a si bien réussi.

— Oh ! je n'y compte pas et ce qui me console de ma ridicule équipée, c'est que je lui dois l'honneur et le plaisir d'avoir fait votre connaissance, conclut Gontran d'Arbois en tendant la main à M. de Randal, qui la serra avec un empressement chaleureux.

— Il m'est donc permis d'espérer que nous nous reverrons autre part qu'au jeu, dit le baron. Je mène une vie assez retirée, mais c'est faute d'avoir rencontré un compagnon qui me soit sympathique, car je ne hais pas les plaisirs parisiens.

— Ni moi non plus, parbleu ! et si le cœur vous en dit, je serai charmé de souper avec vous cette nuit.

— Souper ?…

— Oui, en compagnie de quelques créatures amusantes et de Desternay, que vous connaissez…

— Pas beaucoup, mais assez pour accepter d'être de votre joyeuse partie.

— Alors, c'est convenu, à trois heures, je vous emmènerai au café de la Paix. En attendant, nous allons *cartonner* un peu. Prendrez-vous la banque au baccarat ?

— Non. Je préfère *ponter*.

— Alors, je ne la prendrai pas non plus. Il me serait désagréable de vous gagner de l'argent et je ne tiens pas à en perdre. Nous attaquerons le même ennemi, et nous l'attaquerons séparément. Reste à savoir s'il en vaut la peine. Jusqu'à présent, je n'ai eu affaire qu'à des banques assez maigres.

Ils étaient arrivés, en causant, tout près de la porte du salon vert. Cette porte s'ouvrit et Desternay apparut sur le seuil.

— À quoi pensez-vous donc, messieurs ? leur cria-t-il. Vous perdez un temps précieux. Sartilly a étalé cinquante mille francs sur la table, aussitôt qu'il a su que vous étiez là, baron. Il compte se rattraper de sa dernière culotte ; et j'ai le pressentiment que vous allez l'achever.

— Nous l'achèverons, rectifia gaiement Gontran d'Arbois. Je n'ai aucune raison pour ménager M. de Sartilly.

— Moi, je devrais en avoir, reprit M. de Randal, car c'est lui qui m'a présenté au cercle ; mais, en somme, je ne le connais que de seconde main. Un de mes amis de l'île Maurice m'avait adressé à lui quand je suis arrivé à Paris, et il a bien voulu me servir de parrain.

— Vous n'auriez pas eu de peine à en trouver d'autres, dit Desternay.

— Et puis il est horriblement riche. Je puis donc sans remords lui gagner quelques milliers de francs.

— Oh ! il pourrait perdre un million, sans se gêner, appuya Robert Desternay, en poussant la porte mobile qui donnait accès dans la pièce retirée où on célébrait chaque nuit les mystères du baccarat.

La réunion était beaucoup plus nombreuse que le commandant ne le supposait. La nouvelle s'était répandue d'un bout à l'autre du cercle qu'on venait de poser une forte banque. Le ban et l'arrière-ban des joueurs étaient là.

Ce n'était pas qu'on n'eût vu quelquefois sur table des sommes plus importantes, mais, depuis un certain temps, la partie languissait, comme il arrive toujours quand un gros capitaliste a raflé tout l'argent des petits.

Après des désastres répétés, les pontes écœurés se recueillent. Mais leur sagesse ne tient pas longtemps et un beau soir, alléché par l'appât d'un gain problématique, le troupeau revient se faire tondre encore une fois, tout en jurant que ce sera la dernière.

Le salon, le fameux salon vert, était assurément le moins luxueux de tous ceux qui composaient ce cercle bien posé. Il n'était garni que des meubles indispensables à la partie : une

immense table de forme oblongue échancrée à la place où s'assied le banquier, avec un trou au centre, une sorte de cuvette où on jette les cartes après chaque coup ; des chaises pour les pontes, des divans pour les décavés et quelques râteaux pour jardiner les louis sur le tapis vert.

Les joueurs ne tiennent pas aux vains ornements.

Toutes les variétés de féticheurs étaient représentées à ce congrès. Il y avait là des gens qui ne croyaient à rien, excepté à l'influence d'une bague ou d'un parapluie posé en travers sur leurs genoux. Quelques-uns mettaient des lunettes par superstition. D'autres ne se seraient pas assis s'ils n'avaient pas rencontré un bossu et touché sa bosse avant de monter.

Sartilly présidait ce cénacle et taillait avec succès, car il avait devant lui un joli tas d'or et de billets de banque, sans compter un certain nombre de morceaux de carton portant un chiffre et la signature d'un joueur dénué d'argent comptant.

C'était un fort gros homme, haut en couleur et crevant de santé, grand propriétaire en Normandie, viveur enragé et très répandu dans le demi-monde où il obtenait des succès coûteux, marié avec cela et vigoureusement trompé par sa femme, mais se moquant de ses malheurs conjugaux qui, prétendait-il cyniquement, lui portaient la chance au jeu.

Il était en effet assez rare qu'il perdît, et cette nuit-là, les coups les plus extraordinaires se succédaient à son avantage. Il abattait *neuf* quand ses adversaires abattaient *huit*. Il gagnait avec le point de *un* contre baccarat. Il tirait à cinq, et il amenait un quatre.

Et tout cela avec un air indifférent qui exaspérait les pontes.

Il faut dire que les enjeux n'étaient pas très forts, Sartilly ne faisait, comme on dit, que peloter en attendant partie. Il avait pris la banque uniquement dans l'espoir de se refaire sur M. de Randal qui lui avait enlevé quarante-cinq mille francs à une précédente séance.

— Bonsoir, baron ! lui cria-t-il, dès qu'il le vit entrer. Je suis venu ce soir tout exprès pour vous, parce que je sais que vous êtes hebdomadaire. Vous vous reposez six jours par semaine et vous travaillez le samedi.

— Excusez-moi. Je suis très paresseux, dit froidement M. de Randal.

— Oh ! je ne vous le reproche pas, car vous gagnez toujours. Vous me devez une rude revanche, mon cher.

» Tiens ! voilà le commandant ! Encore un qu'on ne voit pas souvent. Les femmes, hein ? Ne niez pas. Je vous ai aperçu avant-hier sortant du café Anglais avec cette excellente Jeanne de Lorris. Vous êtes donc remis avec elle ?

— Oh ! assez ! s'écrièrent en chœur les perdants. Nous ne sommes pas ici pour parler cocottes. Taillez ou levez la banque !

Gontran ne dit mot, mais il donnait à tous les diables cet obèse indiscret qui lui jetait au nez sa liaison avec madame de Lorris.

M. de Randal avait souri, mais il ne releva aucun des propos du banquier, et il alla prendre sa place au bout de la table, à la queue des joueurs arrivés avant lui.

Gontran dut en faire autant, car au baccarat on observe rigoureusement l'ordre de préséance et les derniers venus ne peuvent se caser qu'après les autres.

Il eut donc pour voisin M. de Randal, qui lui dit tout bas :

— Jouerons-nous sur le même tableau ?

— Non, répondit le commandant, vous jouez plus gros jeu que moi et je ne veux pas vous gêner. Je ponterai sur le tableau de gauche, vous sur le tableau de droite. De cette façon, si la veine nous vient, nous en finirons plus vite avec ce pot à tabac.

— Dites plutôt ce sac d'écus. Il est aussi opulent qu'il est gros.

— Y sommes-nous, messieurs les retardataires ? demanda Sartilly. Faites vos jeux. Je n'aime pas les parties qui traînent. Ça porte la *guigne*.

— Cent louis *qui tombent*, riposta le baron en tirant son portefeuille.

— Dix louis au billet, annonça plus modestement Gontran d'Arbois.

— À la bonne heure ! le coup en vaut la peine, grommela le banquier.

Il le perdit des deux côtés, et les joueurs relevèrent la tête. Ils devinaient que la fortune allait changer de face.

Elle changea en effet, en ce sens qu'elle passa du côté du baron, mais elle ne favorisa pas le commandant, car le se-

cond coup lui enleva sa mise et son bénéfice, et la suite ne répara pas cet échec.

Le tableau de gauche fut écrasé, pendant que le tableau de droite marchait de victoire en victoire, si bien qu'au bout d'un quart d'heure Gontran vit s'envoler le reste de son troisième billet de mille, et il n'en avait pas d'autre sur lui.

Mais Sartilly ne trouva pas son compte à ce succès partiel, car M. de Randal avait poussé un paroli tellement soutenu que la banque était déjà aux abois.

À gauche, les pontes consternés battaient monnaie en signant des bons, mais à droite, ils encaissaient et le baron, à lui tout seul, raflait des liasses de papier de la Banque de France.

Le commandant ne jouait plus, faute de munitions.

— Voulez-vous cinq cents louis, lui dit à l'oreille M. de Randal.

— Non, merci, murmura Gontran, c'est plus que je n'ai envie de perdre. Prêtez-moi mille francs. S'ils vont rejoindre les autres, je m'en tiendrai là.

Le baron lui plaisait. Il comptait bien le revoir souvent et il ne lui en coûtait pas de rester son débiteur jusqu'au lendemain. Peut-être même n'était-il pas fâché d'avoir un prétexte pour se présenter chez lui, car il se regardait comme son obligé et il tenait à faire les premiers pas.

Et puis, cette maison de la rue du Cardinal-Lemoine l'attirait. Il y avait perdu la piste de Pélican et il voulait se rendre compte par un examen plus approfondi du procédé que cet habile coquin avait employé pour disparaître instantanément.

M. de Randal s'empressa de lui remettre le billet demandé et ce billet fut vite entamé.

— J'y renonce, dit Gontran au troisième coup, et je garde dix louis pour souper.

À ce moment, sur l'autre tableau, le baron faisait le reste à la banque et elle sauta. Sartilly, rouge comme une pivoine, semblait prêt à éclater dans sa peau et soufflait comme un phoque.

— Vous n'allez pas nous planter là, dit Desternay qui avait pris sa part de la curée. Arrosez, mon cher, arrosez ! une nouvelle taille vous remontera.

— Merci, grommela Sartilly. J'y suis déjà de cinquante mille. Que Randal prenne la banque. Je ponterai contre lui.

Tous les yeux se tournèrent vers le baron. Les perdants espéraient se refaire sur lui, et les gagnants ne demandaient qu'à suivre leur veine.

— Si vous ne jouez plus, je m'en tiendrai là, dit M. de Randal à l'oreille de Gontran qui lui répondit tout bas : J'en ai assez.

— Vous *canez*, mon cher, reprit Sartilly. Eh ! bien, je consens à essayer encore une taille, à condition que vous l'attaquerez.

» Qu'on me passe des bons, car je suis à sec.

Pendant qu'il jouait du crayon pour transformer en valeurs au porteur de petits carrés de papier Bristol, Gontran d'Arbois entraîna doucement M. de Randal loin de la table.

— La meilleure farce à faire à ce gros homme, dit-il, c'est de le lâcher. Vous n'êtes pas tenu de lui donner une seconde revanche. Moi, la chasse au coquin m'a creusé. Je meurs de faim. Allons souper.

Et, avisant Desternay, qui allumait un cigare dans un coin :

— C'est au café de la Paix, n'est-ce pas ?

— Oui, cher ami. Demandez le cabinet numéro 19. Je l'ai retenu en sortant du Cirque et j'y serai dans trois quarts d'heure. Le temps d'alléger de deux ou trois cents louis ce richard de Sartilly. Si ces dames arrivent avant moi, vous les recevrez. Vous ne les connaissez pas, mais elles ne sont pas farouches.

— Soyez tranquille. On les apprivoisera.

M. de Randal se taisait, mais il suivit le commandant qui se glissa hors du salon vert pendant qu'on mêlait les cartes.

— J'ai disposé de vous sans vous consulter, dit Gontran, mais je serais désolé de déranger vos projets, et si vous préfériez rester…

— Du tout, interrompit le baron. Je suis charmé de donner une leçon à Sartilly. Il la mérite de plus d'une façon. D'abord, il ne dissimule pas assez l'envie qu'il a de me gagner de l'argent. Je n'aime pas les gens qui font du jeu une spéculation. Et surtout je lui reproche d'être indiscret.

— Comment cela ?

— Mais… j'ai parfaitement remarqué tout à l'heure qu'il a nommé devant tout le monde une personne qui a dîné avec

vous et qui sans doute vous tient de près. Un homme bien élevé n'aurait pas commis ce solécisme.

— Oh ! dit Gontran, je crois que Sartilly ne l'a pas fait méchamment. La personne qu'il a nommée n'est pas de celles qu'on peut compromettre en racontant qu'elles ont dîné au Café Anglais avec un monsieur.

— N'importe, reprit le baron de Randal, on ne doit jamais prononcer publiquement le nom d'une femme, quand on lui attribue une liaison… qui peut-être n'a jamais existé.

— Ce n'est pas le cas… J'ai été autrefois l'amant de madame de Lorris… vous avez sans doute entendu parler d'elle ?

— Jamais.

— Elle est cependant très connue dans le monde où l'on s'amuse.

— Et où je ne vais pas plus que dans celui où l'on s'ennuie, interrompit en souriant M. de Randal.

— Vous m'avez fait l'honneur de me dire que vous viviez très retiré. Cela m'explique comment le nom d'une des irrégulières les plus en vue n'est pas arrivé jusqu'à vous. Jeanne de Lorris a tenu longtemps le haut du pavé, je l'ai beaucoup aimée, je crois qu'elle me le rendait bien, et à mon retour d'Afrique, après une longue absence, nous nous sommes remis ensemble… pour six mois, la durée de mon congé… ce n'est pas un mystère, et cependant, il m'est désagréable qu'on en glose.

— J'avais donc raison de dire que Sartilly a manqué de tact.

— D’accord. Entre nous, c’est un balourd. Je ne lui en veux pas pour moi, mais pour madame de Lorris.

— Qui a sans doute des ménagements à garder.

— Non, ce n’est pas cela. Elle ne dépend de personne. Sa fortune est faite. Mais elle se trouve dans une situation particulière.

— Excusez-moi, monsieur. Je viens de blâmer l’indiscrétion de Sartilly, et je tombe dans la même faute.

— Vous vous calomniez, mon cher baron. Vous êtes au contraire si réservé qu’on se sent porté à vous faire des confidences. Voulez-vous que nous allions au café de la Paix, à pied, en flânant ?

— Très volontiers ; j’éprouve le besoin de marcher. Je crains seulement que vous qui avez déjà fait cette nuit beaucoup d’exercice…

— Je ne suis pas fatigué. Je recommencerais, sans hésiter, si j’avais l’espérance de remettre la main sur le drôle qui m’a échappé.

Ils étaient sortis de la belle maison occupée par le Cercle et ils commençaient à remonter la rue Royale. Ils avaient tout le temps de causer avant d’arriver à la place de l’Opéra, et le commandant était d’humeur expansive, ce soir-là.

Plus il étudiait ce M. de Randal qu’un étrange hasard lui avait fait connaître, et plus il appréciait ses mérites. Il en était à se reprocher de ne pas lui avoir tout dit.

— Pourquoi lui cacherais-je que ce gredin en veut à Jeanne de Lorris que Sartilly a citée si sottement ? Il est in-

capable d'abuser de ma confiance et il pourra peut-être me donner un bon conseil… voire même un bon coup d'épaule.

Ainsi pensait Gontran et il attendait que la conversation lui fournît une entrée en matières.

— Je comprends que vous teniez à le retrouver, puisqu'il menace le repos d'un de vos amis, dit le baron.

— D'une de mes amies, rectifia Gontran. Il s'agit précisément de la personne dont je vous parlais.

— Quoi ! de madame…

— Oui, de Jeanne de Lorris, ma maîtresse. Je sortais de chez elle, lorsque j'ai surpris cet homme.

— Mais… il me semblait que vous m'aviez dit… boulevard d'Italie.

— Et vous êtes étonné qu'une femme galante habite ce quartier perdu. Ce n'est pas elle qui l'habite… elle a son hôtel avenue d'Eylau… c'est sa fille avec une gouvernante.

— Ah ! madame de Lorris a une fille.

— Mon Dieu ! oui, une fille de dix-neuf ans qui est charmante et qui était née avant que je connusse sa mère.

— Et c'est cette enfant que ce misérable poursuit ?

— Je le crois.

— Mais quels sont ses desseins ? Est-ce qu'il songerait à l'enlever ?

— À vrai dire, je n'en sais rien. Fait comme il est, il ne songe certainement pas à la séduire. Je le soupçonne d'agir pour le compte de quelqu'un.

— Un homme riche et puissant, voulez-vous dire. Cela se passait ainsi du temps de Louis XV, mais dans le siècle où nous vivons, personne n'oserait se permettre.

— De la jeter dans un carrosse et de l'enfermer dans quelque Parc-aux-Cerfs. Non, sans doute. Mais on assassine encore très bien les gens dont on veut se défaire.

— C'est malheureusement vrai, mais une jeune fille ne peut avoir d'ennemis.

— Surtout celle-là, qui est un ange et qui a été élevée loin du monde. Mais sa mère en a.

— Il faudrait que ces ennemis fussent bien cruels pour se venger sur une innocente.

— C'est ce que je dis à Jeanne pour la rassurer, mais j'ai des raisons d'être inquiet. Et nous sommes tous les deux d'avis qu'il faut mettre un terme à une situation dangereuse. Je ne serai pas toujours là pour défendre cette enfant. Et je voudrais qu'elle se mariât. Sa mère songe à se retirer en province avec elle. Là, il sera plus facile de lui trouver un mari.

— Et les scélérats qui en veulent à madame de Lorris n'iront pas l'y chercher.

— Je l'espère. Il n'en est pas moins vrai que Jeanne sera très effrayée quand je lui raconterai demain mes aventures nocturnes. Elle ne se doute pas que j'ai rencontré à sa porte un individu qui mesurait avec une règle d'arpenteur la hauteur de la grille du jardin et que j'ai accompagné ce drôle dans un bouge effroyable, hanté par des voleurs. Elle se doute encore moins que j'ai fait connaissance avec un homme distingué qui veut bien s'intéresser à elle et à cette chère Thérèse… sa fille s'appelle Thérèse.

— Il est tout naturel, mon cher commandant, que je m'intéresse à des personnes qui vous touchent de près, et je ne souhaite rien tant que de les servir. Si ce misérable s'avisait de rentrer de nouveau chez moi, je vous réponds qu'il n'en sortirait pas sans votre permission. Je vous enverrais chercher immédiatement.

— J'en suis persuadé, mais je suis convaincu aussi que vous ne le reverrez pas. Celui qui dirige ses opérations va changer de système ou employer un autre agent.

— C'est ce directeur qu'il faudrait trouver.

— Oui ; malheureusement, je n'ai sur lui que des indications assez vagues. Nous soupçonnons un homme que ni Jeanne, ni moi n'avons jamais vu. Mais… je compte que vous répondrez en toute franchise à la question que je vais vous adresser… Répugneriez-vous à voir madame de Lorris ?

— En aucune façon. Et le jour où il vous plaira de me présenter à elle, je serai à vos ordres. Croyez, je vous prie, que si je vis en solitaire, ce n'est pas que je redoute la société des femmes aimables. La preuve, c'est que nous allons, de ce pas, souper avec des demoiselles qui ne prétendent pas à être couronnées comme rosières.

— Et je vous remercie d'y venir, mais enfin, par goût, vous ne les recherchez pas. Parions que vous avez eu à vous plaindre du sexe auquel ces drôlesses appartiennent.

— Il y a un peu de cela et aussi un certain fonds de sauvagerie. Les plaisirs que j'appréciais dans ma jeunesse ne m'amusent plus.

— Comme il arrive toujours quand on en a un peu abusé.

— C’est vrai, j’ai vécu largement et je ne le regrette pas. À vingt-cinq ans, je commandais un navire…

— Quoi ! vous avez été marin ! Moi, je suis soldat. Raison de plus pour nous entendre.

— Oh ! je n’ai jamais appartenu qu’à la marine marchande. Mon père qui possédait de grandes sucreries à l’île de France, était en même temps armateur. Je naviguais pour son compte, et pendant quelques années, j’ai couru les cinq parties du monde. À sa mort, je dus prendre la gestion des propriétés qu’il me laissait, et c’est alors que je fis le plus de folies. On en parle encore à Port-Louis.

— Vous êtes Français, quoique votre île natale ait changé de maître et de nom. Français de cœur, du moins.

— Oui, certes. Ma famille est originaire du Dauphiné, et quand l’île de France devint l’île Maurice, mon grand-père ne voulut jamais se reconnaître sujet anglais. Moi, j’ai fait mieux… plus tard. J’ai quitté l’île, et je suis venu à Paris avec le projet de m’y fixer. Mais je ne sais pas encore si j’y resterai.

— Qui vous en empêcherait ?

— Rien. Je suis absolument indépendant. Mais je vous avouerai que je m’ennuie dans cette grande ville où je me sens isolé, perdu dans la foule, où je ne rencontre que des visages indifférents.

— Il ne tient qu’à vous de changer d’existence et de vous créer des relations… même des amis.

— Les relations mondaines ne me tentent pas et les vrais amis sont rares ; ce n’est qu’à la longue qu’on peut les con-

naître. Mais le bonheur que je rêve est encore plus difficile à rencontrer.

» Vous allez, je le crains, vous moquer de moi… je voudrais me marier.

— Singulière fantaisie, en effet. Ce n'est pas la mienne. Mais chacun son goût. Et le vôtre est aisé à satisfaire. Vous êtes jeune encore, vous êtes riche, vous avez un titre… je m'abstiens, pour ne pas blesser votre modestie, de vous dire ce que je pense de votre esprit et de votre personne. Vous n'aurez qu'à choisir entre vingt partis superbes. Il ne s'agit que de vous montrer.

— Vous me jugez beaucoup trop favorablement et d'ailleurs je ne tiens pas aux partis superbes. Je cherche tout le contraire. Je voudrais rencontrer une jeune fille qui me plût… et qui n'eût ni fortune, ni nom, ni famille haut placée.

— Vous trouverez ça sans peine, dit gaiement le chef d'escadrons. Les orphelines pauvres abondent sur la place de Paris.

— Je le sais, mais je serais très exigeant sur les qualités physiques et morales. J'ai même une prétention exorbitante. Je voudrais être aimé pour moi-même. C'est assez ridicule, à mon âge.

— Vous n'êtes pas vieux.

— J'ai trente-six ans.

— J'en aurai trente-cinq très prochainement et je me crois encore très susceptible d'être adoré. Voulez-vous que je m'occupe de vous dénicher une fiancée selon votre cœur ?

— Oh ! très volontiers. Et, présentée par vous, je l'accepterai les yeux fermés.

— Alors, je serai de noce avant de retourner en Tunisie. Comptez sur moi, mon cher. Mais, en attendant le grand jour du mariage, il n'est pas défendu de souper. Et je suis curieux de voir les invitées de Desternay. Il paraît que ces aimables personnes ont passé la soirée chez Valentine.

— Quelle est cette femme ? Il me semble que j'ai déjà entendu prononcer son nom.

— Ça ne m'étonne pas. L'univers entier la connaît et au Cercle on ne parle que d'elle.

— C'est là sans doute que son nom s'est logé dans ma mémoire, mais je n'en sais pas plus long sur le compte de cette célébrité… du demi-monde sans doute ?

— Votre ignorance, mon cher baron, prouve que vous avez des mœurs. Valentine, autrement dit madame Rodin, est l'entremetteuse en vogue, la commissionnaire de ces messieurs et la providence de ces dames. Et n'allez pas la confondre avec ces malheureuses qui débauchent les petites ouvrières au profit de vieux libertins. Valentine dédaigne ces trafics malpropres. Elle ne corrompt personne, car sa clientèle se compose de femmes faciles et de viveurs élégants. Les personnes qu'elle reçoit n'ont plus de vertu à perdre. Elle se borne à leur ouvrir des débouchés. Valentine exerce tout simplement la même industrie que les agences matrimoniales approuvées et patentées. La seule différence c'est que les mariages qu'elle négocie ne sont pas indissolubles.

— Vous avez, mon cher commandant, une façon à vous d'envisager la profession de cette créature, dit en souriant

M. de Randal. On voit que vous avez eu recours à ses services.

— Autrefois, oui. Mais il y a des années que je n'ai mis les pieds chez elle. Du reste, elle a d'autres ressources que les ambassades auprès des actrices et les présentations de ses petites amies à des messieurs riches et généreux. Elle donne à jouer et elle loue des appartements meublés dans le superbe immeuble qu'elle occupe rue de Ponthieu.

— Quelle espèce de locataires peut-elle bien trouver ? Pas d'honnêtes familles, je suppose.

— Peuh ! des étrangers… et même des étrangères… et la preuve, c'est ce qui s'est passé chez elle, il y a huit jours. L'affaire a fait assez de bruit.

— Un bruit qui n'est pas arrivé jusqu'à moi.

Gontran avait sur les lèvres le récit de la mort de lady Cairness, tel qu'on le lui avait fait, car tout ce qu'il savait sur cette tragique aventure, il le tenait de Jeanne de Lorris, mais il réfléchit que ce récit le conduirait peut-être à parler du testament de la défunte au profit de Thérèse, et il pensa judicieusement qu'il était inutile d'aller si loin dans la voie des confidences.

— De quoi s'agissait-il donc ? lui demanda le baron.

— D'un scandale… c'est déjà de l'histoire ancienne et on n'en parle plus. Du reste, si vous voulez des détails sur les mystères de l'hôtel Rodin, les jeunes tendresses que Desternay a invitées ce soir vous en donneront tant que vous voudrez, puisqu'elles en viennent… Oh ! elles n'y étaient que pour jouer à la roulette… du moins à ce que prétend Desternay, qui est d'ailleurs sujet à caution.

» Mais nous arrivons au Café de la Paix. Et peut-être y sont-elles déjà, car je lis trois heures sur le cadran bleu qu'on a érigé sur un refuge à l'entrée de la place de l'Opéra.

» En votre compagnie le trajet ne m'a pas semblé long.

M. de Randal s'inclina, sans relever le compliment. Depuis quelques instants, il paraissait soucieux, mais Gontran n'y prit pas garde. Il était tout à la joie d'avoir recruté un auxiliaire intelligent et au plaisir de souper joyeusement, pour se refaire des écœurements de la *Bibine* du père Lunette.

Au moment où ils arrivaient devant la petite porte de l'escalier qui conduit aux cabinets particuliers du restaurant désigné pour la fête, une victoria numérotée s'arrêtait le long du trottoir et Desternay en descendit précipitamment.

— Comment ! déjà ! lui dit Gontran.

— Oui, mon cher. Nous avons *tombé* Sartilly en six abattages. Il n'a pas achevé la taille et, comme je lui ai levé les cinq cents louis que j'ambitionnais, je n'ai pas attendu qu'il en commençât une autre. Je me suis sauvé, j'ai sauté dans un *cab* et, comme vous êtes venus à pied, j'arrive en même temps que vous.

— Diable ! il a ramassé une forte culotte, à ce qu'il me paraît, ce gros Sartilly.

— Oui, ça doit aller dans les quatre-vingt mille. Et ce n'est pas fini. La partie continue, grâce à moi. Je n'ai jamais voulu lui dire où j'allais. Il serait venu et il nous aurait assommés. J'aime bien mieux qu'il perde son argent.

» Mais je bavarde et ces dames nous attendent là-haut.

— Qu’en savez-vous ?

— Vous n’entendez pas la musique qu’elles font ? Il sort des torrents d’harmonie par la fenêtre ouverte de cet entresol. C’est Clo-Clo qui tient le piano. Elle seule est capable de jouer si faux. Et je reconnais la voix de fausset de la brune Rosette. Martine seule ne signale pas sa présence par des bruits désagréables. Cette petite mérite qu’on l’encourage.

— Dites-nous ce que c’est que ces trois demoiselles, car je ne possède plus mon annuaire galant et M. de Randal n’est pas plus au courant que moi des nouvelles promotions dans l’armée des belles petites.

— Ce sera vite fait. Clotilde d’Uriage, – Clo-Clo pour ses amants de cœur et elle en a beaucoup, – est une grande rousse, qui nous est arrivée de Nancy, et qui a fait son chemin très vite. Elle a la spécialité des capitalistes nouvellement éclos au soleil de la Bourse. Toujours bien informée par de jeunes coulissiers, qui lui signalent les gagnants de la dernière liquidation. Ne vise pas le huit-ressorts ni le petit hôtel. Préfère les obligations de la ville de Paris. Se retirera dans quelques années, avec une vingtaine de mille francs de rente. Bonne créature, d’ailleurs. Signes particuliers : adore les militaires. Ça vous regarde, mon cher.

— Merci. Je n’aime pas les rousses.

— Rosette Vivier est brune comme Hébé. Bordelaise de naissance et Parisienne très acclimatée. Affligé d’une toquade malheureuse qui consiste à croire qu’elle chante comme la Patti. A trouvé un imbécile qui la couvre d’or et qu’elle trompe à bouche que veux-tu avec des cabotins. Mourra sur la paille. Amusante quand elle veut bien se contenter de parler.

— Bon ! je lui dirai que la musique me donne sur les nerfs. Et la troisième ?… celle qui a l'esprit de se taire.

— Martine Ferrette. Celle-là est le type de la débutante qui a de l'avenir. Elle a poussé comme un champignon autour du lac et je la soupçonne d'avoir vu le jour dans une loge de concierge. Mais elle est jolie et drôle au possible. À ce point que Jeanne de Lorris, qui se tient d'une façon supérieure, l'a patronnée un instant et ne craint pas de se montrer avec elle, au Cirque. Je les y ai rencontrées samedi dernier et c'est en cette mémorable occasion que j'ébauchai la connaissance de la jeune Martine. Une connaissance que je compte bien cultiver.

» Maintenant que vous voilà renseignés, messeigneurs, nous n'avons plus qu'à monter.

— J'ai bien envie de vous laisser souper sans moi, dit le baron, qui avait écouté sans mot dire, mais très attentivement, les renseignements fournis par l'obligeant Desternay.

— Ah ! mais non, s'écria Robert, vous n'allez pas nous lâcher. J'ai promis à ces petites que nous serions trois. Chacun sa chacune.

— C'est précisément ce qui me fait hésiter. Celle qui me tomberait en partage perdrait son temps, car je n'ai pas la plus légère velléité de m'embarquer dans une liaison.

— Oh ! je ne me suis pas engagé à leur amener des amants sérieux. Tout ce qu'elles demandent, c'est que la fête soit gaie et qu'on s'occupe d'elles. Si nous n'étions que deux, il y en aurait forcément une qui se trouverait délaissée. Vous voyez, mon cher baron, que nous ne pouvons pas nous passer de vous.

— Bah ! appuya Gontran, ça ne vous compromettra pas. Ces demoiselles ne vous ont jamais vu et il est probable qu'elles ne vous reverront jamais… Je n'ai pas plus que vous l'intention de pousser l'aventure au-delà des gaietés du souper. Laissez-vous aller, cher monsieur. Je vous jure que je partirai avec vous quand vous en aurez assez. Desternay est de force à leur tenir tête après notre départ.

L'insistance du commandant décida M. de Randal à suivre l'organisateur de la fête, lequel était déjà dans l'escalier.

L'entrée des trois cavaliers fut saluée par des exclamations joyeuses. Clotilde quitta le malheureux piano qu'elle tracassait, Rosette interrompit l'air qu'elle massacrait, et Martine courut à Desternay en disant :

— Je savais bien que vous étiez de parole. Ces dames prétendaient que vous viendriez seul et même que vous ne viendriez pas du tout. À preuve qu'elles ont commandé le souper… rien que des écrevisses, une salade russe, des fruits et du Rœderer, carte blanche… mais vous avez le droit de demander autre chose.

— Parbleu. Je l'espère bien. C'est bon pour des petites filles votre menu. Nous allons le corser.

— Corsez, cher ami, corsez ! mais présentez-moi, présentez-nous, présentez vos amis.

— C'est à moitié fait, chère enfant. Je vous ai expliquées à ces messieurs, qui brûlent depuis cinq minutes du désir de vous voir.

— Si ce n'est que depuis cinq minutes, l'incendie sera facile à éteindre.

— On ne sait pas. Maintenant, mesdames, voici M. le baron de Randal et M. le commandant d'Arbois.

— Tiens ! il y a un vin qui s'appelle comme ça. J'en ai bu.

— Alors, je devais vous rencontrer, dit Gontran. C'était écrit.

— Est-ce que vous êtes dans la cavalerie ? demanda Clotilde avec un intérêt marqué.

— J'ai cet honneur.

— J'en suis ravie. C'est l'arme que je préfère.

— À table ! à table ! cria Martine. Je meurs de soif et j'ai un tas de choses à raconter.

— Bravo ! dit Desternay ; j'adore les potins… quand c'est une jolie femme qui potine sur ses amants ou sur ses petites camarades.

— Ce n'est pas précisément ça. Mais la langue me démange de vous parler d'une drôle de connaissance que j'ai faite… en sortant de chez Jeanne de Lorris.

Ce début fit faire la grimace à Gontran. Le nom de Jeanne de Lorris le poursuivait partout. Le gros Sartilly l'avait prononcé très mal à propos à la table de jeu et ce nom revenait maintenant sur les lèvres de Martine Ferrette. Or, Gontran n'était pas venu souper pour entendre parler de sa maîtresse. Il lui déplaisait même qu'on parlât d'elle devant M. de Randal, qu'il voulait lui présenter, et il se demandait avec inquiétude ce que cette fille allait en dire. Il ne l'avait jamais rencontrée chez Jeanne et Jeanne ne lui avait pas confié qu'elle la connaissait.

— Au diable la petite sotte, pensait-il. Je ne tiens pas à écouter les niaiseries qu'elle va raconter. Quelle singulière idée Desternay a eue de l'amener ! C'est ma faute. J'aurais dû le prévenir que je m'étais remis avec Jeanne et qu'il me serait désagréable qu'on s'occupât d'elle. Comment n'y ai-je pas songé ?

Le maître d'hôtel venait d'entrer pour recevoir la commande supplémentaire que nécessitait l'arrivée de trois convives du sexe qui se nourrit sérieusement. Gontran, profitant de cette occasion de s'isoler, entra en conférence avec lui, pendant que ces demoiselles s'attablaient : Martine à côté de Robert Desternay ; Rosette entre le même Desternay et M. de Randal, qui avait Clotilde à sa gauche.

— Alors, chère enfant, commença Robert, madame de Lorris vous a porté bonheur ; en sortant de chez elle, vous avez fait la conquête d'un riche seigneur.

— Tiens ! vous avez deviné ça.

— Parbleu ! ce n'était pas difficile. Et je déclare que ce monsieur a du goût. Il aurait pu chercher longtemps avant de trouver une femme aussi jolie que vous.

— Dites-vous ce que vous pensez ?

— Je le jure.

— Alors pourquoi vous êtes-vous sauvé si vite samedi dernier… au Cirque… Si vous aviez daigné m'attendre à la sortie, nous aurions pu souper ensemble huit jours plus tôt. Mais vous craigniez peut-être de déplaire à madame de Lorris.

— Quelle idée ! madame de Lorris n'a jamais été pour moi qu'une amie. Interrogez-la, quand vous la verrez.

— Je ne la vois plus. Elle m'a fermé sa porte.

— Pas possible ! Et depuis quand ?

— Depuis le lendemain de cette soirée où vous nous avez parlé. Je suis allée trois fois chez elle. Sa femme de chambre m'a toujours dit qu'elle n'y était pas et je n'en ai pas cru un mot. Mon Dieu ! Jeanne est bien libre de ne pas me recevoir. Elle trouve probablement que je ne suis pas assez chic. Ça viendra. J'ai déjà une voiture et un cheval, en attendant que j'aie une écurie… et un hôtel.

— Alors, il va bien, le riche seigneur ?

— Oh ! très bien. Il m'a offert le coupé comme entrée de jeu. Et il m'a dit que je pouvais lui demander tout ce que je voudrais. Mais je ne me presse pas.

— Vous avez raison. Il ne faut jamais présenter l'addition trop tôt.

— Surtout à un monsieur qui n'a pas dîné.

— Comment ça ! Est-ce que vous seriez tombée sur un amant platonique ? Cette variété est extrêmement rare à Paris.

— Je l'ai rencontrée. Il est vrai que notre liaison ne fait que commencer. Mais jusqu'à présent, mon cher, il n'y a pas ça, dit Martine en faisant craquer son ongle rose sur ses dents blanches.

— Prodigieux ! Quel âge a-t-il ?

— Dans les prix de quarante à cinquante.

— Il faut qu'on lui ait jeté un sort. Et vous le voyez souvent ?

— Tous les jours, chez moi, de quatre à six.

— Et l'entrevue se passe en conversation ?

— Parfaitement. Je lui raconte ma vie et il me donne d'excellents conseils.

— Que vous ne suivez pas, j'espère.

— Mais si. Je me tiens. Je ne sors presque plus et je ne cours pas. Si je suis allée ce soir chez Valentine, c'est par hasard… parce que Clo-Clo m'y a emmenée.

— Tu ne regrettes pas d'y être venue, j'espère ? dit Clotilde. Tu as gagné quinze louis à la roulette. C'est plus sûr que les promesses de ton monsieur. Moi, à ta place, je me méfierais d'un homme qui ne vient que pour causer.

— Ma foi ! ça m'arrange assez, car il ne me plaît pas du tout. Il n'est pas beau, et il manque de distinction. Il a une tête de valet de chambre.

— Si c'en était un, ce serait drôle.

— Allons donc ! il s'exprime trop bien. Des mots choisis, ma chère, et des phrases perlées. Il n'y a qu'une chose qui m'ennuie, c'est qu'il me parle continuellement de Jeanne de Lorris.

— Bah ! et qu'est-ce qu'il vous en dit ? demanda Desternay.

— Qu'elle a l'air d'une femme du monde, qu'elle est très bien posée et que je n'aurai jamais d'amie qui me convienne mieux. Il m'engage à la voir le plus souvent que je pourrai. Si je l'écoutais, je serais toujours fourrée chez elle. C'est à ce point que je n'ose pas lui dire qu'il y a du froid entre nous. Il

se figure que je la vois tous les jours et il me demande ce qu'elle fait. Je m'en tire avec des blagues que j'invente. Mais ça commence à m'ennuyer. Et un de ces jours… quand je serai plus sûre de le tenir… je lui lâcherai le paquet… je lui dirai que Jeanne fait sa tête maintenant et que j'en ai assez de courir après elle.

— Que diable peut-elle bien avoir contre vous ?

— Je n'en sais rien… à moins que ce ne soit parce qu'elle va se retirer des affaires. Je la gênerais pour jouer l'honnête femme.

Gontran, tout en donnant ses ordres au maître d'hôtel, ne perdait pas un mot de ce bavardage, que M. de Randal écoutait aussi très attentivement. Clotilde et Rosette échangeaient des sourires moqueurs.

Le commandant vint occuper sa place entre ces deux aimables personnes et son premier soin fut de détourner une conversation qui l'agaçait fortement.

— Ah çà ! s'écria-t-il, est-ce que nous allons parler tout le temps des absents et des absentes ? Racontez-moi donc plutôt les nouvelles du grand *persil* du bois de Boulogne. J'y ai poussé une pointe l'autre jour et il m'a semblé que c'était toujours les mêmes femmes qui tournaient autour du lac. Seulement, elles sont plus vieilles.

— Si vous étiez venu ce soir chez Valentine, vous en auriez vu de jeunes, mon officier, dit Clotilde en minaudant.

— J'en vois ici, ça me console. Et je ne tiens pas à remettre les pieds chez la présidente. C'était bon autrefois.

— Quelle présidente ?

— Valentine, parbleu ! nous l'appelions comme ça dans notre bande… à cause de la majesté qu'elle apportait dans l'exercice de ses fonctions. Et le surnom lui va bien, car je m'aperçois qu'elle est inamovible. Voilà dix ans que j'ai quitté Paris et je la retrouve à son poste.

— Est-ce que vous venez d'Afrique ? demanda la tendre Clo-Clo. J'y ai beaucoup d'amis, dans l'armée. Connaissez-vous le marquis de Bournac ?

— Bournac ! Il est brigadier dans mon régiment et pas marquis du tout. C'est bien le plus vilain soldat que j'aie jamais vu. Une pratique finie ! Je lui ai bien collé, pour ma part, six mois de salle de police… en plusieurs fois.

— Oh ! il est si gentil.

— Tu dis ça parce que tu l'as aidé à manger ses quatre sous, insinua Rosette.

— Jamais de la vie. Il me doit de l'argent.

— Alors, madame, dit gaiement le commandant d'Arbois, en rentrant à Gabès je me ferai un devoir de l'envoyer au *bloc* et de l'y laisser jusqu'à ce qu'il ait payé ses dettes.

L'entrée du maître d'hôtel vint faire diversion. Il apportait les grands vins couchés dans des paniers d'osier. Les seaux argentés où le Rœderer refroidissait brillaient déjà sur une table, et ces dames en étaient à grignoter des crevettes.

Desternay serrait de près sa blonde voisine, et M. de Randal s'évertuait à dire des douceurs à la brune Rosette, qui lui répondait de façon à ne pas le décourager, quoiqu'il ne lui plût guère. Le baron avait un peu l'air d'un traître de mélo-

drame, et elle n'aimait que les jeunes premiers ou les comiques.

— À propos de Valentine, dit tout à coup Martine, vous savez l'histoire qui lui est arrivée samedi dernier ?

— Quelle histoire ? demanda Desternay. Ah ! oui, l'Anglaise morte au champ d'honneur… dans un des appartements meublés que la Rodin loue aux amoureux qui n'ont pas de domicile pour se rencontrer.

— Quand je pense que j'ai eu le courage d'aller la voir à la Morgue !

— Alors, vous avez dû la reconnaître, car je vous l'avais montrée au Cirque. Cette Anglaise c'était la dame voilée qui intriguait Jeanne de Lorris.

» Je parierais qu'elle est allée ce soir-là chez Valentine, cette Jeanne qui pose pour la vertu. En me ramenant rue Mosnier, elle était si préoccupée qu'elle ne m'a pas dit un mot, et en me quittant, elle a donné à son cocher l'ordre de la conduire au coin de la rue de Berry et du boulevard Haussmann, c'est-à-dire à deux pas de la rue de Ponthieu.

» Je venais de rentrer et elle ne se doutait pas que j'écoutais derrière la porte qui est à claire-voie.

— C'est singulier, pensait Gontran. Jeanne ne m'a pas parlé de cela.

— Si madame de Lorris est allée chez Valentine, dit Desternay, elle n'a fait que suivre le conseil que je lui ai donné devant vous, chère petite, et il est probable qu'elle ne s'en cacherait pas, car ce n'était pas une visite intéressée. Elle voulait tout simplement se renseigner sur cette femme qu'elle croyait avoir rencontrée ailleurs. J'ai vu Jeanne, de-

puis, et je n'ai pas songé à lui demander si elle avait risqué le voyage de la rue de Ponthieu. Il est vrai que les journaux ne parlaient pas encore de l'affaire.

— Moi, j'ai essayé de faire jaser Valentine, reprit Martine Ferrette. Ah ! bien, oui. Elle est boutonnée jusqu'au menton et quand j'ai nommé madame de Lorris, elle m'a fait des yeux !… je n'ai pas insisté parce que je ne voulais pas me brouiller avec elle, la première fois qu'elle me recevait.

— Tu as bien fait. On a toujours besoin de Valentine, dit méchamment Clotilde. Ton monsieur platonique ne sera peut-être pas de longue durée.

— On apprend beaucoup ici, se disait le commandant. C'est un souper instructif. Et demain, j'aurai une explication avec Jeanne.

— D'ailleurs nous n'avons pas à nous plaindre de madame Rodin, appuya Rosette. Elle a eu la complaisance de nous montrer la chambre où l'Anglaise est morte en dormant.

— Ça c'est vrai. Et elle a du chic, la chambre en question. Il y a surtout un lit à baldaquin et à colonnes… il paraît que c'est du pur Louis XIII… un amour de lit… il faudra que je prie mon amoureux transi de me l'acheter… justement, il m'a promis un mobilier.

En écoutant parler Martine, Gontran marchait de surprise en surprise, et il s'étonnait surtout que Jeanne de Lorris lui eût caché tant de choses. Il est vrai qu'il ne l'avait pas interrogée à fond sur les circonstances de l'événement qui venait d'enrichir sa fille, mais il se rappelait maintenant son trouble et ses réponses embarrassées, quand il avait décou-

vert le testament caché dans le médaillon, et il commençait à entrevoir un mystère qu'il tenait à éclaircir.

Desternay, lui, prenait gaiement le bavardage de Martine et n'y attachait aucune importance.

Quant à M. de Randal, il écoutait, sans y prendre part, cette conversation à bâtons rompus, et il paraissait s'y intéresser médiocrement.

Cependant, la passion que Martine affichait pour les meubles Louis XIII, le fit sourire et changer d'attitude. Il se mit à regarder fixement la blonde assise en face de lui, et on vit bien à son air qu'il se préparait à entrer dans la causerie !

— Comment ! s'écria Rosette, tu oserais coucher dans le lit où cette pauvre femme est morte.

— Mon Dieu ! Oui ; je ne suis pas superstitieuse. Et puis, quoi ! il n'était pas à elle ; et c'est par hasard qu'elle y a trépassé. D'ailleurs, à moins d'en acheter un tout neuf au faubourg Saint-Antoine, on est toujours exposée à cet inconvénient-là. Est-ce qu'on connaît l'histoire d'un lit ancien ?

— Non, dit en riant Desternay, et c'est dommage. Il y en aurait de gaies… si les baldaquins parlaient.

— Et de tristes aussi. Celui-là a peut-être vu commettre des crimes, dans le temps… sans compter qu'une Anglaise y a rendu l'âme. Mais quand il m'appartiendra, je me charge de l'égayer.

— Je vous y aiderais volontiers, murmura Desternay.

— Voulez-vous bien vous taire ! Que dirait mon monsieur ?

— Oh ! pour ce qu'il en ferait !…

— Ah çà ! Valentine veut donc vendre ce lit ? demanda Gontran.

— Absolument. Elle prétend que si elle le gardait, ça porterait malheur à son établissement. Elle va l'envoyer un de ces jours à l'hôtel Drouot.

— Je serais curieux de le voir.

— Elle se fera un plaisir de vous le montrer… et si vous êtes de ses amis, elle vous montrera aussi la chambre des *voyeurs*. C'est d'un drôle ! Figurez-vous qu'il y a des trous percés dans la cloison… Un amateur qui serait venu samedi pour assister au petit coucher de l'Anglaise aurait été joliment volé. Il paraît qu'elle s'était étendue sur le lit sans se déshabiller.

— Ce qui m'étonne, c'est que cette chère Présidente n'ait pas encore eu maille à partir avec la police. Elle exerce plusieurs industries malhonnêtes, et cette mort subite a dû attirer l'attention sur la maison où il se passe tant de choses.

— Mais… il paraît qu'on la tracasse.

— Pas beaucoup, puisqu'on tolère qu'elle donne encore à jouer.

— Oh ! dit Clotilde qui avait de l'expérience, on ne peut rien lui faire, car à sa partie, il n'y a pas de *cagnotte* et on joue honnêtement. Si on trichait, je vous prie de croire que je n'irais pas.

— Ce n'est pas à cause de la roulette qu'on l'embête, reprit Martine. C'est depuis la mort de l'Anglaise.

— Est-ce que par hasard, on soupçonnerait que cette femme a été assassinée ?

— Certainement, non, répondit Desternay. J'ai lu dans les journaux le rapport des médecins qui concluent qu'elle est morte naturellement.

— Elle était jeune pourtant, à ce qu'il paraît.

— Entre deux âges, dit Martine, et elle avait dû être belle. Une tête de madone avec des cheveux blonds. Je la vois encore sur la pierre de la Morgue. On aurait juré qu'elle dormait. Bien sûr, on ne l'avait pas tuée. Ça aurait laissé des marques.

» Mais ça n'empêche pas qu'on surveille l'hôtel de Valentine. Les domestiques ont surpris des agents déguisés rôdant le soir devant la porte. Je vous demande un peu pourquoi !

— La police ne fait rien sans motifs, murmura Gontran, qui devenait de plus en plus soucieux.

— Elle n'arrête pas tous les coquins, dit en souriant M. de Randal.

Le commandant comprit l'allusion, et y répondit par un clignement d'yeux approbatif.

— Savez-vous ce qu'on raconte ? reprit Desternay. On prétend que cette locataire de Valentine était la veuve d'un pair d'Angleterre, et qu'elle laisse une grosse fortune. Si c'est vrai, il n'est pas douteux que ses héritiers devaient désirer qu'elle mourût.

— Ce n'est pas une raison suffisante pour les accuser d'un crime.

— Les connaît-on ? demanda doucement M. de Randal.

— Probablement, répondit Desternay, mais je ne m'en suis point enquis.

— Valentine affirme que l'Anglaise avait une fille, dit Martine. Valentine s'amusait quelquefois à la regarder par les trous qu'elle a fait percer pour ses vieux et elle l'a vue embrasser un portrait d'enfant.

— Un portrait ! répéta Gontran, qui pensait au médaillon que Jeanne prétendait avoir reçu en même temps qu'une lettre anonyme.

— Ses sentiments maternels ne l'empêchaient pas d'avoir un amant, ricana Desternay. Elle venait l'attendre tous les soirs au Cirque… tous les habitués l'ont remarquée… mais on n'a jamais vu l'homme… il est probable qu'ils se rejoignaient chez Valentine après la représentation.

— C'est cet homme qu'il faudrait retrouver, dit vivement le commandant.

— Vous croyez donc aussi à un meurtre ? Vous avez là une idée qui ne viendrait qu'à un juge d'instruction.

— Moi ! ah ! je vous déclare que je n'ai pas d'opinion sur cette affaire, qui m'est d'ailleurs parfaitement indifférente. Et je trouve que nous en parlons beaucoup trop. Quand je soupe avec de jolies femmes, c'est pour m'amuser. Toutes ces histoires qui sentent la *Gazette des Tribunaux* m'attristent et troublent ma digestion.

» Et je suis sûr que M. de Randal est de mon avis.

— Absolument, dit le baron.

— C'est votre faute, messieurs, s'écria Clotilde. Si vous vous occupiez un peu plus de nous, il ne serait pas question ici des rengaines qui traînent dans les journaux. Moi, d'abord, quand on ne me fait pas la cour à table, ça me coupe l'appétit.

— À vous, mon commandant, dit en riant Desternay.

— Je ne demande pas mieux, répliqua Gontran, mais je ne deviens tendre qu'à ma troisième bouteille de champagne et je ne suis encore qu'à ma première de Corton.

— Alors vous n'êtes aimable que quand vous êtes gris.

— Je ne me grise jamais, mademoiselle.

— Et vous, monsieur ? demanda Clotilde en s'adressant au baron.

— Clo-Clo, tu perds ton temps, ma fille, cria Martine. Ces messieurs sont casés.

— Mais non. Pas moi, protesta Desternay.

— Vous, mon cher, vous n'êtes pas sérieux. C'est Jeanne de Lorris qui me l'a dit. Puisque vous venez de votre cercle, pourquoi n'avez-vous pas amené le gros Sartilly ? En voilà un qui est gentil pour les femmes.

— Sartilly est en train de se culotter au baccarat. M. de Randal, ici présent, vient de lui lever dans les deux mille louis.

— Et vous ne nous le disiez pas ! s'écria Rosette en se rapprochant de son voisin de gauche.

Clotilde en fit autant de l'autre côté, de sorte que le baron se trouva serré de très près par une brune et une rousse.

— Ce n'est pas comme moi, dit Gontran avec intention. J'ai trouvé le moyen de perdre tout ce que j'avais.

Il voulait se prémunir contre les invites de l'amie des militaires et il y réussit complètement. Clotilde n'avait aucun goût pour les décavés. Martine Ferrette avait entamé avec Desternay un flirtage accentué. M. de Randal tenait tête à ses deux voisines, avec la politesse aisée d'un homme qui ne veut pas s'engager et qui ne marivaude que pour payer son écot.

Le commandant put donc s'isoler, comme il le souhaitait, et il profita de cet isolement pour réfléchir à tout ce qu'il venait d'entendre. Seulement, ses méditations ne l'empêchaient ni de manger ni de boire. Il avait expédié une galantine truffée et il attaquait énergiquement la salade russe en s'arrosant le gosier avec un vieux Chambertin, son cru préféré.

Des bavardages indiscrets de Martine, se dégageait cette vérité que Jeanne n'avait pas tout dit à son ami Gontran. Jeanne ne lui avait pas parlé de cette soirée passée au Cirque, où elle avait aperçu l'Anglaise. Jeanne était probablement allée chez Valentine. Et le portrait de Thérèse avait peut-être passé par les mains de l'entremetteuse de la rue de Ponthieu.

Il y avait aussi un monsieur qui comblait Martine de cadeaux et qui n'allait chez elle que pour parler de madame de Lorris, ce monsieur qui avait, disait cette folle, l'air d'un valet de chambre. Était-ce donc, comme le chenapan surpris devant la grille de la villa, un agent d'Atkins envoyé par ce cousin déshérité d'Alice Avor, pour pénétrer les secrets de la vie de Jeanne ?

— Si c'était le même ? se demandait le commandant. Ce gredin qui vient de m'échapper avait une fausse barbe, j'en suis sûr. Il est bien capable de jouer deux rôles : homme du monde le jour, et rôdeur de barrières la nuit. Mais je le reconnaîtrais sous n'importe quel déguisement. J'ai bien envie de tomber chez cette blondinette, demain, de quatre à six. Justement, c'est dimanche, et Jeanne passera toute la journée avec sa fille. Elle sait que j'ai André d'Elven à déjeuner et elle ne s'étonnera pas trop de ne pas me voir au boulevard d'Italie. J'ai, d'ailleurs, une visite à faire à M. de Randal pour lui rendre les cinquante louis qu'il m'a prêtés. Voilà de quoi m'occuper jusqu'à lundi. Et dire que je suis venu à Paris pour me donner du bon temps !… Enfin, si je puis débarrasser Jeanne des gens qui lui en veulent, et marier Thérèse à un honnête homme, j'aurai bien employé mon semestre.

Cette conclusion remit en belle humeur Gontran d'Arbois et il fit allègrement sa partie dans le concert de folies qui égaya la fin du souper. M. de Randal lui-même s'était laissé aller à rire en si bonne compagnie, et semblait enchanté de sa soirée. Desternay n'avait pas perdu son temps avec Martine. Clotilde et Rosette comptaient toutes les deux revoir le baron. Tout le monde était content, même le commandant qui avait un ami de plus dans la personne de M. de Randal.

Mais il avait sommeil, et il profita pour s'esquiver du moment psychologique où Rosette accompagnée au piano par Clotilde, écorchait, d'une voix adorablement fausse : *Ay chiquita !* la romance favorite des cocottes sentimentales.

VI

Le lendemain du souper, à midi un quart, Gontran d'Arbois et André d'Elven s'attablaient chez Tortoni, dans un petit salon du fond, bien connu des viveurs de la génération à laquelle appartenait le commandant.

Le jeune homme avait été exact et, en vieux troupier qu'il était, Gontran ne se faisait jamais attendre.

Le chambertin aidant, il avait dormi du sommeil du juste, et il s'était éveillé d'humeur couleur de rose, comme il arrive toujours quand on a la conscience tranquille et l'âme satisfaite.

Les soucis s'étaient envolés, parce qu'il était content de lui. Aux préoccupations qui l'assiégeaient la veille avait succédé une confiance en lui-même, un peu prématurée. Tout lui semblait facile. Il était dans un de ces jours où on va au feu avec la certitude de n'être pas tué et de se couvrir de gloire.

Il se promettait d'en finir avec le vicomte entre la poire et le fromage, c'est-à-dire de lui poser catégoriquement, au dessert, la grande question, la question délicate, et il envisageait sans inquiétude le cas assez probable où M. d'Elven reculerait devant la perspective d'avoir pour belle-mère une ancienne femme entretenue.

Gontran avait son idée, – une idée qui lui était venue, entre deux et trois heures du matin, en allant du cercle au café de la Paix, en compagnie de M. de Randal.

Le déjeuner commença gaiement, quoique l'amoureux André eût l'esprit moins dégagé que son amphitryon.

On égrena d'abord le long chapelet des souvenirs. Le commandant rappela les punchs offerts par le régiment dans la grande salle du café des officiers à Pontivy, les chasses à courre et à tir au bois et en plaine, les exploits du père et les rêveries du fils ; il demanda des nouvelles de tous les châtelains du Morbihan et raconta l'avancement de tous ses camarades, épuisant ainsi le chapitre des banalités, si commode pour se préparer à une conversation sérieuse.

André donnait la réplique avec entrain et paraissait prendre plaisir à cette causerie rétrospective. Il y apportait même des détails sur la vie qu'il avait menée en Bretagne depuis le changement de garnison du capitaine d'Arbois, et sur la situation que la mort de son père lui avait faite, s'échappant parfois à dire quelques mots de ses projets d'avenir, dans le secret espoir d'amener l'entretien sur un sujet qui l'intéressait bien davantage.

Mais ce sujet il n'osait pas l'aborder et c'était à peine s'il avait fait allusion à la rencontre bizarre qui l'avait remis la veille en présence du commandant.

Évidemment, il jugeait convenable d'attendre que Gontran parlât le premier de la soirée qu'ils avaient passée ensemble à la villa du boulevard d'Italie.

Et Gontran ne se pressait pas. Gontran, pris d'un scrupule tardif, hésitait. Il apercevait un côté de la question qu'il n'avait pas envisagé d'abord, et après avoir raisonné dans le sens de l'obligation d'être franc avec un homme de son monde, maintenant, il raisonnait en sens inverse.

— André est un charmant garçon, se disait-il, et un parfait gentleman, mais Jeanne est une charmante femme et une excellente mère. André est mon ami, malgré la différence d'âge qui nous sépare, mais il n'est ni mon fils, ni mon frère, ni mon parent. Je ne suis pas tenu de le renseigner, puisque je ne puis le faire sans nuire à Jeanne et à Thérèse. Elle m'a aimé de tout son cœur, cette chère Jeanne. Je lui dois les meilleurs instants de ma vie de jeunesse et j'ai été ravi de renouer avec elle. Pourquoi la trahirais-je ? Pourquoi livrerais-je à ce jeune homme le secret qu'elle cache avec tant de soin ? Ce serait de l'ingratitude.

» Je suis à peu près dans la situation d'Olivier de Jalin dans la pièce de Dumas fils, le *Demi-Monde*. Cet Olivier a été l'amant de madame d'Ange, qui ne lui a jamais fait que du bien, et il la dénonce à M. de Nanjac qui veut l'épouser, à M. de Nanjac qu'il connaît fort peu. Je sais bien qu'il croit remplir son devoir de galant homme en l'avertissant, mais j'ai toujours trouvé qu'il aurait pu se montrer plus reconnaissant envers une ancienne maîtresse.

» Et, au fond, l'auteur semble avoir été de mon avis, car son Olivier de Jalin récolte, en récompense de sa belle conduite, une foule de désagréments.

» Il pourra bien m'en arriver autant, si je m'avise de mettre le doigt entre l'arbre et l'écorce. Qui sait si ce vicomte exalté voudrait me croire ?… Non, je n'ai pas à craindre qu'il m'accuse d'avoir calomnié madame de Lorris. Elle n'est que trop connue à Paris, et le premier venu lui dirait comment elle a gagné sa fortune. D'ailleurs, ce n'est pas d'elle qu'André est amoureux, et il n'y a rien à dire contre Thérèse. Raison de plus pour me taire.

Une fois entré dans cet ordre d'idées, Gontran devait maudire et maudissait en effet la malencontreuse fantaisie qu'il avait eue d'inviter à déjeuner M. d'Elven, car il sentait bien que ce déjeuner ne pouvait se terminer sans qu'on parlât de la jeune fille et de sa mère.

Et il sentait bien aussi que si André l'interrogeait, la situation deviendrait horriblement difficile. Que faire ? Mentir, lui qui de sa vie n'avait dit un mensonge ? Il n'y pensait même pas. Et comment se tirer de là par des échappatoires ? Les Bretons sont tenaces, et André était très capable de le pousser jusque dans ses derniers retranchements.

Ce fut cependant à ce parti mixte que le commandant s'arrêta, lui qui détestait les demi-mesures. Il résolut de s'en remettre aux hasards de l'entretien, de se régler sur la tournure que cet entretien prendrait et finalement d'en dire le moins possible.

Il réussit à prolonger les propos indifférents jusqu'au moment où les cigares s'allumèrent, mais lorsqu'ils en furent là, comprenant qu'il n'y avait plus moyen de différer, il avala coup sur coup trois verres de vieille eau-de-vie pour se délier la langue et il engagea l'action.

— En vérité, dit-il, l'imprévu joue un grand rôle dans la vie. J'ai plus d'une fois pensé à vous depuis que j'ai quitté Pontivy, et sans le hasard, qui nous a mis face à face, hier soir, je ne vous aurais probablement jamais revu.

— Hasard d'autant plus étrange que je n'étais pas encore venu chez madame Valdieu… et que je n'espérais pas être jamais reçu chez elle, s'empressa de répondre M. d'Elven.

— Je sais… je sais… Jeanne m'a tout raconté… elle vous a surpris en contemplation devant la grille de son jardin, et elle vous a fait entrer pour vous demander une explication… que vous lui avez donnée avec beaucoup de franchise et de loyauté.

— Alors, madame Valdieu vous a dit que j'aimais sa fille ?

— Parfaitement, et que vous étiez tout prêt à l'épouser, si elle y consentait.

— Je l'ai dit et je vous le répète, mon cher commandant.

— Que vous l'aimiez, mon cher André, j'en suis très convaincu. À votre âge, on aime très vite. Mais, l'épouser ! je me permets de vous demander si vous avez suffisamment réfléchi avant de prendre cette résolution.

— Oui, et je n'en changerai jamais, quoi qu'il arrive. Je sais fort bien que madame Valdieu me connaît à peine. Mais elle m'a permis de revenir, et je ne désespère pas d'être agréé par elle. J'avoue même que je compte sur vous pour m'appuyer. Vous connaissez ma situation et mon caractère…

— Beaucoup mieux que vous ne connaissez la situation et le caractère de Thérèse. C'est pourquoi, mon cher, je ne puis que vous conseiller de ne rien précipiter. Que diable ! on ne se marie pas ainsi, au pied levé, quand on s'appelle le vicomte d'Elven. On observe, on s'informe, on se renseigne.

— Je sais que mademoiselle Valdieu appartient à une honnête famille de la bourgeoisie. Sa mère me l'a dit. Et cela me suffit.

Gontran avala un quatrième verre d'eau-de-vie pour se donner le temps de chercher une réponse qui ne chargeât pas sa conscience.

— Eh ! non, cela ne suffit pas, dit-il avec un geste d'impatience. D'abord, quand on veut se renseigner sérieusement, ce n'est pas à la mère qu'on s'adresse. Et puis il y a cent choses à considérer dans un mariage… les antécédents, l'entourage, les habitudes… sans parler de la fortune.

— Madame Valdieu ne m'a pas caché que la sienne était médiocre et j'en suis charmé, car moi-même je ne suis pas riche et je ne veux pas qu'on m'accuse de me marier par spéculation. Si mademoiselle Thérèse devait avoir une grosse dot, je me retirerais quoi qu'il pût m'en coûter.

» Quant aux autres informations, je ne puis les demander qu'à vous qui connaissez depuis longtemps madame Valdieu.

Le commandant rougit en se trouvant tout à coup pris dans le filet qu'il avait tendu.

— Oui, répondit-il avec un geste d'impatience, mais je ne connais pas du tout sa fille. Je l'ai vue hier pour la première fois…

— Depuis son enfance, ajouta M. d'Elven, qui se souvenait des termes dont la mère s'était servie, lorsqu'elle avait présenté le commandant à Thérèse.

Gontran se tint à quatre pour ne pas répondre : il y a huit jours, j'ignorais qu'elle existât.

— Mais enfin, reprit André, vous pouvez me dire ce que vous savez et ce que vous pensez de madame Valdieu.

— Jeanne est une femme charmante, vous avez pu vous en apercevoir. Elle n'a ni l'âge ni les défauts des belles-mères. Elle adore sa fille, elle a fait de grands sacrifices pour elle et elle en fera encore. Je crois même qu'elle irait jusqu'à ne pas vivre avec elle, si son gendre l'exigeait. Voilà tout ce que j'ai à vous dire. Mais je vous le répète : ne vous engagez pas à la légère.

André tressaillit et regarda Gontran afin d'essayer de lire sur son visage le fond de sa pensée. Il se demandait quels sous-entendus cachait cet avis si nettement formulé.

— Pardon, commandant, dit-il d'une voix émue. J'ose vous rappeler que vous teniez hier un autre langage. Vous m'avez invité à revenir chez madame Valdieu. Vous m'avez même proposé de m'y accompagner. Demain, en déjeunant, disiez-vous, nous causerons de notre prochaine visite.

— Je ne vous conseille pas de cesser de la voir. Elle vous a autorisé à continuer et je serai charmé de vous rencontrer là, comme partout ailleurs. Mais vous n'avez plus besoin de moi, puisque la présentation est faite.

— Pardonnez-moi encore si j'insiste. Je ne me permettrai pas de vous demander pourquoi vous craignez que je m'engage trop vite. Mais moi, je ne veux rien vous cacher. Engagé ! je le suis depuis hier.

— Vous êtes engagé ! s'écria le commandant, qu'entendez-vous par ces paroles, mon cher André ?

— J'entends, répondit le vicomte d'Elven, que, hier, pendant que vous causiez avec madame Valdieu à l'autre bout du salon, j'ai dit à mademoiselle Thérèse que je l'aimais.

— Aïe ! je m'en doutais. Et naturellement, elle vous a répondu…

— Qu'elle m'aimait depuis le jour où j'ai eu le bonheur de la délivrer d'un homme qui l'insultait.

— Ces petites filles sont toutes les mêmes. Au premier incident romanesque, leur tête s'exalte et les voilà parties.

— Alors, continua gravement André, je lui ai demandé si elle consentirait à m'épouser, et comme elle m'a répondu qu'elle n'aurait jamais d'autre mari que moi, je lui ai juré qu'elle serait ma femme, et je tiendrai mon serment.

— Peste ! mon cher, vous avez mis le temps à profit. Tout cela en chantant des airs de *biniou* qu'elle accompagnait sur le piano. Au troisième, vous étiez liés pour la vie !

— Oui, pour la vie, répondit le vicomte sans sourciller.

— Sans savoir si vous vous accorderez en ménage aussi bien qu'en musique, sans consulter la mère et sans vous préoccuper des convenances sociales !

— Nous nous aimons, c'est assez.

— Vous croyez ?… C'est prodigieux. Que Thérèse me répondît de la sorte, je n'en serais pas surpris. Elle a dix-neuf ans et, par conséquent, pas un grain de raison dans la cervelle ; mais vous, mon cher André, vous qui êtes un homme fait et qui savez ce que valent les amourettes.

— Je sais qu'on n'aime qu'une fois.

— Vous n'avez donc jamais eu de maîtresse ?

— Non, jamais. Et je n'en aurai pas d'autre que ma femme.

Le commandant se mit à regarder son jeune ami à peu près comme il aurait regardé un naturel des îles Sandwich ou un oiseau d'une espèce inconnue. Il était positivement ébahi.

— Ah çà ! s'écria-t-il, de quel bois êtes-vous donc faits, dans le Morbihan ? Mais, mon pauvre André, c'est monstrueux, ce que vous dites là, et je ne vous conseille pas de le redire à d'autres. Vous vous feriez le plus grand tort.

— Peu m'importe l'opinion des gens qui ne sont pas mes amis.

— Bon ! mais ne vous avisez pas de faire cet aveu à Thérèse. Elle se moquerait de vous… et sa mère soupçonnerait que votre sagesse est due à un cas pathologique. Du reste, moralement parlant, vous êtes malade, mon cher, très malade même, car vous n'êtes pas en état de juger sainement de la valeur de vos propres sentiments. Les points de comparaison vous manquent. C'est pour cette même raison que les honnêtes filles se trompent si souvent dans leurs choix.

» Et si j'étais votre père, au lieu d'être simplement votre ami, je vous enverrais à l'école. Je vous dirais : Mon garçon, commence par courir un peu avant de t'asseoir pour le restant de tes jours. Quand tu auras été l'amant de cinq ou six femmes du vrai monde ou du demi-monde, peu importe… elles se ressemblent toutes par un certain point… quand elles t'auront suffisamment berné ou lâché, alors, mais seulement alors, tu auras peut-être acquis assez d'expérience pour ne pas te jeter tête baissée dans un guêpier, c'est-à-dire pour ne pas faire un sot mariage que tu regretterais amèrement plus tard.

— Est-ce une allusion au projet que je viens de vous confier ? demanda froidement M. d'Elven.

— Oui et non. Je ne prétends pas que Thérèse est indigne de vous… bien loin de là… mais j'affirme que si vous l'épousiez, sans plus ample informé, vous commettriez une grosse sottise dont vous pourriez vous repentir un jour.

— Je vous suis très obligé de vos bons avis, commandant, mais je vous prie de vouloir bien préciser. Dois-je croire que vous savez sur mademoiselle Valdieu ou sur sa mère des choses que vous ne jugez pas à propos de m'apprendre ?

— Mon cher, vous êtes terrible avec votre insistance. Vous devriez comprendre qu'il est des cas où un galant homme ne saurait être trop réservé. Que diable voulez-vous que je vous dise de plus ! Je ne suis pas négociateur en mariages et je n'ai pas non plus pour mission d'empêcher les mariages d'aboutir. Je ne veux de responsabilités d'aucune sorte.

— Permettez-moi de vous faire observer que je pourrais tirer de votre refus de répondre des conclusions blessantes pour madame Valdieu. Je pourrais croire que vous vous taisez de peur de mal parler d'elle.

Gontran fronça le sourcil. Il commençait à perdre patience. Mais il se contint par amitié pour Jeanne et par compassion pour cet amoureux naïf.

— Mon cher, dit-il, votre logique est beaucoup trop rigoureuse. Et afin de vous le prouver, je vais vous donner un conseil. La première fois que vous retournerez à la villa du boulevard d'Italie, répétez à la mère de Thérèse la conversation que je viens d'avoir avec vous. Répétez-la-lui mot pour mot, autant que possible, et demandez-lui ce qu'elle en

pense. Ne lui cachez pas que mes discours ambigus vous inquiètent. Allez même jusqu'à la prier de vous les expliquer.

— Et quand j'aurai fait cela ?…

— Eh bien ! vous saurez à quoi vous en tenir, car il faudra bien qu'elle vous réponde, et d'après ce qu'elle vous dira, vous vous formerez une opinion. De cette façon, je n'aurai rien à me reprocher, quoi qu'il arrive. Donc, pour le moment, restons-en là, et croyez, mon cher André, que je suis et que je serai toujours votre ami sincère et dévoué. Mais parlons d'autre chose.

» Vous ne devineriez jamais à quoi j'ai passé la nuit.

— J'avoue qu'en effet je ne m'en doute pas.

— Je le crois, car j'ai pris des divertissements qui ne sont point à votre usage. Je ne suis pas vertueux, moi. D'abord, j'ai joué… et j'ai perdu une somme assez ronde. Ensuite, j'ai soupé avec des drôlesses. Ah ! si vous vous étiez trouvé là, vous en auriez entendu de belles et vous en auriez appris très long sur les mœurs d'un monde que vous ne connaissez pas.

— Je ne tiens pas à le connaître.

— Vous avez tort. C'est un complément d'éducation qui vous manque. Et puis il y avait là deux compagnons aimables : Robert Desternay, un sportsman accompli, qui vous aurait parlé chevaux, et je sais que vous les aimez… plus, le baron de Randal, un riche créole de Maurice, que vous rencontrerez un de ces jours à la villa.

— Un ami de madame Valdieu ? demanda André d'Elven déjà inquiet.

— Non, mais je compte le lui présenter. J'ai un motif pour l'amener chez elle… un motif que je puis bien vous confier. Jeanne vous a-t-elle dit que l'homme a reparu ?

— Quel homme ?

— Celui qui attaquait sa fille au Jardin des Plantes, lorsque vous êtes arrivé si à propos.

— Quoi ! ce misérable a osé…

— Il est venu plusieurs fois la nuit rôder autour de la villa. Je l'y ai même surpris, hier soir, au moment où j'en sortais.

— Alors, vous l'avez arrêté ?

— Non, j'ai préféré le suivre.

— Vous, commandant, vous qui ne craignez rien au monde, vous avez craint de mettre la main sur ce drôle !

— Mon cher, vous êtes prompt dans vos jugements, répliqua Gontran piqué au vif, et vous venez de prononcer un mot malsonnant.

— Le mot qui m'a échappé ne rendait pas ma pensée.

— Sachez, mon jeune ami, que la prudence n'est pas de la peur. Si j'avais empoigné cet homme, comme sans doute vous n'auriez pas manqué de le faire, j'aurais commis une lourde faute.

— Daignerez-vous m'apprendre en quoi ?

— Comment ! Vous ne comprenez pas que si je l'avais arrêté, il m'aurait fallu le conduire au poste et que, là,

j'aurais été obligé, en racontant l'affaire, de parler de Thérèse et de sa mère.

— Eh bien ? puisqu'il s'agissait d'une tentative de vol…

— Pas du tout. C'est à leurs personnes que ce coquin en voulait.

— Il vous l'a avoué ?

— Non, mais j'en suis sûr et ma certitude se fonde sur des faits dont je ne me charge pas de vous instruire. Adressez-vous à Jeanne, si vous tenez à les connaître. Vous verrez ce qu'elle vous répondra. Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'elle a un ennemi, que cet ennemi se cache, et qu'en m'attachant à l'agent qu'il emploie, j'espérais arriver jusqu'à lui. Je n'y ai pas réussi, cette nuit, mais je ne me décourage pas, et par suite d'une circonstance qu'il est inutile de préciser, il se trouve que M. de Randal peut m'aider puissamment dans mes recherches. Ne vous étonnez donc pas si je le mets en relations avec la mère de Thérèse.

— Dois-je croire que vous me jugez incapable de défendre mademoiselle Valdieu ? demanda André très ému.

— Je vous crois très brave et très amoureux. Seulement, je me défie de votre sagesse. Au surplus, c'est à Jeanne à décider s'il lui convient de vous charger de ses intérêts. Et sa décision dépendra du premier entretien que vous aurez avec elle si, comme je viens de vous le conseiller, vous profitez de cet entretien pour lui demander des explications sur tous les points qui vous semblent obscurs.

» Voilà, mon cher André, tout ce que je puis vous dire. J'ai été un peu vif tout à l'heure, mais nous n'en resterons pas moins bons amis, je l'espère. Et quant aux réticences que

vous me reprochez, vous reconnaîtrez bientôt que la situation me les imposait.

— Je n'en doute pas, et cependant…

— N'ajoutez rien, je vous en prie. Vous me désobligeriez. D'ailleurs, il faut que je vous quitte. J'ai une dette de jeu à payer à l'autre bout de Paris, et si je tardais trop, je risquerais fort de ne plus trouver chez lui mon créancier, que je tiens beaucoup à rencontrer.

— Je serais désolé de vous gêner, commandant, et je vais prendre congé de vous. Du reste, je ne pourrais pas rester plus longtemps, car je me propose de voir madame Valdieu aujourd'hui même.

— Là-bas… au boulevard d'Italie ! s'écria Gontran, un peu surpris.

Et après un instant de réflexion, il ajouta :

— Ma foi ! vous avez raison. Il faut en finir le plus tôt possible. Et vous êtes certain de la rencontrer, puisqu'elle a promis à sa fille de passer toute sa journée du dimanche avec elle. Allez, mon cher André.

» Mais, j'y pense. C'est précisément de ce côté que j'ai affaire, et ma voiture m'attend sur le boulevard. Voulez-vous que je vous emmène ?

» Oh ! ne craignez rien, ajouta Gontran, qui devinait pourquoi André hésitait. Je ne vous gênerai pas, car je n'ai pas le projet d'aller aujourd'hui à la villa. Ma présence y est tout à fait inutile et je serais de trop dans la conversation que vous devez avoir avec la mère de Thérèse. Vous vous y présenterez seul. Je ne doute pas que vous y soyez bien reçu et je souhaite vivement que vous en sortiez satisfait.

— Je vous remercie, balbutia M. d'Elven, mais…

— Prenez garde, cher ami ; si vous refusez, je croirai que vous m'en voulez encore.

— Alors, j'accepte, mon cher commandant… à condition qu'en route nous ne parlerons plus de madame Valdieu.

— Parbleu ! je ne demande pas mieux que de passer à un autre exercice. J'ai bien assez moralisé comme ça.

La note payée, Gontran sortit avec André, et du haut du perron légendaire de Tortoni, il aperçut le brave Fournès droit sur le siège de sa victoria et prêt à marcher, comme toujours.

Gontran était ravi de s'être tiré si adroitement d'une situation délicate, et il commençait à se croire de la force de M. de Talleyrand en diplomatie. Il se félicitait surtout de n'avoir pas menti, tout en évitant de trahir le secret de Jeanne et de tromper un galant homme. Quoi qu'il arrivât maintenant, sa responsabilité se trouvait dégagée des deux côtés. Et il ne doutait pas que madame de Lorris ne lui sût gré de la laisser s'expliquer elle-même avec l'amoureux de Thérèse.

À vrai dire, il n'espérait pas que cette explication satisfît le vicomte d'Elven, car, en son âme et conscience, il jugeait que le mariage rêvé par ce Breton naïf était impossible ; mais il pensait que Thérèse n'y perdrait rien.

M. de Randal, en sa qualité d'étranger, lui semblait être pour elle un parti plus convenable. Ce baron n'était plus jeune, mais il était fort bien de sa personne, il avait de la fortune, et sa situation dans le monde lui permettait de passer

par-dessus des inconvénients qui rebutaient un gentilhomme de province.

Et, en allant du Cercle au Café de la Paix, M. de Randal avait déclaré qu'il cherchait justement une jeune fille sans famille et sans fortune pour en faire sa femme. Il lui suffisait qu'elle fût jolie, intelligente et bien élevée. Thérèse était tout cela et millionnaire par-dessus le marché. M. de Randal lui pardonnerait sans doute d'être riche et ne regarderait pas à sa naissance, puisqu'il affichait un mépris complet des préjugés. Il tenait à être aimé pour lui-même ; mais pourquoi Thérèse ne l'aimerait-elle pas, lorsqu'elle serait revenue de ses illusions sur M. d'Elven ?

Le commandant ne croyait guère à la durée de ces feux de paille qui s'allument si vite dans le cœur des fillettes, et il croyait beaucoup aux effets du dépit amoureux.

— André reculera lorsqu'il saura la vérité, se disait-il, et, après, Thérèse le détestera autant qu'elle l'adorait.

Le commandant ajoutait mentalement :

— Et s'il ne recule pas, s'il l'épouse quand même, ma foi !… c'est son affaire. Je n'aurai rien à me reprocher, car je lui en ai assez dit pour lui mettre la puce à l'oreille, et il comprendra que l'amant de sa belle-mère ne pouvait pas lui en dire davantage.

André était moins content, mais il avait assez d'empire sur lui-même pour dissimuler le trouble où venaient de le jeter les confidences incomplètes et les avertissements indirects que l'ancien ami de son père ne lui avait pas ménagés.

— Vous voyez ce garçon-là, lui dit Gontran d'Arbois en lui montrant Fournès. Vous ne vous doutez pas qu'il connaît

votre pays. Oui, mon cher, il était mon ordonnance au régiment quand je tenais garnison à Pontivy. Vous avez dû le voir chez moi.

— Oui… Je me le rappelle maintenant.

— Je reconnais très bien monsieur le vicomte, dit Fournès.

— J'ai cependant beaucoup changé depuis ce temps-là.

— Et moi donc ! s'écria gaiement Gontran.

Il pensait :

— Dire que si ce cher André voulait être renseigné sur madame Valdieu, il n'aurait qu'à interroger Pierre, qui cirait les bottines de Jeanne, quand elle venait jadis égayer de sa présence ma chambre d'officier. Mais, non… Pierre est discret… et, d'ailleurs, je lui ferai la leçon.

C'était jour de courses à Longchamp, et le boulevard était encombré de breaks de louage et de tapissières à l'usage des sportsmen économes.

— Tu crois peut-être que nous allons au bois de Boulogne, dit le commandant à son cocher. Non, mon vieux. Nous réserverons ça pour le Grand-Prix. Tu vas nous mener là-bas… tu sais… au coin du boulevard Saint-Germain et de cette rue qui a un nom de cardinal.

» Montez, André. Vous tombez bien. Mon loueur a attelé l'alezan. Vous allez le voir filer.

Gontran n'avait pas trop vanté le cheval. Il était excellent et Pierre conduisait à merveille. Un quart d'heure après, ils arrivaient sur le quai de la Tournelle, après avoir passé

devant la Morgue, où on ne faisait plus queue depuis qu'Alice Avor n'y était plus.

La vue de ce triste édifice rappela tout à coup à Gontran une histoire qu'il oubliait volontiers et qui le poursuivait partout. Au souper, Martine Ferrette l'avait remise sur le tapis, et il voyait approcher le moment où il allait en parler à M. de Randal, car il se promettait de ne rien cacher à ce gentilhomme, s'il en venait à lui faire des ouvertures sérieuses.

Gontran ne savait pas trop comment Jeanne prendrait la chose, mais il se chargeait de l'apaiser, si elle se fâchait.

— Mon cher, dit-il à son compagnon de route, la personne que je vais voir demeure là-bas, au bout du quai. Je vais donc être obligé de vous quitter. Excusez-moi si je garde la voiture. J'en aurai besoin tout à l'heure, car ma visite ne sera pas longue et j'ai à courir aujourd'hui aux quatre coins de Paris.

La vérité était que le commandant, n'ayant pas encore pu recommander à Fournès de se taire sur madame de Lorris, ne se souciait pas de le laisser en tête-à-tête avec le vicomte.

— Ne vous excusez pas, répondit André. Le boulevard d'Italie n'est pas loin, et d'ailleurs je suis bien aise de marcher.

— Pour avoir le temps de vous préparer à l'entrevue décisive. Je comprends ça, cher ami. Vous me la raconterez demain.

Gontran fit arrêter à l'entrée du pont Henri IV. Il jugeait inutile de montrer à cet amoureux la maison habitée par le rival qu'il se proposait de lui susciter.

M. d'Elven descendit, et après lui avoir serré la main, s'éloigna par le quai Saint-Bernard sans regarder derrière lui.

Il avait deviné que le commandant ne tenait pas à laisser voir où il allait et il lui tardait d'être seul, pour se recueillir, car les discours énigmatiques de ce libre-parleur avaient bouleversé toutes ses idées.

Un Parisien de son âge aurait compris à demi-mot, mais André était précisément le contraire d'un Parisien. Élevé au fond des bois par une mère tendre et exaltée, qu'il avait perdue lorsqu'il avait à peine quinze ans, André était resté sous la direction d'un père qui ne ressemblait guère à son fils.

Le vieux vicomte d'Elven réalisait parfaitement le type si connu du hobereau chasseur, cantonné par goût, et un peu par nécessité, dans sa gentilhommière. Sa vie se passait à broussailler à travers les halliers d'ajoncs, à boire sec, à tracasser ses fermiers, à houspiller ses servantes et à fulminer contre la Révolution, qui ne lui avait pas fait grand mal. Il ne lisait rien, pas même les journaux royalistes qu'il recevait parce qu'il se croyait obligé de s'y abonner, mais qui ne lui servaient guère qu'à bourrer ses fusils de chasse, – des fusils à l'ancien système, comme ses idées.

Il aurait voulu façonner André à cette noble existence, mais il n'avait jamais pu parvenir à lui inculquer ses goûts. André ne se révoltait pas, il ne manifestait pas la moindre velléité de s'éloigner du manoir paternel ; il chassait même, par déférence, et il faisait bon visage aux amis de son père. Seulement, il restait maître de ses pensées, qui s'envolaient bien loin du castel où s'écoulait sa vie.

Il avait en horreur les plaisirs grossiers et il rêvait d'autres amours. Il s'était forgé un idéal que sa province ne

pouvait pas réaliser ; les paysannes lui répugnaient parce qu'elles étaient sales, les bourgeoises de petite ville lui déplaisaient parce qu'elles étaient sottes, et les demoiselles guindées des châteaux du voisinage l'ennuyaient parce qu'elles étaient prétentieuses. Il aurait voulu rencontrer sur la lande sauvage une héroïne de roman, la défendre contre des brigands ou arrêter son cheval emporté. Mais ces aventures-là sont rares en notre siècle prosaïque et la jeunesse d'André s'était passée à les attendre.

Restait Paris qu'il n'avait jamais vu et dont le capitaine d'Arbois lui faisait des descriptions enchanteresses. Paris c'était l'inconnu, le pays magique où tout arrive, où les femmes savent se dégager des vulgarités de la vie terre à terre, où elles cherchent l'imprévu et sentent la poésie.

Émancipé par la mort de son père, André s'était hâté d'y courir. Il y était venu, le cœur plein d'illusions qu'il n'avait pas encore perdues, quoique les déceptions ne lui eussent pas manqué. Et au lieu de prendre pied dans un monde où son nom aurait pu lui donner un accès ou bien de se lancer dans celui dont l'argent ouvre les portes, il avait vécu solitaire au milieu de la foule, comme il vivait dans son désert du Morbihan. Il n'avait ni maîtresse, ni camarades. Il errait par la grande ville, mélancolique et exalté, nourrissant de chimères son imagination surexcitée, concentré en lui-même et prêt à se donner tout entier à la première qui ferait battre son cœur.

Après de longs mois de tristesses et d'espérances, tout à coup ses rêveries avaient pris un corps. Une adorable jeune fille lui était apparue précisément comme il le souhaitait depuis tant d'années, au moment même où elle courait un danger, juste à point pour qu'il pût la défendre.

Et ce brusque saut dans la réalité l'avait très vite mené très loin, puisqu'il en était déjà arrivé au seuil redoutable du mariage.

André d'Elven se disait tout cela en s'acheminant vers le Jardin des Plantes, où il avait rencontré Thérèse pour la première fois.

André, pour se rendre au boulevard d'Italie, avait pris le chemin des écoliers, c'est-à-dire le plus long.

Il l'avait pris sans trop savoir pourquoi ; peut-être pour revoir ce Jardin des Plantes où le hasard d'une rencontre avait décidé de sa vie.

Et puis, il n'était pas pressé d'arriver. Les singuliers propos de Gontran d'Arbois occupaient son esprit. Son imagination troublée s'excitait sur des problèmes qu'il ne parvenait pas à résoudre. Et il en arrivait peu à peu à redouter l'entrevue qu'il allait chercher. Il se demandait ce que signifiaient les insinuations qu'il venait d'entendre et ce que la mère de Thérèse répondrait aux étranges discours qu'il avait promis de lui répéter.

Et, au lieu de suivre le quai jusqu'au boulevard de l'Hôpital qui l'aurait mené presque directement à la villa de madame Valdieu, il entra dans le Jardin des Plantes par la porte qui s'ouvre à l'angle de la rue Cuvier.

C'était dimanche et il y avait foule. Paris était à l'hippodrome de Longchamp, mais Paris était aussi à la ménagerie, – un autre Paris, le Paris des travailleurs qui vaut bien celui des gommeux et des cocottes.

Par extraordinaire, il faisait beau et les braves gens que le labeur retient toute une semaine à l'atelier ou au bureau

venaient là prendre un bain de soleil et respirer la saine odeur des feuilles nouvelles.

Les lions, les tigres et les panthères avaient leur public, le palais des singes était fort entouré ; on bourrait l'éléphant de pains de seigle et on se disputait les places autour de la fosse aux ours. Les petites ouvrières allaient de préférence à la cage où voltigent les oiseaux des tropiques, et les bourgeois s'arrêtaient volontiers à contempler les ébats des canards dans la rivière artificielle.

Mais André était fort indifférent à toutes ces attractions. Son instinct d'amoureux qui se souvient de son premier jour de bonheur, l'entraînait du côté du labyrinthe et il ne fit que traverser le jardin réservé pour gagner la grande allée droite où Thérèse venait de préférence s'asseoir avec sa gouvernante.

Assurément, il n'espérait pas l'y rencontrer ce jour-là, puisque madame Valdieu consacrait son dimanche à sa fille. Mais il lui semblait doux de revoir la place où leurs yeux s'étaient dit tant de choses.

Cette allée, c'est le quartier général des mères de famille. Elles sont là assises en rond, cousant ou causant pendant que les bébés se roulent dans le sable, au pied des vieux arbres. Au milieu, les cerceaux roulent et les cordes à sauter barrent le passage. Les bancs sont encombrés et la loueuse de chaises fait de grosses recettes.

André s'en allait louvoyant à travers les bandes enfantines et cherchant à reconnaître le tilleul préféré de Thérèse, lorsque, à vingt pas de la barrière par laquelle il était sorti de la ménagerie, il aperçut la gouvernante.

Elle était seule et elle tricotait avec tant d'ardeur qu'elle ne voyait rien de ce qui se passait autour d'elle.

André s'arrêta net. Il ne tenait pas du tout à la rencontrer. Il se rappelait les airs rébarbatifs qu'elle avait pris le jour où il s'était permis de ramasser un peloton de laine qu'elle venait de laisser choir, et il ne se souciait pas d'affronter de nouveau le regard menaçant de ce dragon.

Mais le dragon ne gardait rien. Thérèse était sans doute restée à la villa avec sa mère.

Madame Valdieu avait-elle parlé à Gudule des visites qu'elle avait reçues la veille, au soir, pendant que Gudule dormait ? André se le demandait et souhaitait qu'il n'en fût rien, car il ne se flattait pas d'avoir conquis les sympathies de la vieille fille. Mais il se promettait de tâcher de l'amadouer et il cherchait déjà ce qu'il pourrait faire pour gagner ses bonnes grâces.

Pendant qu'il se creusait la tête pour trouver un moyen de l'apprivoiser plus tard, il vit qu'elle avait accaparé deux chaises et qu'elle résistait énergiquement aux prétentions d'une commère qui voulait lui en prendre une.

Il n'entendait pas ce qu'elle disait, mais à ses gestes, il devina que la chaise en litige était retenue. Par qui ? Il lui sembla que ce devait être pour Thérèse, car ce n'était certainement pas pour madame Valdieu qui n'aurait pas laissé sa fille seule à la maison.

Il se pouvait donc que Thérèse ne fût pas loin ; mais où était-elle ?

Thérèse n'était ni d'âge ni d'humeur à s'amuser avec les fillettes en robe courte, qui dansaient des rondes ou qui jouaient aux quatre coins dans l'allée.

Elle devait être guérie des excursions au labyrinthe où elle avait été poursuivie et attaquée par un rustre insolent.

Restait la ménagerie qui était à deux pas, et il y avait justement de ce côté des enclos charmants où paissent des ruminants paisibles.

André eut aussitôt l'idée d'y aller voir. L'occasion était trop belle pour qu'il la négligeât, car il ne désirait rien tant que de s'entretenir avec mademoiselle Valdieu avant d'aborder sa mère et il n'espérait pas que cette bonne chance lui échût à la villa.

Le courage lui était revenu tout à coup et il ne perdit pas un instant.

Il avait eu soin de se dissimuler derrière un groupe et la gouvernante ne l'avait point remarqué. Il fit volte-face et il rentra dans le jardin réservé.

Il en connaissait tous les détours et il savait bien de quel côté il fallait chercher. Thérèse ne pouvait être ni devant les auvents grillés où digèrent les vautours, ni devant la maison où dorment les reptiles. Ces laides bêtes n'avaient certainement rien qui l'attirât. L'hippopotame non plus, ni les massifs bisons, ni les autruches, ni les grues. Et comme elle ne devait pas aimer la foule, elle avait dû se réfugier dans quelque allée solitaire.

Il y en a plusieurs dans cette partie du jardin : des allées sinueuses qui serpentent entre des pelouses protégées par de légers treillis en fil de fer. Personne n'y passe, parce qu'elles

ne conduisent ni au château des girafes, ni au musée d'anatomie comparée ; personne que les rêveurs et les amoureux.

Jeanne de Lorris s'y était promenée plus d'une fois avec Gontran dans les premiers temps de leur liaison, lorsqu'ils en étaient encore à la cacher.

Il y avait dix ans de cela et, naturellement, le vicomte d'Elven ignorait ce détail, mais son instinct lui disait que, si Thérèse était venue avec sa gouvernante, c'était là qu'il la trouverait.

Et son instinct ne le trompait pas, car au détour d'un sentier, il l'aperçut émiettant des gâteaux, qu'elle distribuait à un troupeau d'axis. Elle était fort occupée à nourrir ces chevreuils exotiques, à la robe fauve, bariolée de carrés blancs, et elle ne voyait pas venir André qui s'approchait timidement.

Il la regardait, et il lui semblait qu'un nuage de tristesse assombrissait un peu le riant visage de la jeune fille ; mais cet air lui seyait fort bien, et elle n'avait jamais été plus jolie.

Il était tout près d'elle, quand elle se retourna, au bruit de ses pas.

— Vous ! s'écria-t-elle en rougissant, vous, ici !

— Je ne m'attendais pas à avoir le bonheur de vous y rencontrer, balbutia le vicomte d'Elven.

— Eh bien ! moi, j'avais le pressentiment que vous y viendriez. C'est même ce pressentiment qui m'a décidée à accompagner Gudule.

— Je me rendais chez vous…

— Et vous avez eu l'idée de passer par ici. Gageons que vous alliez revoir le cèdre, interrompit Thérèse en riant, le fameux cèdre que M. de Jussieu rapporta jadis du Liban dans le fond de son chapeau. Vous espériez me trouver assise sous ses rameaux à côté de ma respectable gouvernante.

» À propos, vous savez qu'elle est ici ?

— Oui, mademoiselle, je l'ai vue, et j'ai pensé qu'elle n'était pas venue sans vous.

— Mais vous ne lui avez pas parlé, je suppose ?

— Je n'ai pas osé. Elle ne me connaît pas.

— Si, si ! elle vous connaît maintenant. Maman lui a parlé de vous, ce matin. Maman lui a raconté que le jeune homme du Jardin des Plantes s'était montré devant notre grille, qu'elle l'avait fait entrer et que nous avions passé la soirée à chanter des airs bretons.

» Gudule est furieuse.

— Furieuse ! et pourquoi ?

— Parce qu'elle se reproche de ne pas avoir mieux veillé sur ma personne. Ah ! vous avez bien fait de ne pas l'aborder tout à l'heure. Elle vous aurait mal reçu. Elle a fait une scène à maman. Et elle ne m'adresse plus la parole. Elle prétend que je vous ai attiré chez nous et que ma conduite est indécente.

» Le fait est qu'elle n'attire personne, elle, ajouta gaiement Thérèse, au contraire… elle met tout le monde en fuite.

— Oserais-je vous demander si madame votre mère a pris votre défense… et la mienne ?

— Ah ! je crois bien ! Maman lui a dit qu'elle n'avait pas le sens commun… que vos intentions étaient excellentes et que vous étiez un galant homme… que M. d'Arbois, votre ami, répondait de vous. Rien n'y a fait. Gudule a continué à grogner. Il faut croire que le témoignage de ce monsieur lui paraît suspect. Il est cependant charmant ce grand officier. Je ne l'avais jamais vu, mais je l'aime déjà comme si je le connaissais depuis que je suis née… c'est peut-être parce que, après votre départ, il n'a dit que du bien de vous.

Cette fois, ce fut André qui rougit. Thérèse ne lui laissa pas le temps de répondre.

— Je devrais être contente et j'ai beaucoup de chagrin, reprit-elle. Je viens de pleurer. Je suis sûre que j'ai encore les yeux rouges.

— Quoi ! vous avez pleuré ! puis-je savoir.

— Oh ! ce n'est pas vous qui en êtes cause. Figurez-vous que maman m'avait promis de rester avec moi jusqu'à demain matin. Eh ! bien, si vous étiez allé à la maison, vous n'y auriez trouvé personne. Ma mère est partie brusquement après le déjeuner… et Dieu sait maintenant quand je la reverrai… elle obtient si rarement la permission de quitter son magasin pendant la semaine… si je tenais son patron, je crois, en vérité, que je le battrais.

» Croiriez-vous qu'il lui a écrit pour lui donner l'ordre de rentrer immédiatement ! Et si vous aviez vu le commissionnaire qui a apporté ce beau message, vous penseriez, comme moi, que ce patron est un vilain monsieur.

— Qu'avait-il donc d'extraordinaire, ce messager ? demanda André, assez surpris de tant de vivacité.

— Tout ce qui se passe autour de moi, depuis quelques jours, est extraordinaire, dit Thérèse en s'animant de plus en plus.

» D'abord, j'ai été assaillie dans le labyrinthe par un abominable individu. Vous le savez mieux que personne, puisque vous l'avez chassé. Mais ce que vous ne savez pas, c'est que cet homme est venu rôder autour de notre maison.

— Je le sais, mademoiselle, M. d'Arbois me l'a dit ce matin. Il a même ajouté qu'il l'a surpris hier soir, à votre porte, que ce coquin lui a échappé, mais qu'il se fait fort de remettre la main sur lui.

— Tant mieux, mais en attendant, je vis entourée de mystères et de pièges. Tenez ! tout à l'heure, je ne pensais plus à ces vilaines histoires, et j'étais heureuse d'avoir ma mère près de moi pour toute une journée, lorsqu'elle est descendue pour se promener dans le jardin. Moi, j'étais restée au piano et je cherchais à me rappeler nos airs bretons… cinq minutes après, maman est remontée, toute pâle et toute tremblante… elle m'a dit qu'on venait de lui remettre une lettre, et qu'elle était obligée de partir.

— C'est singulier.

— Ce qui l'est bien davantage, c'est que ma mère n'a pris que le temps de mettre son chapeau et de m'embrasser. Je lui ai demandé pourquoi elle était si pressée. Elle m'a répondu qu'on la priait de passer immédiatement au magasin, où elle est employée, et que, sans doute, on l'y retiendrait… qu'elle ne pourrait pas revenir aujourd'hui. Alors, je me suis jetée à son cou… je l'ai suppliée de rester… ou au moins de m'emmener… elle m'a répondu que c'était impossible et elle est partie.

— Sans vous apprendre de quoi il s'agissait ?

— Elle a parlé d'un compte que son patron voulait vérifier sur-le-champ, mais… c'est très mal ce que je vais vous dire… mais j'ai très bien vu qu'elle ne me disait pas la vérité… c'était un prétexte pour me quitter… elle me cache quelque chose… un malheur peut-être. Elle m'a promis de m'écrire, ce soir, mais je ne serai rassurée que quand j'aurai reçu de ses nouvelles… et encore !

» Comprenez-vous maintenant pourquoi j'ai tant pleuré ?

— Que ne puis-je vous tirer d'inquiétude ! Si j'osais me présenter…

— Au magasin ? J'y serais allée moi-même, si ma mère ne me l'avait pas défendu expressément. Et ce n'est pas tout. Avant de me quitter, elle a pris Gudule à part. Que lui a-t-elle dit ? Je l'ignore, car je n'ai rien pu tirer de ma douce gouvernante ; mais, depuis son colloque avec maman, elle est d'une humeur de dogue. C'est même pour cette raison que je l'ai plantée là, dès qu'elle a été assise dans la grande allée. Elle est tellement occupée à broyer du noir qu'elle n'a pas songé à courir après moi. Mais, si elle savait que vous êtes là, nous la verrions paraître…

— Si elle vient, je lui expliquerai…

— Rien du tout, je vous prie. J'ai bien le droit de parler avec vous puisque ma mère me l'a permis.

» Mais laissez-moi achever de vous raconter les étranges incidents qui me préoccupent. Vous me demandiez tout à l'heure ce que le messager du patron de maman avait d'extraordinaire. Je ne l'ai pas vu, mais François, notre jar-

dinier, était là quand il a remis la lettre à maman… à travers la grille… et François m'a dit qu'il avait la mine d'un bandit, quoiqu'il fût bien habillé.

— Et il venait de la part du chef d'une maison de commerce ! C'est incompréhensible.

— Je ne cherche pas à comprendre, et je me console en pensant que ma mère va bientôt quitter ce vilain état qui lui prend tout son temps. Elle me l'a dit hier. Je crois même qu'elle l'a dit devant vous. Elle a tant travaillé qu'elle a économisé assez d'argent pour vivre sans rien faire, et elle demeurera avec nous.

» Vous me l'avez promis, ajouta Thérèse en regardant fixement son amoureux.

— Je vous remercie de vous souvenir que nous sommes fiancés, dit André avec émotion, et je vous jure que je serai très heureux si madame Valdieu veut bien s'accommoder de l'existence qu'on mène dans le pays où je suis né.

— Comment ! si elle s'en accommodera ! Ah ! je crois bien ! Pour elle, ce sera le paradis ! Songez donc que depuis des années elle est enfermée dans un bureau, occupée du matin au soir à additionner des chiffres. Sa seule distraction, c'est de venir passer quelques heures avec moi, trois ou quatre fois par semaine. Que regretterait-elle de Paris, elle qui ne va nulle part et qui ne connaît que son magasin ? Jamais elle ne se promène, jamais elle ne va au spectacle. Elle est esclave maintenant, et quand elle habitera avec nous, elle sera libre, elle pourra aller et venir à sa fantaisie, au lieu de pâlir sur des registres du matin au soir. Elle respirera l'air de la mer au lieu de l'odeur des paperasses. Elle ne salira plus ses jolis doigts en écrivant des factures.

Si Robert Desternay eût été là, il se serait fort amusé d'entendre parler ainsi de Jeanne de Lorris, la brillante demi-mondaine qui avait fait fortune à tout autre chose qu'à tenir des livres en partie double chez un commerçant.

Mais Gontran d'Arbois n'aurait pas ri, car jamais il n'aurait mieux compris ce qu'il y avait d'atroce dans la situation de cette pauvre enfant, qui devait fatalement apprendre tôt ou tard que le métier exercé par sa mère n'était pas de ceux dont une honnête femme se vante.

Pour ceux qui savaient la vérité sur madame de Lorris, chaque mot de la naïve apologie que Thérèse venait d'entamer ressemblait à une raillerie amère. Dire que cette irrégulière était arrivée à l'aisance par le travail, c'était rappeler, par un mot à double sens, son passé de fille entretenue.

Heureusement, M. d'Elven n'y entendait pas malice. Il entrait de très bonne foi dans les idées de mademoiselle Valdieu, et madame Valdieu avait gagné, la veille, toutes ses sympathies.

— Et moi donc ! reprit la jeune fille. Quelle joie j'aurai à prendre mon vol loin, bien loin de ce Paris où je m'ennuie à périr ! On prétend que c'est la ville des plaisirs… j'ai lu ça dans des livres. Je ne dis pas le contraire, seulement ces plaisirs-là sont pour moi comme s'ils n'existaient pas. Je vis entre mes fleurs, mon piano, mes oiseaux et Gudule. C'est charmant, mais on s'en lasse à la longue.

» On m'a appris le dessin, la musique… tous les arts d'agrément… qui ne m'en donnent guère d'agrément, car je ne puis montrer mes talents à personne. Croiriez-vous que vous êtes le premier homme à qui j'ai parlé ? M. d'Arbois est

le second. Si vous saviez quelle fête ç’a été que la soirée d’hier. Je n’ai pas dormi de la nuit, tant j’étais heureuse. Et dire que maintenant ce sera tous les jours ainsi, puisque nous ne nous quitterons plus jamais.

— Non, jamais, murmura André, ému jusqu’aux larmes. Je crains seulement que la vie en Bretagne ne vous plaise pas.

» J’habite un château assez délabré, au milieu des landes.

— Je m’y plairai beaucoup mieux qu’ici. Votre pays n’est pas plus triste que le quartier des Gobelins. Et du moins j’aurai de l’espace. Je pourrai courir tout à mon aise, moi qui adore le mouvement. Les landes, mais c’est charmant ! Il y a des bruyères roses et des ajoncs aux fleurs couleur d’or. Vous me montrerez à monter à cheval… je suis sûre que je saurai très vite… d’abord, je n’ai pas peur… et nous galoperons des journées entières. Et puis, la mer n’est pas loin, n’est-ce pas ?

— À quelques lieues seulement.

— La mer que je n’ai jamais vue. Je n’ai rien vu. Tenez, maman demeure au magasin, rue de la Paix. On dit que c’est une des plus belles de Paris. Eh bien ! je ne sais pas où elle est.

— Quoi ! vous n’êtes jamais allée chez madame votre mère ?

— Non, elle me l’a défendu. Il paraît que son patron est très sévère. Il ne permet pas que les employées reçoivent des visites… même celles de leurs filles.

— C’est incroyable.

— Et absurde. Aussi, je le déteste. Et je voudrais voir la figure qu'il fera quand maman lui annoncera qu'elle s'en va de chez lui. Ce sera bientôt, j'espère. Elle me l'a promis, et ce qui s'est passé aujourd'hui va la décider à rompre sa chaîne le plus tôt possible. Comme elle sera contente de ne plus dépendre de personne ! Ah ! je voudrais déjà y être, dans ce château que vous calomniez. Comment ne m'y plairais-je pas, puisque vous y êtes né ! Et vous verrez que vos Bretons m'aimeront. Je soignerai les malades, j'apprendrai à lire aux enfants et je veux qu'il n'y ait plus un seul pauvre sur vos terres.

» Tenez ! je le vois d'ici, votre château. Il y a une vieille tour…

— Il y en a deux, dit André en souriant.

— Bon ! Couvertes de lierre. S'il n'y a pas de lierre, j'en planterai. On arrive au château par une longue avenue…

— De chênes, oui, mademoiselle.

— Quel bonheur ! nous n'avons ici que des acacias et des marronniers. Le chêne, c'est l'arbre que je préfère… parce que c'est l'arbre de votre pays. Mais nous aurons aussi un cèdre… en souvenir de notre première rencontre. Ça vexera Gudule, mais ça m'est égal… car j'ai oublié de vous dire que nous l'emmènerons. Elle n'est pas toujours de bonne humeur, la chère fille, mais au fond, elle est excellente. Elle se jetterait au feu pour ma mère et pour moi… et elle s'y jetterait aussi pour vous… quand elle vous connaîtra mieux.

» Si nous allions la trouver pour commencer ?

— Je ferai ce que vous voudrez, mademoiselle, mais ne craignez-vous pas qu'elle ne me reproche de m'être permis de vous aborder ici ?

— Bah ! je prendrai tout sur moi. Du reste, nous avons le temps… Mais… voyez-vous cet enfant qui nous regarde ?… On dirait qu'il a envie de nous parler.

Thérèse et André causaient ainsi dans l'allée déserte où ils s'étaient rencontrés et personne n'était encore venu les déranger. Mais depuis un instant un affreux gamin s'était approché d'eux, en feignant d'examiner les axis que la jeune fille avait fort oubliés ; un type de gavroche à mine impudente et jaune comme un vieux sou.

— C'est-il vous qu'êtes mam'zelle Valdieu ? demanda-t-il d'une voix faubourienne, en traînant ses mots.

— Oui, c'est moi, répondit Thérèse, stupéfaite.

— Eh bien ! alors, v'là ce qu'on m'a dit de vous remettre, reprit le voyou, en lui fourrant un papier dans la main.

— Qui vous a remis ce billet ? demanda Thérèse de plus en plus ébahie.

— Une dame, répondit le gamin d'un ton insolent.

André s'avança pour le saisir par le collet de sa blouse, mais le drôle se baissa, lui échappa et fila comme un lièvre.

Quand il eut dix pas d'avance, il se retourna, fit un pied de nez au vicomte d'Elven, et repartit à fond de train.

Il disparut bientôt au tournant d'une allée, et André n'essaya pas de le rattraper. Il n'y aurait pas réussi, et

d'ailleurs il était beaucoup plus préoccupé de l'émotion qu'il lisait sur la figure de Thérèse que de la fuite de ce polisson.

— La lettre est bien pour moi, murmura-t-elle après avoir regardé l'adresse. Voyez, il y a : Mademoiselle Thérèse Valdieu… et…, au-dessous : très pressée.

— Sans aucune indication… c'est singulier… Mais vous connaissez sans doute l'écriture.

— Non… du moins, je ne crois pas.

— Cependant, la personne qui vous a écrit devait savoir qu'on vous trouverait au Jardin des Plantes puisqu'elle y a envoyé un commissionnaire…

— Oui, mais comment ce commissionnaire a-t-il pu deviner que j'étais mademoiselle Valdieu ? Je ne l'ai jamais vu !… c'est à n'y rien comprendre.

— Et pourquoi s'est-il sauvé pendant que vous l'interrogiez ? On a choisi là un étrange messager.

— Pas plus étrange que celui qu'on a envoyé à ma mère. N'avais-je pas raison de dire que je vis entourée de mystères inexplicables.

— Pour éclaircir celui-ci, il vous suffira de lire ce billet.

— J'en doute… et, vous l'avouerais-je, j'ai peur de l'ouvrir. J'ai le pressentiment qu'on m'annonce un malheur… pourvu que ce malheur ne soit pas tombé sur ma mère !…

— Ce n'est pas possible… madame Valdieu vient de vous quitter.

— Il y a deux heures qu'elle est partie… c'est plus de temps qu'il n'en faut, pour qu'il lui soit arrivé un accident.

— Lisez, mademoiselle. Rien n'est pire que l'incertitude.

Thérèse décacheta la lettre en tremblant, et à peine y eut-elle jeté les yeux qu'elle pâlit.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda vivement M. d'Elven.

— Ma mère s'est blessée, répondit la jeune fille, après avoir lu.

— Blessée ! Comment ?

— Elle est peut-être en danger de mort. Voyez !…

André, très ému, prit le billet qu'elle lui tendait et lut ceci :

« Mademoiselle, mon patron me charge de vous apprendre que votre mère, en portant une facture à une cliente de la maison, a fait une chute dans l'escalier de cette dame. Elle s'est cassé le bras et son état est assez grave pour que le médecin ait défendu de la transporter chez elle.

» Madame Valdieu est très bien soignée chez la personne qui a été la cause involontaire de l'accident, mais elle désire vous voir immédiatement. Ne pouvant écrire elle-même, parce qu'elle est hors d'état de se servir de sa main droite, elle a fait prévenir notre patron en le priant de vous envoyer chercher, sans perdre une minute. Je serais venue moi-même, si je n'étais retenue ici par un travail pressé et je remets cette lettre à un garçon de magasin qui va vous la porter.

» Veuillez donc, au reçu de la présente, vous rendre à l'adresse ci-dessous. Vous demanderez la dame dont je vous indique le nom. Elle vous conduira près de votre mère, qui désire que vous veniez sans votre gouvernante. Elle craint de l'effrayer, et elle tient à vous voir seule. Elle pense donc qu'il est inutile de montrer à mademoiselle Brabant cet avis de votre servante dévouée,

» JOSÉPHINE GALMIER, première demoiselle chez M. Trier, rue de la Paix, 26. »

— Vous voyez que mes pressentiments ne me trompaient pas, s'écria Thérèse. Je n'ai pas une minute à perdre… Conduisez-moi jusqu'à une voiture.

— Quoi ! vous voulez partir sans prévenir votre gouvernante !

— C'est ma mère qui le veut. Venez !

— Mais, mademoiselle, rien ne prouve que cette singulière invitation ne cache pas un piège qu'on vous tend. Connaissez-vous l'écriture de la personne qui a signé ?

— Non… pas plus que je ne connais cette personne, mais je sais que le patron de maman s'appelle bien M. Trier et qu'il demeure bien 26, rue de la Paix… venez, vous dis-je… si vous ne venez pas, je saurai trouver un fiacre sur le quai.

— À Dieu ne plaise que je vous abandonne… mais je vous jure, mademoiselle, que cette lettre m'est suspecte.

— Raison de plus pour m'accompagner. Si je courais un danger, vous seriez là pour me défendre.

— Alors, vous me permettrez de ne pas vous quitter avant que vous ayez revu madame votre mère.

— Non seulement je vous le permets, monsieur, mais je vous le demande. Ma mère ne trouvera pas mauvais que je vous amène, puisque nous sommes fiancés.

André ne fit plus d'objections. Il se défiait beaucoup de ce message, mais il se disait que mieux valait en effet qu'il suivît la jeune fille, afin de la protéger, si on en voulait à sa personne, comme il y avait tout lieu de le craindre.

Du reste, il n'était plus temps de la retenir, car elle marchait déjà vers la porte du jardin, celle qui fait face au pont d'Austerlitz.

André ne pouvait pas songer à s'en aller prévenir Gudule qui tricotait tranquillement sous un arbre de la grande allée. La rébarbative gouvernante l'aurait sans doute très mal reçu, et mademoiselle Valdieu lui aurait su très mauvais gré de cette démarche inutile.

Il se décida donc à l'escorter jusqu'au bout, et, pour commencer, il courut à une voiture.

Il y en avait là une longue file et il eut tout d'abord à trancher une difficulté qui se présenta naturellement à son esprit. Devait-il prendre une voiture découverte ou une voiture fermée ? La voiture découverte lui sembla plus convenable pour ce voyage en tête-à-tête avec une jeune fille. Elle avait cet inconvénient que tous les passants pourraient les voir ensemble, et les prendre pour amant et maîtresse, mais peu importait puisque personne à Paris ne les connaissait, excepté Gontran d'Arbois qui, il est vrai, ne devait pas être bien loin, puisqu'il avait déposé le vicomte au bout du pont

Henri IV, en annonçant l'intention d'aller faire une visite dans le quartier.

André choisit une victoria dont le cheval lui parut capable d'aller bon train, donna au cocher l'adresse inscrite au bas de la lettre, et monta à côté de Thérèse qui ne s'était pas calmée. Ses yeux brillaient d'inquiétude et ses lèvres murmuraient des mots sans suite, parmi lesquels revenait souvent le nom de sa mère.

André se taisait. Que lui aurait-il dit ? Il ne comprenait rien à cette aventure et il lui tardait d'en voir la fin. Il se rappelait les discours énigmatiques du commandant et il les rapprochait de l'incident bizarre qui venait d'interrompre un doux entretien. Plus il y réfléchissait, et moins il croyait à l'événement annoncé par ce billet confié à un affreux petit drôle qui n'avait pas du tout l'air d'un garçon de magasin.

Si madame Valdieu, gravement blessée, eût appelé sa fille auprès d'elle, madame Valdieu aurait envoyé directement à la villa du boulevard d'Italie, au lieu de recourir à l'intermédiaire de son patron. Et, en admettant qu'elle se fut d'abord adressée à lui, la première demoiselle de ce grand couturier ne pouvait pas deviner que mademoiselle Valdieu était allée se promener au Jardin des Plantes. Il fallait donc supposer que son messager avait appris à la villa qu'il rencontrerait la jeune fille à la Ménagerie, entre le château des éléphants et le palais des singes, ce qui était absolument invraisemblable. Mais comment cet ambassadeur en blouse avait-il fait pour aller tout droit à Thérèse qu'il ne connaissait pas ?

La lettre parlait de la gouvernante et c'était bien la preuve qu'elle avait été écrite par quelqu'un qui était au courant du personnel et des habitudes de la maison, mais la re-

commandation de ne pas amener Gudule indiquait assez qu'on tenait à isoler la pauvre enfant qu'on voulait peut-être attirer quelque part pour la mettre à la merci d'un misérable.

Sa mère avait un ennemi ; le commandant l'affirmait. Cette histoire d'accident était-elle une invention de l'homme qui payait des coquins pour insulter mademoiselle Valdieu et pour préparer un enlèvement ou un meurtre en examinant la nuit les clôtures du pavillon qu'elle habitait ?

— Non, se disait André, si l'auteur de la lettre avait de mauvais desseins, ce gavroche ne l'aurait pas remise devant moi… à moins cependant que celui qui l'envoie ne lui ait donné que des instructions incomplètes… et, au fait, il ne pouvait pas prévoir que je me trouverais justement au Jardin des Plantes…

» Faut-il donc croire que l'appel vient réellement de madame Valdieu… que ce n'est pas une ruse imaginée par ce personnage sur lequel M. d'Arbois m'a si peu renseigné ?

» Quoi qu'il en soit, je le saurai bientôt, puisque Thérèse m'a demandé de l'accompagner. Et je suis sûr qu'il ne lui arrivera pas malheur, car je serai là pour l'empêcher de tomber dans un guet-apens.

Cette certitude ne suffisait pas à dissiper les soucis qui troublaient l'amoureux vicomte depuis qu'il avait déjeuné avec le commandant.

Il se reprochait de ne pas l'avoir mis en demeure de s'expliquer catégoriquement sur madame Valdieu et de s'être contenté de réponses obscures qui laissaient place à toutes sortes de suppositions. Et il se félicitait presque de trouver l'occasion de s'expliquer avec la mère de Thérèse. Il allait la voir, car si la lettre n'était qu'un mensonge, il était ferme-

ment résolu à se présenter le jour même chez M. Trier, son patron, à seule fin d'avoir avec elle une conférence sérieuse, comme Gontran le lui avait conseillé.

Pendant qu'il réfléchissait ainsi, le fiacre filait le long du quai, et il allait dépasser l'entrée du boulevard Saint-Germain, lorsque M. d'Elven crut reconnaître, arrêtée à la porte d'une maison de bonne apparence, la victoria du commandant et son fidèle cocher.

Cela n'avait rien d'étonnant, mais il fut plus surpris et surtout beaucoup plus contrarié d'apercevoir à une fenêtre du premier étage le commandant lui-même.

C'est alors qu'André d'Elven regretta vivement d'avoir choisi une voiture découverte.

Dans un fiacre fermé, il aurait passé inaperçu devant cette malencontreuse maison où Gontran d'Arbois fumait un cigare à la fenêtre.

Qu'allait penser le commandant de ce voyage en tête-à-tête avec mademoiselle Valdieu ? Il ne pouvait pas, il est vrai, soupçonner André d'avoir de coupables intentions, puisque André ne se cachait pas. Mais il pouvait trouver mauvais qu'André affichât ainsi une jeune fille honnête.

Il n'est pas d'usage que les demoiselles bien élevées circulent dans Paris, seules, avec un beau jeune homme. Ces choses-là ne se font qu'en Amérique et en Angleterre. Chez nous, les mères sont plus prudentes et elles n'ont pas tort.

La question était de savoir si M. d'Arbois les avait vus. Il regardait du côté du quai, mais le vicomte s'était hâté de baisser la tête, et comme la Victoria allait vite, le passage dangereux avait été franchi promptement.

Thérèse n’avait pas levé les yeux, absorbée qu’elle était dans ses réflexions. André jugea avec raison qu’il convenait de lui signaler la présence d’un ami de sa mère et même de lui demander si elle ne comptait pas informer madame Valdieu de cet incident.

— Je viens d’apercevoir le commandant d’Arbois, dit-il doucement.

— Où donc ? demanda Thérèse, sans trop s’étonner.

— Au premier étage d’un petit hôtel… à l’entrée du boulevard Saint-Germain. J’aurais dû prévoir que nous nous exposions à le rencontrer, car je l’avais quitté tout près d’ici.

Thérèse eut un geste d’indifférence.

— Ne pensez-vous pas, reprit le vicomte, qu’il a dû être bien surpris de nous voir ensemble ?

— Pourquoi ? demanda la jeune fille. Vous ne lui avez donc pas dit que notre mariage est décidé ?

— Je lui ai dit ce matin que j’étais engagé avec vous. Je ne pouvais pas lui en dire davantage avant d’avoir demandé votre main à madame votre mère.

— Eh bien ! Il vous a répondu, je suppose, que ma mère vous l’accorderait. Elle a dû lui dire ce qu’elle pensait de vous, car ils ont longuement causé après votre départ.

— Hélas ! mademoiselle, ce n’est pas cela que le commandant m’a répondu. Il m’a tenu un tout autre langage.

— Vous aurait-il conseillé de ne pas m’épouser ? s’écria Thérèse.

— Non, certes. Il a fait votre éloge, mais il a mis une singulière insistance à me rappeler que vous me connaissiez à peine et qu'à votre âge une femme n'est jamais sûre que ses sentiments ne changeront pas. Il doute même des miens.

— Que nous importe ? Nous ne dépendons pas de lui.

— Non, sans doute, mais il est lié depuis longtemps avec madame Valdieu. Il a probablement quelque influence sur elle. Ne craignez-vous pas qu'il cherche à la dissuader d'un projet qui paraît lui convenir, puisqu'elle m'a autorisé à revenir à la villa ?

— Non, je ne crois pas cela. Je l'estime trop pour supposer qu'il veut nous empêcher d'être heureux, mais s'il s'en avisait, il y perdrait ses peines. J'ai déclaré à ma mère que si je ne vous épousais pas, je n'épouserais personne. Et ma mère sait que j'en mourrais de chagrin. Elle n'écouterait pas les mauvais conseils que pourrait lui donner M. d'Arbois.

Cette confiance naïve était si flatteuse pour André qu'il n'osa pas pousser plus loin l'interrogatoire. Il avait toujours présentes à l'esprit les insinuations du commandant ; comment les répéter à une pauvre enfant qui n'en eût pas compris la portée ! il y renonça, mais les éclaircissements lui tenaient au cœur, et pour en obtenir quelques-uns, il eut recours à un moyen détourné.

— M. d'Arbois s'abstiendra peut-être d'intervenir en ma faveur, mais il sait que je vous aime, et il ne se mettra point contre moi, dit-il vivement. Il ne peut pas vouloir le malheur de la fille de son ami… car il a été l'ami de votre père, n'est-il pas vrai ?

— Je n'en sais rien, murmura Thérèse.

— S’il n’avait pas été l’ami de votre père, comment connaîtrait-il intimement madame Valdieu ?

— Je n’ai pas songé à m’informer de cela. Quand il s’est présenté chez nous, hier soir, je l’ai vu pour la première fois et je n’avais jamais entendu parler de lui.

— Que vous ne l’ayez pas vu, c’est assez naturel, puisqu’il était en province ou en Algérie… mais il est impossible que madame Valdieu n’ait jamais prononcé son nom devant vous.

— Je ne m’en souviens pas.

— Vous vous souvenez du moins de votre père ?…

— Non. J’avais quatre ans, lorsqu’il est mort. Je me rappelle vaguement un monsieur qui demeurait avec nous, je crois, et qui m’embrassait souvent… un monsieur très grand, qui avait de longues moustaches blondes… comme les vôtres.

— Madame Valdieu habitait donc déjà la maison du boulevard d’Italie ?

— Oui. Elle est à nous cette maison. J’y suis née et j’y ai toujours vécu. J’avais une nourrice anglaise qui est retournée dans son pays. Gudule est venue après la mort de mon père et comme il n’avait pas laissé de fortune, maman a été obligée de prendre un emploi dans le commerce… l’emploi qu’elle a encore. Alors, je suis restée avec Gudule, qui m’a élevée et qui m’a appris le peu que je sais.

— Sans doute, votre père avait aussi une place ? demanda timidement le vicomte qui se reprochait d’adresser tant de questions à Thérèse.

— Je l'ignore, répondit-elle. Ma mère ne me l'a jamais dit et je ne le lui ai jamais demandé. Elle vous le dira, si vous tenez à le savoir.

Ces derniers mots firent rentrer André en lui-même et il sentit qu'il était cruel d'interroger sur des points délicats une jeune fille qui n'était pas à même de le renseigner et qui, en ce moment-là, ne pensait qu'à l'accident arrivé à madame Valdieu.

Il se tut et la conversation cessa, car Thérèse n'essaya point de la continuer. Son esprit était ailleurs.

Le fiacre avançait à travers des quartiers qu'elle n'avait jamais parcourus et qui cependant n'attiraient pas son attention. Rien ne pouvait la distraire des tristes pensées que reflétait son visage assombri par l'inquiétude.

Et André n'était pas beaucoup moins préoccupé que Thérèse. Non seulement les réponses de mademoiselle Valdieu n'avaient pas éclairci les doutes semés par Gontran, mais il se demandait comment cette bizarre aventure allait finir.

L'adresse indiquée au bas de la lettre suspecte n'avait rien d'effrayant. Il ne s'agissait point d'aller chercher madame Valdieu au fond de quelque faubourg mal famé. La maison où on affirmait qu'elle attendait sa fille était située, au contraire, dans un des arrondissements les plus riches et les mieux habités de Paris. Mais cette particularité ne suffisait pas à le rassurer.

On commet de mauvaises actions et même des crimes dans les luxueux hôtels qui bordent les voies nouvelles, tout aussi bien que dans les bouges qui s'ouvrent aux environs des anciennes barrières. Et l'ennemi signalé par le comman-

dant n'était probablement pas un coquin de bas étage. Il devait faire partie de ce qu'on est convenu d'appeler les classes dirigeantes.

André se disait tout cela et se félicitait de plus en plus de ne pas avoir laissé Thérèse se risquer seule chez une inconnue qui pouvait n'être que la complice de gens mal intentionnés. Il se promettait bien de ne se retirer qu'après avoir remis la jeune fille entre les mains de sa mère.

— Il me semble que ce cheval ne marche pas, dit-elle après un long silence.

— Malheureusement, il est souvent obligé de s'arrêter, répondit André. C'est aujourd'hui dimanche et les rues sont encombrées de voitures. Mais nous ne tarderons pas beaucoup à arriver. Nous avons fait plus des deux tiers du chemin.

— C'est donc bien loin ?

— Du Jardin de Plantes. Oui, mademoiselle.

— Oh ! ce Paris immense où ma mère aurait dix fois le temps de mourir avant que je fusse près d'elle, je le déteste ! Je ne veux plus que nous vivions séparées… et, pour commencer, si ma mère ne peut pas quitter la maison de cette dame, je vais m'y établir jusqu'à ce qu'elle soit guérie.

— J'espère que ce ne sera pas nécessaire. Une fracture du bras n'empêche pas de marcher. Madame Valdieu sera en état de sortir après que le chirurgien aura posé le premier appareil. Je m'étonne même que l'opération ne soit pas déjà faite.

— Ne parlez pas d'opération. Je suis déjà assez effrayée.

Thérèse l'eût été davantage si M. d'Elven lui avait fait part des soupçons qui le tourmentaient, mais il s'en garda bien et, encore une fois, l'entretien en resta là.

La voiture roula pendant dix minutes à peu près, moins vite qu'auparavant, parce qu'on montait une côte, et lorsqu'elle arriva en haut, le vicomte, qui ne connaissait pas beaucoup mieux que mademoiselle Valdieu la topographie de ce quartier, se mit à regarder les indications peintes en lettres blanches sur des plaques bleues à chaque coin de rue.

— Je crois que c'est ici, murmura-t-il. Oui, je lis le nom là-bas sur cette maison d'angle… et celle où nous devons trouver madame Valdieu doit être près d'ici, car les numéros partent de la place où nous sommes.

Thérèse ne l'écoutait pas. Elle l'avait vu aussi sur la plaque municipale, ce nom qui figurait au bas de la lettre de Joséphine Galmier, première demoiselle, chez M. Trier, et son cœur battait avec violence.

Elle allait enfin revoir sa mère et elle ne pensait plus qu'à elle.

La victoria passait devant une rangée d'immeubles de belle apparence, les uns disposés pour recevoir des locataires riches, d'autres construits pour être habités par une seule famille, précédés ou entourés de jardins bien entretenus.

Par-ci, par-là quelques terrains vacants où le mètre carré devait coûter très cher. Enfin, le cocher arrêta son cheval près d'une grille ouverte.

On était arrivé.

André sauta vivement sur le trottoir et aida Thérèse à descendre.

La grille devant laquelle leur voiture venait de s'arrêter n'était pas la grille d'une cour ou d'un jardin. Elle servait de clôture à ce que l'on nomme aujourd'hui une cité dans les quartiers du centre, et une villa dans les quartiers voisins du bois de Boulogne et des Champs-Élysées.

En réalité, c'était une impasse gardée par un concierge ; mais une impasse élégante, pleine de soleil et de fleurs.

Des deux côtés s'élevaient des constructions coquettes ; quelques-unes en bois comme les chalets suisses, d'autres en briques comme les *cottages* anglais et aussi d'autres, plus sérieuses, en belles pierres de taille, avec porte cochère, écuries et remises.

Il était impossible de prendre ces riantes habitations pour des coupe-gorge et la personne de mademoiselle Valdieu n'y pouvait courir aucun risque. On se serait cru dans une jolie petite ville de province où on vit comme à la campagne et où tout le monde se connaît.

Cet aspect rassura le vicomte d'Elven et il lui parut très vraisemblable qu'une riche cliente du couturier à la mode demeurât là.

— C'est au fond, à droite, dit-il après avoir relu l'adresse au bas de la lettre que Thérèse lui avait remise au Jardin des Plantes et qu'il tenait encore à la main. Venez, mademoiselle.

— Me voici. Vous monterez avec moi, murmura la jeune fille.

— J'allais vous le proposer.

Le concierge de la villa fumait sa pipe sur le seuil de sa maisonnette, et les regardait curieusement. Sans doute, il n'était pas accoutumé à voir de jeunes couples se glisser dans le passage confié à sa surveillance et il se demandait ce que ces amoureux venaient faire sur son domaine.

André et Thérèse passèrent vite, et il put les voir sonner à la porte d'un hôtel de belle apparence dont la propriétaire avait droit à tous ses respects, car elle payait généreusement.

Ce gardien vigilant fit un geste qui signifiait : je m'en doutais, et rentra aussitôt dans sa loge.

André s'attendait à voir paraître un domestique en livrée. Ce fut une simple servante qui vint au coup de sonnette ; mais quelle servante ! une vraie soubrette des comédies d'autrefois, moins la jupe courte et la gorgerette plissée. Un type de femme de chambre d'à présent ; teint sans couleur, figure fine, yeux gris qui vous classent un visiteur en une seconde, mine effrontée et accent parisien.

— Mademoiselle désire parler à madame Valdieu, dit le vicomte.

— Madame Valdieu ?… connais pas, répliqua la camériste en les dévisageant tous les deux.

— Elle est ici et elle m'attend, reprit Thérèse.

— Possible qu'elle vous attende, mais pas chez nous. Voyez à côté. C'est pt'être au 10… pourtant, nous n'avons pas ce nom-là dans la villa.

M. d'Elven commençait à croire à une mystification dont il n'apercevait pas le but, mais il se souvint tout à coup que mademoiselle Joséphine Galmier recommandait dans sa

lettre de nommer non pas madame Valdieu, mais la dame qui avait bien voulu, après l'accident, mettre une chambre à la disposition de la mère de Thérèse.

Et il lui parut assez naturel que la soubrette ignorât comment s'appelait la blessée.

— Pardon, reprit-il, j'aurais dû demander la personne qui habite cet hôtel.

— Madame l'habite parce qu'il lui appartient. Est-ce que vous venez pour l'acheter ?

— Non. Mademoiselle voudrait voir cette dame pour la remercier.

— Madame n'y est pas. Pour la remercier de quoi ?

— De ce qu'elle a fait pour madame Valdieu.

— Encore madame Valdieu ! Vous y tenez, à ce qu'il paraît.

» Puisque je vous dis que nous ne connaissons pas ça.

— Madame Valdieu est venue ici apporter une facture de M. Trier. M. Trier, de la rue de la Paix.

— Le couturier ! Madame ne se fournit pas chez lui. Vous vous trompez, jeune homme. Voyez au 10. Il y a là une cocotte qui peut bien avoir une forte note chez Trier. Mais, pour sûr, la facture n'est pas pour madame, vu que madame paye tout comptant.

Le rouge monta au visage du vicomte d'Elven. Le ton familier que cette fille prenait avec lui le choquait et il souffrait de l'entendre parler devant Thérèse d'une cocotte.

— Faites-moi grâce de vos réflexions, dit-il avec impatience. Il n'y a pas d'erreur possible, puisque c'est ici que demeure la dame dont on m'a donné le nom. Madame Valdieu, après lui avoir remis la facture, a fait une chute dans l'escalier, elle s'est cassé le bras, et on n'a pas pu la transporter chez elle. Donc, elle est ici.

— En voilà une histoire ! qui diable a pu vous raconter ça ?

— Lisez cette lettre que mademoiselle vient de recevoir, répondit André d'Elven en mettant le papier sous le nez de la soubrette qui s'écria après avoir lu :

— Elle est forte, par exemple ! Mais on s'est moqué de vous, mon bon monsieur, et de mademoiselle aussi. L'hôtel n'est pas un hôpital… personne n'est tombé dans notre escalier… et je voudrais bien savoir quel est le polisson qui s'est servi du nom de madame pour vous faire une mauvaise farce.

André tombait de son haut, mais ses soupçons se corsaient, et il tenait à les éclaircir.

Thérèse était partagée entre la joie d'apprendre que sa mère n'avait pas éprouvé d'accident et la crainte de découvrir qu'il lui était arrivé bien pis. Cette lettre menteuse cachait sans doute un mystère, qui l'effrayait comme un danger inconnu.

— Si c'était une plaisanterie, elle serait cruelle ; je suis la fille de madame Valdieu, dit-elle en regardant la soubrette avec une expression attristée qui toucha cette fille, car elle répondit :

— Excusez-moi, mademoiselle… si j'avais su, je ne vous aurais pas parlé comme ça. Je comprends maintenant que vous teniez à voir ma maîtresse. Mais ça n'empêche pas que je vous ai dit la vérité. Il n'est rien arrivé chez nous. Madame était partie pour la campagne hier, et elle ne devait revenir que demain. Il paraît qu'elle aussi a reçu une lettre, et elle est rentrée, il y a deux heures. Je peux même vous dire qu'elle croyait trouver ici un de ses amis, et que ce monsieur n'est pas encore arrivé.

— Alors, puisqu'elle est chez elle, interrompit André, veuillez lui dire que j'ai absolument besoin de la voir.

— Ce serait inutile, je connais la personne que madame attend et j'ai l'ordre de ne laisser entrer que cette personne-là.

— Elle fera une exception pour mademoiselle quand vous lui aurez expliqué de quoi il s'agit. Cette dame est aussi intéressée que nous à savoir d'où vient cette lettre et qui s'est permis d'abuser de son nom… et quand elle connaîtra le mien, elle verra que je ne suis pas le premier venu. Je m'appelle le vicomte d'Elven.

— Je ne dis pas le contraire, monsieur… et je crois bien qu'un autre jour madame ne vous fermerait pas sa porte, mais, aujourd'hui, elle ne vous recevra pas… vous savez pourquoi… elle attend quelqu'un.

— Eh bien ! annoncez-moi à monsieur.

— Il n'y a pas de monsieur. Madame n'est pas mariée.

Cette réponse fut soulignée par un clignement d'yeux qui éclaira le vicomte d'Elven sur la situation sociale de la dame.

L'auteur de la lettre avait appelé Thérèse chez une femme galante, et assurément, ce n'était pas à bonne intention qu'il cherchait à l'y attirer, ni par hasard qu'il avait indiqué cette adresse.

La dame était-elle sa complice ? Il était permis de le croire, et la chose valait la peine d'être éclaircie. Mais André se promettait de l'éclaircir tout seul, car il ne pouvait pas songer à mettre mademoiselle Valdieu en relations avec une mal-vivante. C'eût été servir les odieux projets de cet ennemi, qui n'avait sans doute d'autre but que de perdre Thérèse ou tout au moins de la compromettre.

Et André ne pouvait pas non plus laisser Thérèse seule, pendant qu'il monterait chez cette irrégulière, si bien logée et servie par une soubrette si intelligente et si fûtée. Il était moralement tenu de ramener la jeune fille, sinon à sa gouvernante, qui devait être, cependant, très tourmentée de son absence, du moins à la villa du boulevard d'Italie.

— Alors, dit-il, après un silence, je vais vous donner ma carte. Vous la remettrez à votre maîtresse et vous la préviendrez que je me présenterai demain à la même heure.

— Oh ! pour ça, c'est facile, répondit la camériste. Et j'espère que madame vous recevra, car je vois que mademoiselle a du chagrin, et si madame y peut quelque chose, elle le fera. Madame a très bon cœur… et moi aussi.

» Mais c'est égal, il y a tout de même des gens qui sont rudement canailles… s'amuser à écrire à une fille que sa mère s'est cassé un membre, on n'a jamais vu ça… et à votre place, monsieur le vicomte, moi, si je les attrapais, je leur ferais passer un mauvais quart d'heure.

André ne releva pas ce conseil familier. Il était occupé à chercher ses cartes de visite dans son portefeuille et il avait commencé par y serrer la lettre qu'il comptait bien conserver comme pièce à conviction, pour la montrer le lendemain au commandant.

Thérèse, médiocrement rassurée, se taisait et la soubrette la regardait maintenant avec beaucoup d'attention.

La scène se passait à l'entrée d'un jardinet qui précédait l'hôtel, à quelques pas du perron et au-dessous d'une vérandah qui faisait saillie au premier étage, une sorte de galerie ouverte formant balcon et remplie de plantes rares.

Quelque chose comme une serre suspendue à dix pieds au-dessus du parterre en miniature.

— Est-ce que vous êtes employée chez Trier, comme votre maman ? demanda la soubrette, qui prenait visiblement Thérèse pour la bonne amie du vicomte d'Elven. Ça n'est pas amusant le magasin, mais quand on commence, il faut bien passer par là. Madame n'a pas toujours eu un hôtel.

Un bruit venu d'en haut, le bruit que fit en tombant un pot de fleurs qu'on venait de renverser, coupa court aux indiscrétions de la femme de chambre. Elle leva la tête, et elle reprit sur un autre ton :

— Ah ! mon Dieu, c'est madame !… si elle m'a entendue !…

Thérèse leva les yeux aussi et s'écria :

— Ma mère !… te voilà !… ah ! je le savais bien que tu étais là !… Quel bonheur ! tu n'es pas blessée ?

Un cri étouffé répondit à l'exclamation de Thérèse et la personne qui venait de se montrer sur le balcon fit un mouvement pour se retirer, mais la jeune fille avait reconnu sa mère et elle l'appela de nouveau de toutes ses forces.

André avait reconnu aussi madame Valdieu et, après l'avoir saluée respectueusement, il dit à la femme de chambre :

— Vous mentiez. La dame que nous demandons est chez votre maîtresse.

— Chez ma maîtresse ! répéta la soubrette. Mais c'est elle que vous voyez là-haut. Vous avez tant parlé qu'elle vous aura entendu de son boudoir et qu'elle a voulu savoir avec qui je bavardais devant la porte.

— Vous êtes folle.

— C'est vous qui êtes fou, et vous allez me faire le plaisir de décamper.

— Descends, mère, je t'en prie, criait Thérèse. Descends, puisqu'on ne veut pas nous laisser entrer.

— Céleste, ouvrez, je vous prie, dit Jeanne d'une voix altérée. Faites attendre en bas dans le petit salon.

Et elle disparut.

André fronçait le sourcil. Il commençait à comprendre. Thérèse, au contraire, sautait de joie. Elle avait retrouvé sa mère et elle ne se demandait pas comment sa mère se trouvait en peignoir blanc dans une maison qui n'était pas la sienne.

Céleste était restée stupéfaite, mais elle aussi commençait à deviner la véritable cause de tous ces malentendus.

Elle regardait Thérèse de tous ses yeux et elle disait entre ses dents :

— J'aurais dû m'en douter à la ressemblance.

Elle se décida cependant à exécuter l'ordre qu'elle venait de recevoir, et elle ouvrit, en balbutiant quelques mots d'excuse, une petite porte dont elle avait la clef dans la poche de son tablier.

La jeune fille se précipita et le vicomte la suivit en baissant la tête, comme un condamné qu'on mène au supplice.

Ils entrèrent dans un vestibule qui était tout à la fois une galerie de tableaux et une salle de billard.

Il y avait des Corot et des aquarelles d'Heilbuth accrochés aux murs recouverts par des tapisseries anciennes ; dans un coin, un billard minuscule en palissandre et un jeu de toupie hollandaise. Aux quatre angles, des torchères portées par des sirènes de marbre vert. Partout, des fleurs et des plantes exotiques.

Thérèse n'avait jamais rien vu de pareil. André non plus, mais il savait bien que chez une honnête femme, le luxe ne déborde pas jusque dans l'antichambre.

La soubrette les introduisit dans le petit salon, comme on le lui avait commandé, et les y laissa.

Il était tendu de satin bouton d'or entouré de peluche loutre, ce petit salon, et il regorgeait de sièges et de bibelots coûteux.

— Que c'est beau, ici ! dit Thérèse émerveillée. Madame de Lorris doit être bien riche et je ne lui en sais que plus de gré d'avoir été si bonne pour maman, qui n'est que l'employée d'un de ses fournisseurs.

— Madame votre mère n'est pas blessée, murmura le vicomte qui ne savait trop que répondre.

— Heureusement, l'accident n'était pas grave, puisqu'elle est debout, mais je n'en suis pas moins reconnaissante à cette dame qui a bien voulu permettre à maman de rester pour se remettre de la secousse qu'elle a dû éprouver en tombant.

La pauvre enfant était si émue qu'elle n'avait pas entendu la réplique de Céleste à M. d'Elven qui lui reprochait d'avoir menti, et il ne lui venait pas encore à l'esprit qu'à la villa d'Eylau, madame Valdieu s'appelait madame de Lorris.

André savait à quoi s'en tenir et restait accablé sous le poids de cette triste découverte.

— Si elle descend avec maman, je vais la remercier de tout mon cœur, et j'espère bien qu'elle va descendre. Si ma mère tarde tant, c'est qu'elle est allée la prévenir que nous étions là, reprit Thérèse.

André n'eut pas le courage de la détromper. Il pensait qu'elle ne connaîtrait que trop tôt la vérité et il se disait que ce n'était pas à lui de la lui apprendre.

— Tiens ! le portrait de maman ! s'écria tout à coup la jeune fille.

Elle venait d'apercevoir un grand cadre sculpté qu'elle n'avait pas remarqué en entrant et auquel le vicomte n'avait pas pris garde, tant il était troublé.

C’était bien Jeanne Valdieu, en pied et en robe de bal, très décolletée, avec des diamants au cou, aux oreilles et dans les cheveux.

Le portrait, signé du nom d’un maître, était d’une ressemblance frappante, quoiqu’il datât de dix ans.

Jeanne était de ces femmes qui ne vieillissent pas.

— Oui, c’est elle, murmura Thérèse étonnée, mais je ne lui ai jamais vu une si belle toilette. C’est peut-être une robe que son patron a faite pour une cliente et que maman aura essayée… la cliente aura prêté ses diamants. Mais pourquoi madame de Lorris a-t-elle gardé un portrait qui n’est pas le sien ? Comment expliquez-vous cela ?

— Je ne l’explique pas, dit tristement M. d’Elven.

— Au fait, je n’ai pas besoin de m’en inquiéter. Ma mère va nous le dire. Tenez ! on vient. C’est elle. Je reconnais son pas.

Une main souleva une portière de soie et Jeanne entra.

Sa fille courut à elle, se jeta à son cou, la couvrit de baisers et l’amena presque de force devant la cheminée où le vicomte se tenait, fort embarrassé de sa contenance.

— Comme tu es pâle ! s’écria Thérèse. C’est ta chute. Tu as dû avoir bien peur… mais tu n’as rien de cassé ?

— Ma chute ? répéta madame Valdieu.

— Oui. Mademoiselle Galmier m’a écrit que tu étais tombée dans l’escalier de madame de Lorris. Elle croyait même que tu t’étais cassé un bras.

Jeanne tressaillit et regarda André, qui baissait les yeux.

— Monsieur, lui dit-elle d'une voix que l'émotion faisait trembler, voudriez-vous m'apprendre ce qui s'est passé ? Il me tarde de le savoir.

André était aussi désireux qu'elle de mettre fin à une situation qui devenait intolérable et il fit un effort pour répondre clairement.

— Madame, commença-t-il, je vous prie, avant tout, de croire que je n'ai pas prémédité de venir ici. Vous m'aviez autorisé à me présenter chez vous, boulevard d'Italie, et j'y allais, lorsqu'en traversant le Jardin des Plantes, j'ai rencontré mademoiselle Valdieu.

— Seule ? demanda Jeanne en le regardant fixement.

— Gudule m'y a menée après ton départ, répondit Thérèse. Mais, naturellement, je n'étais pas de bonne humeur depuis que tu nous avais quittée, et je n'espérais pas qu'elle m'égayât. Aussi, je l'ai laissée à son tricot, et je suis allée donner du pain à mes amis les axis. M. André est arrivé pendant que je les nourrissais.

— J'ai osé aborder mademoiselle Valdieu, reprit le vicomte, qui tenait à abréger le récit pour en arriver aux explications. Pendant que je m'entretenais avec elle, un enfant s'est approché, lui a remis une lettre et s'est enfui sans dire qui l'envoyait.

— C'était la première demoiselle de M. Trier, ton patron. Joséphine Galmier… tu la connais bien.

— Veuillez continuer, monsieur, dit Jeanne en faisant signe à sa fille de se taire.

— Cette personne écrivait qu'en portant une facture à une cliente de la maison, vous vous étiez blessée gravement

et que vous désiriez voir sur-le-champ mademoiselle votre fille.

— Alors, interrompit encore l'incorrigible Thérèse, tu penses bien que je n'ai pas pris le temps d'aller chercher Gudule. Elle aurait fait des observations que je ne me souciais pas d'écouter. J'ai prié M. André de m'accompagner. Il y a consenti. Nous avons pris une voiture au bout du Jardin des Plantes et nous sommes arrivés ici, sans savoir où nous allions, car nous ne connaissions ni l'un ni l'autre la villa d'Eylau. Je ne suis pas fâchée de l'avoir vue. C'est autrement gai que le boulevard d'Italie et l'hôtel de madame de Lorris est bien plus beau que notre maisonnette.

» Elle est superbement logée cette dame, mais elle a une femme de chambre bien désagréable. Croirais-tu que cette femme de chambre nous soutenait que tu n'étais pas là, et quand nous lui avons dit ton nom, elle a eu l'air de tomber des nues.

» J'avais beau lui répéter que j'étais ta fille, elle faisait semblant de ne pas comprendre.

Pendant que Thérèse parlait, les traits de Jeanne Valdieu se contractaient, et M. d'Elven qui l'observait crut voir briller une larme dans ses grands yeux noirs.

— Oh ! reprit la jeune fille, je ne lui en veux pas. Elle avait sans doute reçu une consigne, et elle s'est résignée à nous ouvrir la porte quand tu lui en as donné l'ordre. C'est égal… si tu n'étais pas venue sur le balcon, nous restions dehors et je crois que je serais morte d'inquiétude. Mais je n'y pense plus, maintenant que je t'ai retrouvée.

» Tu vas venir avec nous, n'est-ce pas, petite mère ? Et j'espère bien que tu ne retourneras pas chez ton patron… Il n'aurait qu'à t'arriver encore un accident.

— Cette lettre… tu l'as gardée ? demanda Jeanne.

— Je l'ai remise à M. André.

— La voici, madame, dit le vicomte, en mettant la main sur le portefeuille où il l'avait serrée.

Jeanne l'arrêta d'un geste, en disant :

— Je vous prierai tout à l'heure de me la montrer, monsieur.

» Thérèse, ma chère enfant, tu vas nous attendre ici. J'ai besoin de parler seule à M. d'Elven.

— Bon ! mais ne sois pas longtemps. J'ai toujours peur de te perdre. Pendant que vous causerez, je regarderai ton portrait, pour prendre patience. Pourquoi donc ne m'as-tu jamais dit que tu avais posé pour un peintre ? Et pourquoi l'as-tu laissé chez madame de Lorris, ce beau portrait ? C'est moi qui dois l'avoir. Je le réclame.

— Venez, monsieur, dit Jeanne en mettant un baiser sur le front de sa fille.

André s'inclina et la suivit sans prononcer une parole, mais non pas sans regarder Thérèse, qui souriait.

Il ne souriait pas, lui, car il sentait que cet entretien auquel on le conviait allait décider de l'avenir de leurs amours.

Jeanne pensait sans doute qu'elle ne pourrait jamais être trop loin de sa fille pour s'expliquer avec le vicomte d'Elven, car au lieu de s'arrêter avec lui dans le grand salon qui tou-

chait au boudoir où Thérèse était restée, elle le conduisit, en traversant la bibliothèque et la salle à manger, dans une galerie vitrée qui donnait sur une pelouse au bout de laquelle les écuries se cachaient derrière un massif d'arbres verts.

Les fenêtres étaient ouvertes, et, comme il n'y avait personne dans le jardin, personne ne pouvait les entendre.

André ne doutait plus. Il en avait assez vu pour être fixé sur la véritable situation de madame Valdieu. Les caissières des couturiers à la mode n'en sont pas encore arrivées à posséder des hôtels avec des mobiliers somptueux, et le costume que portait Jeanne indiquait assez qu'elle était là chez elle.

À qui devait-elle tout ce luxe ? André se prenait encore à espérer qu'il ne lui venait pas d'une source impure, qu'il y avait là un mystère et non pas une honte.

La mère de Thérèse se chargea de dissiper ses dernières illusions.

— Monsieur, lui dit-elle avec une émotion qu'elle n'essaya point de dissimuler, vous me rendrez cette justice que je n'ai rien fait pour vous attirer chez moi.

André tressaillit. Il devinait où tendait ce début.

— Vous avez rencontré ma fille, reprit Jeanne, vous avez pris sa défense contre un misérable qui l'insultait, vous l'avez suivie et je n'ai pas à vous rappeler ce qui s'est passé hier soir.

— Non, madame, répondit gravement M. d'Elven. Je n'ai pas oublié et je n'oublierai jamais cette soirée qui a décidé de ma vie.

— Vous voulez dire que vous avez échangé avec ma fille des serments qu'elle m'a répétés ce matin… et que vous n'êtes pas obligé de tenir, car vous ne saviez pas à quoi vous vous engagiez. Vous le savez maintenant, puisque vous avez déjeuné aujourd'hui avec M. le commandant d'Arbois. Il m'a prévenue hier qu'il ne vous cacherait pas la vérité.

— Il m'a conseillé seulement de vous la demander.

— Et c'est pour me la demander, que vous venez !

— J'allais chez vous, madame, et mademoiselle Valdieu vous a dit comment je l'ai rencontrée, comment un messager inconnu lui a remis devant moi cette lettre qui l'appelait ici.

— Vous comprenez maintenant, je suppose, dans quel but elle a été écrite ?

— M. d'Arbois m'a appris que vous aviez un ennemi. J'ai pensé que cet ennemi essayait d'attirer mademoiselle Valdieu dans un piège et je me suis permis de l'accompagner pour l'empêcher d'y tomber.

— Un piège !… oui, et un piège infâme. On voulait que ma fille apprît qui j'étais, et, pour lui faire tenir le billet qu'elle a reçu, on a choisi le moment où vous étiez là, parce qu'on prévoyait que vous viendriez avec elle. On voulait que, vous aussi, vous sussiez que la mère de mademoiselle Valdieu porte, à la villa d'Eylau, un autre nom qu'au boulevard d'Italie.

» Et on a tout prévu. J'ai reçu, moi, deux heures auparavant, une lettre où on me disait que M. d'Arbois m'attendait ici, et qu'il avait à me faire une communication importante. J'ai cru qu'il s'agissait de vous et je suis partie, quoique la

lettre ne fût pas signée. L'autre, celle qu'on a adressée à ma fille doit être de la même écriture.

— La voici, madame, dit André, en la tirant de son portefeuille.

Jeanne la lut et murmura :

— Je ne me trompais pas.

— Ainsi cette signature… l'indication de ce magasin.

— Trier est en effet couturier, rue de la Paix. On l'a désigné parce que j'ai dit à Thérèse que j'étais employée chez lui.

» Vous voyez, monsieur, que l'ennemi dont vous a parlé M. d'Arbois est bien informé et que son plan était habilement conçu. Comment a-t-il su que vous songiez à épouser ma fille ? Je l'ignore, mais il avait sans doute intérêt à empêcher ce mariage, et il a réussi à le rendre impossible.

— Impossible !… Pourquoi ? s'écria le vicomte emporté par un élan irréfléchi.

— Il aurait pu s'épargner la peine de combiner une machination infernale, continua Jeanne. Il a pensé que j'essayerais de vous tromper. Il jugeait mes sentiments d'après les siens. Je ne pouvais pas parler hier. C'était la première fois que je vous voyais et je ne savais pas si vos intentions étaient sérieuses. Mais, ce matin, lorsque Thérèse m'a déclaré que vous vous étiez fiancés sans me le dire, je me suis juré de ne rien vous cacher.

» J'aurais préféré ne pas subir la honte de vous faire moi-même cette triste confession, mais puisqu'il le faut, j'y

suis résolue. Ce sera mon châtiment, et ce châtiment, je l'ai mérité.

» Thérèse est une fille naturelle ; son père est mort sans l'avoir reconnue.

— Qu'importe ! dit André. Il serait injuste de lui reprocher sa naissance.

— Je vous remercie de parler ainsi. Non, elle ne doit pas porter la peine des fautes de sa mère. Et cependant, ces fautes pèseront cruellement sur elle, car le monde ne lui pardonnera pas d'être la fille de madame de Lorris.

» Mais je n'ai pas fini de m'accuser.

» J'avais dix-neuf ans quand je cédai à un homme que j'aimais. J'espérais qu'il m'épouserait… Oh ! je n'essaye pas de me justifier. J'étais peut-être excusable après cette première chute. Plus tard, j'ai cessé de l'être… car, après la mort de mon premier amant, j'en ai eu d'autres. J'ai succombé aux tentations que j'avais sous les yeux. J'étais à peu près sans ressources et j'avais une enfant que j'adorais. Je n'ai pas eu le courage d'accepter la misère honnête… et je me suis jetée à corps perdu dans la vie des femmes galantes. Je suis devenue madame de Lorris… car j'ai eu du moins la pudeur de ne pas déshonorer le nom de mon père qui était un brave soldat, le nom que je laisserai à Thérèse, puisqu'elle n'en a pas d'autre.

André baissait la tête. Il avait prévu cet aveu et il n'en souffrait pas moins de l'entendre.

— J'espérais que M. d'Arbois vous dirait tout cela. Il n'a pas jugé à propos de m'épargner le supplice que je subis en ce moment. Je ne me plains pas et j'irai jusqu'au bout.

» Il faut que vous sachiez encore que mon infamie est publique. Si vous l'ignorez, c'est que vous avez toujours vécu loin de Paris.

» Interrogez vos amis, si vous en avez dans le monde des débauchés élégants. Demandez-leur ce que c'est que Jeanne de Lorris. Ils vous répondront que, pendant dix années, Jeanne de Lorris a été la plus brillante des créatures qui s'enrichissent aux dépens des hommes, que son hôtel, ses chevaux, sa fortune, elle les doit à ceux qu'elle a ruinés.

» Tous savent cela, et vous l'auriez appris par eux, si je ne vous l'avais pas dit.

» Il n'y a que ma fille qui ne le sache pas.

— En êtes-vous bien sûre ? murmura le vicomte, accablé par les révélations qui tombaient sur lui coup sur coup.

— Comment pouvez-vous en douter après ce que vous venez de voir ? Ne devinez-vous pas que Thérèse croit encore au mensonge dont l'ennemi qui nous poursuit de sa haine s'est servi pour l'envoyer ici ? Elle n'imagine pas que cet hôtel m'appartient, car je lui ai toujours dit que j'étais une employée de commerce, une caissière. C'est pour qu'elle le crût que je me suis condamnée, depuis quinze ans, à ne la voir qu'à de rares intervalles, moi qui ne vis que pour elle. Thérèse n'est jamais sortie de la maison où elle est née et où l'a élevée une brave fille qui connaît mon secret et qui ne le trahira pas.

— Espérez-vous encore lui cacher que vous êtes ici chez vous ? demanda André d'un air sombre.

— Je n'espère plus rien, dit amèrement Jeanne. J'ai essayé de lutter. J'ai tout fait pour m'épargner une cruelle dou-

leur et une souillure à ma fille innocente. Ceux qui ont juré ma perte l'emportent. Je suis vaincue au moment où je me croyais sauvée. J'ai renoncé à la honteuse existence que j'ai menée trop longtemps. J'allais me retirer en province et je rêvais d'y marier Thérèse à un honnête homme qui aurait consenti à oublier le passé de sa mère. Je lui aurais même offert de ne pas vivre avec elle, et si ma fortune eût été un obstacle, si cet homme avait refusé d'accepter une dot mal acquise, j'aurais donné aux pauvres tout ce que je possède, et je serais allée mourir obscurément à l'étranger. Je me serais tuée, s'il l'eût exigé.

André releva la tête et un éclair passa dans ses yeux.

— Ce rêve s'est évanoui, reprit Jeanne. Thérèse va m'interroger. Je ne sais pas encore ce que je lui dirai, mais j'envisage, telle qu'elle est, l'horrible situation qu'un misérable m'a faite en poussant ma fille à se présenter ici.

» Vous la connaissez, maintenant, cette situation, et je vous en fais juge. Le vicomte d'Elven peut-il épouser la fille de madame de Lorris ? C'est à vous de répondre, monsieur.

» Oh ! je ne vous demande pas de vous décider à l'instant. Il vous serait trop pénible de me déclarer en face que vous rougiriez d'être mon gendre, et il vous en coûterait trop de me poser des conditions que je suis cependant résignée à subir. Si, par impossible, votre amour pour Thérèse était plus fort que vos scrupules, qui vous honorent, je veux que votre résolution soit prise avec réflexion et en parfaite connaissance de cause.

» Mais notre entretien a assez duré, quoique je ne vous aie pas encore tout dit. Rapportez-le à Gontran ; il vous dira le reste.

André, pâle et agité, fit un effort pour répondre :

— Je vous remercie, madame, de votre franchise, et je compte que vous me permettrez de revenir.

— Ici ! Jamais.

— Non. Chez madame Valdieu, boulevard d'Italie.

— Je vous le permettrai le jour où vous viendrez me demander la main de ma fille. Jusque-là, monsieur, vous trouverez bon que je m'abstienne de vous recevoir. Il est tout au moins inutile de continuer des relations qui pourraient aboutir à une rupture.

» Je n'ai plus qu'un mot à ajouter. Le mari de Thérèse pourra renoncer à ma fortune sans réduire sa femme à la misère, alors même qu'il serait pauvre. Thérèse vient d'hériter de deux millions que lui a laissés la sœur de son père.

Jeanne s'aperçut trop tard qu'elle venait de gâter par une maladresse le bon effet qu'avait produit sa courageuse confession.

Le vicomte d'Elven rougit, se redressa, la salua fièrement et sortit par une porte qui n'était pas celle qu'il fallait prendre pour rentrer dans le petit salon où Thérèse attendait.

La sortie était si brusque et si imprévue qu'elle ressemblait à une fuite et Jeanne resta tellement stupéfaite qu'elle ne trouva pas un mot pour retenir M. d'Elven.

Encore moins songea-t-elle à courir après lui ou seulement à le rappeler. C'eût été une maladresse de plus et elle commençait à comprendre qu'elle venait d'en commettre une.

Évidemment, c'était la question d'argent, remise mal à propos sur le tapis, qui avait blessé André. Il s'était imaginé sans doute que cet héritage de deux millions qu'on lui jetait à la tête ne provenait pas d'une source beaucoup plus pure que la fortune de madame de Lorris. Et Jeanne se souvenait maintenant qu'en lui parlant du père de Thérèse, elle ne lui avait pas dit qui il était.

— Il aura pensé que mon premier amant ne valait pas mieux que moi, se disait-elle avec amertume. Il aurait consenti à épouser Thérèse pauvre et il ne veut pas qu'elle l'enrichisse. J'aurais dû mieux le connaître.

» Mais c'est aussi par trop d'orgueil. Le sang des Avor vaut bien le sang d'un gentillâtre breton qui n'a ni sou, ni maille… et quand il saura que la propre sœur du père de ma fille avait épousé un lord d'Angleterre, il regrettera d'avoir été si prompt à rejeter cette alliance.

» Je lui offrais de me sacrifier et il semblait accepter le sacrifice. Eh bien, je ne le lui offrirai plus. Et je prierai Gontran de lui dire que je le dispense de revenir chez moi. Il m'approuvera, Gontran… et à nous deux, nous trouverons bien un autre mari pour Thérèse.

» Elle aime ce vicomte, ou plutôt elle croit l'aimer. Elle se guérira de cette folle passion lorsque je lui apprendrai ce qu'il vient de faire.

» Et je vais le lui apprendre à l'instant même.

Sur cette résolution improvisée, Jeanne courut au petit salon où elle avait laissé sa fille ; mais si vite qu'elle allât, elle eut encore le temps de réfléchir à des dangers que le dépit lui avait fait oublier.

L'ennemi, l'implacable ennemi, venait de commencer la guerre, et, du premier coup, il venait d'atteindre à la fois la mère et la fille. Jeanne venait de perdre, en une heure, le fruit de quinze ans de patience et de renoncement. Thérèse savait, maintenant, qu'on l'avait trompée et Thérèse perdait, en même temps, le fiancé qu'elle s'était donné dans la naïveté de son cœur.

Que lui dire ? Comment excuser le mensonge dont elle était la dupe depuis son enfance ? Comment lui avouer que la prétendue caissière n'était qu'une dévoyée et qu'elle ne devait pas sa richesse à un travail honnête ? Comment lui expliquer, sans ternir la pureté de son âme, qu'il existe des femmes qui font de l'amour une marchandise et que sa mère avait été une de ces créatures méprisables et méprisées ?

Et cependant, il fallait parler. Se taire et tenter de prolonger une fiction démentie par des faits, c'eût été pis encore. Si simple que fût Thérèse et si ignorante de la vie, sa jeune imagination venait d'être éveillée par cette funeste aventure, et il eût été inutile de lui répéter une fable qu'elle ne pouvait plus prendre pour une vérité.

— Dieu m'enverra une inspiration, murmura Jeanne en soulevant la portière du petit salon.

Elle surprit sa fille en contemplation devant ce malencontreux portrait qui suffisait pour trahir le secret de l'existence en partie double de madame Valdieu.

— Comme il te ressemble ! lui dit Thérèse. Tu as donc des diamants ? Tu vas donc au bal ?… car c'est une robe de bal que tu portes dans ce tableau. Et pourquoi l'as-tu laissé à cette madame de Lorris ? Elle est donc ton amie ?

— Si je te disais que madame de Lorris, c'est moi ?…

— Comment ! tu as deux noms ! et il y en a un des deux que je ne connais pas !

— Tu n'avais pas besoin de le connaître. J'ai été obligée de le porter, mais je ne le porterai plus jamais.

— Tant mieux ! J'aurais beaucoup de peine à m'y habituer… pourquoi donc l'as-tu pris ?

— Tu le sauras plus tard. Que t'importe, d'ailleurs, puisque je vais quitter cette maison. Je l'ai vendue.

— Elle t'appartient donc ?

— Oui… depuis quelques années.

— Et tous ces beaux meubles sont à toi ?… Alors, tu es très riche.

— Assez pour pouvoir vivre à ma guise… c'est-à-dire à la tienne.

— Quel bonheur ! nous allons demeurer tous les trois en Bretagne, dans le château d'André. Je sais comment il est ce château. André me l'a décrit, et je suis sûre que tu t'y plairas.

Ce colloque entre la mère et la fille se tenait presque sur le seuil du petit salon. Jeanne y était restée, après avoir laissé retomber la portière de soie qu'elle avait levée pour entrer.

— André est derrière toi ? demanda Thérèse. Pourquoi n'entre-t-il pas ?

Et élevant la voix :

— C’est très mal, monsieur, d’écouter aux portes. J’avais oublié que vous étiez là, et j’aurais pu dire tout ce que je pense de vous.

— M. d’Elven est parti, répondit madame Valdieu en faisant un pas en avant.

— Parti ! sans me revoir ! sans m’avertir ! non, ce n’est pas possible… à moins que tu ne l’aies renvoyé.

— Je ne l’ai pas renvoyé. J’ai même essayé de le retenir. Mais il n’a rien voulu entendre.

— Que lui avais-tu donc fait ? s’écria Thérèse qui pâlissait à vue d’œil.

— Un mot que j’ai dit lui a déplu. Et au lieu de me répondre, il est sorti assez impoliment.

— Quel mot ?

— Je lui ai appris que tu venais d’hériter d’une grosse fortune.

— Je comprends. C’était pour l’éprouver. Mais tu as eu tort, petite mère. Je suis sûre qu’André se sera dit qu’il n’était plus assez riche pour moi. C’est par excès de délicatesse qu’il s’est sauvé. Mais il reviendra et je me charge de lui apprendre que je ne suis pas plus millionnaire que le jour où je l’ai rencontré pour la première fois.

— Tu te trompes, ma chère enfant. Depuis quelques jours, ta situation est changée. Tu as plus de deux millions.

— Deux millions ! Et d’où me seraient-ils tombés, bon Dieu !

— La sœur de ton père te les a laissés par testament.

— La sœur de mon père ! Tu ne m’as jamais parlé d’elle !… ni de mon père, non plus, ajouta Thérèse en baissant la voix.

L’instant critique était venu. Jeanne le sentait bien. Et elle ne recula pas devant l’épreuve qui s’imposait à elle.

— Écoute, dit-elle, en s’efforçant de paraître calme, en dépit de l’émotion qu’elle éprouvait, tu es maintenant d’âge à entendre la vérité… je te l’ai cachée parce que tu étais encore une enfant… à présent, tu es une femme, puisque tu aimes ce jeune homme et puisque tu voulais l’épouser. Je puis donc te dire qu’à dix-neuf ans, moi aussi, j’ai aimé, moi aussi, j’espérais me marier avec l’homme que j’aimais… et tu étais née depuis quatre ans, lorsque j’ai eu le malheur de le perdre.

Thérèse regarda sa mère d’un air étonné et inquiet. Elle ne comprenait pas encore très bien, mais on devinait qu’elle allait comprendre.

— Ton père était Anglais, reprit Jeanne. Il s’appelait Georges Avor, il était noble, et sa sœur, qui vient de mourir, avait épousé un grand seigneur, un lord. Hélas ! il ne t’a pas transmis son nom, car il n’a jamais été mon mari. Tu n’as pas d’autre nom que le mien. Tu es Thérèse Valdieu, fille de Jeanne Valdieu et d’un père inconnu. Ainsi le veut la loi que les hommes ont faite. Elle t’a condamnée, cette loi inique, à souffrir toute ta vie de la faute de ta mère.

— Crois-tu donc que je t’en veux ! s’écria Thérèse en se jetant à son cou pour l’embrasser.

— Tu ne sais pas tout, continua madame Valdieu d’une voix plus ferme, et je ne puis pas tout te dire. Je ne veux pas que tu rougisses de moi. Mais il faut que tu saches qu’en ap-

prenant que j'étais madame de Lorris, M. d'Elven a dû se dire qu'il ne pouvait pas épouser la fille d'une femme dont la vie n'a jamais été irréprochable.

— Non… il m'aime… il n'a pas trahi la foi qu'il m'a jurée. Ce n'est pas pour cela qu'il est parti… c'est parce qu'il ne veut pas de cet argent que je maudis.

— Peut-être. Mais il réfléchira… il consultera ses amis… tous lui conseilleront de se retirer… et il suivra leur conseil. Il ne reviendra pas.

— S'il ne revenait pas, je mourrais.

— Et ce serait moi qui t'aurais tuée ! Non, ma Thérèse, non, tu ne mourras pas. Tu vivras pour moi et pour ton mari ; car tu te marieras… tu rencontreras un honnête homme qui t'aimera sérieusement et qui ne te reprochera ni ta mère ni ta fortune.

— Ma fortune !… je n'en veux pas, puisqu'elle fait mon malheur.

— Tu n'as pas encore le droit d'y renoncer… Mais, à ta majorité, tu seras libre d'agir comme il te plaira. Et ce que tu feras, je le ferai. Si tu me demandes de ne rien garder de ce que je possède, je donnerai tout aux hôpitaux de Paris et de Londres… comme l'aurait fait Alice Avor, ta tante, si tu étais morte avant elle… c'est écrit dans son testament. Pourvu que je ne te quitte jamais, tout sera bien. Et à dater de ce jour, nous allons vivre ensemble.

— Ici ?

— À Dieu ne plaise que tu habites cet hôtel. Il n'y a plus de madame de Lorris. Il n'y a plus que Jeanne Valdieu, qui, ce soir, rentrera avec toi au boulevard d'Italie. Veux-tu, dis ?

— Si je le veux ! Ah ! mère, je n'aurai jamais été si heureuse. Mais je veux autre chose encore.

— Parle ! s'écria Jeanne, ravie de s'être si bien tirée d'un pas difficile.

Thérèse n'avait pas sourcillé en entendant la phrase un peu entortillée qui contenait l'aveu de la honte de madame de Lorris. Jeanne espérait bien qu'il n'en serait plus question et que le temps qui arrange tout consolerait sa fille d'avoir perdu celui qu'elle appelait son fiancé. Et dans sa joie Jeanne ne songeait ni à William Atkins, qui n'avait pas désarmé, ni à Gontran qui pourrait bien ne pas s'accommoder du vertueux déménagement qu'elle venait de décider, sans le consulter.

— Je veux revoir André, dit Thérèse. S'il ne m'aime plus, je veux qu'il me le dise lui-même. Et je le reverrai, car s'il ne revient pas, j'irai le chercher.

Madame Valdieu se tut. Ce n'était pas le moment d'essayer de ramener à la raison une enfant exaltée. Mais elle comprit qu'elle n'était pas au bout de ses peines.

FIN DU PREMIER VOLUME

TOME SECOND

I

Ce jour avait mal commencé pour Jeanne Valdieu qui venait de perdre un gendre selon son cœur et de faire à sa fille un aveu pénible, mais Gontran d'Arbois se félicitait d'avoir si bien employé sa matinée du dimanche.

Il s'était adroitement débarrassé d'André d'Elven et il se promenait avec M. de Randal dans ce jardin où, entre minuit et une heure, il avait perdu la trace de Pélican.

Le baron l'avait reçu à merveille. Rien ne lie si vite les hommes que le jeu et un souper en mauvaise compagnie. Ils se connaissaient à peine et ils causaient déjà comme de vieux amis.

Le commandant, après s'être acquitté de la dette contractée au baccarat, s'était montré tel qu'il était, gai, franc et quelque peu indiscret. Il avait parlé de la vie qu'il menait à Paris, et il s'était enquis de celle que le baron comptait y mener. Il avait raconté ses campagnes militaires et galantes et questionné M. de Randal sur ses aventures passées.

Il appelait cela pousser des reconnaissances et il avait son but en cherchant à se renseigner.

Le gentilhomme de l'île Maurice s'était prêté de très bonne grâce à le satisfaire. Il ne cachait ni son histoire ni ses projets. Et, après trois quarts d'heure de conversation familière, Gontran était fixé sur la situation, sur le caractère et sur les sentiments de son nouveau camarade.

Et, comme il aimait à mener rondement les affaires, il pensa que le moment était venu d'aborder une question qu'il

n'avait fait qu'effleurer, la nuit dernière, à la porte du café de la Paix.

— Mon cher baron, dit-il en s'arrêtant au pied du mur que l'affreux Pélican avait escaladé, vous m'avez déclaré que vous songiez à vous marier et que vous teniez à faire un mariage d'inclination.

— Je vous le déclare encore, répondit M. de Randal. C'est absurde peut-être, mais que voulez-vous ! c'est ma *toquade*. Et je ne suis pas venu en France pour autre chose. J'espère y trouver ce que je cherche. Paris est la ville de l'imprévu.

— Et des mécomptes.

— Oh ! je ne suis pas un enfant et je sais ce qu'il me faut.

— Oui, je connais votre programme. Vous ne tenez ni à la fortune, ni à la famille. Vous ne tenez qu'aux qualités personnelles. Mais, pour en revenir aux cas d'exclusion, les gens du monde auquel nous appartenons, vous et moi, ont beau être au-dessus des préjugés répandus, encore en admettent-ils quelques-uns !

» Jusqu'où vont les vôtres ?

— Je n'en ai d'aucune sorte.

— Enfin, épouseriez-vous, par exemple, la fille d'une femme qui se serait mal conduite ?

— Qu'appelez-vous se mal conduire ?

— Jeter son bonnet par-dessus les moulins.

— Pourquoi pas, si la fille me convenait ? Les fautes sont personnelles.

— Vous avez raison et je pense comme vous. Mais il y a plusieurs façons de le jeter, ce bonnet proverbial. Une femme peut tromper son mari, même avec plusieurs amants, sans se déclasser pour cela. On est très indulgent dans la haute société, pourvu que les apparences soient gardées. On ne l'est pas pour les femmes qui trafiquent de l'amour.

— Celles-là, cependant, sont souvent plus excusables que les autres, car c'est la misère qui les pousse à faire un triste métier.

— La misère et aussi une première chute, presque toujours involontaire… inconsciente même. Une jeune fille sans fortune et sans appui cède à un garçon qui lui a promis le mariage. Ce garçon abandonne la mère et l'enfant. Et pour élever cet enfant, la mère s'enrôle dans le bataillon des impures.

— Cela doit arriver, en effet, quelquefois. Et il faut plaindre les pauvres créatures qui en sont réduites à cette extrémité.

— C'est mon avis. Mais je plains aussi l'enfant qui n'a rien à se reprocher, lui, et qui garde la tache originelle. Si c'est une fille, elle est fatalement condamnée à tourner comme sa mère… à moins qu'elle ne trouve un homme assez courageux pour l'épouser.

— Je serais cet homme-là, si la fille me plaisait et si j'étais certain qu'elle est restée honnête.

— Parlez-vous sérieusement ?

— Très sérieusement, je vous jure. Je me moque de l'opinion des sots. Et d'ailleurs, ils ne pourraient pas dire que je me marie par intérêt, comme tant de gens du plus grand

monde qui épousent pour sa dot une héritière tarée ou bossue.

— Pardon, mais s'il arrivait que la fille fût riche ?

— Eh bien, je ferais une chose très simple : je refuserais sa fortune… surtout si cette fortune lui venait de sa mère.

— Il n'est pas facile d'accepter la personne et de refuser l'argent.

— On peut toujours répudier une succession. Et ce serait une condition que j'imposerais à ma femme. J'ai assez de bien pour deux… et je lui en reconnaîtrais la moitié par contrat de mariage. Il est probable qu'elle y gagnerait.

» Vous voyez que j'ai sur toutes choses des idées arrêtées, ajouta en souriant M. de Randal.

— C'est le fait d'un sage et votre profession de foi m'enhardit à vous parler d'une idée qui m'est venue. Elle est quelque peu audacieuse, mon idée, et je n'aurais jamais osé vous la confier, si vous ne m'aviez pas tenu le langage d'un vrai philosophe.

» Maintenant que je vous connais mieux, je puis me risquer.

— Risquez-vous, mon cher commandant.

— C'est que… la chose est très délicate… à cause de ma situation particulière.

— Vis-à-vis de moi ?

— Non pas. Je me sens, au contraire, fort à l'aise avec vous. Vis-à-vis d'une des personnes que je vais mettre en cause.

— Qu’importe cela ? Vous m’inspirez trop d’estime et trop de sympathie pour qu’il me vienne à l’esprit de vous prêter une arrière-pensée.

— Eh bien ! je vais prendre le taureau par les cornes, c’est-à-dire aborder carrément la difficulté.

» Je vous ai parlé hier de madame de Lorris.

— Votre maîtresse. Je m’en souviens parfaitement. Vous m’avez même dit qu’elle a une fille… et un ennemi.

— Un ennemi contre lequel vous m’avez offert de m’aider à la défendre. Mais ce que je ne vous ai pas dit, c’est son histoire. La voici : Madame de Lorris, qui s’appelle de son vrai nom Jeanne Valdieu, est très bien née. Son père était capitaine. En sortant de Saint-Denis, elle a eu le malheur de rencontrer un Anglais de distinction qui l’a séduite et qui est mort quatre ans après. Il allait reconnaître sa fille lorsqu’il est mort et Jeanne a eu, depuis, de nombreuses aventures, vous le savez. Mais elle a eu le courage de vivre loin de cette enfant qui ignore absolument ce qu’a fait sa mère. Elle croit que Jeanne est employée dans une maison de commerce.

— Elle la voit cependant ?

— Trois ou quatre fois par semaine, pendant une heure ou deux, et le dimanche toute la journée. Jeanne a si bien caché sa fille, pour la préserver de tout contact dangereux, qu’à mon retour à Paris, il y a huit jours, j’ignorais son existence. Je la connais maintenant, et je puis vous affirmer qu’elle est charmante… au physique et au moral. Je n’ai jamais rencontré de jeune personne qui approchât de cette perfection.

— Ni moi non plus assurément, et je serais heureux de la connaître. Je vous ai déjà dit cette nuit que si vous vouliez bien me présenter à madame de Lorris, je ferais de mon mieux pour la servir.

— Je vous ai remercié de l'intérêt que vous preniez à ses affaires, mais avant de vous mettre en relations avec elle, je tiens à vous apprendre où elle en est.

» Jeanne a renoncé à la vie joyeuse qu'elle a menée trop longtemps. Elle va se retirer en province et elle espère y marier sa fille. J'ai été autrefois son amant, et j'ai eu le tort de renouer avec elle, l'autre jour. Mais je ne serai pas un obstacle à l'exécution d'un projet que j'approuve beaucoup. Je suis tout prêt à la quitter, parce que je comprends, et elle le comprend aussi, que notre liaison pourrait nuire à l'établissement de Thérèse.

» Reste à savoir s'il se rencontrera un honnête homme, assez fort pour passer par-dessus les graves inconvénients de la situation, et pour épouser mademoiselle Valdieu, fille naturelle non reconnue.

— Je serais parfaitement cet homme-là, si j'avais le bonheur de lui plaire.

— Vous lui plairez, je n'en doute pas. La différence d'âge n'est rien. Thérèse est assez intelligente pour apprécier ce que vous valez. Et j'espère que vous l'apprécierez aussi comme elle mérite de l'être.

— Madame Valdieu est riche, je suppose ? dit M. de Randal, après un silence qui parut très long à Gontran.

En dépit de cet aplomb et de cet esprit d'initiative qui le distinguaient, il était un peu honteux d'avoir marché si vite,

ce hardi commandant, et il sentait bien où tendait la question que le baron lui posait.

Il aurait pu répondre en parlant de l'héritage de lady Cairness, mais c'était le secret de Jeanne, et il ne se croyait pas autorisé à le livrer. Mieux valait d'ailleurs que M. de Randal ne le connût que plus tard, quand les choses seraient plus avancées. Et s'il épousait Thérèse, elle ne l'accuserait pas de l'épouser par spéculation.

Ce raisonnement assez sensé empêcha Gontran de commettre la même faute que madame de Lorris.

— Jeanne a quarante mille francs de rente, dit-il, mais sa fille ne sait pas qu'elle les a, et son gendre ne sera pas obligé d'en profiter… c'est vous-même qui venez de me faire observer qu'on n'hérite pas lorsqu'on ne veut pas hériter.

— Croyez-vous que mademoiselle Valdieu ne regretterait pas l'héritage ?

— De cela, j'en réponds. Elle ne sait pas ce que c'est que l'argent. Et je suis persuadé que le meilleur moyen de se faire agréer par elle, ce serait d'être pauvre. Si je vous présentais, je ne lui dirais pas un mot de votre fortune. Je voudrais qu'elle vous aimât pour vous-même, et je crois que vous le voudriez aussi.

— Vous ne vous trompez pas, mon cher commandant. Et, puisque nous sommes d'accord sur ce point, comme sur tous les autres, quand me présentez-vous ?

Et comme le commandant, pris à l'improviste, tardait un peu à répondre, M. de Randal ajouta gaiement :

— Vous trouvez peut-être que je suis trop pressé ; mais c'est votre faute. Vous m'avez mis l'eau à la bouche, et j'ai

hâte de connaître mademoiselle Valdieu. D'ailleurs, si je n'ai pas le bonheur de lui plaire, mieux vaut qu'il ne soit plus question de ce projet. Vos descriptions de cette merveille m'ont enflammé. L'attente ne ferait qu'accroître le désir que j'ai de la connaître, et un échec me serait encore plus pénible.

— Vous n'avez pas d'échec à redouter, murmura Gontran.

Au fond, il regrettait presque d'avoir été si vite et il ne s'attendait pas à entendre le baron demander à être présenté le plus tôt possible. Il aurait voulu prendre le temps de consulter Jeanne et savoir où elle en était avec le vicomte d'Elven. André devait être chez elle, au moment même où M. de Randal posait catégoriquement la question, et à la rigueur, il se pouvait que son entretien avec madame Valdieu n'eût pas abouti à une rupture.

Gontran se reprochait aussi de l'avoir lâché ce pauvre André qui était si amoureux et si loyal.

— Excusez-moi d'insister, reprit le gentilhomme créole. Vous m'avez dit tout à l'heure que madame Valdieu ne manque jamais de passer la journée du dimanche avec sa fille qui habite boulevard d'Italie. C'est aujourd'hui dimanche et le boulevard d'Italie est tout près d'ici. Voulez-vous que nous profitions de cette occasion qui ne se représentera qu'à la fin de la semaine ?

— Je pensais que vous préféreriez voir d'abord madame Valdieu, chez elle… avenue d'Eylau.

— Ce serait plus régulier, mais je vous avouerai sans détour que j'aime mieux commencer par la fin. Il s'agit ici d'un mariage d'inclination et ce n'est pas madame de Lorris que

je désire connaître, c'est mademoiselle Thérèse. Or, il serait peu convenable de choisir pour la voir un jour où elle est seule avec sa gouvernante.

» N'avons-nous pas, du reste, un excellent prétexte pour faire immédiatement cette première visite ? Vous n'avez pas revu ces dames, depuis que vous avez donné la chasse à ce drôle, qui a eu la singulière idée d'entrer chez moi pour vous échapper. Vous leur raconterez cette bizarre aventure et vous leur apprendrez que le hasard m'y a mêlé… un hasard que je bénis. Je me permettrai d'ajouter que je suis tout prêt à m'enrôler parmi leurs défenseurs contre le mystérieux ennemi qui les persécute.

Tout cela était très juste, et le commandant se disait qu'après tout André ne pouvait pas trouver mauvais que son ami le mît face à face avec un monsieur dont il lui avait parlé le matin même en déjeunant chez Tortoni. Il lui avait même annoncé qu'il présenterait ce monsieur très prochainement. Jeanne non plus ne pouvait pas se fâcher parce qu'on lui amenait, sans l'avoir prévenue, un étranger qui serait un excellent parti pour sa fille.

Il y avait bien Thérèse qui sans doute ne serait pas contente d'être dérangée pendant qu'elle chantait des duos avec son amoureux, mais Thérèse ne se doutait de rien, et il n'était pas du tout impossible que M. de Randal lui plût. Il était fort bien de sa personne et il devait savoir parler aux femmes.

Quoi qu'il arrivât d'ailleurs, l'entrevue serait décisive et Gontran d'Arbois aimait les situations nettes.

— Ma foi ! mon cher, dit-il, je trouve que vous êtes dans le vrai. Je n'étais pas préparé à cette idée d'ouvrir immédia-

tement la campagne, et j'ai un peu hésité à vous répondre. Mais vous me donnez de si bonnes raisons que vous m'avez converti.

» J'ai ma voiture en bas et un cocher qui mène rondement. Dans dix minutes, nous serons à la villa Valdieu.

— Vous me permettrez bien de m'habiller, répondit en souriant M. de Randal, qui était en veston. Ce sera vite fait.

— Parfaitement. Je vais vous attendre ici en contemplant ce mur qui me rappelle ma défaite. J'ai eu affaire à un coquin plus fort que moi et j'ai été battu.

— Il faut donc vous distraire de ce triste souvenir, et, si voulez prendre la peine de monter, j'ai d'excellents cigares à vous offrir.

— J'accepte d'autant plus volontiers que je n'ai pas encore eu le loisir de m'approvisionner. Ceux que vend la Régie sont détestables et ceux qu'on trouve au Cercle ne valent pas beaucoup mieux.

Le baron conduisit son hôte au premier étage, et le laissa dans un fumoir merveilleusement aménagé, une pièce ovale garnie de divans moelleux, avec tout un arsenal de pipes orientales et occidentales, une collection de pots à tabac et une bibliothèque pleine de boîtes de cigares des meilleures marques de la Havane.

Le commandant, qui les connaissait toutes, choisit sa préférée comme un gourmet choisit son cru sur la carte des grands vins et se mit à la fenêtre qui donnait sur le quai.

Il aimait à fumer au grand air et il faisait un temps superbe. La vue est très belle sur cette pointe de l'île Saint-

Louis que le pont Henri IV relie aux deux rives de la Seine, et le dimanche, ce coin de Paris est toujours très animé.

Gontran prit plaisir à regarder les passants et il n'y avait pas cinq minutes qu'il se livrait à cette agréable occupation lorsqu'il vit passer en voiture découverte André d'Elven et Thérèse Valdieu.

Ce ne fut qu'une vision fugitive, car le fiacre marchait bien, mais l'officier d'Afrique avait des yeux de lynx et il reconnut aussitôt les deux amoureux.

— Sacrebleu ! grommela-t-il en mordant sa moustache, il ne manquait plus que ça. La petite court la prétantaine avec André. Fiez-vous donc aux éducations sentimentales… et aux jeunes seigneurs du Morbihan ! André enlève bel et bien la fille de Jeanne. Que le diable les emporte tous les deux ! Voilà le mariage du baron à vau-l'eau.

» C'est encore heureux qu'il ne les ait pas vus, ajouta-t-il en commençant une promenade furibonde à travers le fumoir. Mais je ne peux pas décemment le présenter avant de savoir à quoi m'en tenir sur l'escapade de cette péronnelle. D'abord, nous ne la trouverions pas au boulevard d'Italie, puisqu'elle roule en ce moment avec ce sournois de vicomte. Où vont-ils ? Chez lui probablement. Je veux être fusillé si je le croyais capable de nous jouer un pareil tour. Comment s'y est-il pris ? Jeanne n'était donc pas là ?… C'est à n'y rien comprendre.

Ce monologue fut interrompu par la rentrée du baron qui se montra vêtu d'une redingote bien coupée, cravaté et chaussé à la mode de demain. Sa tenue était d'une élégance parfaite. Il avait l'air aussi jeune qu'André d'Elven qui ne s'habillait pas aussi bien que lui.

— Quel dommage ! pensait Gontran. Il aurait donné dans l'œil à Thérèse et me voilà obligé de lui brûler la politesse.

— Vous voyez que je n'ai pas perdu de temps, dit M. de Randal.

— Mon cher, je suis désolé, s'écria le commandant. Notre visite est renvoyée à dimanche prochain. Croiriez-vous que je viens de voir passer en voiture mademoiselle Valdieu et sa gouvernante. Elles allaient du côté des Champs-Élysées… au panorama de la bataille de Champigny probablement… à moins que ce ne soit au Jardin d'acclimatation… deux excursions à l'usage des demoiselles… Évidemment, madame Valdieu n'est plus à la villa… nous ferions une course inutile. Mais demain, si vous voulez, je vous présenterai à madame de Lorris… chez elle.

— Très volontiers, mon cher commandant, répondit M. de Randal, sans laisser percer l'étonnement que devait lui causer ce changement subit du programme arrêté.

— Alors, c'est entendu. Je vais vous annoncer et préparer Jeanne en lui disant tout le bien que je pense de vous. Je ne vous propose pas de m'accompagner chez elle, parce que je ne suis pas certain de l'y rencontrer, mais je la verrai demain matin et je viendrai vous prendre vers trois heures.

— Je serai à vos ordres. Vous partez ?

— Oui. J'ai promis de me trouver au café du Helder pour l'absinthe avec des camarades d'Afrique, et puisque notre journée est manquée, je vais vous quitter.

M. de Randal eut la discrétion de ne pas insister et même de ne pas descendre dans la rue pour voir le commandant monter en voiture.

Il se séparèrent, après avoir échangé de cordiales poignées de main, et Gontran, reconduit par le valet de chambre du baron jusqu'à la porte de la rue, sauta dans sa victoria et se fit voiturer au boulevard d'Italie, bien décidé à tirer au clair l'étrange histoire du voyage de Thérèse en galante compagnie.

Il en fut pour sa course, car il n'y trouva que le jardinier qui lui dit que madame était partie vers midi, que mademoiselle était sortie un peu plus tard avec l'institutrice et que personne ne s'était présenté à la villa avant leur départ.

Cette envolée générale lui parut inexplicable, mais il ne s'en tint pas là, et la première idée qui lui vint ce fut d'aller à l'hôtel où logeait André, à seule fin de couper court au tête-à-tête, et d'en arrêter les suites, s'il en était encore temps.

Le vicomte d'Elven n'était pas chez lui. On l'avait vu sortir, avant midi, et on ne l'avait pas vu rentrer.

Gontran crut d'abord que le portier de l'hôtel obéissait à une consigne et il fit ce qu'il fallait pour lui délier la langue. Mais ce fonctionnaire, après avoir empoché la gratification, lui offrit de l'introduire dans la chambre de M. d'Elven, pour lui prouver que le locataire n'y était pas.

— Où peut-il être ? se demandait le commandant d'Arbois en regagnant sa Victoria. Il n'a pas emmené Thérèse en Bretagne, que diable ! et je ne le soupçonne pas de l'avoir conduite dans une maison suspecte ou dans un cabinet de restaurant. Chez sa mère ?… C'est invraisemblable, mais je ne risque rien d'y aller voir.

» D'ailleurs, j'y trouverai peut-être Jeanne, et il est bon qu'elle soit informée des fredaines de mademoiselle sa fille. Elle va faire une tête, quand elle saura la chose !… Tant pis ! elle n'avait qu'à se souvenir que bon chien chasse de race et à mieux veiller sur sa progéniture.

» Pierre ! avenue d'Eylau, mon garçon ! et du train !

La recommandation était superflue. Pierre ne ménageait pas le cheval de son patron, quand il menait son ancien lieutenant.

L'alezan montait au grand trot le boulevard Haussmann, lorsqu'au coin de la rue de Berry, Gontran s'avisa que la rue de Ponthieu aboutissait à cent pas de là et qu'une visite à Valentine l'aiderait à éclaircir certains propos qu'il avait entendus, en soupant avec Martine Ferrette et ses petites amies.

C'était précisément au même endroit que, huit jours auparavant, un samedi soir, Jeanne de Lorris avait eu la fâcheuse idée de descendre de son coupé et d'aller se renseigner chez Valentine sur la femme en deuil qu'elle venait de voir au Cirque.

Fâcheuse idée, puisque cette visite avait été le point de départ d'une suite d'aventures inquiétantes ; heureuse idée, puisque, sans cette visite, Thérèse n'aurait jamais hérité de sa tante.

Le médaillon trouvé sur la poitrine d'Alice Avor serait allé au fond de la Seine où la Rodin voulait le jeter et le testament n'aurait sans doute jamais été découvert.

Gontran ne songeait guère à cette coïncidence, lorsqu'il dit à Pierre Fournès d'arrêter son cheval au coin de la rue de Berry.

Il ne se souciait pas de débarquer en voiture à la porte de la Rodin et, en cela, il agissait comme Jeanne qui s'était glissée à pied et en rasant les murs, chez la trop célèbre appareilleuse.

Il prit, du reste, beaucoup moins de précautions, car il y alla, par le haut du pavé, la tête levée et la canne en l'air, sa vieille canne d'Afrique, sans laquelle il ne marchait jamais.

Gontran ne tenait pas à être vu, mais il ne se cachait pas. Et ce n'était pas sans avoir délibéré un instant avec lui-même qu'il avait résolu d'aller causer avec Valentine.

Il se reprochait un peu de faire attendre à Jeanne les nouvelles qu'il lui apportait, mais ces nouvelles n'étaient pas de celles qu'on aime à donner, car il s'agissait de lui apprendre que sa fille courait les rues avec le vicomte d'Elven, et d'ailleurs, il n'était rien moins que certain de la trouver chez elle. Il penchait même à croire qu'elle devait être sortie et qu'elle ne rentrerait que pour dîner.

Il avait donc tout le temps d'interroger la Rodin et il avait ses raisons pour commencer par elle.

Les conversations du souper lui étaient tout à coup revenues à l'esprit. Il se rappelait maintenant des histoires où il avait été question plus d'une fois de madame de Lorris.

Martine Ferrette et Robert Desternay se renvoyaient la balle. L'une racontait que Jeanne était allée chez Valentine, l'autre affirmait que Jeanne, au dernier samedi du Cirque, se préoccupait beaucoup d'une femme mystérieuse, laquelle se trouvait être précisément l'Anglaise qu'on avait portée le lendemain à la Morgue.

Martine avait parlé aussi d'un portrait d'enfant que l'Anglaise regardait et baisait en attendant un homme dans la chambre où elle était morte.

Et de tout cela Jeanne n'avait pas dit un seul mot à son amant, qui la soupçonnait de ne lui avoir fait qu'une confession incomplète.

Or, s'il ne demandait pas mieux que de la soutenir, il ne voulait pas continuer à se mêler de ses affaires sans les connaître à fond, et depuis l'escapade de la fille, il regrettait presque d'avoir pris à l'aveuglette le parti de la mère.

Jeanne était une charmante maîtresse ; mais, comme associée, elle ne présentait pas toutes les garanties désirables.

Valentine devait être en mesure d'édifier le commandant sur certains détails ; il lui importait de la consulter avant de s'engager davantage.

Ils se connaissaient de longue date. Il avait jadis, comme tous les viveurs de sa bande, contribué à lui faire gagner de l'argent et il ne doutait pas de la trouver disposée à lui fournir toutes les indications qu'il lui demanderait.

Il comptait du reste y mettre beaucoup de réserve, et il se faisait fort de s'informer sans compromettre Jeanne.

Au moment où il tournait le coin de la rue de Ponthieu, en venant du boulevard Haussmann par la rue de Berry, il se trouva presque face à face avec une femme qui y entrait aussi par la rue de Berry, mais qui arrivait du côté des Champs-Élysées.

Cette femme n'était plus jeune et, quoiqu'elle portât chapeau, elle avait tout l'air d'une femme de chambre.

Elle se mit à regarder Gontran avec une attention si marquée que Gontran la regarda aussi.

Il lui semblait l'avoir déjà vue quelque part, et il ne se trompait pas, car après avoir hésité un instant, elle vint à lui.

— Pardon, monsieur, demanda-t-elle, est-ce que vous n'êtes pas monsieur d'Arbois ?

— Parfaitement, répondit-il ; mais d'où diable me connaissez-vous ?

— Vous ne me remettez pas ?… Oh ! ça se comprend… j'ai vieilli depuis le temps où vous veniez chez madame… mais moi, je n'ai pas oublié que vous étiez généreux… toutes les fois que je vous éclairais dans l'escalier du petit pavillon, vous ne sortiez jamais sans me donner un louis pour la peine… Madame n'a plus de clients comme vous… malheureusement pour ses domestiques.

— Madame… qui ?

— Madame Valentine… il y a douze ans que je la sers… Vous ne vous rappelez pas la bonne… c'est moi que vous aviez surnommée : les Malheurs de la vertu… je n'ai jamais su pourquoi.

— Parce que tu t'appelles Justine, parbleu !… Justine ou les Malheurs de la vertu, c'est le titre d'un roman que je ne te conseille pas de laisser lire à tes enfants, si tu en as.

» Je me souviens de toi maintenant et je ne suis pas fâché de te rencontrer. Tu vas me dire si ta maîtresse est chez elle.

— Vous y allez ? Oh ! va-t-elle être contente !… Tenez, monsieur d'Arbois, vous me croirez si vous voulez, mais je

vous jure qu'elle m'a parlé de vous cent fois, depuis qu'on ne vous voit plus.

— Elle est vraiment bien bonne de me porter tant d'intérêt, dit Gontran, avec une grimace ironique.

— C'est tout naturel. Vous n'étiez pas comme les autres… des messieurs qui arrivent chez nous avec un air sérieux, comme s'ils entraient chez leur notaire… avec vous, au moins, on riait.

» Maintenant, personne n'est plus gai… ni les messieurs, ni les dames. Tenez ! je viens de chez une que vous avez peut-être connue… non, ce n'était pas de votre temps. Jeanne de Lorris.

— Jeanne de Lorris ! répéta Gontran, stupéfait.

— Bon ! vous avez entendu parler d'elle. Autrefois, elle ne pensait qu'à s'amuser… eh bien ! tout à l'heure j'arrive chez elle et je la trouve en larmes.

— Vraiment ? demanda le commandant d'un air dégagé. Parions que son amant venait de la lâcher. Ça arrive tous les jours et, dans ce cas-là, les femmes se croient obligées de pleurer. Elles ont bien tort. Un de perdu, trois de retrouvés. Et puis, de pleurer ça les rend laides.

— Oh ! Madame de Lorris ne pleurerait pas pour un amant. Elle sait ce qu'ils valent, les amants. D'abord, elle n'en a plus. Elle se retire des affaires.

— Alors, pourquoi allais-tu chez elle ?

— Pour chercher de l'argent qu'elle devait à madame. Je peux bien vous le dire, puisque vous ne la connaissez pas.

— Bah ! elle doit à Valentine ? Tu m'étonnes. Ordinairement, c'est le contraire.

— Madame lui a vendu un bijou… un médaillon entouré de diamants…

— Quand cela ? demanda vivement Gontran.

— La semaine dernière, je crois ; madame de Lorris devait envoyer l'argent par sa femme de chambre et elle a oublié. Elle est très bonne paye et madame n'était pas inquiète, mais elle avait besoin de ces deux cents louis et elle m'a envoyé les lui demander. Oh ! Jeanne me les a donnés… ça n'a pas fait un pli. Elle est très riche… et je les ai là, dit Justine en montrant un petit sac de cuir qu'elle tenait à la main.

Cette explication ne fit que confirmer les soupçons de Gontran ; mais elle lui apprit en même temps que, dans la maison de la rue de Ponthieu, on ignorait qu'il eût renoué avec Jeanne. La Rodin avait pu avoir vent de son ancienne liaison ; mais elle ne savait pas que cette liaison avait recommencé, puisque, s'il fallait en croire la femme de chambre, elle ne savait même pas que le commandant fût de retour à Paris.

Cet incognito lui faisait la partie belle pour questionner Valentine, sans éveiller sa défiance. Et c'était un point très important, car la Rodin et ses pareilles ont cela de commun avec les médecins qu'elles ne violent jamais le secret professionnel. Elles ont du reste un intérêt majeur à être discrètes, car si elles s'amusaient à raconter aux amants les farces de leurs maîtresses, et réciproquement, elles perdraient bien vite leur clientèle.

Mais elles ne se privent pas de bavarder avec un habitué, lorsque les cancans qu'elles lui racontent, pour l'amuser

et pour le mettre en goût, ne peuvent pas amener de brouille dans les ménages irréguliers.

— Alors, comme ça, reprit Justine, vous venez voir madame ?

— Oh ! seulement pour causer… pour me mettre au courant. J'arrive d'Afrique… j'ai eu le temps d'oublier les anciennes… et je ne connais pas les nouvelles.

— Vous ne pouvez pas mieux vous adresser… Madame sait tout son répertoire par cœur… ni mieux tomber, car aujourd'hui elle est seule. Le dimanche, il y a relâche au théâtre de la rue de Ponthieu. Vous taillerez une bavette tout à votre aise. Personne ne vous dérangera.

» Est-ce que vous êtes toujours officier ?

— Plus que jamais, ma fille. Ah ! voici la maison… elle n'a pas changé. Le pavillon y est toujours et la petite porte où les amis sonnaient trois coups… l'entrée des artistes.

— Vous n'avez pas besoin de sonner. J'ai la clé et je vais vous annoncer à madame.

Justine ouvrit et fit monter Gontran par l'escalier réservé, celui que Jeanne avait pris huit jours auparavant. Il reconnut la galerie des fêtes où il avait dansé jadis plus d'un pas de caractère, et deux ou trois petits salons qui lui étaient familiers.

Au dernier qu'il traversa, Justine le laissa seul pour aller prévenir sa maîtresse et aussi pour lui remettre les quatre mille francs touchés chez madame de Lorris.

— Diable ! murmurait Gontran, tout en se promenant de long en large, ça se complique fortement. Il paraît que

Jeanne est rentrée et qu'elle pleure. Pourquoi pleure-t-elle ? Est-ce qu'elle serait déjà instruite de la fugue de Thérèse ?

» Et ce médaillon que la Rodin lui a vendu !… Hum ! ça me fait bien l'effet d'être celui que j'ai trouvé sur sa table de toilette, le jour de ma rentrée… et qui contenait le testament de lady Cairness… elle est morte dans l'établissement tenu par Valentine, cette Anglaise millionnaire, et on n'a jamais bien su comment. Valentine le sait peut-être… il s'agit de lui tirer les vers du nez. Les explications que m'a données Jeanne m'ont toujours paru fort embrouillées. Valentine m'en dira davantage, mais il faut jouer serré.

Gontran d'Arbois en était là de ses méditations quand la Rodin parut, vêtue d'une superbe robe de chambre et tenant à la main un paquet de cartes à jouer.

— À la bonne heure ! s'écria-t-elle. Tu n'oublies pas tes vieilles amies, toi ! C'est gentil de ta part. Entre, mon cher. Ah ! j'en ai long à te conter depuis que nous ne nous sommes vus.

Valentine avait la déplorable habitude de tutoyer tout le monde, sans distinction d'âge ni de sexe.

Gontran, qui se serait bien passé de tant de familiarité, avait oublié ce détail.

Elle était de plus très démonstrative et elle fit mine de vouloir l'attirer sur son cœur, en s'écriant d'une voix de cabotin grotesque : Dans mes bras ! dans mes bras !

Le commandant trouva moyen de se dérober à ses étreintes, mais elle le prit par la main et elle l'entraîna dans le salon où elle avait reçu madame de Lorris.

— Tu vois, dit-elle en lui montrant des cartes symétriquement rangées sur une table. J'étais en train de faire une réussite pour me désennuyer de ma solitude. Mes clients sont aux courses de Longchamp… et mes clientes aussi… Ces dames parient toutes, et l'argent qu'elles gagnent chez moi s'en va dans la poche des book-makers. Crois-tu qu'elles sont bêtes, hein ?

— Que veux-tu ! répliqua Gontran, ce n'est pas gai, les affaires…, il faut bien se distraire un peu le dimanche, quand on a travaillé toute la semaine.

— Tu n'as pas changé, toi, au moins… toujours farceur… et tu y penses aussi à te distraire… Tu t'es dit : j'arrive à Paris… je vais aller voir cette bonne Valentine qui m'aidera à m'amuser un peu pendant mon séjour… tu as joliment bien fait. La vie n'a qu'un temps. Ah çà ! d'où viens-tu ?

— Des pays les plus extravagants et je n'ai que six mois à passer ici, avant d'y retourner.

— C'est vrai, tu es militaire. Je ne m'en souvenais plus.

— Il est inutile que tu t'en souviennes. Mais tu conçois que j'ai hâte de reprendre pied sur le pavé de Paris. Je ne suis plus du tout dans le mouvement et j'ai une peine du diable à m'y remettre. Croirais-tu que je suis débarqué dans ce pays-ci, il y a huit jours, et que je ne sais à qui m'adresser pour recommencer la bonne vie d'autrefois ? Mes amis n'y sont plus. Les uns sont morts, les autres se sont mariés. Ceux qui restent ont des rhumatismes ou des gastrites. Ils ne font plus la fête.

— Si, mais en cachette. Le siècle tourne à l'hypocrisie.

— Et les femmes donc ! c'est bien pis. Les vieilles ont fait fortune et elles se rangent. Les jeunes, je ne sais où les prendre. Si je te disais que j'ai soupé cette nuit avec des demoiselles et que c'était la première fois depuis mon retour.

— Qui y avait-il à ton souper ?

— En fait d'hommes, Robert Desternay…

— Ça m'étonne. Il s'est lancé dans le sport.

— Un créole de Maurice, M. de Randal.

— Connais pas… mais je dois connaître les femmes.

— D'autant mieux qu'elles sortaient de chez toi. Elles venaient d'y passer la soirée à jouer à la roulette.

— Bon ! J'y suis… Clotilde d'Uriage… Rose Vivier…

— Et Martine Ferrette. C'est elles qui m'ont donné l'idée de venir te voir.

— Alors, elles ne te plaisent pas ?

— Elles sont jolies, mais elles ne me disent rien. Je t'avouerai même que je me serais ennuyé sans la petite Martine qui nous a raconté des histoires assez drôles.

— Parions qu'elle vous a parlé du monsieur qui lui a donné une voiture.

— Justement… et qui ne vient chez elle que pour parler de la pluie et du beau temps… Ça m'a paru fort.

— Martine est une blagueuse, et je ne crois pas un mot de ce qu'elle dit. Son monsieur se moque d'elle.

— C’est probable… à moins qu’il n’ait quelque projet caché. Il paraît qu’il lui demande tous les jours ce que fait une autre femme, une de ses petites camarades.

— Il s’agit de Jeanne de Lorris, qui n’est pas la camarade de cette jeune grue. Jeanne est une personne arrivée… à telles enseignes, qu’elle va se retirer. Elle a eu le tort de se montrer quelquefois avec Martine, qui va se vantant partout d’être son amie intime.

» Mais, au fait, n’as-tu pas été avec elle dans le temps ?

— Avec Jeanne ? Oui, un peu. Elle venait faire ses farces à Saint-Germain quand j’y étais en garnison. C’était du reste une bonne fille et je viens d’apprendre avec plaisir qu’elle avait assez d’argent pour se payer un médaillon de deux cents louis.

— C’est Justine qui t’a dit ça ? Elle a perdu une belle occasion de se taire. Mais il n’y a pas grand mal et puisqu’elle t’a parlé de ça je puis bien te demander un conseil.

— Parle, chère Présidente.

— Tiens ! c’est vrai… vous m’appeliez la Présidente… c’était le bon temps… et je t’appelais le major. Eh bien ! figure-toi que les gens de la Préfecture m’embêtent.

— Comment, les gens de la Préfecture ?

— La police, parbleu ! Elle est sur mes talons depuis huit jours. C’est à cause d’une malheureuse histoire.

— Je sais… l’Anglaise qu’on a trouvée morte dans tes appartements meublés. Au souper elles ne parlaient que de ça.

— Oui, à tort et à travers… elles ne connaissent de l'affaire que ce que je leur en ai dit et je n'ai pas fait la bêtise de leur en montrer les dessous. Mais, à toi, je puis bien avouer que j'ai une peur atroce de m'être mise dans un très mauvais cas.

» Je m'en tirerais bien, si je voulais, mais il faudrait compromettre une femme… une de mes anciennes clientes.

— Je crois que je devine. Desternay nous a dit cette nuit que Jeanne de Lorris s'occupait beaucoup de cette Anglaise qu'on voyait tous les soirs au Cirque. Jeanne est venue chez toi le soir de l'accident. C'est Martine Ferrette qui l'affirme.

— Eh bien ! oui, elle y est venue. Devant ces dindes, j'ai soutenu le contraire, mais à toi, je dirai la vérité, parce que je veux te consulter. Non seulement Jeanne de Lorris est venue ici, mais elle a tout vu.

— Tout… quoi ?

— Elle a vu l'Anglaise se coucher sur le lit où elle est morte.

— Par les trous que tu as fait percer dans la cloison, pour servir à la récréation des yeux de tes clients blasés. Il paraît que tu l'as vue aussi, à ce que prétend Martine. Tu l'as vue embrasser un portrait d'enfant… le portrait de sa fille probablement.

— Je ne sais si c'était le portrait de sa fille ; mais je sais que Jeanne me l'a acheté… à preuve qu'elle vient de me le payer.

— Ah ! oui, le médaillon de deux cents louis… Eh bien !… ce n'est pas sur ce marché que tu tiens à avoir mon avis, je suppose.

— Non, certes. Il s'agit de choses plus sérieuses. Les sottes qui t'ont renseigné ne t'ont pas dit ce que l'Anglaise venait faire chez moi tous les soirs pendant quinze jours. Mon cher, elle venait attendre un monsieur qui m'avait loué l'appartement et qui n'y a jamais mis les pieds. J'ai raconté ça au commissaire qui m'a interrogée le lendemain de l'événement. Et on le cherche ce monsieur-là. Ma maison est surveillée.

— Que veux-tu ! la police est curieuse… et l'aventure est bizarre !… on s'imagine peut-être que ce monsieur a tué l'Anglaise.

» Comment est-il fait ?

— Je n'ai eu affaire qu'à son intendant ou à son domestique… à un homme qui a une tête de valet de chambre.

— Ah ! murmura Gontran, qui se ressouvenait tout à coup d'un mot entendu pendant le souper.

— Il n'a jamais reparu, mais je soupçonne, moi, que Jeanne de Lorris l'a vu.

— Comment cela ?

— Mon cher, je viens de te dire qu'elle a regardé par les trous du petit salon noir. C'est moi qui l'y ai menée et je l'y ai laissée, parce que j'avais du monde en bas. Elle croyait avoir reconnu l'Anglaise au Cirque et elle voulait s'assurer qu'elle ne se trompait pas. Combien de temps est-elle restée là et qu'y a-t-elle fait ? Je n'en sais rien, car elle est partie sans me revoir et sans appeler ma femme de chambre qui l'avait introduite par le petit escalier.

— Alors, Justine sait.

— Que madame de Lorris est entrée chez moi. Elle connaît même l'histoire du portrait, puisque c'est elle qui l'a trouvé sur la poitrine de la morte. Mais Justine est discrète.

— Pas tant que ça, grommela Gontran.

— Elle t'a appris qu'elle avait touché le prix d'un médaillon. Mais elle savait bien à qui elle parlait. Devant le commissaire, elle n'a pas dit un mot de Jeanne… moi non plus, je n'ai rien dit et c'est là ce qui me tourmente. La police n'a pas oublié l'affaire, puisqu'on m'espionne… et si on venait à découvrir que j'ai caché au commissaire qui m'interrogeait un fait de cette importance… il m'arriverait des désagréments… dont Jeanne aurait sa part. Pense donc qu'elle a été le seul témoin de ce qui s'est passé.

— Ah çà ! mais décidément, tu crois donc qu'on a assassiné l'Anglaise ?

Valentine garda un silence inquiétant.

— Dans tous les cas, tu n'accuses pas, j'espère, cette bonne Jeanne de l'avoir tuée. Je me souviens assez d'elle pour affirmer hardiment qu'elle ne ferait pas de mal à une mouche.

— Je ne dis pas le contraire, mais si tu savais ce que je sais depuis ce matin, tu serais peut-être aussi embarrassé que moi.

» Mets-toi à ma place. J'ai besoin de ménager l'autorité. Plus on fait un métier canaille, plus on est tenu de marcher droit. Me conseilles-tu d'écrire à la Préfecture pour lui raconter tout ?

— Je te répondrai, quand tu m'auras expliqué de quoi il s'agit. Voilà vingt minutes que tu me tiens des discours auxquels je n'entends rien. Dis-moi carrément ce qui s'est passé.

La Rodin s'agitait sur sa chaise et brouillait d'une main distraite les cartes qu'elle avait alignées sur la table. Évidemment, elle grillait d'envie de parler.

— Écoute, dit-elle enfin, je suis sûre que tu n'as jamais manqué à ta parole. Veux-tu me la donner que tu ne raconteras à personne ce que je vais te faire voir ?

— Je te le promets ; ça doit te suffire, répliqua Gontran, qui ne souciait pas de laisser traîner en pareil lieu sa parole d'honneur.

— Eh bien ! viens avec moi ! dit Valentine.

Gontran s'était assis à côté de Valentine sur le canapé où Jeanne avait pris place huit jours auparavant, car on l'avait justement fait entrer dans le boudoir qui précédait la chambre noire.

La Rodin se leva brusquement, comme une personne qui vient de prendre un parti et l'emmena dans cette chambre sans fenêtres.

Il n'y faisait pas clair, même en plein jour, mais elle eut soin de laisser la porte ouverte et Gontran put, du premier coup d'œil, se rendre compte des dispositions du local.

— Où sont les trous ? demanda-t-il en riant.

— Là-bas… au milieu de cette cloison capitonnée, dit Valentine.

— Bon ! et les amateurs qui viennent faire ici leurs dévotions s'agenouillent sur ce divan. C'est fort ingénieux.

— Il faut bien que je soigne mes clients. Mais il ne s'agit pas de cela. J'ai autre chose à te montrer. Ouvre cette porte et entre.

Gontran fit ce qu'elle lui disait et s'écria :

— Ah ! ah ! voici la pièce où l'Anglaise est morte… Et le lit… le fameux lit Louis XIII ?

— On t'en a parlé ?

— Au souper de cette nuit, Martine en a fait une description enthousiaste. Elle grille d'envie de l'avoir, et elle prétend que son monsieur le lui achètera. Il paraît que tu veux le vendre.

— C'est-à-dire… je voulais le vendre.

— Et tu as changé d'avis ?

— Oui et non. J'hésite, et c'est précisément pour me décider que je tiens à te consulter.

— Que diable te dirais-je ? Tu sais beaucoup mieux que moi ce que tu as à faire. Le lit est très beau… trop beau pour un appartement garni… et je conçois que tu désires en toucher le prix, au lieu de le laisser à la disposition de tes locataires… d'autant qu'il te rappelle un souvenir désagréable. D'un autre côté, si tu l'envoies à l'hôtel Drouot, tu cours le risque de le vendre la moitié de ce qu'il vaut.

— Je ne l'y enverrai pas. J'ai renoncé à cette idée.

— Eh bien ! garde-le, dit Gontran d'Arbois, en haussant les épaules.

— C'est que… ce matin, il s'est présenté un acquéreur… on m'en offre mille francs… j'ai répondu que je réfléchirais.

— Ah çà ! est-ce que tu me prends pour un marchand de bric-à-brac ou pour un commissaire-priseur ? Je n'entends rien aux bibelots et je n'ai pas de conseil à te donner.

— Ce n'est pas sur la valeur de l'objet que je demande ton avis.

— Sur quoi, alors ?

— T'ai-je dit que ce lit a été envoyé ici par le monsieur que l'Anglaise attendait et qui n'est jamais venu ?

— Non. Comment ! il t'en a fait cadeau !

— L'intendant m'a annoncé, en me louant l'appartement, que son maître entendait le meubler à sa fantaisie et que le mobilier me resterait au bout de trois mois.

— Peste ! ce seigneur fait largement les choses. Mais… ils ne sont pas expirés, les trois mois.

— Non, il n'y a guère que six semaines, mais je suis bien sûre que le monsieur ne réclamera pas.

— En effet, c'est assez probable. S'il avait dû reparaître, tu l'aurais déjà vu. Tu peux donc disposer de l'objet.

— J'allais m'en défaire. Le prix de mille francs me convenait. Si je n'ai pas accepté tout de suite, c'est que je ne voulais pas avoir l'air d'être pressée d'en finir. J'ai demandé deux jours pour réfléchir, et l'acheteur doit revenir après-demain. À sa prochaine visite, je lui aurais dit d'emporter le lit, séance tenante… il se chargeait de le démonter… Main-

tenant, je me demande si je dois le laisser entrer ici quand il se présentera.

— Pourquoi ? Que s'est-il donc passé depuis son départ ?

— Mon cher, il s'est passé que j'ai examiné ce lit de très près et que j'ai fait une étrange découverte.

— Aurais-tu découvert que les matelas sont bourrés de billets de banque ?

— Ah bien oui ! tu vois ces pieds sculptés qui supportent le bois de lit. En les tâtant pour m'assurer qu'ils étaient bien jointés… je me connais en meubles anciens.

— Bon ! après ? interrogea le commandant, que cette explication commençait à intéresser.

— J'ai mis la main sur un ressort qui était caché sous une moulure… dans le pied qui se trouve sous le chevet.

— Et… qu'en est-il résulté ?

— Rien d'abord. J'ai entendu un craquement assez fort, voilà tout. Mais, ensuite…

— Eh bien ?

— L'idée m'est venue de m'étendre sur le lit pour voir si on y était bien. Il faut te dire que j'avais pensé un instant à le faire transporter dans ma chambre et à le garder pour mon usage personnel. Je suis pourtant assez superstitieuse, mais il me plaisait. Je n'en ai jamais vu un si beau. Ah ! il m'en aurait cuit, si je m'en étais passé la fantaisie. C'est une machine infernale, que ce meuble de style.

— Comment ! il est chargé à mitraille !

— Non, mais ça revient au même. Je n'y étais pas plus tôt couchée que le baldaquin s'est mis à descendre lentement… lentement… et sans bruit. Si j'avais été tant soit peu assoupie, je ne me serais aperçue de rien. Heureusement, j'avais les yeux bien ouverts… et je te prie de croire que je n'ai pas été longtemps à sauter en bas.

— Allons donc ! tu auras mal vu.

— J'ai très bien vu, au contraire, et la preuve c'est qu'à peine étais-je descendue que le baldaquin s'est mis à remonter, toujours sans le moindre bruit et tout doucement. C'est le poids du corps qui le fait descendre. Alors, j'ai voulu savoir comment le mécanisme fonctionnait, et j'ai passé l'inspection de fond en comble.

» Mon cher, le gredin qui a fabriqué cet abominable lit est un mécanicien de première force. On n'a qu'à pousser un bouton pour que le baldaquin se mette en mouvement, dès qu'on pèse sur la couchette. Et on n'a qu'à en pousser un autre pour qu'il se remette en place… quand la personne qui dort est étouffée. Il ne tient qu'à toi d'en faire l'expérience.

— Merci bien !

— Oh ! j'arrêterai le mouvement avant qu'il soit trop tard. Appuie seulement de toutes tes forces, sans te coucher. Le ressort est lâché. Tu vas voir l'effet.

Gontran essaya. Il appuya d'un genou et des deux mains. Le baldaquin commença aussitôt à s'abaisser.

— Relève-toi maintenant, lui dit la Rodin.

Il se releva, et le baldaquin remonta.

— À présent, reprit-elle, je vais te montrer qu'une fois le ressort fermé, le mécanisme ne marche plus.

Elle se baissa, passa ses mains sous un des pieds du lit, et, cette fois, Gontran eut beau peser, rien ne bougea.

— Dernière démonstration, annonça Valentine. Je rouvre le ressort. Tu vois que le baldaquin descend. Continue à appuyer. Je vais toucher un bouton caché dans l'autre pied, et tu vas voir que le baldaquin va remonter, malgré ton poids.

La prédiction se vérifia.

— Comprends-tu maintenant ? demanda la Rodin.

— Sacrebleu ! oui, je comprends. L'Anglaise a été assassinée.

— J'en ai peur.

— Mais par qui ? Elle était seule dans cette chambre.

— Je n'en sais rien. Le locataire qui l'a meublée avait une clef. Il a pu entrer sans qu'on le vît.

— Il faudrait donc qu'il se fût caché dans l'appartement et qu'avant l'arrivée de l'Anglaise, il eût lâché le ressort.

— Oui, et lorsqu'elle a été étouffée, il a poussé l'autre bouton, celui qui fait remonter, car le lendemain, quand on l'a trouvée morte, tout était en place. Et c'est par le plus grand des hasards que ce matin, j'ai tout découvert.

— Mais alors… si la femme que tu as nommée tout à l'heure a regardé par les trous… cette nuit-là…

— Jeanne de Lorris, a tout vu, j'en suis convaincue. Elle prétend qu'elle est partie au moment où l'Anglaise venait de se coucher, mais je n'en crois pas un mot… et je ne sais trop quel rôle elle a joué dans cette vilaine affaire… J'ai dans l'idée qu'on l'arrêterait si je disais la vérité aux gens de la police.

— Mais rien ne te force à la dire.

— Bon ! mais s'ils apprennent que j'ai menti, crois-tu que j'en serais quitte pour une semonce ? Ces messieurs ne sont pas tendres pour une femme comme moi. Ils m'enverraient bel et bien à Saint-Lazare… pour commencer.

— Raison de plus pour te taire. Ils sont venus chez toi, et ils n'ont rien trouvé qui t'accusât. Ils ne reviendront pas, et s'ils revenaient, ils ne s'aviseraient pas de chercher sous ce lit.

— Et qu'est-ce que j'en ferai du lit ? Je ne peux cependant pas le brûler. Si je l'envoyais à l'hôtel des Ventes, tu devines ce qu'il arriverait. Faut-il le laisser emporter par l'homme qui me propose de me l'acheter ?

— Diable ! non… le danger serait le même.

— Et si je le garde, je m'expose à d'autres ennuis. D'abord, je ne peux ni m'en servir, ni permettre qu'on s'en serve…

— Fais-le démonter et loge les morceaux dans ton grenier. Mais… comment cet acheteur qui t'est tombé des nues a-t-il su que tu avais un lit à vendre ?

— C'est un brocanteur… ces gens-là sont à l'affût des occasions… et on sait dans le quartier que je veux me défaire de ce meuble… je ne m'en suis pas cachée. Justine l'a dit à

mes fournisseurs qui trouvent tout naturel que je ne me soucie pas d'avoir chez moi un lit sur lequel une femme est morte. L'un d'eux aura prévenu le marchand.

— Tu as son adresse ?

— Non, je n'ai pas songé à la lui demander. Mais il reviendra après-demain.

— Quelle figure a-t-il ?

— La figure de son état. Une tête de revendeur de vieilleries.

— Écoute, dit Gontran après un silence. Tu as confiance en moi puisque tu m'as demandé conseil. Eh bien ! j'ai une proposition à te faire.

— J'accepte d'avance.

— J'en ai même deux. Mais, d'abord, une question. Tu n'as pas revu Jeanne de Lorris depuis qu'elle est venue chez toi ?

— Je l'ai rencontrée deux jours après, à la porte de la Morgue. Je l'ai même ramenée en voiture jusqu'à la place de l'Étoile. Et c'est pendant le trajet que je lui ai remis le médaillon.

— Elle te l'a donc demandé ce médaillon ?

— Oui, et ça m'arrangeait très bien de le lui céder. Je ne me souciais pas de conserver un bijou qui aurait pu me compromettre. Il a été convenu entre nous qu'elle me renverrait par ma femme de chambre les diamants qui entourent le portrait. Je viens de lui expédier Justine, mais elle lui a dit

qu'elle préférait me les payer quatre mille francs. C'est plus qu'ils ne valent… Aussi, j'ai pris l'argent.

— Et tu n'iras pas chez elle ?

— Non… pas plus qu'elle ne viendra chez moi, Jeanne a des ménagements à garder et moi je suis discrète. J'aurais cependant besoin de lui parler.

— Veux-tu que je m'en charge, de lui parler ?

— Toi !… Au fait, tu l'as connue autrefois… elle te dira la vérité.

— Je l'espère. Maintenant, autre chose. Veux-tu que je reçoive ton acheteur, quand il reviendra ?

— Je ne demanderais pas mieux, mais comment lui expliqueras-tu que tu me remplaces ? Il ne te prendra jamais pour mon associé. Tu as l'air trop comme il faut.

— N'importe. Je veux le voir.

— Pourquoi ? Est-ce que tu le soupçonnes ?

— Je soupçonne tout le monde.

— Ah ! ah ! mon histoire commence à t'intéresser. Tu n'étais cependant pas venu pour l'entendre, je suppose.

Gontran devina sans peine où tendait cette observation incidente. La Rodin s'étonnait qu'il se passionnât pour une affaire qui aurait dû lui être indifférente, et elle commençait à se défier.

— C'est vrai, dit-il du ton le plus naturel du monde. J'étais venu pour me remettre un peu dans le train de Paris. Ce n'est pas ma faute, si nous nous sommes embarqués dans

une conversation sérieuse. Mais, sois tranquille, présidente, la prochaine fois, nous ne causerons que de ces dames. Je vais reprendre mes vieilles habitudes et redevenir ton client le plus assidu.

» En attendant, je puis bien m'occuper un peu de cette pauvre Anglaise qui a si mal fini. Je donnerais dix louis pour retrouver son assassin… car il l'a assassinée, le gredin.

— Moi, je n'y tiens pas tant que ça… qui sait ce qui m'arriverait, si on le pinçait. On dirait peut-être que j'étais d'accord avec lui. Mais enfin, puisque ça t'amuse et puisque mon marchand te paraît suspect, je puis te le montrer, sans t'imposer le désagrément de t'aboucher avec lui.

» Je le recevrai ici. Tu feras ce qu'a fait Jeanne de Lorris. Tu resteras dans la chambre noire et tu regarderas par les trous.

— Tiens ! c'est une idée. Tu traîneras le marché en longueur pour que j'aie le temps d'examiner le bonhomme. Quand je l'aurai bien dévisagé, j'irai l'attendre dans la rue et je le suivrai, quand il sortira. Je verrai où il va. C'est le vrai moyen de savoir s'il fait réellement le commerce des vieux meubles.

— Et si tu constates qu'il n'est brocanteur que pour la frime, tu en concluras qu'il m'a été détaché par l'assassin de l'Anglaise… Après tout, c'est possible. L'aimable inventeur du lit mécanique doit souhaiter de remettre la main sur son chef-d'œuvre. Il a peut-être entendu dire que j'allais envoyer cet objet d'art à l'Hôtel des Ventes et il craint que l'acquéreur ne découvre le truc.

» Viens donc après-demain, vers onze heures… Il arrivera sur le coup de midi… et avant qu'il arrive, tu auras le

temps de me raconter ce que tu auras pu tirer de Jeanne de Lorris.

» Promets-moi seulement que, si tu parviens à débrouiller le mystère, tu ne feras rien sans me prévenir. Tu comprends que je tiens à ne pas être prise de court. Toi, tu ne risques rien, tandis que moi je risque la fermeture de mon établissement et même la prison.

— N'aie pas peur. Je n'ai pas envie d'appeler l'intervention de la police. J'agirai sans elle… en amateur. Si je m'intéresse à la chose, c'est uniquement par curiosité. Je m'ennuie. Ça m'occupera.

— On te trouvera des occupations plus agréables, mon cher. Mais je suis contente de t'avoir vu et je ne regrette pas de t'avoir dit le grand secret. Ça m'a soulagée… sans compter que tu ne refuserais pas de me donner un coup d'épaule, si j'étais dans la peine.

» Sortons d'ici. Je vais reprendre ma réussite pour savoir si l'affaire tournera bien. Les cartes ne m'ont jamais trompée… ce n'est pas comme les hommes, ricana Valentine.

Elle ferma à double tour la porte de la chambre du crime et elle empocha la clef en disant :

— Personne n'y entrera sans moi. Comme ça, il n'arrivera pas d'accident.

— La précaution n'est pas inutile, grommela Gontran. Si une de tes amies s'avisait de s'étendre sur ce lit abominable.

— Elle ne s'apercevrait de rien. J'ai remis le ressort en place.

Justine se montra sur le seuil de la chambre des voyeurs.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda brusquement la Rodin. Je t'avais dit que je ne voulais pas être dérangée.

— C'est Martine Ferrette qui insiste pour parler à madame, dit tout bas la soubrette. Elle prétend que madame la recevra.

— Elle se trompe. Réponds-lui que ce n'est pas le jour. On observe le repos du dimanche dans ma maison.

— Mais si ! mais si ! il faut la recevoir, s'écria Gontran. Elle est très gentille, cette petite.

Ce n'était pas pour le plaisir d'admirer un joli minois qu'il tenait à revoir Martine, mais il voulait profiter de l'occasion pour la faire jaser un peu sur le monsieur qui ne venait chez elle que pour lui parler de Jeanne de Lorris.

— C'est différent, grommela Valentine. Fais-la entrer, puisque monsieur le désire.

— Dans le boudoir, alors. Elle est dans la galerie.

— Ne vous dérangez pas, c'est moi, cria une voix rieuse.

Et la blonde enfant entra, en sautillant comme un oiseau.

— Bonjour, mon commandant, reprit-elle ; avez-vous bien dormi ?

— J'ai rêvé de vous, mademoiselle.

— Si j'en étais sûre !… Mais ce n'est qu'un compliment, et je le prends tout de même… vous, au moins, vous êtes gracieux avec les dames.

— Auriez-vous à vous plaindre des autres ?

— Ah ! je crois bien que j'ai à me plaindre ! Je venais justement conter mes ennuis à madame Rodin qui est si bonne pour les femmes… je ne m'attendais pas à vous rencontrer ici, mais vous n'êtes pas de trop… au contraire.

— Bon ! dit Valentine ; vas-y de ta confession, petite. Ton monsieur t'a lâchée. Si tu crois que ça m'étonne… je t'avais avertie.

— Oui, madame, il m'a lâchée… et il s'est conduit comme le dernier des pleutres… croiriez-vous que la voiture qu'il m'envoyait était louée au mois et qu'il n'a payé qu'une quinzaine. Ah ! je suis dans de beaux draps. Et quand je pense que j'ai renvoyé pour lui un remisier qui venait me voir tous les jours après la Bourse.

— Bah ! vous le remplacerez, ma chère enfant, dit Gontran.

— Si vous croyez que c'est facile.

— Eh bien, et Desternay ?

— Desternay ne compte pas. C'est un accident.

— Alors je suis là… et je ne vous laisserai pas dans l'embarras. Envoyez-moi la note de votre loueur.

— Vrai, vous la paierez ?

— Avec plaisir, chère petite. Et je serai encore votre débiteur, car vous m'avez fait passer à souper une heure bien amusante. L'histoire de votre monsieur qui ne demandait jamais à toucher ses dividendes m'a énormément réjoui. Ah çà ! pourquoi vous a-t-il quittée, l'animal ?

— Je ne m’en doute pas… à moins qu’il n’ait découvert que je ne vois plus Jeanne de Lorris.

— Ah oui ! c’est vrai… vous nous avez dit qu’il ne vous parlait que d’elle. Drôle de personnage ! Il est peut-être amoureux de Jeanne.

— Jamais de la vie. Est-ce que ces oiseaux-là sont amoureux ! Il s’occupait d’elle parce qu’elle a du chic. Ils ne tiennent qu’à ça. Et puis d’abord, ce n’est pas un homme du monde… ça se voit rien qu’à ses favoris roux coupés ras, comme une paire de côtelettes pannées… et à ses mains… de vraies pattes de homard.

— Tu dis qu’il a des favoris roux ? demanda Valentine. Est-ce qu’il ne porte pas un toupet de la même nuance ?

— Justement. Ce que j’ai eu de fois envie de le pêcher à la ligne avec un tire-boutons, son postiche !

— Pas de moustaches, ni de barbe au menton ?

— Rasé comme un cabotin. Et des yeux gris percés avec une vrille. Des lèvres minces… un air de pince-sans-rire… Il a de belles dents, par exemple, et le teint assez frais…

— C’est bien ça, murmura la Rodin.

Gontran l’interrogea d’un regard.

— Il ressemble trait pour trait à un intendant qui est venu me voir, il y a cinq semaines, lui répondit-elle, en clignant de l’œil.

Gontran tressaillit. Il avait déjà eu cette idée, qu’elle exprimait de façon à n’être comprise que de lui seul. Et il ne perdit pas une minute pour compléter l’interrogatoire.

— Je conçois, chère petite, que vous ne regrettiez pas un monsieur taillé sur ce patron. Mais… comment avez-vous su qu'il se retirait ?… Vous l'attendiez aujourd'hui de quatre à six.

— Parfaitement. Et je m'étais levée à midi, moi qui n'étais rentrée qu'à cinq heures ce matin. Je commençais ma toilette quand mon concierge m'a monté une lettre… Ah ! il n'y va pas par quatre chemins ce gueux-là… c'est de mon monsieur que je parle… il y avait : « Une affaire imprévue m'oblige à partir ce soir pour l'Amérique du Sud. » Et puis la signature : Ernest. Je vous demande un peu si un cuistre pareil devrait s'appeler Ernest.

— Il avait un autre nom, je suppose ?

— Ça doit être quelque chose comme Potard ou Tartempion. Mais il ne me l'a jamais dit. Du reste, il a une écriture d'employé de bureau. Regardez ! c'est moulé, dit Martine en présentant la lettre au commandant qui la prit et qui comptait bien la garder.

— Je vous fais cadeau de l'autographe de ce vilain merle, reprit Martine avec un geste inimitable.

— Alors, chère amie, donnant, donnant, dit Gontran d'Arbois en prenant dans son portefeuille un billet de cinq cents francs.

La blonde rougit de plaisir et ne se fit pas prier pour accepter.

— Vous partez ! s'écria-t-elle quand elle vit que le commandant prenait son chapeau.

— Oui, petite, j'ai affaire. Mais nous nous reverrons, je vous le promets.

Et se penchant à l'oreille de Valentine, Gontran lui dit tout bas :

— Mardi, à onze heures, je serai chez toi.

La Rodin n'essaya point de retenir Gontran, et Martine le laissa partir, bien à regret.

— Je crois que je tiens enfin un fil conducteur, se disait-il en regagnant, sous l'escorte de Justine, l'escalier du pavillon.

» Le monsieur de cette petite et l'intendant qui a loué l'appartement ne font qu'un. C'est un point acquis. Il s'agit maintenant de retrouver ce coquin subalterne, afin d'arriver jusqu'au maître qui l'emploie et je ne désespère pas d'y réussir. Je n'ai pas perdu ma journée en venant chez Valentine.

Et dans la rue :

— Sacrebleu ! j'en ai appris de belles sur Jeanne. Elle ne m'a pas dit le quart de la vérité. Il est clair comme le jour qu'elle a assisté à l'étouffement de l'Anglaise. Pourquoi ne l'a-t-elle pas empêché ? C'est ce que je vais lui demander et il faudra bien qu'elle s'explique nettement, si elle veut que je continue à l'aider. Il n'y a qu'un point sur lequel je suis fixé. L'assassin lui a déclaré la guerre, c'est évident… et à Thérèse aussi. Je ne m'étonne plus qu'elle soit si effrayée. Mais ce n'est pas le moment de la gronder. Je vais me contenter de lui demander des explications catégoriques et quand elle me les aura données, j'aviserai.

» Seulement, avec la tournure que prennent les choses, je ne puis guère rester son amant… j'ai annoncé à M. de Randal que je la quitterais si le mariage s'arrangeait. Il faudra que je m'exécute… C'est dommage, elle me plaisait bien.

» Et moi qui étais venu à Paris pour m'amuser ! s'écria le commandant d'Arbois en fouettant l'air avec sa canne.

Pierre Fournès était sur son siège, au coin de la rue de Berry, et cinq minutes après, Gontran débarquait à l'entrée de la villa d'Eylau. Il eut tôt fait de courir à la porte de l'hôtel de Jeanne et d'y sonner à tour de bras.

— Ah ! monsieur, lui dit Céleste qui vint lui ouvrir, madame va être bien contente de vous voir.

» Elle est dans un état à faire pitié.

» Monsieur ne sait pas qu'il y a du nouveau ici, reprit la soubrette en baissant la voix. Madame a une fille.

— Qui te l'a dit ?

— Je l'ai vue. Elle est ici. Elle est arrivée avec un jeune homme… qui a eu une explication avec madame et qui est parti comme un fou.

Gontran commençait à deviner à peu près ce qui s'était passé et il se rassurait, car il craignait bien pis.

Il trouva Jeanne de Lorris dans sa chambre, affaissée sur un fauteuil et pleurant à chaudes larmes.

En le voyant, elle se leva toute droite, essuya ses yeux, et lui dit :

— Tout est perdu. Thérèse sait tout.

— Moi aussi, je sais tout, répliqua Gontran. Je viens de chez Valentine.

— Elle t'a appris…

— Que tu as vu Alice Avor se coucher sur le lit où on l'a étouffée et que tu as dû aussi la voir mourir. Pourquoi m'as-tu caché cette aventure ?

— Parce que j'étais liée par un serment. L'assassin m'a surprise au moment où je cherchais à sauver sa victime… il m'a fait jurer que je me tairais et il m'a menacée de vengeances terribles si je parlais. J'ai parlé… je t'ai montré le testament… et tu vois ce que cette imprudence m'a déjà coûté… ma fille, attirée ici par un faux avis, a entendu l'aveu que j'ai été obligée de lui faire… elle sait maintenant comment j'ai vécu. M. d'Elven, dupe comme elle de ce mensonge écrit, l'a accompagnée chez moi, et à lui aussi, j'ai été forcée de confesser ma honte.

— Et il s'est sauvé. Je m'y attendais. C'est, dis-tu, une lettre qui les a avertis. J'espère que tu ne l'as pas brûlée comme l'autre… celle de l'homme qui te renvoyait le portrait.

— Celle-là n'a jamais existé. Je mentais… C'est Valentine qui m'a remis le portrait.

— Oui, à telles enseignes que tu viens de lui payer le prix des diamants qui l'entourent. Montre-moi celle que Thérèse a reçue.

— J'en ai reçu une aussi. Les voici toutes les deux.

Gontran les lut avec attention, et quand ce fut fait, il compara l'écriture avec celle du congé signifié brusquement à Martine.

— Les trois sont de la même main, dit-il. Maintenant, j'aperçois clairement le plan de William Atkins.

— Tu crois donc que c'est lui ?

— J'en suis sûr. Lui seul a intérêt à se débarrasser de toi et de ta fille, puisque vous l'avez évincé de la succession de sa cousine.

— Que gagnerait-il à notre mort ? Thérèse a hérité, en vertu du testament. Il n'hériterait pas de Thérèse.

— C'est juste. Tu me prouves que je ne suis pas fort en droit. Il y a là quelque chose que je ne comprends pas, mais je persiste à croire que c'est lui qui vous persécute. Peut-être veut-il tout simplement se venger du tort que vous lui avez fait et supprimer un témoin dangereux. Il ne sait pas que Valentine a découvert le mécanisme caché dans le lit.

— Ah ! elle a…

— Oui, par hasard, elle a mis la main sur le ressort et elle l'a fait jouer devant moi. C'est merveilleux de précision. Mais je reviens à mon raisonnement : il croit donc que toi seule pourrais dire qu'un crime a été commis. Et, comme il lui serait difficile de se débarrasser de toi par le même procédé, il a recours à d'autres moyens. Pour commencer, il t'a obligée à rougir devant ta fille et à te brouiller avec un galant homme qui l'aurait peut-être épousée. Il espère sans doute que vous en mourrez de chagrin.

— Qui donc l'a si bien informé de mes projets ?

— Je n'en sais rien encore. Mais je constate qu'il est très fort. Tu connais Martine Ferrette… une blonde sans importance…

— J'ai cessé de la voir, depuis ton retour.

— Oui, mais tu as eu le tort de la fréquenter avant la mort de lady Cairness. Il l'a su et il lui a dépêché un de ses agents, qui s'est présenté comme un entreteneur et qui

n'avait d'autre but que d'avoir par cette fille des détails sur ton existence. Il l'a lâchée ce matin, parce qu'il s'est aperçu que tu ne la recevais plus et qu'il ne tirerait d'elle aucun renseignement utile. J'ai la lettre d'adieu qu'il lui a envoyée. Martine que j'ai rencontrée chez la Rodin me l'a remise et je viens de m'assurer qu'elle a été écrite par le drôle qui t'a annoncé tantôt que je t'attendais chez toi et qui, une heure après, t'a envoyé Thérèse et André d'Elven. Tu vois que les combinaisons de ton ennemi ne manquent pas d'habileté et qu'il n'ignore rien de ce que vous faites, toi et les tiens. Mais il ne se doute pas que je tiens le signalement de l'homme qu'il emploie.

» Et, au fait, tu l'as vu, lui… comment est-il ?

— Non, je ne l'ai pas vu. En se jetant sur moi, il a renversé le flambeau qui éclairait la chambre. La scène s'est passée dans l'obscurité la plus complète et il m'a poussée dehors sans que j'aie aperçu son visage…

— Tu as du moins entendu sa voix !

— Oui, mais je ne suis pas sûre que je la reconnaîtrais.

— Alors, il est inutile que tu viennes avec moi chez Valentine. Elle m'a promis de me montrer après-demain un homme qui s'est présenté pour acheter le lit meurtrier et que je soupçonne fort d'être aux gages de William Atkins. C'est déjà beaucoup trop que tu y sois allée une fois. J'agirai sans toi.

» Parlons maintenant de ta nouvelle situation. Que comptes-tu faire ?

— Quitter cet hôtel aujourd'hui même et m'établir avec ma fille dans ma maison du boulevard d'Italie.

— Vous y serez moins en sûreté qu'ici. J'ai surpris cette nuit devant la grille de ton jardin le chenapan dont tu m'as signalé les apparitions. Je lui ai donné la chasse. Il m'a échappé et il peut revenir. Il reviendra.

— Je partirai. J'emmènerai Thérèse en province… à l'étranger.

— Ton ennemi te suivra jusqu'au bout du monde. Fuir ne te servirait de rien. C'est un protecteur qu'il te faut.

— Toi, Gontran.

— Moi, je ne suffirais pas à te défendre… et d'ailleurs, je ne serai pas toujours là… mon congé finit dans six mois.

— Alors, tu m'abandonnes ?

— Non, mais, dans ton intérêt, je passe la main… au futur mari de Thérèse.

— Où est-il, ce mari ? demanda Jeanne avec amertume. M. d'Elven, qu'elle aime, rougirait, maintenant, d'être mon gendre. Quand il a su qui j'étais, il est parti sans demander à la revoir.

— Ne le regrette pas. J'ai mieux que lui à t'offrir. J'ai trouvé un homme jeune encore, très bien né, très bien posé dans le monde, très riche, très intelligent et très beau garçon, qui m'a prié de te le présenter et qui s'estimera très heureux d'épouser ta fille, si elle lui plaît. Or, il est impossible qu'elle ne lui plaise pas.

— Il se retirera quand il apprendra qui je suis. Pourquoi m'exposer à un nouvel affront ?

— Tu ne t'y exposeras pas. Je lui ai raconté ton histoire et celle de Thérèse. Je lui ai même dit que j'avais été ton amant. Il est vrai que j'ai ajouté que je cesserais de l'être, si tu deviens sa belle-mère.

— Et il n'a pas reculé, après ces confidences ?

— Pas du tout. C'est un indépendant qui se place fort au-dessus des préjugés et qui rêve précisément de prendre pour femme une jeune fille placée dans les conditions où se trouve ta fille. Seulement, il souhaiterait qu'elle fût pauvre. Il n'accepterait pas ta fortune, et je me suis bien gardé de lui dire qu'elle venait d'hériter de lady Cairness. Il sera temps de le lui apprendre lorsque le mariage sera décidé.

» Ce galant homme s'appelle le baron de Randal. Il était écrit que Thérèse serait titrée.

— Consentira-t-elle à le recevoir ? murmura Jeanne de Lorris.

— Tu veux dire qu'elle aime André d'Elven. Je me charge de leur faire entendre raison à tous les deux.

— À lui, ce ne sera pas difficile. Il me méprise. Mais à elle… tu ne la connais pas… elle m'a déclaré qu'elle le reverrait.

— Alors, je ferai appel aux sentiments délicats de ce brave André et je le prierai de retourner dans le Morbihan. Elle finira bien par l'oublier et mon ami Randal saura se faire aimer. Il a tout ce qu'il faut pour y réussir. Thérèse est romanesque. Il l'est aussi. André l'a débarrassée d'un manant qui l'insultait. Randal en fera tout autant, s'il en trouve l'occasion… et il s'arrangera pour la trouver. André lui chantait des chansons bretonnes. Randal, qui est de l'île Maurice,

lui chantera des chansons créoles. Si tu déménages ce soir, je te l'amènerai demain.

— Demain, soit ! dit tristement Jeanne. Dieu veuille qu'il n'en résulte pas de nouveaux malheurs.

— Je serai là pour y parer, répliqua Gontran. Pas un mot à Thérèse, et tout ira bien.

II

André d'Elven était sorti de l'hôtel de madame de Lorris, en maudissant la fatalité qui le plaçait dans la triste alternative de renoncer à Thérèse ou de déroger à toutes les traditions de sa race, en épousant la fille d'une femme entretenue.

Il ne songeait qu'à fuir parce qu'il sentait que, s'il se retrouvait en face de Thérèse, le courage lui manquerait pour lui dire qu'il se retirait.

Et cependant, il comprenait qu'il faudrait bien en venir à une explication. Il ne pouvait pas la quitter sans la revoir. Elle ne méritait pas cette injure.

Il se disait aussi qu'il serait cruel et injuste de lui faire expier les torts de sa mère.

De quoi était-elle coupable, cette enfant qui l'avait choisi, sans se demander à qui elle donnait son cœur ? D'avoir été trop confiante. Elle ne s'était pas informée de l'état social de l'homme qu'elle aimait.

Elle aurait su qu'il était bâtard et que son père s'était déshonoré qu'elle n'aurait pas cessé pour cela de l'aimer.

Et lui, il allait l'abandonner, parce qu'il venait d'apprendre qu'elle était née d'une liaison irrégulière et qu'elle portait le nom d'une femme tombée.

Était-ce donc une excuse valable pour manquer à la foi jurée, pour réduire au désespoir une innocente jeune fille qui avait cru à ses serments ?

Ce nom, Jeanne Valdieu ne l'avait pas traîné dans la boue, puisqu'elle se faisait appeler Jeanne de Lorris, et la vie qu'elle menait depuis quinze ans n'avait pas terni la pureté de sa fille, puisqu'elle ne la voyait jamais que dans l'honnête maisonnette du boulevard d'Italie.

Malheureusement, le charme préservateur était rompu ; la vérité, l'affreuse vérité allait apparaître dans toute son horreur aux yeux dessillés de Thérèse. Sa mère venait sans doute de la lui avouer, faute de pouvoir la lui cacher plus longtemps, comme elle l'avait avouée au vicomte d'Elven, qui rendait justice à sa franchise.

Il y avait une certaine grandeur dans cette confession sincère d'une créature déchue, mais cette sincérité n'effaçait pas la honte de son passé.

André avait été touché de cet aveu au point d'y répondre d'abord en demandant à revenir, mais à ce premier mouvement avait succédé un accès de fierté, quand Jeanne s'était risquée à lui dire que sa fille héritait d'une fortune énorme.

Il aurait pu épouser Thérèse pauvre, en renonçant au bien mal acquis que lui laisserait madame de Lorris. Elle était riche quand même. Ce mariage, dès lors, devenait impossible.

André n'avait même pas songé à demander le nom de ce père qui n'avait pas reconnu son enfant et dont la sœur laissait des millions à cette enfant, après des années d'oubli.

Il lui semblait qu'un gentilhomme ne devait pas profiter de cet héritage qui semblait payer tardivement à Thérèse le prix de la première faute de Jeanne Valdieu.

Et comment demander à Thérèse d'y renoncer ? C'était déjà trop d'accepter le sacrifice qu'offrait madame de Lorris. Elle avait été jusqu'à dire qu'elle irait mourir à l'étranger, si son gendre l'exigeait, mais lorsqu'elle parlait ainsi, sa fille n'était pas là, et sans doute sa fille ne se serait pas prêtée à un arrangement si rigoureux.

André se trouvait donc forcé de subir, avec tous ses inconvénients, la situation qu'avait faite à Thérèse le malheur de sa naissance, ou bien d'arracher de son cœur un amour qui le remplissait tout entier.

Et si la mésalliance répugnait à son orgueil, la pensée de renier ses engagements révoltait sa loyauté.

Les renier, alors qu'il venait de les renouveler en s'associant aux projets de Thérèse qui savourait par avance le bonheur de vivre avec lui, loin du monde, au fond de la Bretagne ! Les renier, au moment où il constatait l'existence de cet ennemi que le commandant lui avait signalé en déjeunant, le matin même, chez Tortoni !

De quoi n'était pas capable le misérable qui n'avait pas craint de tendre le piège où la jeune fille était tombée, de l'attirer par une ruse infernale dans cet hôtel où elle devait forcément apprendre ce qu'était sa mère, et d'y attirer, par un raffinement de cruauté, l'homme qu'elle allait épouser !

Évidemment, il ne s'en tiendrait pas là. Rompre avec Thérèse, c'était la livrer sans défense à ses coups, et donner satisfaction à la haine qu'il lui portait, car il se proposait sans aucun doute de la brouiller d'abord avec son fiancé.

André ne comprenait que trop les réticences de Gontran d'Arbois, et il se reprochait de s'être contenté de réponses

équivoques ; car, s'il avait appris de sa bouche ce qu'il savait maintenant, il aurait pu du moins lui demander conseil.

Il était encore temps de le consulter, et il y songeait, pour plus d'un motif. Le commandant avait pu décliner la responsabilité de renseigner M. d'Elven sur la conduite passée et présente de Jeanne de Lorris ; mais il était d'un caractère trop droit pour mentir, et, s'il était son amant, comme André commençait à le soupçonner, il ne craindrait pas de le dire. Ce point délicat valait qu'André l'éclaircît, avant de prendre une résolution définitive.

Et il avait aussi à cœur de justifier Thérèse, au cas où Gontran l'aurait vue passer en voiture, avec le vicomte d'Elven, sur le quai Saint-Bernard.

Il lui tardait donc de l'aborder ; mais où le trouver ?

Le commandant avait déclaré, le matin, qu'il n'irait pas, ce jour-là, chez madame de Lorris, et il était difficile de deviner à quoi il emploierait son dimanche.

Assurément, il ne le passerait pas dans sa chambre du Grand-Hôtel et André pouvait se dispenser d'aller l'y chercher. Était-il resté chez ce monsieur qu'il était allé voir à l'autre bout de Paris pour lui payer une dette de jeu ? Ce n'était guère probable, mais ce n'était pas impossible.

Et, dans la disposition d'esprit où il se trouvait, André n'avait rien de mieux à faire que d'errer solitairement à travers la ville, pour donner audience à ses tristes pensées.

Il avait renvoyé le fiacre qui l'avait amené à la villa d'Eylau, et il descendait à pied l'avenue des Champs-Élysées, lorsque l'idée lui vint de se mettre à la recherche du commandant.

Le chemin qu'il fallait suivre pour arriver à cette maison où il l'avait aperçu à la fenêtre convenait à son humeur et conduisait d'ailleurs à ce Jardin des Plantes qui tenait une si grande place dans la courte histoire de ses amours avec Thérèse.

Il quitta donc volontiers les voies fréquentées et il prit les quais de la rive gauche où la foule ne se porte guère, même le dimanche.

Il allait, la tête basse, le long de la Seine, sans regarder les gens qui passaient, et un espion aurait pu le suivre, sans qu'il s'en aperçût.

Il pensait aux singuliers événements qui avaient fait de lui le plus malheureux des hommes, et plus il y songeait, moins il espérait sortir de l'impasse où l'avaient poussé de funestes hasards.

Il en était presque arrivé à se défier de Gontran d'Arbois, qui semblait avoir des vues particulières sur le mariage de Thérèse, car il avait indirectement essayé de détourner son jeune ami du projet de l'épouser. Son refus de répondre aux questions d'André sur madame de Lorris et l'affectation qu'il avait mise à parler d'un monsieur qu'il se proposait d'amener chez elle indiquaient assez que le vicomte n'était pas son candidat.

C'était d'ailleurs une raison de plus pour en finir promptement avec les équivoques et les incertitudes.

André avait remarqué la maison et lorsqu'il la revit, il la reconnut fort bien.

La fenêtre du premier étage était encore ouverte, mais le commandant n'y était plus, et André s'avisa alors qu'il allait

éprouver un certain embarras pour se présenter chez quelqu'un dont il ne connaissait pas le nom.

Cette difficulté à laquelle il n'avait pas songé ne l'empêcha point de sonner à la porte de cette maison qui paraissait du reste n'être habitée que par une seule personne.

On ne le fit pas attendre et au valet de chambre qui vint lui ouvrir il demanda sans hésiter M. d'Arbois.

Ce domestique le toisa et répondit, après une courte pause :

— M. d'Arbois ne demeure pas ici.

— Je le sais, dit André, mais je sais aussi qu'il y est venu aujourd'hui et je vous demande s'il y est en ce moment.

— Je ne crois pas, répliqua cet homme en le dévisageant avec persistance.

— Veuillez vous en assurer.

— Si monsieur veut bien me dire son nom.

— Le vicomte André d'Elven. Je viens pour une affaire urgente et je désirerais parler sur-le-champ à M. d'Arbois. Vous le prierez de ma part de descendre.

— Très bien, monsieur. Mais si M. d'Arbois est parti…

— Vous reviendrez me le dire.

— Mon maître pourra peut-être apprendre à monsieur où M. d'Arbois est allé.

— Je lui en serais très obligé.

— Alors, si monsieur veut entrer…

— C’est inutile. J’attendrai ici.

— Qu’y a-t-il donc ? dit une voix derrière le valet de chambre qui s’effaça respectueusement.

— M. le vicomte d’Elven demande à voir M. d’Arbois.

Un monsieur se montra et regarda le visiteur avec beaucoup d’attention.

— À qui ai-je l’honneur de parler ? dit André que toutes ces cérémonies commençaient à impatienter.

— Je suis le baron de Randal…

» Mon nom serait-il connu de vous, monsieur ? ajouta ce personnage en apercevant que le vicomte changeait de figure.

André ne l’avait pas oublié ce nom que le commandant avait prononcé à la fin du déjeuner, et il se rappelait fort bien que c’était celui du monsieur qui devait être présenté par Gontran à madame de Lorris.

— Je ne serais pas très surpris que vous l’eussiez entendu, reprit M. de Randal. Vous êtes l’ami de M. d’Arbois, et j’ai l’honneur de le connaître. Peut-être vous a-t-il parlé de moi ?

— Ce matin, je déjeunais avec lui, et il vous a nommé dans la conversation, balbutia le vicomte.

— Je savais que vous aviez déjeuné ensemble et vous savez sans doute qu’il est venu chez moi, après vous avoir quitté.

— J’ignorais que vous habitiez cette maison, mais, il y a une heure, je passais sur le quai, et j’ai aperçu M. d’Arbois à la fenêtre.

— Ah ! vraiment !… Alors, je regrette que vous ne vous soyez pas arrêté, car il n’est plus ici. Il a dû partir peu d’instants après que vous l’avez vu.

— Je ne pouvais pas… je n’étais pas seul… et puisque je l’ai manqué, il ne me reste, monsieur, qu’à vous remercier d’avoir bien voulu me renseigner et à prendre congé de vous.

— Mais je ne l’entends pas ainsi. Excusez-moi de m’être laissé aller à prolonger trop cette conversation sur le pas de ma porte et faites-moi la grâce d’entrer. Je serai charmé de causer avec vous d’un des hommes que j’estime le plus, quoique nos premières relations datent seulement de cette nuit.

André n’était certes pas venu pour s’entretenir avec un étranger qui lui inspirait un tout autre sentiment que la sympathie, mais l’occasion était belle pour vérifier un soupçon qui avait germé dans son esprit.

— Ils ont soupé ensemble, se disait-il ; mais je pensais qu’ils se connaissaient depuis longtemps. Pourquoi le commandant veut-il donc présenter à madame Valdieu, M. de Randal que, hier encore, il n’avait jamais vu ? Il faut que je le sache.

— Venez, monsieur, reprit le baron. Je ne vous retiendrai pas longtemps, mais je serais désolé si vous me refusiez.

Le vicomte hésitait encore, mais il céda au désir d’étudier cet homme que Gontran allait mettre bientôt en présence de Thérèse.

M. de Randal le conduisit tout droit dans le jardin. C'était là surtout qu'il aimait à recevoir et le lieu était propice aux conversations intimes ou familières.

— Votre présence, monsieur, est une bonne fortune pour moi, dit-il, gracieusement ; j'habite si loin du centre de Paris que mes amis ne viennent guère charmer ma solitude. La journée m'aura été doublement heureuse, puisque j'ai eu la visite de M. d'Arbois et la vôtre.

» Quel aimable homme que ce brillant officier ! et combien je regrette de ne pas l'avoir rencontré plus tôt. Nous faisons partie du même cercle, mais il était en Tunisie et il est revenu à Paris depuis très peu de jours.

» Plus favorisé que moi, vous êtes son ami d'ancienne date, et vous avez pu l'apprécier.

— Son régiment était en garnison à Pontivy, il y a quelques années, et j'habite une terre dans le Morbihan. C'est là que nous nous sommes liés, quoique nous ne soyons pas du même âge.

— Mais vous êtes du même monde. Cela suffit. Moi qui suis son contemporain, j'ai dû à un hasard le plaisir de faire sa connaissance.

— Le hasard d'une partie de jeu, je crois… et d'un souper…

— Non… il est bien vrai que nous avons attaqué ensemble une banque de baccarat et que nous sommes allés ensuite souper avec des créatures très divertissantes… et très jolies, ma foi ! une surtout… et celle-là, je vous l'avouerai, je me propose de la revoir…

Ce propos incident rasséréna le vicomte, qui en conclut que ce baron si amateur de demoiselles ne songeait pas à épouser mademoiselle Valdieu.

— Mais cette petite fête n'a pas été le point de départ de relations que je désire entretenir, et même resserrer.

» Imaginez, monsieur, que M. d'Arbois suivait un drôle qui a de mauvais desseins contre une personne de ses amies, et qu'il avait surpris, vers minuit, rôdant autour de la propriété habitée par cette dame. Mais, au fait, vous devez la rencontrer souvent, puisque vous vivez dans l'intimité du commandant… c'est sa maîtresse…

— Non, balbutia André, je ne sais… je ne me souviens pas…

— Elle a nom Jeanne de Lorris, et quoiqu'elle ne soit plus de la première jeunesse, elle est, dit-on, fort belle encore.

André était fixé sur un des points qui le préoccupaient. Gontran était l'amant de la mère de Thérèse.

— Vous l'avez vue, sans doute, demanda-t-il.

— Non, mais M. d'Arbois doit me présenter à elle, bientôt. Nous devions même aller chez elle aujourd'hui, pour lui parler de cet homme qui l'effraie. Je n'ai pas eu le temps de vous dire qu'il a échappé à ce cher commandant, qui croyait le tenir… il lui a échappé dans une petite rue qui borde le jardin où nous sommes en ce moment. M. d'Arbois, croyant qu'il s'était réfugié dans ma maison, a sonné à ma porte, comme vous venez de le faire. Je me suis mis, naturellement, à sa disposition pour l'aider dans ses recherches, et naturellement aussi, nous n'avons rien trouvé. Le coquin s'était

sauvé d'un autre côté, mais il fréquente sans doute ce quartier et j'ai donné à mon valet de chambre l'ordre de s'informer… si le drôle y revient, j'espère que nous saurons qui il est.

» Voilà pourquoi M. d'Arbois désire me présenter à madame de Lorris, et je serais charmé de leur rendre service à tous les deux.

André respira. L'explication s'accordait parfaitement avec les indications incomplètes que Gontran lui avait données, et dans tout cela il n'était pas question de mariage.

— Si la présentation a été remise, continua M. de Randal, c'est que le commandant, qui fumait à la fenêtre pendant que je m'habillais, a vu passer la fille de madame de Lorris avec sa gouvernante. Il a pensé que madame de Lorris ne serait pas chez elle et que nous ferions une course inutile.

Ce discours apportait encore un éclaircissement à André. Le commandant avait reconnu Thérèse dans la victoria et, au lieu de dire à M. de Randal qu'elle se promenait seule avec un jeune homme, il avait inventé la gouvernante. Cette précaution prouvait bien qu'il tenait à ne pas nuire à l'établissement de Thérèse. Et il était permis de croire qu'il ne cherchait pas à amener M. de Randal à demander sa main, puisqu'il avait déclaré à ce gentilhomme que madame de Lorris était une femme galante.

— Nous avons remis la visite à une prochaine occasion, reprit le baron, et M. d'Arbois est parti. Il avait rendez-vous avec des camarades au café du Helder.

— Peut-être l'y rencontrerai-je encore, dit André.

— J'en doute. Les militaires sont d'une exactitude proverbiale et l'heure de l'absinthe doit être passée. Je suppose que le commandant dînera en joyeuse compagnie, mais j'espère qu'il viendra au cercle vers minuit, et si vous aviez une communication à lui faire, je m'en chargerais très volontiers.

— Je vous remercie, monsieur. Ce que j'ai à lui dire n'a pas une très grande importance et je passerai chez lui demain matin. Mais je ne veux pas abuser de l'accueil que vous me faites, et je vous demande la permission de vous quitter.

— Je ne vous retiens pas, monsieur, mais je ne désespère pas de vous revoir, puisque vous êtes l'ami de M. d'Arbois.

— Je crains d'être obligé de retourner en Bretagne très prochainement, répondit André qui ne tenait pas du tout à rencontrer de nouveau M. de Randal.

Il savait tout ce qu'il voulait savoir, et il avait hâte de rentrer chez lui pour s'y enfermer avec sa douleur.

André était de ceux qui cherchent des consolations dans la solitude, et, puisqu'il n'avait pas pu mettre la main sur le commandant, il ne voulait confier ses chagrins à personne.

Le baron eut le bon goût de ne pas insister et se tint, en le reconduisant, dans les limites d'une réserve polie. Il n'y eut de part ni d'autre aucune de ces protestations d'amitié qu'on sème à Paris, comme monnaie courante, et dont les gens bien élevés se montrent plus avares.

Le vicomte, cette fois, prit une voiture pour regagner son domicile de passage, qui était dans un hôtel de la rue du Helder. Il jugeait superflu de chercher Gontran au café où se

réunissent les officiers et où il lui eût été difficile d'entamer avec lui une conversation sérieuse, en supposant qu'il l'y trouvât.

À la porte de son hôtel, il eut à se défendre contre les importunités d'un ramasseur de bouts de cigares qui, après lui avoir ouvert la portière, voulut absolument l'aider à descendre, et, quand il fut débarrassé de cet industriel de mauvaise mine, il s'empressa d'entrer dans la loge du concierge pour y prendre la clé de son appartement.

— La clé de monsieur est en haut, lui dit en souriant le préposé à la garde de l'hôtel.

— Ah ! murmura le vicomte, un peu étonné de l'air que prenait le portier pour lui annoncer une chose si simple. Est-ce que le service n'est pas fait à l'heure qu'il est ?

— Pardon, monsieur, il est fait depuis ce matin. Mais… il y a quelqu'un chez monsieur.

— Comment cela ? Je n'attends personne.

— En effet, monsieur ne m'avait pas prévenu… Mais monsieur comprendra que je ne pouvais pas refuser la clé.

— Expliquez-vous plus clairement si vous voulez que je comprenne, dit André avec impatience.

— Monsieur va être bien surpris. Madame est arrivée.

— Madame ?… quelle est cette plaisanterie ?… Je ne suis pas marié.

Le concierge sourit de plus belle et dit d'un ton discret :

— Monsieur m'excusera… je ne pouvais pas demander à cette dame de me montrer son contrat… et je ne fais que ré-

péter à monsieur ce qu'elle m'a déclaré… je prie monsieur de croire que je n'aurais pas confié la clé, à la première venue… Mais la personne est si comme il faut !…

André n'écouta pas le reste. Il pressentait une nouvelle catastrophe et il se précipita dans l'escalier qui conduisait à l'appartement où cette étrange visiteuse l'attendait.

Les idées les plus bizarres lui vinrent à l'esprit pendant qu'il montait à grandes enjambées ses trois étages.

Il ne connaissait presque personne à Paris et surtout pas de femmes, du moins pas de celles qui sont capables de venir seules chez un jeune homme et de s'y installer sans sa permission, pendant son absence.

Une drôlesse quelconque aurait pu y entrer par mégarde, mais ce n'était pas le cas, puisque la visiteuse avait demandé au portier le vicomte d'Elven.

Cette invasion de son domicile était évidemment préméditée et il était tenté d'y voir un nouveau tour de cet ennemi caché qui venait de lui en jouer un si perfide en l'envoyant à la villa d'Eylau.

On lui adressait peut-être une fille pour le compromettre et pour l'entraîner dans une fâcheuse aventure.

Il lui passa aussi par la tête que madame Valdieu avait bien pu venir dans l'intention de reprendre, rue du Helder, l'entretien si brusquement interrompu par la fuite de M. d'Elven.

Mais il se dit aussitôt que madame Valdieu n'aurait pas procédé de la sorte ; qu'elle ne se serait pas permis de se présenter comme étant la vicomtesse d'Elven, et que, d'ailleurs, le concierge ne s'y serait pas trompé.

L'âge de Jeanne n'était pas écrit sur son visage, mais, à trente-sept ans qu'elle avait, on n'a plus l'air d'une jeune mariée.

André arriva au troisième étage avant d'avoir trouvé une explication raisonnable de l'étrange incident qu'on venait de lui signaler.

On croira sans peine qu'il ne s'arrêta pas à réfléchir devant la porte. La clé était à la serrure. Il n'eut qu'à la tourner pour ouvrir, et il entra vivement.

L'appartement qu'il occupait se composait de trois petites pièces, qui se commandaient.

Dans la première, il n'y avait personne, mais au bruit qu'il fit en entrant, une femme accourut, et il recula de surprise.

Cette femme, c'était Thérèse Valdieu.

— Vous, mademoiselle ! s'écria-t-il, vous ici !

— Est-ce un reproche ? demanda-t-elle en souriant tristement.

Elle était pâle et ses yeux brillaient, mais elle ne paraissait ni troublée, ni inquiète.

André se raidit contre l'émotion qui le tenait à la gorge et chercha une réponse qui ne vint pas.

— Je sais bien, reprit Thérèse, qu'en venant seule chez vous, je manque à toutes les convenances, mais qu'importe, puisque nous sommes fiancés ? J'ai même dit, pour qu'on me laissât entrer chez vous, que nous étions mariés.

» Ai-je eu tort ? ajouta-t-elle en le regardant fixement.

— Madame Valdieu sait-elle que vous êtes ici ? demanda André pour esquiver la réponse à une question délicate.

— Elle le saura bientôt, mais je ne l'ai pas consultée pour m'y rendre. Elle ne m'aurait probablement pas permis de risquer une démarche que j'étais résolue à tenter. Voulez-vous savoir comment je suis partie ? Votre ami, M. d'Arbois, est arrivé, deux heures après votre départ, et il s'est enfermé avec ma mère. Je venais d'avoir avec elle une longue explication qui ne m'avait rien expliqué du tout. J'ai profité du moment où j'étais seule pour sortir sans qu'on me vît.

» Je savais où vous demeuriez. Vous l'avez dit hier à M. d'Arbois, dans notre jardin. J'étais dans le corridor du rez-de-chaussée et j'entendais votre conversation.

» Je n'aurais pas pu trouver le chemin de la rue du Helder, puisque je ne connais pas Paris. Mais j'ai pris une voiture. Et quand j'ai appris que vous n'étiez pas chez vous, je me suis décidée à vous attendre.

» Je tenais à vous parler aujourd'hui. J'ai juré à ma mère que je vous ramènerais.

— Elle vous a donc dit…

— Que vous vous étiez enfui, sans demander à me revoir, et que vous ne reviendriez jamais.

» J'ai refusé de croire ce qu'elle me disait, et je lui ai déclaré que je vous demanderais à vous-même s'il est vrai que vous ne m'aimez plus.

— Je vous aime plus que jamais, s'écria le vicomte, emporté par un élan de passion qu'il ne fut pas maître de contenir.

— Ah ! je le savais bien, dit la jeune fille en lui tendant les deux mains, qu'il serra sans oser y mettre un baiser. Votre cœur n'a pas changé… le mien non plus. Que nous fait le reste ! Toutes les considérations du monde ne nous empêcheront pas d'être l'un à l'autre… Les obstacles ne sont rien quand on s'aime… et celui qui nous sépare n'existe pas puisqu'il dépend de moi de le supprimer.

Et comme elle vit qu'André ne comprenait pas :

— Ma mère m'a dit pourquoi vous vous étiez sauvé, reprit-elle doucement. Elle m'a dit que j'hérite de deux millions et que vous me trouvez trop riche pour être votre femme. Eh bien ! mais je n'y tiens pas du tout à ces vilains millions et je ne suis pas forcée de les accepter. Je serai majeure dans un an et je renoncerai à l'héritage, dès que j'aurai l'âge de signer un acte. Vous m'en croirez bien sur parole et nous n'attendrons pas jusque-là pour nous marier.

— Cette fortune vous vient de votre tante, balbutia le vicomte qui cherchait à éviter de se prononcer catégoriquement.

— D'une tante que je n'ai jamais connue… pas plus que je n'ai jamais connu mon père… je croyais qu'il s'appelait Valdieu, puisque je porte ce nom-là… Ma mère m'a appris qu'il était Anglais, qu'il était noble, comme vous, qu'il s'appelait Georges Avor et que ma tante, qui m'a laissé tant d'argent, avait épousé un lord.

— Vous a-t-elle appris aussi que votre père ne vous avait pas reconnue ? demanda André, assez surpris que madame de Lorris, en confessant son passé, ne lui eût pas parlé de la noblesse de son premier amant.

La pécheresse devait s'imaginer que ce serait, aux yeux du vicomte d'Elven, une circonstance atténuante et il s'étonnait qu'elle ne l'eût pas fait valoir.

— Oui, répondit Thérèse après avoir hésité un instant, elle m'a dit que je suis ce qu'on appelle un enfant naturel et qu'elle n'a jamais été mariée. Il paraît que c'est un déshonneur pour elle et pour moi. Je ne comprends pas très bien pourquoi.

André tressaillit. Il avait peine à croire à tant de naïveté, et pourtant il sentait que la jeune fille était incapable de jouer la comédie de l'innocence.

— Je sais bien, reprit-elle, qu'une femme doit se marier. Ma mère et Gudule m'ont toujours dit que c'était là le but de la vie. Je conçois qu'il est malheureux d'aimer quelqu'un et de ne pas l'épouser, mais ce n'est pas la faute de ma mère si elle n'a pas épousé l'homme qu'elle aimait… il est mort… et si vous mouriez maintenant, il me semble que je ne serais pas coupable de vous avoir aimé.

» Enfin ! c'est ainsi, puisqu'elle m'a assuré que vous ne voudriez plus de moi, à cause de ma naissance… Heureusement, elle s'est trompée ; mais elle m'a donné encore des explications qui ne m'ont pas paru très claires… Ainsi, elle m'a laissé entendre qu'on lui reprochait de se faire appeler madame de Lorris, d'avoir un bel hôtel et un beau mobilier. Quel mal y a-t-il à cela ? Dites-le-moi, je vous prie.

Cette fois, André baissa la tête. Il n'avait pas prévu que mademoiselle Valdieu le mettrait dans la nécessité de mentir ou de lui montrer la honte de sa mère.

— Vous trouvez donc qu'elle est coupable, puisque vous ne me répondez pas ? dit tristement Thérèse. Moi, je pensais

que tout ce qu'elle possède lui avait été donné par mon père. Comment aurait-elle acquis cette fortune si elle ne venait pas de lui ? Elle m'a dit aujourd'hui qu'elle n'avait jamais travaillé, comme elle me le laissait croire… parce que je n'étais pas d'âge à entendre la vérité… je vous répète ses propres paroles… et puis elle a ajouté… et c'est cela surtout que je vous prie de m'expliquer… elle a ajouté que sa vie n'avait pas toujours été irréprochable… que tous vos amis savaient ce qu'elle a fait… alors, M. d'Arbois doit le savoir… et que, si vous les consultiez, ils vous conseilleraient tous de ne pas épouser sa fille.

» Pourquoi ? Quel est son crime ? Encore une fois, je vous le demande.

André était au supplice. Il fallait parler, briser le cœur de cette enfant qu'il adorait. Il n'eut pas le courage de lui dire : Votre mère s'est enrichie en trafiquant de sa beauté, elle a mené une vie infâme et le souvenir de votre père ne l'a pas arrêtée sur la pente honteuse où elle a glissé volontairement. Elle n'a même pas l'excuse de la misère, car elle n'était pas sans ressources et elle avait assez de talents pour gagner, par un travail honnête, de quoi élever sa fille. Elle a préféré faire fortune en exploitant les vices des hommes qui la payaient, et si vous souffrez aujourd'hui, si moi qui vous adore, je recule devant l'opprobre qui s'attache au nom qu'elle a traîné dans la fange, c'est à elle seule que nous devons notre malheur. Elle récolte ce qu'elle a semé et ce n'est pas elle que je plains.

— C'est à madame Valdieu de vous répondre… murmura-t-il. Ce matin, j'ignorais qu'elle se faisait appeler madame de Lorris. Je ne suis pas beaucoup mieux instruit que vous et je vous jure bien que je ne demanderai conseil à personne.

— Pas même à M. d'Arbois ?… C'est donc que ma mère a eu raison de me dire que vos amis n'approuveraient pas notre mariage… et que si vous hésitiez, c'était à cause d'elle. Il y a dans sa vie un mystère… je ne veux pas le connaître… et du reste, demain, il n'y en aura plus, car, ce soir, elle va venir habiter avec moi boulevard d'Italie. Elle me l'a annoncé et elle a ajouté que bientôt je me marierais à un homme qui ne rougirait pas d'épouser sa fille. Cet homme, à ce qu'il paraît, ferait en m'épousant un sacrifice que je ne veux imposer à personne… pas même à vous…

— Ce ne serait pas un sacrifice, mais…

— Mais le monde vous blâmerait, n'est-ce pas ?

André fit un signe affirmatif.

— Et il ne vous blâmerait pas, si nous restions dans les termes où nous sommes ?

— Non, sans doute.

— Eh bien ! pourquoi ne vivrions-nous pas ensemble, sans nous marier ?

André resta pétrifié. Il lui semblait que la foudre venait de tomber à ses pieds, et de lui enlever l'usage de la parole.

Il se refusait à comprendre et pourtant la proposition était clairement exprimée. Thérèse lui offrait de vivre avec lui, en négligeant la formalité du mariage, c'est-à-dire de le prendre pour amant, au vu et au su de tout Paris et de toute la Bretagne.

Et elle lui proposait cela avec une parfaite tranquillité. Elle n'avait pas rougi, sa voix n'avait pas tremblé en lui

adressant cette étrange question qu'une femme légère eût à peine osé formuler en termes si peu équivoques.

Était-ce le calme de l'innocence ou le comble de l'impudeur ? Il n'osait pas décider et encore moins répondre.

— Vous vous taisez, reprit-elle, et je vois bien, à votre air, que je viens de vous affliger. J'ai donc dit, sans m'en douter, une chose monstrueuse. Eh bien ! je vous supplie de m'expliquer tout ce que je ne comprends pas… et j'avoue que je ne comprends pas grand'chose. Il ne faut pas m'en vouloir. On m'a élevée loin du monde et on ne m'a rien appris de ce qui s'y fait.

André tressaillit. Il était fixé. Thérèse n'avait pas conscience de la portée du singulier discours qu'elle venait de lui tenir.

— Depuis une heure, continua-t-elle, je suis un peu plus éclairée. Ainsi, je sais que le nom a une grande importance dans la vie. On reproche à ma mère de s'être fait appeler madame de Lorris. Et j'entrevois qu'on lui reproche aussi de s'appeler tout simplement Jeanne Valdieu, alors qu'elle aurait pu être lady Jeanne Avor. Ce n'est pourtant pas sa faute si mon père ne l'a pas épousée et je soupçonne que, s'il ne l'a pas fait, c'est qu'il était noble et qu'elle ne l'était pas. En ont-ils été moins heureux ? Non, car ils s'aimaient, et c'est la mort qui a détruit leur bonheur. Ils ont vécu ensemble comme je voudrais vivre avec vous.

André pâlissait à vue d'œil. Chaque mot de ce plaidoyer naïf contre les lois sociales lui perçait le cœur.

— Vous aussi, vous êtes noble, plus noble que mon père peut-être, puisque vous portez un titre. Et vous venez de m'avouer que vos amis vous blâmeraient si vous me donniez

votre nom et votre titre. Ce serait une mésalliance… c'est bien le terme, n'est-ce pas, pour désigner le mariage d'un vicomte avec la fille d'une simple bourgeoise ?

— Oui, mais je vous jure que…

— J'ai donc raison de dire que toute la difficulté est dans le nom. Et rien ne nous empêche de la tourner cette difficulté maudite. Si je n'ai pas encore parlé à ma mère de l'idée qui m'est venue après votre départ, c'est que je n'étais pas sûre que vous m'aimiez toujours. J'en suis sûre maintenant. Je vous l'ai demandé et vous m'avez répondu : « Oui… plus que jamais. » C'est à mon tour de vous dire ce que je rêve… oh ! c'est bien simple… je rêve d'aller vivre avec vous en Bretagne… ou ailleurs… où vous voudrez… pourvu que nous ne nous quittions jamais, je serai contente… et j'ai tout arrangé dans ma tête… d'abord, je renoncerai à l'héritage, c'est entendu… et en attendant que je sois majeure, je n'y toucherai pas… ma mère a bien assez d'argent pour elle et pour moi… elle viendra avec nous et on ne lui reprochera plus d'avoir un hôtel et des meubles, puisqu'elle va les vendre.

C'en était trop. André ne pouvait pas en entendre davantage sans manquer à son devoir d'honnête homme. Le moment était venu de parler à la pauvre exaltée le langage de la raison, quoi qu'il en dût coûter à tous les deux.

— Et vous croyez, dit-il tristement, que le monde sera moins sévère pour elle et pour moi, quand elle aura renoncé au luxe qui l'entoure et quand j'aurai consenti à ce que vous me proposez. Hélas ! ce serait tout le contraire. On dirait que nous jouons une comédie honteuse pour donner le change à l'opinion publique. Si je me prêtais à un tel arrangement, pas un de mes amis ne me serrerait plus la main… et je mériterais bien les affronts qu'on ne me ménagerait pas.

— Pourquoi ? parce que au lieu d'être votre femme, je serais… votre maîtresse… encore un mot dont je ne connais pas le sens exact, quoique je l'aie lu dans les livres. Je sais très bien qu'on le prend presque toujours en mauvaise part. Ainsi, on en veut à ma mère parce qu'elle a été la maîtresse de mon père, c'est-à-dire parce qu'elle ne s'est pas mariée avec lui. Il y a donc une loi qui oblige une jeune fille à se marier ? Comment se fait-il, alors, que personne ne jette la pierre à ma gouvernante Gudule, qui a quarante-cinq ans et qui est encore demoiselle ?

André resta abasourdi. Thérèse était de bonne foi. L'éducation qu'elle avait reçue portait ses fruits. Pour la préserver des tentations, sa mère l'avait laissée dans une ignorance absolue. Elle s'était figuré qu'il suffisait de lui dire : « Je te marierai », de lui trouver un mari et de s'en remettre à ce mari du soin de lui apprendre ce qu'elle ne savait pas.

Ainsi font de bonnes bourgeoises, et elles croient bien faire, mais celles-là n'ont pas à compter avec l'imprévu. Elles n'ont point de passé à cacher ; leur existence est unie et transparente comme une glace. Elles élèvent tranquillement leurs Agnès, jusqu'au jour où elles les placent par devant monsieur le maire, et, à dater de ce jour, c'est le mari qui devient responsable. Tant pis pour lui, si la jeune niaise qu'on lui a confiée, ne s'en tient pas aux éclaircissements qu'il lui fournit.

Mais Jeanne Valdieu n'était pas une bourgeoise. Jeanne Valdieu était une irrégulière, et elle aurait dû prévoir que le moindre incident dérangerait ce plan dangereux qui consistait à isoler Thérèse en plein Paris, comme une de ces princesses des contes de fées qu'on enferme dans une tour d'ivoire.

Elle aurait dû songer que tôt ou tard un prince charmant viendrait chanter au pied de la tour et que, faute d'être renseignée sur les inconvénients de l'amour illégal, la princesse pourrait bien, sans penser à mal, se jeter à la tête du prince.

Thérèse en était justement là et si le vicomte d'Elven eût été un malhonnête homme ou seulement un passionné violent, Thérèse était perdue.

Heureusement, il l'aimait trop pour abuser de cette naïveté confiante qui l'aurait jetée dans les bras d'un libertin.

Mais il fallait répondre enfin et il prit sur lui de trancher dans le vif pour couper court à des questions qui le mettaient au supplice.

— Vous parlez de votre gouvernante, dit-il, elle ne vous a donc pas appris qu'on se marie pour avoir des enfants légitimes, et que les enfants qui naissent en dehors du mariage sont des bâtards ? Voudriez-vous que les vôtres fussent bâtards ?

C'était si clair que Thérèse comprit à peu près et que les larmes lui vinrent aux yeux.

— Bâtards ! murmura-t-elle ; oui, je sais que ce mot est une injure… Moi, je suis bâtarde, et c'est parce que je suis bâtarde que vous ne pouvez pas m'épouser sans vous déshonorer… C'est moi qui serais déshonorée, si je devenais votre maîtresse, et mon déshonneur retomberait sur mes enfants… cela, je ne le veux pas… je ne veux qu'une chose… c'est que vous ne me quittiez jamais… parce que si vous me quittiez, vous aimeriez sans doute une autre femme… et je sens que j'en mourrais de chagrin. Mais… ne puis-je donc vivre avec vous sans être votre maîtresse ? Est-ce que c'est défendu ? Lorsque vous deviez m'épouser, il était convenu que vous

viendriez tous les jours chez nous, au boulevard d'Italie… ma mère y avait consenti… et M. d'Arbois, votre ami, n'y trouverait pas à redire… il y viendra bien, lui, et pourtant ma mère n'est pas sa maîtresse.

André ne s'attendait pas à ce nouveau coup. Il baissa les yeux, de peur que Thérèse n'y lût la vérité qu'il venait d'apprendre de la bouche de M. de Randal.

— Pourquoi ne feriez-vous pas ce qu'il fera ? reprit-elle, encouragée par le silence qu'il gardait. Et pourquoi n'irions-nous pas tous les ans passer l'hiver dans votre pays ? Je ne demande pas davantage. Mais, si vous refusiez, je croirais que vous ne m'aimez pas.

— C'est parce que je vous aime que je refuse, dit André, poussé jusque dans ses derniers retranchements. Je ne veux pas qu'on dise que je suis votre amant.

— Mon amant… toujours des mots que j'entends et que je répète sans les comprendre. De quoi nous accuserait-on, si on prétendait que vous êtes mon amant ?

La question, cette fois, était si nettement posée que pour la résoudre, il aurait fallu en venir à des brutalités de langage et André d'Elven recula devant cette extrémité. Il aima mieux se taire que de déchirer le voile qui cachait à Thérèse les grossières réalités de la vie.

Ce n'était pas à lui d'instruire la fille de Jeanne de Lorris.

— Parlez ! je le veux ! dit-elle d'un ton résolu.

— Interrogez votre mère. Elle seule a le droit de vous répondre. Si je vous apprenais ce qu'elle vous a laissé ignorer, je commettrais une mauvaise action. Tout ce que je puis

vous dire, c'est que je vous aime et que je maudis le misérable qui a brisé ma vie.

— En m'écrivant cette lettre. Ah ! moi aussi, je le maudis, car j'étais bien heureuse et maintenant…

La jeune fille n'acheva pas, et André se retourna vivement.

On frappait à la porte.

Être surpris en tête-à-tête avec mademoiselle Valdieu, il ne lui manquait plus que ce malheur et sa première pensée fut de prévenir les fâcheuses conséquences que pouvait avoir la visite d'un de ses amis dans un pareil moment.

— Vous attendez quelqu'un ? demanda Thérèse étonnée.

— Non, personne… mais je ne puis pas me dispenser d'ouvrir, et il ne faut pas qu'on vous voie ici. Entrez là, je vous en supplie, dit André en lui montrant la pièce voisine.

Elle s'y laissa mener et il courut à la porte, bien décidé à se débarrasser très vite de l'indiscret qui continuait à frapper doucement, comme frappe un domestique ou un solliciteur.

Ce n'était certes pas le commandant qui s'annonçait à si petit bruit, et cependant le vicomte d'Elven n'aurait pas été très surpris de le voir arriver. Depuis qu'il savait que le commandant l'avait vu passer en voiture avec la fille de Jeanne, il l'attendait presque.

Après s'être assuré d'un coup d'œil que le rideau en reps qui séparait les deux pièces était retombé sur Thérèse, André entre-bâilla la porte.

Le corridor était assez mal éclairé, et il ne put pas distinguer les traits de la personne qui frappait.

Il vit seulement que c'était une femme.

— M. le vicomte d'Elven ? demanda-t-elle. C'est bien ici ?

— C'est moi, madame, répondit André. Que désirez-vous ?

— Comment ! ce que je désire ? répliqua la femme en éclatant de rire. Vous ne le devinez pas ?

— Pas du tout.

— Vous n'avez donc pas d'yeux ? Il me semble que je n'ai pas l'air de la lingère de l'hôtel, ni de la blanchisseuse… mais au fait, on n'y voit goutte dans ce couloir, et vous n'avez pas, je suppose, l'intention de m'y laisser.

— Pardon ! mais… il m'est impossible de vous recevoir en ce moment.

— Allons donc ! vous me prenez pour une autre alors, car vous venez de me faire dire que vous m'attendiez.

— Moi !…

— Ah ! c'est vrai, j'ai oublié de commencer par le commencement. Je viens de la part de M. d'Arbois… du commandant d'Arbois… y êtes-vous, maintenant ?

— Quoi ! c'est lui qui vous envoie ?

— Lui-même. Il a pris la peine de m'écrire tout exprès. Et moi, j'ai pris la peine de venir ici et de monter vos trois

étages. J'éprouve le besoin d'entrer chez vous pour me reposer… en attendant mieux.

— Excusez-moi, madame… je ne suis pas seul…

— Un gêneur ! Eh bien ! expédiez-le, mais permettez-moi de m'asseoir. Si vous ne voulez pas qu'il me voie, je me retournerai la figure contre le mur. Il me prendra pour votre tante à la mode de Bretagne.

— Je vous répète que cela ne se peut pas… veuillez donc m'expliquer le but de votre visite.

— Ici ! jamais de la vie. Je n'ai pas l'habitude de causer debout avec les messieurs… surtout dans un couloir… Quand nous serons sur la chaise longue que j'entrevois là-bas, derrière vous, alors je vous dirai pourquoi je viens… Voyons, puisque je vous suis adressée par votre ami, vous n'allez pas me faire l'affront de me renvoyer… D'abord, je vous préviens que, si vous me jouiez ce tour-là, j'irais me plaindre au commandant… Il m'a recommandé d'insister pour entrer, si vous faisiez des difficultés… et j'insiste.

L'embarras du vicomte n'était pas mince. Il craignait de déplaire à Thérèse en introduisant cette visiteuse obstinée et il craignait aussi, en lui fermant sa porte, de déplaire à Gontran d'Arbois, qui l'avait choisie pour messagère, et chargée, probablement, de faire à son ami une communication importante.

Elle paraissait d'ailleurs peu disposée à s'en aller sans s'acquitter de la commission et très capable de scandaliser les gens de l'hôtel, en élevant la voix pour se plaindre de l'accueil discourtois du vicomte d'Elven.

André jugea qu'il valait encore mieux la recevoir, sauf à abréger l'entretien.

Thérèse était passée dans la seconde pièce. L'inconnue ne pourrait pas la voir. Et Thérèse, qui pourrait entendre la conversation, ne soupçonnerait pas son amoureux d'avoir une intrigue, tandis que ce colloque prolongé sur le seuil de la porte devait lui sembler suspect. Il n'avait déjà que trop duré.

— Venez donc, dit-il en s'effaçant pour laisser passer la dame.

Elle profita aussitôt de la facilité qu'il lui offrait.

— Enfin, m'y voilà ! s'écria-t-elle, en relevant sa voilette.

André vit une jeune et jolie figure, une bouche rieuse, un front blanc couronné de boucles blondes, et une paire d'yeux brillants qui le regardaient curieusement.

Il n'y comprenait plus rien ; mais il commençait déjà à regretter de s'être laissé envahir par une femme d'allure si dégagée.

— Allons, dit-elle gaiement, je ne vous en veux plus. Vous êtes trop gentil pour que je vous garde rancune. Si vous saviez ce que ça me change de voir un joli garçon, moi qui passe tous les jours deux heures en tête-à-tête avec une figure de marron sculpté.

André, stupéfait, crut qu'il avait affaire à une folle, surtout lorsqu'il la vit se jeter sur son canapé et y prendre une pose des plus abandonnées.

— Venez vous asseoir près de moi, dit-elle d'une voix câline.

Et comme le vicomte ne bougeait pas :

— Tiens ! c'est vrai, reprit-elle, vous avez là quelqu'un… je n'y pensais plus et je conviens que ce serait gênant… Nous avons tant de choses à nous dire. Débarrassez-vous bien vite de la personne qui est là, cher ami ; il est bien inutile de la faire poser. Vous savez que nous dînons ensemble et je vous avertis que je ne sortirai d'ici que pour monter en voiture avec vous.

— C'est trop fort ! dit André, à bout de patience. J'ai bien voulu vous permettre d'entrer pour entendre ce que vous avez à me dire, mais je m'aperçois que vous vous moquez de moi et je vous prie de vous retirer.

— Ah ! mais non, par exemple ! J'y suis, j'y reste, mon petit. Tant pis pour vous si je vous dérange. Il ne fallait pas m'envoyer chercher. Et vous avez beau me faire les gros yeux, vous ne m'empêcherez pas de parler. Oh ! je vous comprends… vous avez une femme chez vous… Eh bien ! après ? Elle ne vaut pas mieux que moi, puisqu'elle est cachée dans votre chambre à coucher. C'est mon tour maintenant ; qu'elle s'en aille !

À ce mot, André perdit la tête.

— Misérable drôlesse ! cria-t-il en saisissant les poignets de la donzelle pour la forcer à se lever.

— De quoi ! Des violences ? dit-elle. C'est inutile, mon cher. On s'en va. Et je vous prie de croire que je ne serais pas venue si j'avais su que vous vous conduiriez avec moi comme un malotru.

— Sortez !

— Je sors, André de mon cœur, et tu ne me reverras plus. J'en ai assez des vicomtes bretons qui dérangent les femmes pour se donner les gants de les mettre à la porte devant leur maîtresse. Montrez-la donc, la vôtre, que je voie si elle est mieux que moi.

L'aimable personne qui parlait ainsi était debout.

André s'avança pour lui fermer la bouche et la pousser dehors.

Mais, avant qu'il eût mis la main sur elle, Thérèse releva la portière qui la cachait et entra.

Elle était pâle comme une morte, et ses traits contractés disaient assez ce qu'elle avait souffert en écoutant.

— Pardon ! balbutia le vicomte éperdu.

— Je vous pardonne, dit-elle froidement. Laissez-moi passer. Je ne resterai pas ici un instant de plus.

Il y eut une scène muette qui aurait tenté un peintre.

André, bouleversé, consterné, suppliant du regard et du geste, Thérèse marchant d'un pas résolu, sans lever les yeux ; la fille, désarçonnée par cette apparition, cherchant un sarcasme qu'elle ne trouvait pas.

À ce moment la porte s'ouvrit et trois exclamations de surprise partirent en même temps.

C'était Gontran d'Arbois qui arrivait, comme Jupiter au dénouement des tragédies antiques.

Aussi stupéfait que, les acteurs de ce drame très moderne, il s'arrêta sur le seuil.

Thérèse courut à lui et son premier mot fut :

— Emmenez-moi.

André et la demoiselle allaient parler, mais le commandant avait jugé la situation d'un coup d'œil.

— Venez, dit-il à Thérèse, en leur faisant signe de se taire.

Elle prit son bras et ils sortirent ensemble, sans que le vicomte osât les suivre. L'émotion le clouait sur place.

— En voilà une histoire ! s'écria la créature qui était la cause de tout. Votre ami d'Arbois arrivant tout exprès pour reconduire cette petite… il ne manquait plus que ça. Je n'y comprenais déjà pas grand'chose. Maintenant, je n'y comprends plus rien… et je regrette joliment de l'avoir laissé partir sans lui demander pourquoi il s'est moqué de moi en m'envoyant ici… car il s'est moqué de moi, je le vois bien.

— Vous osez soutenir encore que vous veniez de sa part ! dit André, en laissant éclater sa colère.

— Je crois bien que je l'ose !… et, si vous vouliez raisonner un peu, vous n'en douteriez pas, mon cher. Est-ce que je connaissais votre adresse ? Est-ce que je savais seulement qu'il existait un vicomte André d'Elven ? Et vous figurez-vous que je serais tombée chez vous pour me trouver bec à bec avec votre bonne amie, si le commandant ne m'avait pas assuré que vous m'attendiez ? Après ça, il le croyait peut-être, et je commence à soupçonner que vous nous avez fait poser tous les deux.

Le vicomte sentit qu'il y avait là un mystère à éclaircir, et il se contint.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il brusquement.

— Vous n'avez pas besoin de prendre avec moi des airs de commissaire de police, répondit la dame en lui riant au nez. Je ne cache ni mon nom, ni mon état.

» Je m'appelle Martine Ferrette et je ne gagne pas ma vie avec une machine à coudre. J'ai soupé cette nuit avec M. d'Arbois et je l'ai revu tantôt chez Valentine… Vous ne la connaissez pas ?… Eh bien ! tant pis pour vous… c'est une personne très obligeante…

— Et c'est chez elle que M. d'Arbois vous a dit ?…

— Il ne m'a rien dit du tout… rien que des choses qui ne vous regardent pas… et il est parti sans me parler de vous… mais une heure après, il m'a écrit… vous le savez bien, puisque c'est vous qui l'avez prié de m'écrire.

— Vous mentez !

— Oh ! pas de gros mots. Pensez de moi ce qu'il vous plaira, et quittons-nous proprement. Je veux bien croire qu'il y a eu un malentendu, mais je ne me charge pas de vous l'expliquer. Adressez-vous à votre ami. Demandez-lui qui on trompe ici. Il vous le dira sans doute. Moi, je m'en vais.

» Au plaisir de ne jamais vous revoir, conclut Martine en se dirigeant vers la porte.

Elle n'eut pas la peine de l'ouvrir, car le commandant entra, juste au moment où elle allait mettre la main sur le bouton de cuivre.

— Vous voilà, lui dit-elle en reculant de deux pas. Ma foi ! j'aime autant ça. Depuis un quart d'heure, nous patau-

geons dans les quiproquos. Vous allez nous en tirer, j'espère, puisque c'est vous qui nous y avez mis.

Le commandant d'Arbois que Martine Ferrette interpellait sur ce ton familier n'avait pas sa figure ordinaire, cette figure réjouie et cette physionomie ouverte qui mettaient en confiance et en belle humeur les gens auxquels il s'adressait.

Il rentrait avec l'air concentré d'un homme qui s'apprête à exécuter des résolutions prises, à engager une action et à soutenir des assauts : un air armé en guerre.

— Mon cher André, dit-il, nous causerons tout à l'heure, quand j'aurai fini avec mademoiselle.

» À nous deux maintenant, chère petite. L'idée de venir ici n'est évidemment pas de votre cru. Qui vous l'a soufflée ?

— Comment ! s'écria la blonde enfant, vous aussi, vous me blaguez, à présent !… Vous qui avez été si gentil avec moi, tantôt ! Mais c'est vous même, mon cher, qui m'avez envoyée chez monsieur.

— Je vous ai écrit, n'est-ce pas ? dit le commandant, qui devinait à peu près comment les choses s'étaient passées.

— Vous devez bien le savoir, je pense. Si j'avais votre lettre, je vous la montrerais pour vous rafraîchir la mémoire… Malheureusement, je l'ai laissée chez moi… mais je puis vous la réciter si vous voulez.

— Quand donc l'avez-vous reçue ? Vous ne m'en avez pas parlé, lorsque nous nous sommes rencontrés… rue de Ponthieu.

— Chez Valentine, parbleu ! je ne me cache pas d'y aller. Vous m'y avez laissée et j'étais encore à jacasser avec elle

quand Justine a apporté votre poulet qu'un commissionnaire venait de lui remettre… dans la rue… en lui disant que je devais être encore là et que c'était très pressé.

— Mais ce commissionnaire n'a pas, je suppose, attendu la réponse ?

— Non. Il n'y en avait pas. La réponse c'était de prendre un fiacre et de me transporter hôtel du Helder, où m'attendait un de vos amis, M. le vicomte d'Elven, gentilhomme récemment débarqué à Paris et très pressé de faire ma connaissance.

» Je n'y ai pas manqué. Je n'ai pris que le temps de passer chez moi, rue Mosnier, pour changer de toilette. J'étais ravie et je bénissais déjà l'aimable commandant qui me valait cette aubaine. Étais-je assez bête ! J'arrive et je trouve monsieur enfermé avec sa maîtresse.

» Je veux bien croire, mon cher, que vous n'en saviez rien, mais c'est égal, vous conviendrez que ce n'est pas gai pour une femme, ces histoires-là. Passe encore si j'avais trouvé porte close. J'en aurais été quitte pour revenir demain. Mais pas du tout ; monsieur m'ouvre et fait des difficultés pour me recevoir. Je lui dis que je viens de votre part et comme dans votre lettre vous me recommandiez d'insister, parce que, disiez-vous, ce jeune homme est un peu timide, je force l'entrée… je m'installe sur ce canapé pour le mettre à son aise et je lui parle du joli petit dîner que nous allons faire en tête-à-tête… vous m'écriviez qu'il y comptait… Est-ce vrai, voyons ?

— Allez toujours, dit Gontran d'Arbois, en hochant la tête.

— Alors, mon cher, ça s'est gâté tout à fait. Monsieur s'est fâché. Il m'a dit des duretés. Je lui ai répondu sur le même ton. Et au plus fort de la dispute, la personne qui nous écoutait dans la chambre voisine a fait son entrée, comme une ingénue persécutée au cinquième acte d'un *mélo*. Elle a été très convenable, ça c'est vrai… et pourtant, si vous n'étiez pas arrivé, je ne sais pas trop comment la scène aurait fini.

» Il paraît que vous la connaissez, puisque vous l'avez emmenée… elle est jolie, cette petite… et c'est étonnant comme elle ressemble à la femme dont nous parlions tantôt… à Jeanne de Lorris.

Ce trait alla droit au cœur d'André, quoique Martine ne songeât guère à le blesser, et le commandant qui s'en aperçut, se hâta de prendre la parole.

— Je suis fixé, chère amie, dit-il, et je puis, d'un seul mot, vous expliquer le tour qu'on vous a joué. La lettre que vous avez reçue n'est pas de moi. C'est Ernest qui a contrefait ma signature.

— Ernest ! le pleutre qui m'a lâchée ! comment ! vous croyez !

— J'en suis sûr et je vous le prouverai quand j'irai vous voir. Vous me montrerez la lettre et je vous montrerai, moi, qu'il a déguisé son écriture.

— Ah ! le gredin ! s'écria Martine, c'est complet. Et non, vrai, on n'a jamais vu ça. Planter là une femme et lui ménager un affront par-dessus le marché, c'est trop raide. Qu'est-ce que je lui avais fait à cet animal-là, je vous demande un peu ? J'ai écouté pendant des heures ses rabâchages sur

Jeanne et c'est comme ça qu'il me remercie ! Jour de Dieu ! si jamais je le repige !

— N'en désespérez pas, chère amie. Je ne crois pas du tout à son départ pour l'Amérique du Sud. Et si vous le rencontrez sur le pavé de Paris, je vous serai très obligé de me prévenir. Si vous pouviez découvrir où il demeure, je vous aiderais bien volontiers à prendre votre revanche. Comptez sur moi dans tous les cas. Je ne vous laisserai jamais dans l'embarras, surtout si vous êtes discrète.

— Ah ! il n'y a pas de danger que je raconte mon aventure à mes camarades… et encore moins à Valentine. Elles en riraient trop. Mais je dois vous gêner… vous avez à causer avec votre ami… je m'en vais.

» Sans rancune, pas vrai ? monsieur le vicomte, conclut Martine. Et mes excuses à votre petite amie.

» Si je lui ai fait de la peine, c'est bien sans le vouloir, car elle me plaît.

» Vous lui direz ça, quand vous la verrez, mon commandant, ajouta-t-elle en tendant la main à Gontran, qui s'empressa de la prendre pour reconduire la dame jusqu'au bout du corridor.

Quand il rentra, il put lire sur la figure d'André les sentiments qui agitaient le cœur de cet amoureux accablé par tant de coups.

— Mon cher ami, commença-t-il, vous allez, comme cette fille, me demander des explications, et, cependant, vous devez en savoir presque autant que moi, puisque le misérable qui persécute Jeanne de Lorris vous a envoyé chez elle avec sa fille. J'y suis arrivé quand le mal était déjà fait et

Jeanne m’a raconté comment son ennemi s’y était pris pour vous attirer dans son hôtel de la villa d’Eylau. De ce côté, je n’ai donc rien à vous apprendre.

» Je sais aussi qu’après la scène qui s’est passée chez sa mère, Thérèse s’est échappée pour venir vous voir. Elle m’a tout raconté avant de monter dans mon coupé, qui va la reconduire au boulevard d’Italie. Je ne pouvais mieux faire que de l’y renvoyer sous la garde de mon fidèle cocher, Pierre Fournès, car je tenais à vous débarrasser de la donzelle que le même coquin vous a jetée dans les jambes, à seule fin de vous brouiller avec mademoiselle Valdieu.

» Entre nous, mon cher, il nous a rendu service à tous.

— Il a donc atteint son but ! s’écria le vicomte.

— Oh ! complètement.

— Quoi ! mademoiselle Valdieu croit que cette créature est ma maîtresse ?

— Mon Dieu, oui. J’ai bien essayé de la détromper, mais je n’y ai pas réussi. Il faut dire que c’était à peu près impossible. Je ne pouvais pas décemment aborder certains détails… lui raconter, par exemple, que Martine se trouvait tantôt chez une procureuse célèbre… c’est là que je l’ai rencontrée, elle vient de vous le dire… mais elle ne vous a pas dit que Jeanne de Lorris aussi connaît la Rodin… qu’elle est allée plus d’une fois dans la maison que tient cette Valentine.

— Elle ne m’a pas dit non plus que vous êtes l’amant de madame de Lorris… c’est M. de Randal qui me l’a dit.

— M. de Randal ! vous l’avez vu !

— Je suis allé vous chercher chez lui… je vous avais aperçu à la fenêtre et je voulais vous expliquer pourquoi j'étais passé sur le quai, en voiture, avec mademoiselle Valdieu. Vous n'y étiez plus, mais M. de Randal m'a reçu et m'a raconté comment il a fait votre connaissance.

— Je ne lui en veux pas pour cela… ni de vous avoir appris que Jeanne a été ma maîtresse et l'est encore. Il aurait pu ajouter qu'elle ne le sera plus demain, car aujourd'hui même nous sommes convenus de nous séparer… pour des motifs que vous devinez.

» Maintenant, mon cher André, permettez-moi de vous rappeler que, si je vous ai caché la vérité sur mes relations avec madame de Lorris, je vous ai ce matin, en déjeunant, parlé de façon à vous les laisser deviner. Vous m'aviez confié vos projets et vos espérances. J'ai fait tout ce qu'un galant homme aurait fait à ma place. Ce n'était pas à moi de vous révéler le triste secret de l'existence de Jeanne. Je vous ai conseillé de vous adresser à elle pour connaître sa vie. Je savais qu'elle a de l'honneur à sa manière et qu'elle ne vous tromperait pas. Vous n'auriez guère tardé, d'ailleurs, à apprendre la vérité sur son compte, car personne ne l'ignore dans notre monde.

» Un coquin s'est chargé de vous instruire et je persiste à croire que c'est fort heureux, car vous auriez pu vous engager davantage… vous l'étiez déjà beaucoup trop… et vous conviendrez que le vicomte d'Elven ne peut pas épouser la fille de Jeanne de Lorris.

André baissait la tête et ne paraissait pas convaincu.

— Thérèse elle-même en convient, reprit Gontran.

— Elle vous l'a dit ?

— Oui, mon ami. Je sais bien qu'elle m'aurait peut-être tenu un autre langage avant sa rencontre avec cette fille. Mais la raison lui est venue. Elle comprend maintenant que vous n'êtes pas fait pour elle et que sa mère doit d'abord se faire oublier. Jeanne y tâchera. Dans quelques années, il se présentera peut-être pour Thérèse un parti convenable.

— Vous vous chargerez sans doute de le trouver ? dit André avec amertume.

Gontran tressaillit. La réponse l'avait choqué. Mais il sentit bien vite que les malheureux ont droit à des ménagements.

— Vous n'êtes pas de sang-froid, mon cher André, dit-il affectueusement. Vous souffrez et je vous plains, je vous le jure. Mais croyez-moi… soyez homme… quittez Paris, si vous ne vous sentez pas assez fort pour y rester sans chercher à revoir cette jeune fille.

— Et vous me conseillez de l'abandonner au moment où un terrible ennemi la menace ! s'écria le vicomte.

— Vous ne pourriez rien contre lui… et vous vous exposeriez inutilement… il y a un crime au fond de cette affaire.

— Un crime ! s'écria le vicomte d'Elven, qui donc l'a commis ?

— Dispensez-moi de vous répondre, dit Gontran. Vous pouvez bien croire que ce n'est pas Jeanne… et encore moins sa fille. Mais l'ennemi que je désignais est capable de tout. Vous l'avez vu à l'œuvre.

— C'est donc lui qui a écrit ces lettres…

— Parbleu ! il en tient fabrique… Première lettre à Jeanne pour la décider à rentrer chez elle… deuxième lettre à Thérèse pour l'envoyer villa d'Eylau… troisième lettre à Martine Ferrette pour la lancer sur vous… sans compter une autre qu'elle a reçue d'un individu qui s'était implanté chez elle, sous prétexte de l'entretenir, et qui n'avait d'autre but que d'avoir, par cette fille, des renseignements sur la vie intime de madame de Lorris.

» Il est très fort, le gredin, et j'en suis encore à comprendre comment il peut être si bien informé.

» Je me demande par quel prodige d'intuition il a deviné que mademoiselle Valdieu était chez vous. Il faut donc qu'il l'ait suivie.

— C'est d'autant plus inexplicable qu'elle est venue en voiture.

— Oui, elle me l'a dit. Je comprends encore à la rigueur qu'il se soit trouvé dans la rue lorsqu'elle est arrivée… et même je soupçonne fort que nous sommes tous surveillés de près par ce drôle… ou plutôt par ses agents… il doit en avoir plusieurs. Pour opérer avec tant de précision, il faut qu'il soit informé de tout ce que nous faisons, Jeanne, Thérèse, vous et moi… informé heure par heure.

» Je vais vous démontrer que je ne me trompe pas. Il me suffira de commenter les faits qui se sont passés depuis ce matin.

» Vers midi, je crois, Jeanne reçoit un billet anonyme apporté par un homme de très mauvaise mine. On lui écrivait que je l'attendais chez elle. On savait donc que je n'étais pas à la maison du boulevard d'Italie et que Jeanne y passerait la journée.

» Deux heures plus tard, nouveau billet remis en votre présence à Thérèse par un gamin en blouse. On l'avait donc suivie jusqu'au Jardin des Plantes, on y avait épié ses mouvements et on vous avait vu l'aborder.

» Plus tard encore je rencontre cette Martine Ferrette chez la Rodin. Je cause avec elle et je l'y laisse pour m'en aller villa d'Eylau.

» Pendant que je m'expliquais avec Jeanne, Thérèse s'échappe. Nous nous apercevons trop tard qu'elle a disparu. L'idée me vient qu'elle est peut-être ici, et j'y cours, sans rien dire à Jeanne. Vous conviendrez que l'ennemi est bien renseigné.

» Il entrait dans ses plans de vous brouiller avec mademoiselle Valdieu, après vous avoir brouillé avec sa mère. Pour y réussir, il a fallu qu'il sût d'abord que mademoiselle Valdieu était dans votre appartement de l'hôtel du Helder ; ensuite que Martine était chez Valentine et que je venais d'avoir avec elle une conversation qui l'avait préparée à croire que c'était bien moi qui lui écrivais pour l'engager à se présenter toute seule à un de mes amis, un provincial en quête d'une maîtresse.

» Martine justement m'a confié ses chagrins et je lui ai promis de l'aider à remplacer l'amant qu'elle venait de perdre… encore un agent de l'ennemi, cet amant-là.

» Voilà donc, de compte fait, trois ou quatre espionnages, organisés de main de maître… on m'a suivi, on vous a suivi, on a suivi Thérèse, on a suivi Martine… Nous pourrions conjuguer le verbe : Suivre… et à tous les temps du verbe, car on nous suivra encore.

» Ce qu'il y a de plus fort, c'est qu'aucun de nous ne s'en est aperçu.

— En arrivant ici, murmura le vicomte d'Elven, j'ai bien remarqué un homme mal vêtu, qui se tenait sur le trottoir, près de la porte de l'hôtel, et qui s'est précipité pour m'aider à descendre de voiture… Mais je n'en puis pas conclure que cet homme m'attendait.

— Moi, je parierais dix louis contre un cigare de la régie qu'il n'était pas là pour autre chose… et que votre retour a été signalé immédiatement au maître, qui avait sa combinaison toute prête et qui n'a pas perdu une minute pour agir… il n'y a pas très loin de la rue du Helder à la rue de Ponthieu, et il a probablement à sa disposition des relais de chenapans.

— C'est inouï !

— Tout est inouï dans cette affaire et je vous fais mon compliment de ne plus être obligé de vous en mêler.

— Vous vous en mêlez bien, vous !

— C'est tout différent. Je suis le plus ancien ami de Jeanne, et je ne risque pas de m'enchaîner pour la vie. Jeanne n'a jamais songé à m'épouser… tandis que vous, mon cher André, vous avez pris beaucoup trop au sérieux une simple amourette. Le mariage que vous rêviez compromettrait votre nom et votre avenir. Croyez-moi… ne le regrettez pas et profitez de l'occasion pour vous éloigner à tout jamais d'une enfant qui ne savait pas ce qu'elle faisait en se fiançant à vous, au pied levé… elle s'en repent déjà et…

— Comment n'a-t-elle pas compris que cette créature était entrée chez moi malgré moi, et que je ne l'avais jamais vue… elle a entendu ce qu'elle a dit et ce que je lui ai répon-

du… je l’ai fort mal reçue et j’ai tout fait pour la chasser… il est impossible que mademoiselle Valdieu ait cru que j’étais l’amant d’une fille… donnez-moi votre parole d’honneur qu’elle le croit.

Le commandant ne s’attendait pas à cette mise en demeure.

Il avait dit la vérité à André, en ce point que Thérèse en effet venait de lui déclarer qu’elle ne pardonnerait pas au vicomte d’Elven de lui avoir donné une rivale indigne et qu’elle ne le reverrait jamais.

Elle avait même ajouté qu’elle était toute prête à épouser qui on voudrait.

Mais le commandant savait fort bien ce que valaient ces affirmations suggérées par la colère, et il n’aurait tenu qu’à lui de calmer ce dépit amoureux.

Il s’en était gardé et en s’abstenant de la détromper, il pensait agir en honnête homme.

Il jugeait absurde le mariage que rêvaient ces enfants dénués d’expérience et de raison, et il croyait sincèrement qu’ils devaient s’estimer trop heureux qu’un hasard préparé par la main d’un ennemi l’eût rendu impossible.

Il s’était mis en tête d’unir Thérèse à M. de Randal. Jeanne goûtait ce projet, et il avait déjà dressé ses batteries pour qu’il aboutît promptement à un résultat effectif et définitif. Son siège était fait.

Il n’avait donc pas été tenté de plaider à fond l’innocence de son jeune ami. Il s’en était tenu à des essais de justification très vagues et très incomplets ; excusant plutôt André qu’il ne le défendait, alors qu’il aurait pu dévoiler à

Thérèse la combinaison machiavélique dont le pauvre vicomte était la victime.

Et en s'expliquant avec lui, après avoir mis la jeune fille en voiture et congédié la blonde Martine, il avait glissé légèrement sur les détails de la courte conversation qu'il venait d'avoir avec Thérèse dans l'escalier et dans la rue.

L'insistance d'André le surprit d'autant plus désagréablement qu'il se flattait de l'avoir converti à ses idées, et il résolut d'en finir une fois pour toutes.

— Mon cher, répliqua-t-il froidement, je ne supposais pas que vous eussiez besoin de ma parole d'honneur pour ne pas douter de ce que je vous dis, mais je vous la donne très volontiers.

» Mademoiselle Valdieu est convaincue qu'en parlant à cette fille comme vous l'avez fait, vous jouiez une petite comédie pour vous tirer du mauvais cas où vous vous trouviez. Vous saviez que mademoiselle Valdieu vous écoutait et pour lui faire prendre le change, vous traitiez Martine comme une intrigante et vous feigniez de ne pas comprendre ce qu'elle vous disait.

» Maintenant, si vous me demandez pourquoi je n'ai pas démontré à mademoiselle Valdieu qu'elle se trompait, je vous répondrai que j'étais fort embarrassé pour vous soutenir, attendu qu'à ce moment-là, je ne savais pas encore à quoi m'en tenir sur la visite de la blonde. Je l'ai trouvée chez vous, mais je n'avais pas causé avec elle… elle n'a jamais passé pour une vertu, cette cliente de Valentine, et vous êtes d'âge à ne pas vous refuser une distraction… j'ai gardé un silence prudent, parce que je craignais de m'enferrer.

— Très bien, dit André, mais à présent ce motif ne vous retient plus, et quand vous reverrez mademoiselle Valdieu…

— Ne comptez pas sur moi pour être votre avocat, interrompit le commandant. Vous connaissez mon opinion sur le projet que vous aviez formé. Je ne changerai pas d'avis et je ne prêterai pas les mains à un mariage que je désapprouve.

» Nous n'en serons pas moins bons amis, je l'espère… et je suis certain que vous me remercierez plus tard.

André secoua la tête et ne répondit pas.

— Je vous laisse à vos réflexions, reprit le commandant. Quoi que vous pensiez de ma conduite en cette circonstance délicate, croyez que je reste prêt à vous servir en toute autre chose, et permettez-moi de vous donner un conseil… ne cherchez pas à revoir mademoiselle Valdieu. Vous troubleriez inutilement son repos et celui de sa mère… Or, elles ont toutes les deux grand besoin de calme… vous aussi, mon cher André… restons-en donc là et laissez-moi faire comme je l'entendrai mon devoir de protecteur des persécutées.

Sur cette conclusion, Gontran d'Arbois tendit la main au vicomte, qui la serra, et ils se séparèrent sans échanger un mot de plus.

André était au désespoir. Il sentait toute la force des raisonnements de son ami, et il comprenait que c'en était fait du bonheur qu'il avait rêvé.

Thérèse ne lui pardonnerait pas de l'avoir trahie, et lui-même n'avait plus assez de résolution pour passer par-dessus les obstacles qui se dresseraient entre lui et la fille de Jeanne de Lorris.

Si du moins il avait eu le courage de partir et d'aller chercher l'oubli en Bretagne, mais un sentiment plus fort que sa volonté le retenait à Paris.

— Partir ! murmurait-il ; l'abandonner aux entreprises de ce misérable qui a déjà réussi à la détacher de moi ! Non, ce serait une lâcheté. M. d'Arbois s'est fait son protecteur et la protège fort mal. Eh bien ! je ne la reverrai pas, mais nous serons deux pour la défendre.

III

Est-ce pour la commodité des malandrins de toutes les catégories qu'on a construit, non loin de l'ancienne barrière d'Italie, un immense café-concert ? On serait tenté de le croire, car ils y affluent.

Les uns y viennent tout simplement chercher des divertissements que ne leur offrent pas les cabarets de bas étage ; les autres s'y donnent rendez-vous pour parler d'affaires, avec accompagnement de musique, pour combiner des vols, pendant que sur l'estrade une chanteuse en robe claire s'époumone à imiter Thérèsa.

On règle là le scénario des coups qu'on exécutera en sortant.

L'orchestre n'est pas beaucoup plus mauvais qu'ailleurs, les femmes n'y sont pas beaucoup plus laides, et elles sont plus décolletées. Ces chansons appartiennent au répertoire courant des établissements du même genre, mais on y choisit de préférence les plus épicées, et, en les beuglant, les artistes soulignent les bons endroits avec des gestes qui scandaliseraient jusqu'aux gommeux de la terrasse des Ambassadeurs.

Les bonnes gens du quartier se pâment de joie à ces refrains orduriers. Ils y conduisent même assez volontiers leurs femmes et leurs filles, à seule fin de les distraire.

Pourquoi pas ? on a bien vu des princesses prendre des leçons de danse de Rigolboche.

Ceux-là vont au parterre – la salle est aménagée à peu près comme un théâtre – et ils ne s'occupent que de ce qui se passe sur la scène. Très probablement même, ils ne se doutent pas que la galerie suspendue sur leurs têtes est exclusivement occupée, ou peu s'en faut, par des voleurs.

Ces messieurs sont là chez eux, ils se connaissent tous, et ce n'est pas sans motifs qu'ils s'y placent de préférence.

De ce perchoir circulaire, ils dominent la salle, ils peuvent, d'un coup d'œil, l'embrasser tout entière, ils dévisagent les spectateurs assis au-dessous d'eux, ils surveillent les entrées et les sorties, et s'ils aperçoivent une figure inquiétante, une tête d'agent de la sûreté, ceux qui ont sur la conscience un méfait récent ont tôt fait de déguerpir par une issue secrète qu'ils connaissent fort bien et qui semble avoir été ménagée tout exprès pour eux.

Le *roussin* est aussitôt signalé comme un loup qui s'aviserait de montrer son museau dans une cour de ferme. Le mot d'avertissement court de banc en banc et tous les intéressés sont prévenus avec une rapidité électrique.

Du reste, il est rare que la police y opère ouvertement. Quelquefois, par exception, quand elle peut mettre la main sur un malfaiteur dangereux qui s'y est fourvoyé, elle l'arrête séance tenante. Mais d'ordinaire, ce n'est pas là qu'elle fait ses coups de filet. Elle n'y entre guère que pour passer en revue l'armée du crime, pour s'assurer que les vétérans n'ont pas disparu – un coquin qui *se terre*, comme disent ces chasseurs d'hommes, a presque toujours ses raisons pour ne plus se montrer, et son absence est notée comme suspecte, – et aussi pour prendre le signalement des nouvelles recrues amenées là par de vieux bandits chevronnés.

Le dimanche et le lundi sont les grands jours du bouge. Ces jours-là, de midi à minuit, les cuivres de l'orchestre ne cessent pas de tonner et le café ne désemplit pas.

Le soir de ce dimanche qui devait si tristement marquer dans la vie de Thérèse Valdieu, quelques heures après sa malencontreuse visite au vicomte d'Elven, le concert endiablé faisait rage et le public trépignait d'aise à la fin de chaque couplet.

C'était un vacarme assourdissant qui facilitait singulièrement les causeries intimes à demi-voix.

Deux hommes attablés devant un saladier de vin chaud, près de la porte d'entrée, profitaient du tapage pour se dire des choses qu'ils auraient gardées pour eux s'ils avaient cru qu'on pouvait les entendre. L'un était un gars bien planté et vêtu avec une certaine élégance : pantalon de fantaisie, veston collant, pardessus de drap clair, chapeau haute forme, à bords étroits, et souliers outrageusement pointus ; une gravure de modes, faite pour être exposée à l'étalage d'un tailleur de la banlieue.

Le visage ne jurait pas trop avec le costume. Le menton était rasé avec soin ; les favoris bien taillés rejoignaient les moustaches bien peignées. Il avait les dents blanches et le teint frais. Mais ses petits yeux et son air sournois déparaient un peu cet ensemble agréable.

L'autre, plus vieux et plus petit, était habillé comme un ouvrier endimanché. Il ne portait pas de barbe et sa bouche lippue paraissait avoir été taillée avec un sabre. Il avait le nez camard, le teint terreux et les cheveux en broussaille. C'était une ignoble figure. Tous les vices y avaient laissé une empreinte.

Ce couple assez mal assorti semblait s'accorder parfaitement, seulement, le vieux parlait au jeune avec une déférence marquée.

— Dites donc, Pervenche, grommela-t-il, en raclant le fond du saladier avec la cuiller d'étain, pour tâcher d'y puiser un reste de vin chaud, vous qui avez une montre… est-ce qu'il n'est pas bientôt l'heure ?

— Ah çà ! ricana l'homme bien mis, tu es donc pressé de travailler, mon vieux Pélican.

— Pressé de travailler, moi ! Ah *ben !* non, par exemple, vu que je suis *esquinté*. Mais c'est justement parce que je suis *esquinté* que je voudrais en finir vite et aller me coucher.

— Mâtin ! dit l'autre, qui répondait au nom fleuri de Pervenche, il ne t'en faut pas beaucoup pour te mettre sur le flanc.

— Pas beaucoup ! Depuis hier soir, je n'arrête pas. Pensez donc qu'à minuit j'étais déjà de planton devant la grille de la boîte à la petite et qu'il m'a fallu trimer jusqu'à une heure passée pour semer en route le bourgeois qui m'embêtait. Ah ! il n'est pas commode ce monsieur-là, et j'ai vu le moment où il allait me coller au poste. Mais c'est égal, je l'ai mis dedans tout de même. Avouez, Pervenche, que j'ai eu une fameuse idée.

— Je ne dis pas le contraire ; mais, si je ne t'avais pas aidé, tu aurais été pincé.

— Ça c'est vrai que vous m'avez donné un bon coup d'épaule ; mais, vous au moins, le patron vous a fait des compliments, au lieu qu'à moi…

— Il te paye bien et tu as touché une jolie gratification pour avoir inventé le tour. Qu'est-ce que tu demandes de plus ? Voudrais-tu pas qu'il t'invitât à dîner ?

— Non, je n'ai pas assez de manières. Je ne suis qu'un pauvre diable et mes parents ont négligé de me faire donner de l'éducation. C'est pour ça que toutes les corvées tombent sur moi. Cette nuit, j'ai risqué ma peau et je vais encore la risquer ce soir… car enfin, elle a des amis, la demoiselle du boulevard, et des amis qui ont une rude poigne… j'ai encore un bleu du coup de poing que m'a collé ce grand escogriffe blond, au Jardin des Plantes…

— Tu n'as eu que ce que tu méritais, car tu as opéré comme une brute. On ne t'avait pas dit de prendre la taille à la petite et de chercher à l'embrasser. On t'avait dit de tâcher de l'attirer dans la rue Lacépède en lui contant que sa mère l'y attendait. Tant pis pour toi, si tu as compris de travers.

— J'avais bien compris, mais elle est gentille… et je me figurais qu'elle ne se fâcherait pas.

— Comment, imbécile, tu as cru que tu lui donnais dans l'œil, avec une binette comme la tienne. Ah ! le patron a joliment raison de ne plus te confier de missions délicates. Tu n'es bon que pour les coups de force, ou pour *filer* les gens et faire les commissions… et encore, Pomme-d'Amour les fait mieux que toi.

— Vous dites ça parce qu'il a trouvé le joint pour remettre une lettre à la petite pendant qu'elle causait avec le grand blond, mais il ne vaut pas deux sous, ce sale crapaud-là… À votre place, moi, je me défierais de lui… Il nous vendrait tous pour vingt francs.

— Pas de danger. Je le surveille.

— Est-ce qu'il est de l'affaire de ce soir ?

— Oui, puisque je l'attends. Il viendra nous prévenir quand il sera temps. Il est de planton devant la maison.

— Faudra que la petite soit rudement bête, si elle ne le reconnaît pas. Elle l'a vu tantôt.

— Sois tranquille. Pomme-d'Amour est malin comme un singe. Il saura se cacher et d'ailleurs il a changé de pelure.

— Et vous croyez qu'elle sortira… seule, à dix heures du soir ?…

— Nous le verrons bien…

— Moi, j'ai dans l'idée qu'elle se défiera. On l'a déjà fait aller ce matin.

— Oui, chez sa maman, et on ne l'y repincerait plus. Mais, cette fois, il s'agit de revoir son amoureux. Elle ne se fera pas prier.

— Est-ce que c'est encore Pomme-d'Amour qui a remis la lettre ?

— Es-tu bête, mon pauvre Pélican ! Tu prends donc le patron pour un serin ? On a fait porter la lettre par le chasseur de l'hôtel du Helder, et comme elle ne connaît pas l'écriture du joli vicomte, elle gobera la blague très bien.

— Je ne dis pas le contraire, mais c'est égal, le patron abuse de la correspondance.

— Mêle-toi de ce qui te regarde. Il connaît son affaire. Et d'ailleurs, tout sera fini ce soir.

— Tout sera fini ! c'est bientôt dit… pour lui, peut-être, si nous réussissons à lui amener la petite… et encore, faudrait savoir ce qu'il veut en faire.

— Va le lui demander, mon vieux, tu verras comme il te recevra. Tu t'y intéresses donc à cette fille-là ?

— Non, mais si c'était pour la tuer… ou pour autre chose… je lâcherais l'affaire. Si on nous attrapait pendant que nous l'enlèverons… ou seulement si ça venait à se savoir, plus tard, nous ne serions pas blancs… nous en aurions pour dix ans de *centrale* et peut-être mieux que ça.

— Ah ! tu m'amuses, toi, avec tes scrupules. Ils te sont venus un peu tard. Tu as peur : j'en suis fâché, mais il faut marcher. Si tu *canais*, tu t'en repentirais, je ne te dis que ça. Souviens-toi que le patron a le bras long.

— Je veux bien marcher, mais je veux que vous me disiez d'abord comment ça va se passer, là-bas, au coin de la rue Corvisart.

— Tu es bien curieux ! ricana Pervenche.

— Possible, dit Pélican, mais je ne comprends pas, et je veux comprendre. Vous savez à quoi vous en tenir, vous, mon cher. Vous êtes dans les secrets du patron. Je ne vous les demande pas, mais j'ai bien le droit de vous demander ce qu'il attend de moi. Voilà huit jours que je travaille à l'aveuglette. J'en ai assez de ce métier-là.

— Tais-toi, mauvais soldat. Un troupier ne doit pas discuter les consignes qu'il reçoit de ses supérieurs.

» Mais je suis bon garçon, et je consens à t'expliquer l'opération de ce soir.

— À la bonne heure, car sans ça je ne marcherais pas.

— Parce que tu as le trac. Eh ! bien, puisque tu tiens tant à ta peau, je te réponds qu'on ne l'endommagera pas.

» La petite viendra au rendez-vous de bonne volonté. Le patron l'attendra dans une voiture au coin de la rue Corvisart. Pomme-d'Amour l'y conduira. Nous ne serons là, nous autres, que pour empêcher qu'on dérange leur tête-à-tête.

— Ah bah ! elle en tient donc pour le patron ?

— Ça t'étonne ?

— Un peu. Pourquoi donc alors va-t-elle voir à l'hôtel du Helder le grand blond qui m'est tombé dessus l'autre jour, au jardin des Plantes ?

— On voit bien que tu ne connais pas les femmes. Quand elles ont un amant, elles veulent en avoir deux. Le grand blond n'est pas mal, mais le patron n'est pas mal non plus.

— Alors, la petite n'est qu'une farceuse ?

— Dame ! c'est la fille d'une cocotte.

— Ça n'y fait rien. Et puis, si elle ne demande qu'à aller avec le patron, pourquoi se donne-t-il tant de peine ?

— Parce que la mère est contre lui.

— Tiens ! je n'aurais pas cru. Elle ne doit pas cracher sur l'argent, cette mère-là… et le patron en a plus que le vicomte.

» Moi, j'ai dans l'idée qu'il y a autre chose. Ce n'est pas pour des prunes que, la semaine passée, il m'a envoyé à la

Morgue, à seule fin de couler deux mots dans l'oreille d'une femme qui me fait l'effet d'être la cocotte en question.

» Vous me l'aviez montrée la veille aux Champs-Élysées, dans une voiture de maître, et j'ai passé deux jours à l'attendre à la porte de la *halle aux refroidis*… même que les sergents de ville commençaient à me regarder de travers.

— Eh bien, après ?

— J'avais ordre de lui dire tout bas : Gare à ta fille ; et elle a fait une drôle de tête quand je lui ai dit ça.

— Pélican, mon garçon, je te prenais pour une bête, mais je m'aperçois maintenant que tu as trop d'esprit. Ça te fera du tort. Le patron n'aime pas qu'on cherche à voir clair dans ses affaires. Et je te conseille de te tenir tranquille. Fais comme moi. Il me dit d'aller là ; j'y vais et je ne lui demande pas pourquoi il m'y envoie. Il ne me répondrait pas et il me chasserait. Prends garde qu'il ne t'en arrive autant. Il ne tiendrait qu'à moi de te dénoncer à lui, mais nous avons travaillé ensemble et je ne débine jamais les camarades.

» Je reconnais, d'ailleurs, que tu as des qualités… et même des qualités que je n'ai pas. Ainsi, tu sais te faire une tête. Avec ta fausse barbe, tu n'es plus du tout le même. La petite que tu as voulu embrasser te parlerait ce soir qu'elle te prendrait pour un autre.

» Moi, mes moustaches postiches me gênent et… je les porte mal… ça se conçoit !… le manque d'habitude.

— Vous êtes trop modeste, Pervenche. Elles vous vont très bien.

— Je ne trouve pas. Et la preuve, c'est que le patron voulait me les faire mettre pour fréquenter une cocotte de la

rue Mosnier. Je lui ai représenté qu'elle pourrait s'en apercevoir et il a tenu compte de mes observations.

— Fréquenter une cocotte, en v'là une mission qui m'aurait convenu !

— Pélican, tes passions te perdront, dit en riant M. Pervenche. Tu aurais voulu faire le joli cœur avec cette créature et elle t'aurait tiré les vers du nez. Moi, mon cher, j'ai été chaste comme Joseph, et ce n'était pas facile, car je lui plaisais à cette enfant.

— C'est donc fini ?

— Oui, je n'y retournerai plus.

Pélican allait questionner encore, mais il s'éleva dans la salle un tumulte effroyable qui étouffa sa voix.

Une chanteuse, la préférée de ce public, venait d'achever de vociférer une romance, et elle envoyait des baisers aux spectateurs de la galerie, qui répondaient à cette pantomime gracieuse en hurlant comme des bêtes féroces en rut.

Une voix glapissante perçait à travers les rugissements, comme le son aigre d'un fifre domine le roulement des tambours quand un régiment passe.

— Voilà un fausset que je connais, dit Pervenche.

Et il se retourna vivement pour regarder les spectateurs perchés au-dessus de lui dans la galerie circulaire.

— Je ne me trompais pas, reprit-il en poussant le coude à Pélican, c'est ce cher Pomme-d'Amour. Délicieux enfant ! il n'y a que lui pour pousser des sons pareils.

— Je ne le vois pas, grommela Pélican. Où est-il donc ce sale crapaud ?

— Cherche, mon vieux. Je t'ai prévenu qu'il avait changé de tenue. Je suis curieux de voir si tu le reconnaîtras.

— Je le défie de changer sa boule de singe… et il pourrait bien s'habiller en enfant de chœur que ça ne m'empêcherait pas de le prendre pour ce qu'il est.

— Avec tout ça, tu ne le trouves pas.

— Est-ce que ce serait ce gamin qui nous fait des signes… non… mais si… Ah ! le gueux, il s'est habillé en larbin.

— Parbleu ! pour porter la lettre, il fallait bien. Est-il assez réussi avec sa veste vert-bouteille à trois rangées de boutons et sa casquette plate !

— Où a-t-il volé ses frusques, le vilain môme ?

— Il les a achetées au *décrochez-moi ça*. Et c'est lui qui a eu l'idée de se mettre en chasseur. Quand je te disais qu'il est plus malin que toi. Et puis, il sait porter la toilette, lui.

— Ça veut dire que moi, j'ai l'air d'un muf… qu'est-ce que je vous ai donc fait à vous que vous êtes toujours à me débiner ?

— Rien, histoire de rire tout bonnement. Ne te fâche pas, Pélican. Ce n'est pas le moment, car nous allons travailler ensemble et l'union fait la force.

— Oui, j'ai lu ça sur les écus de cent sous de la République… et je voudrais en voir plus souvent… car je ne suis pas riche…

— Oh ! toi tu es toujours à crier misère. On t'en donnera demain des pièces de cinq francs, et même de vingt, si tu m'aides cette nuit avec intelligence.

— S'il ne s'agit que de monter la garde sur le boulevard, pendant que la petite causera avec le patron, ça ne sera pas difficile.

— Encore faut-il que ce soit fait adroitement. Et d'ailleurs, c'est Pomme-d'Amour qui aura la besogne la plus délicate, puisque c'est lui qui amènera la demoiselle.

— Tiens ! il décanille.

— C'est signe qu'il est temps. Filons.

Le saladier de vin chaud était vide, et comme on paie d'avance, Pervenche n'eut pas besoin d'appeler le garçon pour régler avant de sortir.

Pélican le suivit en grommelant. Le concert l'intéressait, les artistes lui plaisaient, – une surtout qu'on aurait pu exhiber comme géante à la foire de Neuilly, – et il n'aurait pas été fâché de renouveler la consommation.

Pomme-d'Amour les attendait à la porte, en fumant une cigarette.

C'était un type que ce coquin en herbe. Il avait la tête ronde comme une bille de billard, les cheveux jaunes, le nez pointu comme une fouine et rouge comme une tomate, le teint blême et la bouche canaille, une bouche faite pour parler l'argot.

— Te v'là, vermine, lui dit Pélican, qui ne pouvait pas le souffrir.

— Dites donc, vous, répliqua Pomme-d’Amour, est-ce que nous avons gardé les cochons ensemble, espèce de vieux cheval de retour ?

— Assez ! dit Pervenche, d’un ton d’autorité. Le patron ne vous paie pas pour vous disputer. Il s’agit d’aller à nos affaires.

» Toi, Pélican, tu vas me faire le plaisir de marcher devant. J’ai à causer avec Pomme-d’Amour.

— C’est bon, grogna Pélican. Où faudra-t-il vous attendre ?

— Va de l’avant, on te dit ; je te rappellerai quand j’aurai besoin de toi. En attendant, tu peux descendre le boulevard jusqu’à la rue Corvisart.

Pélican obéit en rechignant, et Pomme-d’Amour le salua par derrière d’un geste bien connu.

— Laisse donc cet imbécile et raconte-moi où nous en sommes, lui dit Pervenche. La blague a-t-elle pris ?

— En plein, mais j’ai eu du mal. Et, là, vrai, ça n’était pas commode. Je ne pouvais pas remettre la lettre devant la vieille que je voyais trotter dans le jardin comme un rat empoisonné. Il a fallu attendre qu’elle rentre dans sa niche, que la petite soit seule, et qu’on n’y voie plus clair, parce que j’avais peur qu’elle ne me reconnaisse. J’ai fini par trouver le joint tout de même… sur le coup de neuf heures.

— Comment t’y es-tu pris ?

— Je m’étais caché derrière un arbre. Elle est venue contre la grille. Alors j’ai fait celui qui arrive en courant, et je lui ai demandé mademoiselle Valdieu… comme si je ne

l'avais jamais vue… C'est moi, qu'elle m'a dit… Mademoiselle, je viens de la part de M. André d'Elven. Et je lui ai passé la lettre à travers les barreaux.

— Et elle l'a prise, la lettre ? demanda Pervenche.

— Pas tout de suite, dit Pomme-d'Amour. Elle ne voulait pas y toucher. Elle avait l'air d'avoir peur de se brûler les doigts. Alors, moi, je la lui ai fourrée dans la main. Je savais bien qu'elle ne la laisserait pas tomber. Seulement, pour la lire, elle n'y voyait pas clair. Je n'avais pas pensé à ça. Mais je suis débrouillard. J'avais une boîte d'allumettes dans ma poche. Je la lui ai passée, comme la lettre, à travers les barreaux. Elle a compris et faut croire que ça lui a paru drôle, car elle s'est mise à rire en me regardant. Là-dessus, j'ai salué… militairement… la main à la visière… je ne voulais pas ôter ma casquette… si je l'avais ôtée, elle aurait pu me reconnaître à mes cheveux.

— Abrège, Pomme-d'Amour, abrège, mon garçon. Nous n'avons pas de temps à perdre.

— C'est juste. Eh bien ! la petite a craqué une chimique… des bougies à trois sous la boîte, s'il vous plaît… Heureusement qu'il ne faisait pas de vent… elle a pu lire… Ah ! fallait voir ça ! elle est devenue de toutes les couleurs. Paraît qu'elle en tient pour le grand blond. Il n'est pourtant pas déjà si beau, avec sa figure en lame de rasoir. Enfin tous les goûts sont dans la nature.

— Le tien est de bavarder, à ce qu'il paraît.

— J'arrive, m'sieur Pervenche. Ne vous impatientez pas.

» Pour lors donc, v'là qu'elle me dit… avec une petite voix en flûte douce : C'est M. d'Elven lui-même qui vous a

remis ce billet ? – Lui-même, en personne, que je lui fais. Il attend la réponse. – Où ? – À l'hôtel du Helder. – Vous allez donc y retourner ? – Oui, madame. Et je reviendrai avec lui si vous consentez à le voir. – Ah ! vous savez ce qu'il y a dans la lettre ? – Non, madame. Mais ce monsieur m'a dit qu'il vous attendra au coin de la rue Corvisart, à l'heure que vous lui indiquerez, et qu'il aura besoin de moi pour aller vous chercher, parce qu'il n'ose pas trop s'approcher de votre jardin… et parce qu'il ne veut pas que vous veniez au rendez-vous toute seule. La nuit, le boulevard d'Italie n'est pas sûr, et, si on vous attaquait en route… – Vous me défendriez ? qu'elle me demande en souriant. – Non, madame, je ne suis pas assez fort ; mais je sifflerais, et M. d'Elven accourrait.

— Bravo ! s'écria Pervenche. Pomme-d'Amour, tu feras ton chemin, je te le prédis. Parler des attaques nocturnes, ça c'est une trouvaille. Elle ne se méfiera plus de toi. Ce n'est pas cette brute de Pélican, qui aurait inventé celle-là.

» Alors, elle a accepté ?

— Pas du premier coup. Il y a eu du tirage. Elle piétinait sur place et je voyais le moment où elle allait me planter là pour reverdir. Elle s'est pourtant décidée à me répondre : Eh bien ! revenez à dix heures. Je serai dans le salon du rez-de-chaussée et la fenêtre sera ouverte. Frappez un coup sec contre la grille, avec une pierre… – Non, avec mon briquet, ça sonnera mieux. – N'importe. J'entendrai et je m'approcherai de la fenêtre. Quand vous m'y verrez paraître, vous allumerez une de ces bougies. Je saurai que vous êtes là et je descendrai.

Pomme-d'Amour fit ce récit en changeant de voix, suivant qu'il répétait ses propres discours ou ceux de mademoi-

selle Valdieu. Il avait un talent particulier pour les imitations. On aurait cru entendre Thérèse.

— Bon ça ! dit Pervenche. Et après ?

— Après, je me suis poussé de l'air et je suis arrivé tout chaud chez le patron qui m'a commandé d'aller vous chercher au *beuglant* et qui m'a donné deux louis. Je les ai pris, mais là ! vrai, ça valait mieux que ça.

— Ne t'inquiète pas, gamin. Si tout marche bien cette nuit, je te ferai avoir un supplément demain matin.

— Merci, m'sieur Pervenche. Je ferai ce que je pourrai. Si la petite a changé d'idée, ça ne sera pas de ma faute. Mais si elle vient, je vous garantis qu'elle ne se sauvera pas avant d'arriver à la rue Corvisart, et une fois que je l'aurai menée là, je vous la repasserai. Le reste… ça vous regarde…

— Parfaitement, tu n'auras qu'à me laisser faire… et à ne pas te laisser prendre…

— Prendre !… par qui ? vous croyez que la rousse nous tombera dessus ?

— J'espère que non, mais si ça arrivait, ou si seulement des bourgeois cherchaient à se mêler de nos affaires, tu n'aurais qu'à décamper et moi aussi, et Pélican aussi. Le patron ne veut pas d'histoires. Il aimerait mieux manquer le coup, quitte à recommencer une autre fois.

— Recommencer, ça ne serait pas facile, vu que la petite ne se laisserait pas entortiller… elle se méfierait de moi.

— On s'y prendrait d'une autre façon. Mais assez causé. Nous devons approcher de la maison.

— Tiens ! au fait !… vous n'y êtes jamais allé… Je n'y pensais plus… Eh bien ! elle est là, derrière ces arbres… tout à l'heure, vous la verrez. Pélican vient de passer devant la grille.

— Alors, dit Pervenche, taisons-nous, mon garçon. Il ne faut pas qu'on nous entende et surtout il ne faut pas qu'on nous voie ensemble. Je vais passer de l'autre côté du boulevard. Toi, tu vas continuer tout droit.

— Oh ! nous avons le temps. Il n'est pas dix heures, répliqua Pomme-d'Amour. Si vous voulez avancer un peu, je vais vous montrer la maison… à travers les arbres… je connais une bonne place où personne ne nous dérangera.

— Je veux bien, mais parlons bas. Il y a peut-être du monde dans le jardin. Il fait un temps superbe. Ces dames ont pu avoir la fantaisie de se promener.

— Il n'y a pas de danger. La petite ne m'aurait pas dit de frapper à la grille pour m'annoncer, si elle n'était pas sûre que sa maman sera couchée.

— Elle a pu se tromper. Mets une sourdine à ton *galoubet.*

L'affreux gamin se le tint pour dit.

De ce côté, le jardin de la villa confinait à un terrain vague dont il était séparé par un mur. La grille en façade sur le boulevard finissait là. L'entrée se trouvait à l'autre bout.

Pomme-d'Amour conduisit Pervenche au coin du mur de séparation.

L'endroit était bien choisi. On voyait obliquement, et d'assez près, la façade de la maison.

Au rez-de-chaussée, les fenêtres étaient ouvertes et éclairées. La silhouette d'une femme se détachait nettement sur le fond lumineux.

— C'est elle, souffla Pomme-d'Amour. Elle est prête, elle m'attend et elle s'impatiente.

— Elle n'est pas seule, murmura Pervenche. Il y a deux ou trois personnes dans le salon.

— La mère et la vieille qui ressemble à une chouette. Elle leur aura conté une blague et elle trouvera bien le moyen de les balancer quand je donnerai le signal.

— Attendons encore. Je voudrais être sûr qu'il n'y a pas d'hommes chez elle.

— Des hommes ? jamais de la vie. C'est comme un couvent de sœurs grises, c'te boîte-là. Il n'y entre que le jardinier et il y a beau temps qu'il est couché.

— J'te dis qu'il en vient d'autres. Demande à Pélican. Hier, il a été pincé devant la grille par un bourgeois qui sortait de la maison et qui ne voulait pas le lâcher. Il a fini par lui échapper, mais il a eu du mal.

— C'est moi qui lui aurais passé la jambe au bourgeois. Ah ! ça n'aurait pas été long. Pélican n'est qu'un serin.

» Oh ! oh ! la petite se met à la croisée… elle regarde du côté de la porte du jardin… qu'est-ce que je vous disais qu'elle s'impatientait ?

Mademoiselle Valdieu, en effet, venait de se mettre à la fenêtre, mais elle n'y était pas plus tôt qu'elle tourna la tête, probablement pour répondre à quelqu'un qui lui parlait dans le salon, et presque aussitôt elle se retira.

— Tu es sûr que c'est elle ? demanda tout bas Pervenche.

— C'est vrai, vous ne la connaissez pas, répondit sur le même ton Pomme-d'Amour. Ah ! je vous en réponds que c'est elle ! La mère est une belle femme, mais elle n'a pas une taille de guêpe… au lieu que celle de sa fille… je la tiendrais dans mes dix doigts… même que ça ne m'embêterait pas.

— Je te crois… et je crois aussi qu'elle t'attend. Ce n'est pas pour prendre le frais ni pour contempler les étoiles qu'elle est venue mettre le nez dehors. Pélican doit être arrivé à son poste. Je vais aller le rejoindre. J'ai toujours peur qu'il ne fasse des bêtises.

» Tu n'as pas oublié ta leçon ? Tu sais ce que tu as à dire à la demoiselle ?

— Soyez tranquille. J'ai pas mon pareil pour la mémoire. Quand j'ai vu jouer deux fois un *mélo*, je le sais par cœur. Si nous n'étions pas si pressés, je vous dirais les *Deux Orphelines* d'un bout à l'autre !… Ah ! dix *crosses* qui *plombent* à l'horloge de la Salpêtrière… ça sera pour une autre fois, la pièce de Dennery.

» *Cavalez*-vous, m'sieur Pervenche, pendant que je me coulerai le long de la grille.

— Je m'en vais, moucheron. Le patron compte sur toi. Je ne te dis que ça. La consigne est d'ouvrir l'œil… et de jouer des jambes, si l'affaire tourne mal.

Sur cette recommandation finale, Pervenche se jeta sur la chaussée et se dirigea vers la rue Corvisart, en évitant de passer trop près de la villa.

Pomme-d'Amour, au contraire, se glissa, en rasant la clôture du jardin, jusqu'à la porte en fer ouvragé où devait venir la trop confiante Thérèse.

Il attendit qu'elle reparût à la fenêtre, et dès qu'il la vit, le drôle, tirant de sa poche son briquet et sa boîte d'allumettes, signala sa présence en frappant, comme c'était convenu, un coup sec sur un des barreaux, avec le fer du briquet.

Le son clair du fer heurtant le fer arriva droit à l'oreille attentive de Thérèse qui se pencha en dehors de la fenêtre.

Pomme-d'Amour vit le mouvement et compléta le signal en frottant contre la boîte une allumette qui s'enflamma et brilla un instant dans la nuit comme un ver luisant.

Thérèse rentra aussitôt dans le salon.

— Ça y est, grommela Pomme-d'Amour. C'est comme ça qu'on prend les alouettes. Dans cinq minutes, elle sera ici et je n'aurai plus qu'*à la conduire* au patron… qu'est-ce qu'il veut en faire ?… je m'en doute bien… et pour un homme chic, c'est rudement canaille… mais ça ne me regarde pas et je m'en bats l'œil, pourvu qu'il me paie bien… la morale, c'est pas mon affaire à moi… je suis pas agent des mœurs… eh ben ! ça me fait quelque chose tout de même de jouer ce tour-là à c'te petite… car, il n'y a pas à dire, sans moi, elle ne viendrait pas… avec un autre, elle se méfierait… et s'il lui arrive malheur, c'est moi qui en serai la cause… elle aura le droit de me dire que je l'ai vendue et de me cracher à la figure…

» Pauv' fille ! si elle savait que ce n'est pas son vicomte qui l'attend, comme elle resterait avec maman ! Quand elle s'apercevra qu'on l'a attirée dans un traquenard, il ne sera

plus temps de reculer… Mais c'est égal, j'ai idée que ça n'ira pas tout seul… elle a l'air décidé, avec sa mine douce, et pour sûr, elle se rebiffera, quand on lui mettra la main dessus… elle criera, elle appellera au secours… le patron est bel homme, je ne dis pas le contraire, mais ce n'est pas comme ça qu'on s'y prend… elle lui arrachera les yeux… au lieu que s'il s'était présenté tranquillement chez la mère, ça se serait p't'être arrangé… tout le monde aurait été content… excepté le vicomte, mais c'est pas lui qui m'intéresse… je peux pas le voir en peinture, ce type-là… d'abord, j'aime pas les blonds.

Sur cette déclaration qu'il se faisait à lui-même, Pomme-d'Amour s'accroupit et alluma une cigarette. Il ne pouvait pas rester un quart d'heure sans fumer, et il tenait à ses habitudes, ainsi qu'un vieux troupier.

— Avec tout ça, se disait-il, elle n'arrive pas. Maman n'aura p't'être pas voulu la laisser sortir… c'est ça qui m'embêterait… c'te brute de Pélican se ficherait de moi… et le patron me ferait un nez !… ça ne serait pourtant pas de ma faute… je ne peux pas la forcer à venir… j'ai pas mes entrées dans la boîte… et quand même je les aurais, j'ai pas envie de me faire pincer… si le bourgeois de l'autre nuit était là, ça ne serait pas drôle… ou s'il nous tombait dessus pendant qu'on emballera la petite…

» Bah ! je m'en tirerai toujours, conclut le gavroche en faisant claquer ses doigts. Pervenche m'a dit que, si ça se gâtait, je n'aurais qu'à me cavaler. Je profiterais de la permission.

Tout en réfléchissant ainsi, Pomme-d'Amour ne perdait pas de vue la maison. Il espérait que Thérèse allait sortir sur le perron et il fut désagréablement surpris de voir paraître à

la fenêtre, où elle s'était montrée un instant, deux personnes qui ne lui ressemblaient pas du tout.

Une femme d'abord, plus grande et plus forte, puis, aussitôt après, un homme de large et haute encolure, qui vint s'accouder à côté de la femme sur la barre d'appui de la croisée.

Du point où il était placé, Pomme-d'Amour ne pouvait pas distinguer les figures. Les lumières du salon éclairaient par derrière deux silhouettes qui se dessinaient à peu près comme des ombres chinoises.

Seulement, un point lumineux brillait dans la nuit. L'homme fumait un gros cigare. Il était donc là comme chez lui, puisqu'il prenait cette liberté.

— Enfoncé ! soupira le gamin. Le bourgeois y est. La petite n'osera jamais venir. Et elle fera bien de ne pas bouger, car si elle se risquait dans le jardin, il la verrait… sa maman aussi la verrait… et je n'aurais plus qu'à me *tirer des pieds*… je ferais pas mal de me les tirer tout de suite et d'aller prévenir le patron que le coup est manqué.

Pomme-d'Amour, très perplexe, hésitait à prendre un parti prudent. Il craignait d'être blâmé par Pervenche, son chef direct, et privé de la gratification sur laquelle il comptait.

Tout à coup, il lui sembla entendre marcher à sa droite, sous les grands arbres qui ombrageaient la grille dont ils n'étaient séparés que par une allée assez étroite.

Il fallait qu'il eût l'oreille fine, car c'était un pas presque aussi léger que le pas d'un oiseau. Mais ce pas se rapprochait et il se leva pour être prêt à tout événement.

Il eut même le courage de sacrifier la cigarette dont l'odeur aurait pu le trahir. Il la jeta, quoiqu'il en eût à peine tiré quelques bouffées.

— Êtes-vous là ? dit tout bas une voix douce.

— Oui, souffla Pomme-d'Amour en s'avançant vivement du côté où on parlait.

Une ombre se montra derrière la grille, à quelques pas de lui, et la voix reprit :

— Regardez la fenêtre éclairée et dites-moi si vous y voyez quelqu'un.

— Non, mademoiselle… Il y avait du monde tout à l'heure. Mais maintenant, il n'y a plus personne.

— Bien. Éloignez-vous un peu et ne bougez plus jusqu'à ce que je sorte.

Pomme-d'Amour se tapit contre le mur, s'y tint coi, mais il avait de bons yeux et il observa.

Il vit la jeune fille s'approcher avec précaution. Elle s'arrêtait à chaque pas et ce n'était pas sans motif, car l'homme et la femme qu'elle avait laissés à la maison ne tardèrent guère à reparaître à la fenêtre.

Seulement, cette fois, ils n'y restèrent pas. Après une courte station, ils firent volte-face, et ils disparurent.

Il était évident qu'ils se promenaient de long en large dans le salon, et que cette évolution régulière devait les ramener devant la croisée à de courts intervalles.

Thérèse l'avait compris ainsi et manœuvrait en conséquence.

La difficulté consistait à saisir le moment pour ouvrir la porte sans que les promeneurs s'en aperçussent.

Elle y réussit. La grille qui n'était pas fermée à clef tourna sans bruit sur ses gonds et lui livra passage. Elle se glissa par l'entre-bâillement et elle la laissa entr'ouverte.

— Par ici, mademoiselle, dit à demi-voix Pomme-d'Amour.

Thérèse vint à lui, sans hésiter, et lui demanda :

— M. d'Elven est-il là ?

— Il est resté dans la rue Corvisart, mademoiselle, répondit avec aplomb l'abominable gamin. Il n'a pas osé venir trop près de la maison. Mais il doit être bien malheureux, car il y a une demi-heure que nous sommes là, et il doit se figurer que vous n'allez pas venir.

— Il est à peine dix heures, murmura Thérèse.

— C'est vrai, mademoiselle ; mais moi aussi, j'ai cru que vous ne viendriez pas, quand je me suis aperçu que vous n'étiez pas seule à la maison… Je regardais le perron et je ne vous voyais pas sortir… mais je voyais à la fenêtre un monsieur et une dame.

— Je suis sortie par-derrière et j'ai fait le tour du jardin.

— Ah ! c'est donc ça que vous êtes arrivée du côté où je ne vous attendais pas.

— Conduisez-moi, dit Thérèse, qui ne tenait pas à prolonger ce dialogue inutile.

Pomme-d'Amour savait déguiser sa voix et la pauvre enfant, trompée par le costume de chasseur, n'avait pas le

moindre soupçon. Elle avait à peine entrevu au Jardin des Plantes le porteur du message mensonger et elle ne se doutait pas que c'était encore lui qui se présentait sous ce nouveau costume.

Et, cependant, ce n'était pas sans avoir longtemps hésité qu'elle s'était décidée à se rendre à l'appel d'André, qui lui écrivait pour lui demander en grâce une dernière entrevue.

Il se plaignait qu'elle l'eût condamné sans l'entendre et il promettait de se justifier si elle consentait à lui accorder un moment d'entretien.

Elle n'espérait guère qu'il tiendrait sa promesse, mais elle ne voulait pas qu'il pût l'accuser d'indifférence ou de cruauté et elle avait résolu d'exaucer sa prière.

Bien entendu, elle n'avait pas consulté sa mère sur l'opportunité de cette expédition hasardeuse, dont elle n'apercevait pas les dangers, pas plus qu'elle ne mettait en doute l'authenticité de la lettre.

Elle ne connaissait pas l'écriture d'André, mais elle était persuadée que lui seul avait pu se servir de ce style passionné où l'émotion sincère perçait sous chaque mot.

Il faut dire, d'ailleurs, que la rue où il lui donnait rendez-vous était tout près de la villa, presque à portée de la voix, et que personne n'était encore couché chez madame Valdieu, qui venait de rentrer pour toujours dans sa maison du boulevard d'Italie et d'y recevoir la visite du commandant d'Arbois.

Thérèse pouvait donc se flatter qu'en cas d'accident, elle ne manquerait pas de défenseurs.

Elle était sortie, vêtue comme elle l'était depuis le matin ; seulement, elle avait mis une capeline qui couvrait sa tête et ses épaules.

— Venez, mademoiselle, lui dit Pomme-d'Amour, en se plaçant du côté de la chaussée pour descendre le boulevard.

Elle marcha d'un pas ferme, entre les clôtures des jardins maraîchers qui bordent la contre-allée et le jeune gredin, qui ne feignait de veiller sur elle que pour l'attirer dans un infâme guet-apens.

La nuit était belle, mais il n'y avait pas de lune et les candélabres à gaz sont assez espacés sur le boulevard d'Italie, bordé d'ailleurs de grands arbres qui projettent leur ombre sur les contre-allées.

L'heure et le lieu étaient bien choisis pour accomplir une œuvre ténébreuse.

Pas un passant, pas une voiture.

C'est à peine si on entendait le roulement lointain des omnibus montant ou descendant le boulevard de l'Hôpital.

Cet isolement complet n'effrayait point Thérèse. Elle y était accoutumée, car il ne lui était jamais arrivé de se trouver le soir dans les quartiers bruyants du centre de Paris où la vie ne s'arrête pas après le coucher du soleil.

Elle ne pensait qu'à revoir André. Elle se préparait à écouter sa justification et elle se promettait de ne lui pardonner qu'à bon escient.

Et comme elle se défiait des entraînements de son cœur, elle cherchait à s'armer de froideur pour se mettre en état de juger sainement de la valeur de ses protestations.

Ce n'était plus la jeune fille naïve qui était venue s'offrir au vicomte d'Elven. La jalousie lui avait ouvert les yeux. Elle comprenait maintenant qu'un homme peut mentir, et qu'il ne faut pas se fier aux amoureux.

Pomme-d'Amour l'observait du coin de l'œil et se gardait bien de troubler ses méditations par des propos intempestifs.

Elle allait d'elle-même où il voulait la mener. Il n'avait donc rien de mieux à faire que de l'escorter, sauf à inventer un prétexte pour la retenir, si, par hasard, il lui prenait fantaisie de revenir en arrière.

Ce fut elle qui rompit le silence.

— Nous arrivons à la rue Corvisart, dit-elle en s'arrêtant tout à coup. Je ne vois personne et cependant M. d'Elven devrait être là.

— Il y est, mademoiselle. Il n'a pas osé se montrer sur le boulevard, mais nous n'avons qu'à dépasser l'angle de ce mur. Je suis sûr que nous allons nous trouver nez à nez avec lui.

— S'il s'était lassé d'attendre ?… s'il était parti ? murmura la jeune fille.

Pomme-d'Amour vit bien qu'elle hésitait à pousser plus loin.

— Oh ! il n'y a pas de danger, mademoiselle, répliqua-t-il avec conviction. Il resterait plutôt là jusqu'à demain matin. Je comprends que vous ne soyez pas rassurée… cette rue déserte, entre des grandes murailles noires, ça n'est pas engageant… et puis enfin, on ne sait jamais ce qui peut arriver, il y a tant de mauvaises gens sur le pavé de Paris… si vous

voulez, mademoiselle, je vais passer le premier… vous allez rester à la place où nous sommes… quand j'aurai parlé à ce monsieur, je reviendrai vous chercher.

— Allez ! dit Thérèse après un instant de réflexion.

— Ou je vous appellerai tout simplement.

— Non. J'aime mieux que vous reveniez.

— Comme vous voudrez, mademoiselle. Je vous demande pardon de vous laisser seule, mais vous n'avez rien à craindre ici. Et d'ailleurs je ne serai pas longtemps.

— Allez, vous dis-je. Je n'ai pas peur et je ne bougerai pas.

Pomme-d'Amour obéit. Il ne pouvait pas faire autrement sans éveiller les soupçons de la jeune fille. Et d'ailleurs il n'était pas fâché de s'aboucher une dernière fois avec Pervenche, avant de lui livrer mademoiselle Valdieu.

Pomme-d'Amour était curieux, et il voulait voir en quoi consistaient les préparatifs d'une opération nocturne sur laquelle son maître ne l'avait renseigné que très sommairement.

Il ne songeait point à l'empêcher de réussir, mais il avait fini par s'intéresser presque à la victime, et de plus il entrevoyait qu'il pourrait, peut-être, tirer parti, plus tard, des secrets qu'il allait surprendre.

Il avança donc à pas de loup, laissant Thérèse en arrière, et il n'eût pas plus tôt tourné le coin de la rue qu'il tomba dans les bras de Pervenche qui lui dit à voix basse :

— Eh bien ? et la petite ?

— Elle a eu le *trac* au dernier moment ; mais elle est à quinze pas d'ici. Elle m'a envoyé voir si le grand blond était là. Je vais retourner lui dire qu'il l'attend. Vous la tiendrez d'ici à trois minutes. Dans quoi allez-vous l'emballer ?

— Dans un fiacre qui est à l'autre bout de la rue.

— Et Pélican, où est-il ?

— Tu ne le vois pas, assis sur une borne, là, en face de toi ? Nous sommes bien assez de deux, et tu nous gênerais pour en finir. Amène la petite, et dès que je mettrai la main sur elle, sauve-toi, sans te retourner et sans t'inquiéter du reste.

— Ça me va, m'sieur Pervenche ; car, vous me croirez si vous voulez, ça me chiffonne de penser que l'enfant va passer un mauvais quart d'heure.

— Pas si mauvais que tu crois. Va la chercher, bavard.

Pomme-d'Amour n'insista point. Ses attendrissements n'étaient jamais de longue durée, et l'ordre qu'il venait de recevoir mettait sa conscience en repos.

— J'ai mon congé, pensait-il en se frottant les mains. Ils se débrouilleront comme ils pourront. Je n'y serai pas. Je retourne finir ma soirée au *beuglant*.

Le drôle retrouva Thérèse à la place où il l'avait laissée, et l'intérêt qu'elle lui inspirait ne l'empêcha pas de lui dire que le vicomte l'attendait.

La jeune fille n'en demanda pas davantage, et ils s'acheminèrent ensemble vers la rue Corvisart.

Le boulevard était toujours désert, mais on entendait le roulement encore éloigné d'une voiture qui arrivait du côté de la place d'Enfer.

— Pervenche fera bien de se dépêcher, pensait Pomme-d'Amour. Si la petite criait, le cocher de la *roulante* qui va passer, pourrait l'entendre, et s'il venait à son secours, ça gênerait l'emballage.

» Ça m'étonne que le patron n'ait pas pensé à ça. Mais je m'en moque. Ma farce est jouée. Le reste ne me regarde pas.

Avant de dépasser l'angle du mur, il s'arrêta pour dire à Thérèse :

— Mademoiselle, où voulez-vous que je me mette, pendant que vous causerez avec M. d'Elven ? Pas trop près, n'est-ce pas ?

— Pas trop loin non plus, répondit vivement la jeune fille. Je puis avoir besoin de vous et, d'ailleurs, vous me reconduirez ensuite jusqu'à la maison.

— Alors, je me tiendrai contre ce gros arbre que vous voyez là, et quand vous voudrez que j'avance, vous n'aurez qu'à appeler : Ugène. C'est mon petit nom.

» Mais, nous perdons du temps et M. d'Elven s'impatiente.

Le bruit de la voiture se rapprochait et Pomme-d'Amour était pressé d'en finir.

Il passa le premier pour encourager mademoiselle Valdieu et elle n'hésita pas à le suivre.

Pervenche s'était rasé contre la muraille et Thérèse ne le voyait pas ; mais elle aperçut Pélican qui traversait la rue pour venir à elle, et elle s'arrêta court.

Au même instant, Pomme-d'Amour qui la précédait, fit un saut de côté en s'écriant :

— Ah ! mon Dieu, ce n'est pas M. le vicomte. Sauvons-nous, mademoiselle !

Pélican, qui lui en voulait, fit un crochet pour lui tomber dessus ; mais Pomme-d'Amour se déroba et lui donna un croc en jambes dont l'effet fut radical.

Pélican tomba les quatre fers en l'air, et le gamin s'enfuit du côté du boulevard, sans crier.

Thérèse resta en présence de Pervenche qui sortit tout à coup de l'ombre où il se tenait.

— Que me voulez-vous ? dit-elle bravement.

Le coquin, au lieu de répondre, la prit par la taille et essaya de l'enlever dans ses bras.

Thérèse se dégagea. Le danger lui donnait des forces. Pervenche n'usa pas des siennes pour la maltraiter. Sans doute, son maître lui avait donné l'ordre de ne pas agir brutalement. Il se contenta de la retenir par les poignets et d'appeler Pélican, sans trop élever la voix.

L'affreux gredin que Pomme-d'Amour avait couché par terre ne s'était pas encore remis sur pied, mais il y tâchait et il allait bientôt arriver à la rescousse.

Thérèse comprit qu'elle était perdue, mais elle ne devina point que le prétendu chasseur de l'hôtel du Helder était

d'accord avec ces misérables, et sans s'expliquer comment le vicomte d'Elven ne se trouvait pas là, elle crut qu'il n'était pas loin.

Et elle l'appela de toutes ses forces :

— André !… à moi !… au secours !

Sa voix se perdit dans le bruit que fit une voiture foncée à fond de train qui arrivait à l'entrée de la rue.

Elle tourna la tête et vit la voiture s'arrêter, la portière s'ouvrir et un homme sauter précipitamment à terre.

Était-ce l'ami qu'elle appelait ? Elle n'eut pas le temps de le reconnaître, car Pervenche l'attira violemment à lui, et au même instant Pélican posa sur elle ses deux larges mains.

— Sauvez-moi ! cria-t-elle en se débattant.

Le sauveur arriva et fit merveille.

Pélican reçut sur le crâne un coup de bâton qui l'abattit. Pervenche, effrayé, lâcha prise et se déroba par une retraite rapide aux horions qui pleuvaient sur lui.

Thérèse, délivrée de son odieuse étreinte, s'affaissa et roula évanouie sur le sol poudreux de la rue Corvisart.

Terrassée par l'émotion, elle avait complètement perdu connaissance, et elle ne sut jamais combien de temps avait duré son évanouissement.

Lorsqu'elle revint à elle, le premier mot qu'elle murmura fut : André.

Elle n'imaginait pas qu'un autre eût pu la sauver.

En rouvrant les yeux, elle vit agenouillé devant elle un homme qui lui faisait respirer un flacon de sels et quoiqu'elle ne distinguât pas ses traits, elle reconnut aussitôt que cet homme n'était pas le vicomte d'Elven.

Quel qu'il fût, elle lui devait de la reconnaissance, car il avait mis en fuite les bandits qui l'attaquaient, et elle ne songea point à le repousser.

Elle essaya même de le remercier des soins qu'il lui donnait, mais ce généreux inconnu lui dit doucement :

— Ne vous fatiguez pas, madame. Remettez-vous d'abord et ne craignez rien. Il n'y a plus de danger.

Ce n'était pas la voix d'André, mais c'était une voix grave et harmonieuse, une voix sympathique.

Thérèse comprit aussitôt qu'elle pouvait se fier à ce défenseur qui lui tombait du ciel.

Assurément, celui-là n'avait pas joué, en la secourant, une odieuse comédie, car c'était le hasard qui l'avait amené là. Il passait en voiture sur le boulevard d'Italie et rien ne l'obligeait à descendre pour intervenir, au péril de sa vie, dans une lutte inégale.

Combien d'autres à sa place auraient continué leur chemin, sans se préoccuper des cris que jetait une femme et d'une scène de trottoir qui n'était peut-être qu'une rixe d'ivrognes, ou même pis que cela.

Ce protecteur improvisé ne pouvait être qu'un gentleman, et il en avait bien la mine.

Élégamment vêtu d'un pardessus d'été et coiffé d'un chapeau bas comme un homme qui revient d'une excursion à

la campagne, il tenait à la main un jonc solide dont il venait de se servir avec une vigueur peu commune.

Il était très brun, autant qu'on en pouvait juger dans la demi-obscurité qui emplissait la rue Corvisart, et il avait de grands yeux très brillants.

De ses mains gantées il aida la jeune fille à se remettre et il y mit une délicatesse qui acheva de lui prouver qu'elle avait affaire à un homme bien élevé.

Il sut la soutenir en la touchant à peine.

Il n'en fallait pas davantage pour la rassurer complètement, et dès qu'elle fut debout, elle retrouva assez de sang-froid pour chercher à se rendre compte de ce qui venait de se passer.

Elle n'y comprenait rien et elle en était encore à croire que le petit chasseur habillé de vert venait vraiment de la part du vicomte d'Elven.

Le drôle avait pris la fuite, sans chercher à la défendre, mais son âge était une excuse et Thérèse ne lui en voulait pas de l'avoir abandonnée.

Elle s'inquiétait davantage d'André. Elle se demandait pourquoi il n'était pas là et si les misérables qui s'étaient rués sur elle n'avaient pas commencé par assassiner son amoureux.

Et elle ne songeait point à interroger son sauveur qui attendait sans doute qu'elle lui parlât.

Comme elle restait devant lui, immobile et muette, il se décida cependant à lui dire :

— Je suis très heureux, madame, d'avoir pu vous débarrasser de ces coquins. Je les ai traités de telle sorte qu'ils n'y reviendront plus. Mais vous êtes seule et ce quartier est désert à cette heure. Vous seriez exposée à faire d'autres rencontres fâcheuses en rentrant chez vous. Je vous escorterai donc, si vous me le permettez.

— J'accepte, monsieur, répondit Thérèse, touchée d'une offre faite avec tant de discrétion.

Il se mettait à ses ordres et il poussait la réserve jusqu'à ne pas s'enquérir de ce qu'elle faisait là, en capeline, à dix heures du soir, entre deux chenapans qui la maltraitaient.

Elle lui devait bien une explication et elle se promettait de la lui donner, mais il lui tardait de savoir ce qu'il était advenu d'André d'Elven.

— Je vous remercie d'être venu à mon secours, murmura-t-elle. Sans vous j'étais perdue. Dieu sait ce que ces misérables auraient fait de moi… et je tremble qu'ils ne se soient jetés sur quelqu'un qui m'attendait dans cette rue…

— Je n'ai vu personne, dit l'inconnu en souriant à demi ; c'est-à-dire, je n'ai vu que des hommes qui vous attaquaient, et ceux-là sont maintenant hors d'état de nuire.

» L'un s'est enfui… l'autre est resté… mais je crois bien qu'il ne bougera plus.

— Ah ! mon Dieu ! mais il est mort, s'écria Thérèse.

Mademoiselle Valdieu venait de s'apercevoir qu'un homme gisait, presque à ses pieds, sur le pavé de la rue.

Elle recula d'horreur. Le souvenir d'André la poursuivait et elle se demandait si ce n'était pas lui qu'elle voyait étendu, sans mouvement, la face contre terre.

Elle oubliait la scène de violences à laquelle l'inconnu avait mis fin d'une façon si énergique.

Il se pencha pour examiner de près le bandit qu'il avait abattu d'un coup de canne. Il le secoua même et, après avoir constaté qu'il ne remuait plus :

— Je ne crois pas qu'il soit mort, dit-il froidement, mais il n'en vaut pas beaucoup mieux.

— Il faut le secourir, dit vivement Thérèse. Nous ne pouvons pas l'abandonner.

— Comment, madame, vous vous intéressez à ce misérable qui a failli vous faire un mauvais parti ! C'est moi qui l'ai mis dans l'état où il est et je vous avoue que je me soucie fort peu de ce qu'il adviendra de lui. S'il ne s'en tire pas, je m'en consolerai facilement et s'il s'en tire, je vous réponds qu'il n'ira pas se plaindre, car il lui faudrait expliquer comment cet accident lui est arrivé.

» Ses camarades se chargeront de le ramasser et, à ce propos, je me permets de vous faire remarquer qu'ils ne sont peut-être pas loin d'ici et qu'ils pourraient revenir nous attaquer. J'ai eu le dessus parce qu'ils n'étaient que deux, mais je ne réponds pas de tenir tête à une bande de malfaiteurs.

» Donc, si vous m'en croyez, madame, nous ne nous attarderons pas dans cette rue. La place n'est pas sûre.

— Vous avez raison, monsieur. Je demeure tout près d'ici. Vous m'avez offert de m'accompagner jusque chez moi et j'ai accepté. Mais je ne mettrai pas votre obligeance à une

trop longue épreuve. Dans quelques instants vous serez libre de continuer votre route… et moi je pourrai envoyer au secours de ce malheureux.

Ce fut dit d'un tel ton que le sauveur s'empressa de protester contre une imputation qu'il ne méritait pas.

— Vous semblez croire que j'ai peur, répliqua-t-il assez sèchement. Je pensais vous avoir prouvé le contraire. Mais puisque vous doutez de moi, je resterai tant qu'il vous plaira. Quant à m'apitoyer sur le sort de ce drôle… non, je ne m'y engage pas. Je conviens même qu'il me serait très désagréable d'être mêlé à une affaire dont la justice s'occupera très probablement.

» Peut-être n'avez-vous pas songé, madame, aux suites que pourrait avoir pour vous cet étrange événement.

En effet, mademoiselle Valdieu n'y avait pas songé et cet avertissement suffit à les lui faire envisager.

— Venez, monsieur, dit-elle en baissant la tête.

L'inconnu qui s'était constitué son garde du corps temporaire lui offrit son bras et elle voulut bien s'y appuyer.

— Ma voiture est à votre disposition, reprit-il, en lui montrant un coupé attelé de deux chevaux qui s'était arrêté au milieu de la chaussée du boulevard.

— C'est inutile, répondit Thérèse, la maison que j'habite est à deux cents pas. Je puis marcher jusque-là.

— Comme vous voudrez, madame. Seulement, permettez-moi d'envoyer mon cocher m'attendre un peu plus loin. Il me paraît inutile qu'il vous voie.

Ce cocher se tenait à portée de la voix.

— Avancez, au pas, jusqu'à la place d'Italie ; lui cria son maître.

Et ce serviteur bien stylé exécuta l'ordre immédiatement.

Thérèse le laissa s'éloigner avant de reprendre la parole. Elle ne craignait pas qu'il l'entendît ; mais elle était fort embarrassée pour renouer l'entretien avec son protecteur, car elle commençait à entrevoir une partie de la vérité.

La lumière venait de se faire tout à coup dans son esprit troublé par tant de secousses, et elle se disait :

— La lettre que j'ai reçue était fausse. M. d'Elven ne m'a pas écrit parce qu'il est coupable. C'est l'ennemi de ma mère qui m'a écrit pour m'attirer dans cette rue déserte, où ses complices m'auraient tuée… et au lieu d'exprimer ma reconnaissance à l'homme courageux qui a risqué sa vie pour m'arracher de leurs mains, je viens de le blesser en lui adressant des reproches injustes. Que doit-il penser de moi ?… et comment m'excuser de tant d'ingratitude ?

Elle faisait ces réflexions en remontant avec lui la contre-allée qui passait devant la maison de madame Valdieu, et il ne semblait pas disposé à rompre le silence où ils s'étaient renfermés tous les deux depuis quelques instants.

Elle sentit que c'était à elle de parler la première.

— Monsieur, dit-elle d'une voix émue, pardonnez-moi d'avoir oublié ce que je vous dois… sans vous, je n'aurais jamais revu ma mère et, tout à l'heure, elle vous remerciera elle-même… mais je vous demande de me faire la grâce de m'apprendre le nom de mon sauveur.

— Qu'importe mon nom ? dit doucement l'inconnu. Je n'aurai probablement jamais l'occasion de vous revoir.

— Vous me fuirez donc ! s'écria Thérèse. Vous qui m'avez sauvée, vous avez hâte de vous éloigner de moi !

— Je m'estime assez heureux de vous avoir tirée d'une situation dangereuse. Si je cherchais à vous rencontrer de nouveau, je vous gênerais sans doute et je vous prie de compter, madame, sur ma discrétion absolue.

— Vous m'appelez : madame… je ne suis pas mariée.

— Ah !… vraiment ?… excusez-moi… j'avais cru…

— Vous avez cru qu'une jeune fille ne se serait pas aventurée, seule, la nuit, hors de la maison de sa mère… et vous devez très mal penser de moi. Je veux vous expliquer ma conduite.

— Je ne l'incrimine pas, mademoiselle, et du reste, je n'ai pas le droit de la juger.

— Moi, j'ai le devoir de la justifier. Vous n'êtes plus pour moi un indifférent. Vous avez exposé votre vie pour me défendre, je ne l'oublierai jamais, et j'espère que vous vous en souviendrez aussi. Mais dussé-je ne plus vous revoir, je tiens trop à votre estime pour vous laisser partir sans vous dire pourquoi j'étais sortie à pareille heure. Consentez donc à m'entendre.

» Oh ! pas ici, monsieur, reprit vivement Thérèse. Ma mère s'est peut-être aperçue de mon absence et je ne puis pas la laisser dans l'inquiétude. Vous avez bien voulu me reconduire chez elle ; vous ne refuserez pas d'entrer avec moi.

— Pardon, mademoiselle ; madame votre mère ne me connaît pas, et je craindrais…

— Quoi ? d'être indiscret ? après ce qui vient de se passer, les convenances, l'usage, tout cela n'est plus rien. Je puis bien présenter moi-même mon sauveur. Et ma mère ne me pardonnerait pas de revenir sans lui.

Et comme le sauveur ne paraissait pas convaincu de l'opportunité de cette visite :

— Ne comprenez-vous pas que c'est une grâce que je vous demande ? dit Thérèse en levant sur lui ses grands yeux humides.

Ils étaient arrivés, en remontant le boulevard, devant un bec de gaz dont la lumière les éclairait tous les deux.

Ils s'arrêtèrent, et, pour la première fois, ils purent se regarder réciproquement. Thérèse vit qu'elle avait été délivrée par un fort beau cavalier. Il n'était pas aussi jeune que le vicomte d'Elven ; mais sa figure mâle inspirait la confiance à première vue, et bien des femmes auraient préféré ses traits réguliers et son air énergique à la physionomie fine et distinguée du gentilhomme breton.

La jeune fille ne songea point à les comparer, et cependant il ne lui déplut pas de devoir de la reconnaissance à un défenseur si bien tourné.

De son côté, l'inconnu fut frappé de la merveilleuse beauté de son obligée. Il l'aurait protégée sans doute alors même qu'elle eût été vieille et laide, puisqu'il était venu à son secours sans savoir qui elle était, mais il n'était pas fâché d'avoir rendu un si important service à une adorable enfant qui n'avait ni la physionomie, ni les façons d'une aventurière.

— Mademoiselle, dit-il d'un ton presque affectueux, je suis entièrement à vos ordres. Je raconterai, si vous le désirez, à madame votre mère tout ce que j'ai vu. J'attesterai qu'au moment où je suis arrivé, vous étiez assaillie par deux bandits, qui ne pouvaient avoir que de mauvais desseins. Voulaient-ils vous voler ou vous enlever ?… Je l'ignore et cela importe peu. Certainement, vous ne les connaissiez pas et si vous aviez prévu que vous les rencontreriez, vous ne seriez pas sortie.

» Mais, ajouta-t-il en souriant, je ne puis attester que cela… et je crains que madame votre mère ne se contente pas de cette explication.

Thérèse rougit. Elle avait compris. Son chevalier supposait qu'elle s'était lancée dans une de ces aventures que les demoiselles ne racontent pas à leurs parents, et qu'elle avait été attaquée pendant qu'elle attendait son amoureux dans une rue solitaire ; en quoi d'ailleurs il ne se trompait pas.

— Monsieur, dit-elle vivement, je ne cacherai rien à ma mère. Je ne l'ai pas prévenue que je sortais, mais je lui apprendrai pourquoi je suis sortie, et je tiens à le lui apprendre devant vous, afin que vous ne gardiez pas une mauvaise opinion de moi.

» Vous voyez bien, monsieur, qu'il faut que vous entriez à la maison.

L'inconnu s'inclina, en signe de consentement.

— Nous y sommes presque, reprit Thérèse ; c'est à cette grille que vous apercevez là-bas. Et ma mère n'est pas couchée. Je l'ai laissée au salon avec un ami.

— Quoi ! elle n'est pas seule, et vous voulez…

— Cet ami peut entendre ce que j'ai à dire. Je désire même qu'il l'entende.

— Comme il vous plaira, mademoiselle. Vous êtes mieux que moi à même d'apprécier la situation. Madame votre mère est veuve, sans doute ?

Thérèse baissa la tête et ne répondit pas.

D'un seul mot l'inconnu venait de lui rappeler, évidemment sans le vouloir, les tristes découvertes qu'elle avait faites pendant cette funeste journée.

Elle les avait oubliées un instant, et la fausseté de sa situation lui apparaissait de nouveau dans toute son horreur.

Comment avouer à son sauveur que sa mère n'était pas mariée et qu'elle avait renoncé depuis quelques heures seulement à la vie qu'elle menait dans son hôtel de la villa d'Eylau ?

Il avait peut-être entendu parler de madame de Lorris, ce gentleman qui avait tout l'air de faire partie du monde où l'on s'amuse ; il l'avait peut-être rencontrée ; il la connaissait peut-être.

Et s'il la connaissait, qu'allait-il dire en la revoyant ? qu'allait-il penser de la conduite de sa fille qui courait les rues, la nuit, avec sa permission sans doute, puisqu'elle ne craignait pas de lui amener un monsieur qu'elle avait rencontré dans d'étranges circonstances ?

Thérèse en était déjà à regretter de s'être tant avancée, mais elle n'osait pas rétracter l'invitation qu'elle venait de lancer imprudemment.

— Mademoiselle, reprit l'inconnu qui voyait fort bien son embarras, je viens de vous adresser une assez sotte question. Que madame votre mère, soit veuve, ou que son mari soit absent, je n'en reste pas moins à votre disposition.

» Et pour réparer une indiscrétion que je regrette, je vous prie de supprimer, lorsque je serai en présence de madame votre mère, les formalités habituelles. Nous nous bornerons à un simple entretien qui ne nécessitera pas de présentations. Je resterai pour elle et pour vous ce que je suis… quelqu'un qui passait et qui a eu, par un hasard singulier, le bonheur de vous rendre un service. Mon nom et le vôtre importent peu. Ce n'est pas que je veuille cacher le mien, si vous tenez absolument à le connaître, mais il me paraît inutile de le mettre en avant. J'attendrai qu'on me le demande.

— Comme vous voudrez, monsieur, murmura la jeune fille. Ma mère vous le demandera, je n'en doute pas, et elle vous dira le sien. Vous serez libre de ne pas revenir et de ne plus songer à nous. Mais vous me permettrez bien de me souvenir.

Ce fut dit avec une grâce juvénile qui toucha probablement le plus réservé des sauveteurs, car il mit beaucoup d'empressement à répondre :

— Moi aussi, je me souviendrai, mademoiselle, et s'il ne tenait qu'à moi, je vous jure que nous nous reverrions. Madame votre mère en décidera, puisque vous préférez que je la voie, et quelle que soit sa décision, je m'y conformerai…

Thérèse, pour en rester là avec l'inconnu, n'avait qu'à trancher elle-même la question. Il lui tendait la perche, mais elle ne la prit pas. Le parti de la reconnaissance l'emporta dans son cœur.

Elle se dit qu'il lui fallait désormais subir la destinée que le malheur de sa naissance lui avait faite, qu'elle ne pouvait ni ne voulait renier sa mère, et qu'elle ne devait pas reculer devant la première épreuve qui se présentait.

— Venez, monsieur, dit-elle, nous n'avons déjà que trop tardé. J'ai besoin de repos et votre voiture vous attend. Vous vous êtes détourné de votre chemin pour me secourir ; je me reprocherais d'abuser plus longtemps de votre protection. Dans un instant, vous serez libre d'aller… où vous alliez quand vous vous êtes arrêté, en entendant mes cris.

— J'allais chez moi, mademoiselle, et je ne suis nullement pressé d'y rentrer, répliqua aussitôt l'inconnu qui se départait de la froideur où il s'était retranché d'abord.

Thérèse eut envie de lui demander où il demeurait, car sa réponse semblait indiquer qu'il habitait ce quartier éloigné du centre de Paris, mais elle n'osa pas.

Elle avait quitté son bras au moment où la dernière explication avait commencé, à la clarté d'un candélabre municipal. Elle s'abstint de le reprendre et elle s'achemina de nouveau vers la villa, qui n'était pas loin.

L'inconnu se remit à marcher à sa droite. Il se taisait, mais pour remplir jusqu'au bout son rôle de protecteur, il ne négligeait point de donner fréquemment un coup d'œil du côté de la chaussée du boulevard. Il lui arriva même une ou deux fois de tourner la tête, afin de se tenir en garde contre un retour offensif des chenapans qu'il avait mis en déroute.

Il n'en avait vu que deux et l'un des deux n'était plus à redouter, mais il pouvait y en avoir d'autres cachés derrière les arbres, et s'il était disposé à livrer une seconde bataille, il tenait du moins à ne pas être surpris par l'ennemi.

À dix pas de la maison de madame Valdieu, il s'arrêta en voyant paraître brusquement sur la contre-allée, un homme qui venait d'ouvrir la grille et qui l'attirait à lui pour la refermer.

Thérèse aussi s'arrêta.

L'homme avança jusqu'au milieu de la contre-allée et se mit à regarder à droite et à gauche.

Évidemment, il cherchait quelqu'un ou quelque chose.

— Attendez-moi ici, mademoiselle, dit le sauveur de Thérèse. Je vais aller voir ce que c'est que ce personnage.

— C'est inutile, répondit la jeune fille, après avoir hésité un instant ; je le connais.

— Comment !…

— Mais oui ; il sort du jardin de ma mère. C'est l'ami dont je vous parlais tout à l'heure.

— Ah !… excusez mon erreur… je vois des assaillants partout… mais ne pensez-vous pas, mademoiselle, que vous feriez bien de laisser partir ce monsieur, avant de rentrer chez madame votre mère… il paraît se disposer à quitter la place… et mieux vaut peut-être qu'il ne vous voie pas.

Thérèse réfléchit une seconde et répondit :

— Non. Je préfère au contraire m'adresser d'abord à lui. Ma mère pourrait s'étonner de votre présence. Je vais l'expliquer à son ami.

— Vous savez mieux que moi ce que vous avez à faire, mademoiselle, murmura l'inconnu qui semblait peu disposé à s'aboucher avec l'ami.

— Du reste, reprit la jeune fille, il n'est plus temps de l'éviter. Voyez !… il vient à nous.

En effet, il les avait aperçus, et sans hésiter, il s'était acheminé à leur rencontre.

— C'est bien moi, lui cria mademoiselle Valdieu.

— Vous, Thérèse !… et que diable faites-vous ici ? dit le monsieur en se rapprochant vivement.

— Vous le voyez bien, je rentre à la maison.

— Je ne savais pas que vous en étiez sortie ; vous nous aviez quittés pour remonter dans votre chambre… Votre mère croyait que vous étiez couchée.

Les deux hommes étaient en présence et s'examinaient réciproquement ; mais le candélabre à gaz ne les éclairait plus, parce que Thérèse et son chevalier l'avaient dépassé.

Ils n'eurent cependant qu'un instant d'incertitude. Et ce fut le sauveur qui rompit la glace le premier.

— Je ne me trompe pas, dit-il, c'est bien à monsieur le commandant d'Arbois que j'ai l'honneur de parler.

— Comment ! c'est vous, s'écria Gontran stupéfait ; il me semblait bien vous reconnaître, mais je n'en pouvais croire mes yeux, mon cher baron. En vérité, je tombe de mon haut.

— Moi aussi, murmura le baron que Gontran n'avait pas encore nommé.

— Pas tant que moi, car enfin je vous ai parlé de mes amies du boulevard d'Italie, et il n'est pas très étonnant que vous me rencontriez devant la grille de leur jardin.

» D'ailleurs, mademoiselle Valdieu a dû vous dire qu'elle m'a laissé, il y a une demi-heure, dans le salon de sa mère.

— Mademoiselle Valdieu ! répéta le baron ; quoi ! c'est mademoiselle Valdieu que j'ai eu le bonheur de…

Il allait dire de délivrer, mais c'eût été obliger la jeune fille à raconter son aventure, et il reprit, après une imperceptible hésitation :

— Que j'ai eu le bonheur de rencontrer.

— Comment ! vous l'avez rencontrée !… Où ? Sur le boulevard ? Voici, cher monsieur de Randal, une explication qui ne m'explique rien du tout, et il me paraît que nous jouons au propos interrompu.

Et, s'adressant à Thérèse :

— Mademoiselle, dit le commandant, il n'y a que vous qui puissiez me donner le mot de cette charade.

— Le mot est bien simple, répondit sans aucun embarras mademoiselle Valdieu. Monsieur vient de me sauver la vie.

— Je comprends de moins en moins. Votre vie était donc en danger, ma chère Thérèse ?

— Parlez, monsieur, dit la jeune fille en s'adressant à son défenseur qui, cette fois, ne crut pas pouvoir refuser d'éclaircir la situation.

— Mon cher commandant, commença-t-il, j'avais dîné à la campagne, à Orsay, chez Sartilly que vous connaissez bien, et je suis rentré à Paris par le chemin de fer de Sceaux. Ma voiture m'attendait à la gare. J'y suis monté et elle me ramenait chez moi par le boulevard d'Italie, lorsque tout près

d'ici, j'ai entendu des cris… j'ai mis la tête à la portière et j'ai entrevu une femme qui se débattait entre deux hommes, à l'entrée d'une rue sombre. Naturellement, j'ai dit à mon cocher d'arrêter, je suis descendu et j'ai chassé à coups de canne les drôles qui violentaient mademoiselle. Je lui ai offert ensuite mon bras qu'elle a bien voulu accepter et je la ramenais chez elle lorsque vous êtes survenu.

» Voilà tout ce que je puis vous dire, n'en sachant pas davantage.

— C'est à moi, maintenant, de compléter l'explication, dit Thérèse.

— Je vous en prie, dit Gontran d'Arbois, en appuyant sur les mots.

— Monsieur m'a sauvée et monsieur est un de vos amis. Je puis donc parler devant lui.

» Ce soir, pendant que je me promenais seule dans le jardin, on m'a remis une lettre…

— Prenez garde, interrompit le commandant. Si vous avez des secrets, c'est à votre mère qu'il faut les confier.

— M. d'Arbois a raison, mademoiselle, reprit le baron de Randal. Si vous le permettez, je vais avoir l'honneur de la saluer, et je me retirerai… sauf à revenir demain, si elle veut bien m'y autoriser.

— C'est cela, dit vivement Gontran qui sentait le danger des confidences prématurées. Entrons sans perdre une minute, car nous trouverions porte close. J'ai laissé votre mère avec votre gouvernante et elles ne tarderont guère à se coucher. Mademoiselle Gudule se disposait à descendre au jardin pour fermer la grille en dedans.

— Soit ! répondit mademoiselle Valdieu. Je vais vous précéder. Mais vous me promettez de ne pas partir sans voir ma mère.

— Je n'en ai nulle envie, ma chère Thérèse, et M. de Randal ne refusera certainement pas d'entrer avec moi.

— J'y compte, dit la jeune fille.

Et elle courut à la porte qu'elle ouvrit.

Les deux amis restèrent en présence l'un de l'autre et le commandant s'écria :

— Parbleu ! mon cher baron, il faut convenir que le hasard fait bien les choses. Je vous parlais tantôt de madame de Lorris et voilà que vous venez de tirer sa fille d'un très mauvais cas.

» Je désirais vous présenter ; vous venez de vous présenter vous-même… et de façon à mériter quelque chose de plus qu'un bon accueil.

— Je ne pouvais rien souhaiter de mieux et je m'estime trop heureux d'éviter la solennité d'une introduction officielle. L'événement m'a servi. Moi qui n'ai rien de romanesque, j'arrive comme un héros de roman.

— C'est ce qu'il faut. Thérèse a des idées particulières sur les présentations. Si je vous avais amené chez sa mère en grande cérémonie, elle se serait défiée aussitôt de mes intentions. Elle aurait flairé en vous un aspirant à sa main. Et comme elle prétend se marier à sa guise, elle aurait probablement mal pris la chose. Tandis que maintenant, c'est elle qui vous amène et qui tient à vous revoir.

— Je ne me ferai pas prier pour revenir.

— Alors, elle vous plaît ?

— Je la trouve adorable. Belle comme on ne l'est pas… et courageuse au-delà de tout ce que vous pourriez croire… avec une pointe d'originalité qui me ravit. Je ne me serais pas accommodé d'une jeune fille timide et niaise.

— Mademoiselle Valdieu n'est ni l'une, ni l'autre. Mais, quelles que soient vos préférences, vous devez vous étonner un peu de l'aventure où elle s'est jetée. Je ne suis pas encore en mesure de vous expliquer pourquoi elle est sortie de chez elle à une heure où généralement les demoiselles restent sous l'aile de leur mère, mais je saurai ce qu'il en est et je vous donne ma parole d'honneur que je vous dirai la vraie vérité sur cette escapade.

— Il me semble que je devine. Vous m'avez appris que sa mère a un ennemi. Mademoiselle Valdieu a parlé d'une lettre qu'on lui avait remise…

— C'est cet ennemi qui l'a écrite, je n'en doute pas. De quel prétexte s'est-il servi pour l'attirer dehors ? Je l'ignore, mais je puis vous dire dès à présent qu'il est coutumier du fait. Depuis ce matin, les lettres anonymes pleuvent. Thérèse en a reçu une dans la journée… on l'a attirée chez madame de Lorris, villa d'Eylau, où elle n'avait jamais mis les pieds, et où elle a appris ce qu'était sa mère.

— Elle l'aurait appris tôt ou tard.

— Assurément, et le mal a produit le bien. Jeanne a définitivement et immédiatement renoncé à la vie qu'elle menait. Elle est venue habiter cette maisonnette où sa fille a été élevée et elle n'en sortira pas. Son hôtel est en vente. Ses gens sont congédiés. Madame de Lorris n'existe plus.

— La situation est donc nette, et cet ennemi a rendu service à mademoiselle Valdieu.

— Si tel est votre avis, je n'aurai pas à regretter de vous avoir parlé d'elle. Vous allez voir sa mère. Je lui avais annoncé votre visite pour demain. Vous m'y aviez autorisé. Elle ne vous attendait pas ce soir et nous allons la trouver fort émue. Je n'en suis pas moins sûr qu'elle vous fera bon accueil.

» Seulement, si vous m'en croyez, vous abrégerez l'entrevue.

— C'est bien mon intention.

— Et nous ne dirons pas à Thérèse que je devais vous présenter. C'est un point très important. Tout irait mal, je vous le répète, si elle pouvait supposer que j'appuie votre candidature.

» Je ne lui ai jamais parlé de vous. Elle ne sait ni qui vous êtes, ni comment je vous ai connu. C'est une condition essentielle pour la réussite d'un projet auquel vous paraissez disposé à donner suite.

» Si elle apprenait que nous étions d'accord pour vous mettre en relations avec sa mère, elle a l'esprit si prompt qu'elle s'imaginerait peut-être que nous avons préparé ensemble le sauvetage que vous venez d'exécuter.

— C'eût été difficile, dit en souriant M. de Randal. En supposant que vous m'eussiez prévenu qu'on allait l'attaquer, je n'aurais pas pu passer sur le boulevard d'Italie au moment précis où il n'était ni trop tôt ni trop tard pour la secourir.

— Je le sais bien, parbleu ! mais les jeunes filles ne raisonnent pas comme nous. Thérèse est ombrageuse et sujette à s'exalter. Je parierais qu'elle a déjà bâti dans sa tête tout un roman sur votre intervention miraculeuse. Vous êtes, à ses yeux, l'homme providentiel qu'elles attendent toutes… le chevalier errant qui met en fuite les brigands soudoyés par un odieux persécuteur.

— Vous me donnez de l'espoir, mon cher commandant. J'ignorais que mademoiselle Valdieu attachât tant d'importance à un service que le premier venu aurait pu lui rendre aussi bien que moi.

— C'est-à-dire que si vous aviez organisé d'avance cette scène de sauvetage, vous n'auriez pas mieux réussi. Mais il faut battre le fer tandis qu'il est chaud. Ne laissons pas refroidir l'enthousiasme de cette enfant. Depuis cinq minutes que nous causons ici, elle a eu le temps de prévenir sa mère et de lui expliquer sa conduite…

— Elle lui aura dit mon nom que vous venez de prononcer devant elle, et sa mère est sans doute au courant de nos intentions. Vous lui avez dit que vous vous proposiez de me présenter ?

— Oui, je le lui ai dit, aujourd'hui même, et j'ai ajouté que vous seriez pour Thérèse un parti tout à fait inespéré. Jeanne a été de cet avis et elle fera tout ce qui dépendra d'elle pour que ce mariage réussisse. Elle est prête à tous les sacrifices.

» Et comme elle connaît encore mieux que moi le caractère de sa fille, elle se gardera bien de trahir le secret de nos projets.

» Entrons donc, sans plus tarder, dit Gontran d'Arbois en poussant la grille du jardin.

Le salon était toujours brillamment éclairé, et on entendait des voix de femmes.

— J'ai oublié de vous avertir, reprit Gontran, que vous allez vous trouver en présence d'une vieille fille qui a élevé mademoiselle Valdieu. Gudule Brabant, c'est son nom, est assez revêche, et son élève se moque volontiers de ses travers, mais au fond elle l'aime beaucoup, et la gouvernante a dans la maison une certaine influence. Jeanne est son obligée, car sans son dévouement absolu, elle n'aurait jamais pu mener à bonne fin l'éducation de Thérèse, qui devait vivre loin d'elle. C'est Gudule qui l'a aidée à maintenir l'enfant dans une ignorance complète de l'existence que menait à l'autre bout de Paris madame de Lorris.

» Il n'est donc pas inutile d'apprivoiser ce dragon.

— J'y tâcherai, dit M. de Randal.

— Oh ! vous la trouverez bien disposée. Elle comprend mieux que personne la nécessité de marier promptement mademoiselle Valdieu, qui sait maintenant à quoi s'en tenir sur le passé de sa mère. Et elle a du goût pour les gens bien nés. Vous lui plairez, j'en suis sûr.

Le baron s'inclina légèrement pour répondre à ce compliment et ils montèrent ensemble les marches du perron.

Les portes étaient ouvertes comme les fenêtres, car ce soir-là tout était changé dans cette villa où, d'ordinaire, on se couchait à dix heures.

Gontran et son compagnon purent donc entrer tout droit dans le salon où leur arrivée fit sensation.

Jeanne Valdieu, sa fille et Gudule étaient debout et parlaient toutes les trois à la fois.

La gouvernante surtout paraissait fort animée, et Gontran devina tout de suite qu'elle se répandait en récriminations inutiles contre l'imprudence de Thérèse, qui venait de faire des aveux et qui dédaignait de se défendre.

Jeanne était très pâle et très émue.

— Ma chère amie, lui dit le commandant, voici M. le baron de Randal qui ne s'attendait pas à vous voir aujourd'hui. J'ai eu toutes les peines du monde à l'entraîner ici. Il voulait se dérober aux actions de grâces que nous lui devons. Mais je n'avais garde de le laisser partir.

— Pardonnez-moi, madame, d'avoir cédé aux instances de mon ami, M. d'Arbois, reprit le baron avec l'aisance d'un homme du monde qui sait se tirer galamment des situations les plus difficiles. Je comprends que vous devez désirer d'être seule avec mademoiselle votre fille et je ne serais pas entré si je n'avais craint d'être impoli.

— Il s'agit bien de politesse, grommela Gudule.

— Je savais que vous viendriez, dit vivement Thérèse. Vous me l'aviez promis.

Elle avait repris son sang-froid, cette enfant qui s'exaltait si vite, et on ne se serait jamais douté qu'elle venait d'échapper au plus grand des dangers que puisse courir une jeune fille.

Elle regardait fixement M. de Randal, qu'elle avait à peine vu à la lueur douteuse d'un bec de gaz très haut perché, et le commandant, qui commençait à la connaître,

s'apercevait très bien que le résultat de cet examen était favorable au baron.

Décidément, tout marchait à souhait. André d'Elven ne se relèverait pas du coup que l'ennemi commun lui avait porté, et la place qu'il occupait dans le cœur de Thérèse allait être prise, si elle ne l'était déjà.

Gudule aussi examinait du coin de l'œil le sauveur de son élève, et elle le trouvait à son goût. Gontran lut cela dans ses yeux. Les vieilles filles ont une façon particulière de regarder les hommes qui leur plaisent.

Jeanne paraissait moins charmée, et le commandant devina que M. de Randal lui inspirait plus de curiosité que de sympathie. Mais il se dit que ce n'était qu'une première impression et qu'elle en reviendrait promptement.

D'ailleurs elle n'avait pas encore eu le temps de se remettre d'une émotion très vive et sa situation vis-à-vis de ce nouveau venu était des plus délicates. Elle connaissait les projets un peu hasardés de Gontran et Thérèse venait de lui raconter son aventure. Elle savait que sa fille était allée rue Corvisart, parce qu'elle croyait y rencontrer le vicomte d'Elven. Cette excursion à l'anglaise n'était pas de nature à faciliter son mariage avec le baron de Randal.

Gontran sentait comme elle le danger, mais il se faisait fort d'arranger les choses, lorsqu'il pourrait s'expliquer en tête-à-tête avec son nouvel ami. Pour y réussir, il fallait d'abord qu'il sût exactement à quoi s'en tenir sur cette lettre qui avait attiré Thérèse hors de la maison maternelle. Et il ne voulait pas demander des renseignements en présence du baron, car il soupçonnait que l'amoureux évincé était pour quelque chose dans cette escapade.

Il souhaitait donc que pour cette fois tout se bornât à une présentation et il comptait sur le tact de M. de Randal pour abréger l'entrevue, comme il le lui avait conseillé.

Il ne se trompait pas. Ce gentilhomme accompli trouva immédiatement la note juste.

— Madame, reprit-il en s'adressant à Jeanne, je suis vivement touché de l'accueil que je reçois, et j'ose espérer que vous me permettrez de revenir avec mon ami, M. d'Arbois, mais en ce moment, je serais indiscret si je restais davantage.

Jeanne chercha une phrase polie pour répondre à cette ouverture, mais la phrase ne vint pas.

— J'ai d'ailleurs, continua le baron, un autre motif pour vous demander la permission de me retirer. J'ai frappé assez rudement un des drôles qui ont attaqué mademoiselle votre fille, et il est resté sur la place.

— Quoi ! vraiment ? s'écria le commandant, vous en avez assommé un ?

— Je le crains, et si cet homme était mort, je me croirais obligé de déclarer à la justice que je l'ai tué.

— À la justice ?… diable ! ce serait grave… et je ne crois pas que vous y soyez tenu. Personne n'a vu la scène, n'est-ce pas ?

— Personne, excepté son complice, qui a pris la fuite. Mon cocher y a assisté, de très loin, et il ne sait pas au juste ce qui s'est passé. Il est allé m'attendre sur la place d'Italie.

— Alors, je pense qu'il est tout à fait inutile que vous vous occupiez de ce chenapan.

— Cependant, si on venait à savoir…

— Je suis sûr que madame Valdieu est de mon avis, dit Gontran d'Arbois en regardant Jeanne, qui ne lui répondit que par un signe affirmatif.

Gontran voyait déjà ses amies et lui appelés devant le commissaire de police et obligés d'expliquer pourquoi le défunt s'était jeté sur Thérèse et ce que Thérèse allait faire à dix heures du soir rue Corvisart.

— Songez, mon cher, reprit-il, qu'il vous faudrait raconter comment vous avez été amené à tomber sur ce coquin. Vous seriez dans la nécessité d'inventer une histoire mensongère ou de mettre en scène mademoiselle Valdieu.

— Plutôt que de parler de mademoiselle, je me laisserais accuser d'assassinat, dit en souriant M. de Randal. Mais peut-être vaut-il mieux que je m'abstienne.

— Oui, si ce malheureux est mort, dit Thérèse qui écoutait avec beaucoup d'attention. Mais s'il n'est que blessé, je ne veux pas qu'il reste abandonné, sans secours.

» Et je vous prie, monsieur, d'y veiller, ajouta-t-elle d'un ton ferme.

— J'y vais, mademoiselle, dit simplement M. de Randal.

Et comme le commandant allait insister, il le rassura d'un coup d'œil qui signifiait clairement : soyez tranquille, je ferai en sorte de ne compromettre personne.

Il avait trouvé le prétexte pour s'en aller. Il ne lui restait plus qu'à effectuer sa sortie, et il se tira fort bien de ce pas difficile.

Personne n'essaya de le retenir, pas même madame de Lorris qui ne lui avait pas adressé la parole pendant cette courte visite.

Le commandant reconduisit M. de Randal jusqu'au perron seulement, et il ne lui dit que ces mots, qu'il appuya d'une vigoureuse poignée de main :

— Tout va bien et tout ira mieux encore quand j'aurai causé avec ces dames. Si vous voulez prendre la peine de passer chez moi demain matin, j'espère que j'aurai de bonnes nouvelles à vous donner.

— Je n'y manquerai pas, répondit chaleureusement le baron, et quant à ce misérable que j'ai couché par terre, vous pouvez vous en fier à moi. Si je le retrouve à la même place, j'arrêterai le premier sergent de ville que je rencontrerai et je lui dirai que je viens de voir un homme ivre étendu sur le pavé. Il se chargera de le ramasser mort ou vif… et nous n'en entendrons jamais parler.

— À moins qu'il n'aille se plaindre…

— Il s'en gardera bien, car il n'a pas la conscience nette. On l'a évidemment payé pour enlever mademoiselle Valdieu et si, par impossible, j'étais appelé pour être confronté avec lui, je raconterais l'affaire comme elle s'est passée… sans nommer ces dames, bien entendu. Je dirais que je ne connais pas la personne que j'ai secourue et qu'elle est partie sans m'apprendre qui elle était.

— Oui, je crois que nous n'avons rien à craindre de ce côté… et je ne regrette qu'une chose… c'est de ne pas pouvoir interroger moi-même ce coquin… je lui aurais peut-être arraché le nom du persécuteur de mes amies… et ma foi !

pour ne pas manquer une si belle occasion, j'ai bien envie d'y aller voir avec vous. C'est tout près d'ici, je crois ?

— À l'entrée d'une petite rue qui débouche sur le boulevard, au point où commence la montée. Mais je ne vous conseille pas d'y venir. Les gardiens de la paix pourraient arriver pendant que nous serions à examiner le mort ou le blessé. On nous demanderait peut-être nos noms. Rien ne m'empêcherait de donner le mien, puisque, jusqu'à présent, je ne connaissais pas madame de Lorris ; mais vous qui êtes lié avec elle, c'est tout différent.

— Vous avez raison, mon cher. Je m'en rapporte à vous et je vais rejoindre ces dames pour vous soutenir, quoique vous n'ayez pas besoin de l'être. Vous avez plu, c'est moi qui vous le dis. Gudule elle-même est conquise.

— J'en suis bien heureux. Il m'a paru cependant que madame de Lorris me recevait froidement.

— Dites madame Valdieu. Il n'y a plus de madame de Lorris. Mais vous vous trompez. Jeanne était seulement troublée, et, en vérité, on le serait à moins. Je me charge d'ailleurs de dissiper ses préventions, si par hasard elle en avait contre vous, ce que je ne crois pas.

» À demain donc, cher ami. Je vous attendrai jusqu'à midi.

Cette fois, ce fut bien le dernier mot d'une causerie que M. de Randal paraissait avoir hâte de terminer et qui, à vrai dire, était un peu hors de propos.

D'ordinaire, le commandant était plus expéditif, et il ne retenait pas les gens sur le haut d'un perron pour leur demander des explications complémentaires ; mais, ce soir-là,

il avait pour ainsi dire perdu pied, après tant d'incidents contradictoires, et, faute d'y voir clair, il allait au hasard, improvisant un projet et l'abandonnant à la première objection qu'on lui présentait.

Ainsi, en d'autres circonstances, il se serait transporté, sans plus délibérer, à l'endroit où l'homme était tombé sous les coups de canne du baron, et il aurait pu savoir à quoi s'en tenir sur ce singulier guet-apens.

Mais il avait hâte aussi d'interroger Thérèse et il rentra précipitamment dans le salon.

— C'est entendu, dit-il, M. de Randal se charge de tout, et nous pouvons nous en rapporter à lui. Le gredin qu'il a abattu ne crèvera pas dans la rue comme un chien et personne ne sera compromis.

» Maintenant, je voudrais bien savoir au juste ce qu'il y avait dans cette lettre…

— La voici, mon ami, dit Jeanne, Thérèse vient de me la remettre.

Gontran la lut en un clin d'œil, car elle n'était pas longue, et il fut frappé de l'habileté avec laquelle on l'avait rédigée. Ce n'était pas l'écriture du vicomte d'Elven. Le faussaire n'avait pas cherché à la contrefaire, probablement parce qu'il ne la connaissait pas, et d'ailleurs c'eût été inutile, puisque mademoiselle Valdieu ne la connaissait pas non plus ; mais il avait merveilleusement imité le style d'un amoureux sentimental, et – détail caractéristique, – il faisait allusion d'un bout à l'autre à ce qui s'était passé dans la chambre de l'hôtel du Helder, jurant ses grands dieux qu'il n'avait vu de sa vie la drôlesse qui avait envahi son domicile, et que cette fille lui avait été adressée par l'ennemi qui les

persécutait, rappelant même que cet ennemi venait déjà de leur jouer un tour infâme en les envoyant villa d'Eylau.

Il terminait en implorant le pardon d'un tort involontaire et en demandant comme une faveur suprême une dernière entrevue qui lui permettrait de se justifier complètement.

Ce fabricant de correspondances apocryphes aurait assisté aux scènes qui avaient troublé la visite imprudente de Thérèse au vicomte d'Elven, qu'il n'aurait pas été mieux informé.

— C'est prodigieux ! s'écria Gontran. Il faut que le brigand qui nous tend des pièges soit sans cesse sur nos talons. Je ne m'étonne plus que Thérèse ait ajouté foi à un billet si adroitement tourné.

— Qui donc l'a apporté ?

— Un enfant habillé en chasseur d'hôtel, répondit Jeanne, qui avait eu le temps d'interroger sa fille.

— Un drôle qu'on aura travesti pour la circonstance. C'est un complot. Et nous nous sommes tous laissé prendre aux ruses de ce coquin… Ah ! nous avons grand besoin de nous adjoindre un défenseur supplémentaire… et il faut bénir le hasard qui nous a amené M. de Randal.

Cette exclamation fut accompagnée d'un coup d'œil à Jeanne, qui comprit parfaitement ce que Gontran voulait lui dire.

Elle sentait comme lui qu'il était au moins inutile d'apprendre à Thérèse, séance tenante, que M. de Randal songeait à l'épouser.

— Qu'en pensez-vous, ma chère enfant ? reprit le commandant. M. de Randal ne mérite-t-il pas de devenir notre ami ?

— Je n'oublierai jamais ce que je lui dois, répondit la jeune fille, et je veux oublier M. d'Elven.

— Le fait est qu'entre les services que chacun d'eux vous a rendus, il n'y a pas de comparaison possible. André vous a débarrassé d'un manant qui vous tenait des propos grossiers et M. de Randal vous a sauvé la vie.

— Je le sais.

— Et je suppose que, de sa personne, il ne vous déplaît pas.

— Non. Pourquoi me demandez-vous cela ?

— Mais… parce qu'il se propose de revenir ici. S'il vous déplaisait, je ferais en sorte qu'il se bornât à une visite de politesse.

— Je le recevrai toujours avec plaisir, dit Thérèse, qui ne paraissait pas disposée à s'expliquer plus clairement sur ses sentiments à l'endroit du baron.

— Si tu ne le trouvais pas à ton gré, tu serais bien difficile, s'écria Gudule, il est superbe… et il a les façons d'un vrai gentilhomme. J'espère bien que nous le reverrons et que tu ne lui feras pas mauvaise mine.

Thérèse ne répondit pas. C'était un parti pris et sa mère, qui la connaissait, vit bien qu'il serait inutile d'insister. Elle n'y tenait pas d'ailleurs. C'était avec Gontran qu'il lui tardait de s'expliquer.

— Tu as besoin de repos, dit-elle. Monte chez toi avec Gudule. J'irai vous rejoindre dans un instant.

La jeune fille tendit silencieusement la main à M. d'Arbois, que Gudule honora d'une révérence cérémonieuse.

Le commandant n'était pas son homme. Elle le trouvait trop brusque et pas assez courtois.

— Eh ! bien, demanda Gontran, dès que Thérèse et sa gouvernante furent sorties, avais-je raison de te dire que ce mariage se ferait !

— Il n'est pas encore fait, murmura Jeanne.

— C'est comme s'il l'était. Je n'ai pas pu traiter la question en reconduisant M. de Randal, mais je suis certain que ses intentions n'ont pas changé. Il trouve ta fille charmante et il ne demande qu'à lui faire sa cour. Thérèse est revenue de ses illusions sur André et elle vient de nous déclarer que M. de Randal ne lui est pas antipathique, au contraire. Il connaît ta situation et celle de Thérèse. Il n'y aura donc pas d'accroc au moment de conclure.

— Sait-il que Thérèse est allée chez M. d'Elven ?

— Non, pas encore. Mais je le lui dirai, et il n'attachera aucune importance à cette folie. Je te répète que les choses iront toutes seules. Tu secoues la tête ? On dirait que tu ne désires plus ce mariage. Pourquoi, je te prie ? Est-ce que M. de Randal ne te convient pas ?

— Je reconnais que s'il épousait Thérèse, ce serait une alliance inespérée… quoiqu'il soit trop âgé pour elle… mais encore faudrait-il prendre sur lui des renseignements que nous n'avons pas… tu le connais à peine.

— Je les prendrai, parbleu ! Sartilly me les fournira. Je le connais depuis des années, celui-là. Il est ennuyeux comme la pluie, mais il est incapable de me tromper. Si tu n'as pas de meilleure raison à me donner…

— De meilleure, non… j'en ai une autre… qui n'a pas le sens commun, je l'avoue.

— Alors, il est inutile de la mettre en avant… n'importe ! va toujours.

— Eh bien ! j'ai éprouvé, en voyant M. de Randal, une sensation étrange. Est-ce sa voix ou son regard qui m'a troublée ?… Je ne sais… mais il m'a semblé que cet homme nous porterait malheur.

— Bon ! tu avais tes nerfs. Tout cela n'est pas sérieux, et quand tu l'auras un peu pratiqué, tu verras que le sauveur de ta fille n'a rien de fatal. Oublie tes visions, ma chère Jeanne, et arrêtons notre programme. Je me charge de M. de Randal, que je t'amènerai demain. Charge-toi de préparer Thérèse à devenir baronne.

» Maintenant, hélas ! il faut que je te quitte. Nous ne sommes plus villa d'Eylau… et me voilà veuf pour le restant de mon congé… Enfin, je me sacrifie… Je me consolerai en pensant que j'ai fait des heureux.

IV

Une semaine s'est écoulée depuis que M. de Randal a délivré Thérèse des mécréants qui la violentaient.

Et cette bienheureuse semaine n'a été marquée par aucun événement. Un calme profond a succédé, comme par enchantement, aux orages qui troublaient sans cesse le repos des principaux personnages de cette histoire.

La villa du boulevard d'Italie a cessé de ressembler à une place assiégée où des alertes continuelles tiennent en éveil les habitants. On y dort tranquille.

Plus de figures suspectes rôdant le soir autour du jardin ; plus de fausses lettres apportées par des messagers perfides.

Les prévisions optimistes du commandant se sont réalisées. Le lendemain de l'attaque nocturne au coin de la rue Corvisart, il est revenu à la villa avec son ami le baron, qui a été reçu beaucoup mieux qu'ils ne l'espéraient tous les deux.

Gudule l'a accablé de gracieusetés. Thérèse, plus réservée, lui a fait bon accueil, et madame Valdieu, revenue de ses préventions, a reconnu que M. de Randal est un gentleman accompli qui lui ferait beaucoup d'honneur en consentant à devenir son gendre.

Et ce gentleman accompli ne demande pas mieux.

Ce mariage lui convenait en principe, avant qu'il connût mademoiselle Valdieu. Maintenant qu'il la connaît, il souhaite ardemment de l'épouser.

Il l'a déclaré à M. d'Arbois. Il s'en est même expliqué avec madame Valdieu qui a été très émue de sa démarche et de sa franchise, car il a carrément abordé la question difficile.

Il lui a dit que, récemment arrivé à Paris, il n'avait point les préjugés des Parisiens et que la regrettable célébrité de madame de Lorris ne l'effrayait pas. Mais il a ajouté qu'un homme de son nom devait cependant compter avec l'opinion du monde, et que, pour éviter le bruit qui pourrait se faire à propos de cette union inattendue, il serait tout disposé à vivre, après le mariage, en province ou à l'étranger, voire même à aller s'y marier, après que le domicile légal y serait acquis, si madame et mademoiselle Valdieu consentaient à quitter Paris immédiatement.

Il a aussi touché un mot des questions d'intérêt, en déclarant qu'il n'accepterait pas un sou de dot et qu'il entendait se marier sous le régime de la communauté, c'est-à-dire partager avec sa femme son avoir personnel, qui est de quinze cent mille francs.

Il a énoncé le chiffre et affirmé qu'il était tout prêt à le faire contrôler par le notaire de madame Valdieu.

Cet avenir, pour Jeanne, c'est le ciel ouvert, puisqu'elle pourra ne jamais se séparer de sa fille, et peu s'en est fallu qu'elle ne répondît aux généreuses propositions de M. de Randal en lui apprenant que Thérèse est héritière de plus de deux millions. Mais elle s'est souvenue de l'effet produit sur le vicomte d'Elven par l'annonce de ce magnifique héritage, et elle s'est tue, de peur de froisser la délicatesse du baron.

Gontran, qu'elle a consulté, a approuvé sa prudence et lui a conseillé de ne parler de la fortune de sa fille qu'au der-

nier moment, quand, le mariage étant décidé, on n'aura plus qu'à dresser le contrat.

Du reste, M. de Randal a déclaré qu'il voulait ne devoir la main de Thérèse qu'à elle-même ; qu'il se chargerait de la lui demander lorsqu'il croirait pouvoir espérer qu'elle ne la lui refuserait pas, et qu'en attendant, il ne sollicitait d'autre autorisation que celle de lui faire sa cour.

Et il la lui fait avec une discrétion qui est le comble de l'habileté.

Il sait l'histoire de l'amourette ébauchée avec M. d'Elven, il la sait dans tous ses détails, y compris la visite à l'hôtel du Helder, et il sent bien que le cœur de Thérèse n'est pas tout à fait guéri de la cruelle blessure qu'il a reçue.

Il attend que la plaie soit cicatrisée, que le temps ait amené l'oubli, et il se borne à rendre des soins empressés, sans se déclarer formellement.

Mademoiselle Valdieu lui sait gré de cette réserve et des attentions qu'il a pour sa mère, qui n'y est pas insensible non plus.

Ses affaires sont en très bon chemin, grâce à cette sage tactique ; le commandant est convaincu que le moment psychologique ne tardera guère à se présenter, et l'heureux baron se prépare à en profiter, dès qu'il le verra poindre.

La cessation des hostilités a créé des loisirs à Gontran, et il s'en plaint, car l'oisiveté lui pèse. Du reste, ce n'est pas lui qui a désarmé, car il a fait tout ce qu'il fallait pour atteindre l'insaisissable ennemi de Jeanne, ce William Atkins, à l'existence duquel il persiste à croire, quoiqu'il n'en ait pas la preuve.

C'est ainsi que, le soir du dernier épisode de la guerre, en quittant madame Valdieu, il n'a pas pu résister au désir de visiter le champ de bataille.

Au risque de rencontrer les agents de l'ennemi de Jeanne, et au mépris de toutes les bonnes raisons mises en avant par le baron qui lui conseillait de s'abstenir, le commandant a voulu absolument s'assurer que le drôle, si maltraité par M. de Randal, était resté sur le carreau, l'examiner, afin de prendre son signalement, s'il était mort, et l'interroger s'il ne l'était pas.

Le baron avait promis de faire tout cela, mais Gontran ne se fiait qu'à demi à cette promesse qu'en vérité son ami n'était pas obligé de tenir.

Et Gontran d'Arbois en a été pour une expédition inutile. Il a eu beau inspecter minutieusement les pavés de la rue Corvisart, il n'y a pas trouvé le moindre cadavre.

À l'endroit où s'est engagé la lutte, il a vu, en y regardant de près, une petite flaque de sang, mais les blessures qui saignent abondamment ne sont pas toujours les plus dangereuses, et le malandrin tombé sous la canne du baron s'était relevé pour décamper, ce n'était pas douteux, car on ne pouvait pas supposer que ses camarades étaient venus emporter son corps sur une civière, comme les assassins de Fualdès emportèrent jadis le corps de leur victime.

Ce charriage audacieux a pu être mis en pratique autrefois à Rodez, mais il serait impossible en plein Paris, de nos jours. Les sergents de ville arrêteraient les porteurs.

Pour compléter son enquête, le commandant a eu soin de lire pendant huit jours les faits divers dans tous les journaux, et il n'y a rien trouvé qui se rapportât à un meurtre

commis dans les parages du boulevard d'Italie, pas même à une rixe nocturne, et Dieu sait cependant si les feuilles quotidiennes sont remplies de récits d'attaques nocturnes sur la voie publique.

Il a conclu de ce silence que le blessé s'était bien gardé de réclamer et que vraisemblablement il ne se frotterait plus aux vigoureux défenseurs de mademoiselle Valdieu.

Et il ne s'en est pas tenu à cette vérification, sur le résultat de laquelle il ne comptait guère, d'ailleurs.

Le surlendemain, mardi, avant midi, ainsi qu'il était convenu entre lui et Valentine, il s'est transporté rue de Ponthieu et il a pris position dans le boudoir des voyeurs où la Rodin l'a conduit.

Là, les yeux collés contre les trous, il a attendu que le brocanteur qui devait acheter mille francs le fameux lit Louis XIII vînt s'aboucher avec Valentine dans la chambre où Alice Avor est morte étouffée.

Ce brocanteur que Gontran soupçonnait d'être un complice du crime a manqué au rendez-vous qu'il avait donné à madame Rodin. Gontran est resté plus d'une heure agenouillé sur le canapé et il n'a rien vu que le baldaquin meurtrier, qui lui faisait l'effet d'un dais mortuaire.

L'homme n'a point paru et il est évident qu'il ne reviendra plus, car un vrai revendeur n'aurait pas manqué un marché avantageux.

Il semble que tous les gens mêlés plus ou moins directement aux affaires qui ont suivi le meurtre de lady Cairness, soient devenus invisibles tout à coup, comme s'ils avaient reçu le même mot d'ordre.

Sans doute, leur chef renonce à jouer une partie qu'il considère comme perdue et ils ne sont plus à redouter.

Le commandant ne se préoccupe plus d'eux, mais il avait un autre devoir à remplir, un devoir d'amitié, et il s'en est consciencieusement acquitté.

Quelques jours après l'introduction de M. de Randal dans la maison de madame Valdieu, alors que ce gentilhomme y avait déjà pris pied, il est allé voir le vicomte d'Elven.

Il l'a trouvé très triste, mais en apparence résigné, et surtout très boutonné.

Il ne lui a pas caché qu'un mari se présentait pour Thérèse et que ce prétendant avait de grandes chances d'être agréé. Il ne le lui a pas nommé, parce qu'il a jugé inutile de l'exciter contre M. de Randal, et il ne lui a pas raconté non plus l'aventure qui a précipité les choses.

André a reçu froidement ces communications désagréables. Il n'a pas demandé de détails, et amicalement interrogé sur ses projets, il a répondu qu'il se proposait d'abréger beaucoup son séjour à Paris, mais que des intérêts à régler l'y retiendraient encore un certain temps.

Il n'a pas spécifié de quelle nature étaient ces intérêts, et le commandant ne croit guère aux raisons qu'il allègue pour expliquer le retard qu'il met à partir, car le commandant sait pertinemment que le père d'André n'a jamais fait de placements de fonds et n'a laissé à son unique héritier que des terres.

Il soupçonne que le vicomte n'a pas perdu toute espérance de rentrer en grâce auprès de mademoiselle Valdieu et

nourrit des projets qu'il ne veut pas confier à son ancien ami, passé dans le camp ennemi.

Gontran, qui se trompait sur bien des points, ne se trompait pas sur celui-là.

Le vicomte d'Elven s'était juré de reprendre pour son propre compte la campagne entamée par le commandant contre l'invisible persécuteur de Thérèse, et assez mal conduite, puisque ce persécuteur redoublait incessamment ses attaques et restait introuvable.

Et André avait d'autant plus de mérite à entrer en lice de sa personne qu'il désespérait de reconquérir le cœur de mademoiselle Valdieu, qu'une ruse infernale de l'ennemi lui avait aliéné à tout jamais. Il en désespérait à ce point que l'idée ne lui était pas venue d'écrire pour se justifier, et que loin de chercher à revoir Thérèse, il fuyait les occasions de la rencontrer.

Depuis le funeste dimanche où ses malheurs avaient commencé au Jardin des Plantes, il n'avait pas remis les pieds sur la rive gauche.

Il passait son temps à errer solitairement par les rues, en cherchant un moyen de percer le mystère de ces étranges aventures qui semblaient toutes avoir été préparées par la même main.

Il lui aurait fallu un fil conducteur et il ne le trouvait pas. Comment l'aurait-il trouvé, mal renseigné comme il l'était sur les causes premières de la haine qu'un inconnu portait à madame Valdieu, et, par contre-coup, à sa fille ?

Le commandant lui avait vaguement parlé d'un crime. Jeanne de Lorris s'était confessée à lui et après avoir avoué

sa première faute, suivie de beaucoup d'autres moins excusables, elle s'était échappée jusqu'à lui dire que Thérèse venait d'hériter de deux millions que lui laissait la sœur de son père. Mais dans ces confidences incomplètes, il n'y avait pas de quoi mettre André sur la voie.

Et dans sa dernière entrevue avec M. d'Arbois, il avait dédaigné de lui demander des explications.

Il tenait à agir seul et il ne voulait pas que M. d'Arbois sût qu'il agissait.

Il lui fallait donc diriger ses recherches d'un autre côté et, au lieu de remonter à l'origine des inimitiés qui poursuivaient madame Valdieu, se mettre en quête des gens qui avaient joué un rôle dans les scènes du jour de sa rupture avec Thérèse.

Ils existaient, ils se mouvaient dans un milieu parisien que le gentilhomme breton ne connaissait pas et qui lui répugnait.

Les uns grouillaient dans les bas-fonds de la grande ville, comme cet affreux gavroche qui avait remis la fausse lettre pour attirer mademoiselle Valdieu chez madame de Lorris, ou comme ce ramasseur de bouts de cigares qui rôdait devant la porte de l'hôtel du Helder et qui, probablement, était allé signaler à l'organisateur de toutes ces machinations, l'arrivée de Thérèse et la rentrée du vicomte d'Elven.

Ceux-là, il n'y avait que le hasard qui pût les amener sur son chemin, et ce hasard très improbable ne s'était pas encore présenté.

Mais André pouvait se renseigner ailleurs.

Cette fille, qui avait envahi son domicile, et cette femme de la rue de Ponthieu, qui la recevait et qui recevait aussi le commandant, savaient sans doute bien des choses.

Il ne s'agissait que de les aller voir et de les interroger.

Par malheur, André ne connaissait pas leur adresse exacte.

Elles jouissaient toutes les deux d'une grande notoriété dans le monde des viveurs, mais André n'était pas de ce monde-là, et il ne se souciait pas d'en être, quoiqu'il ne tînt qu'à lui, car il ne regardait pas à l'argent et son nom lui aurait ouvert les portes des grands cercles, s'il avait voulu s'y présenter.

Après de longues hésitations, il avait fini cependant par prendre un moyen terme. Il s'était décidé à visiter d'anciens amis de son père, qu'il avait fort négligés depuis quelques années, et qui pouvaient lui servir de parrains. L'un d'eux, précisément, était vice-président du club dont le commandant faisait partie, et il s'était empressé d'offrir son patronage au jeune vicomte, qui l'avait accepté.

L'admission n'était pas douteuse, et le vote devait avoir lieu très prochainement.

André allait donc se retrouver bientôt en rapports fréquents avec Gontran d'Arbois et sa bande, et cette rentrée en scène devait donner le change au commandant, qui ne manquerait pas de croire que l'amoureux évincé s'était consolé de sa déconvenue, puisqu'il se lançait dans la vie joyeuse.

En attendant, le vicomte avait acheté un cheval de selle.

Il montait à merveille et il aimait passionnément l'équitation, mais ce n'était pas tout à fait pour son agrément

qu'il avait fait l'acquisition d'un demi-sang qui lui coûtait cent cinquante louis.

Il s'était dit que le bois de Boulogne est le rendez-vous des femmes galantes et qu'il y rencontrerait, tôt ou tard, la blonde créature qui, sans mauvaise intention, lui avait joué un si mauvais tour.

Il espérait y voir aussi le commandant et il ne craignait pas d'y croiser madame de Lorris, qui ne s'y montrait plus depuis sa conversion.

Il y allait régulièrement depuis quelques jours et c'était sa faute s'il n'y trouvait pas ce qu'il cherchait.

Le Bois a ses heures et ses allées à la mode. André, qui n'avait jamais habité Paris qu'en passant, ne connaissait ni les unes ni les autres.

Il en était encore à croire que les *tendresses* en vogue promènent de quatre à six leurs victorias autour du lac, et il ne manquait pas d'entreprendre consciencieusement cette tournée tous les soirs, sans songer qu'on était au mois de juin et qu'il faisait trop chaud pour les demoiselles qui se maquillent.

Elles craignent de déteindre au soleil et, en cette saison, elles n'y viennent qu'au moment où il va se coucher.

André cavalcadait devant des familles bourgeoises assises en espalier sur des chaises et ne rencontrait guère que des fiacres voiturant des noces au restaurant de la Porte-Maillot.

Il aurait pu, du reste, venir plus tard et ne pas mieux réussir, car la blonde Martine était à pied depuis que son équivoque amant l'avait quittée.

Et comme il ne lisait pas les journaux qui s'occupent de la vie élégante, il ignorait que l'usage de monter à cheval le matin s'est répandu dans la haute gomme et qu'avant midi, de huit à onze, on rencontre beaucoup plus de jolies femmes et de cavaliers bien cotés dans les clubs qu'aux heures où commençait autrefois ce défilé qu'on appelait familièrement le *grand persil*.

Il ignorait aussi que l'allée des Poteaux est le chemin préféré de ces messieurs et de ces dames, et qu'il est de bon ton d'y galoper avant le déjeuner.

Mais, après plusieurs excursions infructueuses, il arriva que, fatigué de ces chasses inutiles, il fut pris de l'envie de monter une fois pour son plaisir.

En sa qualité de campagnard, il avait l'habitude de se lever tôt, et il profita d'une belle matinée de printemps pour aller chercher son cheval qu'il avait mis en pension dans un manège des Champs-Élysées.

Quand il aborda le bois de Boulogne, il n'y trouva presque personne, et il eut le temps d'essayer son demi-sang à différentes allures, sans être gêné par la foule.

Le beau monde dormait encore et c'est tout au plus s'il rencontra quelques officiers sortis dès l'aurore pour travailler une bête difficile.

Mais, après deux heures d'exercices variés, alors qu'il rentrait au pas par la première route qui s'était présentée à lui, André fut tout surpris de voir poindre toute une cavalerie venant en sens inverse : des messieurs trottant seuls, ou par petits groupes et des escadrons de jeunes Américaines, les cheveux sur le dos, parlant haut et riant plus haut encore.

Le hasard l'avait conduit dans l'allée des Poteaux et c'était l'heure du flot, comme on dit dans le jargon des coteries élégantes.

André, un peu effarouché, fut sur le point de rebrousser chemin ; mais il réfléchit que l'occasion était bonne pour en venir à ses fins, et il continua bravement à remonter le courant.

Il s'aperçut bientôt que, parmi les amazones, les belles petites étaient en minorité. Presque toutes les femmes étaient escortées par un cavalier. Par-ci par-là, une écuyère du Cirque ou de l'Hippodrome, facilement reconnaissable à sa manière de monter. Mais personne qui ressemblât à mademoiselle Ferrette ou à ses pareilles. Ces demoiselles évitent de se trouver en concurrence avec les grandes mondaines ailleurs qu'au théâtre, et elles ne s'aventurent pas volontiers sur un terrain où elles sentent qu'elles n'auraient pas le dessus.

Il eût été plus simple d'aller demander cette créature à toutes les portes de la rue Mosnier que de la chercher là où elle ne venait peut-être jamais. André le savait bien, mais il lui déplaisait d'entrer chez une fille, et surtout d'y entrer pour lui demander des renseignements. Il redoutait les familiarités qui pourraient s'en suivre et il se figurait qu'un entretien fortuit, en plein air, n'aurait pas les mêmes inconvénients.

Mais il commençait à désespérer de la rencontrer, et sa pensée s'envolait vers l'adorable jeune fille qu'il ne devait plus revoir. Que faisait-elle, à cette heure, dans cette maisonnette du boulevard d'Italie, où il s'était interdit de rentrer ? Un autre avait-il pris sa place ? Songeait-elle encore quelquefois à celui qu'elle avait aimé deux jours et qui ne

pouvait pas l'oublier ? Les dangers qui la menaçaient étaient-ils conjurés ? Que de fois l'idée lui était venue de veiller sur elle sans se montrer et de passer ses nuits à monter la garde devant la grille de ce jardin isolé, où un ennemi pouvait si aisément s'introduire ! Mais il n'avait plus le droit de la protéger. C'était, maintenant, l'affaire de ce rival que le commandant appuyait auprès de madame Valdieu.

Et André, perdu dans ses tristes rêveries, laissait flotter les rênes sur le cou de son cheval qui s'en allait au pas, marchant au beau milieu de l'allée, faute d'être dirigé.

Déjà, deux ou trois fois, il lui était arrivé de frôler des cavaliers qui passaient en maugréant contre le maladroit qui le montait.

André n'en prenait nul souci et ne levait pas la tête, tant et si bien qu'à la fin sa bête alla donner en plein dans un groupe qui venait à contresens.

— Sacrebleu ! monsieur, faites donc attention, dit une voix irritée.

La secousse avait été si rude qu'André, absorbé dans ses réflexions, avait failli être désarçonné ; mais il se remit vite en selle, et en levant la tête, il se trouva face à face avec le commandant d'Arbois, qui formait le centre d'un groupe composé de quatre cavaliers, lui compris.

— Comment ! c'est vous, mon cher ! s'écria Gontran d'un air très radouci. Du diable si je m'attendais à vous rencontrer ici… et surtout de cette façon. Heureusement que vous êtes solide à cheval, et moi aussi, car peu s'en est fallu que nous ne donnions tous les deux aux promeneuses de l'allée des Poteaux le spectacle ridicule d'une double chute.

— Excusez-moi, murmura le vicomte, j'ai eu un instant de distraction.

— Bon ! vous rêviez sans doute que vous chevauchiez à travers la lande d'Elven, où toute la cavalerie de l'armée française pourrait manœuvrer à l'aise. La place manque au bois de Boulogne et, quand on s'y promène à cette heure-ci, il faut avoir son cheval en main. Enfin ! il n'y a que demi-mal, puisque nous ne sommes tombés ni l'un ni l'autre, et ce n'est pas une raison pour que je néglige de vous présenter à mes amis.

» Messieurs, voici M. le vicomte André d'Elven.

» Mon cher André, voici M. Desternay. M. de Sartilly, reprit le commandant d'Arbois en montrant tour à tour son voisin de droite et son voisin de gauche, qui échangèrent avec André un salut courtois.

» Et voici… où êtes-vous donc, Randal ?

M. de Randal qui se tenait en arrière, fit avancer son cheval, en disant à demi-voix :

— Je m'étais rangé pour laisser passer monsieur.

Il salua du reste comme il convenait, et même avec empressement, mais André rendit le salut avec une froideur marquée.

— Vous vous connaissez, d'ailleurs, reprit Gontran.

— Oui, dit le baron, monsieur m'a fait, l'autre jour, l'honneur d'entrer chez moi et je suis très heureux de le rencontrer.

— Ce n'est pas une raison pour que nous restions là à causer en rond, répliqua gaiement l'officier. Nous obstruons la circulation. Marchons, messieurs. Mon cher André, vous ferez un tour avec nous.

— Je vous remercie, balbutia le vicomte, mais je suis obligé de rentrer à Paris.

— Au moment où tout le monde arrive !… c'est absurde… et puisque je vous tiens, je ne vous lâche plus… j'ai une foule de choses à vous dire… vous nous accompagnerez bien jusqu'à la route de Longchamp.

André ne se souciait guère de se promener en si nombreuse compagnie, mais le commandant venait de le prendre par son faible en lui laissant entrevoir qu'il avait des confidences à lui faire. Et d'ailleurs, puisqu'il était décidé à se produire dans le monde que fréquentait Gontran, il fallait bien commencer et l'occasion était bonne.

— Volontiers, dit-il, je ne suis pas tellement pressé que je ne puisse profiter pendant un quart d'heure de votre compagnie et de celle de ces messieurs.

— À la bonne heure ! je vous retrouve… et je vois avec plaisir que vous ne vous hâtez pas de rentrer en Bretagne, puisque vous avez acheté un cheval. Où avez-vous trouvé cette bête-là ?

— Au Tattersall. Je l'ai payée un peu cher… trois mille francs.

— C'est cinquante louis de trop. Mais vous êtes proprement monté. J'ai fait comme vous. La jument que j'ai entre les jambes me coûte le même prix et ne vaut pas mieux que

la vôtre. Du reste, vous et moi, nous ne sommes à Paris qu'en passant… vous surtout.

Le groupe des cavaliers s'était reformé. André chevauchait entre le commandant et M. Desternay qui était à sa droite. Le gros Sartilly et le baron de Randal constituaient à eux deux l'aile gauche de l'escadron.

— Pardon, mon cher, dit Desternay, M. d'Elven ne se propose pas de quitter Paris si vite, puisqu'il vient de se présenter au Cercle.

— Bah ! Vraiment ? s'écria Gontran d'Arbois.

— Mon Dieu, oui, répondit André avec un certain embarras, je crains d'être retenu ici par des affaires.

— Oh ! ce n'est pas que je vous blâme. Je suis au contraire charmé que vous soyez des nôtres… et j'espère même que vous finirez par vous fixer à Paris. Vous avez assez longtemps vécu comme un loup. Vous verrez que la vie a du bon dans ce pays-ci.

— Vous trouverez chez nous une partie superbe, s'écria Sartilly. Seulement, je ne vous conseille pas de vous frotter à Randal. C'est le plus grand veinard que je connaisse. Il me gagne mon argent régulièrement tous les soirs, et pour peu que ça continue, il me mettra sur la paille.

— Vous, ricana le commandant ; allons donc ! vous êtes trop riche, mon cher. Si vous aviez de la chance au baccarat, ce ne serait pas juste.

— Je ne suis pas joueur, répondit André.

— Et vous avez bien raison, dit le gros homme qui se plaignait de sa déveine. Les femmes, voyez-vous, il n'y a que

ça… à votre âge surtout. Si j'avais encore vingt-cinq ans, je ne toucherais jamais une carte.

— Avec ça qu'elles vous réussissent, les femmes ! dit Desternay.

— Mais, oui, assez bien, répliqua Sartilly en se rengorgeant. J'en connais une qui est folle de moi.

— Une princesse russe sans doute ? demanda ironiquement l'officier.

— Non, une très jolie fille qui s'appelle Martine Ferrette.

— Martine Ferrette ! s'écria Desternay en éclatant de rire. Auriez-vous, mon cher, la prétention de l'avoir découverte ?

— Non, dit gravement Sartilly, je sais que vous la connaissez tous. Mais je suis le premier qui ait su apprécier sa valeur.

— Ah ! bah ! aurait-elle des mérites que je n'ai pas aperçus ?

— Parce que vous ne voyez rien… vous êtes tous les mêmes… vous n'étudiez pas les femmes. Moi, je devine leurs aptitudes, et lorsque j'en trouve une qui a de l'avenir…

— Vous la lancez. C'est très bien, mais ce n'est pas une raison pour qu'elles soient amoureuses de vous. Ces demoiselles sont ingrates.

— Parce qu'on ne sait pas s'y prendre avec elles. Tenez ! cette petite Martine, qui est jolie comme un cœur, elle débute, n'est-ce pas ? et elle patauge encore dans la crotte des commencements… Eh bien ! elle est faite pour damer le pion

à toutes les grandes cocottes… il ne lui a manqué pour percer qu'un homme intelligent qui discernât ses mérites et qui voulût bien lui donner des conseils.

— Si vous ne lui donnez que cela…

— Ce ne serait pas assez. Je ferai tout ce qu'il faudra pour qu'elle arrive, mais progressivement. Vous autres, vous vous emballez sur une femme nouvelle, vous lui jetez à la tête un mobilier et une voiture et, trois mois après, vous la plantez là. Moi, j'ai un système tout différent. Je commence par la former. Je lui donne des professeurs.

— Pour lui enseigner quoi ?

— Tout ce qu'elle ne sait pas. Le français, l'histoire, la musique, le chant, l'équitation…

— Et les belles manières. C'est complet. Sartilly, mon bon, vous êtes grand comme le monde.

— Riez tant que vous voudrez. Vous verrez dans un an ce que vaudra mademoiselle Ferrette que vous preniez pour une grue. Elle donnera des soirées littéraires et elle montera à cheval comme Élisa. J'aurai la maîtresse la plus chic de Paris.

— Tous mes compliments, cher ami, dit le commandant.

— Je les accepte parce que je les mérite. Demandez plutôt à Jeanne de Lorris qui connaît Martine et qui sait ce qu'elle vaut, puisqu'elle en a fait son amie.

Le nom de Jeanne fit dresser l'oreille à trois des cavaliers, et Desternay fut le seul qui répondit en haussant les épaules :

— Vous retardez, mon cher. Madame de Lorris ne voit plus Martine, par l'excellente raison qu'elle ne voit plus personne. Elle s'est retirée des affaires. Son hôtel de la villa d'Eylau est en vente. Vous devriez l'acheter pour la charmante personne que vous élevez à la brochette. C'est ça qui la poserait.

— L'année prochaine, je ne dis pas non. Maintenant, ce serait prématuré.

— Parbleu ! dès qu'elle aurait l'hôtel, cette naïve enfant vous lâcherait.

— Blaguez, cher ami, ça m'est égal. Mais pourquoi diable, cette chère Jeanne liquide-t-elle ? Vous devez le savoir, vous, d'Arbois, qui étiez encore avec elle, il n'y a pas huit jours.

— Je le saurais que je ne vous le dirais pas, répondit Gontran, plus vexé qu'il ne voulait le paraître.

— Ma petite amie prétend qu'il y a un gros mystère là-dessous, et le bruit court que Jeanne va se consacrer tout entière à l'éducation d'une fille qu'elle a eue dans sa jeunesse.

— Où court-il ce bruit là ? demanda le commandant.

— Mais… un peu partout. C'est Justine qui me l'a dit… Vous savez bien, Justine, qui sert chez la Rodin, et elle le tenait de la femme de chambre de Jeanne.

Gontran d'Arbois et le baron de Randal échangèrent un regard qui n'échappa point aux yeux attentifs du vicomte d'Elven.

— Ce sont des *ragots* de servantes, dit le commandant avec humeur, et je vous engage très fort à ne plus vous en occuper.

— Mon cher Sartilly, appuya le baron, contentez-vous de guider mademoiselle Ferrette dans le chemin du succès.

— Bon ! bon ! ne parlons plus de la Lorris puisque ça vous déplaît à tous les deux. Elle s'est convertie à la vertu… tant mieux pour elle, ce n'est pas moi qui l'empêcherai de faire son salut.

Gontran ne répliqua point et la conversation tomba. Comme lui, M. de Randal était devenu soucieux. Ils sentaient l'un et l'autre qu'il fallait se hâter de conclure le mariage, puisque la nouvelle existence de madame de Lorris n'était déjà plus un secret.

André n'était pas moins préoccupé. Ses soupçons à l'endroit de la candidature de M. de Randal lui revenaient, et il ne souhaitait rien tant que de les éclaircir ; mais il ne pouvait pas interroger le commandant tant que le baron serait là.

Il les vit avec inquiétude retenir leurs chevaux comme s'ils s'étaient donné le mot pour rester un peu en arrière, à seule fin de causer sans qu'on les entendît.

Le vicomte se trouva entre Desternay et Sartilly, qui continuaient à bavarder à tort et à travers.

On commençait à rencontrer des femmes et le gros homme avait sur chacune deux ou trois anecdotes scandaleuses à placer.

André ne l'écoutait guère, mais il n'osait pas se retourner pour regarder ce qui se passait derrière lui et il fut tout

surpris de voir le commandant reprendre seul sa place dans le rang.

— Qu'avez-vous donc fait de Randal ? lui demanda Sartilly.

— Randal ? répéta le commandant. Il galope vers Paris. Il vient de se souvenir qu'il avait un rendez-vous avec son notaire.

— Tiens ! s'écria Sartilly, est-ce qu'il va se marier ? Ça ne m'étonnerait pas. Cet animal-là ne fait rien comme les autres.

— Ah ! vous traitez bien vos amis !

— Randal n'est pas mon ami. Les gens qui me gagnent mon argent au jeu ne sont jamais des amis pour moi.

— Enfin, vous le connaissez depuis longtemps ?

— Oui, depuis qu'il est à Paris.

— Pardon ! vous avez été son parrain au cercle.

— Qu'est-ce que ça prouve ? Il est venu me voir en arrivant pour me donner des nouvelles d'un parent que j'ai à l'Île de France et qui lui avait remis une lettre d'introduction. Naturellement, je l'ai bien reçu. Il m'a demandé de le présenter à notre club. Comme il a bonne façon et qu'il paraît avoir une bonne situation de fortune, je n'ai pas fait la moindre difficulté.

» J'ai eu bien tort, car depuis qu'il ponte contre moi, il me coûte tout près de cent mille écus.

— Alors, vous n'êtes renseigné ni sur sa famille, ni sur ses antécédents ?

— Ma foi, non. S'il fallait prendre des informations sur tous les gens qu'on rencontre, on n'en finirait pas. Celui-là m'a été recommandé par mon cousin de Maurice… que je n'ai jamais vu, mais qui est riche et très considéré là-bas… je n'en ai pas demandé davantage. Pourquoi aurais-je ouvert une enquête ? Vous vous êtes bien lié avec lui, vous, d'Arbois, et vous n'en savez pas plus long que moi sur son compte… vous en savez même moins, puisque, si je ne me trompe, vous l'avez vu pour la première fois, à la partie du Cercle.

Le commandant se mordit les lèvres. Il sentait toute la justesse de l'argument et il regrettait d'avoir parlé, car ceux qui l'écoutaient auraient pu inférer de ses questions qu'il se défiait de l'honorabilité de M. de Randal.

— Du reste, reprit Sartilly, je n'ai rien à dire contre lui, si ce n'est qu'il a trop de chance au baccarat et qu'il vit comme un original fieffé. Il est allé se loger à l'autre bout de la ville, dans un quartier absurde, mais c'est son affaire. Je le tiens pour un aimable compagnon et j'aime à l'avoir à ma table. Dimanche dernier, il est venu dîner chez moi à la campagne et il nous a égayés tous. Je sais pertinemment d'ailleurs qu'il a un très joli crédit chez son banquier qui est le mien.

» Que diable voulez-vous de plus ?

— Absolument rien, mon cher, répondit Gontran d'un air dégagé. Et je pense comme vous que M. de Randal est un très galant homme. Je croyais que vous le connaissiez davantage.

Et se tournant vers André :

— Vous plaît-il que nous trottions un peu ? demanda-t-il. Cette allée des Poteaux m'assomme. On s'y coudoie comme

sur le boulevard des Italiens. Poussons jusqu'à la mare d'Auteuil, voulez-vous ?

André ne demandait pas mieux, car il pressentait que Gontran allait lui apprendre ce qu'il voulait savoir.

— Bien du plaisir, messieurs, s'écria le gros Sartilly. Les allures vives me fatiguent, et quand je viens au Bois de Boulogne, c'est pour y voir du monde.

— Moi aussi, dit Desternay. J'aime à rencontrer de jolies figures avant mon déjeuner.

— Alors, au revoir, conclut le commandant d'Arbois en rendant la main à son cheval qui prit un trot allongé.

André fit comme lui, et en quelques minutes ils arrivèrent, en trottant botte à botte, au carrefour où s'embranchent la route de Suresnes et la route de Longchamp.

Gontran, qui n'avait parlé de la mare d'Auteuil que pour effrayer Sartilly et Desternay, enfila une allée étroite qui s'enfonce dans les massifs, aux abords du Pré Catelan, et ne tarda guère à remettre sa jument au pas.

— Je suppose, cher ami, que vous ne regrettez pas d'avoir faussé compagnie à ces messieurs, dit-il. J'ai fait exprès de les planter là, car je ne vous vois plus depuis huit jours et j'éprouve le besoin de causer avec vous, à cœur ouvert.

» Vous vous êtes donc décidé à devenir Parisien à perpétuité ?

— J'ai été retenu par des affaires, murmura le vicomte, et…

— Bon ! je sais… des affaires qui vous ont donné l'idée d'acheter un cheval et de vous présenter à notre cercle… je vois ce qu'elles peuvent être. Avouez, mon cher André, que vous pensez encore à Thérèse.

— Et quand cela serait ?

— Alors, cela est. Eh bien ! je vais vous parler franchement. Elle se marie. Hier soir, sa mère lui a demandé si elle consentirait à épouser un monsieur qui lui convient très bien, et elle a dit : oui.

— M. de Randal, n'est-ce pas ?

— Mon Dieu, oui. Je n'ai plus de motif pour vous cacher la vérité que je vous avais laissé entrevoir.

— Je l'avais devinée… Et je reste à Paris.

— Pour empêcher ce mariage ? Vous n'y réussirez pas, je vous en préviens.

— Je le sais, mais je veux démasquer le misérable qui a fait manquer le mien, en lançant sur moi une drôlesse.

— Vous n'y réussirez pas non plus, dit Gontran. Je n'y ai pas réussi, moi, quoique je n'y aie rien épargné. D'ailleurs, ce n'est pas à vous qu'il en voulait. C'est à Jeanne et à sa fille.

— Raison de plus pour que je le poursuive, répliqua froidement le vicomte d'Elven. Et je l'atteindrai, je vous en réponds. Je n'épouserai pas mademoiselle Valdieu, mais je la débarrasserai de ses ennemis.

— Voilà un désintéressement qui vous fait honneur, mon cher ami ; c'est sublime… seulement vous ne réfléchissez pas que le soin de protéger sa femme et sa belle-mère re-

garde exclusivement M. de Randal et qu'il pourra trouver mauvais qu'un autre le prenne.

— Eh bien ! il viendra me le dire.

— Et vous lui proposerez de vider le différend les armes à la main. Je ne doute pas de votre bravoure, mon cher André, mais je me permets de vous faire observer qu'un duel entre vous et le mari de mademoiselle Valdieu donnerait prise aux commentaires les plus désobligeants pour les personnes que vous voulez défendre. On en dira bien assez quand on saura que le baron de Randal épouse la fille de Jeanne de Lorris.

» Laissez-moi vous apprendre, d'ailleurs, qu'une campagne contre le persécuteur de mes amies serait désormais sans objet. Il a renoncé à leur nuire, car il ne donne plus signe de vie. En lui faisant la guerre, vous vous battriez contre des moulins à vent, comme don Quichotte.

— J'aime mieux ressembler à don Quichotte qu'à votre baron de Randal, qui épouse sans doute mademoiselle Valdieu pour sa fortune.

— Le dépit vous rend injuste, mon ami. M. de Randal ignore encore, à l'heure qu'il est, que Thérèse a hérité de cent mille livres sterling. Vous le savez, vous, et vous vous êtes retiré quand vous l'avez appris. Il ne m'est pas prouvé que M. de Randal acceptera cette succession, quoiqu'elle vienne d'une pairesse d'Angleterre.

— Moi, je ne doute pas qu'il l'accepte. Et je vous serais obligé de me dire depuis combien de temps l'ennemi de madame Valdieu a désarmé.

— Depuis le jour où il vous a brouillé irrévocablement avec sa fille.

— C'était donc là son unique but ! s'écria le vicomte. Quel intérêt avait-il à m'empêcher de l'épouser ?

— Vous le gêniez, probablement.

— Et M. de Randal ne le gênera pas, lui !

— Ce n'est pas cela, dit le commandant avec un léger mouvement d'impatience. C'est même tout le contraire. Ce coquin s'est aperçu qu'il ne faisait pas bon se frotter à M. de Randal, et il n'y reviendra plus.

— Comment donc a-t-il eu affaire à M. de Randal ?

— Mon cher, je pourrais me dispenser de vous répondre ; mais je tiens à vous renseigner complètement sur la situation. Sachez donc que le soir du dimanche où Thérèse a commis l'imprudence d'aller chez vous, elle en a commis une plus grave encore. Elle est sortie seule, à une heure assez avancée, et elle a été attaquée par des drôles qui allaient lui faire un mauvais parti, si M. de Randal n'était tombé sur eux à coups de canne et ne les avait mis en fuite.

» Et il a eu d'autant plus de mérite à prendre sa défense qu'il ne la connaissait pas encore. Il passait par hasard en voiture sur le boulevard d'Italie… il a entendu des cris…

— Voilà, convenez-en, un hasard singulier.

— En quoi, singulier ? Le baron demeure, vous le savez, rue du Cardinal-Lemoine et il venait de la gare de Sceaux…

— Alors, c'est grâce à cette heureuse rencontre que la présentation s'est faite et qu'il a obtenu ses entrées chez ma-

dame Valdieu ? Je ne m'étonne plus que mademoiselle Valdieu l'ait agréé pour mari, dit André avec ironie. À leur place, moi je me défierais de ce sauveur survenu si à propos.

— Prétendriez-vous qu'il a organisé l'attaque pour se donner le mérite de venir au secours de Thérèse ?

— Je ne prétends rien, mais il y a des rapprochements qui me frappent. Les entreprises contre la mère et la fille ont cessé dès que M. de Randal a été dans la place… c'est vous-même qui le dites.

— Il n'avait pas besoin de risquer sa vie pour s'y introduire, puisque j'allais l'y présenter… c'était convenu… et d'ailleurs, si on trouve facilement des chenapans pour porter des fausses lettres, on n'en trouve pas pour se faire casser la tête. Or, Randal a presque assommé un des assaillants.

» Au surplus, mon cher, je n'ai pas mission de vous convaincre, et j'y renonce. Vous croirez et vous ferez ce que vous voudrez, mais nous en resterons là sur ce sujet, si vous le voulez bien. J'espérais vous ramener à des idées plus saines ; vous n'êtes pas disposé à entendre raison, n'en parlons plus. Et permettez que je vous laisse à vos réflexions.

Sans attendre la réponse d'André, le commandant fit faire demi-tour à son cheval et piqua des deux, probablement pour regagner l'allée des Poteaux, à moins que ce ne fût pour rejoindre à Paris M. de Randal.

André le vit partir sans regret. Les confidences qu'il venait d'entendre l'avaient profondément troublé et il lui convenait d'être seul pour donner audience à ses pensées.

En trois quarts d'heure de promenade au bois de Boulogne, il avait appris plus de choses nouvelles que pendant

toute la semaine qu'il avait passée à se recueillir solitairement.

Il savait, maintenant, que ce mari qu'on avait déniché pour mademoiselle Valdieu, c'était ce baron de Randal qui connaissait le commandant depuis huit jours à peine et qui l'avait connu de la façon la plus bizarre.

Et mademoiselle Valdieu venait de donner son consentement à ce mariage, elle qui jurait à André de n'épouser jamais que lui !

C'était monstrueux, et c'était inexplicable.

Comment avait-elle pu changer de sentiments si vite ? Quelle pression avait-on exercée sur elle ou quels mensonges lui avait-on fait accroire pour la décider à rompre avec André, sans l'avoir mis à même de se justifier ?

Que la rencontre avec Martine Ferrette l'eût vivement blessée, André le comprenait, mais qu'elle en fût restée là, qu'elle n'eût pas cherché à s'éclairer sur la véritable cause de cette scène, il ne le comprenait plus.

Il pensait bien que M. d'Arbois, au lieu de prendre sa défense, s'était plu à laisser entendre qu'il était coupable, à seule fin de le brouiller irrévocablement avec Thérèse.

Le commandant ne voulait pas qu'elle épousât le vicomte d'Elven. Pourquoi voulait-il qu'elle épousât le baron de Randal ?

Et surtout pourquoi ce monsieur tenait-il tant à devenir le gendre de madame de Lorris ?

Les raisons que Gontran faisait valoir pour détourner son jeune ami de cette alliance, il aurait dû les opposer aussi

au baron qui était noble, riche et bien posé dans le monde, et le baron aurait dû en sentir tout le poids. Il n'était pas amoureux fou de Thérèse, lui, il ne pouvait pas l'être. À son âge et avec son expérience, on ne s'éprend pas à première vue d'une jeune fille, ou du moins on ne s'en éprend pas jusqu'à demander sa main, quand cette jeune fille a pour mère une femme galante connue de tout Paris.

— Pour que cet homme tienne si peu de compte de cette tare, se disait André, il faut qu'il ne soit pas ce qu'il paraît être, que son titre soit de contrebande ou qu'il ait dissipé sa fortune. Ce Sartilly qui l'a introduit au Cercle vient d'avouer devant moi qu'il ne le connaissait que de seconde main. Et Gontran a fait la grimace en entendant cette révélation. Il a beau affirmer que son Randal ignore que mademoiselle Valdieu hérite d'une somme énorme, moi je suis certain qu'il le sait… c'est comme la bataille qu'il a livrée pour sauver Thérèse… on ne m'ôtera pas de l'esprit que c'était arrangé d'avance… il aura appris par le commandant que Thérèse a l'esprit romanesque, et il aura payé des gens pour l'attaquer, afin de se donner à bon compte le mérite de la sauver… M. d'Arbois prétend qu'un des assaillants est resté sur le carreau… mais il ne l'a pas vu et je n'en crois pas un mot.

Et, de réflexions en réflexions, le vicomte en arriva à se demander quel était l'ennemi qui persécutait madame Valdieu et pourquoi cet ennemi lui faisait une guerre acharnée.

Gontran ne s'était jamais expliqué clairement sur ce point. Il avait parlé vaguement d'un crime, et il avait refusé d'en dire davantage. Quel crime ?

Et qui l'avait commis ? sans doute ce mystérieux ennemi, et par un rapprochement assez naturel, André pensa que

le but du criminel devait être de s'approprier l'héritage qui venait d'échoir à mademoiselle Valdieu.

M. de Randal aussi voulait se l'approprier, ou du moins en avoir sa part, en épousant Thérèse.

Et l'ennemi le laissait faire ; l'ennemi, qui s'était donné tant de peine pour empêcher le mariage du vicomte d'Elven, ne cherchait point à entraver le mariage du baron.

Était-il donc d'accord avec ce personnage équivoque ?

— Je le saurai, murmurait André, qui s'étonnait que le meilleur ami de Jeanne de Lorris n'eût pas encore ouvert les yeux sur les étrangetés de la situation. Je le saurai, quand je devrais m'attacher aux pas de M. de Randal, surveiller la maison où il est allé se loger et payer son valet de chambre pour le faire parler.

Et, sur cette résolution, il allait reprendre le chemin de Paris, quand il s'aperçut qu'il ne savait plus du tout où il était.

Il avait laissé son cheval marcher comme il lui plaisait, sans s'occuper de le diriger, et l'animal l'avait mené dans une partie du bois qu'il ne connaissait pas.

S'orienter n'était pas très facile au milieu des taillis, mais il y a des écriteaux à l'entrée des routes et André pensa qu'au premier embranchement, il trouverait une indication. Le chemin qu'il suivait n'était pas très large et faisait des détours, de sorte qu'on n'en voyait pas le bout.

André rassemblait les rênes et rapprochait les jambes pour passer du pas au trot, lorsqu'il entendit à cent pas devant lui le bruit d'un galop furieux, et son oreille exercée reconnut aussitôt l'allure précipitée d'un cheval emporté.

La première idée qui lui vint, ce fut l'idée de se garer, car le sentier où il se trouvait était assez étroit et le cavalier qui arrivait en sens contraire et à fond de train, n'étant plus maître de son cheval, aurait pu se jeter involontairement sur celui qui lui aurait barré le passage.

André s'empressa donc de se placer sur la lisière du bois, afin d'éviter le choc et il attendit.

Le chemin tournait à vingt pas de là, et à travers les branches du taillis, le vicomte aperçut bientôt l'animal emporté et la personne qui le montait.

Cette personne était une femme qui arrivait, les cheveux au vent et les mains crispées sur les rênes.

La question changeait de face. André ne se croyait pas tenu de prêter assistance à un maladroit emballé par un cheval qu'il ne savait pas diriger, mais il ne pouvait pas laisser une femme se rompre le cou, sans essayer de la préserver d'une chute inévitable.

Il prit aussitôt ses dispositions pour l'arrêter, sans que la secousse la désarçonnât, et ce n'était pas très facile.

Il commença par crier afin de préparer la bête affolée à une rencontre, et dès qu'elle parut au tournant de la route, il se mit à gesticuler en avançant obliquement.

Ce cheval fit un écart qui faillit désarçonner l'amazone : mais cet écart donna au vicomte le temps de pousser jusqu'à le toucher et de le saisir par la bride.

— Tenez-vous bien, cria-t-il à la femme qui se cramponnait aux crins et qui paraissait avoir complètement perdu la tête.

Le cheval se cabra, mais André, qui avait un poignet de fer, ne lâcha pas les rênes et le ramena promptement.

La dame ne perdit pas une seconde pour se laisser glisser à terre ; et le cheval débarrassé du fardeau qui le gênait, se calma tout aussitôt.

Il fallait qu'il eût été bien mal monté, pour avoir pris le mors aux dents, car il était d'un naturel paisible, cela se voyait de reste. Il avait dû être loué dans quelque manège de troisième ordre.

Certain qu'il ne bougerait plus, par la raison majeure qu'il était à bout de vent, André s'empressa de descendre pour rassurer l'imprudente personne qu'il venait de tirer d'affaire.

Et cet empressement était bien désintéressé de sa part, car il ne l'avait pas regardée et il ne savait pas si elle était jeune ou vieille, jolie ou laide ; mais puisqu'il avait commencé à lui venir en aide, il ne pouvait pas en rester là.

— Comment, c'est vous ! lui dit-elle dès qu'elle eut repris haleine.

André l'envisagea et resta stupéfait en reconnaissant Martine Ferrette.

— Ah ! monsieur, s'écria la blonde, comme je regrette de vous avoir fait de la peine. Vous ne m'en voulez plus, puisque vous venez de me sauver la vie. Si vous ne l'aviez pas arrêtée, cette maudite rosse allait me casser la tête contre un arbre. Ah ! on ne m'y reprendra plus à monter des chevaux de louage pour faire plaisir à M. de Sartilly, qui me promet de m'entretenir quand je saurai l'équitation et la

grammaire française… Pourquoi pas la géographie, pendant qu'il y est ? ajouta-t-elle en éclatant de rire.

André ne riait pas, lui. Il songeait à tirer parti de la situation pour obtenir des éclaircissements qu'il n'avait pas osé aller chercher chez cette créature.

— Oui, mon cher, reprit-elle, je suis désolée de vous avoir brouillé avec votre bonne amie… encore, si j'avais profité de la brouille !… mais, non, vous ne voudriez pas de moi, et je suis tombée sur un amant qui m'ennuie encore plus que l'autre… vous savez bien… celui qui a contrefait la signature de M. d'Arbois pour m'envoyer chez vous… ce gros Sartilly n'est pas platonique comme Ernest, et il m'assomme avec sa manie de me faire apprendre un tas de choses. Vous devez le connaître… il est lié avec le commandant.

— Je viens de lui parler pour la première fois de ma vie, dans l'allée des Poteaux, répondit André.

— Ah ! il est au Bois ; c'est bon à savoir. Je ne tiens pas du tout à le rencontrer, pas plus que je ne tiens à remonter sur cette vilaine bête. Je vais la confier à un commissionnaire, et vous aurez bien la complaisance de m'accompagner jusqu'à une voiture… Oh ! nous en trouverons à la porte du Jardin d'acclimatation… Nous en sommes tout près.

André hésitait. Cette promenade sous bois avec mademoiselle Ferrette ne lui plaisait guère, et elle devina pourquoi.

— Soyez tranquille, dit-elle, nous ne rencontrerons personne et vous ne regretterez pas d'être venu avec moi, car j'ai à vous dire des choses qui vous intéresseront. J'avais bien envie d'aller chez vous pour vous les raconter, mais je n'ai pas osé.

— Venez, mademoiselle, répondit le vicomte en prenant la bride de son cheval pour le mener en main.

— À la bonne heure ! s'écria Martine, vous êtes gentil, et pour vous récompenser, je vais vous donner des nouvelles de notre faussaire… de cet Ernest qui nous a joué un si vilain tour.

— Ernest ? répéta le vicomte qui ne se souvenait pas d'avoir entendu ce prénom, quoique la blonde l'eût déjà cité un instant auparavant.

— Eh ! oui ! dit Martine, vous ne vous rappelez donc pas que l'autre jour, chez vous, quand le commandant s'est expliqué avec moi, après le départ de votre petite amie, il a dit qu'on s'était servi de sa signature pour m'envoyer me casser le nez à l'hôtel du Helder et que l'auteur de cette fumisterie ne pouvait être qu'Ernest. Il a même ajouté que si je pouvais découvrir où demeure ce polisson, il me saurait gré de l'avertir.

— Il me semble, en effet, qu'il a dit quelque chose de pareil… mais quant à l'homme dont vous parlez, j'ignore…

— Le commandant ne vous a donc pas raconté ce qui m'est arrivé ?… Alors, je vais vous l'apprendre, quoique l'aventure ne soit pas flatteuse pour mon amour-propre.

» J'avais fait la connaissance d'un monsieur, un jour que je sortais de chez Jeanne de Lorris, un monsieur qui m'avait loué une voiture au mois et qui me promettait de m'installer sur un grand pied. Je me défiais parce qu'il avait l'air d'un pas grand'chose, et aussi parce qu'avec lui les séances se passaient en conversation. Il ne me parlait que de Jeanne… il me demandait ce qu'elle faisait, ce qu'elle disait…

— Et il vous a quittée brusquement, dès qu'il s'est aperçu qu'il ne pouvait rien tirer de vous ? interrompit André.

— C'est ça même. Eh bien ! ce pignouf a imaginé, après m'avoir lâchée, de m'écrire une fausse lettre. M. d'Arbois est sûr que c'est lui et voudrait lui remettre la main dessus, parce qu'il croit que le gredin qui m'a fait poser en veut à Jeanne. Il ne se trompe pas, car c'est bien certainement pour vous brouiller avec la fille de Jeanne de Lorris qu'il m'a attirée chez vous, juste au moment où la petite y était.

Et comme André risquait un signe de dénégation, la blonde reprit :

— Oh ! ne me dites pas non… d'abord je l'ai reconnue rien qu'à sa ressemblance avec sa mère… et puis, Valentine qui sait tout, m'a raconté toute l'histoire… Jeanne élevait cette enfant-là dans un quartier perdu, et elle s'est décidée tout d'un coup à aller vivre avec elle… Jeanne maintenant n'a plus besoin de personne… elle a fait sa pelote… et sa fille sera très riche… est-ce vrai que vous allez l'épouser ?

Le pauvre vicomte n'avait garde de répondre à cette question inconvenante.

— Au fait, ça ne me regarde pas, dit Martine ; je ne pense qu'à vous rendre service et à Jeanne aussi, quoiqu'elle n'ait pas été gentille avec moi… Elle aurait bien pu me recevoir une fois avant de déménager… mais, après tout, je comprends qu'elle ait fait comme ça… et je ne voudrais pas qu'elle crût que je lui en veux… d'Arbois a dû lui dire que ce n'est pas ma faute si j'ai fait de la peine à sa fille… Vous leur direz, vous, qu'il ne tient qu'à elle de repincer l'individu qui nous a joué à tous de si mauvais tours.

— Vous le connaissez ! demanda vivement André.

— Je sais ce qu'il est. Ça me coûte de l'avouer, mais ce monsieur qui devait m'entretenir et que je recevais très bien est tout simplement un valet de chambre.

» Je m'en doutais un peu, mais c'est vexant tout de même.

— Valet de chambre ! chez qui ?

— Ah ! voilà ! Je ne le lui ai pas demandé par l'excellente raison que je ne lui ai pas parlé.

— Comment savez-vous que c'est un domestique ?

— Oh ! ça se voit. Il n'était pas en livrée, quand je l'ai rencontré, mais il y a une façon de porter l'habit noir à onze heures du matin dans la rue… et puis un monsieur en habit qui fait les commissions ne peut être qu'un larbin. Je l'ai vu remettre une lettre à quelqu'un qui l'a prise sans lui rendre son salut.

— Mais vous auriez pu le suivre. Vous venez de dire vous-même, et je me souviens maintenant, que M. d'Arbois vous avait priée…

— De le « filer », si je l'apercevais sur le pavé de Paris. Je n'y aurais pas manqué. Seulement, j'étais en voiture et ça n'aurait pas été commode, puisqu'il était à pied. J'aurais bien lâché mon fiacre, mais je craignais qu'il ne me reconnût.

— Alors, vous n'êtes pas plus avancée que si vous ne l'aviez pas vu.

— Mais, si… mais, si… Je connais la personne à laquelle il apportait une lettre. C'est même, au fond, la seule raison qui m'a empêchée de le suivre.

» Et cette personne vous la connaissez aussi.

— Nommez-la donc.

— J'aurais bien été la trouver pour lui demander chez qui sert ce valet de chambre, mais ça s'est passé hier matin, et je n'ai pas eu le temps. Sartilly ne me laisse pas de repos. Maintenant, je ne regrette plus de ne pas y être allée. Vous pouvez l'interroger tout aussi bien que moi, et vous aurez tout le mérite de la découverte, vous qui venez de me rendre un fier service.

» Le monsieur que le larbin a abordé, c'est votre ami, le commandant.

— Quoi ! le commandant d'Arbois !

— Lui-même, mon cher. Il sortait du Grand Hôtel, où il loge, et je passais justement en voiture… Il y avait un embarras sur le boulevard, de sorte que j'ai eu tout le temps de le regarder… Il ne me voyait pas… Il s'était arrêté sur le trottoir pour allumer son cigare… à ce moment-là, ce gredin qui se décorait chez moi du joli nom d'Ernest, s'est approché respectueusement de M. d'Arbois… je l'ai reconnu du premier coup… il lui a remis une lettre en ôtant son chapeau… il ne lui manquait qu'un plateau d'argent dans les mains… D'Arbois l'a lue et l'a renvoyé d'un geste qui voulait dire : C'est bien, il n'y a pas de réponse. Vous concevez que j'étais fixée. Mon premier mouvement a été de sauter à bas de mon fiacre, de courir à lui et de lui dire : « Le voilà, le gueux qui s'est moqué de moi et qui a contrefait votre signature. » Mais il était encore là, le gueux en question ; il aurait deviné que j'allais éventer la mèche et il se serait sauvé pour aller avertir son maître… car je suppose que c'est son maître qui le paye pour nous embêter tous.

— Moi, j'en suis sûr, murmura le vicomte très ému.

— Et puis, continua la blonde, je ne savais pas trop comment d'Arbois prendrait la chose. Il ne m'a jamais dit au juste de quoi il retournait dans toutes ces manigances-là. Le maître du larbin ne peut être qu'un ami du commandant, et on n'aime pas apprendre qu'on est trahi par un de ses amis… sans compter que je suis obligée de ménager ce gros Sartilly… D'Arbois, qui le connaît, aurait pu se plaindre à lui que je me mêlais de ce qui ne me regardait pas.

» Bref, je me suis tenue tranquille, provisoirement. Je me proposais bien de ne pas en rester là… j'aurais écrit au commandant… mais puisque je vous ai rencontré… et puisque je suis votre obligée… j'aime bien mieux que vous profitiez du renseignement.

» Jeanne et sa fille vous devront de la reconnaissance, et si j'étais à votre place, je m'adresserais d'abord à elles… car je pense bien que vous avez fait la paix avec la petite… je leur répéterais tout bonnement ce que je viens de vous dire… elles ne peuvent pas se fâcher parce que vous m'avez parlé, après avoir arrêté mon cheval qui s'emballait… d'ailleurs, Jeanne au fond m'aime bien. Jusqu'à la semaine dernière, elle m'a toujours traitée comme une bonne camarade.

André n'avait garde d'exposer à mademoiselle Ferrette la situation où il se trouvait vis-à-vis de Thérèse et de sa mère, et comme il se taisait, la blonde enfant continua, sans s'apercevoir que ses propos perçaient le cœur du pauvre amoureux :

— Ce sera beaucoup mieux comme ça. Si vous vous adressiez directement à d'Arbois, il pourrait prendre la chose

de travers ; Jeanne qui a été sa maîtresse et qui l'est peut-être encore, s'expliquera bien mieux avec lui. Vous ferez, du reste, comme vous voudrez, mais quoi que vous fassiez, tenez pour certain que notre ennemi à tous, c'est le monsieur qui a pour valet de chambre cette canaille d'Ernest… et quand vous saurez son nom à ce joli monsieur, vous serez bien aimable de me le dire, car je lui garde un chien de ma chienne et dès que je le connaîtrai, il aura de mes nouvelles.

» Tiens ! nous sommes arrivés.

Le chemin qu'ils suivaient les avait conduits précisément devant l'entrée du Jardin d'acclimatation.

Il avait là des cochers et des commissionnaires attendant la pratique, et Martine n'eut que l'embarras du choix. Elle confia sa monture indocile à un homme médaillé qui se chargea de la ramener chez le loueur, et elle grimpa lestement dans une voiture fermée, non sans avoir encore chaleureusement remercié le vicomte.

— Vous savez, lui dit-elle en le quittant, que je demeure rue Mosnier, numéro neuf, jusqu'à ce qu'il plaise à M. de Sartilly de m'acheter le mobilier de mes rêves. Je n'ose pas espérer que vous viendrez me voir, mais enfin si jamais vous avez besoin de moi, vous me trouverez toujours prête à vous servir.

» Ah !… à propos de Sartilly… pas un mot à ce gros homme, n'est-ce pas ?

André promit le silence et ne promit pas la visite. Il vit partir Martine, et l'histoire qu'elle venait de lui raconter l'avait tellement abasourdi qu'il ne songea point d'abord à remonter à cheval.

— Cette fille ne ment pas, se disait-il ; pourquoi mentirait-elle ? Et elle n'a pas pu se tromper. Elle a reconnu cet homme. Ce persécuteur de Thérèse est donc lié avec le commandant… mais il a beaucoup d'amis, le commandant… Sartilly, Desternay et tant d'autres, que je n'ai jamais vus… sans parler de M. de Randal, qui va épouser mademoiselle Valdieu… Il a un valet de chambre qui m'a reçu quand je me suis présenté… il faut que j'interroge le commandant, sans lui dire pourquoi je l'interroge. Je lui demanderai si ce n'est pas le domestique du baron qui lui a remis une lettre, hier, à la porte du Grand-Hôtel… et s'il me répond : oui… je saurai ce que j'ai à faire. Ce sera à moi de délivrer Thérèse de ce misérable… à moi seul, car maintenant je me défie même de Gontran.

Sur cette conclusion, André sauta en selle et partit à fond de train.

V

Depuis que Martine Ferrette lui avait appris que Gontran d'Arbois connaissait le maître de ce valet de chambre qui avait fait semblant de l'entretenir pour lui soutirer des renseignements sur madame de Lorris, André d'Elven ne se possédait plus.

Il ne doutait pas que ce valet fût au service du mystérieux ennemi de Thérèse et il ne songeait qu'à interroger le commandant, mais il ne voulait pas lui poser carrément une question à laquelle cet ami de M. de Randal aurait pu refuser de répondre.

Il n'avait plus en lui la même confiance qu'autrefois, et, dans l'allée des Poteaux, ils s'étaient assez mal quittés pour qu'il ne se souçiât pas d'aller lui faire une visite. D'un autre côté, il était peu probable que Gontran vînt le voir, et cependant, il voulait absolument lui parler. Il avait donc imaginé que le mieux serait de le rencontrer par hasard, – un hasard qu'il se chargeait de préparer, et ce plan n'était pas si mauvais.

La difficulté consistait à l'exécuter.

Rien n'eût été plus simple, si le vicomte eût été membre du Cercle ; par malheur, il n'était pas encore reçu, quoique son admission ne fût pas douteuse, et pour avoir le droit d'y entrer, il lui fallait attendre le résultat du scrutin.

Restait le pavé de Paris sur lequel il était libre de se promener jusqu'à ce qu'il aperçût celui qu'il cherchait.

Encore ne pouvait-il pas le guetter aux abords de la villa ni à la porte du club que Gontran fréquentait assidûment.

En errant sur le boulevard d'Italie, il se serait exposé à attirer l'attention de Jeanne Valdieu ou de sa fille. En se plantant devant la maison du Cercle, il aurait couru le risque de se trouver nez à nez avec M. de Randal.

Aussi se contentait-il d'arpenter le trottoir devant le Grand-Hôtel, dans l'espoir qu'il verrait entrer ou sortir le commandant, qui y logeait.

Il n'osait pas monter la garde sous le péristyle ou dans la cour, de peur qu'en le trouvant là, Gontran ne devinât son dessein.

Il allait et venait sur l'asphalte en mâchonnant un cigare éteint qu'il oubliait de rallumer ; il s'arrêtait longuement aux vitrines des boutiques, en feignant d'examiner avec intérêt les étalages.

Mais il avait beau se livrer à ce manège matin et soir, il n'avait pas encore vu paraître M. d'Arbois.

Et le temps s'écoulait. Il venait de perdre cinq jours en factions inutiles, et comme il n'avait pas de relations dans le monde où vivaient le commandant et le baron, il ignorait absolument ce qu'ils faisaient.

Il n'eût tenu qu'à lui de retourner au bois de Boulogne, mais il craignait d'y rencontrer Gontran en nombreuse compagnie, et d'ailleurs, cette foule élégante qui cavalcade avant midi, il la fuyait maintenant.

Il recherchait la solitude pour n'être pas distrait du projet qui l'occupait tout entier.

Et puis, il redoutait d'entendre encore des viveurs indifférents et railleurs parler du passé galant de la mère de Thérèse, ce passé qu'il ne dépendait pas de lui d'effacer.

Leurs propos le blessaient en le lui rappelant.

Il s'était buté à l'idée de saisir au vol Gontran d'Arbois et, pour le questionner adroitement, son thème était fait.

Il se promettait d'entamer l'entretien par des banalités polies, de se poser comme un amoureux désabusé et revenu à des idées raisonnables ; puis dès qu'un joint se présenterait dans la conversation, d'aborder, sans avoir l'air d'y attacher la moindre importance, le sujet qui l'intéressait.

Il ne s'agissait que de dire, par exemple, d'un ton dégagé : À propos, mon cher, excusez-moi si l'autre jour, je ne suis pas descendu de voiture pour vous serrer la main. J'étais pressé et vous étiez occupé avec un valet de chambre qui vous remettait une lettre… ici, sur le boulevard, à la place où nous sommes.

Gontran ne manquerait pas de répondre : Je ne vous ai pas vu, mais il se pouvait qu'il ajoutât : c'était le valet de chambre de mon ami Randal.

André n'avait pas besoin d'en savoir davantage ; il ne lui resterait plus qu'à prendre congé du commandant et à partir en guerre contre le baron.

Tout cela était fort bien combiné ; mais dans la vie de ce monde, les programmes arrêtés à l'avance ne s'exécutent jamais tels qu'on les a conçus.

Le soir du sixième jour, comme le vicomte découragé remontait l'avenue de l'Opéra pour regagner son hôtel, il

avisa M. d'Arbois qui sortait d'un restaurant à la mode, et il allait l'aborder quand il aperçut M. de Randal.

Ces messieurs avaient dîné ensemble, et copieusement dîné sans doute, car ils paraissaient fort gais.

Ils l'avaient vu, ils venaient à lui, et il était trop tard pour les éviter. Il les attendit de pied ferme.

— Parbleu ! mon cher, je suis ravi de vous rencontrer, lui cria Gontran. Justement nous parlions de vous.

Cette façon d'entamer le dialogue déplut singulièrement au vicomte d'Elven, qui répliqua d'un air sec :

— À quel propos M. de Randal me faisait-il l'honneur de s'occuper de moi ?

— Oh ! ne vous fâchez pas, dit le commandant ; le baron sait que vous êtes de mes amis et nous ne disions que du bien de vous.

— Je vous en suis très reconnaissant, reprit André, sans se départir de sa raideur, mais je vous ferai observer que vous ne répondez pas à la question que je viens de vous adresser.

Gontran d'Arbois n'était pas endurant et peu s'en fallut qu'il ne ripostât par une impertinence, mais il se contint.

— Mon cher André, dit-il froidement, vous le prenez sur un ton que je ne supporterais de personne, mais je me souviens que j'étais l'ami de votre père, que j'ai été et que je suis encore le vôtre… du moins je l'espère.

— Je n'ai rien contre vous, murmura le vicomte.

— C'est donc à moi que vous en voulez, monsieur ? demanda M. de Randal avec une douceur affectée. Puis-je savoir pourquoi ?

— Je n'ai pas d'explications à vous donner.

Il y eut un instant de silence. Ce colloque se tenait à quelques pas du restaurant, sur le large trottoir de l'avenue de l'Opéra où dix personnes peuvent se croiser sans se coudoyer, et les passants ne s'arrêtaient pas pour écouter les propos qu'échangeaient, sans élever la voix, trois messieurs élégamment vêtus.

Et pourtant une conversation qui débutait ainsi ne pouvait que mal finir. Le vicomte l'avait tout d'abord poussée à l'aigre, et il n'était pas disposé à l'empêcher de tourner à l'orage.

Comment avait-il oublié en un instant ses plans si bien combinés ? Pourquoi cassait-il les vitres, au lieu de profiter de l'occasion pour accompagner M. d'Arbois ? Rien ne prouvait que M. de Randal n'allait pas le quitter et laisser André libre de le reconduire jusqu'au Grand-Hôtel.

André avait cédé à un emportement qu'il n'avait pas prévu. En voyant son rival, il avait senti comme un coup au cœur et le commandant avait mis le feu aux poudres, sans le vouloir.

André, en apprenant qu'il venait d'être question de lui entre eux, s'était dit qu'il devait avoir été question aussi de mademoiselle Valdieu, que ces messieurs le plaignaient, comme on plaint un amoureux supplanté, et l'idée qu'il leur inspirait une pitié ironique l'avait exaspéré.

Il n'était plus maître de lui et il ne cherchait qu'un prétexte pour rompre en visière à cet homme qui allait épouser Thérèse et qu'il soupçonnait de n'être qu'un misérable.

À quoi bon perdre son temps à tâcher de le démasquer, lorsqu'il pouvait l'insulter pour le forcer à accepter un duel à mort ?

Le sang batailleur qui coulait dans les veines du gentilhomme breton lui montait à la tête, et la colère le poussait à trancher le nœud gordien, pour en finir.

M. de Randal, au contraire, était très calme, et ne demandait qu'à éviter une querelle.

— Monsieur, reprit-il courtoisement, je serais désolé de vous avoir offensé sans m'en douter. J'aime mieux croire que vous êtes mal disposé ce soir ou que ma présence vous gêne pour causer avec M. d'Arbois.

— Vous ne vous trompez pas. Votre présence me gêne, répliqua le vicomte en regardant fixement son adversaire. Je désire être seul avec M. d'Arbois pour lui adresser une question que vous ne devez pas entendre, car elle a trait à vos façons d'agir.

— Fort bien. Je vous laisse, mon cher commandant.

— Restez, je vous prie dit vivement Gontran.

Et, se tournant vers André :

— Qu'avez-vous à me demander ? reprit-il d'une voix rude. Vous pouvez parler devant M. de Randal, qui est mon ami.

André hésita une seconde, mais au point où il en était, il ne lui restait plus qu'à aller droit au but.

— Je veux savoir, dit-il, si la veille du jour où je vous ai rencontré au bois de Boulogne, le valet de chambre de M. de Randal ne vous a pas remis une lettre sur le boulevard, au moment où vous sortiez du Grand-Hôtel.

— Vous moquez-vous de moi ?

— Pas le moins du monde. Je vous le prouverai tout à l'heure.

— J'y compte… et je veux bien vous dire qu'en effet M. de Randal m'a envoyé ce jour-là une lettre par son valet de chambre.

» Après ?

— Après ?… regardez M. de Randal et demandez-lui pourquoi il pâlit. Moi, je lui déclare que je le tiens pour un drôle.

— André !… vous êtes fou !… s'écria Gontran.

— Non, mon cher commandant, je ne suis pas fou, et il me rendra raison de ses indignes procédés. Il a fait écrire par son domestique la lettre qui a amené chez moi une fille nommée Martine Ferrette, et une autre lettre qui…

— Ce n'est pas vrai ! interrompit le baron.

André leva la main pour le frapper au visage. Gontran arrêta le geste, mais le vicomte d'Elven put jeter de l'autre main son cigare à la figure de M. de Randal.

C'en était fait. Oubliant les transitions qu'il avait si longuement préparées, et sans user de la moindre diplomatie,

André était arrivé à son but. Il savait maintenant que M. de Randal employait son valet de chambre à des œuvres ténébreuses, et il venait de dénouer la situation par une de ces insultes qu'aucun homme ne supporte, cet homme fût-il un scélérat déguisé en gentleman.

Le cigare que le baron avait reçu sur la joue droite n'était pas éteint et la brûlure équivalait assurément à un soufflet.

L'insulté était très pâle, mais il n'avait pas perdu son sang-froid, et il dit sans émotion apparente :

— Monsieur, vous voudrez bien attendre demain matin mes témoins. Ils seront chez vous avant midi.

— Pourquoi pas ce soir ? demanda froidement le vicomte. Nous en finirions plus vite.

— Comme il vous plaira. Je vais…

— Mon cher Randal, interrompit le commandant, c'est moi qui serai votre témoin. Veuillez me laisser un instant. J'ai un mot à dire à M. d'Elven.

Le baron s'éloigna un peu et Gontran prit le bras du vicomte qui se laissa entraîner sous la porte d'une maison.

— Ce que vous avez fait est inqualifiable, dit M. d'Arbois d'un ton bref. C'est la jalousie qui vous a poussé.

— Non, protesta André ; j'ai traité cet homme comme il le méritait. Pour vous le prouver, il me suffit de vous apprendre que c'est son valet de chambre qui se faisait appeler Ernest chez cette fille de la rue Mosnier. Concluez vous-même.

— Mais c'est absurde ce que vous dites là ! s'écria le commandant.

— Martine a reconnu l'homme. Elle passait en voiture sur le boulevard, au moment où il vous a remis une lettre de son maître.

— Et vous vous en rapportez à une pareille créature ! Je vous plains, mon cher, et je ne perdrai pas mon temps à vérifier une accusation qui n'a pas le sens commun. Mais votre inexcusable violence nous a mis tous dans une situation désastreuse. Un duel doit nécessairement s'ensuivre, et vous me permettrez de le régler comme je l'entends. Il ne faut pas que le nom de madame Valdieu soit mêlé à cette affaire, et si vous avez encore quelque affection pour sa fille, vous accepterez les conditions que je vous proposerai.

— Je ferai ce que vous voudrez.

— Alors, vous ne trouverez pas mauvais que je serve de témoin à M. de Randal et que je choisisse le vôtre. Deux témoins suffiront. Et il est tout à fait inutile que celui que je vous enverrai connaisse la cause de ce duel. N'êtes-vous pas de cet avis ?

— Parfaitement.

— Alors, rentrez chez vous et, dans deux heures, vous recevrez la visite d'un de mes vieux camarades d'Afrique. Il est en congé à Paris et il n'y connaît personne. Je le trouverai au café du Helder et il ne refusera pas de vous assister, quoiqu'il ne vous ait jamais vu. Un duel pour lui, c'est une fête.

— Tant mieux, car je n'accepterai aucun accommodement.

— Vous savez que M. de Randal, étant l'offensé, a le choix des armes ?

— Je le lui laisserais, alors même qu'il ne l'aurait pas.

— Très bien. Je crois d'ailleurs qu'il choisira l'épée. Du moins, je lui conseillerai de ne pas prendre le pistolet. Vous tirez l'épée proprement, si j'ai bonne mémoire.

— Assez bien pour me défendre.

— C'est tout ce qu'il faut, car je ne suppose pas que votre adversaire soit de première force.

» Vous convient-il de vous battre demain matin.

— Le plus tôt sera le mieux.

— Allons ! vous êtes un brave garçon et j'espère que cette sotte histoire se terminera par une saignée sans gravité.

— Moi, j'espère au contraire que je tuerai M. de Randal ou qu'il me tuera.

— Ah çà ! est-ce que vous vous figurez que vous épouseriez Thérèse, si M. de Randal était mort ? dit le commandant.

— Non, je sais que ce mariage est impossible, mais j'aurais du moins le bonheur de la délivrer de l'ennemi qui a juré sa perte.

— Alors, vous croyez que cet ennemi, c'est M. de Randal ! Restons-en là, mon cher André. Vous êtes en ce moment hors d'état de raisonner, et je n'essaierai pas de vous démontrer que vous vous trompez.

» La suite vous le prouvera bientôt. Mais il ne s'agit pas de cela.

» Il est convenu que vous rentrez chez vous et que… Mais j'y pense… Marillac doit être en ce moment au Helder… Marillac, c'est le camarade dont je viens de vous parler. Nous pourrions tout régler d'ici à vingt minutes. Promenez-vous sur le boulevard, entre la place de l'Opéra et la rue de la Chaussée-d'Antin. Je vais prendre les devants avec Randal, et nous arrêterons ensemble les conditions du combat. Je passerai ensuite au café et je vous amènerai le capitaine.

— Soit ! répondit André avec indifférence.

— Alors, à bientôt, conclut Gontran. Si par hasard, je ne trouvais pas mon homme, je viendrais vous prévenir.

Ayant dit, il alla rejoindre M. de Randal qui l'attendait à vingt pas de là.

André les vit s'éloigner et s'achemina lentement vers le boulevard où le commandant devait le rejoindre.

Il ne regrettait pas d'avoir brusqué le dénouement d'une situation qui lui pesait, et la perspective de ce duel lui semblait bien préférable à l'incertitude où il vivait depuis quelques jours.

Il était fixé maintenant ; M. de Randal était un drôle, si ce n'était pas un scélérat, et, entre eux, la partie n'était pas égale ; mais que lui importait ? L'existence lui était à charge, et la mort ne l'effrayait pas.

D'ailleurs, il avait quelque chance de le tuer ; car il maniait fort bien l'épée, ayant pratiqué l'escrime depuis son enfance et merveilleusement profité des leçons de son père, qui était une fine lame.

Et s'il le tuait, il sauvait Thérèse ; car il ne doutait pas que M. de Randal ne fût cet ennemi dont il ne connaissait pas tous les méfaits, mais qui s'était signalé par des actes infâmes.

Les fausses lettres n'avaient pu être écrites qu'à son instigation, aussi bien celle qu'un ignoble messager avait remise à Thérèse, au Jardin des Plantes, que celle que Martine avait reçue.

Toutes se rattachaient à une abominable intrigue, qui avait pour but d'empêcher madame Valdieu de marier sa fille à un honnête homme et de la forcer à prendre pour gendre ce baron suspect.

M. de Randal, quoi qu'en dît le commandant, devait savoir que Thérèse héritait d'une somme énorme et il ne l'épousait que pour sa fortune.

André n'avait qu'un regret, celui de ne pas pouvoir le confondre en le mettant face à face avec un de ses agents et dissiper les illusions de Gontran d'Arbois, qui s'aveuglait sur le compte de ce misérable au point de se faire son auxiliaire.

Il y serait certainement parvenu, mais le temps lui manquait, puisque le combat devait avoir lieu le lendemain.

Le vicomte se disait tout cela en battant l'estrade entre la place de l'Opéra et le théâtre du Vaudeville, et il lui tardait d'en finir avec les préliminaires de la rencontre.

Il se promenait depuis une demi-heure lorsqu'il aperçut le commandant qui venait à lui, flanqué d'un monsieur qu'on aurait reconnu à trente pas pour un militaire, un grand et solide gaillard, sanglé dans une redingote noire, portant le chapeau sur l'oreille et bronzé comme un Arabe.

Après les présentations obligées, M. d'Arbois prit la parole et la garda, car le capitaine Marillac étant d'un naturel silencieux, se contenta d'approuver par des monosyllabes tout ce que disait son ancien camarade, devenu son supérieur.

— Tout est convenu, sauf votre approbation, commença Gontran. M. de Randal choisit l'épée. C'est son droit, et vous ne songez pas à le contester. Vous vous battez demain matin à six heures, Marillac sera votre témoin.

— Je n'ai aucune objection à élever, répondit André, et je remercie monsieur de l'honneur qu'il me fait.

— Tout l'honneur est pour moi, monsieur, dit le capitaine.

— Maintenant, reprit le commandant, tenez-vous à vous aligner dans un des bois qui ornent la banlieue de Paris ?

— Non… peu m'importe l'endroit, pourvu que je me batte.

— Alors, vous ne répugneriez pas à vous battre dans un jardin ?

— Pas le moins du monde.

— Eh bien ! nous avons décidé d'un commun accord que le duel aurait lieu dans le jardin de M. de Randal.

— Ah ! dit André, un peu surpris.

— Il est entendu, ajouta M. d'Arbois, que vous êtes absolument libre de refuser cet arrangement. Laissez-moi seulement vous expliquer pourquoi nous vous le proposons.

» Nous désirons tous que cette rencontre reste secrète. Or, à Meudon, à Vincennes, ou même à la frontière belge, on est exposé à être dérangé par les gendarmes. Et alors même qu'ils n'interviennent pas, le bruit de l'affaire se répand dans le pays, les journaux le recueillent, et deux jours après, tout Paris sait l'histoire.

» La maison qu'habite M. de Randal, rue du Cardinal-Lemoine, a un jardin clos de murs où on peut ferrailler sans être vu.

— Je le connais, dit entre ses dents le vicomte.

— C'est vrai. Vous êtes allé me demander, l'autre jour, chez Randal… alors, vous avez dû remarquer que les maisons voisines n'ont pas de fenêtres donnant sur ce jardin. Nous serons là comme dans une salle d'armes. Vous pourriez m'objecter que, d'ordinaire, on ne se bat pas au domicile d'un des adversaires et qu'au cas où il y aurait mort d'homme, le survivant et les témoins pourraient être poursuivis. Mais je prendrais sur moi toute la responsabilité de cette infraction aux règles habituelles. Et d'ailleurs, personne ne sera tué. Vous donnerez un coup d'épée à Randal ou vous en recevrez un de lui. L'honneur sera satisfait et personne ne saura que vous avez croisé le fer, personne, pas même mes amies du boulevard d'Italie…

— Mon cher commandant, interrompit André, les raisons que vous me donnez sont excellentes, mais elles ne me convaincraient pas, si vous n'étiez pas le témoin de M. de Randal. Puisque vous serez là pour veiller à ce que tout se passe loyalement, j'accepte.

— Alors, dit le commandant qui paraissait tenir par-dessus tout à mener les choses rondement, mon vieux cama-

rade Marillac ira vous prendre chez vous demain matin, au saut du lit, et vous amènera chez M. de Randal. Vous m'y trouverez pour vous recevoir.

— Je serai prêt, répondit simplement le vicomte d'Elven.

— Vous n'avez pas ici d'épées de combat, je suppose ?

— Non, mais il m'est indifférent de me servir de celles de M. de Randal.

— Ce ne serait pas régulier, et il y a déjà bien assez d'irrégularités dans cette affaire. J'emprunterai les épées de Desternay. M. de Randal ne les connaît pas, ni vous non plus. C'est tout ce qu'il faut pour que la partie soit égale.

» Vous n'avez rien de plus à me dire ?

André fut sur le point de répondre : J'aurais, au contraire, absolument besoin de vous parler en tête-à-tête ; mais il sentit que Gontran n'était pas disposé à l'entendre, et il répliqua :

— Non, rien. Je n'ai qu'à vous remercier de la peine que vous prenez pour me mettre à même d'en finir le plus tôt possible.

— Votre adversaire, mon cher André, m'a tenu le même langage, et moi je déteste les querelles qui traînent en longueur. Vous n'avez donc pas à me remercier. Mais j'espère que nous n'en resterons pas moins bons amis après la rencontre ; car vous devez comprendre qu'elle était inévitable et que je ne pouvais pas refuser d'assister Randal dans une occasion où les torts ne sont pas de son côté.

Sur cette conclusion d'une sécheresse amicale, M. d'Arbois offrit sa main à André qui la serra sans beaucoup de cordialité.

Le capitaine Marillac, personnage muet par vocation, se contenta de saluer le vicomte et s'éloigna avec son commandant.

André resta livré à ses réflexions qui n'étaient pas gaies. Ce n'était pas qu'il redoutât de se battre, mais l'attitude prise par Gontran l'affligeait autant qu'elle l'étonnait.

— Ainsi, se disait-il avec amertume, voilà un galant homme qui a été l'ami de mon père et qui m'avait toujours témoigné de l'affection, un brave et loyal soldat, incapable de transiger avec l'honneur, et il prend le parti de ce misérable ! il épouse sa querelle, sans se demander si l'accusation que je porte contre lui n'est pas fondée, et s'il ne mérite pas l'injure que je lui ai jetée à la face ; il ne craint pas de se compromettre en lui servant de témoin, alors que demain peut-être tout Paris apprendra que ce prétendu baron n'est qu'un imposteur et un drôle de la pire espèce. Qu'a donc pu faire M. de Randal pour capter à ce point sa confiance ?… M. de Randal, que son parrain, au Cercle, déclarait, l'autre jour, connaître à peine et qui n'a, en France, d'autre répondant que ce parrain. Dois-je croire que Gontran d'Arbois s'aveugle volontairement sur le compte de l'homme qui consent à épouser la fille de madame de Lorris ? Mais sa facilité à accepter ce mariage et l'empressement qu'il met à le conclure auraient dû ouvrir les yeux du commandant.

» Et je n'ai ni le temps, ni les moyens de le détromper, ajoutait tristement le vicomte d'Elven. Je ne le reverrai que sur le terrain et je puis être tué. Il a pris soin ce soir de n'être pas un instant seul avec moi, et il m'a été impossible de lui

parler. Que lui aurais-je dit d'ailleurs ?… J'ai une conviction, ou plutôt une certitude, mais je n'ai pas de preuves. Il récuse le témoignage de cette fille qui a reconnu le valet de chambre et je n'en ai pas d'autre à fournir. Et si je lui reprochais ses viles intrigues, M. de Randal aurait le droit de me traiter de calomniateur, car entre son affirmation et celle d'une Martine Ferrette, qui donc hésiterait ? Il a commis des infamies, mais le monde n'a rien à lui reprocher, et si je refusais de jouer ma vie contre la sienne, en alléguant qu'un honnête homme n'est pas obligé de rendre raison à un coquin, je passerais pour un lâche.

André, qui avait suivi machinalement le boulevard, en était là de ce monologue, lorsqu'il arriva devant la rue du Helder, et en se voyant si près de l'hôtel où il logeait, il se dit qu'il ne pouvait mieux faire que de rentrer chez lui.

La veille d'un duel, on a des dispositions à prendre, mais ce n'était pas son testament que le vicomte voulait écrire. À qui eût-il légué sa fortune ? ses héritiers naturels étaient des cousins éloignés parmi lesquels il ne tenait pas à choisir un légataire universel.

Il ne songeait pas à enrichir Thérèse qui était vingt fois plus riche que lui, mais il voulait qu'elle sût à quoi s'en tenir sur le mari qu'elle allait épouser par dépit ou par résignation.

Il ne pouvait pas lui écrire. On aurait peut-être intercepté sa lettre. Mais il pouvait écrire à madame Valdieu et ce fut à quoi il se décida, après réflexion.

Au moment où s'il s'enfonçait dans la rue du Helder, qui est assez sombre, il crut s'apercevoir qu'un individu traversait la chaussée, comme s'il avait eu l'intention de l'aborder.

Et, dans le doute, il s'arrêta pour l'attendre.

L'homme s'arrêta aussi, soit qu'il se fût trompé en croyant reconnaître André, soit qu'il ne jugeât pas que l'endroit fût propice pour l'aborder.

André vit qu'il ne payait pas de mine et continua son chemin. L'homme le laissa passer et le suivit d'assez loin.

À pareille heure et à quelques pas du boulevard des Italiens, une attaque nocturne n'était pas à redouter, et André, pensant que ce rôdeur devait être un pauvre honteux qui allait lui demander l'aumône, cherchait déjà une pièce blanche dans sa poche ; mais l'homme ne s'approcha point de lui, tout en continuant à marcher sur le même trottoir.

Arrivé à la porte de son hôtel, le vicomte se retourna et vit qu'il hâtait le pas.

Il n'y avait pas à en douter. C'était bien à lui que ce personnage en voulait, mais comme il n'était pas obligé de l'attendre, il mit la main sur le bouton de cuivre de la sonnette et il allait le tirer lorsque cet individu franchit en trois enjambées la distance qui les séparait.

André, surpris de ce changement d'allure, se mit en mesure de le recevoir énergiquement, mais l'homme s'arrêtant à distance respectueuse, lui dit du ton le plus humble :

— Je vois bien que monsieur ne me reconnaît pas.

— À qui en avez-vous ? Je ne vous ai jamais vu, répondit le vicomte en toisant cet étrange interlocuteur.

C'était un pauvre diable, vêtu d'une redingote râpée et coiffé d'un chapeau de feutre crasseux posé sur un bandeau de linge noué derrière la tête.

Il s'appuyait sur un bâton et il avait le visage défait d'un homme qui sort de l'hôpital.

— Monsieur m'a déjà vu… ici… à cette place, reprit-il ; mais monsieur n'a pas fait attention à moi. Aujourd'hui, je ne suis pas bien habillé, mais ce jour-là, j'étais en blouse.

— En blouse ? répéta le vicomte, frappé tout à coup d'un souvenir.

— Oui et j'ai ouvert la portière du fiacre où était monsieur… c'était dimanche… et une demi-heure après, monsieur a reçu la visite d'une dame.

— Ah ! je me souviens maintenant… quand je suis arrivé, vous faisiez semblant de chercher des bouts de cigares entre les pavés… et c'est vous qui êtes allé avertir les gens qui vous paient pour m'espionner… vous êtes un drôle, et je devrais vous corriger pour vous ôter l'envie de recommencer… mais je me salirais en vous touchant… passez votre chemin si vous ne voulez pas que je vous fasse arrêter par un sergent de ville.

— Monsieur n'en serait pas beaucoup plus avancé, tandis que si monsieur voulait m'entendre, je lui apprendrais des choses qu'il a intérêt à connaître.

— Je n'ai rien à apprendre d'un misérable tel que vous.

— Je pourrais dire à monsieur le nom de l'homme qui lui a joué tant de mauvais tours.

André tressaillit. Il commençait à comprendre.

— De quel homme parlez-vous ? demanda-t-il brusquement.

— D’un monsieur qui fait grande figure sur le pavé de Paris et qui devrait être aux galères.

— Eh bien, nommez-le.

— Non, pas ici. Monsieur ne me croirait peut-être pas. Il faut que je lui explique d’abord ce que ce gredin-là a fait depuis quinze jours contre monsieur. Et contre des personnes de ses amies.

— Vous n’avez pas, je suppose, la prétention d’entrer chez moi ?

— Non, mais si un locataire de l’hôtel venait sonner pendant que je cause avec monsieur devant la porte, monsieur ne serait sans doute pas content qu’on le vît parlant à un homme comme moi… tandis qu’au bout de la rue, il y a le boulevard Haussmann où il ne passe personne…

La proposition était inattendue, et André hésita un instant à l’accepter. Mais il n’admettait pas qu’on pût l’attaquer au cœur de Paris, à deux pas d’un bureau d’omnibus, et d’ailleurs, il se sentait de force à se défendre.

— Soit ! dit-il, venez. Je consens à vous accorder dix minutes.

— Je n’en demande pas davantage, murmura l’homme. Et monsieur ne regrettera pas de m’avoir écouté.

Sur cette assurance, il prit les devants, et André le suivit de près.

L’endroit désigné était bien choisi pour y tenir un colloque loin des regards indiscrets.

Le boulevard Haussmann n'a pas d'issue de ce côté et en attendant qu'on le prolonge jusqu'au coin de la rue Drouot, il aboutit là à un carrefour peu fréquenté. Les larges trottoirs qui le bornent sont à peu près déserts le soir, et les boutiques se ferment presque toutes à la tombée de la nuit. Il y a des arbres et des bancs, comme aux Champs-Élysées, mais beaucoup moins de lumières et de passants.

La voiture du tramway de Passy, qui stationne au milieu de la chaussée, attire bien quelques voyageurs, mais ils y grimpent sans flâner sur la chaussée.

— Si monsieur voulait me permettre de m'asseoir, dit timidement l'homme, après avoir fait quelques pas, je serais bien content. D'abord, on nous remarquerait moins, et puis, je n'ai pas de force… je ne tiens plus sur mes jambes.

— Asseyez-vous, mais soyez bref, dit André en lui montrant un banc.

Et résolu à aller jusqu'au bout, il y prit place à côté de l'homme qui s'était empressé de profiter de la permission de se reposer.

— Vous m'attendiez donc depuis longtemps, que vous êtes si las ? reprit le vicomte, en l'examinant à la clarté d'un bec de gaz qui donnait en plein sur son visage.

— Depuis plus de deux heures, répondit l'individu sans hésiter. Je savais que monsieur n'était pas chez lui et je supposais qu'il rentrerait par le boulevard. Je serais resté toute la nuit, s'il l'avait fallu.

— Vous teniez donc bien à me voir ?

— Oui, parce qu'il n'y a que monsieur qui puisse m'aider à me venger.

— De qui ?

— Du gredin que j'ai servi et qui a essayé de m'assommer. Ce n'est pas sa faute si je suis ici.

— Eh bien ! dénoncez-le.

— On ne me croirait pas, ou bien si on me croyait, on me coffrerait avec lui, car j'ai travaillé dans ses vilaines affaires. Et puis, avant de le rencontrer, j'ai eu de mauvaises histoires, et il les connaît. Il ne se gênerait pas pour les raconter.

» Monsieur voit que je ne cherche pas à me blanchir.

— Je n'ai pas besoin de votre confession. Arrivez au fait.

— Monsieur ne me remet pas ?

— Il me semble que votre figure ne m'est pas inconnue et cependant le jour où vous me guettiez à la porte de l'hôtel, je ne vous ai pas remarqué… j'ai dû vous rencontrer ailleurs.

— Oui, dans un endroit où monsieur m'a donné un fameux coup de poing… j'en ai vu trente-six chandelles.

— Au Jardin des Plantes… au pied du labyrinthe… et vous osez vous en vanter !… Pourquoi insultiez-vous cette jeune fille ?

— Parce qu'il m'avait commandé de l'amener rue Lacépède où il l'attendait dans une voiture. Je ne savais pas encore à qui je m'adressais, et je m'y suis mal pris, car j'ai essayé de l'embrasser.

— Mais nommez le donc ! s'écria le vicomte d'Elven. Ce misérable, c'est M. de Randal.

— Je comptais bien que monsieur finirait par deviner, dit l'homme sans se déconcerter.

— Eh bien, parlez ! reprit André, beaucoup plus ému que lui. Pourquoi voulait-il attirer mademoiselle Valdieu dans cette voiture ?

— Pour l'enlever, à moins que ce ne fût pour lui tordre le cou. Il est capable de tout, et il en a fait bien d'autres. Mais il faut d'abord que monsieur sache comment je l'ai connu. Il y a un mois, j'étais sur le pavé et je crevais de faim quand j'ai rencontré un gueux qui avait été avec moi à Poissy… J'y ai fait cinq ans, je ne m'en cache pas… et lui en a fait dix, mais il finissait son temps quand j'y suis entré… Je me rappelais sa tête tout de même et je l'ai abordé carrément sur le quai de la Tournelle où il fumait son cigare… Il était mis comme un prince, et il a commencé par faire semblant de ne pas savoir ce que je voulais lui dire, mais quand il a vu que j'étais bien décidé à ne pas le lâcher, il m'a emmené chez un marchand de vin, et là, dans un cabinet, nous avons causé comme une paire d'amis, en vidant une bouteille cachetée. Il m'a demandé ce que je faisais et si je serais disposé à travailler, dans le même genre qu'autrefois, pour un monsieur qui me paierait bien. Je n'étais pas en position de refuser et nous nous sommes entendus tout de suite. Alors, il m'a conté qu'il était au service d'un baron…

— Valet de chambre, n'est-ce pas ?

— Tiens, monsieur sait ça ! Monsieur sait peut-être aussi que ce coquin-là a entretenu pendant huit jours la cocotte qui est tombée chez monsieur, au moment où la demoiselle y était. Il venait de la planter là, par ordre du patron, quand on l'a envoyée chez monsieur en lui remettant une fausse lettre d'un ami de monsieur. C'est Pervenche qui l'a écrite… il

s'appelle Pervenche… et c'est moi qui l'ai portée quand monsieur a été rentré… il avait commencé par filer la demoiselle et il savait qu'elle était chez monsieur.

— Il en a écrit d'autres, sans doute ?

— Trois ou quatre, le même jour, sous la dictée du patron. Il a une main superbe et il imite à volonté toutes les écritures… ses dix ans de centrale, il les avait attrapés pour un faux.

— Alors, celle qu'un enfant a remise à mademoiselle Valdieu, au Jardin des Plantes…

— Était de lui… et l'enfant est un ignoble voyou qui sort de la correction et qui finira sur la place de la Roquette… un protégé de Pervenche, ça dit tout. Mais monsieur ne connaît pas le coup de la fin. Monsieur ne sait pas qu'on s'est servi de son nom pour faire sortir la demoiselle de sa maison du boulevard d'Italie… le dimanche soir, après l'affaire de l'hôtel, le crapaud s'est déguisé en chasseur de restaurant et il a trouvé moyen de passer un billet à travers la grille du jardin, en disant à la petite qu'il venait de la part de monsieur.

— Et elle l'a cru ! c'est impossible.

— Elle l'a si bien cru que sur le coup de dix heures, elle est sortie, toute seule… en catimini… Pomme-d'Amour l'attendait devant la grille… Pomme-d'Amour, c'est le nom de guerre du moucheron… et nous deux, Pervenche, nous l'attendions dans la rue Corvisart… censément pour la livrer au patron.

— Misérable !… s'écria le vicomte. Vous osez vous vanter de ce que vous avez fait !

— Oh ! je ne m'en vante pas, dit l'homme, mais je me suis juré que vous sauriez tout et je n'ai pas fini. Pervenche m'avait conté que la petite viendrait de bonne volonté, parce qu'elle était amoureuse du patron. Et moi, imbécile, j'avais coupé dans cette blague-là. Vous allez voir si j'étais bête.

» Nous arrivons rue Corvisart, et nous nous collons contre le mur. On m'avait dit qu'il y aurait un fiacre et que la demoiselle y monterait, sans se faire prier. Je regarde… pas de sapin. Je demande pourquoi. Pervenche me commande de me taire. Là-dessus, la petite arrive, conduite par Pomme-d'Amour qui s'esbigne. Pervenche saute sur elle et me crie de venir l'aider. L'enfant se débat, elle appelle au secours… une voiture que j'entendais rouler sur le boulevard s'arrête… un monsieur en descend et tombe sur nous à coups de canne… j'en reçois un sur la tête qui m'étourdit et je tombe par terre… mais j'avais eu le temps de reconnaître…

— M. de Randal.

— Tiens ! vous avez deviné. Oui, cette canaille de Randal, qui voulait se donner les gants d'avoir sauvé la petite et se débarrasser de moi qui le gênais. Ah ! l'affaire était bien montée, mais elle n'a réussi qu'à moitié, puisque je vis encore. Je n'avais pas perdu connaissance et j'avais compris le tour.

» Je me disais qu'il n'oserait pas m'achever devant la demoiselle, mais qu'après l'avoir ramenée chez elle, il reviendrait pour finir de m'assommer. J'ai fait le mort jusqu'à ce qu'il ait été parti. Pervenche avait décanillé dès le commencement. Il savait de quoi il retournait, lui… il était d'accord avec le patron. Je n'ai pas attendu que l'un des deux revienne régler mon compte. Je me suis ramassé comme j'ai pu, et je me suis traîné jusqu'à la barrière… J'ai

un camarade à Gentilly… un chiffonnier qui m'a logé dans sa soupente… J'ai manqué crever sur les loques où je couchais… J'avais le crâne ébréché… mais je m'en suis tiré tout de même… et dès que j'ai pu marcher, je suis venu vous attendre pour vous débagouler mon histoire.

— Pourquoi à moi ? Vous ne comptez pas, je suppose, que je vais m'entendre avec un drôle de votre espèce, pour…

— Non, non. Je sais très bien que nous ne pouvons pas travailler ensemble… mais je sais aussi que vous en tenez pour la petite et que vous serez bien aise de la débarrasser d'un gueux qui ne vaut pas la corde pour le pendre et qui lui ferait un mauvais parti, si vous ne le dénonciez pas. Moi, je ne peux rien contre lui, mais vous, monsieur, vous pouvez tout. Vous n'avez qu'à dire à vos amis que ce baron de carton a pour valet de chambre de confiance un réclusionnaire libéré. Ça se saura et quand la police mettra le nez dans ses affaires, on en apprendra de belles.

Pélican était si animé qu'il oubliait de parler au vicomte à la troisième personne.

— Avertissez seulement l'officier, reprit-il, celui dont Pervenche a contrefait l'écriture et vous verrez ! Je me serais bien adressé à lui, mais le Randal l'a empaumé et puis… je lui ai joué un tour… il m'aurait mal reçu. Un soir, il m'a surpris devant la grille de ces dames du boulevard d'Italie… il s'est accroché à moi et il ne voulait plus me lâcher, pour savoir d'où je venais… il se doutait bien qu'on me payait pour faire des misères à madame Valdieu qui est sa bonne amie… mais j'ai été plus malin que lui… je l'ai mené derrière la maison du patron et là, je lui ai dit que j'allais escalader le mur du jardin pour dévaliser la cambuse… j'avais justement une corde à nœuds dont je devais me servir pour entrer chez la

petite par-dessus la grille… il a cru qu'il allait me pincer et il m'a laissé faire… le patron m'attendait… il m'a caché dans la cave… et quand le commandant est venu lui dire qu'il y avait un voleur chez lui, il a fait semblant de chercher partout… c'est comme ça qu'ils se sont connus.

— Répéteriez-vous cette histoire devant le commandant ? demanda André d'Elven.

— Oui, si vous étiez là pour me soutenir. Autrement, ce ne serait pas la peine. Il ne m'écouterait pas et il me conduirait au poste.

Il y eut un silence. André se demandait comment il allait mettre à profit les révélations de ce coquin. Elles venaient bien tard, à la veille du duel qu'il venait d'accepter, mais il ne pouvait pas refuser le moyen qui s'offrait à lui de démasquer le misérable qui peut-être n'épousait Thérèse que pour l'assassiner.

— Ah ! monsieur aurait tort de se gêner avec cet homme-là, reprit Pélican. Il a bien d'autres canailleries sur la conscience et il n'est pas plus baron que moi. Je ne les connais pas toutes. Il n'y a que Pervenche, son âme damnée, qui les connaît… mais je donnerais ma tête à couper qu'il a tué une femme… vous savez… celle qui est morte rue de Ponthieu et qu'on a portée à la Morgue.

— Pourquoi croyez-vous cela ?

— Parce que Pervenche m'a envoyé à la Morgue, pendant qu'elle y était. Il m'a fait mettre une fausse barbe et la veille il m'avait montré la mère de la demoiselle. Il savait probablement qu'elle viendrait voir le corps, car j'avais ordre de la guetter à la porte de l'établissement, d'entrer derrière elle, et si elle faisait mine de passer au bureau pour déclarer

qu'elle reconnaissait la morte, de lui dire tout bas : – Gare à ta fille !

» Ça n'a pas manqué. La dame allait sonner à la porte du greffe. J'emboîtais le pas derrière elle et je lui ai coulé en douceur les quatre mots dans l'oreille. Il paraît qu'elle les a compris, car ça lui a fait un drôle d'effet. J'ai cru qu'elle allait se trouver mal… et j'ai profité du moment pour filer. J'ai reçu des compliments avec une gratification et je n'ai pas demandé d'explications à Pervenche, mais je me suis dit que si le patron n'avait pas tué la femme exposée à la Morgue, il ne se serait pas donné tant de peine pour empêcher la maman de la petite de faire sa déclaration au greffe.

C'en était trop. André ne voulut pas en entendre davantage. Sa résolution était prise. Gontran d'Arbois, seul, pouvait voir clair dans les ténébreuses affaires auxquelles madame de Lorris paraissait avoir été mêlée. Le vicomte était décidé à ne rien faire sans lui, et il savait où le trouver le lendemain matin.

— Écoutez-moi bien, dit-il froidement à l'homme qui venait de lui raconter tant de choses. Je suis prêt à vous mettre en présence de l'officier que vous savez et à vous appuyer si vous lui répétez ce que vous me dites. Et si vous n'avez pas menti, non seulement M. de Randal finira comme il le mérite, mais je vous fournirai les moyens de passer à l'étranger.

— Alors, c'est comme si c'était fait, s'écria Pélican. Monsieur n'a qu'à me donner ses ordres. J'attendrai monsieur où et quand il lui plaira. J'ai encore un peu d'argent et je connais tout près d'ici un garni où on me logera pour une nuit sans me demander mes papiers. J'y coucherai ce soir, et si monsieur a besoin de moi demain.

— Demain matin, trouvez-vous, un peu avant six heures, à l'entrée du pont Henri IV sur le quai… devant la maison de M. de Randal.

— Diable ! si ça ne faisait rien à monsieur, je préférerais un autre rendez-vous… parce que, si Pervenche me voyait… ou le baron.

— Personne ne vous verra, excepté l'officier qui doit vous entendre. Il arrivera avant moi chez M. de Randal. Je le ferai appeler ; il viendra, je lui expliquerai ce dont il s'agit et vous parlerez. Je me charge du reste.

— Je devine. Monsieur doit se battre demain matin avec le baron qui a l'officier pour témoin.

— Que vous importe ?

— C'est que, si c'était ça, monsieur aurait bien tort de risquer sa peau contre celle d'un chenapan… sans compter que cet homme-là est capable de tout… même de tuer monsieur en traître… surtout si monsieur consentait à se battre dans le jardin du baron.

— Épargnez-moi vos réflexions et vos conseils, dit André, assez surpris de la perspicacité de Pélican. Viendrez-vous ? C'est tout ce que je veux savoir.

— Monsieur peut compter sur moi. Seulement, au lieu de me planter sur le quai, j'aimerais mieux l'attendre dans une petite rue qui se trouve derrière le mur du jardin. Là, je serais sûr que personne n'interromprait notre conversation… ça s'appelle la ruelle des Chantiers…

— Soit ! J'irai vous y chercher et, si je ne vous y trouve pas, je saurai que vous avez menti. Maintenant, je n'ai plus rien à vous dire. Partez !

Pélican obéit, sans ajouter un seul mot. Il avait compris que cette façon de procéder inspirerait plus de confiance au vicomte que toutes les protestations du monde.

André le vit s'acheminer vers la rue de la Chaussée-d'Antin et rentra chez lui.

Il ne songeait plus à écrire à madame Valdieu comme il en avait eu le projet, en prévision du cas où il serait tué. C'eût été une précaution inutile, puisqu'il comptait ne pas se battre avec un homme qui était certainement un imposteur et peut-être un assassin. Il suffisait que Gontran d'Arbois entendît la confession de cet agent salarié du baron, et le confrontât avec son maître. Le commandant agirait ensuite comme bon lui semblerait et le vicomte d'Elven ayant fait son devoir ne serait pas responsable des décisions que prendrait son ancien ami. Il se réservait cependant d'avertir Thérèse et sa mère, dans le cas assez improbable où Gontran refuserait de croire aux scélératesses de M. de Randal et persisterait à le soutenir.

Après avoir prévenu le portier de l'hôtel qu'un monsieur viendrait le demander de très bonne heure, il monta cet escalier que mademoiselle Valdieu avait descendu en se jurant de ne jamais revoir le vicomte d'Elven, et il se mit au lit.

Il dormit peu et mal. Aussi fut-il debout avant l'aube, et il était prêt à sortir quand le capitaine Marillac vint frapper à sa porte à l'heure dite.

Il était boutonné jusqu'au menton, ce vieil Africain et plus silencieux que jamais. Ce fut à peine s'il échangea quelques mots polis avec M. d'Elven qui, de son côté, ne tenait pas beaucoup à causer.

Le fiacre était en bas, avec les épées recouvertes d'une enveloppe de lustrine verte, et posées sur les coussins.

Le capitaine fit à André les honneurs de la voiture, en le priant d'y monter le premier, et y prit place après avoir donné l'adresse au cocher, en lui recommandant d'aller bon train.

Ils se parlèrent à peine pendant le trajet, Marillac n'avait rien à dire à un homme qu'il ne connaissait pas, et le vicomte n'était nullement tenté de lui confier ses projets.

Mais, quand ils arrivèrent sur le quai de la Tournelle, la situation se tendit.

On approchait de la maison de M. de Randal et il fallait bien qu'André avertît son témoin qu'il se proposait d'avoir, avant d'entrer, un entretien particulier avec Gontran d'Arbois.

— Monsieur, dit-il, je vais faire arrêter le fiacre au coin du quai, je descendrai là et je vous serai obligé de vouloir bien demander de ma part au commandant, de venir me trouver dans une petite rue qui est au bout du jardin de M. de Randal.

— Et pourquoi, s'il vous plaît ? demanda l'officier avec une certaine raideur.

— J'ai à lui parler.

— Au moment de vous aligner ! ça ne se fait pas. Le commandant est le témoin de votre adversaire, et si vous avez des recommandations à adresser à quelqu'un, c'est moi qui dois les entendre.

— Vous me permettrez de vous dire, capitaine, que je suis seul juge de l'opportunité de mes actes.

— Pardon ! il y a des règles établies par le code du duel et je suis là pour veiller à ce qu'elles soient observées.

— Sur le terrain, oui. Mais nous n'y sommes pas encore et jusqu'à ce que nous y soyons, je suis libre d'agir comme il me plaît. Or, j'ai l'honneur de vous répéter que j'ai absolument besoin de voir M. d'Arbois et de le voir seul. M. d'Arbois est mon ami et, s'il assiste M. de Randal, c'est pour des raisons spéciales… parce que nous désirons éviter d'ébruiter cette affaire. Il est donc naturel que je désire lui parler à lui personnellement, et je vous prie de lui transmettre ma requête.

— Je m'y refuse absolument. Si vous avez quelque chose à lui dire, dites-le lui vous-même. Il consentira peut-être à vous écouter dans la maison, mais je vous réponds qu'il ne sortira pas pour aller causer avec vous au coin d'une rue. Ce serait contraire à tous les usages. Le commandant connaît son affaire aussi bien que moi, car il s'est battu vingt fois, et il ne se conduira pas comme le ferait un conscrit. Essayez et vous verrez.

— Mais enfin, monsieur, dit André très sèchement, vous n'avez pas la prétention de m'obliger à entrer malgré moi chez M. de Randal ?

— Je n'ai pas même la prétention de vous forcer à vous battre, si vous n'en avez pas envie, répliqua encore plus sèchement le capitaine.

— Je me battrai avec vous quand vous voudrez, s'écria le vicomte, piqué au vif par cette réponse impertinente, mais

je vous déclare que je ne me battrai pas ce matin avec M. de Randal, avant d'avoir vu le commandant.

— Ce sera comme il vous plaira, jeune homme. Du reste, nous sommes arrivés, si je ne me trompe, et vous allez pouvoir faire appeler le commandant par le domestique qui va nous ouvrir. Seulement, je vous déclare, que si vous vous éloignez après l'avoir demandé, je ne me croirai pas tenu d'attendre votre retour. Je ne servirai pas de témoin à un homme qui rompt avant que les épées soient engagées.

Le fiacre avait marché pendant ce colloque orageux, et il s'arrêta devant la porte de l'hôtel du baron avant que le vicomte eût le temps de relever un dernier propos malsonnant.

Il était hors de lui, ce pauvre André. Et, en vérité, se heurter aux scrupules d'un vieux sabreur, c'était un contretemps qu'il n'avait pas pu prévoir en arrêtant son plan de campagne.

L'enragé capitaine sauta hors de la voiture et sonna.

Ce fut M. de Randal lui-même qui vint à l'appel de la sonnette.

— Il a congédié son valet de chambre, et pour cause, pensa aussitôt André. L'autre coquin ne m'a pas menti.

— Monsieur, j'ai bien l'honneur de vous saluer, dit Marillac ; mais j'ai bien peur de vous avoir dérangé pour rien. M. le vicomte d'Elven, que j'amène, ne me paraît pas disposé à en découdre ; il désire parlementer d'abord avec le commandant d'Arbois et je ne me prêterai à cette fantaisie qu'autant que vous le trouverez bon.

— Qu'est-ce que c'est ?… Me voici, dit Gontran, qui se montra tout à coup derrière M. de Randal.

André était descendu et il venait d'apercevoir, au coin de la ruelle des Chantiers, la tête de Pélican.

— La vérité est, mon cher commandant, que je veux vous parler d'abord, dit-il en maîtrisant sa colère.

— Eh bien, entrez ! répliqua Gontran.

— Vous parler dehors.

— C'est impossible, mon cher. Vous devriez le savoir.

— Je sais, moi, dit M. de Randal, que M. le vicomte d'Elven prétend se dérober à la réparation qu'il me doit, et j'en conclus qu'il est un lâche.

— Un lâche ! rugit André, en se précipitant sur le misérable qui l'insultait.

Gontran se jeta entre eux et Marillac le retint par-derrière, en lui disant d'un ton railleur :

— Assez de voies de fait comme ça, jeune homme. Les coups de poing sont de trop quand on peut se rafraîchir d'un coup d'épée, et les épées sont là, si le cœur vous en dit.

— Soit ! finissons-en, dit André, poussé à bout. Laissez-moi passer, commandant.

Gontran livra le passage et le baron s'écarta vivement.

André entra pendant que le capitaine prenait les épées dans le fiacre et disait au cocher d'aller stationner un peu plus loin.

André, en une seconde, avait oublié ses résolutions sages. L'insulte que M. de Randal venait de lui jeter était de celles qui font bouillonner le sang. On le traitait de lâche de-

vant un homme qui se défiait déjà de son courage. Il ne pensait plus qu'à prouver qu'il n'avait pas peur.

D'ailleurs, à quoi lui eût-il servi de reculer ? Son ancien ami, le commandant d'Arbois, venait de refuser énergiquement de sortir pour conférer avec lui dans la rue. À plus forte raison, refuserait-il d'écouter ailleurs le vicomte d'Elven, après une reculade inexplicable et déshonorante en apparence. Les dénonciations contre M. de Randal resteraient sans effet et le misérable serait le maître de poursuivre son œuvre infâme.

Mieux valait encore essayer de le tuer pour sauver Thérèse. Et si André succombait dans ce duel, il pouvait espérer que l'affreux Pélican tiendrait sa promesse d'aborder le commandant, quand il le verrait sortir, et de lui dire tout ce qu'il savait sur l'homme qu'il appelait son patron. Gontran le recevrait mal, mais il consentirait sans doute à l'entendre, et il était impossible qu'il ne fût pas frappé de la concordance du récit que lui ferait ce drôle avec des faits qu'il connaissait déjà.

Il était là, ce Pélican, caché dans la ruelle des Chantiers, et son exactitude à se trouver au rendez-vous semblait indiquer qu'il ne broncherait pas en présence du commandant.

La question était de savoir s'il ne se lasserait pas d'attendre André et même si, en ne le voyant pas venir, il ne penserait pas que le programme était changé, et s'il ne décamperait pas immédiatement.

Quoi qu'il en fût, il fallait se battre ; le sort en était jeté, et se battre sur-le-champ, sans essayer de parlementer, sous peine d'avoir l'air de mériter l'indigne accusation lancée par M. de Randal.

La scène ridicule qui s'était passée devant la porte n'avait eu d'autres témoins que le cocher de fiacre, car il ne passait personne et Pélican, qui avait montré un instant son nez, était trop loin pour se rendre compte de ce qu'il voyait.

Nul ne pouvait se douter que dans cette riante maison qui s'avançait comme un cap à l'angle du boulevard Saint-Germain et de la rue du Cardinal-Lemoine, deux hommes allaient se couper la gorge.

Le capitaine Marillac, qui était entré le dernier, avait refermé la porte. M. de Randal prit les devants avec Gontran d'Arbois et un instant après, ils étaient tous les quatre dans le jardin.

— Voici une allée où vous serez très bien, messieurs, dit le commandant. Le soleil est encore derrière la grande maison qui touche à cet enclos, et vous voyez qu'elle n'a pas de fenêtres de ce côté-ci. Nous sommes donc plus assurés de ne pas être dérangés que si nous nous étions rencontrés au fin fond de la forêt de Fontainebleau.

— Eh bien, finissons-en ! dit André en mettant habit bas.

Le baron en fit autant, et le capitaine tira les épées de l'enveloppe qui les recouvrait.

— Je les ai empruntées, hier soir, à Desternay, dit Gontran. Aucun de vous, messieurs, ne les connaît. Par conséquent, vous pouvez commencer.

— Il conviendrait, je crois, de tirer les places au sort, objecta le baron.

— C'est inutile, répliqua André. Prenez celle qui vous conviendra.

Marillac présenta les épées. Les deux adversaires s'armèrent et prirent leur poste de combat, chacun d'eux restant où il se trouvait.

M. de Randal tournait le dos à sa maison et faisait face au mur qui séparait le jardin de la ruelle des Chantiers.

— Allez, messieurs ! dit le capitaine, après avoir engagé les épées.

Le vicomte d'Elven attaqua le premier, franchement, vigoureusement, comme un homme qui a résolu de tuer ou d'être tué et qui ne se ménage pas.

Le commandant n'avait jamais douté de sa bravoure, et M. Marillac revint bien vite de la mauvaise opinion qu'il s'était faite de ce pékin qui demandait à parlementer.

Un poltron ne s'engage pas à fond, surtout dès le début, et André chargeait son ennemi avec une véritable furie.

Du reste, il maniait assez bien l'épée pour se permettre ce jeu dangereux, qui consiste à risquer le tout pour le tout, et dans les premières passes, M. de Randal eut fort à faire pour se défendre. Mais il tint bon, parant avec beaucoup de sang-froid et de précision, rompant à propos et ripostant rarement.

Il attendait que le bras de son adversaire se lassât et, dès que les attaques d'André commencèrent à se ralentir, il prit l'offensive à son tour, et força le vicomte à reculer.

On vit alors qu'il était de première force et le commandant eut l'intuition que le duel allait finir par la mort d'un des combattants.

Un bruit sec lui fit lever la tête et il lui sembla qu'une pierre lancée du dehors venait de heurter les trèfles de fer qui hérissaient la crête du mur, mais cet incident n'était pas de nature à attirer longtemps son attention et il se remit aussitôt à surveiller les combattants.

André n'avait pas encore été touché, mais le baron le serrait de près, lorsqu'une voix d'en haut cria :

— Tuez-le ! c'est un brigand.

Au moment précis où cet étrange appel éclata sur la tête des combattants, M. de Randal risquait un dégagement dont l'effet pouvait être décisif, s'il n'eût été paré.

Le baron, surpris, leva les yeux une seconde et l'épée d'André, qui avait riposté par un coup droit, lui troua la poitrine.

Il tomba comme une masse et il ne bougea plus.

Gontran et le capitaine se précipitèrent pour le relever, mais ils s'aperçurent qu'il était mort.

Le fer avait traversé le poumon droit et touché le cœur.

Tout s'était passé si vite, que personne ne s'était rendu compte de l'incident qui avait précédé et probablement amené ce dénouement tragique.

André, après avoir jeté son épée, était resté adossé au mur, et regardait d'un œil sec son adversaire étendu sans vie sur le sable de l'allée. Il avait la conscience d'avoir fait son devoir et il ne regrettait pas l'homme qu'il venait d'envoyer dans l'autre monde.

Il attendait que le commandant vînt lui reprocher son attitude, et il se préparait à lui répondre : J'ai tué une bête venimeuse, lorsqu'il se sentit frôlé par une corde qu'on venait de lancer du haut de la muraille.

En se retournant, il vit un homme qui descendait à la force du poignet et qui prit pied sur une plate-bande, à deux pas de lui.

À ce moment, Gontran accourait, l'œil en feu et le visage menaçant, pour demander des explications au vicomte d'Elven sur le coup final qu'il ne s'expliquait pas encore.

— Bonjour, mon officier, lui dit l'homme. Vous ne me reconnaissez pas ? nous avons pourtant travaillé ensemble. Je suis Pélican.

— Ah ! gredin, s'écria le commandant d'Arbois, en le prenant au collet, je te tiens donc enfin !

— Ce n'est pas la peine de me secouer comme ça, reprit Pélican. Cette fois, je n'ai pas envie de me sauver, puisque je viens de passer par-dessus le mur, tout exprès pour vous parler.

» J'arrive un peu tard, le patron a *éteint son gaz*.

— Qu'oses-tu dire, misérable ?

— Je dis que l'homme qui est couché là, sur le dos, était un coquin, puisque je travaillais pour son compte. Demandez plutôt à son valet de chambre qui m'a aidé à me cacher dans sa maison, la nuit où je vous ai brûlé la politesse à sa porte.

— Assez ! que faisais-tu dans la rue, derrière cette muraille ?

— Je vous attendais. Monsieur que voilà m'avait promis de vous amener. Vous n'êtes pas venu. J'ai entendu le bruit des épées et j'ai compris. Monsieur ne m'avait pas dit qu'il se battait, mais je m'en doutais. Alors, comme je ne voulais pas qu'on le tuât, je me suis décidé à grimper. J'avais apporté ma corde à nœuds pour vous la montrer. Je m'en suis servi. Vous la connaissez bien. Regardez-la, et vous verrez que c'est la même.

Le commandant vint droit à André et lui dit sévèrement :

— Ainsi, vous étiez d'accord avec ce chenapan ?

— D'accord, non. Il est venu me dire hier soir que M. de Randal le payait pour espionner madame Valdieu, et il m'a prouvé qu'il ne mentait pas, car il m'a raconté comment M. de Randal s'y était pris pour attirer mademoiselle Valdieu dans une rue déserte, afin de se donner le mérite de la tirer des mains de ses agents, qu'il avait lui-même apostés là.

— Nous étions deux, interrompit Pélican ; l'autre, c'était Pervenche, le valet de chambre… parions qu'il a décampé !… Moi, je porte encore la marque du coup de canne que le baron m'a collé sur la tête… et je pense bien que vous allez me traîner chez le commissaire de police… mais je m'en bats l'œil… quand je ferais six mois pour rupture de ban, j'aime mieux ça que d'être *estourbi* un jour ou l'autre par cette canaille de Randal, qui ne m'aurait pas pardonné de connaître ses affaires.

Gontran faisait une singulière figure. Ce discours lui donnait à réfléchir et il commençait à comprendre que Thérèse n'avait pas à regretter de n'être pas devenue baronne.

Il entrevoyait même qu'on allait peut-être découvrir des crimes dans le passé de ce Randal dont il s'était fait l'ami, un

peu trop à la légère ; mais il n'y avait plus à tergiverser. Le temps des enquêtes discrètes était passé. La nécessité de recourir à la justice s'imposait, et il n'hésita pas.

— Toi, dit-il à Pélican, je vais t'enfermer dans la cave et tu n'en sortiras que pour aller au Dépôt de la Préfecture, car je vais chercher le commissaire.

» Vous, messieurs, vous allez m'accompagner. Il y a un mort ici et le duel où il a succombé a eu lieu entre quatre murs. C'est moi qui ai réglé les conditions de la rencontre, et j'accepte la responsabilité de mes actes. Le combat a été loyal, mais nous devons nous attendre à être interrogés…

— Je suis prêt à répondre, dit le vicomte d'Elven.

— Moi aussi, quoique je ne comprenne rien à cette histoire-là, appuya le capitaine Marillac.

— Vous n'avez pas besoin de comprendre, répliqua le commandant. Je prendrai tout sur moi.

» Marche, drôle, reprit-il en poussant par les épaules Pélican qui regardait avec une satisfaction peu dissimulée le cadavre de M. de Randal.

» Venez, André, ajouta Gontran d'Arbois, d'un ton presque amical.

VI

Depuis que le mariage de sa fille était décidé, Jeanne de Lorris n'avait pas quitté la villa du boulevard d'Italie, et elle n'y avait reçu que Gontran d'Arbois et M. de Randal.

Son ancienne femme de chambre elle-même était consignée sévèrement à la porte de son nouveau domicile, quoiqu'on ne lui eût pas encore signifié son renvoi définitif ; l'hôtel de l'avenue d'Eylau n'ayant pas trouvé d'acquéreur, il fallait bien qu'il y restât quelqu'un pour le garder.

Le commandant servait d'intermédiaire entre madame de Lorris et Céleste, qui croyait, ou faisait semblant de croire que sa maîtresse habitait la campagne avec sa fille.

Il s'occupait aussi de surveiller la liquidation de la fortune de Jeanne et de presser l'encaissement de l'héritage de lady Cairness. Il s'était constitué l'homme d'affaires de sa vieille amie et le protecteur de Thérèse qui allait bientôt lui devoir l'honneur d'être baronne.

Et toutes ces occupations l'absorbaient tellement qu'on ne le voyait plus aussi souvent à la villa.

M. de Randal, lui, y venait régulièrement faire sa cour, sous les yeux de madame Valdieu, mais il avait le bon goût d'abréger ses visites, de peur de fatiguer ces dames qui l'accueillaient bien, quoique sans enthousiasme.

Jeanne aurait dû être parfaitement heureuse, car elle touchait au moment de réaliser tous ses rêves. Elle avait rompu avec le passé ; le monde où elle avait vécu commen-

çait à l'oublier ; elle allait marier sa fille à un galant homme, et pour comble de bonheur, ce gendre qui lui était tombé du ciel n'exigeait pas qu'elle se séparât de Thérèse et se déclarait prêt à faire ménage à trois en province, à l'étranger, ou même à Paris, au choix de madame Valdieu.

Et cependant, Jeanne n'avait jamais été si triste. Elle passait des journées entières sans prononcer une parole et les caresses de sa fille ne parvenaient pas à la tirer de cette espèce de torpeur où elle semblait se complaire. On eût dit qu'elle craignait de parler et qu'elle s'efforçait de ne pas penser.

Thérèse n'était pas beaucoup plus gaie, mais elle se montrait plus résolue. Elle parlait de son prochain mariage comme d'un fait accompli, et quoiqu'il ne lui arrivât jamais de dire ce qu'elle pensait de M. de Randal, elle ne laissait paraître aucune répugnance pour sa personne.

Dans cette habitation où tout aurait dû être en fête, il n'y avait que Gudule qui fût complètement satisfaite.

M. de Randal avait su gagner ses bonnes grâces et elle pensait qu'il faisait beaucoup d'honneur à Jeanne en épousant sa fille.

Les choses en étaient là, lorsqu'un jour le baron, qu'on attendait à quatre heures, comme de coutume, ne vint pas.

Le lendemain, il ne parut pas non plus, et le surlendemain, il ne se montra pas davantage.

Le commandant d'Arbois, pendant ce temps-là, n'avait pas donné signe de vie, mais on s'étonnait moins de son absence.

Gudule, qui s'inquiétait beaucoup de la disparition de M. de Randal, avait proposé dix fois d'envoyer prendre de ses nouvelles, offrant d'y aller elle-même, pour lui marquer la considération qu'il méritait. Mais Jeanne s'y était opposée, sous prétexte que c'était à lui de s'excuser et que sa fiancée n'avait pas d'explications à lui demander sur sa conduite.

Le quatrième jour, la gouvernante n'y tint plus, et elle vint faire une véritable scène à son amie.

Jeanne était assise dans le salon, près de la fenêtre et Thérèse n'était pas encore descendue de sa chambre où elle s'enfermait volontiers depuis quelque temps.

— Tu te fâcheras si tu veux, dit Gudule en entrant comme un ouragan ; j'ai envoyé François à l'hôtel du baron.

— Je t'avais priée de n'en rien faire, murmura madame Valdieu, sans trop s'émouvoir de cette déclaration.

— En vérité, ma chère, je ne te comprends pas. On jurerait que tu te repens d'avoir accordé la main de ta fille à un gentilhomme ?

— Tu oublies qu'il ne me l'a pas demandée. C'est à Thérèse qu'il s'est adressé.

— Et Thérèse a eu l'esprit de ne pas le rebuter. Je n'espérais pas qu'elle fût si raisonnable, et je trouve que toi tu ne l'es guère. Quand je pense que tu as été sur le point de pousser ta fille à épouser ce grand gars de Bretagne qui courait après elle et qu'elle se figurait aimer !

— Elle l'aime encore.

— Décidément, tu es folle. Il ne te manquerait plus que de détourner Thérèse du superbe mariage qu'elle va faire et

de la jeter dans les bras de ce vicomte sans terres. Je te dis, moi, qu'elle ne pense plus à lui et qu'elle est ravie d'entrer dans le monde par la bonne porte. C'est une chance inespérée qu'elle a eue de plaire à M. de Randal, et elle serait bien sotte de n'en pas profiter, car elle ne la retrouvera jamais, je te le prédis. C'est pour cette raison que je suis si tourmentée de ne plus le voir. Je tremble qu'il n'ait changé d'avis.

— Voici ton messager qui revient ; tes tourments vont finir, dit Jeanne.

Gudule s'avança vivement, et vit par la fenêtre le jardinier François qui s'approchait à pas comptés.

— Eh bien ! lui cria-t-elle, que vous a dit le valet de chambre de M. le baron ? Son maître est en voyage, n'est-ce pas ?… et il a été obligé de partir subitement.

— Mademoiselle, je n'en sais rien, dit le messager.

— Comment ! vous n'êtes donc pas allé rue du Cardinal-Lemoine… ou plutôt vous n'avez pas su trouver la maison… je vous l'avais cependant bien indiquée.

— Pardonnez-moi, mademoiselle, je l'ai bien trouvée… mais, il n'y a personne.

— Ce n'est pas possible !

— C'est si vrai que tout est fermé. J'ai eu beau sonner, on ne m'a pas répondu.

— Au fait, murmura Gudule, si M. de Randal a été appelé loin de Paris par une affaire imprévue, il a bien pu emmener son domestique.

— Mademoiselle, je ne pourrais pas vous dire. Mais j'ai dans l'idée que ce n'est pas ça… parce que, comme je m'en allais, j'ai aperçu deux particuliers qui rôdaient sur le quai et qui m'ont fait l'effet de surveiller la maison. Ils marquaient si mal que je les ai pris pour des agents déguisés et je crois bien que j'ai deviné, vu qu'il y en a un des deux qui m'a suivi de loin et qui ne m'a lâché qu'à dix pas d'ici.

— Des agents de police ! répéta Jeanne se levant brusquement.

— Mon brave François, vous ne savez ce que vous dites, s'écria la gouvernante, indignée. Une autre fois, je ne vous chargerai plus de mes commissions. Mais en voilà assez. Laissez-nous.

François tourna les talons sans se faire prier. Il n'aimait pas Gudule qui le rabrouait à tout propos et il n'était pas content d'avoir eu un mouchard à ses trousses.

— Mes pressentiments ne me trompaient pas, dit Jeanne, dès que le jardinier se fut éloigné, M. de Randal est un imposteur.

— Quoi ! tu prends au sérieux ce que vient de nous dire cet imbécile !… et tu t'imagines que le baron a des démêlés avec la police !… En vérité, tu as bien mauvaise opinion de M. d'Arbois, qui est son ami intime.

— Gontran ne le connaît pas. Gontran a été dupe, comme je l'ai été moi-même… comme nous l'avons été tous… et si nous ne le voyons plus, c'est qu'il n'ose plus revenir parce qu'il a découvert que cet homme est un misérable.

— Ma chère, tu déraisonnes et je renonce à te prêcher. Que ne vas-tu le trouver, ton Gontran ? Tu n'as pas à te gêner avec celui-là et tu ne dois pas regarder à faire les avances. Il doit savoir ce qui se passe et il te dira ce qu'il sait.

— J'y vais. Veille sur Thérèse.

— Thérèse est plus sage que toi… et je ne lui soufflerai pas mot de ton voyage à la recherche du commandant. Je te préviens seulement qu'il se moquera de toi, ton officier, quand tu lui exposeras tes inquiétudes.

— Pourvu que je le trouve, murmura madame de Lorris, qui n'écoutait plus les réflexions de Gudule.

Elle se précipita dans le corridor où elle trouva un chapeau et une mantille. Elle ne prit que le temps de se coiffer et de jeter la mantille sur ses épaules.

La gouvernante la laissa faire et n'essaya point de la retenir.

Un instant après, Jeanne remontait le boulevard en courant. Sur la place d'Italie, elle trouva un fiacre où elle se jeta en disant au cocher de la mener au Grand-Hôtel.

C'était encore là qu'elle avait le plus de chances de rencontrer Gontran qui se levait généralement fort tard. La matinée n'était pas très avancée et elle espérait le surprendre au lit.

Elle ne savait pas que, depuis trois jours, le commandant ne dormait guère et qu'il ne rentrait pas souvent chez lui.

Mais elle voulait le voir à tout prix et elle était décidée à le chercher jusqu'à ce qu'elle l'eût trouvé, au restaurant où il déjeunait, au cercle, partout enfin où il pouvait être.

Elle aurait pu y perdre sa journée, car Paris est grand, et elle ne connaissait qu'imparfaitement ses nouvelles habitudes, mais le hasard la servit à souhait.

Elle arriva devant le Grand-Hôtel au moment même où Gontran en sortait, en compagnie d'un monsieur qu'elle n'avait jamais vu.

Elle n'aurait pas hésité à l'aborder quand même ; mais cet inconnu, après avoir causé un instant sur le trottoir avec le commandant, lui serra la main et s'éloigna.

Jeanne était déjà descendue de son fiacre ; Gontran, resté seul, l'aperçut et vint droit à elle.

— J'allais chez toi, lui dit-il. Tu m'attendais, je suppose ; mais tu as bien fait de venir, car j'aurais été gêné pour parler devant ta fille, et j'ai à t'apprendre de graves nouvelles.

» Sais-tu qui est ce gentleman que je viens de quitter ?… Non, évidemment, quoique tu aies bien pu deviner à son air qu'il est Anglais de pure race.

— Anglais ! répéta Jeanne ; tu dis qu'il est Anglais ?… est-ce que ce serait… mais non… tu lui as serré la main.

— Et j'ai eu grand plaisir à la lui serrer, répliqua Gontran ; c'est un gentleman accompli, et de plus, il a fait pour m'obliger le voyage de Londres à Paris.

» Nous devions déjeuner ensemble ce matin, mais il est rappelé en Angleterre par son service et comme je n'ai plus besoin de lui, il va prendre le train de midi.

» Tu viens de voir sir Francis Garnham, capitaine aux gardes de la reine.

— Eh bien ? demanda Jeanne.

— Ah ! c'est vrai… je t'ai parlé de ce qu'il a fait pour moi… ou plutôt pour nous… mais je ne t'ai pas dit son nom… c'est à lui que j'ai écrit après la mort de lady Cairness.

— Et il t'a répondu en t'apprenant l'existence de William Atkins et en te dénonçant ses projets ? s'écria madame de Lorris.

— C'est précisément parce qu'il connaissait cet homme que je l'ai prié de venir à Paris. Et c'est une heureuse idée que j'ai eue là, car il nous a tirés tous d'un très mauvais pas. Sans lui, je crois bien que j'aurais été mis en retrait d'emploi, sans compter d'autres désagréments plus sérieux encore.

— Explique-toi, je t'en prie… je ne comprends pas.

— C'est juste… j'ai pris l'histoire par la fin… c'est qu'elle est longue et je ne peux vraiment pas te la raconter sur le boulevard… entre avec moi au parloir de l'hôtel… à cette heure-ci, nous n'y trouverons personne et nous pourrons causer tout à notre aise.

Jeanne se laissa conduire, et, en effet, il n'y avait dans le salon réservé aux habitants de l'hôtel que des étrangers plongés dans la lecture des journaux de leur pays.

Gontran s'établit avec son amie sur un divan, dans un coin où personne ne pouvait entendre leur conversation, et débuta par cette phrase qui fit tressaillir madame de Lorris :

— Voyons, parle-moi franchement… Ta fille n'aime pas M. de Randal ? C'est par dépit qu'elle s'est décidée à l'épouser… pour punir André d'Elven d'avoir reçu une femme chez lui ?

— Je le crois, répondit Jeanne. Pourquoi me demandes-tu cela ?

— Et toi, qu'en penses-tu, de ton futur gendre ?

— Si je te le disais, tu te récrierais.

— Pas du tout. Ne te gêne pas. Je tiens à connaître ton opinion, quelle qu'elle soit et j'ai mes raisons pour t'interroger.

— Eh bien… cet homme me fait horreur.

— Vraiment ? tu l'as cependant bien accueilli.

— Parce qu'il était présenté par toi… mais dès le premier jour, il m'a inspiré une répugnance que je n'ai jamais pu surmonter entièrement… et si tu savais d'où venait cette antipathie, tu rirais de moi.

— Je n'ai pas la moindre envie de rire. Dis toujours.

— Sa voix me faisait frissonner.

— Sa voix ?… une basse-taille superbe !

— Oui, mais elle me rappelait une voix que j'ai entendue chez Valentine… la voix de l'assassin d'Alice Avor.

— Je conçois qu'elle ne t'ait pas plu. Mais pourquoi, diable ! ne m'as-tu pas fait part de l'impression qu'elle te causait ?

— Parce que je croyais me tromper… et pourtant je voyais à son doigt une bague… une grosse bague comme l'assassin en avait une… et quand M. de Randal me touchait la main, il me semblait reconnaître un contact que j'avais déjà senti, quand l'assassin a posé les siennes sur mes yeux… c'est absurde, insensé, impossible, je le sais, mais c'est plus fort que moi… dix fois, j'ai eu envie de dire à Thérèse : Reprends ta parole… romps ce mariage qui te sera fatal. Le courage m'a toujours manqué.

— De sorte que si tu apprenais que ta fille ne l'épousera pas, tu ne serais pas désolée… ni elle non plus.

— Il se retire donc ! s'écria madame de Lorris.

— Non. Il est mort, dit froidement Gontran d'Arbois.

— Mort !… quand ?… Comment ?…

— Il a été tué en duel, il y a quatre jours… Et… devine par qui ?

— Par toi, peut-être ?

— Non ; moi, j'étais son témoin. Par le vicomte d'Elven.

— À cause de Thérèse !

— Au fond, oui. Mais André a trouvé un prétexte pour lui chercher querelle… le nom de ta fille n'a pas été prononcé… et en tuant cet homme, André t'a rendu, et à elle aussi, un rude service. Seulement, il a failli nous en coûter cher, à lui et à moi. J'avais eu le tort, pour éviter qu'on parlât de ce duel, d'exiger qu'ils se battissent dans le jardin du baron. Je ne prévoyais pas que l'un des deux adversaires y perdrait la vie et le Randal y a été tué raide. Si bien que nous nous sommes trouvés dans un cas qui aurait pu nous mener en

Cour d'assises. Nous avons passé trois jours à nous expliquer avec un commissaire de police et un juge d'instruction… et l'affaire aurait mal tourné, si je n'avais pas eu l'idée d'envoyer un télégramme à sir Francis.

» Il est arrivé douze heures après l'avoir reçu ; on lui a montré le cadavre, et il l'a reconnu sans hésiter.

— Il l'a reconnu ? répéta Jeanne qui ne comprenait pas encore.

— Parfaitement, dit Gontran d'Arbois, et il a déclaré que M. le baron de Randal n'était ni baron, ni Randal, qu'il s'appelait de son vrai nom William Atkins, et que ce gentleman, très bien né du reste, puisqu'il était parent de sir George Avor, a été toute sa vie un des pires coquins que les Trois Royaumes aient jamais produits.

— William Atkins !… mon instinct ne me trompait donc pas… C'est lui qui, chez Valentine…

— A assassiné la tante de Thérèse. Je n'en doute pas, chère amie. Seulement, je n'ai pas cru devoir entretenir les magistrats de cette histoire. Le drôle qu'André a expédié dans l'autre monde avait bien assez de méfaits dans son passé pour que la justice s'abstînt d'inquiéter ceux qui en ont purgé la terre. Il est enterré et l'affaire dont nous étions menacés n'aura pas de suites. J'en suis ravi, car tout Paris aurait su à quel point j'ai été dupe d'un faussaire qui avait à ses ordres une bande de scélérats subalternes. Il est vrai que je ne suis pas le seul. Sartilly l'avait présenté au cercle et le prenait au sérieux. Or, on a de fortes raisons de penser qu'il a tué à l'île Maurice le véritable Randal, pour lui voler son nom, et on est à peu près sûr qu'il s'est débarrassé de la même façon, à Douvres, il y a quinze ans…

— De George Avor ! et après avoir assassiné le père, il voulait épouser la fille…

— Pour lui en faire autant, parbleu ! Il tenait à ne pas perdre les cent mille livres sterling de lady Cairness et il comptait bien, après le mariage, mettre la main sur la somme, par un moyen quelconque. Je suis même très porté à croire qu'il se proposait de se défaire aussi de toi. C'était complet, comme tu le vois… et vous devez un beau cierge à ce cher vicomte.

— Je serais heureuse qu'il acceptât tout ce que je possède… et je donnerais de grand cœur ma vie pour lui.

— C'est un sacrifice qu'il n'accepterait pas. Lui donnerais-tu aussi ta fille ?

Jeanne tressaillit, et fit attendre sa réponse.

— Thérèse est libre, dit-elle enfin. Elle se mariera à son gré, ou elle ne se mariera pas du tout, si elle le préfère. Je n'essaierai pas de l'influencer. Les conseils que je lui ai donnés ont failli lui coûter trop cher.

— Voilà qui est bien parlé, chère amie, et je suis charmé que tu sois si raisonnable. Ta fille est en état de se gouverner seule et je t'approuve complètement de lui permettre de choisir qui elle voudra. J'espère que son choix tombera sur un homme mûr et sensé, qui la dirigera dans la vie.

— Mais il est fait son choix, murmura Jeanne.

— Tu veux dire qu'elle n'a pas cessé d'aimer André…

— J'en suis sûre, quoiqu'elle ne me l'ait jamais avoué. Et ce n'est pas ce qu'il vient de faire qui la guérira de cet amour. Il a risqué sa vie pour la délivrer d'un scélérat…

— Et c’est un miracle qu’il n’ait pas été tué, car ce Randal tirait beaucoup mieux que lui. André a tous les droits imaginables à la reconnaissance de Thérèse… mais… pourquoi ne te dirais-je pas la vérité ? au point où nous en sommes, la franchise est obligatoire, et…

— Achève.

— Eh bien ! ta fille n’a rien de mieux à faire que de l’oublier. Elle aurait même grand tort de le revoir. Je me chargerai, si tu veux, de le remercier en son nom et au tien. Mais elle ne doit plus songer à ce mariage.

— Alors il ne l’aime plus ?

— Je n’ai pas dit cela, mais je sais qu’il ne l’épousera pas.

— Parce que sa mère s’est appelée Jeanne de Lorris, n’est-ce pas ?

— Tu me forces à être brutal, mais je ne puis pas mentir. Oui, tu es le grand obstacle.

— Le seul, rectifia madame de Lorris.

— Tu vas trop loin. Thérèse portera toujours la peine de tes fautes. C’est injuste, mais le monde est ainsi fait. Seulement, si ceux qui t’ont connue ne se souvenaient plus de toi, sa situation serait toute différente.

— Il faudra donc qu’elle attende pour être heureuse, que je sois morte, dit froidement Jeanne.

— Et j’espère bien qu’elle attendra longtemps. Mais tu exagères. Entre un scélérat comme ce faux baron qui s’accommodait de tout et un vrai gentilhomme qui met au-

dessus de tout l'honneur de son nom, comme André d'Elven, il y a un juste milieu. Je connais de très braves gens qui ne rougiraient pas de t'avoir pour belle-mère et qui feraient le bonheur de ta fille. Et il ne tient qu'à toi de les rencontrer. Il te suffira de quitter Paris avec Thérèse, de voyager pendant un ou deux ans et de vous fixer dans le pays qui vous plaira le plus.

— Si je partais seule, ce serait mieux encore, murmura madame de Lorris.

— Seule ! Et que deviendrait ta fille ?

— Ma fille n'a plus besoin de moi. Elle sera majeure dans un an et elle entrera alors en possession de la fortune de sa tante. Jusque-là, Gudule veillera sur elle.

— Et tu t'imagines que Thérèse s'accommodera de cette séparation ! s'écria Gontran d'Arbois.

— Si je mourais, il faudrait bien qu'elle s'accoutumât à se passer de moi, répliqua madame de Lorris avec amertume. D'ailleurs, je ne la consulterai pas.

— C'est donc sérieux ? Tu veux partir ?

— Il le faut.

— Et où iras-tu ? En Angleterre ?… En Russie ?…

— Plus loin probablement… aussi loin que je pourrai.

— Et ce voyage aux antipodes durera combien de temps ?

— Oh ! très longtemps… peut-être toujours.

— Ce serait trop, chère amie. Je compte rentrer en France définitivement dans dix-huit mois, et il m'en coûterait de ne pas t'y retrouver. Mais tu as peut-être raison de partir… pas avant l'expiration de mon congé, par exemple… je m'ennuierais trop sans toi.

— Je partirai demain.

— Demain ! tu n'y penses pas. Une femme comme toi ne fait pas ses malles du jour au lendemain.

— Pour le voyage que je veux faire, je n'ai pas besoin de toilettes.

— Mais tu as des affaires à régler, que diable ! ton hôtel de la villa d'Eylau n'est pas vendu… et tu n'as pas encore encaissé l'héritage de lady Cairness… il en vaut la peine… et Thérèse, qui est encore mineure, ne peut pas agir seule.

— Tu voudras bien te charger de ce soin. C'est toi qui as commencé les démarches. Tu les achèveras. D'ailleurs, je te donnerai une procuration générale.

— Ma chère, je ne demande pas mieux que de t'aider en toutes choses, mais je ne puis cependant pas te remplacer auprès de ta fille. D'abord, ce ne serait pas convenable. Un vieux troupier comme moi n'est pas fait pour garder les demoiselles… sans compter que ma situation vis-à-vis de toi ne me permet guère de m'établir dans ta maison du boulevard d'Italie. Dieu sait ce qu'on dirait de nous trois !

— Tu peux la protéger sans demeurer avec elle, Gudule est là et Gudule est fidèle.

— Une gouvernante ne vaut pas une mère et ta fille ne voudra pas de l'échange. Je te répète que cette séparation est une folie. Éloigne-toi pour un temps, si tu veux, mais ne

laisse pas ta fille exposée à tous les dangers de l'isolement. Emmène-la. Cette canaille d'Atkins n'est plus de ce monde, c'est vrai. Elle n'a plus d'ennemis. Mais les amis ne sont pas moins à redouter. Si elle allait s'éprendre de quelque beau jeune homme…

— C'est impossible.

— Pourquoi donc ?

— Parce qu'elle n'a jamais cessé d'aimer M. d'Elven, tu le sais bien.

— Et quand elle apprendra qu'on l'avait calomnié et que lui non plus n'a pas changé de sentiments, elle l'aimera encore davantage. Mais… aimer sans espoir, c'est triste.

— Elle fera comme moi ; elle se résignera. Du reste, je suppose que M. d'Elven ne cherchera pas à la revoir.

— Il m'a au contraire exprimé le désir d'avoir avec elle un dernier entretien.

— Et que lui as-tu répondu ?

— Que je t'en parlerais. C'est à toi de décider si tu veux permettre cette entrevue ou t'y opposer.

— Qu'en penses-tu ?

— Je pense que ta fille n'a rien à y gagner, mais qu'en raison du service qu'André vous a rendu, vous pourriez lui faire ce plaisir.

— Mais enfin que veut-il lui dire ?

— Il tient à se justifier de l'avoir trahie et à s'excuser de ne pas l'épouser. Je lui ai représenté que c'était très sca-

breux et que de plus c'était inutile. Je ne l'ai pas convaincu. Il est exalté et entêté comme un Breton qu'il est. Et je crois bien que, si tu refuses d'autoriser le colloque, il s'arrangera de façon à s'aboucher avec Thérèse sans ta permission.

— Mieux vaut donc qu'il la voie, régulièrement, chez moi.

— C'est mon avis. Seulement, il entend la voir seule… c'est-à-dire… il veut bien que je sois là… mais…

— Mais il ne veut pas que j'y sois.

— Tu as deviné. Il m'a exposé ses motifs, et je les comprends. Je pense comme lui qu'il te serait trop pénible d'écouter les explications qu'il sera obligé de lui donner pour s'excuser de se retirer.

— C'est juste. Il parlera de moi… de mon passé…

— Oh ! le moins possible. Mais il faudra bien qu'il y fasse allusion et… tu serais de trop.

— Mais toi, tu y seras ?

— Oui, si tu consens.

— Quand viendra-t-il ?

— Demain, si tu veux. Lui aussi, il va partir. Il retourne en Bretagne.

— Eh bien, demain, à trois heures. Je vais prévenir Thérèse. Mais, d'abord, j'ai une grâce à te demander.

— Une grâce ! s'écria Gontran. Est-ce que tu me prends pour le président de la République ?

— J'aurais dû dire une faveur, dit Jeanne avec émotion.

— Voilà maintenant que tu intervertis les rôles. Je n'ai pas de faveurs à t'accorder et j'en ai beaucoup à te demander. Depuis tous ces événements, tu m'as mis à un régime dont je m'accommode mal, et s'il te plaisait de redevenir Jeannette…

— C'est précisément ce que j'allais te demander.

— À la bonne heure ! Ça me va, chère amie. Quand commençons-nous ? Veux-tu ce soir ?

— Oui, puisque je pars demain.

— Comment ! tu persistes dans cette idée folle de t'en aller je ne sais où, pour revenir je ne sais quand ?

— Oui, mon ami. Ma résolution est arrêtée et elle est plus sensée que tu ne crois. C'est dans l'intérêt de ma fille que je m'éloigne. Et je me charge de lui faire comprendre que cette séparation est nécessaire. Mais elle ne suffit pas. J'ai un plan que je vais te confier et que tu m'aideras à exécuter.

— Un plan !… Depuis le siège de Paris, je n'ai pas confiance dans les plans ; ils ratent tous.

— Le mien est très réalisable. Écoute-moi. J'ai tout fait, depuis quinze ans, pour que Thérèse ignorât comment je vivais. Le jour est venu où un scélérat le lui a appris en l'envoyant chez moi. Ce malheur est irréparable, mais je puis en atténuer les effets. Je puis faire que ceux qui ont su ou soupçonné que j'avais une fille reconnaissent qu'ils se trompaient.

— Diable ! Ils sont nombreux, ceux-là. Et d'ailleurs, je ne vois pas par quel procédé tu leur persuaderas le contraire de la vérité.

— Nombreux ? mais non. Il y a Valentine, qui s'en doute ; et aussi Martine Ferrette ; Desternay, peut-être.

— Et Sartilly qui s'est mis à entretenir Martine, et Céleste, ta femme de chambre, et, Justine qui sert chez la Rodin, et cent autres que nous ne connaissons pas… sans parler d'André d'Elven.

» Tu ne le détromperas pas, celui-là.

— Non, mais je suis certaine qu'il gardera le secret. Les femmes de chambre ne comptent pas. Celle de Valentine ne sait que ce que sa maîtresse a pu lui dire… et je me charge de retourner sa maîtresse. Céleste n'a jamais mis les pieds dans la maison du boulevard d'Italie. Elle n'a donc pas de preuves et, du reste, je compte l'éloigner de Paris, en lui assurant un sort. De tous les bruits qui ont couru, il ne restera rien, quand j'aurai convaincu trois ou quatre personnes que je n'ai jamais songé à renoncer à la vie galante et que ma retraite momentanée a été un simple caprice qui m'a passé…

— Je crois que tu auras de la peine à leur faire avaler toutes ces blagues. Il faudrait au moins qu'on te vît reprendre tes anciennes habitudes… et tu parles de partir demain…

— J'expliquerai mon départ… un Russe qui me propose cent mille roubles pour aller passer l'hiver avec lui dans ses terres, en Ukraine ou en Podolie. L'affaire est avantageuse et je ne l'ai pas refusée, mais avant d'aller m'enfouir sous les neiges, j'ai voulu goûter une dernière fois à la vie parisienne et dîner en joyeuse compagnie.

— Bon ! j'y suis. Tu veux que j'invite ces dames et ces messieurs…

— Ce soir… au café Anglais… au grand Seize, où nous avons fait jadis de si bonnes fêtes. Tâche d'avoir Desternay, Martine, Sartilly et… Valentine.

— Quoi ? elle aussi !

— Pourquoi pas ? Tous ceux que tu vas inviter la connaissent et sa présence n'effarouchera pas leur pudeur.

— C'est égal… la Rodin… c'est raide.

— Je tiens essentiellement à ce qu'elle y soit. C'est elle surtout que je tiens à convaincre, parce qu'elle a été mêlée plus que personne à une histoire dont il faut effacer le souvenir.

— De ce côté-là, je puis te rassurer. Peu de gens l'ont connue et le principal acteur est mort. Son complice a disparu… celui qui est venu louer l'appartement rue de Ponthieu et qui avait probablement inventé l'ingénieux mécanisme du lit… C'était le valet de chambre de ce misérable Randal… il s'est sauvé à temps et il se gardera bien de reparaître. Dans nos colloques avec les gens de justice et de police, nous avons eu soin, André et moi, de nous taire sur cette aventure. Valentine est plus intéressée que nous à n'en jamais parler. Et ceux qui en ont eu vent n'y pensent déjà plus.

— C'est tout ce qu'il me faut. Alors, c'est convenu : À huit heures, au grand Seize.

— Je ne m'engage pas à t'amener tout ton monde, mais je te promets d'y être. Et pour me récompenser de mon zèle, j'espère que tu ne me planteras pas là après le dîner.

— Après le dîner, nous verrons.

— Je te reconduirai chez toi, avenue d'Eylau.

— Je suis très décidée à ne pas rentrer ce soir au boulevard d'Italie, répondit évasivement Jeanne de Lorris.

— Très bien ! dit Gontran. C'est tout ce que je voulais et, franchement, tu me dois bien une compensation anticipée pour les privations que ton départ va m'imposer. J'espère, d'ailleurs, qu'à l'étranger tu t'ennuieras autant que je m'ennuierai à Paris quand tu n'y seras plus, et je compte bien te revoir avant de retourner à Gabès.

Jeanne, au lieu de répondre, lui tendit la main et se leva. Son visage avait changé d'expression et ses yeux brillaient comme aux jours heureux où elle ne pensait qu'au plaisir.

— Tu me quittes ? demanda le commandant.

— Il le faut. Je vais prévenir Thérèse que je ne dînerai pas avec elle et la préparer à la visite que tu lui feras demain avec M. d'Elven. Il me restera à peine le temps de m'habiller. Je veux me faire belle et toutes mes toilettes sont restées chez moi, villa d'Eylau.

— Parfait ! moi, je n'ai pas une minute à perdre pour raccoler les convives de ton choix et pour notifier à André que tu l'autorises à venir demain faire ses adieux à ta fille.

» Je vais te reconduire jusqu'à ton fiacre.

Un instant après, Jeanne de Lorris remontait en voiture et prenait le chemin du boulevard d'Italie.

Elle trouva Gudule dans le jardin, et elle eut avec elle une longue et orageuse conférence. Gudule se refusait à croire que le noble baron de Randal fût un imposteur et un scélérat. Ce fut bien pis, lorsque Jeanne lui déclara que M. d'Elven se présenterait le lendemain avec le commandant d'Arbois. La gouvernante parla de quitter la maison et de n'y

jamais remettre les pieds. Jeanne eut beaucoup de peine à l'apaiser et elle n'y réussit qu'en lui promettant que cette entrevue serait la seule. Elle lui annonça en même temps qu'elle allait s'absenter pour vingt-quatre heures, mais elle ne lui dit pas un mot du grand voyage qu'elle venait d'annoncer à Gontran.

S'il eût été là, il aurait certainement conclu du silence de Jeanne que le projet de voyage n'était pas sérieux.

Thérèse, un peu souffrante, n'était pas sortie de sa chambre. Avant d'y monter, Jeanne s'enferma dans la sienne et y resta deux heures à écrire.

Elle tenait sans doute à régler ses affaires avant de prendre une décision définitive.

Mais ce qui la préoccupait bien davantage, c'était l'entretien qu'elle voulait avoir avec sa fille. Il s'agissait moins encore de lui faire accepter l'idée d'une séparation momentanée que de savoir ce qu'elle dirait des derniers événements qui lui permettaient de disposer d'elle-même.

Thérèse reçut la nouvelle de sa délivrance avec une sorte d'indifférence qui étonna beaucoup sa mère, mais la scène changea lorsqu'elle apprit qu'André avait été indignement calomnié par le misérable qu'il avait tué.

Alors, elle fondit en larmes, et Jeanne n'eut pas de peine à lui faire avouer qu'elle l'aimait toujours.

— L'épouseras-tu ? lui demanda-t-elle.

— Non, puisqu'il ne veut pas de moi, murmura la jeune fille.

— Il t'aime plus que jamais, je le sais. Et s'il n'a pas encore demandé ta main, c'est que…

— C'est qu'il n'espère pas que je consente à me séparer de toi. Et il a raison de ne pas espérer. Je mourrais plutôt que de te quitter.

— Mais… si André n'exigeait pas que tu me quittes ?

— Ah ! je serais bien heureuse. Mais c'est un rêve. Il ne transigera pas avec ses idées. Je tâcherai de l'oublier.

— Tu le verras demain.

— Quoi ! il viendra !

— Avec M. d'Arbois. Tu le recevras ?

— Oui, si tu me le permets. Tu seras là ?

— Non, je te gênerais. Je veux que tu sois libre de lui répondre comme il te plaira. Quand tu auras pris une décision, tu me la feras connaître, et je l'approuverai, quelle qu'elle soit.

— Où seras-tu donc ? demanda Thérèse très émue.

— Chez moi, avenue d'Eylau. Je dois y coucher ce soir, pour y attendre, demain matin, une dame qui doit acheter mon hôtel.

— Et tu reviendras quand ?

— Demain soir, dit Jeanne, après avoir un peu hésité.

— Pourquoi ne m'emmènes-tu pas avec toi ?

— Parce qu'il ne convient pas que tu rentres dans cette maison que je vais vendre. C'est déjà trop que tu y sois venue une fois.

— Tu fais bien de la vendre. Elle me rappelle le plus triste souvenir de ma vie… et… quand tu l'auras vendue, nous quitterons Paris ?

— Oui… si tu veux. Tu es libre, je te le répète.

Thérèse sauta au cou de sa mère, qui la couvrit de baisers.

Elles pleuraient toutes les deux, mais Thérèse pleurait de joie, et Jeanne se contenait pour ne pas éclater en sanglots.

Elle fut héroïque. Elle eut le courage de s'arracher aux étreintes de sa fille et de ne pas prononcer le mot : Adieu !

Mais quand elle fut seule dans la voiture qui l'avait amenée, elle se laissa aller. Elle étouffait et il était temps qu'elle partît. La douleur l'aurait tuée.

Et elle ne voulait pas mourir sous les yeux de Thérèse.

Le voyage fut horrible. Elle appelait sa fille et dix fois, elle fut au moment de dire au cocher de retourner. Mais elle résista à la tentation. Elle était résolue à jouer son rôle jusqu'au bout. Et, quand elle arriva devant la grille de la villa d'Eylau, sa volonté avait repris le dessus. Elle était redevenue Jeanne de Lorris.

Elle renvoya son fiacre et elle rentra dans son hôtel, comme si elle en était sortie la veille.

On ne l'y attendait pas et elle trouva sa femme de chambre en train de faire un besigue avec sa cuisinière, mais elle fut saluée par des cris de joie.

Ses domestiques l'adoraient.

— Viens m'habiller, dit-elle à Céleste sans autre préambule.

Céleste ne se fit pas répéter l'ordre et, dix minutes après, Jeanne était à sa toilette, riant et causant comme autrefois, au temps heureux des joyeuses amours.

La camériste n'y comprenait rien et, en fine mouche qu'elle était, elle profita de l'occasion pour interroger adroitement sa maîtresse, tout en la coiffant.

— Ah ! que madame a bien fait de revenir de la campagne, disait-elle. Si madame savait comme l'hôtel est triste, depuis qu'elle est partie ! mais madame va rester quelques jours ?

— Je resterai jusqu'à ce que je parte pour Trouville. J'en ai assez de l'existence champêtre, répondit madame de Lorris.

— Je le savais bien que madame s'ennuierait. Cette vie-là ne peut pas convenir à madame. Alors madame va ramener mademoiselle ?

— Qui ça, mademoiselle ? Cette petite qui est venue ici une fois, avec un jeune homme ? Est-ce que par hasard tu l'as prise pour ma fille ?

— Mais, il me semblait.

— Je te croyais moins sotte. J'avais mes raisons pour la recevoir comme je l'ai reçue et pour m'occuper d'elle. Je voulais l'empêcher de faire une folie et j'y ai réussi. Elle est casée maintenant dans un bon pensionnat, et elle ne recommencera plus. Je m'intéresse à elle parce que sa mère était une de mes amies d'enfance. Mais je n'ai jamais eu de fille, je te prie de le croire.

— Je me disais aussi : Non, ce n'est pas possible. Madame, qui est si jeune et qui est encore fraîche comme à quinze ans, ne peut pas avoir une grande demoiselle… Alors, madame a renoncé à l'idée de s'enterrer dans un trou de province ?

— La preuve, c'est que je dîne ce soir au café Anglais avec M. d'Arbois, Martine Ferrette, Desternay, Sartilly… tout une bande. Valentine en sera.

— Madame Rodin ! C'est elle qui va être contente ! Justine me disait encore hier que sa maîtresse ne se consolait pas de ne plus voir madame.

— Je rattraperai le temps perdu, et, ce soir, nous ferons la fête complète. Quand tu auras fini de m'habiller, tu diras à Jean d'atteler le coupé et de mettre les harnais neufs à la jument.

— Lui aussi va être content. Il se figurait que madame allait le renvoyer… et j'avoue que moi aussi, je…

— Ne crains rien. Quand je te renverrai, je te ferai un sort ; mais je ne renvoie personne. Au contraire, je vais remonter ma maison. M. d'Arbois m'offre un huit-ressorts, et une paire de chevaux de cinq cent louis. Et en attendant, il vient de louer à Passy un amour de petit hôtel que nous étrennons ce soir.

— Alors, madame ne rentrera pas ?

— Non, ma fille, et j'ai des commissions à te donner. Je veux lui faire une surprise à ce brave Gontran. Tu vois ce paquet, là, sur la table de toilette… eh bien ! tu le porteras ce soir, à dix heures, au Grand-Hôtel… à dix heures, tu entends bien… le paquet est à l'adresse de M. d'Arbois, et il le trouvera demain matin, en venant régler ses comptes d'auberge. Maintenant, cette lettre…

— Qui est à côté du paquet ?

— Oui, tu la porteras, à la même heure, à l'hôtel du Helder, rue du Helder, et tu recommanderas qu'on la remette à M. le vicomte d'Elven, aussitôt qu'il rentrera. Tu iras toi-même.

— Madame peut y compter.

— Je sais que tu es une brave fille, et je te promets que demain tu auras ta surprise, toi aussi. Le commandant t'enverra une jolie gratification.

— Madame sait bien que je ne lui suis pas dévouée par intérêt. Quelle robe mettra madame ?

— La dernière que Worth m'a faite… et tous mes diamants.

Céleste jubilait et la conversation ne languit pas jusqu'au moment où Jeanne de Lorris, belle et parée comme aux jours où elle éclipsait toutes les princesses de la galanterie, monta dans son coupé, conduit par son cocher en livrée de gala.

Huit heures sonnaient quand elle descendit à la porte du café Anglais. Elle renvoya Jean en lui disant que M. d'Arbois la ramènerait, et elle fit au *Grand Seize* une entrée triom-

phale, car elle arrivait la dernière, et on l'y attendait avec impatience. Ils étaient tous là. Gontran avait su les trouver et ils ne s'étaient pas fait beaucoup prier pour venir, car ils regrettaient tous Jeanne de Lorris et elle fut reçue comme une reine qui se montre à ses sujets après une longue absence.

Martine Ferrette lui sauta au cou, Valentine se jeta dans ses bras. Desternay lui baisa la main et le gros Sartilly tomba à ses genoux, sans s'inquiéter de donner à sa maîtresse et à ses amis un spectacle grotesque.

Gontran d'Arbois se contenta de lui parler à l'oreille et elle lui répondit par un signe de tête accompagné d'un sourire qui fit pousser des cris de joie à tous les convives.

— Enfin, elle nous revient ! proclama Valentine…

— Et c'est au commandant que nous devons de la revoir, dit Desternay.

— Toujours veinard, ce d'Arbois, soupira Sartilly.

— Vive le commandant ! cria Martine.

— Oui, mes enfants, je vous reviens et cette fois, c'est la bonne, dit gaiement Jeanne. C'est fini la retraite. Assez de vertu comme ça. Je veux recommencer la vie et une vie à tout casser. J'ai encore six mois de prince russe à faire, pour compléter les cent mille de rente, et après…

— Comment ! il y a un boyard à la clé, dit en ricanant le gros Sartilly. Et notre ami d'Arbois le tolère !

— Oh ! mon boyard habite les rives du Volga, répondit Jeanne qui venait d'ôter son chapeau et qui donnait dans la glace un coup d'œil à sa toilette.

— Et vous allez l'y rejoindre ! s'écria Martine. Ah bien ! c'est moi qui n'irais pas si loin, même pour cent mille roubles. J'aime mieux les gagner à Paris. C'est aussi facile et on a moins froid.

» Pas vrai, mon gros ?

Cette phrase incidente s'adressait à Sartilly qui la prit pour un compliment.

— Et où l'as-tu trouvé ton Moscovite ? demanda Valentine.

— Ça, ma chère, c'est mon secret.

— Ce n'est pas sur le boulevard d'Italie, je suppose.

— À table, mesdames ! dit Gontran pour couper court aux questions indiscrètes de la Rodin. Il est huit heures passées et j'ai une faim d'enfer. Mangeons d'abord. Nous causerons mieux après le potage.

Personne n'éleva d'objection ; l'appétit parlait et faisait taire pour un temps la curiosité. Mais Jeanne savait fort bien que ces messieurs et surtout ces dames ne la tenaient pas quitte et qu'ils ne tarderaient pas à réclamer des explications supplémentaires.

Elle était assise entre Sartilly et Desternay, et elle avait en face d'elle Gontran qui rayonnait de joie.

Le prince russe ne l'inquiétait guère, puisqu'il connaissait les véritables projets de Jeanne, et il comptait mettre à profit la dernière nuit qu'elle lui avait promise pour obtenir qu'elle renonçât à partir si vite. En attendant que sonnât l'heure de rentrer avec elle, il se préparait à la soutenir quand elle essaierait de persuader à des convives peu cré-

dules qu'elle ne songeait point à se retirer du monde galant et qu'elle n'avait jamais eu de fille.

La conversation se tint d'abord dans le cercle assez étendu des nouvelles scandaleuses et des médisances salées. On passa en revue les hommes et les femmes à la mode. Valentine en dit de bonnes, car elle en savait long sur bien des gens, et Martine se lança dans les bavardages les plus extravagants.

Les hommes faisaient chorus, même le commandant, qui n'était pas fâché de reculer le moment où on aborderait des questions qui touchaient de plus près madame de Lorris.

Les convives, du reste, semblaient chercher à les éviter, car personne ne s'était encore avisé de prononcer le nom de M. de Randal, quoique les circonstances de sa mort fussent à peu près connues.

On n'avait pas cité non plus le vicomte d'Elven, et Martine avait quelque mérite à n'en pas parler, car elle devait se douter que les confidences faites par elle à ce gentilhomme n'étaient pas étrangères au duel où le baron était resté sur le carreau.

Desternay, qui avait prêté les épées, se taisait par amitié pour le commandant, pour ne pas lui rappeler une fâcheuse affaire.

Sartilly se taisait, pour un autre motif. Il était honteux d'avoir présenté au cercle un homme qui avait mal fini.

Jeanne montrait une aisance parfaite et une gaieté extraordinaire.

Gontran, qui l'observait à la dérobée, remarqua bien qu'elle buvait un peu plus que de coutume, mais il ne s'en étonna pas trop.

Il lui semblait assez naturel qu'elle cherchât à s'exciter avant d'engager l'action.

Elle y réussit d'ailleurs parfaitement et, après deux heures de bavardage à tort et à travers, comme on ne lui demandait rien, elle mit elle-même sur le tapis l'histoire de sa fille.

On en était aux écrevisses, quand elle s'écria, après avoir vidé d'un trait une coupe pleine de vin de champagne :

— Je voudrais bien savoir quels farceurs ou quelles farceuses ont fait courir le bruit que j'avais une fille ? Ma parole d'honneur, c'est trop bête, et ceux qui croient ça ne me connaissent guère.

» Demandez donc à Gontran si j'ai eu des enfants.

— Le fait est, ma chère Jeanne, que vous n'avez pas du tout l'air d'une maman, dit galamment Sartilly.

— Ça c'est vrai, dit Martine, mais ce n'est pas une raison.

— Moi, je me figurais que j'avais vu son portrait à ta fille, ajouta la Rodin. Il était entouré de diamants.

— Et moi, je suis sûre d'avoir vu l'original, reprit Martine.

Desternay ne dit mot, mais on voyait bien à sa mine qu'il avait entendu parler de l'existence de cette enfant de madame de Lorris.

— Allons, répliqua Jeanne, je m'aperçois que vous avez tous donné dans le panneau… même toi, Valentine, qui ne crois à rien… même Martine, qui est venue chez moi tous les jours pendant six mois. Vous vous êtes figuré que j'avais un secret dans ma vie.

— Ma foi, ma chère, tu annonçais l'intention de te retirer du monde, tu avais mis ton hôtel en vente, tu lâchais tes vieilles amies… enfin, tu nous la faisais à la vertu. Tout le monde a pensé qu'il y avait quelque chose là-dessous.

— Et vous n'avez pas deviné quoi ! Décidément, vous n'êtes pas forts. J'avais rencontré un prince russe qui me prenait pour une bourgeoise honnête et qui a les femmes galantes en horreur. Ça m'amusait et j'ai voulu me donner le plaisir de le pincer dans les grands prix. Notez qu'il a un million de rente. J'ai joué ma petite comédie. Je me suis terrée. Et maintenant, il est pincé. Il est allé m'attendre là-bas dans ses terres, après avoir déposé chez son notaire de Paris une jolie somme que je toucherai à mon retour en France… ça valait bien la peine de changer d'existence pour quelque temps.

— Et moi qui ne croyais pas à la naïveté des seigneurs russes, murmura Desternay en souriant.

— Mon cher, les plus malins y sont pris. Demandez plutôt à Gontran. Il a cru aussi que j'allais liquider et me retirer en province. Je ne pouvais pas décemment le mettre dans la confidence de mes projets moscovites. Je ne lui ai avoué la chose que ce matin, en lui annonçant mon départ. Et il a été assez gentil pour ne pas se fâcher. Aussi, quand je reviendrai, je lui revaudrai ça.

Le commandant donna de bon cœur la réplique à madame de Lorris. Il lui savait gré d'avoir arrangé ce roman de façon à ménager son amour-propre et à sauvegarder sa dignité de galant homme.

— À la bonne heure ! s'écria Martine. Je me disais aussi : Non, ce n'est pas possible que Jeanne qui est encore la femme la plus chic de Paris, fasse la bêtise de prendre sa retraite pour de bon… et je comprends maintenant. La petite à qui j'ai fait du chagrin sans le vouloir… celle qui en tenait pour le joli vicomte… si vous la traitiez comme votre fille, c'était pour mieux mettre dedans le boyard qui n'aime que les bourgeoises.

— Non, répondit Jeanne avec un aplomb qui stupéfia Gontran, ça s'est bien trouvé pour m'aider à jouer mon rôle, mais je n'ai pas été la chercher aux Enfants-Trouvés. C'est la fille d'une de mes amies de pension qui avait épousé un officier sans le sou, et qui est morte à la peine. L'officier a été tué à Sedan, et l'enfant est restée sur le pavé. Je l'ai recueillie. Sa mère avant de mourir m'avait demandé de ne pas l'abandonner. Je connaissais justement une vieille institutrice qui traînait la misère. Je lui ai confié l'orpheline, je les ai installées dans une maisonnette que je possède à l'autre bout de Paris, et j'ai fait deux heureuses. Une bonne action de temps en temps, ça ne vous coûte guère et ça porte bonheur. C'est en allant les voir que j'ai levé mon prince russe.

Gontran admirait l'esprit inventif de son amie. Il n'aurait jamais pu imaginer cette histoire presque vraisemblable et il s'apercevait que les convives l'acceptaient pour vraie.

— C'est drôle pourtant, dit Valentine ; ta femme de chambre a juré à la mienne que la petite était ton portrait tout craché.

— Elle ressemble à sa mère qui était mieux que moi… et je te prie de croire que si elle était ma fille, je ne la laisserais pas ici pendant mon séjour en Russie. J'aurais trop peur qu'elle ne tourne mal. Mais, comme elle n'est pas à moi, malheureusement, je me fierai à sa sagesse et je tâcherai de la marier quand je reviendrai.

La réponse était bien trouvée et, cette fois, personne ne douta plus.

Gontran était enchanté et devint tout à coup d'une gaieté folle. Il buvait sec, mais rien ne grise comme la joie, et, au dessert, il se trouva dans un état de surexcitation très voisin de l'ivresse.

L'heure était arrivée où on fait des folies. Martine s'amusait à couronner Sartilly de roses empruntées à la corbeille qui occupait le milieu de la table. Valentine chantait à Desternay des chansons qui auraient paru trop épicées au café-concert de la place d'Italie. Le commandant courait après Jeanne de Lorris qui s'était levée pour ouvrir la fenêtre et qui se dérobait pour l'agacer.

Tout à coup, elle s'arrêta, lui prit la tête à deux mains et mit un baiser sur sa bouche, en lui disant tout bas :

— Après elle, c'est toi que j'ai le mieux aimé.

Il essaya de l'entourer de ses bras afin de renouveler, mais elle lui échappa.

À ce moment, un maître d'hôtel entrait. Gontran fut bien obligé de cesser ses démonstrations tendres et pendant qu'il regagnait sa place, Jeanne sortit du cabinet en criant joyeusement :

— Que personne ne bouge. La fête n'est pas finie.

Personne ne bougea, pas même Gontran, qui ne pouvait supposer que madame de Lorris s'en allait pour ne plus revenir.

Les autres convives s'aperçurent à peine de la sortie de Jeanne. Ils étaient tous un peu gris et ils faisaient un tapage infernal.

Les dîneurs du restaurant étaient partis, et les soupeurs n'étaient pas encore arrivés. Les garçons et le maître d'hôtel qui faisaient le service du *grand-seize* dormaient à moitié dans l'antichambre.

Jeanne passa sans qu'on la remarquât, et, quand elle arriva au bas de l'escalier, le chasseur ne s'étonna point qu'elle demandât une voiture, quoiqu'elle n'eût ni chapeau ni manteau.

Il en avait vu bien d'autres depuis qu'il occupait le poste important et lucratif de commissionnaire des cabinets, et il lui était arrivé souvent d'aider des demoiselles à planter là des hommes sérieux pour s'en aller finir de souper ailleurs avec des jeunes premiers plus amusants.

Ce serviteur de confiance a toujours, pour ces cas-là, des coupés tout prêts, de ces coupés sans numéro, qui marchent vite et qui ont des glaces de bois.

Il en fit avancer un et Jeanne y monta si vite qu'elle ne remarqua pas un monsieur planté sur le trottoir à quelques pas de la porte du café Anglais, et un autre coupé qui stationnait un peu plus loin.

— Chez moi, avenue d'Eylau, dit Jeanne au chasseur qui la connaissait de longue date et qui savait son adresse exacte.

L'ordre fut transmis au cocher qui fouetta son cheval. Au moment où il allait prendre la rue Taitbout pour gagner l'avenue d'Eylau par le boulevard Haussmann et l'avenue Friedland, Jeanne abaissa une des glaces de devant et lui dit :

— Passez par la place de la Concorde et arrêtez-moi à l'entrée du Cours la Reine, le plus près possible du restaurant Le Doyen.

— Compris ! répondit le cocher, qui voiturait souvent ces dames et qui était accoutumé à leurs changements de direction.

Le coupé fila vers la Madeleine et Jeanne se recueillit avant l'instant suprême.

Elle avait tout prévu. Les lettres qu'elle avait écrites à Gontran et à André d'Elven leur annonçaient à tous deux sa résolution d'en finir avec l'existence. L'histoire du voyage en Russie avait trouvé créance auprès des convives des deux sexes qu'elle venait de quitter, et Jeanne se flattait qu'ils croyaient aussi qu'elle n'avait pas de fille. Son rôle était joué, et comme une actrice qui rentre dans la coulisse, elle redevenait elle-même. Ses yeux ne brillaient plus, sa bouche ne souriait plus. Elle pensait à Thérèse qu'elle ne devait plus revoir.

— Elle souffrira, murmurait-elle, mais elle m'oubliera… elle l'aime et il l'épousera, quand je serai morte… il l'a juré à Gontran, et il tiendra sa parole… quand il lira ma lettre, il aura pitié de moi et il me pardonnera d'avoir vécu quand il saura que je renonce à vivre. Mon nom même ne le gênera pas, puisque Gontran seul sait que Jeanne de Lorris s'appelait Jeanne Valdieu. Ma fortune personnelle ira aux

pauvres… je la leur laisse par mon testament que j'ai envoyé à Gontran… Le vicomte d'Elven peut bien épouser la fille naturelle d'un gentilhomme anglais… Si le sacrifice de ma vie ne suffit pas à contenter son orgueil, c'est qu'il n'a pas de cœur… c'est qu'il ne mérite pas d'être aimé, et lorsque je ne serai plus là, lorsque personne ne se souviendra plus de madame de Lorris, Thérèse Valdieu, riche de la fortune de son père, pourra choisir un mari digne d'elle. Je supplie Gontran d'être son tuteur… ou du moins de veiller sur elle… Il ne refusera pas et il me gardera le secret… Je puis donc mourir.

La voiture descendait au grand trot la rue Royale, le ciel était clair, l'air était tiède ; les promeneurs qui affluent aux Champs-Élysées par les belles soirées de printemps remontaient vers les grands boulevards, ou s'arrêtaient chez Imoda pour prendre des glaces. Le cercle qui occupe le premier étage de la maison à colonnes et le cercle Impérial étincelaient de lumières.

Jeanne regarda ce tableau, qui lui rappelait son passé et son courage ne faiblit pas.

Le coupé dépassa l'avenue des Champs-Élysées et s'engagea dans l'allée solitaire qui aboutit à la face latérale du palais de l'Industrie. Le restaurant Le Doyen est à droite, un restaurant où on soupe l'été, en sortant des cafés-concerts. L'intelligent cocher s'arrêta près d'un massif d'arbustes qui cache le sentier par lequel on arrive à l'entrée des cabinets particuliers.

Jeanne descendit et lui mit un louis dans la main, en lui disant :

— Vous allez m'attendre jusqu'à minuit. Si à minuit je ne suis pas revenue, vous pourrez partir.

— Ça suffit, répondit cet homme qui savait son métier de cocher de nuit. Je remercie bien madame, et je me permets de la prévenir qu'on nous a suivis, en voiture, depuis le café Anglais.

Jeanne l'entendit à peine. Elle se jeta derrière le massif, et prit le chemin du restaurant ; mais au lieu d'y entrer, elle fit un crochet, tourna brusquement à gauche et se glissa sous les arbres qui bordent le Cours la Reine.

Là, elle se mit à courir, et trouva la coupure où commence un petit escalier qui descend sur la berge de la Seine.

C'est cet escalier qu'on prend pour arriver plus vite à l'embarcadère des bateaux-mouches, quand on vient des Champs-Élysées.

Mais le ponton est assez loin de là sur la gauche, et la navigation à vapeur sur la Seine cesse à neuf heures du soir. La berge était déserte et Jeanne la traversa en courant.

Au bord de l'eau elle s'arrêta pour faire une dernière prière, et après avoir regardé le fleuve sombre qui coulait silencieusement à ses pieds, elle ferma les yeux, croisa ses bras sur sa poitrine, et se pencha pour se laisser tomber dans la Seine.

À ce moment, deux mains vigoureuses la saisirent par les épaules et la ramenèrent violemment en arrière.

— Laissez-moi, murmura-t-elle en se débattant.

Mais elle n'était pas la plus forte, et avant d'avoir pu se reconnaître, elle fut entraînée à dix pas de la rivière.

Là, il lui fallut bien envisager l'homme qui la tenait toujours, et un cri lui échappa :

— Vous ! c'est vous qui voulez m'empêcher de mourir !

Son sauveur, c'était André d'Elven ; André, pâle, haletant, presque aussi ému qu'elle.

— Heureusement, je suis arrivé à temps, murmura-t-il.

— Vous m'avez suivie, dit Jeanne qui se soutenait à peine.

— Je vous attendais à la porte du café Anglais.

— Comment saviez-vous que j'y étais ?

— C'est votre femme de chambre qui me l'a dit.

— Vous l'avez vue !

— Je rentrais chez moi au moment où elle remettait au concierge la lettre que vous m'avez envoyée. Je l'ai ouverte devant elle… j'avais presque deviné ce que vous m'écriviez, et j'avais, par bonheur, retenu cette fille. J'ai eu beaucoup de peine à obtenir qu'elle m'apprît où vous étiez… mais elle a fini par me le dire… et je suis accouru.

— Que me vouliez-vous donc ?

— Vous arrêter, si vous donniez suite à une résolution désespérée. Je vous ai vue sortir et monter en voiture… j'en avais une… je vous ai suivie… et quand vous êtes descendue, je suis descendu aussi… je ne comprenais pas encore… mais bientôt j'ai compris… vous courriez à la mort… et peu s'en est fallu que vous m'échappiez…

— Si vous avez lu ma lettre, vous savez bien qu'il faut que je meure.

— C'est parce que je l'ai lue que je suis venu.

— Ah ! je vous entends, monsieur… vous voulez que je vive parce que vous avez juré à Gontran que si ma fille n'avait plus de mère, le seul obstacle qui vous empêche de l'épouser disparaîtrait… il vous en coûterait de manquer à votre parole et il vous en coûterait plus encore de la tenir… Vous aimez mieux qu'il vous reste un prétexte pour abandonner Thérèse.

— Vous me jugez mal, dit tristement le vicomte d'Elven.

— Prouvez-moi donc que je me trompe, répliqua Jeanne. Éloignez-vous. Nul ne saura que vous m'avez parlé. Nous sommes seuls. La Seine est là. Laissez-moi m'y jeter.

— Je puis me justifier autrement.

— Parlez donc, alors ! ne prolongez pas mon supplice.

— Je vous demande de vivre et de m'accorder la main de mademoiselle Thérèse Valdieu, votre fille.

— Que dites-vous ?… non, ce n'est pas possible… et cependant vous ne voudriez pas me leurrer d'une promesse mensongère… ce serait trop cruel… dois-je donc croire que vous me pardonnez mon passé ?

— Vous venez de le racheter. Vous vouliez mourir pour assurer le bonheur de votre fille. J'oublie toutes vos fautes et ne me souviendrai que du sacrifice qui allait les expier, si je ne vous avais pas empêchée de l'accomplir.

— Ainsi, vous souffrirez que je sois témoin du bonheur de Thérèse !… Vous me permettrez de la voir.

— Vous ne la quitterez pas… si vous consentez à ne plus habiter Paris. Nous irons à l'étranger… où vous voudrez… et

quand mademoiselle Valdieu portera mon nom, nous nous fixerons pour toujours en Bretagne.

— Non… je n'exigerai pas tant… Je ne veux pas que Thérèse soit exposée à rougir de sa mère… je resterai à l'étranger… je…

— Je me charge de faire respecter la mère de la vicomtesse d'Elven, dit gravement André ; et je ne crains qu'une chose au monde… c'est que votre fille refuse d'épouser un homme qui a trop hésité entre son amour pour elle et les préjugés de sa race.

Jeanne allait tomber aux genoux de ce gentilhomme qui rendait sacrifice pour sacrifice. Il lui prit les mains et il lui dit doucement :

— Je ne serai vraiment heureux que quand elle m'aura pardonné. Voulez-vous me mettre en sa présence ?

— Quoi ! cette nuit ! s'écria Jeanne éperdue.

— Non, demain, à trois heures, avec M. d'Arbois. Ne m'avez-vous pas écrit qu'elle nous attendrait ?

— Et que je n'y serais pas… oui, et je croyais que vous auriez à lui apprendre que j'étais morte… ah ! c'est trop de bonheur… et je veux qu'elle l'ait tout entier… je lui ai annoncé que je n'assisterais pas à cette entrevue qui devait être la dernière… j'arriverai une heure après vous… pour partager sa joie.

— Et la mienne, dit André, en lui baisant la main. Votre voiture vous attend. Vous plaît-il que je vous y ramène ?

ÉPILOGUE

Ce fut un beau jour à la villa du boulevard d'Italie que ce jour de l'entrevue qui devait décider de l'avenir de Thérèse Valdieu.

Elle avait passé une triste nuit, car elle n'espérait pas que le vicomte d'Elven consentît à supporter sa mère et elle était fermement décidée à ne pas se séparer d'elle.

André et Gontran se présentèrent à l'heure dite et elle les reçut dans le jardin.

Gudule s'était volontairement reléguée dans sa chambre pour ne point assister à une rencontre qu'elle désapprouvait.

André était ému. Gontran était joyeux ; d'autant plus joyeux qu'il avait souffert la veille de terribles angoisses.

Le brusque départ de Jeanne avait égayé les convives qui ne s'étaient pas privés de rire de la mine déconfite du commandant. Valentine avait insinué que le prince russe était peut-être arrivé à Paris et que madame de Lorris lâchait son meilleur ami pour rejoindre ce boyard.

Gontran savait à quoi s'en tenir sur ce point, mais quand il apprit de la bouche du maître d'hôtel que Jeanne était montée en voiture sans manteau et sans chapeau, il se souvint des discours qu'elle lui avait tenus dans le parloir du Grand-Hôtel et il se demanda si elle n'était pas allée se noyer.

Ce fut bien pis, quand, après s'être fait conduire à la villa d'Eylau, où Jeanne n'était pas rentrée, il trouva chez lui le paquet apporté par Céleste, ce paquet qui contenait le testament et la lettre d'adieux.

Il se reprocha alors amèrement de n'avoir pas compris que Jeanne était résolue à mourir pour ne pas être un obstacle au bonheur de sa fille.

Il était trop tard, maintenant ; Jeanne devait être au fond de la Seine et il ne restait plus à son dernier amant qu'à exécuter ses dernières volontés : mission pénible, s'il en fut, car le commandant doutait que ce suprême sacrifice décidât le vicomte à épouser Thérèse Valdieu.

L'aube mit fin aux tourments et aux tristesses de Gontran d'Arbois. Il reçut à cinq heures du matin la visite d'André, qui lui raconta l'histoire du sauvetage au bord de la rivière et lui déclara en même temps ses intentions.

On peut croire que le commandant ne se fit pas prier pour accompagner son ami et qu'il l'appuya vigoureusement. Avec son caractère décidé, il était fait pour dénouer sans effort les situations difficiles, et il était si content qu'il empêcha l'entrevue de tourner aux attendrissements. Il ne dit pas à Thérèse un seul mot des sinistres projets de sa mère. Il mit la main de la jeune fille dans la main d'André, pour couper court aux explications délicates, et quand Jeanne arriva, elle n'eut qu'à se jeter dans les bras de sa fille qui étouffait de joie.

Ils sont allés en Suède, en passant par l'Angleterre, où Thérèse Valdieu avait à recueillir le legs d'Alice Avor, et le commandant les a accompagnés jusqu'à Londres, où il est

resté quinze jours pour se consoler de perdre Jeanne. Il a juré de ne plus la revoir et il a réussi à se distraire en se laissant fêter dans les mess des officiers de la garde et dans les clubs élégants par sir Francis Garnham qui l'a si bien renseigné sur Atkins.

André, Thérèse et sa mère passeront l'été à Stockholm. Le mariage se fera devant le consul et à l'automne, ils reviendront tous les trois en Bretagne.

Personne n'y reconnaîtra Jeanne de Lorris et à Paris, on l'a déjà oubliée.

Elle a vendu son hôtel, ses chevaux, son mobilier, assuré une rente à Céleste, et le bruit court déjà qu'elle a épousé son Russe.

Son testament est fait. Elle laisse tout ce qu'elle possède à Gudule qui n'a pas les mêmes scrupules que le vicomte d'Elven et qui mène déjà une assez douce existence dans la maisonnette du boulevard d'Italie.

Les millions de lady Cairness seront employés à acheter des terres et à rebâtir le château. Mais André tient absolument à se marier sous le régime dotal. Il veut bien que ses enfants soient riches, mais il vivra, lui, de son patrimoine, sans toucher aux revenus de sa femme.

Jeanne est heureuse, car elle ne regrette rien.

Quand elle songe à sa vie d'autrefois, il lui semble qu'elle a fait un mauvais rêve.

Elle était née pour être une mère honnête. Elle sera une grand'mère vertueuse et repentie.

Tout chemin mène à Rome.

Sa petite protégée, Martine Ferrette, vise à la remplacer dans l'armée de la haute galanterie et elle est en train d'y parvenir. Le gros Sartilly l'a lancée et elle lui a déjà donné un successeur, un étranger de distinction, un vrai, qui n'a rien de commun avec le platonique et canaille valet de chambre qu'elle avait pris pour un seigneur de bon aloi. Celui-là est allé se faire pendre ailleurs. On n'a plus entendu parler de lui depuis la mort de son digne maître.

Pélican a mieux tourné. Avec un millier de francs que le commandant lui a donnés, il est allé tenir une cantine à Gabès, en Tunisie.

Valentine mourra dans l'impénitence finale. Elle continue son commerce qui prospère. Elle n'a pas fait boucher les trous de la chambre des voyeurs, mais elle a fait démonter le lit Louis XIII, et elle a brûlé le mécanisme meurtrier.

Il ne tuera plus personne.

FIN